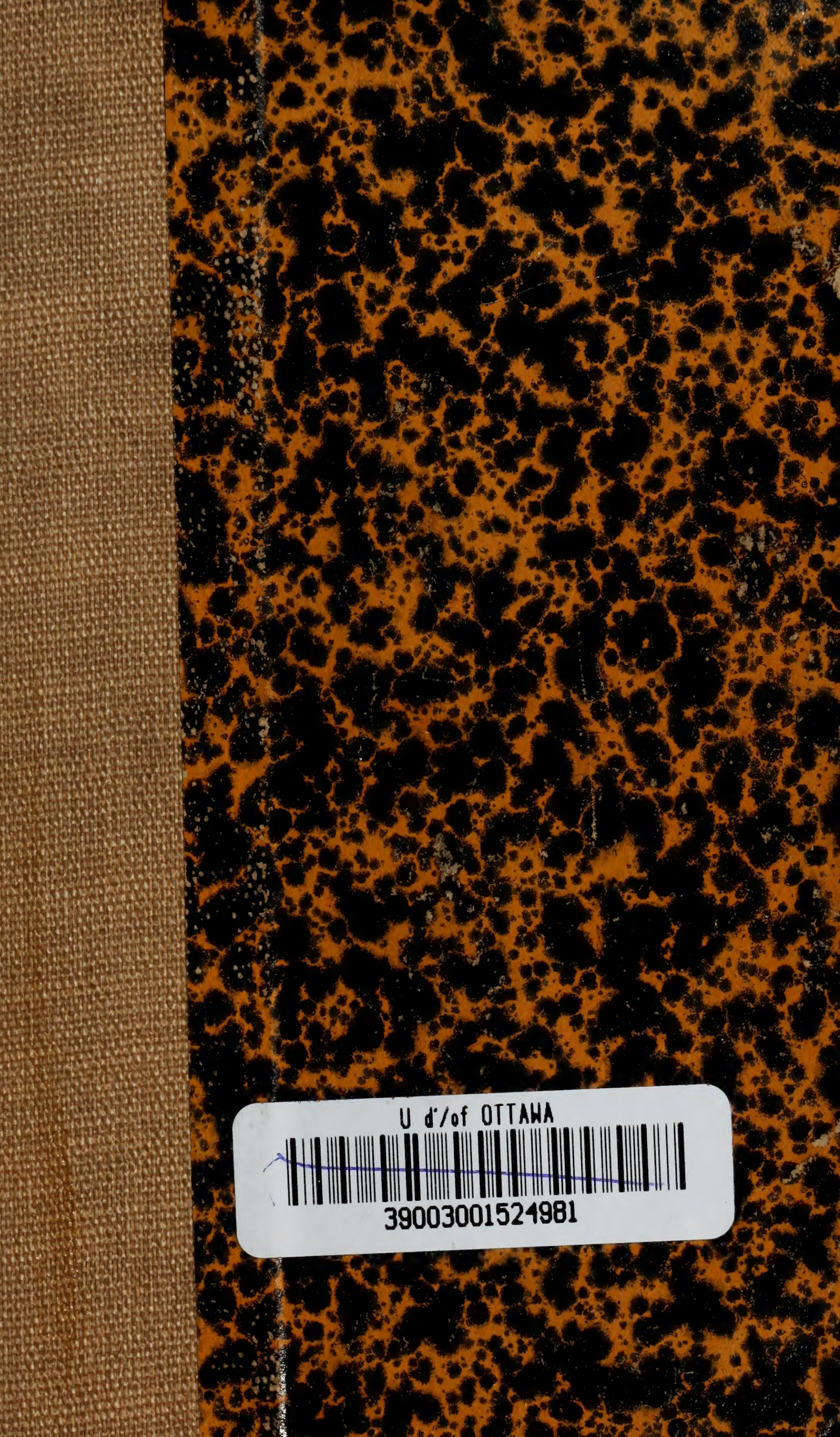
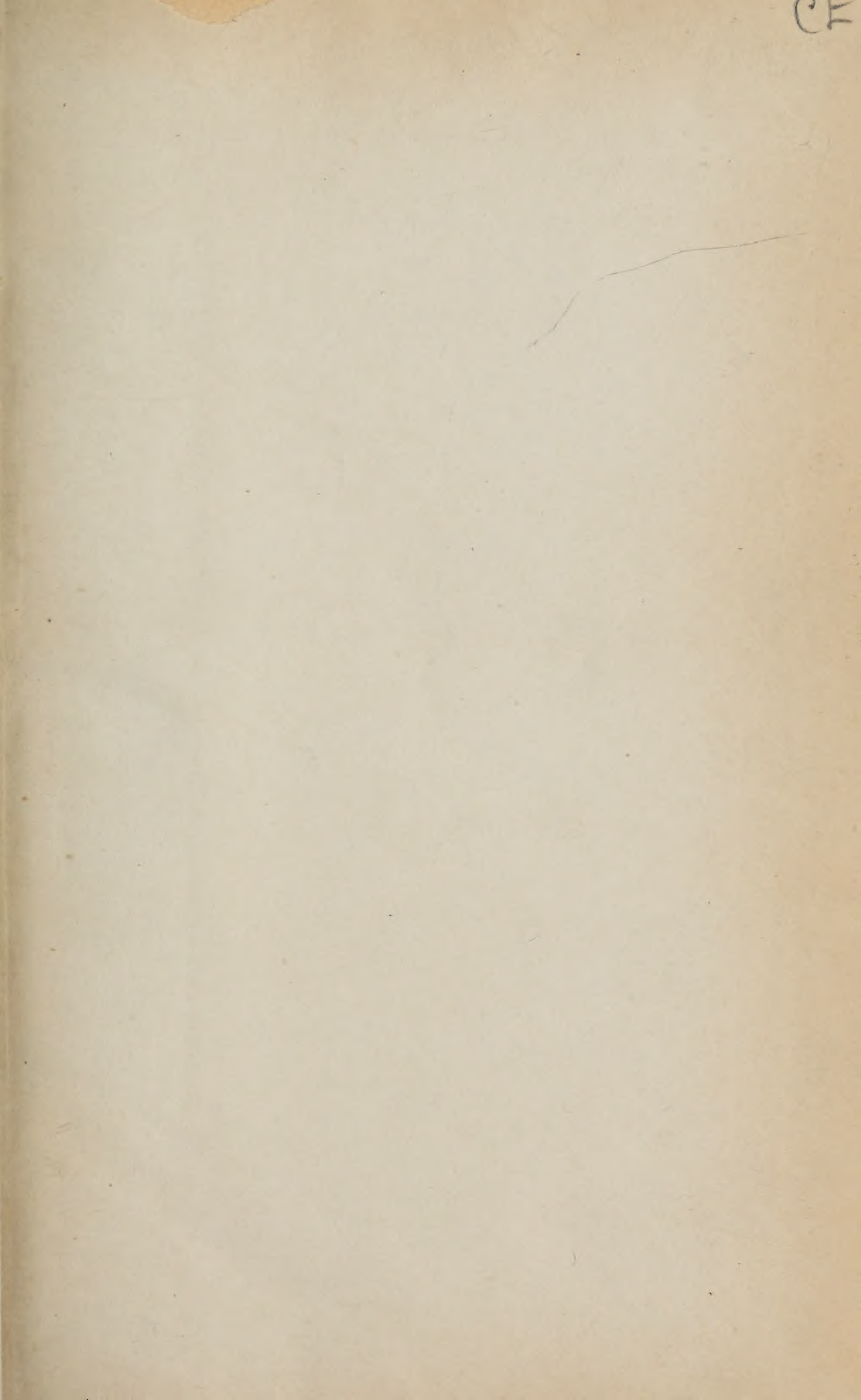

U d'/of OTTAWA
39003001524981



EN LIGNE

L'ÉGLISE DE FRANCE
PENDANT LA GRANDE GUERRE

(1914-1918)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les grands sanctuaires de la T. Sainte Vierge en France. In-folio, 426 pages, avec photogravures hors texte et dans le texte. Alfred Mame et fils, Tours. 100 fr. le volume. (*Epuisé.*)

Devant l'ennemi. 15e mille. In-8°. V. Retaux. Paris. (*Épuisé.*)

Les deux Frances. 5e édition. In-12. V. Palmé, Paris. (*Épuisé.*)

La Révolution, maîtresse d'école. 2e édition. In-12. Palmé. (*Epuisé.*)

Au berceau de l'autre France. 4e mille. Téqui, Paris.

Loin du Pays. *Les Religieux français et l'influence de la France dans les Missions.* 5e mille. Téqui, Paris.

A la conquête du Ciel. 9e mille. Desclée, de Brouwer et Cie, Lille.

FRÉDÉRIC ROUVIER

EN LIGNE

L'ÉGLISE DE FRANCE

PENDANT

LA GRANDE GUERRE

(1914-1918)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1919

Nihil obstat :

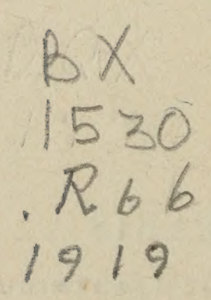
A. CHAUVIN.

Imprimatur :

Parisiis die 21 januarii 1919.

G. LEFEBVRE,

VIC. GÉN.



A TOUS LES FRANÇAIS,

COMBATTANTS DE LA GRANDE GUERRE,

QUI ONT VERSÉ LEUR SANG

POUR LE TRIOMPHE

DU PAYS

EN LIGNE

L'ÉGLISE DE FRANCE
PENDANT LA GRANDE GUERRE

CHAPITRE PREMIER

LE RÉVEIL RELIGIEUX EN FRANCE
AU DÉBUT DE LA GUERRE

I

La Grande Guerre. — Ses caractéristiques. — Temps et travail qu'il faudra pour en écrire l'histoire complète. — Raisons d'en rédiger rapidement dès maintenant quelques chapitres.

La Grande Guerre vient de finir.

Guerre absolument sans précédent au cours de l'histoire. Sans précédent d'abord pour les trente-cinq à trente-huit millions de combattants de toutes races et de toutes couleurs qu'elle a successivement affrontés face à face. Sans précédent ensuite pour la monstrueuse puissance des armes et des explosifs dont on s'y est servi, comme par les sommes fabuleuses, — mille milliards de francs, suivant le *Fédéral Réserve Board* de New-York[1], — dont elle exigea

1. Chiffre adopté aussi par M. Raoul Péret, député, Président de la Commission du budget. La part de la France dans ces dépenses serait de 147 milliards, non compris les dommages subis (plus de 50 milliards) et les intérêts de notre dette, laquelle dépasse actuelle-

la dépense. Sans précédent enfin pour l'extension inattendue qu'elle a prise; car on ne s'y est pas mesuré seulement sur terre et sur mer comme jadis; pour la première fois, l'homme y a combattu en plein ciel et sous les eaux.

Pendant cinquante et un mois, sur un ensemble de fronts, — en Europe et en Asie seulement, — de plus de cinq mille kilomètres [1], seize nations, grandes et petites, s'y sont épuisées dans d'effroyables mêlées. Et les gigantesques batailles qui s'y sont livrées ont été si acharnées et si longues qu'elles semblaient ne pas devoir trouver de fin.

On écrira un jour, — et ce sera la plus grandiose, mais la plus terrifiante des épopées, — l'histoire de cette guerre de Titans, guerre de peuples à peuples, en comparaison de laquelle toutes les guerres précédentes n'apparaissent que comme des guerres de pygmées, quelque chose « comme des rixes de foire de villages », a dit avec humour un Anglais [2].

Ceux qui assumeront ce labeur écrasant devront recueillir les témoignages les plus variés et amonceler des documents de tous genres dans d'innombrables dossiers [3]. Que de temps ne faudra-t-il pas pour mener

ment 110 milliards. Sur ces 147 milliards, le matériel d'artillerie fabriqué par nous durant la guerre compte pour un milliard 500 millions et les munitions dépensées pour 26 milliards. (Rapport Lucien Hubert, à la Commission Sénatoriale de l'armée.)

1. Exactement 5.906 kilomètres en juin 1917, suivant certains critiques militaires. Calculant d'une autre manière, le colonel Feyler, écrivait le 15 août 1916, dans le *Journal de Genève* : « Y compris la poche turque, la bataille européenne mesure un front de 9.000 à 10.000 kilomètres, environ le quart de la circonférence terrestre. Supprimons la poche, et mesurons son étranglement en ligne droite, il reste 4.000 kilomètres environ. Sur ces 4.000 kilomètres on peut admettre que 2.500 au moins sont occupés effectivement par des combattants des armées de terre. »

2. John Buchan. *La bataille de la Somme.* Tho. Nelson and sons, 1917, p. 5.

3. Le nombre des cartons où l'on a recueilli et classé au Ministère de la Guerre les documents relatifs à la campagne actuelle s'élevait

à bonne fin ce vaste travail ! Et du reste quand donc les archives qui sont les farouches gardiennes de ces montagnes de pièces s'ouvriront-elles, sans restrictions ni réserve, devant les chercheurs?

Avant que cette histoire se puisse entreprendre, il faudra des années, bien des années encore, — si tant est que pareille histoire puisse vraiment être écrite un jour ! — « S'imagine-t-on, en effet, la tâche de l'historien, qui, vingt-cinq ou cinquante ans après la guerre actuelle, pénétrera dans ce dédale des documents officiels? Aura-t-il la joie de l'avare maniant à pleins doigts les trésors d'un souterrain, ou fera-t-il purement et simplement faillite devant une multitude de documents dépassant les possibilités d'enquête et de coordination d'un cerveau humain ? C'est le secret de l'avenir »[1].

Pourquoi dès lors ne pas détacher un feuillet de cette histoire, en attendant ? Et ce feuillet, pourquoi ne pas le publier dès maintenant ? Cela semble d'autant plus utile que cette page, d'une beauté si simple et si émouvante, ne rappellera pas seulement à la France quelques-unes de ses gloires les plus pures. Elle lui apportera encore une précieuse contribution pour l'aider à s'acquitter d'une double dette : la dette de la reconnaissance et la dette de la justice, vis-à-vis de ceux qui lui donnèrent si généreusement hier leurs ressources, leurs forces et leur sang.

déjà, le 31 mai 1917, à seize mille neuf cents. Et parmi ces documents n'étaient pas compris les quatre-vingt mille clichés, ni les myriamètres de fils cinématographique, pris à cette date par la section photographique de l'armée. En Allemagne, le département des archives de la présente guerre (*Abteilung fur kriegsakts*), semble encore plus important, car il comprend sept sections, respectivement dirigées chacune par un commandant et par une quinzaine d'officiers. — V. Claude Cochin, député, *Les archives de la guerre*, Rev. hebdomadaire, 7 juillet 1917, p. 71-72.

1. Marcel Prévost, de l'Académie française. *D'un poste de commandement*, Flammarion, Paris, 1918, p. 184.

Emu par le spectacle qu'il avait, comme nous tous du reste, sous les yeux, un homme qu'on ne suspectera certainement pas d'une tendresse excessive pour l'Eglise, M. Gustave Hervé, écrivait dès le mois de septembre 1914, alors que la bataille faisait rage sur les bords de l'Aisne et qu'une ligne de feu festonnait tout le nord de la France, de Lille à Verdun : « Les catholiques sont vraiment très bien. Quand la guerre sera finie, nous aurons une France nouvelle. Certes, nous ne laisserons pas toucher à une seule des lois organiques de la République, mais tout de même il faudra voir, pour leur témoigner notre reconnaissance de ce qu'ils ont fait pour la France, si, tout en sauvegardant les intérêts du personnel laïque, nous ne pourrions pas faire quelque chose pour leurs bonnes sœurs... »

Oui, « les catholiques ont été vraiment très bien » durant la guerre d'où nous venons de sortir.

Clergé séculier et Clergé régulier, Frères et Sœurs, laïques, y ont fait leur devoir, d'une façon admirable[1].

1. Je parle ici de l'Église de France prise en son ensemble, car dans ses rangs, il a pu se trouver, il s'est trouvé des hommes « dont le dévouement est resté au-dessous de la grande idée qu'on s'en faisait », suivant l'indulgente expression de Mgr Lavallée, recteur des Facultés Catholiques de Lyon (*Revue prat. d'Apologétique*, 15 avril 1917, p. 65). « Il y a eu des soldats, des infirmiers, des aumôniers, des curés, qui n'ont pas suffisamment refoulé de leurs âmes les instincts qui, alourdissant notre nature, l'empêchent trop souvent de s'élever jusqu'aux sommets les plus sublimes du devoir et du sacrifice ; nul ne le conteste » (Jean Guiraud, *Clergé et congrégations au service de la France*, 5, rue Bayard, Paris, édition des « Questions actuelles » p. IX). Mais cela n'infirme pas la vérité de ce que j'avance. C'est seulement la preuve qu'il n'y a pas de collectivité humaine, si choisie soit-elle, qui ne se compose que de grands cœurs. N'a-t-on pas rencontré des défaillances dans les rangs? Et cela empêche-t-il que l'armée ait été magnifiquement belle d'un bout de la guerre à l'autre? Cela empêche-t-il que, par son héroïque vaillance, cette armée ait écrit la page d'histoire, frémissante et glorieuse, qui a forcé l'admiration du monde entier? Et les défaillances individuelles n'ont-elles pas été remarquées surtout parce qu'elles faisaient contraste avec un dévouement de par ailleurs aussi indiscutable que général?

C'est simplement ce que je voudrais mettre en lumière. Les faits y suffiront, car ces faits parleront avec plus d'éloquence que tous les artifices de langage et que toutes les habiletés de rédaction.

D'autres que les catholiques, — protestants, israélites, musulmans, simples déistes ou libres-penseurs, — se sont héroïquement conduits aussi sur les champs de bataille de la dernière guerre. Je le sais. Et je le reconnais, non seulement sans peine, mais encore avec fierté, car ce qui fait l'orgueil de la France peut et doit faire l'orgueil de chaque Français.

Sous la pression des événements, à la grande surprise du monde et des Allemands tout les premiers[1], les fortes vertus de la race sont magnifiquement remontées à la surface des âmes et le peuple de France tout entier a fait sur le front ce qu'il devait faire. Il lui en a coûté trop de sang pour qu'on puisse jamais assez le proclamer.

Aussi je le déclare dès les premières pages de ce livre, afin que l'on en voie immédiatement et clairement le dessein. En racontant ce que je vais raconter, je ne veux pas prétendre que les Catholiques ont seuls fait leur devoir devant l'ennemi : pareille affirmation serait en quelque sorte impie envers le Pays. Je n'ai pas davantage l'intention secrète d'insinuer que, pour splendides qu'aient été les actes de dévouement ou de vaillance de ceux qui ne croient pas, les Catholiques, leurs prêtres, leurs religieux, leurs religieuses se sont montrés plus héroïques encore. J'entends simplement faire pour l'Eglise de France

1. Le général allemand qui commandait en chef à Péronne, lors de l'offensive de juillet 1916, disait à un journaliste, M. Carl von Wiegand, lequel insérait cette parole dans un de ses télégrammes au *New-York World* : « La nation française a surpris le monde entier et personne plus que nous. Le peuple français est comme régénéré ».

ce que d'autres ont fait, très légitimement, pour l'Université, pour l'Institut, pour la Presse, pour le Barreau, pour le Palais, parce que, comme l'a dit excellemment M. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux, « il y a eu de l'héroïsme pour tous et chaque corporation peut faire, même inachevée, le compte de ses gloires, qui ne sont que des rayons de la gloire commune[1] ».

Je désire fournir ainsi la preuve que, dans cette abondante moisson d'héroïsme, la gerbe cueillie au feu ou ailleurs par l'Église de France a été aussi belle que n'importe quelle autre gerbe. Et je veux essayer par là de contribuer, dans la mesure où je le pourrai, à rappeler à la France qu'au moment où elle s'apprête, en vue de l'avenir, à relever ses ruines et à restaurer en elle toutes les forces vitales du pays, elle a le devoir de se souvenir de ce que les Catholiques ont fait pour elle, devoir qui implique de sa part l'obligation d'assurer désormais à ces parias d'hier leur part légitime de respect, de paix et de liberté.

II

Déclaration de la guerre. — Erreur de l'Allemagne sur l'état de la France. — Explosion unanime de patriotisme. — Union sacrée. — Ses fruits.

Lorsque, le samedi 1er août, vers quatre heures, par une après-midi étincelante de soleil, l'affiche

1. R. Thamin, Recteur de l'Académie de Bordeaux. *L'Université et la guerre*. Paris, Hachette, 1916, p. 12. — Voir aussi : Troimaux. *Le Palais et la Justice pendant la guerre*. Paris, librairie de la Société du recueil Sirey, 1916. — Gaston Deschamps. « L'Institut de France et la guerre ». *Rev. des Deux Mondes*, 15 février 1917, p. 885 et suivantes. — Alfred Capus, de l'Académie française. « La presse pendant la guerre ». *Rev. hebdomadaire*, 5 mars 191 , p. 113.

blanche ordonnant la mobilisation générale fut apposée sur les murs, tout le monde comprit que pour la France une heure grave entre toutes, une des plus grandes heures de l'histoire, venait de sonner.

Mais, si, comme le général Foch, le futur vainqueur, l'avait quasi prophétiquement écrit, quelques-uns se rendirent compte que la guerre dans laquelle on entrait, serait une guerre « aux débuts foudroyants, aux actes tragiques, aux proportions gigantesques » [1],

1. D'après enquêtes faites par le ministère de la Guerre des États-Unis, la *Washington-Post* estimait à 38 millions le nombre des soldats de tous pays présents sous les armes à la fin de 1917. M. Clemenceau déclara à la séance plénière de la Paix du 25 janvier 1919, qu'au moment de l'armistice les grandes puissances alliées (non comprise la Russie) avaient à elles seules, 12 millions d'hommes sous les armes. D'après le ministre de la Guerre d'Angleterre, elles en auraient eu à ce moment là beaucoup plus, 17.882.132, sans compter la Russie. Le 27 janvier 1919, le général March, chef d'état-major des États-Unis, indiquait que le 11 novembre 1918, les Alliés disposaient *sur le seul front de France* de 6.427.100 soldats, le surplus des hommes appelés dans les armées se trouvant sur les autres fronts et dans les diverses marines. Enfin, le 15 février 1919, à l'assemblée de Weimar, M. Schiffer, secrétaire d'état aux finances, estimait à 8 millions les effectifs de l'Allemagne. A ces chiffres, il y a lieu d'ajouter les armées russe, japonaise, autrichienne, turque, bulgare, serbe, grecque, portugaise qui combattirent péndant la grande guerre. Il y a lieu aussi d'y adjoindre les combattants, à quelques armées qu'ils appartinssent, qui avaient été tués pendant la guerre et qui, dès lors, ne figuraient plus dans les effectifs, à la date de l'armistice, 11 novembre 1918.

En ce qui concerne ces morts, M. Henderson, ancien membre du Comité de guerre britannique, en évaluait déjà le nombre, au printemps 1917, à 7 millions environ. Le général March estimait en février 1919, qu'il en fallait compter 7.354.000. Mais ce chiffre est manifestement au-dessous de la vérité. Le général March, dans son relevé, n'a donné que des nombres approximatifs. C'est ainsi que, d'après lui, quatre belligérants, la Belgique, la Bulgarie, la Roumanie et la Serbie (avec le Monténégro) auraient eu exactement le même nombre de tués. — 100.000 hommes chacun. La Roumanie a du reste rectifié les calculs de March, en ce qui la concerne. Elle a déclaré qu'elle avait perdu, non pas 100.000 hommes, mais 332.000.

Voici, relativement aux combattants tués ou disparus pendant la guerre, quelques chiffres officiels, et, partant, tout à fait exacts.

France, 1.385.500 tués ou disparus. (Déclaration de M. Abrami, sous-secrétaire d'État, à la Commission de l'armée, Chambre des députés, fin décembre 1918.)

Angleterre, 737.154 tués. (Déclaration à la Chambre des Communes, 19 novembre 1918, de M. Macpherson, membre du Cabinet).

fort peu prévirent pleinement combien elle allait l'être en réalité. Beaucoup moins encore devina-t-on les actes innombrables de sublime héroïsme auxquels cette guerre devait donner lieu.

L'Allemagne, qui, suivant le mot orgueilleux de l'un de ses hommes d'État, « voulait remplir l'emploi de premier violon dans le concert européen », nous tenait pour une race irrémédiablement dégénérée [1]. Elle nous croyait incapables d'une résistance sérieuse et elle s'imaginait qu'en se ruant sur nous de tout son poids, — 1.500.000 hommes, 4.000 canons de campagne, 500 batteries d'artillerie lourde, sans compter ses gigantesques mortiers, — elle nous terrasserait du premier coup.

Sans partager cette opinion, bien loin de là, mais justement effrayés par la haine, les divisions profondes, les préoccupations égoïstes, dont ils avaient depuis de longues années le douloureux spectacle sous les yeux, beaucoup d'hommes réfléchis se demandaient avec angoisse si, à la guerre extérieure, la guerre intérieure, mille fois plus terrible, ne viendrait

Italie, 467.934 tués ou disparus. (Communication du commandement suprême, décembre 1918).

Etats-Unis, 53.159 tués.

Turquie, 436.974 tués.

Allemagne, 2.050.400 tués, 4.207.028 blessés.

Les pertes, en tués ou disparus, des Autrichiens n'ont pas encore été publiées. Encore moins celles des Russes, des Serbes, et des Bulgares. Mais il est d'ores et déjà certain que le chiffre global de 10 millions de tués donné par le *Daily Mail*, le 30 août 1918, n'est pas exagéré. Peut-être même constatera-t-on qu'il est encore au-dessous de la vérité.

A ces millions de tués, il y aura lieu d'ajouter le double au moins de blessés, sans compter les 1.200.000 Arméniens massacrés! Effroyables hécatombes et telles que le monde n'en avait jamais vu de pareilles jusqu'ici.

1. « On était en Allemagne sous l'impression que le peuple français était dégénéré, corrompu et impropre à la guerre ». *Mémoires de l'ambassadeur Gérard. « Mes quatre années en Allemagne »*, par James W. Gérard, ambassadeur des États-Unis à Berlin, avant et pendant la guerre mondiale. Paris, Payot et Cie, 1918, p. 84.

pas s'ajouter et si le pays aurait encore le ressort nécessaire pour faire face d'une manière victorieuse à ce double danger.

La surprise fut admirable et émouvante à l'excès.

Le pays s'intoxiquait lentement, antimilitarisme, internationalisme fou, anti-cléricalisme, que sais-je encore ? et en même temps, il s'enlisait chaque jour davantage dans une recherche effrénée de bien-être et de plaisir. Mais voilà que de tous les clochers, qui depuis tant d'années piquaient si paisiblement vers l'azur, en égrenant joyeusement sur leurs villages les notes argentines des angélus, d'autres notes tombent, tristes, saccadées, éperdues..... C'est le tocsin qui sonne à toutes volées, réveillant les échos les plus reculés.

Et, de tous les coins de la terre française, comme à un appel formidable de clairon, d'une seule voix on répond : « Présent ». Instantanément, dans ces cœurs de l'absolue virilité desquels tant d'erreurs précédentes auraient permis peut-être de douter, les résolutions les plus fermes du patriotisme le plus pur se font jour. Les dissentiments les plus profonds sont oubliés. La mère menacée, les enfants se lèvent pour la défendre. Frémissants d'enthousiasme, emportés par un superbe élan de dévouement à la patrie, de confiance en son bon droit, de passion pour sa grandeur et son indépendance, tous les partis, réconciliés dans l'unanime amour de la France, se tournent d'un même mouvement vers la frontière. Une pensée domine tout : s'unir pour repousser les agresseurs du pays. La mémorable séance du 4 août 1914, à la Chambre, est la première et inoubliable affirmation de l'union nationale, comme celle du 11 novembre 1918, — la séance de l'Armistice, — en sera la juste récompense et l'apothéose éclatante,

Et, à partir de ce moment là, quoique mise parfois en péril, cette union inattendue demeurera au fond absolument inviolable[1]. Elle ne se démentira plus, parce que ce sera le sang fraternellement versé par tous, côte à côte, qui en fournira chaque jour l'indestructible ciment. Dans les profondeurs de l'âme française dormaient, comme parfois dorment dans les entrailles du sol d'énormes masses d'eaux insoupçonnées, d'immenses réserves de sentiments patriotiques et religieux. Ces sentiments n'attendaient qu'un choc pour sourdre. Le choc se produit : ils apparaissent et on les voit s'épancher de tous côtés.

Au front, dans de longues et effroyables batailles, il faudra, pour compenser un armement dérisoirement insuffisant[2], déployer des prodiges de valeur : on les y déploiera. Dans une interminable guerre de siège soutenue en rase campagne, il faudra montrer une fermeté d'âme inusable : on l'y montrera. Dans des tranchées, tour à tour mares boueuses ou rivières glaciales, il faudra tenir des mois, avec une ténacité

1. Voir notamment l'Ordre du jour du 5 juin 1917, à la Chambre, et celui du lendemain au Sénat, au moment critique du congrès socialiste à tendances pacifistes de Stockholm, après la révolution russe et l'abdication de Nicolas II (15 mars 1917).

2. Au commencement de la guerre, pour ne donner qu'un exemple ou deux, il se trouvait, en tout, sur le front français, 120 aéroplanes seulement ! Et, suivant M. A. Millerand, ancien ministre de la Guerre, nous n'avions que 68 batteries d'artillerie lourde à opposer aux 500 batteries de même calibre dont disposaient les Allemands (A. Millerand. « Août 1914-août 1918 ». *Rev. des Deux Mondes*, 1er août 1918, p. 482). On sait les proportions gigantesques qu'atteignit notre artillerie de tous calibres pendant la guerre. Quant à l'aviation, là où, suivant des chiffres officiels émanés du ministère de la Guerre, nous n'avions en août 1914 que 21 escadrilles avec un effectif total de 4.663 hommes, dont 321 pilotes, les effectifs de l'aviation française s'élevaient en septembre 1918, pour plus de 6.000 appareils, à 75.105 hommes, dont 6.417 pilotes, 1.682 observateurs et 17.461 mécaniciens. La Grande-Bretagne avait seulement au début de la guerre, 166 avions, 45 hydravions et 7 dirigeables avec, comme effectifs, 285 officiers et 1.853 hommes. A la fin de la guerre, elle possédait 21.000 avions, 1.300 hydravions, 103 dirigeables, servis par 30.000 officiers et 264.000 hommes.

dont rien ne dompte l'inexprimable endurance : on y tiendra !

Grâce à cela, avec les belles qualités, avec l'entrain gouailleur de la race, — en s'adaptant à toutes les transformations par lesquelles la guerre passera, même à celles qui semblent le plus contraires à notre tempérament, à nos qualités foncières, — on soutiendra d'abord, on brisera ensuite la torrentielle ruée, qui aurait dû tout emporter sur son passage. Et ainsi se gravera au jour le jour, pendant plus de quatre années de luttes, l'impérissable poème conçu dans la pensée des chefs et écrit avec leur sang par nos soldats.

Pendant quatre ans, trois mois et onze jours, des flots de ce sang empourpreront la terre de France éventrée par les obus. Les victimes tomberont par centaines de milliers dans ses sillons, dans ses forêts, sur les pentes embaumées de ces collines, au milieu des bruyères et des genêts de ses cols vosgiens. Et ces victimes seront souvent choisies parmi les meilleurs, parmi les plus purs et les plus braves. La victoire n'en sera que mieux garantie, car c'est par le sang qu'on expie et par les victimes, immortelle rançon dans tous les siècles de tous les pays, qu'avec le pardon s'achètent le salut et la gloire des nations.

La victoire vint en effet, sœur acclamée des victoires passées. Et la France inscrivit avec orgueil dans ses annales les noms immortels de la Marne, de l'Yser, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, de l'Aisne, de l'Oise, de la Meuse, à côté des grands noms, des noms rayonnants, de Bouvines, de Rocroi, de Denain et d'Austerlitz !

III

Réveil religieux dans le pays. — Mouvement doublement significatif. — Ses manifestations individuelles et collectives.

Trois faits caractérisèrent les débuts de la guerre qui vient de finir : la fusion inespérée de toutes les âmes françaises en une seule âme, l'âme du pays ; l'ordre mathématique, au-dessus de tout éloge, qui présida à la mobilisation générale; et un émouvant réveil des croyances religieuses au fond des cœurs.

Extraordinairement saissants s'affirmèrent les deux premiers : en France et hors de France tout le monde en fut frappé. Mais le dernier fait n'eut pas moins d'évidence, et personne ne pourrait songer à le nier.

Toute guerre réveille infailliblement dans les âmes le souvenir des pensées éternelles. On se retourne d'instinct vers le Maître de la mort et de la vie, quand on aura, bientôt peut-être, à faire le grand sacrifice, et à quitter pour toujours ceux que l'on aime ici-bas.

Consciente que son existence elle-même formait l'enjeu sacré de la lutte où elle se voyait subitement et traîtreusement précipitée, la France de 1914, dans la pressante angoisse qui l'étreignait, se ressouvint de Dieu. C'est en haut qu'elle plaça ses espérances, en haut qu'elle chercha son réconfort. Comme si un remous l'eût arrachée à son indifférence de la veille, du jour au lendemain, elle se retrouva chrétienne et, sans respect humain, elle pria.

Dès les premières heures de la mobilisation, les églises regorgèrent. Des hommes, qui depuis long-

temps en avaient désappris le chemin, y revinrent en foule. Les confessionaux furent assiégés. Les prêtres ne s'y trouvèrent plus assez nombreux pour ceux qui voulaient « se mettre en règle » avant de partir. Et bientôt, les églises devenant insuffisantes, on confessa dans la cour des casernes, dans les trains qui se dirigeaient vers la frontière, un peu partout.

Du confessionnal à la table de communion, il n'y a qu'un pas. On le fit sans peine. Et des milliers d'hommes, dont beaucoup ne pratiquaient plus depuis de longues années, communièrent pour être forts.

Ce réveil était doublement significatif. D'abord, il se produisait au sein de générations qu'un enseignement athée en pratique avait depuis plus de trente ans détournées de l'église, en étouffant systématiquement en elles le sentiment religieux. Ensuite, il éclatait au moment même où, dans un très grand nombre de campagnes, d'ineptes calomnies étaient inlassablement propagées pour faire retomber sur les prêtres la responsabilité de la guerre, en les accusant de l'avoir déchaînée par vengeance sur le pays [1].

1. Ce sont souvent les calomnies les plus ineptes qui ont la vie la plus dure et qu'on parvient le plus difficilement à étreindre et à écraser. Tel fut le cas de la calomnie dont nous parlons. Perfidement entretenue pendant les premières années de la guerre surtout, elle s'enhardit peu à peu et sortit de l'ombre. C'est le moment où la *Dépêche de Toulouse*, pour ne parler que de cette feuille, écrivait le 13 février, 1916 : « Je mets en défi n'importe quel poilu (mais un vrai alors) de dire qu'il a vu monter la garde aux tranchées à un curé ou à un millionnaire ». Bientôt la « rumeur infâme », comme on la baptisa justement, devint si odieusement agressive qu'elle fut publiquement dénoncée par une série de fonctionnaires écœurés. On vit ainsi tour à tour protester contre elle les préfets de Meurthe-et-Moselle, de la Savoie, du Loir-et-Cher, le sous-préfet de Châteaubriand et le commandant militaire de Digne. Le général Roques, ministre de la Guerre, la stigmatisa lui aussi dans une circulaire portant la date du 5 avril, n° 1890 D. Et à la suite d'une démarche faite auprès de lui par les délégués des groupes de l'Action Libérale, des Indépendants et de la Droite. M. Briand, alors président du Conseil, déclara la « réprouver hautement » et avoir

Mais rien ne put le comprimer.

Ce mouvement superbe était du reste si puissant qu'il ne tomba plus. Et ce ne furent pas seulement les grands sanctuaires français, Montmartre, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Lourdes, qui ne désemplirent pas durant toute la guerre. Dans un grand nombre de diocèses, on organisa dans les paroisses la récitation du chapelet tous les soirs, on dit une messe par semaine pour les soldats, et, sans se lasser, les fidèles accoururent, heureux de venir prier le Dieu des batailles pour ceux qui luttaient sur le front. Les prières publiques, qui à plusieurs reprises furent faites dans toutes les églises du territoire, mirent dans une lumière plus aveuglante encore le

donné aux autorités compétentes les instructions nécessaires pour en poursuivre les auteurs (Lettre du 29 mars 1916).

Détail savoureux et à ne pas omettre : la *Dépêche*, qui, en 1916, s'indignait contre le manque de patriotisme des millionnaires et des curés, était la même *Dépêche* qui, le 9 janvier 1914, avec une clairvoyance vraiment remarquable, avait imprimé : « Nous avons trop de cadres... Nos compagnies doivent partir en guerre avec un seul officier actif, capitaine ou ancien lieutenant », et qui, le 21 février suivant, n'avait pas hésité à dire : « La loi de trois ans est une loi funeste et absurde ».

C'était la même *Dépêche* qui, toujours avec la même étonnante perspicacité, écrivait, le 22 juillet 1914, dix jours avant la déclaration de la guerre : « La guerre apparaît de plus en plus comme un anachronisme dans un monde industrialisé à outrance... Donnons notre sympathie aux pacifistes, puisque, aussi bien, ceux-ci ont dépassé l'ère des songes creux ».

Enfin, c'était la même *Dépêche* toujours qui, dans ce même numéro du 22 juillet 1914, publiait ces patriotiques paroles : « Reprendrons-nous l'Alsace et la Lorraine par la force ? Mais quel Français raisonnable voudrait en tenter l'aventure ? En échange de la neutralisation (??) de l'Alsace-Lorraine, qu'est-ce que la France devrait donner (!!!) à l'Allemagne ? Croyez-vous que le Maroc ne vaudrait pas la neutralisation de l'Alsace-Lorraine ? Alors les Allemands viendraient travailler chez nous et nous irions travailler chez eux... En fait c'est nous qui aurions la bonne part ».

Au lendemain de l'entrée triomphale de nos régiments à Metz et à Strasbourg, on croit rêver quand on lit de pareilles lignes et le cœur se serre douloureusement, lorsque on se rappelle que c'est d'une plume française qu'elles sont tombées !

grand courant de foi qui traversait la France, en emportant des millions d'âmes vers Dieu.

Du même mouvement relève le spectacle que donnèrent les régiments quand ils partirent pour le front. Ces soldats, qui se mettaient en marche vers la frontière, « l'éclair aux yeux, le sourire aux lèvres, des roses au fusil, sans cris ni bravades, dans la lumière du bel été »[1], et dont tant de milliers étaient irrévocablement promis à la mort, acceptaient, demandaient même avec empressement et sans fausse honte des médailles de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur. Ils les épinglaient ensuite très simplement, mais très crânement aussi, sur leur tunique, où elles avaient souvent pour voisines d'autres médailles gagnées au feu.

A coup de lois, on avait banni les emblèmes religieux des écoles, des hôpitaux, des prétoires. Au nom de la neutralité, on les avait décrochés des murailles officielles. Et voilà que soudain ils reparaissaient, pour y infuser la confiance, sur le cœur des soldats.

Comme on se découvre d'instinct au carrefour d'une route, devant la grande croix qu'on y rencontre à l'improviste, en face du danger les âmes s'étaient entr'ouvertes d'elles-mêmes et il s'en échappait un acte de foi qui, tout droit, montait en prière plus ou moins consciente vers le ciel.

Ce n'était point là des manifestations individuelles seulement. Car elles avaient été précédées sur toute la surface du territoire par des actes d'une indiscutable éloquence et sur le sens desquels il n'y avait pas moyen de se tromper.

1. Maurice Donnay. Discours à l'Académie française sur les prix de vertu. Décembre 1914.

Dans un très grand nombre de villes, si grand qu'il est impossible d'en égrener ici tous les noms, la veille et quelquefois le matin même du départ, des messes avaient été célébrées auxquelles s'étaient rendus, colonel et état-major en tête, des régiments presque en leur entier. En bien des endroits, ces messes avaient été marquées par de très nombreuses communions.

A Niort, les officiers du 7e hussards et, à Beaune, ceux du 16e chasseurs à cheval, avaient fait bénir leurs sabres avant de quitter leurs quartiers. A Poitiers, au moment de s'éloigner et tandis qu'il défilait à la tête de son artillerie devant le préfet et l'évêque, le général Pellarin avait demandé à Mgr Humbrecht de bénir ses canons, ces 75 que les Allemands affectaient d'appeler des joujous d'enfants et sur le compte desquels ils devaient être bientôt si cruellement désillusionnés.

A Cahors, c'est le drapeau du 7e de ligne et le régiment tout entier que l'évêque bénit, au moment où les hommes se rendent à la gare, afin de s'y embarquer. A Limoges, le 125e veut recevoir la bénédiction du nouvel évêque, Mgr Quilliet, avant de partir pour le front le 5 août. Mgr Gieure va saluer à la gare de Bayonne, toutes les fois qu'un départ se produit, les soldats landais, basques et béarnais. C'est ce que font aussi, pour les gars de l'Anjou Mgr Rumeau sur les quais de départ de Saint-Land d'Angers, Mgr Béguinot à Nîmes pour le 40e, et pour les Bretons à Vannes Mgr Gouraud. La 1re compagnie du 4e bataillon territorial du génie ne prend le chemin de la frontière qu'après avoir sollicité la bénédiction de Mgr de la Porte, évêque du Mans. A Lourdes, le commandant Gouttil d'abord, le commandant de la Croix-Laval ensuite, massent leurs

escadrons sur l'Esplanade, face à la basilique et sabre au clair. Puis, ils demandent à Mgr Schœpfer de vouloir bien bénir leurs hussards. Et l'Évêque, d'une voix joyeuse, chante les prières liturgiques « Benedicat vos... », afin que la bénédiction de Dieu descende sur les sabres qu'on lui présente, qu'elle y demeure et qu'elle les rende victorieux au jour du combat. Quant au curé de Longwy, c'est sur les aérostiers, dont il est l'aumônier, sur leurs appareils et sur leurs automobiles qu'il appelle la bénédiction du ciel, au moment où la formation se met en marche vers le front, tout comme, trois ans plus tard et quarante-huit heures avant l'offensive française de 1917, un autre aumônier bénira les tanks, à la demande formelle des équipages de la nouvelle artillerie d'assaut [1].

« Flambée que tout cela », dirent alors quelques esprits sceptiques : « Flambée religieuse provoquée par des femmes, — mères, épouses, filles, — mais flambée qui, comme toutes les flambées, tombera bientôt, quand on sera sur le front ».

L'ironique prophétie ne se réalisa pas.

Non seulement cette flambée ne tomba point en campagne, mais elle s'y propagea d'un bout à l'autre de nos lignes comme le feu dans un champ d'alfa, et elle y persista avec une vivacité si grande que jamais, à aucune époque de notre histoire, les messes ne furent aussi nombreuses, ni aussi fréquentées, parmi nos soldats.

1. « Nous étions à la bénédiction des chars : même les impies ont prié Dieu. Nous avons serré les mains des camarades. Ils rayonnaient de joie, un religieux espoir soulevait tous les cœurs. » Binet-Valmer. *Mémoires d'un engagé volontaire*. Flammarion, 1918, p. 206.

IV

Messes militaires. — Elles se multiplient au delà de toute attente. — Elles se célèbrent partout. — Grand nombre d'hommes qu'elles attirent. — Autels improvisés. — Impression profonde que les messes militaires produisent.

Durant les premières semaines de la guerre, ces messes furent plutôt rares dans les corps de troupes. L'aumônerie n'y était pas encore bien organisée. Et puis le service divin n'était guère possible pendant la grande retraite de Charleroi, alors qu'avec l'irrésistible violence d'un raz de marée monstrueux, l'invasion allemande déferlait sur notre sol ravagé.

Heureusement, ils s'évanouirent enfin ces jours sombres où, recrus de fatigue, l'âme lourde de se voir contraints à reculer, le cœur rempli d'une détresse sans mesure, nos soldats chaque matin se repliaient; ces jours inoubliables où, nous-mêmes, le regard anxieusement tourné vers le Nord, frissonnant tous d'un même frisson et communiant tous douloureusement dans une même angoisse au sein de l'ignorance profonde où l'on nous laissait, nous sentions battre sur un seul et même rythme nos cœurs de Français... Dès que les folles espérances allemandes eurent trouvé sur la Marne un tombeau inattendu, le service religieux fut organisé. Et, à partir de ce moment, tout le long de cette gigantesque digue vivante qui était formée des poitrines mêmes de nos soldats, — de la Mer du Nord à la Chaîne des Vosges, — les messes se multiplièrent avec une rapidité que, il faut bien l'avouer, nul n'aurait osé espérer.

Quand on le pouvait, c'était naturellement dans

les églises qu'on les disait, ces églises, où, si petites, si humbles qu'elles fussent, « chaque pas, écrivait un soldat, faisait lever pour moi un souvenir, souvenir de l'église de campagne, où j'allais accompagner ma mère, enfant peureux qu'effrayait l'immensité de l'édifice; souvenir de première communion, dans la cathédrale tout embaumée d'encens, tout embrasée de mille cierges; souvenir de la chère église, ou ma main dans la main de l'élue... Ah ! comme elle était loin, alors, la guerre ! »[1]

Non, la guerre n'était pas loin : elle était là. Et, la plupart du temps, les églises en portaient sur elles les glorieuses cicatrices.

Des trous béants s'apercevaient dans leurs façades noircies. Les vitraux y étaient réduits en miettes; des bannières à moitié brûlées, des tableaux crevés y pendaient contre les murs et les statues ne s'y montraient guère, sur les autels ou le long des colonnes, que plus ou moins mutilées par la mitraille. Parfois, la ruine était plus complète encore : le vaisseau était éventré; la chaire, les boiseries du chœur, les bancs, le toit même avaient été consumés par les flammes. Alors la pluie ou la neige tombaient directement sur l'autel, et, en s'engouffrant à travers le squelette des nefs, le vent faisait palpiter la Sainte Hostie sur le corporal. Cependant, canonnade et fusillade continuaient. Les obus éclataient tout proche et le prêtre soldat qui se trouvait à l'autel se posait instinctivement cette question : « Aurai-je le temps de finir ? »

Fréquemment aussi, les églises où les messes se célébraient servaient d'ambulance. Et alors, au lieu du parfum de l'encens, c'était l'odeur du phénol qu'on y respirait. Sur la paille qui jonchait le sol,

1. Lieutenant Péricard. *Face à face,* p. 344, Payot et Cie, Paris, 1916.

les blessés étaient couchés, déchiquetés et sanglants, — souvent, hélas! côte à côte avec des camarades qui venaient de rendre le dernier soupir. Et les gémissements, les cris plaintifs que leur arrachait la souffrance s'y faisaient entendre, comme la plus poignante des prières, la plus parlante au grand Souffrant du Calvaire, tandis qu'au dehors le canon continuait à mugir.

Quand les églises manquaient ou lorsqu'un bombardement impitoyable en avait fait des monceaux de ruines, l'aumônier ou le prêtre soldat disaient la messe dans le premier abri venu : dans quelqu'une de ces écoles publiques, d'où Dieu avait été chassé sous prétexte de neutralité scolaire et où il rentrait à la faveur de la guerre qui ne connaît pas de loi; dans ces carrières du Soissonnais, où des jeux de lumière indéfiniment variés faisaient de chaque groupe de soldats un coin de toile de Goya; dans les caves naturelles en Champagne; dans des grottes, des granges et des greniers; dans un hangar, dans un garage, dans une salle d'hôtel, au besoin dans un estaminet, un théâtre de cercle ou de patronage, ou, faute de mieux, dans une maison isolée qui, après avoir été la sage et tranquille demeure de générations de paysans, sa façade écroulée sous les obus, se présentait béante et vide, comme une miche de pain bis dont on aurait arraché la mie.

Tout abri faisait-il défaut, Rome ayant donné à cet effet les plus larges permissions, l'autel se dressait en plein air, au carrefour d'une route, au pied d'un calvaire, au milieu des champs, dans les prairies toutes bossuées de tombes militaires, sur des plateaux où il n'y avait plus un seul arbre, mais seulement des troncs mutilés par les obus, dans les sapinières des Vosges, au cœur des futaies dans l'Argonne.

C'était tantôt dans la pleine lumière du jour, et tantôt dans les ténèbres. Ici, on officiait dans le calme transparent d'une belle nuit bucolique, ou, le matin, dans des bois qui, ayant à journée faite retenti du fracas de la canonnade, étaient revenus tellement silencieux que dans leur calme profond on n'entendait plus tressaillir que des bruits à peine perceptibles, brins d'herbes qui se balançaient sous la brise, branchettes qui se caressaient doucement, bourdonnements d'insectes grisés par l'arôme des arbres. Là, on célébrait au grincement essoufflé des gros obus qui, arrivant du fond de l'horizon et se vissant dans l'air comme les hélices d'un cuirassé dans la mer, passaient sur les têtes inclinées pour aller éclater en arrière.

On dit très souvent aussi la messe dans les tranchées. Et alors c'était appuyés sur leurs fusils que les hommes se groupaient autour du petit autel. Il n'est pas jusqu'aux sapes elles-mêmes, qui à certains moments ne se transformassent également en chapelles improvisées. Pauvres chapelles, sœurs des chapelles souterraines de la Via Nomentana ou de la Via Salaria aux premiers siècles, et où « une planche appuyée sur un lit de fer et recouverte de sacs de terre servait d'autel ». Posé entre deux chandeliers minuscules, sur une planche extérieure, le crucifix y voisinait avec les quarts et les assiettes, dans un désordre qui, pour n'avoir rien de liturgique, n'en était pas moins fort touchant.

Une nuit, au fort des Parroches, l'autel s'improvisa dans le fond d'un corridor casematé dont un obus de 340 avait en partie défoncé la voûte et sous les décombres duquel deux soldats gisaient écrasés. Aucun décor, aucun chant, la lumière strictement nécessaire seulement, à cause des Allemands qui

veillaient en face, au camp des Romains. « Vraie messe des catacombes, dans un fort sentinelle », comme l'a dit justement le jésuite-soldat, — P. Vulcain, — qui la célébra.

Un autre soir, la veille même de l'offensive de septembre 1915, en Champagne, « à l'heure où le bombardement se faisait moins intense, a écrit le P. Louis Lenoir, jésuite, aumônier au 8e d'infanterie coloniale [1], nous dressâmes un autel dans le haut du ravin, au pied de l'échancrure que nous appelions le Faux-col de V... et par où, dans quelques heures, allait passer tout le régiment pour s'élancer à la mort.

« L'échancrure derrière laquelle veillaient les sentinelles allemandes, faisait à quelques mètres de l'autel la toile de fond. A droite une tombe que nous venions de fermer sur un engagé de dix-sept ans... A gauche, les tranchées et les cagnas...

« L'autel était dressé sur la petite table de fortune qui, durant le combat, porterait les cartes de l'état-major. Au-dessus, seule décoration, notre drapeau du Sacré-Cœur, claquant dans la nuit. Un falot éclairait le missel. Sur le reste, la lune jetait sa lueur pâle.

« Au-dessous de l'autel, dans le ravin, tous les hommes des compagnies présentes. La proximité de l'ennemi interdisait les cantiques. On n'entendait que la prière du prêtre et le canon. Les obus passaient en sifflant, semblant raser les têtes droites, et s'en allaient éclater bien au loin.

« Mais quelle supplication muette montait de tous les cœurs, où se formulaient, à cette heure suprême, les plus beaux actes de sacrifice qu'un homme puisse

1. *Impressions de guerre de prêtres soldats*, recueillies par Léonce de Grandmaison. Deuxième série, pp. 52 et suivantes. Plon-Nourrit et Cie. Paris, 1917. Le P. Lenoir fut tué devant Monastir.

jamais faire : sacrifice enthousiaste de l'engagé, qui rêve de tomber pour la France en pleine tranchée conquise ; sacrifice réfléchi, conscient, presque froid, du père de famille, qui sait bien quelles seront, là-bas, lui disparu, les gênes et les inconsolables douleurs, mais qui, pour la France, fera son devoir jusqu'au bout et s'en remet à Dieu de tout le reste ; chez tous, sacrifice total, fier, résolu.

« Au moment de la Communion, tous, pêle-mêle, se pressèrent autour de l'autel, mendiant à genoux le pain des forts. Officiers et soldats, ils étaient là, confondus dans la prière comme dans le devoir et le sacrifice, sans distinction de galons, sans autre ordre que celui qui, peut-être, les alignerait demain sur la crête au fur et à mesure qu'ils seraient fauchés par les mitrailleuses. Mais, devant leurs cadavres, je pourrais du moins rappeler à Jésus-Christ sa solennelle et infaillible promesse : « Celui qui mange ma « chair a la vie en lui et je le ressusciterai au dernier « jour. »

Ah, comme en présence de pareils spectacles, on comprend bien ce cri d'un vaillant officier : « C'est là qu'il faut venir, âmes tièdes, qui baillez devant le surnaturel ; c'est là qu'il faut entendre la messe pour connaître toute la douceur d'une conversation avec Dieu, alors que devant soi, à quelques trois cents mètres, canons et fusils tonnent, et que, à gauche, par le défilé qui descend à la route, passent, funèbre procession, les civières grises tachées de rouge. »

Rien de simple, mais rien de pittoresque, comme l'autel que l'on improvisait pour ces messes sur le front.

« Vous en faites pas, monsieur l'Aumônier. Votre autel, ben sûr que vous l'aurez : on se débrouillera ! »

Et, en effet, on se débrouillait. Car si, par nature, le troupier français est d'une bravoure sans égale, il est pour le moins aussi débrouillard. Pierre moussue de quelque vieux calvaire, table d'hôtel ou de cuisine, simple planche supportée par un faisceau de mousquetons ou de fusils, cuves juxtaposées ou tonneaux accotés pour soutenir une porte posée à plat, canon d'artillerie de campagne ou affût d'artillerie lourde, son ingéniosité savait tout mettre à profit. Tout jusqu'à la sveltesse des avions eux-mêmes. Au camp de Châlons, à l'aviation militaire, la messe fut dite pendant longtemps sur un autel auquel les ailes de deux aéroplanes Bréguet servaient de supports. Et, pendant que des prêtres soldats l'y célébraient, d'autres entendaient les confessions de leurs camarades sous les ailes latérales des deux biplans.

En forêt, dresser un autel n'était qu'un jeu pour les poilus. En un tour de main, quelques stipes de sapins étaient fixés en terre, artistiquement reliés entre eux par des branchages. Si l'on pouvait se procurer un grand tableau tricolore, avec un Sacré-Cœur au milieu, on le déployait sur ce fond de verdure, car c'était toujours la décoration préférée. Après quoi, il n'y avait plus qu'à déposer la minuscule pierre sacrée de la chapelle portative sur un tombeau aussi prestement improvisé que le reste et la messe pouvait commencer.

Ici, la croix était épinglée à une capote couleur pervenche tendue derrière l'autel pour faire draperie. Là, trois fusils en faisceau lui offraient un support tout à fait de couleur locale. Un large éclat d'obus ou un verre sur lesquels on frappait avec la lame d'un couteau fournissaient vite une sonnette à l'avenant. Et s'il fallait un encensoir, avec deux moitiés de grenades et quelques bouts de ficelles, on le

fabriquait en un rien de temps. Avait-on un peu plus de loisir? La décoration devenait « magnifique », comme l'assurait un sapeur du génie; et, pour le prouver, il la décrivait incontinent : « Torsades de tentures, panoplies d'armes, sabres, fusils, baïonnettes, épées, clairons, tambours, douilles de 75, encadrements de bandes de mitrailleuses aux cuivres merveilleusement astiqués ». Enfin, souvent des « spécialistes » composaient des inscriptions religieuses ou patriotiques, *Vive la France*, *Honneur et Patrie*, *Dieu protège la France*, avec des mottes habilement découpées dans le gazon.

La proximité de la forêt permettait ailleurs de changer le cadre de la décoration. On enguirlandait l'autel de verdure, on l'agrémentait de houx arborescents ou de petits sapins déplantés aux alentours. Les vases étaient de circonstance, car ils se composaient militairement de culots d'obus de 75, où, suivant les lieux et les saisons, des graines rouges de vieux églantiers, des clématites, des roses, des lys des champs, — parfois aussi des bleuets, des marguerites et des coquelicots formant bouquets tricolores, — — s'étonnaient de mettre leur note si fraîche et si vivante en des supports aussi meurtriers. « Le Français est glorieusement artiste, il est homme de goût jusqu'au bout des ongles » a écrit Rudyard Kipling [1]. Pas de doute que ces décorations improvisées, s'il en a rencontré au cours de sa randonnée sur le front, ne l'aient confirmé dans ce sentiment si flatteur pour nous.

L'hiver, dans les messes en plein air surtout, l'autel était beaucoup plus simple. Sur le sommet des Vosges, par exemple, on l'appuyait contre le mur en

1. *La France en guerre*, trad. Ritt, p. 12, Berger-Levrault, Paris, 1916.

rondins de quelque chalet, où, à défaut, contre une muraille taillée à même la neige et formant un rétable étincelant. Quelques bougies collées dans des soucoupes ou sur des gamelles renversées et quelques brins de verdure couverts de givre en constituaient la maigre parure. Mais cette ornementation rudimentaire n'empêchait pas les « Diables bleus » de chanter à plein gosier sous la brise glaciale leur cantique favori :

« Vierge, à la revanche
« Guidez les Alpins,
« Sur la neige blanche,
« Sous les noirs sapins ! »

Un jour, dans une formation sanitaire, un aumônier pris de court eut l'idée d'utiliser comme autel un des brancards, sanglant encore, dont on venait de se servir pour rapporter les blessés du champ de bataille au poste de secours. Et ce jour-là on vit la nappe d'autel, déchirée parfois par des éclats d'obus ou des balles, se teindre de sang. Cette tache vermeille rougissant ce morceau de toile blanche, au moment même où le Dieu de la Croix y renouvelait son Sacrifice, n'était-elle pas grandiosement suggestive, surtout dans le cadre de souffrance et de mort où silencieusement elle apparaissait ? Et, devant elle, les bras légèrement étendus, les mains ouvertes comme son Maître au Calvaire, le prêtre murmurait doucement les prières liturgiques, rosée invisible, mais divinement bienfaisante, qui tombait sur les assistants agenouillés.

A ces autels, ce n'étaient pas seulement les aumôniers qui montaient. C'étaient encore les prêtres, brancardiers ou infirmiers, si nombreux dans cer-

taines formations sanitaires. C'étaient aussi les prêtres qui faisaient partie des troupes combattantes, en qualité d'officiers, de sous-officiers ou de soldats. Et, parmi ceux-là surtout, beaucoup en gravirent les marches, la tête encore entourée de bandes de gaze, après avoir été blessés parfois bien grièvement.

Aussi les messes furent-elles partout relativement très nombreuses sur le front.

Un exemple entre beaucoup d'autres. A la fin d'avril 1915, dans une seule division, la 37e — dont deux aumôniers divisionnaires sur trois, le P. Perrot, jésuite, et le P. Laffite, capucin, furent tués à l'offensive de Champagne, — soixante-trois prêtres-soldats célébraient chaque jour le Saint-Sacrifice. Dans ce même secteur, il y avait, chaque dimanche, vingt-neuf messes dites publiquement pour les hommes en dix-neuf points différents. De ces messes, six seulement étaient célébrées dans des églises ; les treize autres l'étaient un peu partout, dans des carrières, dans les bois, dans des fermes décoiffées par les obus, aux tranchées. Et tous les soldats se faisaient une vraie joie d'y accourir.

Du reste, si multipliées que fussent les messes sur le front, elles étaient toujours pleines d'entrain.

« Après le sermon patriotique de M. le Curé, écrit un soldat à sa famille, nous avons tous entonné en chœur le cantique : « *Nous voulons Dieu* ». Ça ronflait ferme. Bref, la pauvre petite église tremblait du porche au clocher. »

« Les chants ont été exécutés avec un entrain inouï », mande un autre troupier.

« Le *Credo* de la « Royale », ajoute un troisième, a été chanté par des régiments entiers. Vous pensez avec quelle ardeur et quelle foi ! »

Et, de fait, il est facile de comprendre que le *Credo*, chanté par ces voix mâles et ponctué par le canon, devait emprunter aux circonstances une beauté exceptionnelle et profondément émouvoir les cœurs.

On a noté maintes fois du reste l'effet impressionnant produit par ces chants de soldats.

« L'aumônier, écrit un officier de légère, face à l'assistance a dit : « Mes amis, nous allons chanter « ensemble l'*O Salutaris* ». L'harmonium indique les premières notes. Je me demande avec angoisse quelle atroce cacophonie va s'élever de cette assemblée de soldats, — en grande partie des réservistes, — que je crois réunis ce soir pour la simple curiosité du spectacle.

« Quelle stupeur ! Tout d'abord, quelques voix timides se joignent à celle de l'aumônier. Mais bientôt c'est comme un miracle. De toutes ces poitrines sort un souffle prodigieux. C'est à n'en point croire nos oreilles. Qui donc a dit que la foi a disparu du doux pays de France ? Qui donc l'a cru ? Les voix de tous ces hommes se sont réunies pour le cantique. Pas un qui paraisse ignorer les paroles latines. C'est sous la voûte profonde, un incomparable chœur où semble rayonner la ferveur la plus sincère. Pas une note discordante, pas une voix fausse pour en gâter la parfaite harmonie.

« A qui fera-t-on croire que des hommes, ayant presque tous dépassé la trentaine, se rappelleraient le texte compliqué, s'ils n'avaient été élevés dans la foi de leurs ancêtres et ne l'avaient conservée ?

« Je ne puis m'empêcher de me retourner vers eux. Au reflet des cierges, les faces paraissent embellies et transformées merveilleusement. Pas une qui ait

l'air ironique ou même indifférent. Quel magnifique tableau tout ceci eût inspiré à un Rembrandt. La nuit qui règne dans le sanctuaire a effacé même l'ombre des corps et les têtes seules émergent de l'ombre et attirent l'attention. C'est un prodige de grandeur qui séduirait le plus sceptique, le plus irréligieux des peintres. Cela charme et réconforte et fait oublier toutes les misères que la guerre laisse derrière elle. Que ne pourrait-on demander à des hommes ainsi transformés? Et je souhaite en moi-même de voir M. Homais, caché dans quelque coin, assister à ce spectacle.

« A l'autel se déroulent les rites sacrés. En d'autres temps on aurait pu sourire du spectacle que forment ce prêtre-soldat servi par des enfants de chœur de trente-cinq ans en uniforme. Aujourd'hui cela touche et cela enchante. Et surtout on est ravi de voir avec quel soin, avec quels gestes harmonieux et précis, ils s'empressent pour que la cérémonie se déroule avec toute la pompe habituelle.

« Mais les chants se sont tus. L'aumônier s'est avancé jusqu'à la Sainte Table. D'une voix tremblante d'émotion, il tente de dire sa reconnaissance et sa joie, à tous ces braves soldats. Je ne pense pas qu'il soit un brillant orateur en temps ordinaire, mais le digne homme aujourd'hui est complètement incompréhensible. Le bonheur l'étrangle. Il cherche ses mots et, finalement, emploie l'un pour l'autre, puis s'embrouille en voulant se rattraper. Personne cependant n'a envie de rire quand, pour terminer son allocution, il dit avec un soupir de soulagement :

« Et maintenant, nous allons réciter deux dizaines de chapelet : l'une pour le succès de nos armes, l'autre à l'intention des soldats morts au champ d'honneur... *Je vous salue Marie, pleine de grâce...*

« Je regarde de nouveau l'intérieur de l'église et je vois les lèvres de tous ces hommes qui remuent, accompagnant en silence les paroles du prêtre. Et quand l'aumônier en arrive à la phrase : *Sainte Marie, Mère de Dieu...*, des centaines de voix l'accompagnent, voix mâles et profondes qui ont des accents inattendus. Elles semblent proclamer leur foi et leur confiance dans Celui qui est là, devant eux, sur l'autel. Elles semblent aussi promettre le sacrifice, le dévouement à cette austère chose sacrée, la Patrie.

« Et quand, après un *Tantum Ergo* chanté à pleins poumons, le prêtre élève l'ostensoir bien haut devant eux, je vois tous ces soldats qui, d'un même geste, s'agenouillent sur les dalles et courbent la tête. Le silence est complet et troublant. Pas une parole, pas une toux, pas une chaise traînée. Jamais dans aucune église je n'ai vu semblable recueillement. Quelque chose de sacré plane au-dessus de l'assistance et fait baisser tous ces fronts en signe de soumission et d'espoir. Bons et braves soldats de France, comme on vous aime et comme on vous estime en pareils instants et comme vos chefs auront confiance en de tels hommes au combat ![1] »

1. Marcel Dupont. *En Campagne*. Plon, Paris, 1916, pp. 160-163.

CHAPITRE II

LE RENOUVEAU CATHOLIQUE A L'ARMÉE

I

Après les messes militaires, la célébration des grandes fêtes liturgiques au front. — La Toussaint. — Le jour des Morts. — Touchantes manifestations. — La Noël tout le long des lignes. — Pâques. — Les « œufs de Pâques ». — L'Ascension. — La Fête-Dieu. — Les processions du Saint-Sacrement jusque dans les tranchées.

Durant les cinquante et un mois passés par nos soldats dans les tranchées, les grandes fêtes de l'Eglise fortifièrent en eux chaque année le renouveau des sentiments chrétiens provoqué par la déclaration de la guerre et par le début des hostilités.

La Toussaint et son lendemain funèbre étaient bien faits pour leur suggérer les pensées les plus graves. Aussi, cette fête et le Jour des Morts furent-ils marqués aux armées par des manifestations religieuses d'un caractère particulièrement saisissant.

« Le 2 novembre, dans tous les villages du front fut dite la Messe des morts, à raconté M. Bern. Descubes dans la *Revue des Deux Mondes* [1].

« L'église était trop petite pour contenir la foule de

1. « Mon carnet d'éclaireur. » *Revue des Deux Mondes,* 15 avril 1915, p. 845 et 1 vol., Perrin, Paris, 1916.

soldats de tous les régiments qui se pressaient pour l'entendre... Les mots de patrie, de victoire, de mort, de paradis revenaient dans les paroles du prêtre. Que de belles choses à dire devant un tel auditoire composé d'hommes auxquels la lutte et la mort sont devenus familières!... Un écrivain de talent aurait fait une jolie page en dépeignant ce poignant tableau, d'ailleurs reproduit à tant d'exemplaires, car à la même heure, dans toutes les églises près de la ligne de feu, c'était la même cérémonie touchante, la même évocation des camarades dont nous célébrions la glorieuse mort à l'ennemi. Derrière le front, dans le pays que nous avions garanti de l'invasion, on n'a pas vu de si belles choses. »

Belles choses, en effet, et qui faisaient mander, le 6 novembre 1914, par un correspondant de guerre à son journal : « Je viens d'assister à un spectacle d'une émotion intense... De bouche en bouche, une rumeur s'était propagée : « Demain, l'abbé J... dira « la messe pour les morts », et l'on était accouru... Vous dire le recueillement, la piété de cette foule, toute vibrante encore des batailles récentes et venant puiser dans le divin sacrifice quelques instants de paix sereine est impossible. Parmi ceux qui étaient là, qui donc en effet n'avait pas vu tomber à ses côtés un parent, un ami, un camarade? Qui donc par conséquent pouvait ne pas songer à ceux qui dormaient déjà, sous les tertres, du sommeil éternel! Des larmes coulaient... et j'ai vu un vieux colonel, secoué par les sanglots se retirer à l'écart, pour ne pas troubler le silence de tous... C'est que, depuis bien des jours, les plus incrédules de ceux qui assistaient à cette messe, le képi à la main, en approchant la mort s'étaient insensiblement approchés aussi de Dieu. »

En bien des endroits ces messes furent, pour ainsi dire, des messes de famille que certaines unités firent fraternellement célébrer pour le repos éternel des hommes qu'elles avaient perdus à l'ennemi. En d'autres, elles revêtirent un caractère de tristesse plus large. Telle fut, par exemple, celle à laquelle M. Maurice Barrès assista quelques semaines après la victoire du Grand Couronné, sur le plateau déchiqueté de Moyen.

« Je me plaçai, a-t-il écrit dans l'*Echo de Paris*, au milieu des officiers et des majors, à côté de sœur Julie, l'ange des ruines, toute plongée dans son paroissien et des lunettes sur le nez.

« Nous étions sur le principal ossuaire des champs de bataille de la Mortagne et l'on allait y célébrer un service pour les morts semés dans cet horizon à perte de vue, depuis Saint-Dié jusqu'au delà de Lunéville.

« Qu'on se représente la scène : quelques centaines de soldats, massés autour d'une tombe longue de 30 mètres et ornée de drapeaux, de pauvres bouquets et de faisceaux d'armes. A la tête de cette tombe, deux groupes, l'un de paysans sinistrés, l'autre d'officiers et de religieuses, encadrant l'autel où monte un prêtre [1]. Il s'incline et ses vêtements sacerdotaux laissent voir son pantalon rouge... Toutes les têtes se découvrent, toutes les figures se contractent... Au loin le canon tonne ; nos villages ruinés sonnent leurs cloches malheureuses. Et quand le prêtre-soldat tient le calice levé au-dessus du champ de bataille, on entend palpiter les âmes ».

Qui parle de Noël fait tout de suite penser à la

1. Le P. Cascua, jésuite, tué à l'ennemi.

nuit étoilée de Bethléem et à la Messe de Minuit, — la Messe de Minuit, évocatrice d'une poésie si pénétrante et de tant de souvenirs charmants.

La Noël venant, on devait donc naturellement songer à la Messe de Minuit sur le front : on y songea et on s'ingénia à l'organiser tout le long de cette interminable ligne où les soldats vivaient, ici, dans les tranchées, comme les renards dans leurs tanières, là, en forêt, comme des loups dans les bois.

L'ambulance était un lieu tout indiqué pour les messes de minuit. Il y avait là tant de blessés, tant de malades que la fièvre empêcherait de dormir et qui, dans leur douloureuse insomnie, se rappelleraient les douces réunions de familles et les joyeux réveillons d'antan. On le comprit et on y organisa la Messe de Minuit, même à de très faibles distances des Allemands.

M. Eug. Tardieu a relaté [1] celle à laquelle il assista à Dunkerque, dans une vaste caserne construite au temps de Jean Bart et de Vauban. Et il n'a pas fait mystère de l'émotion profonde qu'il y éprouva.

Le prêtre, un jeune infirmier, monte à l'autel... « Un petit harmonium se met à jouer, et, d'une seule voix, mâle, vibrante, d'une voix ardente, tous les soldats attaquent le cantique « Je suis chrétien »... Pourquoi avons-nous tous les larmes dans les yeux?... Pourquoi ce sanglot au fond de la salle?... Jamais mon âme n'a plongé dans un atmosphère d'émotion aussi forte...

« Puis, à l'Evangile, un caporal infirmier, barbu, une tête énergique, aux yeux brillants, nous adresse la parole... Il parle du drapeau, du sang qu'il faut

1. *Écho de Paris*, 29 décembre 1914.

verser pour la France, pour la Patrie, pour la fraternité des Français... Pas de gestes, pas d'éclats de voix. Mais que sa figure est donc grave et douce ! Son éloquence vient du cœur. Il parle comme un brave homme à de braves gens. Et quand il achève son sermon d'un geste de bénédiction discret... il me semble que sa taille a grandi. Un courant de sympathie fraternelle a passé sur l'assistance. Tous les Français qui sont là sentent qu'ils sont de la même famille... Pratiquants ou non pratiquants, bon gré, mal gré, la guerre nous fait bien voir que tous nous sentons en catholiques... Le grand courant qui fait frémir nos âmes a débordé dans la salle où nous sommes; il a monté à travers toute la vaste caserne, il pénètre la chambrée, où peut-être il y a des agonisants, les mains jointes, qui entendent le chant lointain et murmurent une prière... Jamais Messe de Minuit ne fut réduite à des accessoires plus rudimentaires et jamais je n'en entendis de plus noble, de plus pathétique assurément...

« Ah ! laissez prier ceux qui pleurent, laissez prier ceux qui souffrent et ceux qui meurent; laissez prier les soldats ! de cette prière, ils sortent consolés, raffermis. Ils vont au combat avec plus de courage, ils affrontent même la mort avec joie !... »

La Messe de Minuit, on la dit aussi sur le front lui-même. Et sur ce front, naturellement, le cadre en varia de mille et mille façons.

Ici, c'est un village ruiné, avec au Nord des crêtes où nos tranchées se trouvent à trente mètres des Allemands. Les balles sifflent dans les rues; très peu de maisons sont encore habitées, à cause des trous béants que les obus y font chaque jour. Dans une étable, où deux vaches ruminent paisiblement,

400 soldats, un général, un colonel, un grand nombre d'officiers se serrent autour de l'autel et presque tous communient.

Là, c'est dans une ferme que l'autel est dressé sous une soupente. Deux tables recouvertes de linges blancs, quatre douilles de 75, avec quatre branches de sapin, en guise de vases, et la Messe commence. La bise qui s'engouffre par la porte sans vantaux du hangar est glaciale; mais, si la capote et les manteaux remontent jusqu'aux oreilles, les têtes restent toutes découvertes devant l'enfant de Bethléem.

Ailleurs, et plus pittoresquement encore, c'est dans une grange, où sont entassés des éclopés et des blessés, que la Messe se célèbre. L'autel est si peu solide dans la paille que deux brancardiers le doivent soutenir. Dans cette paille, l'aumônier qui dit la Messe enfonce presque jusqu'à mi-jambes; et le prêtre brancardier, chargé de porter la Communion aux blessés qui y sont à moitié ensevelis, doit s'avancer avec précaution, à travers creux et monticules, tant le chemin est glissant.

A Verdun, en 1917, — depuis vingt-deux mois on s'y bat! — la Messe de Minuit se célébra dans un des souterrains de la citadelle. Au moment de la communion, les soldats s'avancent. Ils sont une centaine à vouloir communier. « On entend sur le ciment de la galerie le glissement des souliers à clous. Leurs capotes brossées sont déteintes. Beaucoup sont en petite veste. Ils ont leur musette sur le dos; quelques-uns ont le casque pendu à la courroie, d'autres la boîte à masque, tous le bidon. Ils sont là à peu près comme ils étaient ce matin au ravin des Forges... » Ils se profilent sur une grande Adoration des Mages, enlevée à la cathédrale pour être mise à l'abri des obus. « Les personnages sont grandeur nature et

tellement bien à hauteur d'homme que les soldats se mêlent à ces figures peintes, debout comme eux ou agenouillés comme eux. Le bleu modeste s'intercale entre les ors et les pourpres pâles des rois chamarrés : le cortège ancien est grossi du cortège nouveau. A la place des coffrets empierrés qui contiennent les essences, le soldat tient comme emblême d'hommage son casque gris et son masque contre les gaz »[1].

Non loin de Verdun, « l'autel avait été adossé à un remblai protecteur et se dressait à ciel ouvert. Autel simple et nu, mais joli rétable : des épis de blé agencés en gerbes élégantes. A la nuit du Nord, les épis s'étaient cristallisés, diamantés, puis saupoudrés d'une neige légère. Les yeux restaient émerveillés de ce froment de rêve, germé sans doute en parterre de Paradis »[2].

Dans un autre secteur, — et cette fois en pleine région des tranchées, l'autel, — un autel minuscule — est posé sur une sorte de terre-plein, dans l'angle d'un bois, noyé lui-même dans l'ombre indigo de la nuit.

« Un prêtre à la face osseuse et basanée, au dos courbé par de longues épreuves, tend vers les étoiles ses mains terreuses et ses yeux mystiques; c'est « le Soudanais », missionnaire d'Afrique. Officiers et soldats se pressent à l'entour et suivent, avec une attentive émotion, les rites sacrés. Ils songent aux messes de minuit qui se disent partout dans les églises de leurs villages. Ils pensent à leurs femmes, à leurs mères, à leurs sœurs, à tous leurs chers absents, qui, eux aussi, en cette veillée bénie, prient

1. E. Sainte-Marie Perrin. « La nuit de Noël à Verdun. » *Correspondant,* 25 décembre 1918, pp. 954-955.

2. « En guerre ». *Express de l'Ouest,* 26 décembre 1914.

pour eux. Et c'est l'âme de la France chrétienne, de la France éternelle qui communie, à travers l'espace, dans le même amour, les mêmes douleurs, les mêmes espérances.....

« *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, » Les têtes se découvrent sous le vent glacé, et les soldats, agenouillés, adorent l'Enfant-Dieu, né dans une étable. Puis ils viennent se prosterner sur la claie où se dresse l'autel, pour faire la Sainte Communion. Les larmes brillaient dans les yeux de bien des braves qui, demain peut-être, dormiraient leur dernier sommeil. »[1]

Après la Messe de Minuit en plein air et sous les étoiles qui scintillent à travers les branches sans feuilles, la Messe de Minuit dans les entrailles de la terre :

« La chapelle, écrit le capitaine Z...[2] qui raconte cette Messe, a été creusée par les soldats au fond d'une grande excavation à forme d'entonnoir, entrée d'une ancienne carrière, où l'on descend par un sentier en colimaçon. Nous y pénétrons par une porte basse sur laquelle on lit cette inscription : « Notre-Dame de Bon Port ». C'est une galerie de mine, avec des détours et des coudes que l'on parcourt à tâtons et en se courbant... Quelle impression au fond de cette caverne !... Une centaine d'hommes sont là, agenouillés ou debout, dans leurs uniformes souillés, confondus en une masse grisâtre. Il y en a de tout jeunes, imberbes, aux regards d'enfants ; d'autres, hirsutes et grisonnants. Ils sont venus tels quels de

1. « Une Messe de Minuit sur le front ». *Rev. Hebdomadaire,* 30 janvier 1915, pp. 555-6. Cet article, paru sans signature, était du colonel Driant, si héroïquement tué quatorze mois après au bois des Caures, sous Verdun.

2. Capitaine Henri Bazire.

la tranchée voisine, sans avoir le temps de se nettoyer; leurs faces mêmes sont tachées de boue, et les casques qu'ils tiennent à la main sont éraflés et bosselés. Le prêtre est à l'autel; comme toujours, sous la pauvre chasuble apparaissent ses guètres et ses chaussures de soldat. Derrière l'officiant, les genoux au sol, le visage penché sur son paroissien, le commandant est absorbé dans sa prière; il en est de même des officiers et des hommes qui l'entourent : chacun apporte son offrande, celle de ses souvenirs, de ses affections, de sa souffrance, de sa vie qui est devenue si peu de chose à cette heure et en cet endroit qu'il semble vraiment que ce soit un présent de faible prix et, pour certains, accepté d'avance. Aussi quand, après l'Evangile, le prêtre, dans son allocution compare les assistants aux premiers adorateurs de la crèche et cette Messe à celles qu'entendaient sous terre les premiers chrétiens persécutés, l'assentiment de tous les cœurs lui donne raison. Les visages de ces pauvres gens, douloureux et résignés, semblent dire à l'Enfant de Bethléem : « On est comme vous, malheureux ». Et Lui, au milieu de ces humbles humiliés, dans cette grotte des catacombes, doit se retrouver chez lui.

« Une pensée commune hante les esprits : sur les cent hommes présents ici, combien seront encore vivants l'an prochain, à Noël ? Comme s'il eût voulu répondre à cette préoccupation qu'il devine, qu'il partage peut-être, l'aumônier nous retrace la mort d'un petit camarade qu'il vient d'assister à ses derniers moments. Une énorme torpille est tombée, il y a deux heures, sur une « cagnat » : trois tués, deux blessés grièvement; le capitaine a échappé comme par miracle. Il est ici, la tête entourée d'un bandage. L'un des blessés, un jeune soldat de la classe 15, ori-

ginaire de Mauge, était frappé à mort. Comme on l'emportait, quelqu'un lui dit : « Courage, mon petit « gars, tu auras une récompense, la médaille mili- « taire. » Mais lui, souriant tristement, de répondre : « Ma récompense, c'est le Bon Dieu qui va me la « donner bientôt. » Et en effet, une demi-heure plus tard, il expirait. »[1]

Pâques vint, — Pâques fleuries —, sans que le rameau cendré d'olivier acheté, huit jours auparavant, sous le porche de nos églises, vît se réaliser la paix dont il était le symbole réconfortant.

Et ce jour là, malgré les « Marmites » que le troupier débaptisa momentanément de leur sobriquet, pour les appeler des « Œufs de Pâques », les Messes furent plus fréquentées que jamais. Elles amenèrent, chrétiennement confondus côte à côte à la communion, soldats, officiers et généraux. Et à tous, elles parlèrent d'espérance, de résurrection. Avec raison, du reste. Dans la fatigue, dans la lutte, dans la souffrance et dans la mort, tout « ce qu'il y avait en elle de fort, d'héroïque, d'éternel, — la race elle-même, surgissant avec une irrésistible violence »[2], n'était-ce pas en effet la France qui lentement ressuscitait ?

Avec l'Ascension et la Pentecôte, les Messes se célébrèrent dans un décor plus lumineux et plus gai. Le ciel n'a plus le gris plombé du ciel d'automne.

1. « La Messe de Minuit dans les tranchées », *Libre Parole*, 25 décembre 1916. — « Pour moi, je pense aux Noëls d'antan, passés en famille. Je pense à l'effort gigantesque à fournir encore, au peu de chance que j'ai d'en sortir vivant. Je pense enfin que je vis peut-être en cette minute mon dernier Noël. » Et, de fait, celui qui écrivait en lignes mélancoliques le 25 décembre 1914, était tué par une balle le 8 avril suivant. C'était le lieutenant Gaston Voizard, celui-là même qui, le 31 juillet 1914, à la fête du « Triomphe », à Saint-Cyr, avait fait jurer à la promotion de Montmirail dont il faisait partie, d'aller au feu en grande tenue, gants blancs aux mains et casoar au shako.

2. Alfred Capus, de l'Académie. « La Presse pendant la guerre ». *Rev. Hebdomadaire,* 5 mars 1914, p. 113.

Il ne suinte plus la pluie et la neige de la Noël. Il est devenu clair, bleu, ensoleillé. Les champs ont reverdi ; les moissons paraissent ; les forêts sont de nouveau feuillues. Dans les bois les violettes se montrent, en contraste avec les horreurs de la guerre, auxquelles la nature ne s'arrête pas. Dans les prairies, les boutons d'or et les pâquerettes, fleurs fragiles que les soldats cueillent pour les envoyer loin du front dans leurs lettres, comme des messagères de leur persévérante tendresse, s'ouvrent doucement et s'offrent aux baisers du soleil.

Sur le sommet de l'Hartmannswiller, forteresse naturelle, dont chaque motte de terre a été empourprée de sang français, les trois couleurs claquent joyeusement sous les brises qui viennent les caresser des plaines de l'Alsace. La ruée de la seconde bataille des Flandres, si tragique avec ses gaz asphyxiants, a été définitivement brisée. Carency et Notre-Dame de Lorette sont tombés entre nos mains. Plus que jamais, durant la Messe, les clairons peuvent sonner « Au Drapeau » à l'Elévation et « En Avant » à la sortie, car plus que jamais, dans l'impossibilité où l'on est de prévoir que la guerre durera plus de trois ans encore, les cœurs sont à l'espérance ; plus que jamais, du troupier au généralissime, tous les combattants ont la certitude absolue du succès !

Aussi avec le gai soleil du printemps, des autels improvisés se dressent partout, au bout d'une tranchée, sous une toile de tente, au milieu des bois. « Ah! la ravissante messe parmi les violettes et les mousses ; la forêt qu'une ondée vient de rafraîchir, écrit un sous-lieutenant, élève de l'Ecole Normale supérieure[1], exhale un délicieux parfum de terre

1. M. M..., avril 1915.

humide et de rosée, comme si, elle aussi, voulait honorer à sa façon le Créateur. Quelques hussards attardés profilent à travers les futaies leur silhouette bleue. Ils se hâtent, de crainte de manquer le divin sacrifice qui se consomme sur l'autel de verdure ; les oiseaux joignent leurs voix à l'universelle harmonie de la forêt qui s'éveille ; après la consécration, les soldats chantent en sourdine, car l'ennemi est proche, l'*O Salutaris*, et, la messe finie, après un dernier cantique, plutôt murmuré que chanté, chacun s'en retourne, le recueillement au cœur et le réconfort dans l'âme, à sa tâche journalière et monotone ; quelque chose de divin flotte dans l'air. »

Qui donc aurait cru que la Fête-Dieu, avec ses processions, pût être célébrée sur le front ? On l'y célébra pourtant dans bien des endroits, et dans l'un, 2.000 soldats entourant un reposoir improvisé où quelques drapeaux rompaient de leurs tons clairs le vert foncé des feuillages « la Fête-Dieu fut un triomphe »[1]. Surprise plus inattendue encore : les processions circulèrent jusque dans les méandres des tranchées. Dans un secteur, le Saint-Sacrement y fut ainsi porté, le 3 juin 1915, après une messe dite en plein air. Il était suivi d'officiers, et sur son passage les hommes s'agenouillaient tête nue, tandis que les factionnaires lui présentaient les armes. Dans un secteur, le même jour, on vit les quatre compagnies d'un bataillon entier monter volontairement la garde chacune pendant une heure devant le Saint-Sacrement exposé dans l'église d'un petit village[2].

Ces scènes furent plus particulièrement frappantes peut-être durant la première année de guerre. Mais

1. Lieutenant G. Martin, 10 juin 1915.

2. Lettre d'un séminariste à sa mère. *Semaine religieuse de Poitiers*, 27 juin 1915.

elles ne la marquèrent pas toute seule. Elles se reproduisirent les années suivantes, non seulement sur le front français, mais en Serbie, à Salonique, partout. Elles étaient bien de nature à impressionner ceux qui en étaient les témoins. De fait, c'est profondément qu'elles les émurent. Et ils le rapportèrent à l'occasion, sans respect humain et avec une sincérité touchante.

Certains étaient tout étonnés de s'y découvrir bien autres qu'ils ne se connaissaient jusque-là. « Je ne saurais pas terminer cette longue lettre, écrit à l'un de ses oncles un journaliste et romancier de talent [1], sans vous entretenir du réveil des sentiments religieux chez la plupart d'entre nous. Comme moi, mes camarades sont catholiques, mais piètres pratiquants. Dans le civil, la messe dominicale était le plus souvent oubliée. Eh bien, depuis mon entrée en campagne, j'ai assisté chaque dimanche à la messe. Et quelles messes ! Je ne puis, en ces notes hâtives, écrites dans un lit où je suis immobilisé depuis huit jours, vous donner une impression qui rende exactement ce que j'ai ressenti à assister à ces messes de soldats sur le champ de bataille. Il y a des minutes inoubliables. Pour la première fois de ma vie, j'ai su ce qu'était la foi chrétienne, la croyance en un au-delà, avec toutes ses espérances. Si je reviens de cette guerre, je ne me fais pas d'illusion : je recommencerai à vivre comme auparavant, c'est-à-dire à négliger quelque peu mes devoirs religieux, mais tout de même je sens que j'ai pris conscience de mon titre de catholique et que je ne l'oublierai plus jamais. »

D'autres y sont tellement remués qu'ils en pleu-

1. M. André Charpentier.

rent et ils ne rougissent pas de l'avouer. Un soldat[1] qui signe « Montmartrois de Montmartre, membre du Vieux Montmartre » mandait à sa famille :

« Il y avait messe à 8 heures; l'église était remplie de soldats.....

« Le pauvre vieux curé a fait, paraît-il, un petit sermon que je n'ai pas entendu, mais une fois sa messe finie, très simplement, il est venu devant l'autel et a dit : « Et maintenant, vaillants... allez à la « victoire ! » Et les mots s'étranglaient dans sa gorge. Quand j'ai osé regarder mes voisins j'ai vu de tous les côtés des yeux rouges et des larmes que furtivement on essayait de dissimuler.....

« Tout à l'heure, le lieutenant est venu dans la grange et il a bien résumé l'impression générale en disant : « Eh bien ! oui, j'ai pleuré... et je suis sorti de cette petite église plus impressionné que le soir où je sortais de la tranchée de X... poursuivi par les Allemands ! »

Comme ce « Montmartrois de Montmartre », la plupart des soldats sont frappés de la simplicité grandiose de ces messes, du recueillement profond qui les caractérise, malgré tous les bruits de la guerre, ronronnement des fokkers ou des gothas survolant nos lignes, coups de canon ébranlant les vitraux, obus qui, faisant parfois irruption dans l'église et y éclatant, rappellent à chacun combien il est près de la mort.

Ils sentent que « quelque chose d'infiniment grand, de surnaturel, un souffle divin » a passé sur eux. Et ils déclarent qu'ils n'oublieront jamais « ces messes dites par des prêtres-soldats que l'on voit officier avec de gros souliers ferrés et boueux et dont l'aube

1. M. Ch. T...

laisse apercevoir les molletières recouvrant les godillots ». Aussi plusieurs se promettent-ils, la guerre finie, de venir revoir le vallonnement ou le petit mamelon, l'orée de bois ou la clairière, où la messe s'est dite en ces jours d'épreuves et de douleurs.

« Dussè-je vivre cent ans, écrivait un maréchal de logis de dragons à sa mère, je me rappellerai toute ma vie ces choses-là. »

II

Impressions qu'emportent de ces grandes fêtes les officiers, comme les simples troupiers. — Témoignage de nos Alliés et des correspondants de guerre. — Messes tragiques. — Multiples manifestations religieuse au front. — Prière du soir en commun. — Le chapelet. — Baptêmes et premières communions dans les tranchées. — Oratoires construits par les soldats. — « A la Reine de la Victoire, les Poilus... » — « *Ave, Maria, morituri te salutant* ». — Les troupiers et la Sainte-Eucharistie.

Il n'y a pas que les simples troupiers qui éprouvent cette émotion profonde. Les officiers y participent comme les hommes. C'est un je ne sais quoi de doux et d'intimement remuant qui envahit l'âme, dont on ne peut pas se défendre et qu'il est très difficile d'exprimer.

« Tu ne peux t'imaginer, rapportait un officier supérieur à un de ses amis, combien sont impressionnantes ces cérémonies religieuses à quelques kilomètres seulement du front. Figure-toi l'intérieur d'une église de village, vieille de plusieurs siècles, aux voûtes basses, faiblement éclairées. Là dedans, 600 soldats pressés les uns contre les autres, chantent le *Magnificat,* les yeux au ciel, dans une ardente

conviction, avec un ensemble merveilleux. Vraiment, on dirait qu'un souffle de foi passe sur la patrie devant les dangers de l'heure présente. Ces chants, je les entendrai toute ma vie ; ce sera un des plus beaux souvenirs que je garderai de la campagne. Autour de moi, chantaient des officiers, de simples soldats, ouvriers des villes, cultivateurs, citadins de X..., dont la physionomie m'était connue ; des sous-officiers qui naguère juraient comme des païens et qui, maintenant, donnaient toute leur voix, les mains jointes sur la poitrine, pour implorer le Seigneur, et le supplier de nous donner la victoire... Avec leurs barbes hirsutes, leurs vêtements usés, fripés, maculés de boue, tous ces soldats n'avaient rien du Dumanet du temps de paix ; ils ressemblaient à des apôtres, à des êtres venus de loin, après de dures épreuves ; je songeais aux premiers chrétiens chantant des cantiques dans l'obscurité des catacombes avant leur martyre. Certes, cette guerre nous rendra meilleurs. »

Et un autre officier, le lieutenant d'Hartoy[1], de reprendre et d'écrire : « Qui saura nous décrire un jour la splendeur et l'émotivité de nos messes célébrées à quelques mètres de l'ennemi... Où que ce soit, une foule compacte toujours se presse ! Officiers de tous uniformes et simples soldats, cavaliers, canonniers, sapeurs et fantassins, accourus entre deux relèves pour assister au sacrifice éternel dont le divin symbole se hausse ici d'héroïsme humain.

« Les communions sont nombreuses... Les prières que l'on dit là sortent et jaillissent du plus profond des consciences.

1. Maurice d'Hartroy. *Au front. Impressions et souvenirs d'un officier blessé*, pp. 43-45. Perrin, Paris, 1917. Voir aussi : Marcel Dupont. *En campagne. L'attente*, pp. 70-72, Paris, Plon-Nourrit, 1918.

« Et, pendant l'Offertoire ou l'Elévation, devant tous ces visages tannés qui penchent très bas leurs fatigues et leurs gloires, tandis que tout près gronde le canon et crépitent les mitrailleuses, on ne peut s'empêcher de penser comme Dumas fils en 1870 : « qu'il y aura toujours dans le soldat français, du Franc de Clovis et du croisé de saint Louis. »

Même note chez une autre héroïque victime de la guerre, le capitaine Ferd. Belmont, chevalier de la Légion d'honneur, tué en Alsace, à vingt-trois ans : « Ce matin, écrit-il à sa famille dans un misérable abri de pierres et de branchages, un soldat-prêtre nous a dit la messe pendant que les obus passaient en grinçant dans le ciel gris. Quelle ferveur, quelle poésie, quelle valeur elles prennent, ces messes célébrées n'importe où, sur des autels de fortune, par des soldats, et pour des soldats. Ce sont des prières inoubliables, qu'on fait sur les tombes des camarades, morts la veille ou la dernière nuit, au voisinage de cette mort qui nous guette à chaque instant et qui peut nous atteindre partout » [1].

Ecoutez encore ce récit. C'est un rien, un croquis fait à main levée, une notation d'aquarelle prise sur nature en quelques coups rapides de pinceau, des taches à côté de taches, mais dont l'effet pittoresque est tout à fait nature. Voilà pourquoi je ne m'excuse pas de le transcrire après ceux que j'ai cités déjà.

Bar-le-Duc, octobre 1914.

« D'acclamation, la popote avait déclaré qu'elle assisterait en corps à la messe du brancardier. Fra-

1. Capitaine Ferd. Belmont. *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, 9e édit., p. 257, Plon-Nourrit, Paris, 1917. Les impressions de ce genre se lisent à chaque instant dans les lettres venues du front. On les rencontre également dans un grand nombre d'ouvrages écrits par nos combattants.

ternellement, on avait averti les deux autres ambulances du groupe ; et elles avaient sauté avec enthousiasme sur l'invitation.

« Le dimanche matin arrive. Comme c'est moi le plus ancien de grade, je prends la place d'honneur, devant le chœur ; les confrères, les officiers d'administration s'installent. Derrière nous, les infirmiers et brancardiers...

« Vous savez, une messe, je ne vais pas vous décrire çà : d'abord, je ne saurais pas, n'y ayant pas assisté, que je sache, depuis ma première Communion, sinon pour quelques rares mariages ou des enterrements ; mais celles-là ne comptent pas. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'au commencement j'étais fort inquiet de moi-même, ignorant totalement à quelles occasions il fallait se lever, s'asseoir, se courber. Aussi, j'avais pris le parti de rester debout, quand j'aperçois l'infirmier qui servait la messe, un séminariste, me faire signe avec la main : « Assis ! » et puis, au bout d'un moment, toujours avec la main : « Debout ! » J'ai donné l'exemple, comme l'exigeait mon ancienneté de grade, et les trois ambulances m'ont suivi d'un seul mouvement.

« Mais voilà que, tout à coup, notre brancardier-prêtre se retourne et se met à nous parler. Ah ! l'animal ! Il commence par nous dire qu'il n'y a dans l'église que des soldats, que tous ceux qui assistent à cette messe sont là pour leur pays, que beaucoup pourraient être restés tranquillement chez eux, vu leur âge. Et puis il ajoute qu'il y en a bien parmi nous qui négligent un peu le bon Dieu et ses églises, mais qu'au fond nous le servons tous par nos actes. Il vaut mieux ne pas invoquer sans cesse l'appui du Seigneur, pas proclamer qu'il est avec nous jusque sur les plaques des ceinturons comme les Allemands

et respecter un peu plus ses enseignements, dont le premier est d'être bon pour les autres et de ne pas égorger ses frères.

« Et après çà, il se met à nous parler de nos familles, des femmes inquiètes, des petits que nous ne verrons peut-être plus jamais, à l'exemple de tant des nôtres du Corps de Santé qui sont morts pour faire leur devoir.

« Et à ce moment, je sens le long de mon nez quelque chose d'humide qui coule ; je regarde à ma droite, je vois le pharmacien, qui fait une grimace horrible pour ne pas laisser percer son émotion ; à ma gauche, l'autre médecin-chef qui tire son mouchoir de sa poche et se mouche convulsivement. Je tire mon mouchoir, je me mouche ; de tous les côtés, c'est un concert ; tout le monde se mouche depuis le chœur jusqu'à la porte...

« Et juste à ce moment, comme pour nous permettre de cacher nos enchifrènements, voilà que toute l'église se met à vibrer et que des notes retentissent, qui ne sont point d'orgue. C'est le canon, tout à côté de nous. On court vers les portes : j'ai le temps de voir le prêtre qui d'un geste large, nous bénit et se hâte vers la sacristie pour quitter ses vêtements sacerdotaux et redevenir soldat. Ç'a été la dernière messe pour quelques-uns de ceux qui se trouvaient à Vassincourt, par ce beau dimanche d'automne 1914. Ç'a été aussi la dernière messe pour la pauvre église où nous avions pleuré, car elle a eu la mort d'un soldat : elle a été brûlée par les Prussiens [1]. »

L'émotion produite par ces messes inoubliables

1. *Matin*, 27 octobre 1914, sous la signature R. Sainte-Marie.

gagne même les milieux les plus réfractaires. Elle pénètre jusque dans les rangs de cette Légion Garibaldienne qui n'eut qu'une existence éphémère. C'est en effet de l'un de ses volontaires que sont ces lignes, cueillies dans le journal, *Il Presente*, feuille socialiste fort bon teint :

« Le spectacle de ces 2.000 Italiens, qui, dans un pays étranger, en plein air, tête nue sous la pluie, assistent à la messe, laquelle pour beaucoup d'entre eux peut être la dernière, était véritablement émouvant. On peut avoir l'âme sceptique jusqu'au fond, mais de semblables spectacles ne la laissent pas indifférente : presque tous, nous avions des larmes plein les yeux[1]. »

A leur tour, les correspondants de guerre subissent la bienfaisante contagion.

« Le bruit se répandit discrètement de bouche en bouche, mande l'un d'eux, M. E. Thomas, à son journal, que le sous-lieutenant de dragons H..., prêtre mobilisé, allait dire sa messe dans une dépendance de la ferme. J'étais curieux d'observer les rudes combattants du cantonnement devant cette manifestation religieuse et d'écouter leurs commentaires.

« L'étable était remplie de poilus... Partout des faces sérieuses, contractées, attentives. Je scrutais les yeux de ces hommes qui avaient lutté, frappé,

1. Je note ici le passage d'une lettre d'un officier anglais, publiée dans la seconde quinzaine de novembre 1914 dans l'*Evening Standard*. « Beaucoup de soldats français se rendent dans les tranchées avec une petite médaille de la Sainte Vierge suspendue au cou. Ils prient à haute voix pendant le combat, non par peur, comme nous avons tout lieu de le bien voir, mais avec un courage sublime et une inaltérable confiance. C'est un vif chagrin pour moi que nos pauvres soldats n'aient pas les mêmes consolations précieuses, les mêmes convictions pour les réconforter aux heures d'épreuves et de privations. Ce que nos soldats ont vu ici laissera sur eux une profonde impression. Mon ordonnance, un canonnier conducteur, qui est Wesleyen de religion, témoigne le plus ardent désir d'en savoir davantage, touchant ce qui doit être, dit-il, la vraie foi. »

tué pour sauver leur patrie et qui recommenceraient demain à courir au danger, à la mort peut-être. J'y voyais cette lumière de l'âme qui se cache si bien dans la vie ordinaire, mais que l'on n'aperçoit qu'aux minutes graves... regards où l'infini se marie à l'inquiétude.

« Ce front soucieux, c'est celui d'un père qui remet ses enfants au pouvoir divin... Ce fils a laissé sa vieille mère : il la sait tremblante et douloureuse : il demande dans un retour de sa jeune foi, que le chagrin de sa mort lui soit épargné : il voudrait tant la revoir et l'embrasser ! Parmi ceux qui sont là, aucun certainement qui ne formule pas un vœu pieux pour ceux qu'il aime et qu'il souhaite revoir...

« Et quand le *Credo* s'entonne, c'est sans doute l'acte de croyance qui s'élance au ciel de toutes ces âmes tendues, palpitantes ; mais c'est aussi, c'est surtout l'invincible foi dans la victoire...

« Telle fut pour moi et pour ceux qui entendirent la messe du sous-lieutenant H... la vraie signification de l'office dans l'étable. Une heure plus tard, je rencontrai le prêtre-soldat, revenu à sa fonction de chef. Il donnait des ordres de départ. Son peloton devait rentrer dans la fournaise deux jours après. »

Parfois ces messes, toujours si émouvantes, devenaient tragiques. Mais les troupiers ne s'en troublaient pas ; car « à la veille d'une bataille, a écrit un jeune officier d'artillerie, le soldat chrétien ne demande pas de vivre, il demande simplement de n'avoir pas peur et, si la volonté divine est qu'il meure, il ne demande qu'à bien mourir. Aussi, point de masques blêmes et suppliants, mais de

beaux visages mâles et calmes, des yeux qui par delà les combats d'un jour de victoire voient déjà, toute proche, luire l'éternelle paix.

« Avec mes camarades, je m'approchai de la table sainte... et voici qu'au moment où le prêtre vint à moi, un coup sourd ébranla l'air. Ce coup, nous le reconnaissons tous : c'était le départ d'une pièce longue qui tirait de très, de très loin sur le village. Le sifflement commença, imperceptible d'abord, bientôt allant crescendo : le coup était pour nous.

« Pas un des assistants n'avait bronché, la main du prêtre ne tremblait pas, mais comme le bruit croissait sa voix se faisait plus forte et continuait de dominer l'ouragan d'acier : *Corpus Domini nostri Jesu Christi....* » Et mon âme de croyant, priant comme jamais elle ne l'avait fait, éperdue de bonheur, chantait : « Qu'ai-je donc fait pour mourir d'un obus en plein corps et mon Dieu sur les lèvres ! »

« Avec un fracas formidable, l'obus éclata à l'instant où je recevais l'hostie ; des éclats claquèrent sur des piliers, des pierres tombèrent de la voûte, mais ce fut tout ; trop court de deux mètres, il avait manqué l'église.

« Je me relevai regrettant la mort au divin banquet, mais je me sentais étrangement fort et prêt à bien me battre [1]. »

Il arrivait trop souvent que les coups étaient beaucoup mieux mesurés. Un jeudi saint, les obus allemands firent 66 victimes dans une seule église [2]. Et plusieurs prêtres furent blessés ou tués, à l'autel même, en célébrant.

1. Paul Arnould-Duval. *Crapouillots. Feuillets d'un carnet de guerre*. Paris, Plon-Nourrit, 1916, pp. 119-121.

2. P. Amblard, S. J., aumônier au 317e d'infanterie.

« Un spectacle inoubliable, a raconté un infirmier, se présenta à mes yeux quand j'entrai dans l'église après ce court bombardement. Il restera gravé à tout jamais dans ma mémoire, jamais je ne pourrai l'oublier. Au bas des marches de l'autel, couché sur le dos, est étendu un prêtre revêtu des ornements sacerdotaux. De sa main droite, il tient un mouchoir et, par un mouvement convulsif, il s'essuie le dessus de la tête ; tout est plein de sang, ses mains, son mouchoir, sa chasuble, et sous sa tête, encore du sang formant une mare effrayante...

« Je m'agenouille près du blessé et je constate qu'une longue et large ouverture à la tête laisse échapper le sang à flots. Personne n'a songé ou n'a osé faire un pansement, et sans cesse le malheureux passe son mouchoir sur sa blessure. Je demande aux soldats qui m'entourent s'ils n'ont pas leur pansement individuel ; on m'en présente deux. Je lui en applique un et je lui entoure la tête avec une large bande. Le sang s'est enfin arrêté de couler.

« Ce prêtre était un brancardier... Pauvre ami, on l'enlève alors, on le sort de l'église sur son brancard et on le transporte à l'ambulance.

« ... Et pendant que je nettoyais la place où nous avions fait le pansement, un autre prêtre remontait à l'autel pour continuer la messe si tragiquement interrompue... »

Que pendant toute la durée de la guerre, et d'un bout à l'autre de nos lignes, les messes militaires aient beaucoup attiré les hommes et produit sur eux une profonde impression, c'est un fait absolument impossible à contester. Les témoignages qui l'établissent sont trop concordants et trop nombreux.

Mais, si indéniable qu'il soit, ce fait prouve-t-il

bien l'existence au front d'un véritable réveil religieux ? N'y aurait-il pas été simplement l'effet d'une suggestion, cette auto-suggestion des foules par laquelle on a voulu rendre compte de certains autres faits, religieux ou non ?

Cette explication a été avancée, assez timidement du reste, mais elle est inacceptable. Car, ces impressions troublantes, qui allaient remuer dans les profondeurs de l'âme des sentiments que l'on ne s'y connaissait plus, on ne les ressentait pas seulement dans des cérémonies collectives, au milieu de centaines d'hommes chantant à pleine voix des cantiques entraînants. Les esprits les plus fermes, et les plus délicats aussi, en étaient saisis à l'improviste dans des églises de villages désertes, en entendant isolément la messe, cachés à l'ombre d'un pilier[1].

Quoi qu'il en soit des messes militaires et de l'affluence qui s'y pressait un peu partout, ce n'est pas d'elles seules qu'on a conclu à un réveil religieux dans les armées en campagne.

A côté de ces messes, où quelques hommes purent venir parfois à la recherche d'une distraction ou par

1. V. notamment Marcel Dupont, *En Campagne*. Plon, Paris, 1916, pp. 148-155. L'auteur y décrit les impressions qui l'envahirent dans une église à Pévyl, un jour qu'il y entendait seul la messe de grand matin. Il ajoute : « Pour la première fois de la campagne, j'éprouve une sorte d'angoissante mélancolie Pour la première fois, je me sens tout petit, tout misérable et presque une inutile chose à côté de ces deux belles figures de prêtres-soldats qui, dans la solitude de cette église de campagne, prient pour ceux qui tombent là-bas sous la mitraille. Comme en un tel moment, je me méprise... Comme j'éprouve un immense dégoût de l'existence stupide que je menais jusqu'ici, dans ma vie de garnison, en plaisirs grossiers et en folles ripailles... Sans effort, presque malgré moi, des paroles pieuses reviennent sur mes lèvres, ces paroles que ma chère Mère m'apprenait sur ses genoux, il y a des ans et des ans. Et j'éprouve une jouissance très douce à retrouver des mots quasi-oubliés. « Par- « donnez-nous nos offenses... Priez pour nous, pauvres pécheurs... » Il me semble que, tout à l'heure, je partirai meilleur et plus fort pour aller au combat. »

désœuvrement, mais où l'immense majorité accourut très certainement pour des motifs plus relevés, il y eut d'autres symptômes de ce réveil réconfortant.

Ces symptômes se manifestèrent de bien des façons, floraison d'actes et séries de faits qui demeureraient sans raison plausible, s'ils n'avaient pas pour cause ce réveil.

Comment expliquer, par exemple, le long et continu murmure de prière qui s'éleva pendant de si longs mois vers le ciel ? Sans doute, tous les soldats ne prièrent pas durant la guerre. C'est entendu. Qui donc, du reste, l'a jamais affirmé ? Personne. Mais, d'autre part, nul ne pourra raisonnablement contester qu'on n'y ait vraiment et intensivement prié. Beaucoup qui étaient arrivés aux tranchées indifférents, gouailleurs, y devinrent graves et croyants. Un certain nombre y demandèrent le baptême à leurs aumôniers. Et, à défaut de prêtre, plus d'un s'y fit baptiser par un camarade sous les obus. Pour ne citer qu'un exemple ou deux, le caporal Jean Puzenat, du 131e d'infanterie, reçut le baptême, au moment d'une attaque, des mains de M. Yves Réal del Sarto : il fut tué quelques instants après. Le soldat Youp, du 4e colonial, — israélite de religion, — fut baptisé par son caporal au fond du trou de marmite, où il agonisait. Et, dans sa joie naïve, il voulut encore, à toute force, se confesser au camarade qui venait de lui conférer le baptême, bien que plusieurs autres coloniaux se trouvassent entassés à côté de lui[1].

On peut affirmer que sur le front la prière revêtit toutes les formes qu'elle peut prendre. Prière individuelle et prière en commun, prière du soir dans l'église, avec cantique et courte prédication au canton-

1. *Léonce de Grandmaison. Impressions de guerre de prêtres-soldats*, p. 60. Plon-Nourrit, 1917.

nement, et prière plus courte et plus calme aux tranchées. Récitation du chapelet. Ce chapelet, souvent les hommes le récitent naïvement en comptant sur leurs doigts, à l'instar des enfants. Mais, si on leur offre « une paire de chapelets », comme disent certains d'entre eux, ils le reçoivent avec le plus vif plaisir. Et ce n'est pas pour l'ensevelir dans une des poches de leur vareuses : c'est pour s'en servir sans fausse honte. Ont-ils un peu désappris la manière ? Très simplement, ils demandent à de plus experts qu'eux ce qu'il faut dire sur les « petites boules », ce qu'il faut dire sur « les grosses » et où il faut placer les *Gloria*. Dans certaines unités, on organise même cette forme particulière de récitation du chapelet, — que les railleurs auraient pu croire tout juste bonne pour de jeunes congréganistes de village, — qui s'appelle le « Rosaire Vivant ».

Comment expliquer encore l'entrain avec lequel on suit les neuvaines prêchées de temps en temps : neuvaines de l'Immaculée Conception[1], neuvaines du Sacré-Cœur, neuvaines du Saint-Sacrement, neuvaines de Jeanne d'Arc surtout, en qui le troupier prend de plus en plus l'habitude de prier non seulement la patronne du soldat, mais la protectrice de toute la nation française ? Comment rendre raison de l'affluence qu'attirent les « Missions », — qu'elles se donnent en Carême, ou à d'autres époques ? — L'entraînement de l'exemple n'est pas une raison suffisante, car s'il y a des camarades qui conseillent d'y

1. « Notre fête de l'Immaculée Conception a été magnifique. Je suis allé dans toutes les tranchées porter le bon Dieu aux hommes... Dans chaque compagnie j'étais précédé et conduit par le capitaine, véritable héraut de Dieu. Il criait en effet en passant devant les tranchées : « Voici le Saint-Sacrement qui passe. Que ceux qui veu- « lent le recevoir se présentent à lui. » — *La guerre Allemande et le Catholicisme.* « Lettre d'un aumônier », p. 163. Bloud et Gay. Paris. 1915.

venir, il y en a d'autres qui en dissuadent. Il en est même parfois qui vont plus loin encore et qui, postés à la porte de l'église, essayent d'en détourner ceux qui se présentent[1].

N'est-ce pas aussi un signe de ce réveil religieux que les innombrables autels qui se dressent un peu partout sur le front, tandis que les églises y flambent ou s'y écroulent sous les obus allemands? Et les monuments pieux, calvaires surtout, qui y surgissent?[2]

Et les petits oratoires à Notre-Dame de Lourdes, à Notre-Dame de la Garde, à Notre-Dame des Victoires, à Notre-Dame de Fourvières, ou simplement à Notre-Dame des Ormeaux, à Notre-Dame du Chêne, à Notre-Dame des Sapins, à Notre-Dame de Bon Repos, que l'on érige près des gourbis dans certains villages improvisés? On construit même de véritables chapelles sur certains points : « Nous bâtissons ici une chapelle, en l'honneur de la Sainte Vierge, écrit un prêtre infirmier. Au-dessus de la porte, nous mettrons : « *Ave Maria, morituri te salutant*. Le 9e groupe vosgien. »

Et en Argonne, sur le modeste fronton d'une jolie petite chapelle, on pouvait lire cette inscription, d'allure moins classique, mais en revanche beaucoup plus pittoresque :

Reginæ Victoriæ, Pilosi milites
X°... *inf. colon. œdificarunt hanc*
Eclesiam.
A la Reine de la Victoire, les Poilus
du Xe... infanterie coloniale ont élevé
cette Eglise.

1. « Un maréchal des logis donnait des conférences anti-religieuses en cachette. Des camarades attendaient à la porte de l'église pour détourner les artilleurs. » Chirurgien-major Loiselet. S. J., lettre du 15 avril 1915.

2. « Les pierres très calcaires et tendres se prêtent à la sculpture,

Ailleurs, ce sont des ouvriers mineurs de la Loire, passés maîtres en fait de « sape », qui s'avisent d'offrir une chapelle à la pastourelle de Domrémy. « Je ne crois pas qu'au front elle ait sa pareille, affirme fièrement le soldat qui la décrit. Elle a été creusée à même le sol, dans le remblai d'une route. Sa profondeur est de six à sept mètres avec une largeur de trois mètres. Elle peut donc donner place à une vingtaine d'assistants ».

« Une petite chapelle a été aménagée dans notre tranchée écrit de son côté un aumônier[1], un autel, un tabernacle, un ciboire. Et l'adoration du Saint-Sacrement y ayant été organisée à leur demande expresse, les soldats se relayent devant l'autel. C'est là qu'ils trouvent la force de supporter la grosse privation qui fait tant souffrir les soldats du Nord : l'absence de nouvelles de la famille et la privation de ces mille douceurs qu'une mère, une femme envoie à ceux qui sont au front. »

Les soldats vont parfois plus loin : ils n'hésitent pas à prendre sur leur sommeil le temps qu'ils veulent consacrer à prier.

Aux approches de Pâques 1915, un capitaine du 334e proposa au P. Fournier S. J., tué trois mois plus tard à l'ennemi, d'organiser l'adoration nocturne devant le Saint-Sacrement pour la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint. Pensée trop chrétienne pour ne pas sourire, du premier coup à l'excellent aumônier. Mais où trouver des hommes, de bonne volonté, prêts malgré les fatigues de la guerre à sacrifier une partie de leur sommeil pour assurer cette adoration ?

et chacun s'y adonne. Ce qui domine, ce sont les calvaires. En certains endroits, tous les postes ont leur croix sculptée. » P. G. Guitton. S. J., aumônier militaire, lettre, 12 avril 1915.

1. Le P. Duvoisin, S. J., lettre du 6 juin 1915.

Un sous-officier se charge d'en parler à ses camarades. Et, du premier coup, huit hommes donnent leurs noms. Encouragé par ce succès, le P. Fournier dit quelques mots du projet aux soldats à la prière du soir. Vingt-cinq d'entre eux, la plupart des territoriaux, se font inscrire à leur tour. Et, par groupe de trois ou quatre, ces volontaires d'un nouveau genre se succèdent devant le Saint-Sacrement pendant toute la nuit [1].

Deux jours après, le soir de Pâques, le P. Cléret de Langavant, jésuite, aumônier de la 12e division, venait de donner la bénédiction dans une grange. Au moment de partir, il dit aux soldats : « Je m'en retourne à Amiens, en emportant le bon Dieu. Il sera sur la route avec moi. Vous, du moins, mes amis, n'allez-vous pas l'accompagner quelques instants ? » Et, prenant le Saint-Sacrement, il sort de la grange, en le tenant très haut. Tout le monde suit, officiers en tête. Arrivé aux portes de la ville, il s'arrête, se retourne et, tandis que les sentinelles présentent les armes, les Saintes Espèces en main, il trace une grande croix dans l'espace, bénissant avec les soldats la ville et les batteries qui étaient là en position pour la garder.

Au temps de sa prospérité les processions avaient été interdites à Amiens. Mais maintenant qu'elle était en ruines, nul ne s'était souvenu de cette défense, personne n'avait songé à la faire revivre, et, à travers les monceaux de gravats qui remplissaient la malheureuse cité, la Sainte Eucharistie avait pu être solennellement portée dans les rues en toute liberté [2].

Ce fut aussi au milieu de la dévastation et des

1. Sergent Barone, 334e de ligne. Lettre du 2 avril 1915.
2. Lettre du 13 avril 1915.

ruines, mais avec plus de solennité encore, qu'en 1917 pour la Fête-Dieu la procession du Saint-Sacrement fut reprise à Arras. Et cette fois il n'y eut pas seulement nos troupiers à lui faire escorte, car elle défila entre une double haie de soldats français et anglais à travers la ville.

Ce Dieu de l'Eucharistie que nos soldats accompagnaient parfois et devant lequel, à d'autres moments, ils venaient prier, afin de retremper leur courage, fut plus d'une fois sauvé par eux du sein des flammes. Il le fut même, à certains moments, au péril de leur existence. Se seraient-ils ainsi exposés si, pour eux, il n'y avait eu dans le Tabernacle que des hosties quelconques, un peu de pain?

Le 17 septembre 1915, à H..., dans la Haute-Meuse, sous une avalanche d'obus de 155, l'église commençait à flamber. Le curé avait été appelé loin du village, auprès d'un malade. Des soldats s'aperçoivent que le ciboire est encore dans le tabernacle. Ils n'hésitent pas : ils le prennent, respectueusement ils l'enveloppent dans la nappe d'autel à moitié roussie, et au milieu d'une épaisse fumée, sous une pluie de décombres et d'éclats d'obus, ils l'emportent.

Dans une autre circonstance, c'est un lieutenant de cavalerie qui ne veut pas laisser à ses dragons l'honneur de sauver la Sainte Eucharistie. Au risque d'être écrasé par les débris enflammés qui dégringolent avec fracas de la voûte, il court jusqu'au tabernacle, il y prend le ciboire, et, sautant en selle, il va le remettre à un aumônier.

A F..., que les coloniaux viennent d'emporter de haute lutte, un groupe d'entre eux a pris pour leur « abbé » tout ce qu'ils ont trouvé dans la sacristie,

ostensoir, ciboire, calice, chasubles. Ils déguerpissent prestement, chargés de leur précieux butin, car l'endroit est des plus dangereux, quand l'un d'eux s'écrie : « Mais on a oublié de regarder dans le Tabernacle ». Rebroussant chemin, on y regarde et on y trouve un ciboire plein d'hosties. « Allez, on l'emporte aussi, reprend la même voix. Dans un moment, comme celui-ci, on ne va pas attendre qu'un curé passe, n'est-ce pas ? » Et, ce dernier sauvetage accompli, tout le monde file hors de l'église qui est en train de brûler.

Mais, le soir, venu, voilà nos marsouins joliment embarrassés ! Le colonel avait bien donné une grande caisse pour y déposer les vases sacrés et les chasubles. Mais, le ciboire plein d'hosties, où le mettre ? On se le demandait. Et, dit l'aumônier militaire à qui nous devons ce récit[1], « avec leur accent savoureux du Midi, les pauvres gens se lamentaient : « Nous avons « le Bon Dieu, mais nous ne savons pas où le mettre ! »

« Heureusement, un colonial n'est jamais embarrassé longtemps. Dans une maison moins démolie que les autres, l'un d'eux venait de *repérer* une vaste boîte à lettres, qui avait dû servir à toute la garnison allemande. Respectueusement, on y déposa le saint Ciboire. C'est là que, pendant vingt-quatre heures, Notre-Seigneur reçut les hommages et les prières de ces braves enfants. Dans sa crèche de Bethléem, reçut-il avec plus d'amour la visite des pauvres pâtres ? »

1. L'abbé Emmanuel C..... *Études*, 20 novembre 1916, pp. 535-536.

III

Certitude indiscutable de la renaissance chrétienne au front. — Quelle en fut la cause ? — Auto-suggestion des foules ? — Dangers de la guerre ? — Incessant frôlement de la mort ? — Non, elle eut quelque chose de plus profond dans le troupier. — Le Français de pure race.

Comme il y a eu vraiment une renaissance religieuse en France pendant la guerre, il y a donc eu aussi un réveil religieux au front, c'est un fait indéniable.

Mais, l'existence de ce fait incontestablement établi, on peut se demander quelle en a été la cause.

Ce réveil fut-il dû simplement aux dangers inhérents à la guerre, au voisinage incessant de la mort?

Que ce voisinage, toujours si redoutable pour l'homme, y ait été pour quelque chose, pour une large part même, cela est absolument certain. Car « à chaque veille de combat, c'est d'abord une oppression, la chair se révolte, le poil se hérisse, la lâcheté hurle ». Nous pouvons en croire celui qui a écrit ces trois lignes : c'est en effet, un officier dont le nom a été un moment sur toutes les lèvres et dont le cri fameux : « Debout, les Morts ! » au Bois Brûlé, restera un cri historique. Le lieutenant Péricard ajoute, il est vrai : « Puis, c'est la prière: l'âme se jette aux pieds de Dieu : « Que votre volonté soit faite ». Et alors, c'est la paix[1] ». Mais le premier mouvement instinctif, le mouvement de nature ne s'en est pas moins produit.

1. Lieutenant Péricard. *Face à face, Souvenirs et impressions d'un soldat de la Grande Guerre,* p. 11. Payot, Paris, 1916.

C'est que, M. le bâtonnier Chenu l'a fait remarquer avec justesse [1] « il semble bien que, dans les quelques minutes qui précèdent l'attaque annoncée, l'homme se recueille, ramasse ses souvenirs, cherche une protection, se recommande à une puissance tutélaire. L'action s'engage, s'anime, devient furieuse et meurtrière... Les voisins tombent; les cadavres s'amoncellent; les cris des blessés se mêlent au crépitement de la mitraille. Puis c'est fini : la tranchée est conquise, l'ennemi ne tire plus, repos.

« L'homme se tâte; il n'a rien. Non : rien ! Sa gamelle est trouée, sa baïonnette est tordue, sa tunique est percée à plusieurs endroits, son képi traversé.

« A qui le doit-il ? Vous ne l'empêcherez pas de se poser la question, et moins encore d'y trouver la réponse. La chance? La veine? Ces mots lui suffisaient hier pour expliquer un incident heureux de sa vie banale. Ils lui paraîtraient profanes à cette heure. C'est plus haut qu'il cherche et qu'il trouve l'explication dont il a besoin. Sa reconnaissance alors s'exalte, se sanctifie, s'élève au-dessus du sol inondé de sang et monte vers ces régions qu'à l'exemple des camarades et des amis il avait dédaignées, les croyant vides, où il aperçoit distinctement aujourd'hui la main souveraine qui s'est étendue sur lui pendant le combat.

« Ce qu'il fait alors, il va nous le dire. Je ne change pas un mot à la lettre que j'ai sous les yeux et qui vient d'un jeune officier, étranger avant la guerre à toute pratique religieuse. Il écrit au lendemain d'un combat victorieux et sanglant :

« Le lendemain de cette attaque, nous sommes

1. Charles Chenu, ancien bâtonnier. *De l'arrière à l'avant.* Plon-Nourrit, Paris, 1916, pp. 173-175.

partis au repos dans un petit pays, près du front. A cinq heures, au moment du Salut, il fallait voir tous ces petits Français se ruer vers l'église pour confier leur âme à Dieu. Oui, c'est un besoin pour nous, et je l'ai ressenti plus que jamais après pareil combat. On a besoin de prier; car si on est encore là, c'est par la grâce du ciel. Eh bien! avec un ensemble parfait, tout le monde a chanté de beaux cantiques. Ce n'était pas le hurlement habituel des gamins. Non pas. Mais, la tête haute, sans broncher, les yeux fixés vers l'autel, ils ont bien chanté, parce qu'ils avaient la foi, une reconnaissance divine, et comprenaient que le bon guerrier avait besoin de l'aide du bon Dieu. »

« On a besoin de prier! » Voilà qui est bien observé. « Le bon guerrier » comprend qu'il a « besoin de l'aide du bon Dieu ». Parfaitement vrai encore! Mais pourquoi en est-il ainsi?

Est-ce seulement parce que « le sentiment de l'infini dans lequel on va brusquement sauter dans une seconde réveille dans toutes les âmes, dans toutes les consciences, le mystère au milieu duquel nous vivons et que tout le monde est bien forcé de reconnaître [1] ». Est-ce parce que « le frôlement continu des ailes noires de la mort conduit irrésistiblement vers les régions de l'au-delà les esprits les plus terre à terre [2] ». Est-ce parce que « au bord de la tombe, l'incrédule même éprouve le besoin de l'apaisement et du pardon ; parce que ceux qui ont cru jadis se rapprochent toujours de ce qui éclaira les premières lueurs de leur raison ; parce qu'ils cherchent un refuge dans la tourmente et qu'ils sentent

1. Jean Richepin. *Revue hebdomadaire,* 29 avril 1916, pp. 590-591.

2. Marquis de Ségur, de l'Académie française. Préface de *Au front,* par Maurice d'Hartroy. Plon-Nourrit. 1916.

qu'ils ne le trouveront que là [1] » dans l'église, devant l'autel? En un mot, le soldat se reprend-il à croire, tout simplement parce qu'il vient d'échapper aujourd'hui à la mort, qui peut, il le sent, le happer demain? Ou bien y a-t-il à cet entraînement une explication plus fondamentale? Et cette explication est-elle dans la survivance aux profondeurs les plus intimes, les plus secrètes de l'âme française de quelque chose qu'on y croyait mort à jamais, pour toujours tombé en poussière, et qui n'y était qu'assoupi et voilé? On peut le croire et, après enquête, des esprits loyaux l'ont reconnu.

« Le sentiment religieux, écrit par exemple le Dr Emm. Labat, dans la *Revue des Deux Mondes* [2], est très vivant en France ; sans doute il s'est retiré de la surface laissant une croûte desséchée qui trompait bien des gens ; mais il reste à l'entrée des avenues profondes de l'âme qu'il garde jalousement. Et, par exemple la déchristianisation de l'âme paysanne, même dans les villages où l'église semble abandonnée, est extrêmement superficielle. Ainsi s'explique l'explosion du sentiment religieux qu'on a vu éclater sur le front. Le fait est indéniable ; de s'en réjouir ou de s'en affliger n'y change rien, non plus qu'aux conséquences. C'est pour avoir mal observé qu'on en est surpris et c'est faute de psychologie qu'on l'explique par la seule crainte de la mort...

« ... Bien des hommes font courageusement leur devoir dans les tranchées, qui de par leur haute culture, avaient pu choisir entre les différentes formules. De fait ils en avaient choisi une très moderne,

1. Lieutenant Marcel Dupont. *L'attente*, Plon-Nourrit, 1918, pp. 70-71.
2. 1er août 1915. *Notre optimisme*, p. 567.

dont ils étaient très satisfaits ; ils se surprennent maintenant dans le cœur des pensées, sur leurs lèvres des paroles, qu'ils croyaient bien n'y jamais devoir venir [1].

« Nous sommes ici plusieurs médecins, — m'écrivait cet hiver, d'une formation du 6e corps, un jeune chirurgien de Paris — gens d'avis très opposés sur bien des choses, qui, dimanche dernier, avons assisté à la messe, dite par un de nos infirmiers, et chanté de plein cœur : *Dieu, sauvez la France*. Je suis l'homme qui a perdu son moi : j'en prends un autre dont je m'accommode bien. Au retour, il y aura matière à disserter, surtout à réfléchir... » Et le Dr Labat ajoute, pour corrober son affirmation [1] :

« Hier, un médecin qui arrive du front, me communiquait ce petit croquis.

1. Mgr Tissier, évêque de Châlons, a écrit de même :

« Ayant été de ceux qui, par leur situation même au cours de la guerre, ont rencontré le plus de soldats de toutes les régions, soit à l'action, soit au repos, nous nous portons garant de ce christianisme général des armées françaises. Sans doute elles ont leurs péchés et leurs faiblesses, leurs passions de métier. Elles subissent, loin du feu, les hantises et les détentes du mal. Mais quand on a contemplé nos églises et nos cathédrales du front, pleines et débordantes de ces foules militaires toujours avides d'entendre parler de Dieu ; quand on a eu le bonheur de prêcher les retraites pascales à des centaines et des centaines de soldats attentifs et résolus, hommes et chefs de tous grades mêlés ; quand on a été pendant trois ans passés le témoin de leur empressement aux offices, de leur longues et silencieuses prières, de leurs attentes patientes de l'absolution, de leurs messes pieuses, de leurs communions immenses ; quand on sait tous les lieux de culte qu'ils ont improvisés, toutes les modestes chapelles et tous les agrestes sanctuaires qu'ils ont ouverts sous le canon, dans la forêt, dans les ravins, sur les coteaux, jusqu'au fond des tranchées ; quand on a parcouru les plaines et les bois de Champagne parsemés de tombes par milliers, toutes fleuries et parées de la croix, même celles des ennemis ; quand on a tant de fois visité, sur leurs lits de douleur, ces martyrs de la guerre et qu'on a constaté toujours la résignation joyeuse qui les fait à peu près tous mourir dans le baiser du Seigneur, on ne peut plus douter, malgré les apparences parfois opposées, du christianisme intime de la nation qui donne de tels spectacles ». *La vie catholique dans la France contemporaine*, pp. 110-111. Bloud et Gay, Paris.

1. *Loc. cit.*, p. 568.

« C'est dans la tranchée, en Champagne. Les préparatifs de l'attaque sont terminés. On vérifie la solidité des baïonnettes, les batteries des fusils. On attend le signal. Un sergent alors s'adresse à ses hommes. Il est prêtre. « Attention : regardez-moi.
« Je vais lever la main : que ceux qui veulent être
« absous regrettent leurs fautes et fassent le signe
« de la Croix (pour n'y plus retomber). Ils seront
« absous. Allons-y. »

« D'où est-il, cet homme qui a dit ces choses ? Du Nord ou du Midi, des bords de l'Océan ou des frontières de l'Est ? Est-il peuple, bourgeoisie ou noblesse ?

« Je ne sais, ni ne veux savoir. Je sais qu'il est Français de pure race, d'une souche aux racines profondément enfoncées dans notre passé et qui, par elles remonte très haut, très loin, jusqu'à Roland et ses compagnons dans le val de « Roncevaux .»

CHAPITRE III

L'ÉPISCOPAT FRANÇAIS PENDANT LA GRANDE GUERRE

I

Les Évêques au début des hostilités. — La Patrie avant tout. — Les Évêques et l'Union Sacrée. — Les Évêques et leurs prêtres mobilisés. — Les Évêques à l'arrière. — Ils transforment en ambulances beaucoup de leurs établissements diocésains. — Œuvres diverses de secours fondées par eux. — Les Évêques et les divers emprunts de la guerre. — Témoignages officiels de reconnaissance de la part de MM. Ribot et Klotz, ministres des Finances. — Les Évêques et la cueillette d'or. — Les Évêques et la propagande française à l'étranger. — Mgr Baudrillart en Espagne. — Mgr Touchet et Mgr Lenfant en Irlande.

La mobilisation générale décrétée, les prêtres qui faisaient partie de l'armée rejoignirent en même temps que leurs classes les corps auxquels ils avaient été affectés. Ceux que l'âge, l'infirmité ou la débilité des forces rendaient impropres au service restèrent donc seuls à leur poste d'humble travail et de dévouement quotidien. Ils ne devaient pas d'ailleurs y demeurer inutiles et on ne fut pas longtemps à constater l'importance du rôle qu'ils allaient y remplir.

Le souvenir du courage tranquille avec lequel l'appel aux armes fut accueilli est encore présent à nos esprits. Tous ceux que cet appel atteignit se sentirent dès les premières heures des cœurs de

soldat. Mais beaucoup, en partant, devaient laisser derrière eux, un vieux père, une vieille mère, une femme surchargée d'enfants. Qui donc, pendant leur absence, prendrait soin de la maisonnée, cultiverait la vigne, laboure rait le champ? En de pareilles conjectures, avoir le cœur un peu gros était bien naturel. On l'avait et on allait le dire, sans fausse honte, où donc? A la mairie? Non! C'est le chemin de la cure qu'on prenait, afin d'y être soutenu et ragaillardi.

Durant les quelques heures qui séparèrent l'affichage de la mobilisation et le moment du départ, nombre de presbytères furent ainsi envahis. Que d'encouragements, que de poignée de mains réconfortantes les curés de campagne donnèrent alors à ceux qui, soudainement redevenus confiants, accouraient vers eux! Ils inauguraient le ministère de consolation, qui devait leur incomber pendant les interminables mois de la guerre et auquel leur inlassable charité ne faillit jamais.

Pour rester infatigables à la tâche, pour ne pas laisser perdre un seul moyen de soutenir leurs paroissiens, pour affirmer sous toutes les formes leur patriotisme, ils n'avaient qu'à regarder leurs évêques. Ceux-ci leur donnaient, en effet, les plus admirables exemples, en variant indéfiniment les manifestations de leur indomptable dévouement au pays.

Ce qui, dès le premier jour, était le plus indispensable, c'était l'union. Les Évêques le comprirent tout de suite et c'est l'union que, dans leurs Lettres pastorales, ils recommandèrent avant tout.

« En face du danger qui menace le pays, écrivait le cardinal Amette, archevêque de Paris, toute division doit cesser parmi ses fils. »

« L'effrayante mêlée qui confond dans les rangs de l'armée les âges, les aptitudes, les carrières, les fonctions publiques et privées, reprenait le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier, produira une union une unité nationale, plus belles, plus puissantes que jamais. »

« Ne regardez pas qui tient le drapeau, ajoutait l'évêque de Cahors. Il n'y a plus ni division, ni partis, il n'y a que la France ! »

« Plus que jamais serrons les rangs, s'écriait à son tour Mgr Turinaz, évêque de Nancy, et tendons-nous les mains. »

Et Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, aujourd'hui cardinal : « La France naguère divisée en tant de partis a fait la trêve de Dieu et fusionne dans l'union la plus intime autour du drapeau de la Patrie. »

« C'est la guerre, disait Mgr Tissier, évêque de Châlons. Toute la France est debout dans un élan de patriotisme admirable... L'armée court à la frontière avec le calme, la décision et la fierté chevaleresque des aïeux... S'il est une heure où nous devons tous nous aimer, nous unir et nous défendre, c'est celle-ci ! »

Et de son côté, Mgr Péchenard, évêque de Soissons : « L'*union sacrée* s'inspire de la nature elle-même ; elle n'est pas autre que celle des enfants d'une même famille. Réjouissons-nous de ce que ce principe fondamental de toute société ait été de nouveau reconnu et acclamé parmi nous. »

Cette union sacrée si nécessaire et que tous recommandèrent, les Evêques ne crurent point faire assez en la prêchant avec chaleur. Ils en donnèrent maintes fois l'exemple. C'est ainsi, par exemple, qu'en décembre 1915, quand M. Vandervelde, ministre d'Etat

en Belgique, accompagné de M. Steeg, ministre de l'Intérieur, vint faire à Montpellier une conférence, le cardinal de Cabrières insista pour qu'on l'accueillît aussi cordialement que possible. Et, comme quelqu'un demandait si on pouvait assister à une conférence donnée, en somme, par le chef du parti socialiste belge, le cardinal répondit avec énergie : « Non seulement vous le pouvez, mais vous le devez. Et, puisqu'il s'agit de l'Union sacrée, moi-même je m'y rendrai. »

De leurs diocésains, l'attention des Évêques se porta sur ceux de leurs prêtres et de leurs séminaristes qui partaient pour l'armée. Et voici quelques exemples du mâle langage qu'ils leur parlèrent :

« O mes amis, quelle belle mission que la vôtre ! Au milieu des périls, des privations, des fatigues, des tueries, montrez à des hommes qui l'ignorent, par leur faute ou non, toutes les réserves d'endurance, de fraternité, d'énergie, qu'il y a dans un cœur de prêtre »[1].

« Dans le tumulte des camps, soyez toujours « le bon soldat de Jésus-Christ ». Soyez « prêtre » avant tout, c'est-à-dire l'homme du devoir, au milieu de vos héroïques compagnons d'armes. La réputation et l'honneur du clergé de France sont entre vos mains. A vous de conserver et d'accroître ce trésor »[2].

« Partout où le devoir vous a conduits, vous vous êtes montrés à la hauteur de ce que l'Eglise et la France attendaient de vous... Continuez à donner à vos frères d'armes l'exemple d'une constance que rien n'ébranle, ni ne lasse. La cause que vous servez est juste et sainte. C'est celle du droit et de la civi-

1. Mgr Touchet, évêque d'Orléans.

2. Mgr Humbrecht, évêque de Poitiers, aujourd'hui archevêque de Besançon.

lisation chrétienne. Pour la faire triompher, aucune souffrance, aucun sacrifice n'est de trop »[1].

« Votre paroisse aujourd'hui, c'est le régiment, c'est la tranchée, c'est l'ambulance, c'est le cantonnement, c'est le train sanitaire, c'est le dépôt; aimez-la. Donnez-vous à elle comme à celle que vous avez quittée ; consacrez-vous à lui faire du bien à celle-là, avec toute votre foi, avec tout votre cœur »[2].

Tout ministre de l'Evangile doit être essentiellement un homme de paix. C'est pour conserver à ses prêtres ce caractère que l'Eglise leur avait toujours interdit de porter les armes. La mobilisation des ecclésiastiques était donc opposée aux immunités canoniques. En droit, certainement. Mais l'Eglise ne peut-elle pas abdiquer provisoirement, pour un plus grand bien, certains de ses droits ? Elle accepta donc en fait la situation nouvelle que créaient à ses ministres les lois modernes et elle les autorisa à remplir les devoirs militaires qui en découlaient pour eux. Si bien que, fort de cette autorisation, bientôt soulignée par la suspension durant la guerre de « l'irrégularité canonique » frappant le prêtre qui verse le sang, le cardinal de Cabrières n'hésita pas à écrire : « Loin de nous plaindre aujourd'hui de cette violence faite à toutes nos traditions (la mobilisation), nous y voyons une intention providentielle, qui mêle plus intimement tous les éléments de la société contemporaine ».

Si chaleureuses que fussent ces paroles, si vibrants que fussent ces accents, les Évêques ne s'y bornèrent pas ; ils agirent.

1. Cardinal Amette.
2. Cardinal Luçon.

Dès le 6 août, deux jours seulement après la déclaration de la guerre, Mgr Schœpfer, évêque de Tarbes et de Lourdes, écrivait au général commandant la place de Tarbes :

« Mon Général, au moment où tous les Français ne forment qu'un cœur et qu'une âme, aspirant par tous les moyens à servir la Patrie en danger, veuillez trouver naturel que l'évêque de Tarbes et de Lourdes et ses prêtres aient l'ambition de se mettre au premier rang parmi les meilleurs Français. »

Et il ajoutait : « Tout ce qu'il sera en notre pouvoir de faire, je vous prie de me le demander ».

Les Évêques agirent comme s'ils avaient pris ces deux lignes pour programme. Tout ce qu'il fut en leur pouvoir de faire, ils le firent, et ils se mirent ainsi « au premier rang parmi les meilleurs Français ».

En 1870, ils avaient reçu des blessés dans leurs grands et dans leurs petits séminaires. Ils en avaient accueilli jusque dans leurs palais épiscopaux. En 1914, de palais, ils n'en possédaient plus. On les leur avait pris pour faire des ministères, des préfectures et sous-préfectures, des mairies, des facultés, des bibliothèques, des musées, voire même des casernes de police [1]. On s'était aussi emparé de leurs séminaires. Mais ils en avaient improvisé d'autres sous la pression de la nécessité. Ces grands et ces petits séminaires de fortune, ils s'empressèrent de les

1. Voici ce que sont devenus les évêchés dans certains diocèses : *Paris*, Ministère du Travail ; *Auch*, *Bordeaux*, Préfectures ; *Saint-Claude*, Sous-Préfecture ; *Montauban*, *Bourges*, Mairies ; *Moulins*, Annèxes Municipales ; *Toulouse*, Chambre de commerce ; *Besançon*, *Aix*, Rectorats d'Académie ; *Clermont-Ferrand*, Faculté ; *Montpellier*, *Grenoble*, *Poitiers*, Annexes Universitaires ; *Valence*, *Vannes*, *Albi*, Musées ; *Nîmes*, École des Beaux-Arts ; *Lyon*, Bibliothèque ; *Marseille*, Caserne de Police ; *Nancy*, Grand Théâtre ; *Châlons* Hôtel des Postes.

mettre, en bien des diocèses, à la disposition de l'autorité militaire pour qu'on y installât des blessés.

C'est ainsi que furent, en partie ou en totalité, transformés en ambulance, le grand séminaire d'Issy, à Paris, les grands ou les petits séminaires de Marseille, du Mans, de Grenoble, de Mende, de Toulouse, de Dijon, de Valence, d'Arras et de Moulins. A Lourdes, l'évêque offrit les 300 lits de l'hôpital libre des Sept Douleurs, qui faisait partie du domaine privé de la Grotte. A Toulouse, l'archevêque installa un hôpital dans les locaux de l'Institut catholique dont les cours avaient été suspendus. Dans la plupart des autres diocèses, la transformation des séminaires en ambulance eut lieu aussi, mais sur des réquisitions qui, faites dès le lendemain même de l'ouverture des hostilités, empêchèrent l'offre spontanée de ces locaux.

A côté des blessés, il y avait d'autres victimes de la guerre à secourir. Les Évêques les accueillirent avec la même compassion. Et orphelins, vieillards, impotents, réfugiés de tous les âges et de toutes les régions, trouvèrent, les uns dans certaines maisons diocésaines l'abri, les autres dans certaines œuvres de circonstance les secours en nature dont leur navrante misère avait besoin.

Sous la main charitable des Évêques, ces œuvres se multiplièrent pour le plus grand bien des malheureux. Celles-ci distribuaient des vivres, comme le firent « l'Œuvre d'alimentation populaire » fondée à Marseille par Mgr Fabre et les œuvres analogues créées par plusieurs autres évêques dans leurs diocèses. Celles-là donnèrent de préférence des vêtements et des chaussures, ou des lainages, tricots, ceintures, chaussettes et plastrons[1]. Toutes contri-

1. Paris, Orléans, Perpignan, Saint-Brieuc, Angers, Lyon, Chartres, Belley, Avignon, Valence, Bordeaux, Toulouse, etc...

buèrent à susciter partout un courant de générosité si intense que le budget ordinaire de la charité en fut rapidement plus que décuplé [1].

L'argent est le nerf de la guerre, a-t-on dit depuis longtemps. Lorsque « l'Emprunt de la Victoire » fut décidé, le Gouvernement fit discrètement appel à l'Épiscopat français pour assurer le succès de cet emprunt. Succédant à l'animosité malveillante, haineuse même trop souvent, dont les catholiques avaient été l'objet depuis trente ans dans les sphères officielles, cet appel, si réservé qu'il fût, n'en constituait pas moins un hommage bien significatif. Mais, d'autre part, « il y avait quelque péril pour l'Église à paraître s'intéresser aussi activement aux souscriptions des Emprunts. Une rumeur cheminait d'après laquelle c'étaient les curés qui avaient fait la guerre, rumeur inique qu'enrayaient malaisément certains préfets courageux. Les curés en faisant souscrire, s'exposaient à entendre dire qu'ils cherchaient par là à prolonger la guerre. Et cela fut dit » [2].

Malgré cela les Évêques n'hésitèrent point. Et à l'appel qui leur était adressé, ils répondirent tous, sous une forme ou sous une autre, avec le plus patriotique empressement.

Les cardinaux donnèrent le branle. Le cardinal de Paris prit la tête du mouvement, conjurant ses diocésains de répondre à la requête de la France et de lui donner aussi largement, aussi généreusement qu'ils le pourraient. Le cardinal archevêque de Bor-

1. Dans certains diocèses, les Évêques payèrent plus directement encore de leurs personnes. Pour obvier aux vides causés par la mobilisation, à certaines fêtes ils redevinrent curés. Le cardinal Maurin, par exemple, alors évêque de Grenoble, remplaça en plusieurs circonstances le clergé paroissial mobilisé à la Mûre, à Proveysieux, à Quaix.

2. Georges Goyau. « L'Église de France pendant la guerre », *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1916,

deaux ne fut pas moins pressant. « Que ne ferait-on pas pour la Patrie, s'écriait-il, surtout quand la Patrie s'appelle la France ! »

« Souscrivons, reprenait le cardinal Sevin, archevêque de Lyon, ne nous laissons pas effrayer par l'avenir... Le meilleur moyen d'y faire face, c'est de vaincre... Mais à la victoire, qui résoudra toutes les difficultés, l'emprunt est nécessaire. Ni les richesses, ni le travail ne refuseront de s'y associer. Nous vous le demandons, catholiques, au nom de Dieu et de la France. »

Dans la sereine majesté de ses quatre-vingt-six ans, le cardinal de Cabrières terminait l'appel qu'à son tour il adressait à son diocèse de Montpellier et où se révélait la jeunesse toujours radieuse de sa grande âme épiscopale : « Que tous les catholiques, petits et grands, comprennent donc le devoir de souscrire à cet emprunt national dans la limite même de leurs moyens. Leur Évêque ne les a jamais fatigués par des réclamations pécuniaires, même en vue d'aider à des œuvres du plus grand intérêt religieux et social : on lui parle au nom de la Patrie, il répond en disant à ses frères et à ses fils : « Donnez, mes amis ! » En aidant à la victoire, vous serez dans votre rôle. Il n'y a pas de citoyens meilleurs que ceux qui placent leurs actions sous les auspices de Dieu ».

La guerre se prolongeant, un second emprunt devint nécessaire : « l'Emprunt de la Confiance » succédant à « l'Emprunt de la Victoire ». Et, de nouveau, le Gouvernement sollicita l'appui épiscopal. Mais cette fois, les démarches se firent un peu plus ouvertement. Plusieurs préfets se présentèrent en personne chez les Évêques et, comme on le devine sans peine, ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil courtois qui leur fut fait.

De nouveau, les cardinaux ouvrirent la marche, le cardinal Amette, le cardinal Luçon, le cardinal Andrieu, le cardinal de Cabrières, — le cardinal Sevin venait de mourir. Derrière eux, s'engagèrent, en donnant l'exemple, Mgr Dubois, archevêque de Rouen et Mgr Dubourg, archevêque de Rennes, qui n'avaient pas encore reçu le chapeau, puis les archevêques de Besançon, de Bourges, de Chambéry, de Toulouse, d'Avignon, d'Aix. Les Évêques suivirent, notamment ceux de Marseille, de Versailles, de Clermont, de Nîmes, de Quimper, de Saint-Claude, de Chartres, de Saint-Flour, de Fréjus, d'Oran, d'Amiens, de Carcassonne, d'Evreux, de Limoges, du Mans, de Nantes, de Séez, de Valence, de Viviers, et l'Évêque nouvellement nommé d'Ajaccio, Mgr Siméone, dont l'un des premiers actes épiscopaux fut d'engager par une Lettre pastorale son clergé et ses diocésains à souscrire à l'Emprunt et à verser leur or à la Banque de France.

L'appel des Évêques fut si bien entendu, en particulier par le clergé, qu'en certains départements, dans l'Isère, par exemple, l'avis officiel placardé pour indiquer les endroits où les souscriptions à l'Emprunt seraient reçus portait : « 1°..., 2°..., 3°..., 4°..., 5°..., 6°, chez MM. les Curés ».

Le dévouement absolu du clergé en cette circonstance est indéniable, car M. Ribot, ministre des Finances, le proclama du haut de la tribune : « Dans cet emprunt comme dans les précédents, y dit-il en effet, le 9 novembre 1916, le Clergé français s'est honoré en apportant spontanément, quand le Gouvernement ne lui demandait rien[1], sa contribution ainsi que son secours le plus énergique et le plus complet ».

1. Ainsi que je l'ai indiqué plus haut, ceci n'est pas tout à fait exact.

Ce que les Évêques avaient fait avec tant de dévouement pour assurer le succès des Emprunts de « la Victoire » et de « la Confiance », ils le recommencèrent avec le même patriotisme pour le troisième emprunt[1]. Et, comme M. Ribot, M. Klotz, ministre des Finances du cabinet Clemenceau, le reconnut en rendant hommage au concours que les Évêques lui avaient prêté dans cette circonstance et en les en remerciant, en même temps qu'il remerciait tous ceux qui avaient contribué au succès de cet emprunt. (Chambre des Députés, 28 décembre 1917.)

Enfin, quand l'heure sonna du dernier emprunt, de celui que l'on nomma et qui fut en effet, si heureusement « l'Emprunt de la Libération », ce ne fut plus seulement aux Évêques, mais à tout le clergé de France que le Gouvernement fit appel.

Sous la date du 6 octobre 1918, le ministre des Finances adressa aux Évêques une lettre signée de M. Octave Homberg, haut commissaire délégué de l'Emprunt.

On y lisait entre autres choses : « Le Commissariat à l'Emprunt compte pour la propagande qui va s'ouvrir, sur la collaboration de la hiérarchie ecclésiastique à tous les degrés... Il est évident que pour obtenir son plein effet l'action de MM. les Curés ne devrait pas se borner à des conseils donnés du haut de la chaire. Leur intervention personnelle auprès de leurs paroissiens individuellement apparaît comme devant être le moyen de propagande le plus efficace. Je suis convaincu qu'ils mettront un empressement patriotique à en user ».

1. Voir notamment les lettres circulaires, appels des cardinaux Amette, Maurin, Dubourg, de Cabrières, des évêques de Marseille, Saint-Brieuc, Laval, Moulins, Valence, Nantes, Poitiers, etc., etc... Voir aussi le discours prononcé, le 10 décembre 1917, par le R. P. Sertillanges, à la Madeleine, sous la présidence du cardinal Amette, pour engager les fidèles à verser leur or et à souscrire à l'emprunt.

Et, bien sûr d'avance que son appel serait entendu, le Commissariat à l'Emprunt fit parvenir dans tous les évêchés un certain nombre d'exemplaires, de feuilles de propagande à distribuer par les curés.

Cette fois, ce fut collectivement que les Cardinaux intervinrent. Ils adressèrent aux fidèles de France un appel portant leurs sept signatures et qui se terminait aiusi :

« Pour l'amour de la Patrie, qui combat pour son intégrité et son indépendance ; pour la reconnaissance que nous devons à nos vaillants soldats et à leurs glorieux chefs ; pour le sang de nos héros qui ne doit pas avoir été versé inutilement ; au nom du principe de justice, d'humanité et de respect des traités, qui sont le fondement et la sauvegarde de la paix des nations, les Cardinaux français soussignés exhortent les catholiques à souscrire à l'Emprunt de la Libération, qui nous assurera la victoire et, par elle, une paix glorieuse, réparatrice et durable. »

On se rappelle le merveilleux succès, aidé par la signature de l'armistice du 11 novembre 1918, que l'Emprunt de la Libération obtint dans toute la France, — 31 milliards souscrits, — succès auquel les souscriptions catholiques contribuèrent certainement pour une large part[1].

1. C'est à la suite de ce dernier emprunt que M. Klotz, ministre des Finances, adressa à chacun des Évêques français la lettre de remerciement suivante :

« Monsieur l'Evêque,

« Le Commissariat à l'Emprunt national m'a rendu compte que vous aviez bien voulu prêter un concours actif à la propagande pour la dernière émission. Vous avez éprouvé sans doute une patriotique satisfaction devant le magnifique succès qui a couronné vos efforts. Cependant je tiens à vous exprimer ma reconnaissance pour la collaboration si efficace que vous avez spontanément apportée à l'œuvre du Commissariat a l'Emprunt national. Veuillez agréer, Monsieur l'Evêque, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Klotz. »

Les Évêques n'avaient pas déployé moins de dévouement patriotique pour canaliser vers les caisses publiques les réserves d'or détenues par les particuliers.

« L'or qui boude, trembleur et paresseux, écrivait à ce propos, en septembre 1916, Mgr Landrieux, évêque de Dijon, l'or qui ne travaille pas, qui ne lutte pas, qui n'est pas en guerre, l'or neutre et déserteur, l'or qui s'embusque, qui ne répond pas à l'appel de mobilisation et refuse le service, l'or égoïste et stupide qui ne veut pas aider la France et qui trahit la cause de la défense nationale, est d'autant plus coupable qu'il peut sans risque intervenir, puisqu'il ne s'agit que d'un simple échange. »

Ces appels ne restèrent pas sans réponse, et l'on sait dans quelle proportion magnifique l'encaisse métallique de la Banque de France monta, tandis que chez l'ennemi le niveau de cette encaisse baissait peu à peu[1].

L'or cadenassé dans les coffres-forts ou simplement serré dans les bas de laine, que les Evêques contribuèrent à drainer et à faire verser dans les caisses publiques, fut d'un très grand profit au Pays, car il lui permit de passer à des conditions moins onéreuses avec les neutres les marchés que nous avions à contracter avec eux.

Mais, chez ces neutres, il y avait un autre service à rendre à la France, et ce service était d'une très haute importance.

1. C'est encore aux Évêques, en avril 1918, que le Gouvernement s'adressa, au moment de l'institution de la carte individuelle d'alimentation et des tickets de consommation. Il s'agissait d'en expliquer le mécanisme et d'en faire comprendre la nécessité aux populations.

Comme le Haut Commissaire à l'Emprunt de la Libération, le Sous-Secrétariat du Ravitaillement ne crut pas pouvoir mieux faire pour y arriver, que de faire appel par l'intermédiaire des Evêques au concours de tous les curés du territoire. Et il s'en trouva fort bien.

Depuis longtemps résolue à la guerre, l'Allemagne la déclancha criminellement, de sang-froid, à son heure[1]. Cette guerre, elle l'avait préparée avec une persévérance qu'il serait enfantin de nier. Elle l'avait préparée chez elle et hors de ses frontières. Elle l'avait préparée non pas seulement au point de vue matériel, dans ses arsenaux et ses ports de guerre, mais encore au point de vue moral, chez tous les peuples. De même que par ses nuées d'espions elle avait tendu partout une gigantesque toile d'araignée et s'était ainsi assurée dans le monde entier une situation prépondérante au point de vue des renseignements, de même par les intelligences qu'elle avait su habilement s'y créer, à coups de bank-notes le plus souvent, car l'argent allemand menait ténébreusement la campagne d'avant-guerre, elle avait d'une main infatigable travaillé, pétri l'opinion. Et, par une propagande aussi multiforme que tenace, elle s'était efforcée de la tourner en sa faveur pour rencontrer à l'heure critique un solide point d'appui.

Sur ce terrain-là, comme sur tous les autres du reste, la campagne germanique avait brillé par son absence totale de scrupules. De longue date déjà, le mensonge ne constituait-il pas une des armes favo-

1. « La préméditation du guet-apens est aujourd'hui clairement démontrée, a dit avec raison M. Poincaré, le 18 janvier 1919, dans son discours d'ouverture de la Conférence de la Paix. La vérité, toute couverte de sang, s'est déjà évadée des archives impériales ». — Les divers *Livres* publiés par les gouvernements belligérants prouvent sans contestation possible cette préméditation. *Livre jaune* français (17 mars 1913-4 septembre 1914). — *Livre bleu* anglais (23 juillet 1914-4 août 1914). — *Livre gris* belge (24 juillet-29 août 1914). —*Livre orange* russe (23 juillet-6 août 1914). — *Livre bleu* serbe (29 juin-16 août 1914).

Des Allemands eux-mêmes ont reconnu ce point d'histoire. Voir notamment : *J'accuse,* par un Allemand. Edition française, Payot, Paris, 1915. — *Le mémoire Lichnowsky et les documents Muehlon.* Berger-Levrault, Paris-Nancy, 93 pages. —*Die Verheerung Europas,* par le Dr Muehlon, ancien directeur des usines Krupp.

rites de nos ennemis ? Dans les pays protestants et schismatiques, l'Allemagne nous dépeignait donc, dans des journaux stipendiés. comme un peuple en déliquescence, un peuple au bout de sa course dans l'Histoire et avec lequel, par conséquent, on ne pouvait songer à faire cause commune, sans courir follement au suicide. Chez les peuples de foi chrétienne profonde, elle faisait vibrer une autre corde. Exploitant habilement contre nous des faits vrais malheureusement, — notre rupture officielle avec le Vatican, l'expulsion des religieux, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, — et soulignant avec perfidie tous les actes de persécution dans lesquels le sectarisme s'était si souvent complu en France depuis trente ans, elle nous accusait d'être une nation qui n'avait plus rien de catholique, hors le nom peut-être, et encore ! Si bien que la France était représentée comme le porte-drapeau de l'esprit révolutionnaire et de l'athéisme, la « *meretrix magna* » de l'Apocalypse, qui devait être vouée à l'exécration de tous ceux qui craignaient Dieu [1], tandis que l'esprit d'ordre et de religion était l'apanage de l'Allemagne et s'y incarnait pieusement.

L'astuce consistait, après avoir donné, avec une mauvaise foi savante, le sens le plus fâcheux à nos dissentiments politiques et à nos luttes religieuses, à confondre avec ce qui n'était en somme qu'un simple parti politique toute la Nation. Certes le sophisme était grossier et il ne fallait ni une grande perspicacité pour le découvrir, ni une dextérité extrême pour lui arracher son masque. Et, pourtant, cette campagne ininterrompue de mensonges avait fortement influencé l'opinion dans certains pays.

1. Lettre d'un Français habitant le Brésil, *Bulletin de Propag. française à l'étranger*, novembre-décembre 1916, p. 190.

En Espagne, où les traditions catholiques sont si profondément enracinées, son action n'avait été que trop réelle. Dans sa candeur chevaleresque, le Cid s'était laissé, un peu crédulement, piper par Luther. Le clergé, les hautes classes, la grande bourgeoisie, avaient été lentement pénétrés et l'animosité de bien des catholiques espagnols était une douleur véritable pour les catholiques français. Très patriotiquement, Mgr Baudrillart, recteur des Facultés catholiques de Paris, résolut d'aller sur les lieux mêmes détromper l'opinion espagnole et rétablir la vérité.

Avec la haute pprobation du cardinal archevêque de Paris et de plusieurs autres évêques, il partit donc vers la fin de l'été 1916 pour l'Espagne. Pendant plusieurs semaines, il s'y dépensa sans compter. Il ne fut pas également bien accueilli partout. Mais s'il se heurta en certaines villes à des préventions tellement intransigeantes qu'elles rendirent parfois sa tâche bien délicate, en d'autres lieux, par contre, il eut la joie de voir accourir à ses conférences de vastes auditoires et d'obtenir des triomphes bien réconfortants. Aussi, lorsqu'il repassa les Pyrénées, put-il se rendre compte que son dur labeur n'avait pas été inutile, car il laissait dans la péninsule 520 correspondants constitués en 183 groupes reliés eux-mêmes à 25 sous-comités régionaux, lesquels résidaient dans toutes les grandes villes espagnoles, Madrid, Barcelone, Saragosse, Valladolid, Séville, Saint-Sébastien, Bilbao, Cadix, Valence, Murcie, Cartagène, Malaga, Grenade et Cordoue, sans parler des autres [1].

1. Parmi ceux qui se déclarèrent le plus nettement pour la France, il faut signaler l'ancien secrétaire de Don Carlos et de Don Jaime, Don Francisco Melgar. Cet écrivain disait, dans son *Amende honorable*, qui fit une si grande sensation de l'autre côté des Pyrénées : « C'est là (sur la Marne et sur l'Yser) que Goliath est tombé. Malheu-

Des traditions séculaires ont scellé la sympathie quasi-fraternelle qui unit la France à la verte Erin. Les vieilles légendes ne nous montrent-elles pas déjà plusieurs des Saints, Patrons de l'Irlande, naviguant miraculeusement entre leur Patrie et la Bretagne dans de lourdes auges de pierres, bondissant avec légèreté sur la crête écumeuse des vagues dans ces barques d'un nouveau genre et abordant toujours heureusement sur notre sol armoricain ? Malgré des liens si forts et si anciens, l'Irlande n'avait pas échappé à la contagion. Là, comme ailleurs, la calomnie allemande avait jeté la suspicion sur les vrais sentiments catholiques de l'âme française. Cette âme restait-elle réellement catholique ? La victoire remportée, si elle la remportait un jour, la France ne se retournerait-elle pas contre l'Eglise ? Ne se ferait-elle pas l'apôtre de la libre-pensée dans le monde ? Et était-ce bien pour le droit et pour la justice, en même temps que pour la liberté, qu'elle combattait ?

En vain, le cardinal Gasquet, qui est de langue anglaise, avait-il défini le but des Alliés dans cette formule lapidaire : « Nous voulons remplacer en ce monde le droit de la force par la force du droit »[1].

reusement, il est tombé en territoire français, et il faudra encore des efforts surhumains pour remuer un cadavre si lourd et recouvert de tant de tonnes de fer. Mais on y parviendra ». Et, de fait, on y parvint.

Mgr Baudrillart fit aussi un certain nombre de conférences patriotiques aux Etats-Unis, lorsqu'il s'y rendit durant l'automne 1918, avec Mgr Julien, évêque d'Arras, comme l'un des délégués de la France au cinquantenaire du cardinal Gibbon, archevêque de Baltimore.

1. A rapprocher de cette belle parole celle-ci, que le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, primat d'Angleterre, prononça le 26 mars 1917, à Paray-le-Monial, à l'occasion de la Consécration au Sacré-Cœur des drapeaux alliés : « Cette assemblée est le signe de ce qui se fait à cette heure sous les mains pétrisseuses de la Providence ! Un commencement de reconstitution de la chrétienté provoqué par un réveil de la conscience du monde ! » Cité par le prince Ghika, « l'Ame d'une cérémonie ». *Rev. hebdomadaire,* 7 juillet 1917, p. 28.

Les doutes subsistaient, vraiment troublants pour beaucoup d'âmes.

Afin de faire la pleine lumière, en disant sur place aux catholiques irlandais ce que les catholiques français étaient vraiment, trois prélats s'embarquèrent pour l'Irlande en octobre 1916. C'était Mgr Touchet, évêque d'Orléans, Mgr Lenfant, évêque de Digne, et Mgr Batiffol, ancien recteur de l'Université catholique de Toulouse. Ils étaient accompagnés de l'abbé Patrice Flynn, aumônier militaire à l'armée de Verdun. Dès leur arrivée en Irlande, ils comprirent combien leur voyage était nécessaire, car l'une des premières paroles qu'ils entendirent fut celle-ci : « Il était temps que vous vînssiez. ».

Ils parlèrent donc, « Monseigneur de Digne, avec son grand cœur de missionnaire, Monseigneur d'Orléans, avec son éloquence si séduisante, si variée, si émouvante aussi[1]. »

Au collège de Maynooth, lorsque Mgr Touchet prononça le nom de Verdun, ce fut du délire. En entendant ce nom, « nom magnifique, symbole immortel de l'héroïsme français », a dit un Américain[2], six cents séminaristes « se dressèrent dans une indescriptible fièvre d'enthousiasme, trépignant, agitant leurs mouchoirs, jetant en l'air leurs bonnets de théologiens et, s'efforçant de prononcer correctement le nom de la Ville désormais plus fameuse que Troie et Saragosse, le soulevèrent jusqu'en des nuées de gloire, par leurs formidables hourrahs. Même tempête d'acclamations à Dublin, dans le cirque du Lord-Maire. A Londres, des hommes d'Etat, des

1. Mgr Batiffol. *Bulletin de Propag. française à l'étranger,* novembre-décembre 1916, p. 189.

2. M. Arth. O'Lovejoy, professeur à l'Université John Hopkins, un des délégués américains en France, en mai 1918.

hommes d'Eglise lui dirent : « Vous ne sauriez imaginer ce que la France doit à ses soldats, à quelle cime d'honneur ils l'ont portée et la maintiennent! Allez, ce qu'ils ont obtenu mérite le prix qu'ils y ont mis! »[1]

Le cardinal Logue, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, avait tenu à présider lui-même pour leur donner plus d'importance la plupart des réunions où les Évêques français prirent la parole. Il voulut en outre qu'ils allassent visiter le siège de Saint-Patrice dans sa ville archiépiscopale et, avec une bonne grâce charmante, il les présenta aux vingt-six évêques irlandais alors réunis en assemblée plénière à Armagh. Là, comme au delà des Pyrénées, le voyage ne fut pas inutile et l'hypocrite campagne menée contre la France fut contrebattue avec succès.

Face à l'Irlande, de l'autre côté de l'Océan, une voix puissante s'éleva durant la semaine de Pâques 1917, qui fit écho à la voix du cardinal archevêque d'Armagh. Un matin, Londres vit joyeusement flotter au-dessus de la Tour Victoria, à Westminster, les drapeaux anglais et américain fraternellement attachés à la même hampe, ce qui était un symbole parlant de la nouvelle alliance. L'attente du monde n'était pas déçue. Le drapeau étoilé de l'Union, — *Stars and Stripes*, — se déployait de ce côté de l'Océan, prêt à claquer, lui aussi, au vent brûlant des batailles. Et de fait, un an après, jour pour jour 31 mars 1918, — quelle date ! — il y frémissait à côté des drapeaux alliés, dans les plaines de Picardie transformées en fournaises, joyeusement salué par le clairon américain. Dès que la guerre eut été déclarée, le cardinal John Farley, archevêque de New-

1. Mgr Touchet. *La Messe du Souvenir à Notre-Dame.*

York, qui, hélas ! devait mourir avant la victoire, prit la plume. Dans une lettre mémorable, il adjura les catholiques de son immense diocèse de répondre immédiatement à l'appel que la Patrie leur adressait. Et il n'hésita pas à déclarer qu'en prenant part à la lutte, c'était le drapeau de la liberté, du droit et de la justice qu'ils contribueraient à défendre et à venger. Quatre mois plus tard, en juillet 1918, c'est-à-dire à la veille des grandes batailles décisives et du triomphe final, les trois cardinaux américains adressaient un appel collectif à tous les catholiques des Etats-Unis. Appel vibrant, enflammé, dans lequel ils leur déclaraient que c'était de tout cœur et sans réserve aucune que les catholiques devaient prendre part à la guerre, parce que cette guerre avait pour but « la victoire sur la force brutale » et « le bien de toute la nation ». Une fois de plus, en attendant l'heure providentielle où, dans le foudroyant resplendissement de la Justice divine, le criminel auteur de cette guerre effroyable verrait sa couronne brisée et son nom voué à l'exécration des mères, des veuves et des orphelins, les attentats monstrueux dans lesquels la cruauté débridée de l'Allemagne continuait à se complaire avec cynisme étaient dénoncés, stigmatisés et flétris !

II

Les Évêques dans les pays envahis. — Mgr Marbeau à Meaux. — Mgr Péchenard à Soissons. — Mgr Tissier à Châlons-sur-Marne. — Mgr Foucault à Saint-Dié. — Mgr Dizien à Amiens. — Mgr Douais à Beauvais. — Mgr Lobbedey à Arras. — Le cardinal Luçon à Reims. — Mgr Ginisty à Verdun.

Nulle part le patriotisme des Évêques ne brilla d'un éclat à la fois plus limpide et plus vif que lorsqu'il

se dressa, imperturtable dans son calme, en face des chefs des armées allemandes dans les pays envahis.

La remarque en a été faite depuis bien longtemps. Si les circonstances ne créent pas toujours les hommes, elles les dévoilent souvent. Elles découvrent en eux des dons superbes et jusque-là insoupçonnés. Elles les contraignent à mettre ces dons en valeur. Si, sous leur poids, certaines personnalités s'effondrent, à d'autres les circonstances servent de piédestal providentiel. Elles les rehaussent et en font des centres autour desquels on vient naturellement se grouper. En mettant en lumière leurs qualités d'esprit et de cœur, leur constante maîtrise d'eux-mêmes, leur inébranlable fermeté de caractère, elles révèlent ceux d'entre eux qui sont nés pour prendre des responsabilités, pour commander dans les heures tragiques, c'est-à-dire ceux qui ont vraiment reçu du ciel des âmes de chefs.

L'invasion fut féconde en circonstances de ce genre. Et dans toutes les classes il se trouva des Français à leur hauteur.

Parmi ces héros dont un si grand nombre sont restés inconnus, les évêques des pays envahis figurèrent au tout premier rang. On a évoqué à leur occasion les noms des grands évêques gaulois des IVe et Ve siècles : les Saint Loup, les Saint Aignan, et c'est avec raison. Comme leurs glorieux prédécesseurs en face des barbares, ils n'hésitèrent pas en effet à s'interposer entre des envahisseurs qui avaient fait de la terreur un système et leurs peuples saisis d'épouvante, pour sauvegarder les personnes et les biens. S'ils n'y réussirent pas toujours, du moins à force de raison, de présence d'esprit et de courage, ils y parvinrent quelquefois.

Le 7 septembre 1914, les rares habitants restés à Meaux, — 1.800 environ sur 14.000, — furent bien étonnés sans doute, lorsqu'ils virent placardée sur les murailles une affiche qui débutait ainsi :

« Nos chers Concitoyens,

« Un Comité s'est formé dans la ville de Meaux pour représenter et protéger les intérêts publics conformément au bien de tous.

« Ce Comité a partagé les divers services en sections, dont les présidents assureront les mesures les plus urgentes :

« Section d'ordre et de police,

« Section de salubrité et de voiries,

« Section de vivres, subsistances et réquisitions.

« Pour former la section du service de santé et secours pour malades et blessés, le Comité a envoyé un délégué à Paris réclamer des médecins, chirurgiens et pharmaciens qu'il attend... »[1]

Cette affiche, où l'on annonçait que toutes les mesures étaient prises pour assurer l'alimentation, l'hygiène, le soin des malades, l'ordre dans Meaux, était signée de quelques noms, en tête desquels se détachait cette mention qui, six semaines plus tôt, aurait certainement paru la preuve d'une usurpation intolérable : « *L'évêque de Meaux, les vicaires généraux et le clergé de la Ville* »[2].

C'est que, il n'y avait plus à Meaux aucune autorité constituée. Le 2 septembre, au nom de la municipalité le tambour de ville avait invité les habitants à

1. Ce fut l'abbé Engelmann, vicaire à la cathédrale, qui alla en bicyclette remplir cette mission à Paris. L'abbé Engelmann mourut un an après, sous la capote de l'infirmier militaire.

2. Les vicaires généraux de Mgr Marbeau étaient Mgr Laveille et Mgr Prieur.

s'éloigner à cause du danger. Et, le 3, le train de 11 h. 30 avait emmené les derniers fonctionnaires civils et militaires à Paris[1].

Quelques instances qu'on lui eût faites, l'évêque, Mgr Marbeau, s'était énergiquement refusé à « déserter ». Il était resté à son poste. Et, s'y trouvant seul, devenu sans le chercher « Gouverneur de Meaux », comme il le disait en souriant, il avait constitué « le Comité des intérêts de la ville ».

C'est au nom de ce Comité que, crânement, il avait fait placarder l'affiche dont je viens de donner les premières lignes, « pour que, a-t-il écrit, plus tard, le cas échéant, l'ennemi sût à qui parler et trouvât quelqu'un pour lui répondre ».

Ce même jour, le bombardement de la ville commençait; les obus allemands défonçaient le cimetière, tombaient sur l'hôpital, sur le grand et le petit séminaire et éventraient un certain nombre d'immeubles dans divers quartiers. Cette pluie de fer n'était pas pour effrayer l'évêque. L'œuvre était entreprise : elle se poursuivit sous le feu et aussi lorsque la canonnade se fut arrêtée. C'est ainsi que, jusqu'au moment où les fonctionnaires revinrent et où la vie normale reprit, on vit, non sans quelque surprise, un évêque qui, la veille, n'était rien au regard de la Loi dans sa ville épiscopale, en concentrer dans une heure grave tous les pouvoirs en sa main, faire fonctions de sous-préfet, de maire, d'agent du Trésor, parler à la population et en être écouté, commander et être immédiatement obéi[2].

1. Un conseiller municipal et le directeur de l'hôpital civil restèrent seuls à Meaux. Le maire, M. Lugol, et plusieurs conseillers municipaux étaient mobilisés. Le sous-préfet, M. Lapeyre, en mission à Melun, fut empêché pendant plusieurs jours par les avant-postes de rentrer à Meaux.

2. Mgr Marbeau. « Souvenirs de Meaux ». *Revue hebdomadaire*, 27 février 1915, pp. 345 et suiv.

Il en fut de même à Soissons. Mgr Péchenard y fit aussi noble figure que sur les bords de la Marne Mgr Marbeau [1].

Deux fois traversée par les armées allemandes, la première durant leur marche triomphale sur Paris, la seconde au moment de leur retraite vers le Nord, Soissons avait été abandonnée par son maire, à qui cette triste fuite valut, si je ne me trompe, une révocation plus tard. Au premier moment, une femme de cœur, — la France entière connaît son nom, Mme Ma-

1. Mgr Marbeau a formé le projet de construire, sous la dédicace de Sainte-Geneviève, une chapelle commémorative, sur le champ de bataille de l'Ourcq, à l'endroit même où von Kluck, qui se flattait de faire le surlendemain son entrée à Paris, campait orgueilleusement avec son Etat-Major.

Le 17 novembre 1918, les journaux conservateurs publiaient la communication suivante :

« *En ce jour où, de toutes les églises de France, le* Te Deum *de la victoire s'élève vers Dieu, les catholiques s'associent pleinement à l'hommage rendu aux sublimes héros de la grande guerre et à leurs chefs.*

« *Considérant aussi que c'est à Dieu, avant tout, que doit aller leur reconnaissance, ils forment le projet d'édifier sur la Marne, où deux fois l'ennemi fut arrêté, une chapelle dédiée au Christ qui aime les Francs, à sa divine Mère et aux saints protecteurs de la France.*

Etienne Lamy, secrétaire perpétuel ; René Bazin, de l'Académie française ; Henri Joly, Georges Lacour-Gayet, A. Héron de Villefosse, Georges Lemoine, Pierre Puiseux, de l'Institut ; D. Delahaye, sénateur de Maine-et-Loire ; amiral de la Jaille, sénateur de la Loire-Inférieure ; Jénouvrier, sénateur d'Ille-et-Vilaine ; de Lamarzelle, sénateur du Morbihan.

Baudry d'Asson, député de la Vendée ; amiral Bienaimé, député de la Seine ; André Ballande, député de Bordeaux ; J. Denais, député de Paris ; Groussau, député du Nord ; Gouyon de Coipel, député du Morbihan ; marquis de Kernier, député d'Ille-et-Vilaine ; A. Lefas, député d'Ille-et-Vilaine ; B. de Mun, député de la Marne ; Piou, député de la Lozère ; A. Porteu, député d'Ille-et-Vilaine.

Mithouard, président du Conseil municipal de Paris ; Louis Aucoc, H. Alpy, Ambroise Rendu, Duval-Arnould, Froment-Meurice, conseillers.

F. Laudet, directeur de la *Revue hebdomadaire ;* P. Féron-Vrau, directeur de la *Croix ;* Alfred Perrin, secrétaire général des Unions fédérales professionnelles de catholiques ; André Peraté, conservateur-adjoint au Musée de Versailles ; Enlard, directeur du musée du Trocadéro ; Deshouillères, vice-président de la Société d'archéologie ; Boucheron, Chaumet, Vever, Mellerio, du haut commerce parisien.

cherez, s'était spontanément substituée à ce fonctionnaire indigne, en s'installant sans crainte à la mairie. Pour parer à l'administration de la ville et pour subvenir aux besoins de tous, notamment à ceux des blessés, un « Comité de secours » fut fondé, où toutes les opinions politiques et religieuses étaient représentées et où figuraient, à côté des vicaires généraux et des curés de Soissons, deux conseillers municipaux, MM. Muzart et Lecat, un publiciste, M. d'Arcosse, un notaire, M. Blamontier, et l'inspecteur primaire, M. Ancey. Mgr Péchenard devint bientôt le cœur et la tête de ce Comité. Tous les jours on se réunissait, on étudiait toutes les questions, on les solutionnait au mieux de l'intérêt général, et, chaque soir, du haut de la chaire de la cathédrale, Mgr Péchenard notifiait à la population les décisions prises pendant la journée pour le plus grand bien de tous.

C'était cependant sous les obus allemands que l'on vivait. Commencé le 13 septembre, le bombardement fut particulièrement furieux à certaines périodes, par exemple du 13 au 30 septembre, du 1er au 10 octobre, du 20 au 30 du même mois et, en janvier 1915, pendant la bataille de Crouy. Mais, même dans les moments d'accalmie relative, « chaque fois qu'on se hasardait dans les rues, on avait bien des chances de ne pas rentrer chez soi »[1]. Aussi, le nouveau maire, M. Muzart, administrait-il Soissons du fond d'une cave. C'est également du fond d'une cave, peut-on dire, que l'évêque gouvernait son diocèse. La vie qu'il y menait était telle qu'il la considérait « comme une sorte d'apprentissage du tombeau »[2].

1. Mgr Péchenard.

2. Lettre de Mgr Péchenard à Mgr Baudrillart. Le Gouvernement ayant eu, dès les premiers mois de la guerre, l'heureuse inspiration

Néanmoins, il resta imperturbablement fidèle aux murs éventrés de Soissons, bien que ses 15.000 habitants l'eussent abandonnée peu à peu. Il ne fallut rien moins qu'un ordre formel de l'autorité militaire pour l'amener à s'éloigner à son tour. Et c'est le 15 janvier 1915 seulement, après quatre grands mois de bombardement, que le vaillant évêque se retira à Château-Thierry, d'où il devait être chassé trois ans plus tard par la grande offensive allemande, cette fois pour bien peu de temps heureusement.

A Châlons-sur-Marne Mgr Tissier n'eut pas à subir un bombardement aussi long. Mais, comme le cardinal de Bonnechose à Rouen, Mgr Guibert à Tours, et Mgr Dupanloup à Orléans, pendant la guerre de 1870 [1], il dut s'interposer entre les envahisseurs et

de citer à l'Ordre du jour civil, dans les colonnes du *Journal officiel*, les noms des fonctionnaires ou des simples particuliers, n'appartenant pas à l'armée, qui se distinguèrent par leur belle conduite, Mgr Péchenard y fut porté, avec Mme Macherez, M. Muzart, conseiller municipal, M. d'Arcosse, publiciste, et M. Blamontier, notaire, dans les termes suivants :

« Ont volontairement assumé la charge et les risques de représenter la ville devant l'ennemi et défendu avec énergie les intérêts de la population en l'absence du maire et de la plupart des membres du Conseil Municipal, malgré un bombardement intense, qui a ruiné en partie la ville ; ont pris les mesures les plus efficaces pour maintenir le calme et l'ordre dans la ville et pour protéger la vie des habitants ».

1. En 1870, le département de la Seine-Inférieure fut frappé d'une contribution de guerre de 26.000.000 de francs sur lesquels Rouen devait verser 6.400.000 francs. Après de longues et pénibles démarches à Versailles le cardinal de Bonnechose obtint qu'un tiers de cette somme seulement serait versée et qu'un sursis serait accordé pour le reste. La paix intervint dans l'intervalle.

A Tours, Mgr Guibert fit réduire à 500.000 francs la contribution de guerre de 7.000.000 dont la ville avait été frappée, A Orléans, grâce à Mgr Dupanloup, la réduction fut de 400.000 francs sur un million, et la ville fut en outre dispensée de payer un subside quotidien de 80.000 francs, exigé d'abord par von der Tann. — En 1914, les Allemands furent autrement impitoyables qu'en 1870 en ce qui concerne les contributions de guerre. C'est véritablement monstrueuses qu'ils les exigèrent partout.

la ville frappée par les ennemis d'une contribution de guerre si exorbitante qu'elle était absolument impossible à réunir et à verser.

Vague déferlante de l'inondation qui alors submergeait tout, l'armée de von Hansen était entrée à Châlons le vendredi, 4 septembre 1914, après l'avoir bombardée pendant une heure environ. Le 5, la race de proie avait commencé le pillage des maisons abandonnées. Le dimanche 6, le Haut Commandement notifiait à qui de droit que le département était frappé d'une contribution de guerre de 30 millions — 8 millions pour Châlons-sur-Marne et 22 millions pour Reims. Il ajoutait que, d'une façon ou d'une autre, en numéraire ou en papier, ces 30 millions devaient être versés le lendemain.

Il n'y avait donc pas une minute à perdre. Or, dès le 3 septembre, le préfet avait quitté Châlons. Le maire avait disparu, lui aussi. Restaient seulement quelques conseillers municipaux, qui délibéraient sous la conduite d'un adjoint, M. Servas. C'est à ces hommes courageux — pour l'honneur de la France, il s'en trouva de pareils un peu partout — qu'incombait par conséquent l'obligation écrasante de satisfaire aux exigences formulées par les vainqueurs. Mais que faire pour y parvenir ? Nul ne s'en rendait compte. Dans ce désarroi, l'un des conseillers eut la pensée, aussitôt applaudie par tous, de faire appel au concours de l'évêque de Châlons. Mis au courant, Mgr Tissier n'hésita pas un seul instant et il se rendit immédiatement auprès du commandant des troupes impériales pour essayer de le fléchir.

Ce commandant était le jeune prince royal de Saxe. Catholique de religion, il accueillit le prélat un peu froidement, mais avec courtoisie néanmoins. Après l'avoir entendu, et sans rien laisser préjuger

de ce qu'il pourrait décider ultérieurement, il le renvoya à l'intendant de l'armée, en intervenant personnellement auprès de cet officier général pour qu'il accordât sans retard l'entrevue demandée par Monseigneur de Châlons.

Cette entrevue eut lieu le lendemain, 7 septembre, à 6 heures du matin. Elle fut longue et la discussion qui s'y poursuivit très serrée. Se plaçant tour à tour sur les terrains les plus divers, invoquant tous les arguments juridiques, économiques et de sentiment, qui lui paraissaient de nature à le servir, mettant en avant les impossibilités de fait et de droit qui rendaient irréalisable le versement de la contribution demandée, le prélat finit par arracher à l'intendant la promesse de remettre l'affaire en délibéré avec le haut commandement. Et, le soir, le prince royal de Saxe fit savoir qu'on se contenterait du paiement d'un premier acompte de 500.000 francs, sous réserve d'examiner ce qu'il y aurait à faire plus tard.

L'évêque avait gagné sa cause : la justice triomphait.

Cinq jours plus tard, le 12 septembre, la victoire de la Marne, — la Marne, rivière porte-bonheur de la France ! — nous était assurée et, sans se soucier des 29 millions et demi qu'ils laissaient impayés derrière eux, les envahisseurs se hâtaient de décamper [1].

1. Mgr Tissier fut porté à l'Ordre du Pays, avec MM. Servas, adjoint, Petit et Lallemand, conseillers, et les abbés Rémi et Laisnez. Voici les termes de cette citation : « Pendant l'absence du maire et d'une partie du Conseil municipal, assumèrent la responsabilité de la représentation des intérêts de la ville pendant l'occupation de l'ennemi ; leur intervention auprès du commandement allemand protégea la ville contre les exactions et l'incendie. »

« Quelques jours après la victoire de la Marne et la délivrance de Châlons, se trouvaient réunis à la Préfecture, dans le cabinet du général Foch, le vainqueur de Fère-Champenoise, outre le général,

En se rendant chez l'intendant de l'armée, Mgr Tissier, dont la Croix de la Légion d'honneur récompensa plus tard le dévouement, espérait si peu réussir et, d'autre part, il s'attendait tellement à être retenu et conduit en Allemagne comme ôtage, qu'il avait pris la précaution, c'est lui-même qui a raconté ce petit détail, de mettre de forts souliers de marche. Les Allemands ne portèrent pas cependant la main sur lui. Mais Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, n'eut pas la même bonne fortune, malgré ses cheveux blancs.

A l'étonnement des uns, à l'épouvante des autres mieux instruits peut-être par l'expérience, le 27 août 1914, vers 6 heures et demie du soir, le vénérable prélat, flanqué d'un de ses vicaires généraux et du Supérieur de son séminaire, descendait une des grandes artères de la ville, en tête d'un régiment teuton. Après avoir bombardé Saint-Dié pendant dix heures, l'ennemi venait de l'occuper. Tandis qu'il défilait a travers les rues, un corps de troupes croise Mgr Foucault. Accompagné de son grand vicaire, Mgr Chichy, le bon évêque rentrait chez lui après avoir fait paternellement sa visite quotidienne chez les blessés. Aussitôt on les appréhende. On cueille au passage M. le Chan. Gentilhomme, Supérieur du grand séminaire, qu'on leur adjoint, et on les en-

M. Léon Bourgeois, sénateur, M. André Champron, préfet, M. Péchadre, député d'Epernay, Monseigneur l'évêque, M. l'abbé Rousselot, vicaire général, et M. l'abbé Sarazin, directeur du séminaire Sainte-Croix. Cette assemblée n'était point un hasard. Elle fut, à pareille heure, ce qu'elle apparaissait : un gage d'union sacrée. M. Léon Bourgeois y prit le prémier la parole et, s'adressant à Mgr Tissier : « Je vous félicite, lui dit-il, vous et votre clergé, de la belle attitude que vous venez de montrer en ces tragiques événements. Vous avez donné là un exemple de haut patriotisme. » — Moins d'une semaine après, M. Doumergue, ministre des Colonies, visitant l'ambulance de la Croix-Rouge, contiguë à l'Evêché, renouvelait à Monseigneur les mêmes éloges, au nom du Gouvernement. » (*La Guerre en Champagne*, pp. 235-236, Téqui. édit., Paris, 1916.)

cadre, avec beaucoup plus de prudence que de bravoure, dans les toutes premières files du régiment.

A la mode prussienne, on pousse ensuite le petit groupe jusqu'aux dernières maisons de Saint-Dié rue des Trois-villes, vers la Meurthe : c'est qu'on les croit occupées encore par quelques-uns de nos combattants. Il n'en était rien. Aussi, au bout de vingt minutes rentre-t-on triomphalement en ville, fifres jouant et en observant le même ordre de marche, c'est-à-dire les trois ôtages toujours maintenus en tête, en guise de boucliers vivants. Pas plus qu'à l'aller, on ne tira des fenêtres. La certitude étant bien acquise que Saint-Dié était évacuée complètement et que l'on n'avait plus rien à craindre des balles françaises, alors, mais alors seulement, on rendit leur liberté aux vénérables prisonniers derrière lesquels on venait si valeureusement de s'abriter [1].

L'invasion coûta la vie à deux évêques. Comme si elle eût été protégée encore par la grande ombre de Jeanne Hachette, Beauvais n'avait pas eu la douleur d'entendre les talons prussiens marteler en cadence son pavé. Mais le diocèse avait été occupé en partie, et dans quelques-unes de ses villes, à Ribécourt, à Lassigny, à Noyon, à Compiègne et à Senlis notamment, s'étaient déroulées, préludant aux infâmes déportations belges de 1916 et aux déportations françaises de 1918, des scènes d'indescriptible horreur. Mgr Douais les connut dans tous leurs détails. Il en fut si affecté

1. Dans cette même journée du 27 août, les Allemands agirent de même, en ce qui concerne plusieurs autres habitants de Saint-Dié. C'est ce jour là aussi que, pour arrêter le feu d'une troupe d'Alpins qui les prenaient en enfilade, un de leurs commandants de compagnie, le lieutenant Eberlein, imagina de faire asseoir sur des chaises, au milieu et en barrage de la rue, trois civils, dont deux étaient des vieillards à cheveux blancs. « Le moyen fut d'une efficacité immédiate », écrivait avec une incroyable inconscience ce bourreau à casque, dans les *Müncher Neueste Nachriten* du 7 octobre 1914. — Raoul Allier, *Les Allemands à Saint-Dié*, p. 93. Payot, Paris.

qu'il ne put y résister : son cœur déjà malade se rompit sous l'étreinte de la douleur.

Moins favorisée que Beauvais, Amiens avait été occupée par les troupes impériales ; occupation de courte durée sans doute, puisqu'elle ne dura guère qu'une dizaine de jours. Cela suffit à l'ennemi pour donner sa mesure, et, lorsque, talonné par les vainqueurs de la Marne, il dut se replier en grande hâte vers l'Est, il emmena avec lui un millier de malheureux comme ôtages. Le souvenir du poignant désespoir dont il eut alors le spectacle inoubliable ne quitta plus Mgr Dizien. Le prélat n'en continua pas moins à se dépenser sans mesure, comme du reste le faisaient alors au bruit du canon Mgr Turinaz à Nancy, Mgr Gibier à Versailles, et en deçà de la ligne de feu, tant d'autres évêques. Il accueillit avec une inépuisable charité les réfugiés belges et français. Il visita sans relâche les blessés ; il tendit la main pour soulager toutes les misères. Mais, à cette tâche, ses dernières forces s'usèrent et une heure vint où, complètement abandonné par elles, l'intrépide et doux évêque glissa au cercueil[1].

Arras mérite une place à part dans le martyrologe glorieux de la dernière guerre. Si l'on excepte Reims, Amiens et Verdun, l'héroïque Lorraine, pas une grande ville ne fut bombardée aussi souvent et aussi furieusement qu'elle.

Malgré tout, Mgr Lobbedey, comme il l'avait écrit, « resta fidèle à sa ville » et, comme le préfet et le maire, M. Rohart-Courtin, il demeura intrépidement

1. Mgr de la Villerabel succéda à Mgr Dizien à Amiens, et Mgr Le Senne à Mgr Donais à Beauvais. L'un et l'autre furent élus le même jour, 1er juin 1915, et ils eurent tous les deux à faire face par conséquent aux difficultés des trois dernières années de la guerre. En 1918, Mgr de la Villerabel fut contraint, Amiens étant devenu intenable, de transporter le siège de son administration à Abbeville.

à son poste. Sous la trombe de fer qui hachait tout sur son passage, il continua à remplir les graves devoirs de sa charge, jusqu'au moment où le bombardement de juillet 1915 ayant complètement détruit sa cathédrale, il dut avec l'autorisation de Rome, transporter provisoirement à Boulogne sa résidence épiscopale.

Les ambulances l'attiraient, et bien plus encore les combattants. Aussi le voyait-on souvent sur le front, où il prêchait aux soldats comme un simple aumônier militaire. Son sang-froid émerveillait le troupier. Mais son dévouement refusant de se renfermer dans aucune limite finit par user insensiblement ses forces. Cité à l'Ordre de l'armée [1], Mgr Lobbedey avait convié tous les Français à se rendre après la victoire « sur la colline de Lorette reconquise, autour de la petite chapelle ressuscitée, devant l'héroïque forêt des humbles croix poussées dans le sang des martyrs ». La mort impitoyable ne lui permit pas d'être fidèle à ce rendez-vous, auquel le remplacera son successeur, Mgr Julien. Et brusquement elle l'abattit d'un seul coup, la veille même de Noël 1916.

Le sauvage bombardement de Reims poursuivi pendant cinquante mois avec une rage impitoyable, a soulevé dans le monde entier une indignation qui n'est pas près de s'assoupir. L'armée de von Heeringen avait traversé la ville, le 4 septembre 1914, après l'avoir arrosée d'obus pendant une heure,

1. « Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, d'octobre 1914 à juin 1915, est resté au milieu des premières lignes françaises, sous un bombardement parfois très violent, se dépensant sans compter pour remplir son ministère, visiter nos soldats, inhumer les morts, pourvoir les ambulances, donnant à tous un magnifique exemple de calme, de sang-froid, d'énergie et du devoir pleinement accompli sous la menace immédiate de l'ennemi. »

suivant la méthode allemande. Huit jours après, le 12 septembre, elle la traversait de nouveau, mais en sens contraire. Malheureusement, elle ne s'éloigna pas complètement. Des hauteurs où elle s'arrêta, rien ne lui était plus facile que de couvrir la ville d'obus. Von Heeringen eut bien garde d'y manquer et la Passion de Reims commença[1].

Pendant des siècles les deux tours jumelles de la cathédrale s'étaient élevées au-dessus de la ville blottie à leur pied pour la protéger. C'étaient elles maintenant qui allaient pendant quatre ans attirer sur ses maisons la plus terrible des trombes. Les premiers projectiles s'abattirent sur la vieille basilique le 17 septembre 1914. Le 19, à la stupeur du monde civilisé, cet incomparable monument « hymne de pierre chantant à tous les degrés de sa culture aérienne les louanges du Seigneur »[2] gloire de l'art gothique, « cathédrale française depuis le baptême de Clovis sculpté sur la façade jusqu'aux rois lumineux de ses vitraux, jusqu'au portail triomphal comme une tenture de sacre »[3] était livré aux flammes par le soudard allemand. Une fois déchaînée, la vengeance du Kaiser s'acharna méthodiquement sur sa noble victime. Avec une froideur implacable, lentement elle « l'assassina »[4].

1. Au commencement de juillet 1916, Reims avait reçu 32.425 obus, très régulièrement comptés, c'est-à-dire une moyenne de 50 obus par jour depuis le 17 septembre 1914, date inaugurale du bombardement. Dans la suite, ce bombardement atteignit des proportions effroyables. Par exemple, durant la Semaine Sainte de 1917, les Allemands tirèrent sur la ville : le jour des Rameaux. 2.048 obus ; le Vendredi Saint, 7.750 (comme on le voit, l'obus de Saint-Gervais avait des précédents), et le lundi de Pâques 10.000 ! Beaucoup de ces obus étaient des projectiles asphyxiants.

2. Gabriel Hanotaux., *Rapp. à l'Académie sur les prix de vertu*, 25 novembre 1915. Voir aussi Em. Lavisse. *Rapp. sur les prix de vertu*, 1916.

3. Etienne Lamy. *Rapp. à l'Académie française*, 25 novembre 1918.

4. Le mot est du cardinal Luçon lui-même.

Lorsque le bombardement commença, le cardinal Luçon était à Rome pour le Conclave. Mais, à peine l'accession de Benoît XV au trône pontifical proclamée, il se hâta de regagner son diocèse. Et, à partir de ce moment, il partagea, presque jusqu'au dernier jour de ces années de tristesses et de larmes, les souffrances et les dangers de la ville martyre, vivant « comme le témoin de la cathédrale » suivant son expression, à l'ombre de sa chère basilique outragée d'une manière sacrilège et tragiquement défigurée.

Son installation était des plus précaires, comme on le pense bien. Contraint par les projectiles de changer plusieurs fois de domicile, ce prince de l'Église vivait comme les pauvres. A ses fenêtres, plus de vitres ! Le bombardement les avait depuis longtemps fait sauter. On y avait remplacé le verre par du papier, mais l'éclatement des 305 arrivant en bolides déchirait à chaque instant ces feuilles fragiles, et hors des fenêtres béantes on en voyait les lambeaux tristement flotter au vent. Comme on avait remplacé le verre par le papier, on remplaça le papier par du calicot. C'est à peine s'il résista davantage. La nuit, le cardinal était souvent obligé d'aller prendre son repos dans les sous-sols, sans jamais être certain du reste de ne pas être surpris durant son sommeil par quelques obus venus du fort de Nogent-l'Abbesse ou du fort de Brimont.

N'importe, Mgr Luçon demeurait stoïquement fidèle à son peuple. Un jour, on lui annonce que la maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et leur orphelinat de la rue de Bétheny, atteint de dix obus, sont anéantis. Le lendemain, on vient lui dire que l'abside de la chapelle de Clairmarais a été démolie, l'autel écrasé et le Saint-Ciboire enterré sous un

demi-mètre cube de platras. Le Vendredi-Saint 1917, c'est son grand séminaire, où 4 obus tombent chaque minute, qui devient la proie des flammes. Une autre fois, on lui signale que l'église Saint-Benoit, plafond effondré, murs crevés, clocher à moitié écroulé, n'est plus qu'une ruine, ou que, les derniers projectiles tombés sur la cathédrale y ont fait de tels ravages, que le maître-autel enseveli sous une montagne de décombres a complètement disparu[1]. Malgré tout, le courageux archevêque demeure inébranlable. La formidable ration quotidienne d'obus augmente chaque jour et, le lundi de Pâques 1917, elle atteint le chiffre de 10.000. Le cardinal Luçon n'en est pas ému davantage. Et il reste à son poste, intrépide et calme, prêt à y mourir, si Dieu le veut, mais quand à le quitter de lui-même, et à déserter en quelque sorte, jamais !

Au surplus, le dialogue des canons de gros calibres s'interrompt-il ? Le bombardement cesse-t-il pendant quelques heures, car il s'y trouve des accalmies, accalmies accompagnées de ce silence lourd, opprimant, qu'on a comparé au silence de la nature apeurée avant l'orage, le cardinal Luçon sort. C'est quelquefois par devoir et pour faire les tristes honneurs de sa pauvre cathédrale incendiée à des chefs d'Etat, le roi d'Italie, par exemple, ou le président de la République du Portugal, accompagnés du président Poincaré[2], mais c'est beaucoup plus souvent

1. Voir la *Lettre circulaire* du cardinal Luçon à son clergé, en date du 21 novembre 1918.

2. Quel dommage, en vérité, par ce temps de vogue cinématografique, qu'un imprésario ingénieux n'ait pas songé à fixer sur ses pellicules quelques-unes des scènes inattendues auxquelles donna lieu l'union sacrée.

Il y aurait eu tout d'abord le film officiel : le Président de la République accompagné du préfet du Pas-de-Calais, de Mgr Lobbedey et du maire, parcourant longuement, le 12 janvier 1915, les rues

par charité. Il se rend alors à l'Hôpital général dans les caves duquel on dépose provisoirement les malades et les blessés avant de les évacuer à l'arrière, il parcourt les divers quartiers de la ville, le faubourg Cérès, Saint-Rémi, Sainte-Geneviève, Clairmarais, ou bien il va visiter les ambulances de Reims reportées plus loin, à Bouleuse, à Sacy, à Pargny, à Jonchery, à Buisson, à Prouilly, etc., etc.

« Vous connaissez sa simplicité, écrivait à un ami un religieux rémois, demeuré lui aussi dans sa ville natale pendant cette triste période ; presque toujours à pied, le cardinal visite les quartiers les plus exposés aux obus. Il arrête les gens dans la rue, serre la main aux ouvriers, s'attarde à causer avec les soldats.

« J'ai vu un ouvrier qui transportait un sac de charbon déposer vivement son fardeau et de sa patte noire saisir la main tendue du cardinal : « Comment « allez-vous, mon brave ami ? — Pas mal, Notre « Seigneur ». Et le bon archevêque de sourire malicieusement à cette appellation imprévue...

d'Arras, encombrées de ruines fumantes ; ou bien le cardinal Luçon, recevant sous le porche dévasté de sa cathédrale le roi Victor-Emmanuel II et M. Poincaré, entourés de leurs états-majors respectifs.

Puis, le film un peu moins solennel : M. Maurice Barrès, le sous-préfet, l'adjoint et Mgr Foucault, déambulant de conserve à travers Saint-Dié, à la surprise générale. « Dame ! C'est que, comme le disait au cours de cette promenade peu banale l'adjoint à M. M. Barrès, un évêque, un sous-préfet, un radical comme moi, et puis vous, il y a longtemps qu'on n'a pas vu une société aussi panachée sur les trottoirs de notre ville ! »

Il y aurait eu aussi le film de genre, par exemple : le vicaire général de Mgr Charost, jouant aux cartes à la citadelle de Lille, — où couchaient les otages, — avec MM. Delory et Ghesquière, tous deux socialistes !

Et puis, le film... symbolique : une pompe à incendie manœuvrée le soir du 31 octobre 1914, dans la rue des Écoles à Arras, par deux laïques et deux ecclésiastiques : M. le chanoine Milléquant, curé de Saint-Nicolas, et l'abbé Maréchal, secrétaire de l'Évêché, d'une part, et de l'autre, en vis-à-vis bien inattendu, M. Gerbore, président du Conseil de Préfecture et M. le préfet du Pas-de-Calais !

Si bon pour ses ouailles, le cardinal Luçon ne pouvait pas oublier le troupier. Maintes et maintes fois, nos soldats le virent venir paternellement vers eux, non seulement dans les cantonnements, mais aussi dans les tranchées, dès que les autorités militaires le lui permettaient. Il assistait alors aux messes militaires. Il y prenait la parole. Il dînait avec une simplicité charmante à la popote des officiers. Bien des régiments reçurent ainsi sa visite, notamment le 410e et le 152e d'infanterie, dont par reconnaissance il fut nommé aumônier d'honneur. C'est en cette qualité que le cardinal reçut des mains du colonel la fourragère aux couleurs de la médaille militaire que, le premier dans toute l'armée française, ce régiment avait eu l'honneur insigne de porter [1].

Depuis de longs mois, les obus tombaient en averse sur Reims. Un jour, ils devinrent tout à coup incendiaires et la ville ne tarda pas à se transformer en un immense brasier. Respectueuse de son « entêtement » apostolique, l'autorité militaire avait jusque-là laissé le cardinal Luçon dans sa ville archiépiscopale, où d'ailleurs, avec la municipalité rémoise, il ne restait plus que 1.500 habitants. Mais à ce moment là, — 26 mars 1918 — elle fit notifier d'urgence, et il était temps, un ordre d'évacuation immédiate à tous ceux qui étaient demeurés à Reims.

« A sept heures, a écrit le cardinal à Mgr Rumeau, évêque d'Angers, je dis la sainte messe, ma dernière messe, au milieu d'un vacarme infernal. Le canon faisait rage. En répondant au verset *Introibo ad altare Dei*, mon pauvre serviteur éclata en sanglots. Il fallut de l'intérieur refermer les persiennes

1. Voir la lettre adressée au *Temps*, en novembre 1917, par le secrétaire du cardinal Luçon.

pour nous préserver autant que possible, des éclats et des pierres qui tombaient dans la cour.

« A huit heures, un camion emporta nos effets. A 11 h. 45, nos sœurs partirent enveloppées dans leurs capes, comme pour aller à un enterrement. A midi, ce fut mon tour. Je fermai la porte de la maison, où je laissai tous mes livres, tout ce que j'avais de cher à l'exception de ce que je pus mettre dans ma valise à main. Nous ouvrîmes la porte de leur cage à une petite tourterelle et à de petits oiseaux que, cinq ou six jours auparavant, des voisins nous avaient confiés en partant. Je regardai encore une fois ma chère cathédrale, les ruines de mon ancien archevêché. Nous franchîmes le seuil de la porte, cette porte retomba lourdement sur nous, et l'automobile nous emporta à toute vitesse loin de ce que nous aimons. »

Le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore, avait reçu la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, à l'occasion de son cinquantenaire[1]. Le Gouvernement n'en fit pas autant pour le cardinal Luçon. Et le Président de la République se borna à épingler simplement le ruban de chevalier sur sa soutane cardinalice, rouge sur rouge. Mais ce fut à la suggestion d'un député radical-socialiste, M. Lenoir, et aux applaudissements de tout le Conseil général de la Marne, qu'il le fit, tant la vaillance et le dévouement du vénérable archevêque lui avaient gagné à Reims tous les respects et tous les cœurs ! Et cela seul valait certainement les plus hautes distinctions.

Pendant de longs mois, Verdun n'avait pas connu

1. Mgr H. Darlington, évêque de Pittsburg, et Mgr Shahan, président de l'Université catholique de Washington, reçurent à la fin de 1918 la rosette d'officier de la Légion d'honneur pour les services rendus par eux à la France pendant la Grande Guerre.

grand'chose des horreurs de la guerre, si ce n'est toutefois les deux bombardements passagers du 4 juin et du 1er octobre 1915.

Mais, un matin, vers huit heures, le lundi 21 février 1916, tandis que « la ville s'éveillait à peine, après l'aube tardive de l'hiver », un obus éclata sur elle, qui bientôt fut suivi d'un déluge d'autres obus. C'était la tragique levée de rideau du drame effroyable qui, pendant dix mois, devait tenir le monde entier haletant devant des scènes d'une horreur infernale et faire de Verdun, comme de bien d'autres villes aux douleurs muettes, une Pompéi moderne, moins silencieuse et moins déserte, mais aussi désolée que la Pompéi vésuvienne.

Ce premier obus avait trouvé l'évêque de Verdun à son poste. Depuis son arrivée dans le diocèse, mai 1914, et surtout depuis l'ouverture des hostilités, Mgr Ginisty avait eu à cœur de ne point quitter le vaste camp retranché d'où une armée entière veillait sur Metz. Pendant de longs mois, il s'y était dévoué aux soldats et à son peuple et, pour les soulager, son ingénieuse charité s'était moulée en quelque façon sur toutes leurs misères.

Le soir du 23 février, le bombardement avait atteint un tel degré de fureur que l'autorité militaire enjoignit à tous les civils de quitter la ville.

« Il fallut donc partir, car l'arrêt ne souffrait pas d'exception ; partir à pied parce que tous les véhicules étaient réquisitionnés par l'armée; partir par Nixéville, à près de trois lieues de distance ; partir sous un ciel morne et gris, le visage fouetté et le corps transi par une bise glaciale... lamentable procession de vieillards au pas chancelant, de femmes chargées de bébés et de bagages, d'enfants portant eux aussi des fardeaux au-dessus de leurs forces. »

Exode au cours duquel une dizaine de vieillards devaient succomber et un petit enfant mourir dans les bras de l'aumônier qui, « nouveau Vincent de Paul », le portait dans son manteau militaire.

Après avoir pourvu au sauvetage d'une famille ensevelie sous les décombres de sa maison effondrée, l'évêque dut « faire comme les autres, heureux d'être confondu dans la foule et de partager avec elle toutes les tristesses et toutes les souffrances de cette Voie douloureuse ».

Mais, après avoir accompagné la foule jusqu'à Nixéville, en s'efforçant de la réconforter et consoler, Mgr Ginisty reprit le chemin de sa ville épiscopale. Il espérait pouvoir y rentrer. Une inflexible consigne militaire le lui interdit. Il s'arrêta alors sur une colline voisine et, de cette hauteur, il put tristement compter pendant deux heures les obus qui en s'abattant sur Verdun, s'abattaient en même temps sur sa cathédrale.

C'est là que le prélat rencontra le général de Castelnau, son compatriote et son ami. Le chef d'Etat-Major général de l'Armée se rendait sur le champ de bataille de Douaumont. « Eh bien, mon Général, avez-vous confiance? — Oh! mais oui! répondit celui-ci d'un ton assuré. Je vais mettre ordre à tout cela; ce sera bientôt fait, j'espère ». Et, se tournant vers son Etat-Major : « Allons, Messieurs, vite, en route! — Allez au combat, mon Général, moi je vais prier et faire prier. — Oui, c'est cela, nous en avons besoin. Adieu! »

Tout espoir de rentrer à Verdun était perdu pour l'évêque. Il le comprit et il se décida à s'éloigner, le cœur gros de tristesses. Mais, à la gare, pas de train. Heureusement, une locomotive y restait; elle allait partir pour la station voisine. Mgr Ginisty grimpa les-

tement sur la plate-forme ; c'est là, debout devant la gueule flamboyante du foyer, qu'il fit, à côté du mécanicien et du chauffeur, la première partie du voyage. Il dut en accomplir le reste, à pied, sur la route boueuse de Souhesmes et dans la nuit noire[1].

A partir de cette époque, Mgr Ginisty s'installa à Bar-le-Duc, à l'extrémité de cette route de Verdun, surnommée « la Voie Sacrée », en reconnaissance des services qu'elle rendit dans ces jours douloureux. C'est de cette ville, située en pleine zone des armées et plusieurs fois bombardée par des fokkers, qu'il administra son diocèse jusqu'à la fin des hostilités et là qu'il reçut la croix de la Légion d'honneur des mains du Président de la République, M. Poincaré.

III

Les Évêques sous le sabre allemand. — Mgr Charost à Lille et Mgr Chollet à Cambrai. — Leur patriotique attitude en face des autorités ennemies. — Leurs courageuses protestations en faveur des populations tyrannisées.

Nulle part, les Évêques n'eurent à entrer en contact avec les autorités impériales d'aussi près ni aussi longtemps que dans le département du Nord.

A Lille, la « Commandature » forma dès les premiers jours, une commission officielle chargée de traiter trois fois par semaine avec elle des affaires municipales et spécialement du ravitaillement. Cette Commission se composait du préfet du Nord, M. Trépont, qui fut plus tard interné en Allemagne, du

1. *Verdun : Les souffrances et la grandeur d'âme de la glorieuse Cité.* Conférence, le samedi 17 février 1917, par Mgr Ginisty, *Revue hebdomadaire,* 24 février 1917, pp. 452-478.

maire, M. Delesalle, dont le courage fut toujours sans défaillance, et de Mgr Charost. Mais, le préfet s'étant peu à peu effacé et le maire ayant souvent chargé l'évêque d'être son porte-parole dans ces réunions tri-hebdomadaires, Mgr Charost ne tarda pas à être unanimement considéré à Lille comme le personnage qui jouissait auprès du vainqueur de l'autorité morale la plus certaine et par suite, d'un pouvoir que malheureusement il n'avait pas. Cette croyance ne laissa pas que de devenir parfois très gênante pour lui, car elle induisit bien des solliciteurs à le prier d'appuyer des requêtes dont l'insuccès était par avance assuré. Mais, s'il ne put pas faire tout ce qu'on lui demandait, du moins les services qu'il eut l'occasion de rendre à la population furent-ils inappréciables, de l'aveu de tous ! Exemption pour les ôtages de la pénible obligation de coucher chaque soir à la citadelle, allègement aux réquisitions écrasantes faites par les Allemands ; obtention de listes de prisonniers contenant plus de 30.000 noms ; arrivages successifs d'objets de première nécessité, farine, lait, viande, charbon, remises partielles d'amendes et d'autres pénalités infligées aux communes suburbaines ; grâce accordée à cinq ou six personnes exposées à une condamnation à mort pour avoir gardé par devers elles des pigeons-voyageurs ou des armes.

Aussi longtemps que Lille fut occupée par les Allemands, une liste officielle de trente-six ôtages choisis parmi les principales notabilités de la ville resta affichée sur tous les murs. En tête de cette liste, Mgr Charost, qui avait fondé un comité d'Union patriotique dont le maire, plusieurs magistrats et le recteur d'Académie, M. Georges Lyon, avaient accepté de faire partie, — figurait le premier. Cette place

d'honneur pouvait impliquer à certaines heures de redoutables dangers. Cela n'empêcha pas l'intrépide évêque de défendre énergiquement son peuple, toutes les fois qu'il le fallut. Menacé quatre fois par le général von Grœwitz, gouverneur de Lille, d'être interné en Allemagne, mandé à différentes reprises devant la justice militaire, condamné à 2.500 marks d'amende, Mgr Charost n'en continua pas moins à lutter. C'est ainsi qu'il alla lui-même défendre devant le Conseil de guerre plusieurs de ses prêtres et qu'il intervint avec la dernière énergie, lorsque eurent lieu dans le Nord les cyniques déportations qui préludèrent aux déportations belges et qui soulevèrent comme elles la pitié indignée du monde entier[1].

Le *Livre Jaune*, publié en août 1916 par le gouvernement français, a raconté avec documents à l'appui, dans quelles conditions fut perpétré cet odieux attentat. « Non contents d'avoir, dès le début de l'occupation, emmené en captivité, les hommes âgés de cinquante ans, des femmes, des vieillards et jusqu'à des enfants ; non contents d'avoir emprisonné, fusillé sous de futiles prétextes, ceux qui détenaient une partie de l'autorité administrative ou morale et cherchaient à défendre les populations, magistrats municipaux, prêtres, fonctionnaires ou simples citoyens : non contents d'avoir ruiné le pays, détruit ses usines, enlevé aux populations leurs moyens d'existence »[2], les Allemands ne reculèrent pas devant un

1. Voir comme expression de cette indignation la lettre en date du 12 décembre 1916 de M. James Lowther, Speaker de la Chambre des Communes, à M. Schollaert, président des Représentants de Belgique, et aussi la lettre de lord Findlay, chancelier, président de la Chambre des Lords au président du Sénat de Belgique, 2 janvier 1917.

2. « Protestation du groupe parlementaire des départements envahis ». *Livre jaune*. Documents relatifs à la guerre 1914-1915-1916. — Note adressée par le gouvernement de la République française

nouveau forfait. Ce forfait relevait d'une « guerre tombée en désuétude depuis Attila » comme l'a dit un ancien ministre belge, M. Davignon[1]. Il constituait dans tous les cas un véritable défi à la conscience humaine et nul n'en aurait cru une nation civilisée capable au xxe siècle, tant il était de nature à déshonorer celle qui aurait osé le commettre.

Un matin, c'était celui du Vendredi Saint 1916, moment admirablement choisi comme on le voit[2], sur les trois heures, à Lille, à Roubaix, à Tourcoing et dans plusieurs autres localités encore, les autorités allemandes firent brutalement arracher à leurs familles des centaines d'hommes, de femmes, de jeunes filles et de jeunes gens de quinze à dix-huit ans[3]. Sur les murailles, se trouvaient encore les

aux gouvernements des puissances neutres sur la conduite des autorités allemandes à l'égard des populations des départements français occupés par l'ennemi (1 vol. in-4, Paris. Imprim. Nationale, 1916).

1. « Les procédés de guerre des Allemands », *Correspondant*, 25 janvier 1915, p. 258.

2. De même, ce fut le 1er janvier 1918 qu'à Lille, l'enlèvement des ôtages masculins commença. Cruauté singulièrement raffinée que celle qui choisissait ainsi pour disloquer les familles, l'époque des réunions familiales les plus douces, Pâques, le jour de l'an ! Quant à la barbarie qui présida trop souvent à ces enlèvements, je n'en donnerait que deux exemples : ils suffiront pour édifier le lecteur.

Dans un village des Ardennes, l'otage désigné était si gravement malade qu'il expira avant que la triste colonne se mit en marche. La « Kommandatur » ne s'émut pas pour si peu et elle ordonna, — ne lui fallait-il pas son compte ? — que la veuve partirait « en remplacement » du défunt. En vain, le Maire, le Curé, firent-ils auprès des autorités allemandes les démarches les plus pressantes. Tout fut inutile : la malheureuse veuve dut obéir. Elle partit donc et peu de temps après son arrivée en Allemagne, elle mourut à Holzinden, tuée par son chagrin.

Dans une autre maison, une jeune fille fut arrachée par force du chevet de sa mère, en proie au râle de l'agonie, alors qu'elle ne demandait pas d'autre grâce que le répit d'une heure pour lui fermer les yeux avant de partir.

3. Ces jeunes gens, — beaucoup étaient des enfants encore plutôt que des jeunes gens, — eurent à subir des mauvais traitements incroyables : plusieurs en moururent. On leur infligeait en révol-

placards officiels où, sous la signature du général de Moltke, pour lors chef d'Etat-Major général de l'armée allemande, il était déclaré que la guerre n'était pas faite aux civils et où on garantissait à la population que ses droits, ses biens et sa liberté seraient respectés [1]. Belle garantie en vérité que celle-là. Et on n'allait que trop s'en rendre compte malheureusement! Sous la menace de mitrailleuses postées de loin en loin dans les rues, ces nouveaux esclaves, encadrés par des fantassins du 64e d'infanterie prussienne, baïonnette au canon, car les soldats de la garnison n'avaient point paru assez sûrs pour cette sinistre besogne, furent poussés dans les rues comme on y eut poussé un troupeau de bétail. Supplications des mères, larmes des vieux parents, désespoir des familles, rien ne put empêcher ces razzias sans pitié. Parqués d'abord dans quelques églises, jetés ensuite pêle-mêle dans des wagons à bestiaux, ces malheureux, hommes, femmes, jeune filles qui appartenaient à toutes les classes de la société, à tous les milieux, des plus distingués aux plus infâmes, la femme de mauvaise vie coudoyant la jeune fille de famille et

tantes brutalités du propos délibéré « pour anéantir la race » comme le dit un jour un de leurs tortionnaires galonnés. — Cf. He Célarié. « La Passion des Innocents », *Rev. des Deux Mondes*, 1er mars 1919, pp. 193-207. C'est dans ces conditions, qu'à une mère désespérée de se voir prendre son fils aîné, un officier répondait en ricanant : « De quoi vous plaignez-vous, Madame ? Je vous laisse les deux autres. » — Et de ces « deux autres », l'un avait 12 ans, et le second 7 à peine. — V. Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille, « Dans Lille occupée », *Rev. des Deux Mondes*, 1er février 1919, p. 557.

1. Voici, en effet, comment débutait le 1er paragraphe de cette Proclamation : « 1° Tout habitant paisible pourra suivre son (*sic*) occupation régulière en pleine sécurité sans être dérangé. La propriété privée sera absolument respectée par les troupes allemandes... » Voir *Proclamations allemandes en Belgique et en France*. Fascicule in-folio, p. 21. Typ. Bentelli, a. g. Bumpliz-Bern, 1917, avec une préface de Jan Malcom. Ce fascicule très curieux contient non seulement le texte, mais encore les *fac-similés* des placards allemands.

ricanant de ses pleurs, furent emmenés loin de leurs demeures, dans une honteuse promiscuité, sans être autorisés à dire adieu à leurs familles et, parfois même, sans pouvoir les avertir.

Ces rafles inhumaines se renouvelèrent pendant une vingtaine de jours. On en vint à prendre n'importe qui dans les rues, dans les tramways, la jeune fille avec son institutrice, la sœur avec la sœur, et celles qui étaient enlevées ainsi ne reparaissaient plus. Quand on s'arrêta, près de 30.000 personnes avaient été déportées [1]. Où ? Nul ne pouvait le dire, car on ne sut que beaucoup plus tard, et d'une façon bien vague encore, qu'elles avaient été disséminées dans l'Aisne, dans l'Oise, dans les Ardennes, pour y exécuter, — les jeunes filles du meilleur monde comme les servantes et les ouvrières, — des travaux agricoles très pénibles ou pour y faire la cuisine des officiers ou leur lessive [2].

1. Voir la protestation adressée par les membres de l'Institut Pasteur de Lille aux Sociétés savantes de toutes les nations pour leur « dénoncer les actes dont ils furent les témoins et les victimes pendant l'occupation allemande ». — Cf. *Mes quatre années en Allemagne,* par J.-W. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin avant et pendant la guerre mondiale, pp. 270-272, 285, Payot et Cie, Paris, 1918.

2. Ces déportés ne furent rapatriés que huit mois après, en décembre 1916. Les hommes racontèrent alors les mauvais traitements et les peines corporelles qu'on avait infligés à ceux d'entre eux qui avaient tenté de se refuser au travail qu'on leur demandait. Parmi ces peines, il y avait *la peine de la caisse.* Le malheureux qui y était condamné était jeté par les Allemands dans une caisse longue et étroite, semblable à un cercueil ou à un coffre d'horloge ancienne. Il y était laissé dans l'impossibilité de faire aucun mouvement un certain nombre d'heures. Quand on l'en tirait, c'était pour le conduire en cellule. Et il ne quittait cette cellule que pour être remis en caisse, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, vaincu par ce traitement barbare, il se fut décidé à travailler.

Les femmes et les jeunes filles furent soumises à des obsessions odieuses et à des visites médicales plus abominables encore. « Oui, raconte M. Georges Lyon, recteur de l'Académie de Lille, qui resta fidèle à son poste pendant toute l'occupation — une visite intime, complète, sans égards pour les pudeurs les plus sacrées, tel est le suprême supplice que les tourmenteurs infligèrent à des jeunes

Pendant cinquante mois, Mgr Chollet fut, lui aussi, en fait du moins, le captif des Allemands. Durant cette période amère et si longue, il rendit à ses diocésains de Cambrai des services analogues à ceux que Mgr Charost rendait à Lille. Il eut notamment la joie de sauver un jour la vie à deux aumôniers militaires prisonniers, Mgr de Mayol de Lupé et le P. Soury-Lavergne, jésuite, condamnés à mort sous prétexte qu'avec leur fanion de la Croix-Rouge ils avaient fait des signes à l'artillerie française.

Intervenir à ses risques et périls et par amour de la justice auprès d'autorités militaires aussi rudes d'ordinaire que les généraux allemands, c'était donner une preuve d'indiscutable courage. Mgr Chollet montra une fermeté d'âme plus impressionnante encore. Non seulement, comme Mgr Charost à Lille, il s'éleva solennellement contre les déportations[1], mais dans un pays entièrement occupé par l'ennemi, il osa

filles, tandis que sous leurs yeux leurs mères subissaient le même traitement.... Les limites concevables de l'infamie avaient été dépassées. » « Dans Lille occupée », *Rev. des Deux Mondes*, 1er fév. 1919, p. 561. — Cf. *En esclavage*, *Journal de deux déportées*, publié par Henriette Celarié, pp. 55-59, 122-131, 144-147) etc., etc., Bloud et Gay, Paris, 1917. — Emile Basly, député-maire de Lens, *Le martyre de Lens*, Plon-Nourrit, Paris, 1918, IIe partie, ch. VIII. — Mgr Péchenard, évêque de Soissons. *Le martyre de Soissons*, pp. 235-249, Beauchesne, Paris, 1918.

Les Allemands ne se contentèrent pas de traiter les « déportées » comme je viens de l'indiquer. Ils allèrent plus loin encore. Et le vénérable évêque de Soissons a écrit à ce sujet les lignes suivantes, si suggestives sous la plume d'un prélat de sa haute sagesse et de son âge :

« Par un raffinement de perversité et d'immoralité, ils s'attachaient à séparer les femmes de leurs maris... Que d'infamies ils ont commises par bestialité instinctive, ou même par ordre et sous les regards approbateurs de leurs chefs; d'autres l'ont déjà écrit et l'écriront encore pour l'instruction des générations futures. Ce sont des choses que ma plume se refuse à retracer. » *Op. cit.*, p. 221.

1. Cette protestation portait la date du 20 octobre 1916 et elle avait pour titre : « Quelques considérations sur le traitement imposé aux habitants des pays occupés en France. » V. *Bulletin de propagande française à l'étranger*, janvier-mars 1917, pp. 8-9.

prendre pour sujet de l'une de ses Lettres pastorales « *Le devoir de l'heure présente* ». L'audace était grande, quand on avait devant soi un juge aussi chatouilleusement irascible que le gouvernement du Kaiser et, à parler net à son peuple, à lui rappeler clairement la vérité, le danger pour Mgr Chollet n'était pas douteux. Dans la main ferme de l'archevêque la plume ne broncha pas pour cela un seul moment.

Pour expliquer, sinon pour légitimer d'invraisemblables horreurs, on entendait répéter à tout propos par l'ennemi : « C'est la guerre » « *Es ist Krieg* ».

A cela, Mgr Chollet répond : « Il est une théorie dont nous ne pouvons accepter certaines interprétations, certains usages. Sans doute, « c'est la guerre »... Mais que des hommes, pour pouvoir se dispenser de toutes les lois divines et humaines, se permettre toutes les licences, attenter à la vie ou à la propriété d'autrui, disent à tout propos : « C'est la guerre », cela, nous ne pouvons et personne d'honnête ne peut l'admettre.

« Non, l'on ne peut, parce que « c'est la guerre » tout oser, autoriser toutes les passions ou toutes les violences. Il y a deux manières de faire la guerre : la civilisée et l'autre. C'est la première que la France entend faire et subir. »

Langage d'une émouvante grandeur déjà que ce langage. Sans aucune crainte, Mgr Chollet l'accentua encore. Faisant écho aux fières paroles que les brises de Belgique lui apportaient d'au delà la frontière, en passant sur les débris calcinés et sanglants de Louvain [1], il rappelle à ces diocésains que « l'occupation est essentiellement un état provisoire ». « Elle n'est

1. Se reporter à l'admirable lettre pastorale du cardinal Mercier, archevêque de Malines, pour Noël 1914. *Patriotisme et endurance.* Voir aussi dans le *Troisième livre gris belge*, les magnifiques protestations de l'évêque de Liège, Mgr Rutten, et de l'évêque de Namur. Mgr Heylen, dont M. Louis Barthou, de l'Académie française, ancien

pas l'annexion, ajoute-t-il, elle n'arrache pas le pays occupé à sa patrie; elle ne brise pas les liens nationaux. Elle ne supprime aucune des obligations de fidélité et d'attachement à la patrie. A la France donc notre amour, notre dévouement, notre loyalisme, à elle notre cœur comme nos vies ».

Dès le commencement de ces horreurs, comme il devait le faire encore en 1917 à propos de l'envoi de jeunes gens de quatorze à dix-huit ans, pour y travailler, à proximité de la ligne de feu, Mgr Charost protesta énergiquement contre elles. Dans une longue lettre adressée le 13 avril 1916 à von Grœvenitz, il disait notamment « au nom du droit international que le droit de guerre ne peut jamais enfreindre et de la moralité éternelle que rien ne peut suspendre »:

« Des enlèvements nombreux de femmes et de jeunes filles, des transferts d'hommes et de jeunes gens, d'enfants même, sont effectués dans la région de Tourcoing et de Roubaix, sans procédure ni cause judiciaire. Ces malheureux ont été dirigés sur des localités inconnues... Disloquer ainsi la famille en arrachant des adolescents, des jeunes filles à leurs foyers, ce n'est plus la guerre, c'est pour nous la torture et la pire des tortures. L'infraction au droit familial se doublerait d'une infraction aux exigences les plus délicates de la moralité. Celle-ci est exposée à des dangers dont la vue seule révolte tout honnête homme du fait de la promiscuité qui accompagne fatalement des enlèvements en masse, mêlant les sexes ou, tout au moins, des personnes de valeur morale très inégale »[1].

ministre, a dit : « Le droit violé et la vérité outragée ont rarement fait entendre de plus nobles accents. » *Lettres à une jeune Française*, p. 83. Editions Pierre Laffite, Paris, 1917.

1. *Livre jaune*, annexe n° 11.

Mgr Charost ne se borna pas à cette lettre. Accompagné de M. Delesalle, maire de Lille, qui avait lui aussi, très courageusement protesté par écrit contre les déportations, il alla plaider devant le Gouverneur la cause sacrée de ses ouailles. Mais, là où le deuil désespéré des mères avait été impuissant, sa parole ne devait rien obtenir non plus. Elle n'eut pas de meilleur effet que sa lettre, et comme il parlait avec une chaleur très légitime certes et on ne peut plus facile à comprendre, il n'obtint du général que cette réponse, bien prussienne du reste et pour le fond et pour la forme : « Quant à vous, l'évêque, taisez-vous et sortez d'ici »[1].

Après s'être adressé à son peuple, Mgr Chollet osa s'adresser à l'empereur Guillaume lui-même. Avec une fierté de langage magnifique et une liberté d'expression absolue, il écrivait sans crainte, le 26 mai 1917, à celui qui s'appelait si orgueilleusement « le Maître de la guerre ».

« ... Si je regarde autour de moi, je n'y vois que contributions écrasantes et sans proportions avec les ressources du pays; que réquisitions exagérées et confiscations illégitimes; que domiciles violés et fouillés; qu'habitants mis hors de leurs logis; que mobiliers dispersés ou emportés ; qu'amendes exorbitantes; que prisons étonnées d'abriter des gens de bien; que travaux de fortifications exigés contre la patrie sous peine de tourments ignorés de tous les codes. Le clergé est suspect; les prêtres, privés la plupart de leurs églises, ne peuvent visiter ni leurs chefs, ni leurs confesseurs. Le pays est ruiné. Le commerce, l'industrie et l'agriculture sont anéantis ; les usines ont vu disparaître leurs machines, leurs

1. *Livre jaune*, annexe nº 23.

métiers et leurs matières premières; les charrues ont été enlevées; les étables ont perdu jusqu'à leurs vaches laitières; et sur une des terres les plus fertiles d'Europe, on ne vit plus que du ravitaillement étranger... Si je regarde au plus loin, vers le front, c'est la dévastation, sous prétexte qu'il ne faut rien y laisser qui pourrait être de quelque secours à l'ennemi... Les villages sont rasés; les forêts abattues; les arbres fruitiers supprimés...

« Sire, les larmes et les malédictions d'un peuple sont très lourdes. Votre Majesté ne voudra en faire peser le poids, ni sur sa dynastie, ni sur son empire. Si elle juge que les conventions internationales peuvent être dénoncées, elle sait aussi que par-dessus toutes les conventions il existe des principes et des lois qu'on ne peut dénoncer ni abroger, comme sont les lois de justice et d'humanité, le principe de la priorité du droit sur la force. Violés, ces principes et ces lois se vengent ».

Au moment où ces brûlantes paroles jaillissaient du cœur si français de Mgr Chollet, le cardinal Mercier venait d'avoir les démêlés que l'on sait avec le Gouverneur de la Belgique. Sans balancer pour autant, Monseigneur de Cambrai, dont le diocèse tout entier était alors sous le talon allemand, en flagella l'empereur Guillaume. Une fois de plus, dans le cours des siècles, Ambroise se redressait de toute sa hauteur devant Théodose et contre des tueries abominables il lui jetait sans crainte à la face sa vengeresse et mâle protestation.

CHAPITRE IV

LE CLERGÉ SÉCULIER DANS LES PAYS ENVAHIS EN 1914 ET DANS LES DÉPARTEMENTS OCCUPÉS

I

Mgr Dourlent sauve Senlis des flammes et le chanoine Caron Péronne. — Mgr Landrieux à Reims. — M. l'abbé Nottin empêche Vitry-le-François d'être pillée. — Les curés de villages pendant la bataille de la Marne. — Témoignage du *Daily Mail*. — Les curés meusiens durant la « Passion » de Verdun. — Les curés de village tout le long du front. — Le clergé paroissial à Arras pendant les bombardements.

Des grandes villes aux villages les plus modestes, le clergé paroissial se montra aussi admirable que l'Episcopat, au moment de l'invasion.

Parmi ces curés, si effacés la veille et sur qui, le lendemain, reposa l'espérance de populations entières, il en est peu d'aussi connus, je crois, que Mgr Dourlent, archiprêtre de Senlis. Si ce vénérable ecclésiastique ne put pas arracher à la mort M. Odent, maire de cette malheureuse cité, que les Allemands fusillèrent sans jugement[1], du moins eut-il l'immense joie de sauver la ville elle-même d'une complète destruction.

1. « En catholique pratiquant, M. Odent s'était confessé et avait reçu la Communion des mains de l'abbé Dourlent. Il me le dit très simplement et m'assura qu'il saurait trouver la force nécessaire pour remplir son devoir de maire jusqu'au bout. Ses yeux étaient voilés

Sous le prétexte, invariablement le même partout, que de quelques fenêtres on avait fait feu sur ses hommes, von Kluck avait condamné Senlis à périr dans les flammes. L'arrêt féroce avait été rendu le le 2 septembre à 4 heures et demie, une demi-heure seulement après l'entrée des troupes allemandes. A cinq heures, sans pitié aucune, il était exécuté.

On sait avec quel raffinement de barbarie scientifique les envahisseurs procédaient en pareil cas. La plupart de leurs compagnies comptaient dans leurs rangs une section incendiaire, qui traînait après elle les engins destructeurs dans des automobiles[1]. Au signal donné, grenades, pastilles inflammables, liquides incendiaires sont jetés méthodiquement dans les maisons par les portes ou par les fenêtres. Le premier jet de flammes vient de pétiller; des langues de feu le suivent, se multipliant à chaque

de tristesse. Des larmes y perlaient ». Douarche, sous-Préfet de Senlis. *Journal des Débats*, 2 septembre 1916.

M. de Noussane a publié dans le *Correspondant* du 10 août 1915 (*Journal d'un bourgeois à Senlis*), un procès-verbal rapportant exactement les détails de l'exécution de M. Odent.

1. V. *Correspondant*, 10 août 1915, *loc. cit.* article de Noussane. *La Gazette de Lausanne* du 28 juillet 1915 publia la protestation suivante en réponse à un article de *Nord Deutsche :* « Habitant de Senlis, que je n'ai pas quitté pendant l'occupation, j'en ai noté les phases dans divers articles de journaux, notamment un intitulé : « Comment les Allemands incendient nos villes. » Je certifie formellement que l'incendie de Senlis a été mis volontairement par une équipe régulière, avec une « parfaite méthode ». Je suis prêt, si cela est nécessaire, à entrer dans des détails et à faire contresigner mes récits par d'autres témoins digne de foi. » Baron André de Maricourt, archiviste paléographe. Voir aussi dans le *Journal des Débats*, 2 septembre 1916, la relation de l'incendie et du pillage de Senlis, par M. Douarche, sous-préfet de cette ville. M. Douarche y a écrit : « Si Senlis ne fut pas brûlée et détruite de fond en comble, c'est à la courageuse intervention de son curé qu'elle le doit. M. l'abbé Dourlent a su en imposer aux barbares par son attitude ferme, sa protestation véhémente ».

« A Framerville (Somme), sous les yeux du curé de la paroisse, les incendiaires se mirent à danser, au son d'un piano mécanique, en activant par des projectiles inflammables les brasiers allumés ». Gast. Deschamps. « Aux régions dévastées.» *Rev. des Deux Mondes*, 15 juillet 1917, p. 408.

instant. Bientôt, au milieu d'un crépitement sinistre, ce sont d'énormes flambées qui montent tout droit vers le ciel. Quelqu'un veut-il tenter de combattre l'incendie ? Il est repousssé à coups de baïonnette par les soldats. Aussi, en quelques heures 117 maisons deviennent la proie du feu et les cadavres de 26 victimes roussissent sur le pavé à la chaleur de cet effroyable brasier. « Otages pris au hasard et rendus responsables des coups de feu tirés par de soi-disant francs-tireurs, vieillards brûlés vifs, commerçants abattus sur le pas de leur porte, enfin malheureux, hommes, femmes et enfants, placés en guise de boucliers, devant les troupes allemandes, et frappés à la fois par les balles ennemies et par les balles françaises »[1]. Et tandis que tout un quartier flambe ainsi dans la nuit, — contraste douloureux, — la lune qui s'est levée éclaire de sa lumière paisible ce spectacle d'épouvante et d'horreur.

C'est alors qu'à l'hôtel du Grand Cerf, où on lui a intimé l'ordre de se rendre comme otage, le chanoine Dourlent apprend d'un colonel que la ville tout entière va être brûlée, quartier par quartier.

Et pourquoi cet incendie barbare ? « Représailles : on a tiré sur les troupes du haut du clocher.

« — Ah ! pour cela, colonel, je vous l'assure : il n'en est rien. Seul, je suis monté dans le clocher de la cathédrale et la clé n'en est pas sortie de mes mains.

« — On a fait feu sur nous.

« — Je ne le crois pas, mais, dans tous les cas, pas du clocher : c'est impossible. »

Cette discussion dont le salut de Senlis était l'enjeu terrible se poursuit quelques instants, les répliques suivant les répliques, comme le fer bat le fer dans

1. Douarche, sous-préfet de Senlis, *loc. cit.*

un assaut d'armes. Enfin, sentant la gravité tragique de la situation, l'archiprêtre s'écrie :

« — Sur Dieu qui m'entend, je vous le jure, monsieur, nul n'a tiré sur vos soldats du haut de mon clocher. Faites une enquête. Je suis votre otage : si je ne vous dis pas en ce moment la vérité, j'y consens par avance, vous me ferez fusiller. »

La sincérité qui éclate dans cette suprême affirmation est si vibrante, l'accent qui l'anime si profondément émouvant, que l'officier allemand en est frappé. Il réfléchit un instant, puis :

« — S'il en est vraiment ainsi, monsieur le curé, et je m'incline à le croire, après vous avoir entendu, peut-être allez-vous sauver la ville. Je me rends chez le général. Je vais lui en référer ».

Le chanoine Dourlent insiste pour être mis lui-même en présence de von Kluck. Mais le colonel refuse. C'est inutile. Il fera son rapport. Et il ajoute :

« — Si à minuit l'incendie cesse, ce sera la preuve qu'on aura cru à votre parole, et, dès lors, la ville n'aura plus rien à redouter. »

A minuit l'incendie, — mais non, hélas! le pillage, — était arrêté. Grâce à son curé-archiprêtre, Senlis était sauvée [1].

1. *Le martyre de Senlis.* Conférence de M. l'archiprêtre Dourlent. M. l'archiprêtre Dourlent a été mis à l'Ordre du Pays dans les termes suivants : « L'abbé Dourlent, archiprêtre de Senlis (Oise), parcourut la ville pendant le bombardement, indiquant les abris et prévenant la panique. Pris comme otage et sachant que la ville allait être incendiée par représailles, demanda une enquête au commandant allemand et se porta garant de l'innocence de ses concitoyens, s'offrant à être fusillé, si ses affirmations n'étaient pas reconnues exactes ». *Journ. officiel,* 28 mars 1915, p. 1671.

Après avoir sauvé Senlis, M. l'archiprêtre Dourlent, aidé de quelques conseillers municipaux et de quelques autres citoyens courageux s'employa à administrer la ville et à la ravitailler, pendant tout le temps que dura l'occupation allemande. En 1917, le Souverain Pontife éleva M. Dourlent à la prélature pour le récompenser de sa magnifique conduite dans ces tristes jours.

Péronne faillit aussi devenir la proie des flammes. Quand ils y entrèrent, le 26 août 1914, les Allemands, furieux de n'y point trouver le sous-préfet, destitué plus tard par décret, commencèrent par incendier l'Hôtel de la Sous-Préfecture. Ils livrèrent ensuite au feu, toujours à l'aide de leurs pastilles de « thermite », de leurs grenades et de leurs bâtonnets chimiques, et aussi de leurs pompes à pétrole et de leurs torches, un certain nombre d'autres maisons ; le faubourg Fusy et le faubourg de Bretagne furent ainsi partiellement brûlés par eux. Poursuivant implacablement leur sinistre besogne, ils se disposaient à incendier la Grand'Place, joyau de Péronne, — cette place qu'en mars 1917, au moment du repli d'Hindenburg, les Allemands devaient si sauvagement faire sauter et brûler, — quand le chanoine Caron, archiprêtre de la ville, intervint. Il s'interposa et, aussi heureux que Mgr Dourlent à Senlis, il réussit à sauver des flammes ce qui ne leur avait pas été encore livré.

Cette première tâche accomplie, le chanoine Caron se mit en devoir de suppléer à l'absence de ceux qui, par peur, avaient abandonné leur poste. Deux conseillers municipaux seulement étaient demeurés à Péronne. Avec l'un d'eux, M. Liné, et un négociant de la ville, M. Marchandin, il forma un triumvirat, auquel vinrent courageusement s'adjoindre une douzaine d'autres citoyens.

Aidé par eux, pendant les vingt jours environ que dura la première occupation allemande, le vaillant archiprêtre se dévoua corps et âme à défendre les intérêts de la ville contre les envahisseurs. Ce ne fut pas une mince besogne. Les « Rapports officiels de la Commission belge » font foi que, de la seule ville de Malines, il fut expédié en Allemagne 28 trains,

entièrement chargés de meubles et d'objets mobiliers pillés dans tous les quartiers. Ils relatent notamment qu'à certains jours on compta jusqu'à 700 pianos sur les quais de la gare à destination des pays rhénans [1], Péronne fut un peu traitée suivant le même régime et c'est par wagons entiers que les pillards en gris de campagne qui l'occupèrent expédièrent outre-Rhin les meubles volés par eux sans vergogne de tous les côtés [2].

Le maire de Reims, lui, ne déserta point. Quand von Heeringen pénétra dans la ville, il l'y trouva

1. Pierre Nothomb. *Les Barbares en Belgique*, pp. 231-216, Perrin et Cie, Paris 1916.

2. Combien d'autres villes ne furent-elles pas traitées comme Péronne ! Dans le seul département de la Marne, on en compte plusieurs. Après un voyage qu'il fit dans cette région, en décembre 1915, M. Gaston Deschamps écrivait à ce propos dans le *Temps* : « Mme Frey, propriétaire de l'hôtel de Reims, à Suippes, a vu des scènes de pillage dont elle fait une véritable relation. Les Saxons, au commandement d'un de leurs officiers, déménageaient, à l'aide d'un convoi de camions automobiles, des couvertures, des édredons, des draps, des meubles, des machines à coudre, des jouets d'enfants. Pendant ce temps, les Bavarois pillaient Givry. Et les mêmes scènes de déprédation étaient organisées par le colonel d'un régiment de la garde prussienne à Ecury. Les habitants de Fromentières, de Sompuis, de Saint-Etienne-au-Temple, de Somme-Tourbe subissaient le même traitement.

« Les Allemands d'aujourd'hui sont déplorablement pareils aux Allemands d'autrefois. Tels ils étaient aux siècles lointains de leurs premières incursions, tels ils sont demeurés au cours des âges. C'est une race de proie. *Germanos ad prædam*, disait Tacite. Ils n'ont pas changé ».

Voir aussi sur ce même sujet le poignant article paru dans le *Correspondant* du 10 avril 1916, pp. 47-77, sous le titre : *La Ville envahie*, et les *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*, Payot, Paris, 1918, pp. 37, 49, 50, 99, 136.

Lorsque les mobiliers volés n'étaient pas utilisés en Allemagne, ils y étaient achetés par une sorte de bande noire, qui les revendait ensuite, après annonce dans les journaux, notamment dans les pays scandinaves. En mai 1917, un journaliste écrivait à propos de ce honteux commerce dans le *Tidens-Tegn* de Christiania : « Pourquoi ces trafiquants n'annoncent-ils pas en même temps une vente aux enchères d'esclaves, d'enfants et jeunes femmes de France et de Belgique, sur la Raadhusplads à Copenhague et au Marché aux bestiaux de Christiania ? Ce ne serait pas plus indigne que les autres annonces qu'ils font. »

qui, de pied ferme, l'y attendait[1]. Il y trouva aussi, dans chacune des paroisses, le clergé en son entier. En l'absence du cardinal Luçon alors au Conclave, comme je l'ai dit déjà, Mgr Neveux, vicaire général, et Mgr Landrieux, alors archiprêtre de la cathédrale et depuis évêque de Dijon, étaient là pour donner l'exemple. Ils le donnèrent, et d'une façon magnifique, soutenant les cœurs, relevant les âmes, forçant l'estime de tous.

Reims évacué, lorsque les artilleurs de von Heeringen prirent sauvagement pour cible la prestigieuse cathédrale, leurs obus eurent tôt fait d'allumer l'incendie dans sa charpente, « la célèbre forêt des combles » connue partout.

Sous l'action du feu, le plomb des toitures fondit et il commença à couler le long des rainures des colonnes, tandis que les débris enflammés se prenaient à tomber de la voûte sur la paille dont le sol était largement jonché. Or sur cette paille gisait encore une centaine de blessés allemands que le prince Henri de Prusse y avait fait déposer. Il suffisait de les y abandonner pour qu'ils devinssent les premières victimes de l'incendie criminellement allumé par leurs chefs. C'eût été un châtiment juste peut-être, mais à coup sûr bien inhumain. Le personnel médical et le clergé de la paroisse n'y pensèrent pas une minute. Bien au contraire, ils se hâtèrent de tout organiser pour sauver ces infortunés. Ils firent emporter d'abord sur des brancards ceux qui étaient le plus gravement atteints. Ils dirigèrent ensuite vers la porte de gauche de la basilique ceux qui pouvaient encore se tenir debout et marcher.

Lorsque la foule, justement exaspérée par le bom-

1. Le Dr Langlet a été cité à l'Ordre du Pays et nommé chevalier de la Légion d'honneur d'abord, puis officier.

bardement, vit apparaître ces malheureux dans leurs uniformes abhorrés, elle eut un sursaut d'effroyable colère. Tirés par des soldats qui étaient sur la place, quelques coups de fusil éclatèrent. Quatre Allemands furent touchés. Et, sauvés des flammes, les autres allaient peut-être tomber sous une pluie de balles vengeresses, quand, s'élançant devant eux les bras tendus pour les protéger, Mgr Landrieux parvint, à travers la foule hurlante, à leur frayer un passage jusqu'au musée [1].

A Vitry-le-François, où 600 personnes restaient à peine sur une population normale de 8.500 habitants, c'est l'abbé Nottin, curé-archiprêtre, qui s'offre comme otage et qui « empêche partiellement le pillage de la ville par l'ennemi », comme le déclare élogieusement la citation à l'Ordre du Pays qui lui fut accordée deux mois plus tard [2].

Le samedi, 5 septembre 1914, le général de Langle de Carry avait évacué Vitry dès les premières heures pour reporter ses lignes en arrière et s'établir solidement sur les hauteurs. Les administrations civiles avaient déjà abandonné la ville depuis deux jours. Afin de parer au désordre que cette fuite devait fatalement amener, l'abbé Nottin constitua une Commission provisoire et cette Commission l'élut aussitôt pour président.

Il n'y avait plus à hésiter. De par cette élection, c'était désormais à l'archiprêtre qu'incombait la charge de faire ce qu'aurait dû faire le maire, si le maire se fût trouvé à Vitry. Il le fit, et sans plus de

1. Mgr Landrieux fut vaillamment secondé dans cette circonstance par l'abbé Thinot, maître de chapelle de la cathédrale, tué plus tard à l'ennemi, et par l'abbé Andrieux, écrivain connu, décoré de la Légion d'honneur le 1er février 1917 pour sa brillante conduite au feu, en sa qualité d'aumônier des fusiliers-marins.

2. *Journal officiel*, 19 octobre 1914.

pouvoirs légaux que Mgr Marbeau, par exemple, n'en avait à Meaux à pareille heure, comme lui il ordonna et comme lui il fut obéi.

Déjà, la bataille faisait rage. De tous les côtés, le canon tonnait. La population était affolée. Femmes, vieillards, enfants, se pressent, tremblant et pleurant, autour de leur curé. C'est d'eux, les faibles et les petits, que tout d'abord l'abbé Nottin s'occupe et il leur donne les vastes cryptes de son église pour abri. Puis, il fait rouvrir l'hôpital. On l'avait malencontreusement fermé au départ de la municipalité. D'autorité, il y rappelle les cornettes blanches des Sœurs de Charité éloignées des lits des malades dix ans auparavant, et, au fur et à mesure que ces pauvres gens arrivent, il y installe paternellement les blessés.

Ce même jour, à 9 heures du soir, les premiers éclaireurs du prince de Wurtemberg pénètrent dans la ville. D'un ton hautain, un officier de uhlans réclame le maire comme otage. On lui répond : il est parti. Qu'à cela ne tienne, le presbytère prendra la place de l'Hôtel de Ville, et, de fait, l'archiprêtre et son vicaire, l'abbé Courtaux, sont arrêtés. Mais, deux otages, cela constitue une garantie de sécurité bien maigre pour des Allemands. Le uhlan en exige donc deux autres encore. Sur la prière de M. l'abbé Nottin, deux excellents catholiques, MM. Paillard et Bernat, se dévouent. Avec une simplicité héroïque, ils se constituent prisonniers volontaires et ils viennent se ranger, en futures victimes peut-être, aux côtés de leur curé.

Sur ces entrefaites, un régiment est arrivé. Il doit pousser jusqu'au faubourg pour constater que les Français l'ont évacué. Sur l'ordre du colonel, l'abbé Courtaux est placé en tête de la troupe et, une fois

de plus, l'humble soutane d'un prêtre français sert de palladium aux soldats sans peur et sans reproche du Kaiser.

Pendant que cette reconnaissance avait lieu, l'abbé Nottin était resté, avec MM. Paillard et Bernat, au café des Oiseaux, sous la garde d'un piquet. A une heure de la nuit, un officier supérieur l'y vint quérir pour le conduire chez le général Tuff von Tscheppe, commandant du VIII[e] corps. L'interrogatoire fut long et pressant. Il fut bien douloureux aussi. Du moins, porta-t-il quelques fruits, car c'est lorsqu'il prit fin que l'archiprêtre arracha à von Tscheppe la promesse formelle, si les réquisitions étaient servies, que la ville ne serait ni bombardée, ni pillée.

Cela n'empêcha pas du reste l'abbé Nottin et ses trois compagnons de continuer à être gardés à vue, au presbytère cette fois, par des factionnaires, baïonnette au canon et chargeurs garnis. Ces factionnaires ne quittèrent même pas l'archiprêtre, lorsque à onze heures du matin il se rendit à son église pour y célébrer la messe du dimanche, bien que la bataille eût repris avec fureur. Cette messe fut donc dite, mais avec un enfant de chœur d'un nouveau genre : un fantassin casqué à pointe, botté et armé, debout sur l'une des marches de l'autel !

Cette captivité, à laquelle une exécution sommaire pouvait à chaque instant mettre fin, et ses gardes ne se faisaient pas faute de le laisser entendre à M. Nottin, dura vingt heures. Au bout de ce temps, les quatre otages furent rendus à la liberté ; leur premier soin fut de pourvoir d'urgence aux besoins publics les plus pressants. Sous le soleil brûlant de septembre, les nombreux cadavres d'hommes et de chevaux tués dans les rues commençaient à s'y putréfier. Secondés par des équipes de fossoyeurs volon-

taires, M. Paillard et l'abbé Courtaux procédèrent le plus promptement possible à leur inhumation. Un grand incendie ayant été allumé par les obus, l'abbé Nottin, pour l'éteindre, s'improvisa capitaine de pompiers. D'autre part, les vivres manquaient, le pain surtout. Que faire ? Toutes les céréales disponibles avaient été réquisitionnées. L'archiprêtre court chez les autorités allemandes ; il prie, il supplie ; enfin, à force d'instances, il obtient quelques sacs de farine et il assure ainsi à la population civile la nourriture strictement nécessaire pour ne pas mourir de faim.

Le 11 septembre, afin de ne pas être encerclées, les troupes allemandes battirent en retraite. Le sous-préfet revint quelques jours après. Une « Délégation » fut officiellement installée à l'Hotel de Ville et, libérés des responsabilités qu'ils avaient dû assumer dans une heure critique, les abbés Nottin et Courtaux purent se consacrer de nouveau à de moins profanes labeurs [1].

Si, après les centres importants, on en vient aux villages, les noms à citer se présentent par centaines. C'est partout en effet que les curés de campagne se distinguent ; et leur abnégation, leur oubli d'eux-mêmes sont tels qu'ils frappent immanquablement tous ceux qui en ont le touchant spectacle sous les yeux. Des journaux de nuance foncièrement laïque les signalent : « Il est vrai, écrit par exemple le *Petit Parisien*, le 12 septembre 1914, après la victoire de la Marne, que les maires qui sont demeurés à

1. « Le sous-préfet revenu, le maire fut révoqué et le Conseil municipal dissous : M. Paillard, M. Nottin et M. Foureur, instituteur, dont la conduite fut remarquable durant l'invasion, furent nommés membres de la Délégation officielle, chargés d'administrer la ville. M. Nottin crut devoir bientôt donner sa démission pour se consacrer exclusivement à son ministère, mais cette désignation officielle était toute à son honneur » (*La guerre au diocèse de Châlons*, p. 72, P. Téqui, Paris, 1916).

leur poste sont malheureusement rares. Il reste des curés. J'en ai vu un qui, sur le cadavre d'un cheval, jetait des fagots allumés. C'était un vieillard à cheveux blancs, qui avait un visage de cire et une soutane élimée. Quand il a enseveli les morts, assisté les mourants et soigné les blessés que l'on amène dans sa commune, il brûle les chevaux. Personne ne le seconde... parce qu'il n'y a personne pour le seconder... » Les correspondants des feuilles protestantes font chorus avec nos journaux avancés. Et le *Daily Mail* n'hésite pas à écrire : « Les héroïques curés, qui, dans les villes et les villages, ont fait face aux Allemands, *se comptent par centaines*[1], pasteurs intrépides de troupeaux saisis par l'épouvante, hommes que leurs traditions et l'honneur ont enchaînés à leur poste, alors qu'autour d'eux tous les autres s'enfuyaient[2] ».

C'est pour mieux garder les biens de ses paroissiens, qui avaient presque tous évacué le pays devant l'invasion, que dans la Marne le curé de Chaudefontaine, M. Lequenne, s'improvisa maire de son petit village à l'arrivée des Allemands. Intelligemment assisté par l'instituteur, il les protégea de fait on ne peut mieux. Il en fut singulièrement récompensé du reste ; car, la marée allemande ayant fini par refluer, une lettre anonyme le dénonça comme ayant pactisé avec les envahisseurs. Heureusement le général, qui reçut cette « saleté », — c'est l'énergique expression dont il se servit, — n'en tint aucun compte. Il fit même davantage et il envoya ce triste factum au vaillant curé pour lui prouver combien il en était non seulement indigné, mais écœuré.

1. C'est nous qui soulignons.

2. *Daily Mail*, 7 octobre 1914. *The brave priests of France*, by Georg. C. Curnock.

A Pargny-sur-Saulx, près de Sermaize, le 6 septembre 1914, au milieu d'une grêle de mitraille, le curé relevait des blessés. Arrive une bombe incendiaire qui, tandis qu'il administrait un petit fantassin tout couvert de sang, le renverse lui-même et le crible de minuscules éclats. Le chirurgien-major du 72e se précipite vers lui et lui donne les premiers soins. Grâce à cette prompte intervention, le bon curé reprend connaissance. Mais quand on lui conseilla de se retirer, on ne put jamais l'y décider. Une heure après, il se remettait à l'ouvrage, comme s'il n'avait pas été blessé. Il ne quitta son village à moitié éventré par les obus qu'à la nuit noire, la tête bandée, sans chapeau, la soutane en loques, pieds nus ou à peu près, mais prouvant par son aspect minable comment il avait fait son devoir jusqu'au bout.

Cent autres curés payèrent non moins héroïquement de leur personne, durant la bataille de la Marne. Dans le diocèse de Châlons, par exemple, citons au hasard de la plume, l'abbé Laisnez, porté à l'Ordre du Pays, l'abbé Hugny, doyen d'Heiltz-le-Maurupt, l'abbé Briquet, curé de Montmirail, l'abbé Laplaige, curé de Villeneuve-les-Charleville, le doyen d'Ecury-sur-Coole, les curés de Givry, de Daméry, de Saint-Martin-d'Ablois, d'Avize, de Vertus, d'Orbain-l'Abbaye, de Mareuil-en-Brie, de Maisons, de Vienne-la-Ville, d'Esternay, etc., etc. [1].

Au diocèse de Verdun, même abnégation, même courage. Pendant la retraite générale qui précéda la victoire de la Marne, jours de deuil qui livrèrent aux troupes allemandes la moitié du pays meusien, les prêtres demeurèrent indomptablement fidèles à leurs postes ; une cinquantaine furent pris comme otages.

1. *La guerre au diocèse de Châlons*, passim. Téqui, Paris, 1916.

Ceux qui, sur l'ordre des autorités militaires, durent quitter leurs paroisses pour échapper, eux et leurs fidèles, aux atrocités qui les menaçaient, partirent la plupart, vrais pasteurs de troupeaux affolés, à la tête des tristes convois d'évacués. « Avec eux, a raconté leur évêque, Mgr Ginisty, ils campèrent le long des routes, ou dans des abris de fortune, partageant leurs privations et leurs souffrances, aidant surtout ces malheureux à supporter leur détresse. Quelques-uns, après la victoire de la Marne et de la Meuse, ramenèrent en partie leurs troupeaux aux bercails, hélas ! bouleversés, saccagés, à moitié détruits. Et peu à peu autour d'une église improvisée dans une grange ou dans le couloir d'un presbytère, la vie et le travail reprirent. »

Quand « le calvaire de Verdun » commença et lorsque des centaines de milliers d'obus tombèrent en déluge sur cette « petite Rome, qui donnait à ses habitants la musique de trente clochers », les curés de la région ne désertèrent pas leurs cures. Pour les en éloigner, il fallut des ordres d'évacuation formels : encore ne partirent-ils que les derniers, après tous les autres.

Un de nos grands généraux, « qui cependant, souligne l'évêque, ne partage pas, assure-t-on, nos croyances », disait un jour à Mgr Ginisty : « Nous avons dans l'armée deux grands facteurs d'énergie morale, les médecins et les prêtres-aumôniers : les médecins qui soignent les corps et les prêtres qui réconfortent les âmes ». Faisant allusion à cette parole, l'éminent prélat a écrit dans sa belle conférence sur Verdun[1] :

1. *Revue Hebd.*, 24 février 1917, *loc. cit.*, p. 475. Mgr Ginisty rapporte que des chefs de tous grades lui ont dit souvent sur le front : « Partout où ils se trouvent, les prêtres font admirablement leur

« Dans toutes les paroisses peu éloignées du front, les prêtres ont été par leurs conseils, leurs encouragements et leur belle assurance, des « facteurs d'énergie morale », autant pour les civils que pour les soldats. Grâce à eux, que de familles résistèrent à la peur et à la tentation de fuir des périls plus ou moins imaginaires ! Mais enfin, lorsque l'heure fatale du départ sonna, ils préparèrent les esprits à l'épreuve et ils soutinrent le courage de tous. L'un d'eux va, sous les obus, chercher les vieillards et les infirmes, les place sur des voitures et ne consent à s'éloigner de sa paroisse qu'après s'être assuré qu'il n'y a plus personne. Un autre a sa chambre à coucher traversée par un projectile pendant la nuit. Il ne se lève ni ne part plus tôt pour cela. Un autre obtient de rester avec l'instituteur et quelques notables, pour surveiller les intérêts matériels, des habitants évacués. Deux autres, curés de paroisses sur le front, ont reçu la Croix de guerre. — M. le curé de D..., encore dans sa paroisse avec une douzaine d'hommes, les réunit au presbytère : « Mes amis, « leur dit-il, nous sommes seuls ici : il faut que « nous nous occupions des affaires de tout le monde.

devoir. » Rapprocher de ce témoignage exclusivement militaire, le témoignage si élogieux rendu, — avec faits à l'appui, — par un instituteur public (incroyant), M. Alfred Tintignac, dans un article intitulé « Le Prêtre et l'Education aux armées » et publié dans la revue *L'Ecole et la Vie*, nº du 10 août 1918, Armand Colin, éditeur. M. Tintignac y a écrit entre autres choses : « que l'on se rassure ; je n'écrirai rien de contraire aux lois de l'Union Sacrée. Et je ne m'imposerai en le faisant aucune contrainte. Si je dénigrais l'action des ecclésiastiques, je proférerais un mensonge et je commettrais une injustice. Les membres du clergé que j'ai approchés, que j'ai appris à connaître et à apprécier, face au danger, ont fait preuve en toutes circonstances, et ils recherchaient souvent les plus périlleuses, d'un esprit de sacrifice, d'un mépris de la mort, d'une volonté inébranlable et d'une égalité d'humeur souriante, qui soulevaient partout une admiration sans réserve. Je tiens à leur adresser ici l'hommage du respect d'un laïque, qui les a vus de près devant la mort et qui ne saurait être suspect de partialité ».

« Mettez en commun vos attelages : labourez, « semez, cultivez tous les champs de la commune, « et, à la récolte, on donnera à chacun ce qui lui « reviendra, en nature ou en argent ». Et ces douze, hier encore divisés d'opinion politique, ont conclu un pacte d'union sacrée, pour travailler ensemble au bien public, grâce à la sage diplomatie de M. le curé.

« M. H..., curé de F... reste seul dans sa paroisse pendant dix jours après l'évacuation générale. Avec un officier, deux gendarmes et deux soldats, il visite les maisons de fond en comble, prend note de ce qui reste de denrées, de pommes de terre, de foin, de paille, de bois, etc. Il garde cet inventaire, pour rendre à chacun ce qui lui est dû. Forcé de partir à son tour, il reçoit de l'autorité militaire un certificat des plus élogieux pour sa belle conduite et, plus tard, de M. le ministre de l'Intérieur, de M. le préfet de la Meuse, de M. le sous-préfet de Verdun, une lettre de compliments. »

Ce ne fut pas seulement dans les Marches de la Lorraine, c'est tout le long de la frontière martelée par les talons allemands, que le même dévouement, le même oubli de soi-même se rencontra à chaque pas dans les presbytères.

L'héroïque curé de Troyon d'abord, l'abbé Dubois. Il porte la croix de guerre, après avoir été cité à l'Ordre de l'armée et il l'a, certes, bien méritée. Deux fois, en effet, durant ce tragique mois de septembre 1914, qui, sous la terrible ondée de sang dont il couvrit le Nord de la France, y fit éclore tant de fleurs d'héroïsme, il monta au fort au péril de sa vie : le 8 septembre d'abord, lors du premier bombardement, le 25 septembre ensuite, lors du second.

La première fois, « c'est par lui que les défenseurs

du fort, isolés du reste du monde depuis trois jours, apprirent que les Allemands avaient perdu la bataille de la Marne, ce qui leur rendit courage et espoir ».

Le 25 septembre, il sert de guide à deux sous-officiers du fort de Génicourt. Envoyés par leurs chefs pour voir exactement ce qui s'est passé à Troyon, ils se sont égarés en route et n'ont pas pu arriver au but. L'abbé Dubois s'offre alors pour les guider. Sous une pluie d'obus, il les conduit jusqu'aux fossés. Reste à y descendre et ce n'est pas facile, car ces fossés sont très profonds. Mais l'intrépide curé s'en est souvenu : il a pris cordes et échelles; on y descend donc quand même et, leur mission remplie, il a l'immense joie de ramener les deux sous-officiers sains et saufs.

A Rambervilliers, où le curé donne l'exemple d'un dévouement sans défaillance, c'est aussi vers les poilus sous le feu que va son vicaire, l'abbé Hecker. L'ennemi est à 2 kilomètres à peine. Qu'importe ? Les soldats ont besoin d'encouragements. Ils sont friands de tabac et de chocolat. Recevoir souvent lettres et journaux les enchante. Aussi, vaguemestre volontaire, l'abbé Hecker consacre gaiement le temps que lui laissent les soins aux blessés et l'inhumation des morts « au milieu des obus qui pleuvaient »[1] à faire sans cesse le va-et-vient entre

1. Citation à l'Ordre du Pays, *Journ. off.*, 4 avril 1916. L'abbé Godin, curé de Merly, fut si beau sous les obus, malgré ses soixante-dix ans, qu'il fut porté, lui aussi à l'ordre de la division par le général Beaudemoulin : « Prêtre de la plus haute valeur morale et d'un sang-froid toujours souriant ; desservant un village soumis aux tirs de l'artillerie ennemie, ne l'a jamais quitté depuis le début de la guerre, malgré ses soixante-dix ans, a toujours prodigué, de jour et de nuit, les soins de son ministère aux civils et aux militaires avec le plus grand mépris du danger et le dévouement le plus admirable ». Quant à l'abbé Halm, curé de Danemarie, en Alsace, il rendit de tels services à la cause française que le Président de la République voulut lui remettre lui-même, lors de l'un de ses voyages au front, la croix de la Légion d'honneur.

les tranchées et la ville pour encourager et combler de gâteries nos bons troupiers.

L'abbé Hecker s'est fait vaguemestre. A Clémery, l'abbé Vanier se transforme en facteur rural. Il ne se borne pas à faire fonction de receveur des postes. Il porte les lettres et il dessert, non seulement sa paroisse, mais plusieurs des paroisses voisines. Ce que faisant, il ne se livre pas à de simples promenades hygiéniques. Car, toutes les fois qu'il part, c'est sa vie qu'il expose, puisqu'il doit toutes les fois aussi franchir les lignes allemandes, au risque d'être arrêté et collé au mur comme espion. Au surplus, cela ne lui suffit pas et, entre deux tournées, il veille à l'extinction des incendies et à l'enlèvement des céréales, au repliement du bétail [1].

Son vieux confrère, l'abbé Lamy, curé d'Attienville, qui comme lui a été cité à l'Ordre du Pays, n'est pas moins admirable. Les Allemands, ah! il les connaît de vieille date, car, octogénaire, il a tâté de leurs geôles en 1870. Cela ne l'empêche pas, lorsque en 1914 ils reviennent, de ne point plier devant eux, et « sous des bombardements répétés, qui atteignent sa propre maison, de donner le plus bel exemple de fermeté souriante et d'activité » [2].

Un autre vieillard, l'abbé Gérard, fait l'admiration des soldats par sa bravoure et sa bonhomie. En deux mois, du 27 janvier au 28 mars 1915, son village de Baulecourt, près de Saint-Mihiel, est quatorze fois bombardé. Et toujours le vieux curé est

1. Citation à l'Ordre du Pays, *Journ. off.*, 4 avril 1916.

2. Citation à l'Ordre du Pays, *Journ. off.*, 4 avril 1916.
C'est pour une raison analogue que l'abbé Alph. Hœnzler a été porté à l'Ordre de l'armée : « Dans des circonstances très difficiles et au cours d'un bombardement d'une extrême violence, s'est prodigué auprès des blessés, sans souci du danger auquel il était exposé ».

à son poste, sous les obus qui tombent. Ne vous en étonnez pas; car, si de ses 500 paroissiens il ne reste plus grand monde au village, il s'y rencontre encore de la troupe. C'est aux blessés militaires que va le cœur du bon curé. Et il se consacre à eux avec un dévouement si inlassable qu'il est cité à l'Ordre de l'armée et décoré de la Croix de guerre [1].

Le chanoine Thouvenin est, lui aussi, un volontaire de la Charité. Apprenant au début de la guerre que la paroisse Sainte-Geneviève, dont le curé est mobilisé, est menacée par les Allemands, il quitte aussitôt sa stalle et s'y rend. Le bombardement commencé, « il se multiplie pour éteindre les incendies allumés par les obus » et lorsque « le village est devenu intenable, il le quitte le dernier ». Il y revient au contraire « le premier », dès que le retour est possible. « Il entraîne avec lui une partie de la population réconfortée par son exemple. Et il ravitaille, non seulement sa commune, mais encore plusieurs des villages environnants [2]. »

Lorsqu'ils se présentèrent à Somme-Suippes, les Allemands y trouvèrent l'abbé Dutilleul. « Dire que c'est un jésuite, c'est dire que c'est un homme énergique et décidé. On veut qu'il indique où sont les troupes françaises. Carrément planté devant le chef qui le questionne, le Père répond que sa conscience de prêtre et de Français ne lui permet pas cette lâcheté. Les menaces n'y firent rien. On le laissa, reconnaissant que c'était un homme de cœur [3]. »

Le château de Blaye (Marne) a défrayé la chro-

1. L'abbé Crépin, curé d'Anchonvillers, resta sous les obus, malgré son grand âge, soixante-dix-huit ans, jusqu'au moment où l'autorité militaire le fit évacuer sur Amiens. Il n'y arriva hélas ! que pour y mourir d'épuisement quelques jours après.

2. Citation à l'Ordre du Pays, *Journ. officiel*, 2 mai 1915.

3. *La Guerre en Champagne*, p. 250. Téqui, Paris, 1916.

nique. C'est la somptueuse demeure dont les riches collections d'art attirèrent l'attention experte de l'Altesse Royale ou Impériale, qui y établit son quartier général pendant quelques semaines et qui, en déguerpissant devant nos pantalons rouges, très largement les pilla en connaisseur[1]. Le P. Sœnhlin, jésuite, était curé intérimaire à Blaye, comme le P. Dutilleul à Somme-Suippes, lorsque le flot teuton y déferla. Parlant allemand avec aisance, il se porta courageusement à la rencontre des avant-gardes, et s'entremit heureusement entre les autorités militaires et la population. Pendant la bataille de la Marne, il demeura sans sourciller sous les obus. Il s'empressa auprès des blessés, — il y en eut environ quinze cents à Blaye — et, par son calme plein de vaillance, prévenant toute panique, il réconforta ses bons paysans. Quant aux Allemands, il sut tellement s'imposer à leur respect que le village n'eut pas à souffrir de leur part le moindre attentat[2].

Au cours de la bataille de la Marne, l'abbé Formé, curé de Germiny-l'Evêque, près de Meaux, déploya un tel courage d'abord à Vareddes, dont l'église avait été transformée en ambulance, ensuite sur le champ de bataille et enfin dans les ambulances allemandes de Lizy-sur-l'Ourcq qu'il reçut le ruban rouge. Il ne s'était pas borné à se dévouer sans mesure auprès des mourants français. Sans crainte aucune, il avait durement reproché aux Allemands dans leur propre langue la barbarie avec laquelle ils venaient de massacrer le vieux curé et onze habitants[3].

« Vous serez administrateur de Chaulnes, en l'ab-

1. V. Commission d'enquête française, Rapports et procès-verbaux. T. I, p. 17. Paris, imprim. nation. 1915.

2. Citation à l'Ordre du Pays, *Journ. off.*, 4 avril 1915, p. 3.366.

3. Citation, *Journ. off.*, 19 juin 1917.

sence du Maire » dit, le 29 août 1914, un général à l'abbé Truffet, curé de cette ville, quand les Allemands y arrivent. Soit. Et, aussitôt pour bien prouver à son redoutable interlocuteur qu'il prend son rôle au sérieux, l'abbé Truffet commence à discuter avec lui. Il en obtient quelques concessions, il fait semblant de lui en faire quelques autres. Mais il se garde bien de lui dire qu'il profite de l'autorité que lui donne sa charge provisoire pour mener à bonne fin certains sauvetages. Sous la conduite d'un lieutenant, une vingtaine de soldats sont restés cachés dans un bois. L'abbé Truffet les y ravitaille d'abord ; puis, le moment venu, il leur fournit une carte et il leur donne les indications nécessaires pour qu'ils rentrent à Amiens. Dans une autre circonstance, il rend à un dragon isolé le même service. Il sait bien que, ce faisant, il expose sa vie. Mais il n'hésite point, parce que, en agissant ainsi, il rend à la France quelques combattants [1].

Le presbytère d'Haudainville (Meuse) est devenu un vaste garde-meubles. C'est qu'au moment de l'évacuation, l'abbé Gruey, — il a soixante-quinze ans passés, — a déclaré qu'il restait au village, puisqu'il s'y trouvait encore des troupiers. « Je ne partirai que quand nos soldats partiront eux-mêmes ». Alors, avant de s'éloigner, les paroissiens ont porté à la cure les objets auxquels ils tenaient le plus. Les 900 habitants disparus, le vieux curé s'est consacré tout entier aux soldats. Il est à leur service tous les

1. Citation à l'Ordre du Pays, *Journ. off.*, 2 mai 1915. A rapprocher de cette citation cette autre publiée dans le *Journ. off.* du 27 octobre 1917. M. Boulanger, curé de Ricquebourg (Oise) : « A donné à des soldats français des indications qui leur ont permis de regagner leurs lignes et leur a procuré des vivres ; n'a pas hésité non plus à fournir les renseignements qu'il possédait aux patrouilles françaises lors de la retraite des Allemands et alors que ceux-ci stationnaient encore aux alentours. »

jours, dès cinq heures du matin. Et c'est en foule que ceux-ci viennent vers lui pour se confesser, surtout la veille d'une action. Les aumôniers font du ministère sans doute, mais ils passent rapidement la plupart du temps. Et le travail du curé est autrement chargé et incomparablement plus fécond, ainsi que l'écrivait à Mgr Ginisty un de ces aumôniers. Pour pouvoir se dévouer plus pleinement, le vieux prêtre a singulièrement simplifié sa vie. De servante, il n'en a plus; de confortable, pas davantage; de traitement, encore moins. Mais sa maigre pitance est assurée, car c'est celle de la troupe, qui partage de grand cœur son « singe » avec lui. Moyennant quoi, il est l'appui et la consolation de milliers de soldats depuis des mois. Il n'en demande pas davantage[1], et il est tout étonné, quand un jour on lui apporte, avec une magnifique citation à l'Ordre de l'armée, la croix de guerre dans son presbytère à moitié démoli par les obus.

En présence de tels faits, qui donc pourrait s'étonner qu'à l'occasion les préfets rendent hommage à tant de vaillance unie à tant de simplicité? Celui de Meurthe-et-Moselle, M. Mirman, va féliciter de sa belle conduite l'abbé Gaudel, curé de Magnières, et il l'embrasse cordialement sur le lit où une blessure le retient. Celui des Vosges, M. Linarès, en tournée avec Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié, à travers les communes dévastées de son département, installe à la mairie de Bertrimoutier l'abbé Chalumeaux, stoïquement demeuré aux côtés du curé, son frère, malgré tous les dangers. Et c'est un prêtre de plus qui, dans ces jours sombres, fait fonction de maire et dirige la municipalité.

1. *Verdun*, Conférence par Mgr Ginisty, *loc. cit.*, pp. 476-477.

Le clergé du Nord ne fut pas, en matière de dévouement, au-dessous de ceux de l'Est et du Centre. Tous les prêtres ne puisent-ils pas du reste à la même source leur esprit de sacrifice? Tous ne vont-ils pas s'approvisionner d'abnégation au pied du même Crucifix?

Ainsi que je l'ai fait remarquer déjà, parmi les « Villes Martyres », large fut la place qui échut glorieusement à la cité d'Arras. Le 22 septembre 1915, les obus allemands y avaient déjà fait parmi les civils, 620 victimes. Jusqu'au moment où sonna l'heure de la délivrance, combien n'en renversèrent-ils pas d'autres encore dans ses murs défoncés, où ils fauchaient aveuglément femmes, vieillards et enfants! Mais, si l'hécatombe fut effroyable, nul du moins n'y manqua des secours de la religion, car tous les prêtres valides étaient à leur poste et ils ne le désertèrent jamais. Ils ne se bornèrent pas à y vaquer aux devoirs paroissiaux. Ils s'y adaptèrent de tout cœur aux besognes les plus disparates et souvent aux tâches les plus pleines de danger : les uns, comme l'abbé de Bonnières, allant chaque matin et par tous les temps chercher sur une baladeuse dans les faubourgs occupés par les troupes les restes de l'ordinaire des soldats, afin de les distribuer aux indigents; les autres, aidant leurs paroissiens à déménager un lit, une table, quelques chaises boiteuses, mobilier misérable que ces pauvres gens essayaient de soustraire au bombardement; ceux-ci, comme les professeurs du collège Saint-Joseph, traînant au cimetière sur une voiture à bras, les cadavres déjà à moitié décomposés des soldats; ceux-là se multipliant pendant les nombreux bombardements qu'eut à subir la ville pour secourir les blessés ou, comme MM. Miseron et Flament dans la

cathédrale incendiée, « se jouant des obstacles et des flammes », suivant le témoignage de leur évêque, Mgr Lobbedey[1].

Bon sang ne saurait mentir. La mère de M. l'abbé de la Forest-Divonne, vicaire à Saint-Géry et aumônier de l'Hospice des vieillards, avait été citée à l'Ordre de l'armée comme infirmière, et ses deux frères, officiers l'un et l'autre, y avaient été inscrits après avoir été tués à l'ennemi. Il se montra digne d'eux dans le plus furieux peut-être de ces bombardements sauvages. Le 30 octobre, un obus ayant démoli une partie de l'Asile et, d'un seul coup, terrassé 47 des malheureux veillards qui s'y trouvaient, il accourut immédiatement. Sans souci aucun du danger, car le bombardement continuait avec une intensité effrayante, il prodigua les premiers soins aux blessés, il releva les cadavres et, pour employer les termes mêmes de sa citation à l'Ordre du Pays, il donna « dans le désarroi de l'établissement, la preuve d'un sang-froid admirable et d'un courage au-dessus de tout éloge »[2].

L'abbé de la Forest-Divonne ne fut pas le seul porté à l'ordre du jour pour sa belle conduite durant ces longs mois de deuil. L'abbé Vaillant, curé de Saint-Nicolas-lès-Arras et l'abbé de Bonnières, curé de Saint-Sauveur, eurent le double honneur d'une citation à l'Ordre du Pays et d'une autre citation à l'Ordre de l'armée, tant leur dévouement admirable et leur magnifique courage les avaient signalés à tous[3].

Quant à l'abbé Lemire, député, c'est à Hazebrouck

1. Mgr Lobbedey. « Le martyre d'Arras », *Rev. Hebd.*, 11 mai 1916, p. 161.

2. *Journ. off.*, 2 mars 1915.

3. *Journ. off.*, 4 août 1915, 4 avril 1916.

qu'il se dépensa pendant toute la guerre, avec une persévérance et un dévouement que la croix de la Légion d'honneur récompensa bien justement. Sans doute, c'est en qualité de maire qu'il agit surtout, mais ce maire n'en portait pas moins une soutane, et, dans son dur labeur quotidien, c'était son cœur de prêtre qui l'inspirait souvent et qui, en tout cas, le soutenait toujours[1].

II

Le clergé séculier dans les régions occupées par les Allemands. — Haine spéciale des troupes allemandes en ce qui concerne les prêtres catholiques. — Le terrorisme, méthode de guerre adoptée par les Allemands. — Diverses proclamations allemandes. — Le cas que les Allemands en font. — Les otages civils. — Le haut clergé d'abord, le clergé paroissial ensuite, toujours en tête des listes d'otages. — Curés internés dans les camps allemands. — Plusieurs d'entre eux y meurent. — Mauvais traitements infligés à d'autres. — Prêtres poussés au premier rang des unités combattantes comme boucliers vivants. — Jeux cruels : « Pour faire peur ». — « Pour s'amuser ».

Que dire du clergé appartenant aux régions envahies ? Et quelles années chargées d'angoisses ne

1. La nomination de M. l'abbé Lemire fut motivée de la manière suivante : « Nommé maire d'Hazebrouck, à la veille des hostilités, avec un conseil municipal tout nouvellement élu, a assuré d'une façon remarquable et avec un dévouement de tous les instants le fonctionnement des services municipaux, et particulièrement de ceux inhérents à l'état de guerre : comité central d'assistance, vestiaire de guerre, caisse de chômage, dispensaire pour malades et blessés.

« Toujours à son poste, par ses actes, ses appels à la population, a maintenu la confiance et le sang-froid autour de lui aux moments les plus critiques de l'invasion, et empêché l'exode des habitants. A pris toutes les mesures d'assistance utiles à l'égard des milliers de réfugiés venant des régions envahies du Nord et de la Belgique, dont il a ainsi assuré les besoins matériels immédiats ». *Journ. off.*, 24 février 1917.

vécurent pas des centaines de prêtres sous la lourde botte allemande! En proie aux vexations les plus diverses, sans cesse épiés, à la merci d'une dénonciation anonyme, ils étaient arrêtés sous le moindre prétexte. Et de la geôle au conseil de guerre, en pays occupé, le passage n'était que trop facile. Inculpés, il était rare que les prêtres fussent acquittés. C'était une condamnation qui le plus souvent clôturait les poursuites : condamnation à la prison, condamnation aux travaux forcés, et même condamnation à la mort.

C'est à être passé par les armes que l'abbé B... fut ainsi condamné pour un sermon qui n'avait rien de subversif, mais où il avait noblement envoyé du haut de la chaire un salut à l'Alsace-Lorraine. Pendant plusieurs semaines il languit, s'attendant tous les matins à être conduit devant le peloton d'exécution et à recevoir la fatale décharge. Enfin, un jour, il apprit que la mort lui serait épargnée. Le Kaiser s'était montré magnanime : de cet innocent, dont dix balles auraient pu faire un martyr, il avait consenti à faire seulement un prisonnier, et, dans son impériale clémence, il s'était contenté de lui infliger dix ans de forteresse.

Dix ans non point de forteresse seulement, mais de travaux forcés, furent le lot du chanoine Leclercq curé de Saint-Christophe à Tourcoing. Presque au même moment, M. Dron, sénateur radical socialiste, maire de Tourcoing, était interné à la prison de Loos. Dès qu'il en fut informé le chanoine Leclercq s'empressa d'écrire au Vatican. Mais ce qu'il y demanda, ce ne fut pas sa grâce : ce fut que la Secrétairerie d'Etat intervînt pour obtenir la délivrance de celui qui, au temps de sa puissance, l'avait toujours traité en adversaire et parfois même en ennemi.

Le conseil de guerre devant lequel passa l'abbé Lebbe, curé d'Hem-Lenglet, diocèse de Cambrai, eut la main un peu moins lourde que celui qui avait condamné l'abbé Leclercq. Il ne lui infligea qu'un an de détention dans une forteresse « pour avoir favorisé la fuite d'un certain nombre de jeunes conscrits français ». Mais les geôliers de Grosstrelitz, où l'abbé Lebbe purgea sa peine, — et au delà, car il ne fut libéré qu'en décembre 1918, après l'armistice, — se rattrapèrent et ils firent subir au vaillant curé les traitements les plus odieux.

Echappaient-ils aux conseils de guerre, les prêtres étaient souvent gardés à vue, ou surveillés comme des malfaiteurs vulgaires. Pendant tout le temps de l'occupation, l'abbé Campagne, curé de cette ville de Loos dans la prison de laquelle M. Dron était enfermé, dut faire fonctions de maire. Sur l'injonction des Allemands bien entendu ! Voici comment ce maire était traité : on pourra juger par là comment devaient l'être les curés qui ne portaient pas l'écharpe municipale. D'octobre à avril, l'abbé Campagne vit constamment deux factionnaires monter la garde à son humble porte. Il ne pouvait avoir de rapports avec ses « administrés » que trois fois par semaine, le dimanche pour la messe, — c'était bien le moins en vérité, — et le mardi et le jeudi de 9 heures à midi. Encore, ces jours-là, il était en surveillance, flanqué qu'on l'apercevait immanquablement d'un soldat qui parlait notre langue et qui naturellement l'espionnait. Les autres jours de la semaine, si l'on avait besoin de lui, il fallait recourir à la « Kommandatur ». L'autorisation était-elle accordée ? Un soldat armé venait chercher le curé en son presbytère et il l'accompagnait auprès du malade qui le demandait.

Malgré toutes ces avanies, l'abbé Campagne ne

broncha pas. « Il affronta souvent au péril de sa vie, les exigences des vainqueurs, qui le traitaient en otage responsable, faisant preuve ainsi d'un sang-froid et d'un dévouement de tous les instants ». Et sa citation à l'Ordre du Pays, à laquelle j'emprunte ce témoignage déjà si beau, ajoute comme pour le rehausser encore : « Il a accompli tous ces actes méritoires avec une simplicité et une modestie, qui en doublent la valeur »[1].

En mars 1917, lorsque Hindenburg se replia « stratégiquement » sur ses fameuses lignes, les Allemands saccagèrent, d'une manière pire que les Vandales, les pays qu'ils étaient obligés d'abandonner. Mais ils ne se contentèrent pas de livrer les maisons aux flammes après les avoir pillées, de faire sauter les églises[2], d'empoisonner les puits, de scier au pied les grands arbres des routes, d'abattre dans les jardins et les vergers les arbres fruitiers ou de les entailler et écorcher de manière à les faire périr, de briser les instruments agricoles, charrues, herses, faucheuses, moissonneuses, râteaux mécaniques et semoirs, avec cet instinct de destruction qui est le

1. *Journ. off.*, 4 avril 1916.

2. A titre de document, voici un passage de l'article que, sous le titre *Dans la zone de destruction*, le Dr Ad. Kœster, correspondant de guerre du *Vorwærts*, publia dans ce journal, le 8 avril 1916 : « Au sud d'Arras. Un village brûle. Nous sommes près de la ligne de feu. Aux deux extrémités de la localité, des maisons aux toits de chaume flambent en chassant des flammes énormes. Dans l'église sont installés nos chevaux. Des verrières multicolores, les saints regardent ce spectacle. Les murs de l'église portent déjà les trous dans lesquels des petits sachets d'explosifs ont été déposés. Des mèches s'en vont de trou en trou. Elles se terminent à l'entrée de l'édifice sur la tour, où, à droite et à gauche, béent également deux autres excavations remplies de sacs. Là-dessus on lit : « Attention ! Danger de mort ! » Demain la vieille église aura sauté. » — Et voilà l'irréprochable humanité » avec laquelle les Allemands firent la guerre ! Quant à la manière dont ils pillaient méthodiquement les églises, elle a été exposée au long et au large dans une circulaire « secrète », émanée de l'Etat-Major de la IIIe armée *La Pol.* n° 3294, 18, datée du Q. G. A. 20/5/18 et signée : Pour le commandant d'armes, Mangoldt.

génie propre de leur race et qui cette fois devait tant les desservir, durant leur grande offensive du mois de mars 1918. Après avoir saccagé et volé les biens, ils s'en prirent aux personnes. Déjà, ils avaient procédé, en France comme en Belgique, à la déportation de milliers d'habitants qu'ils avaient envoyé travailler dans nos départements occupés ou même en Allemagne. Mais, si nombreuses qu'elles fussent, ce n'étaient là que des déportations individuelles. Dans leur génie malfaisant, ils généralisèrent cette exécrable opération et, à l'exception des femmes ayant des enfants en bas-âge, quand ils battirent en retraite, ils poussèrent devant eux, comme un vil bétail, toute la partie valide de la population des deux sexes. De seize à soixante ans, personne n'échappa à cette déportation sans jugement, pas même les malades les plus graves[1].

1. Cf. *Huitième Rapport* (en date du 12 avril 1917), de la « Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens. »

Cette Commission, présidée par M. Georges Payelle, premier président de la Cour des Comptes, est composée en outre de MM. A. Mollard, ministre plénipotentiaire, Georges Maringer, conseiller d'Etat, et Edmond Paillot, conseiller à la Cour de Cassation. Elle a donné jusqu'ici douze Rapports avec Procès-verbaux d'enquête et Documents divers, publiés en plusieurs volumes grand in-4° par l'Imprimerie nationale, de 1915 à 1919.

La « Commission d'enquête » a publié, à titre de spécimen du genre, dans son IXe Rapport (Paris 1917, pp. 23 et 24) une « Notice (comprenez, un Règlement allemand) concernant les colonnes de travailleurs civils » déportés, — et une autre, concernant les habitants non évacués, mais, n'en devant pas moins travailler sur place, qui, déclare-t-elle « dépassent dans cet ordre d'idées, toute imagination » et « ne sont autres chose que le rétablissement au profit de l'Allemagne de l'esclavage sous sa forme la plus dure et la plus révoltante. » L'expression « Esclavage » n'est point trop forte, car la seconde de la proclamation se terminait ainsi : « 3° Les enfants fainéants (c'est-à-dire ceux qui ne travaillent pas à la satisfaction des Allemands aux épuisants travaux qu'on leur imposait) seront punis A COUPS DE BATON. — De plus, le commandant (se) réserve de punir les fainéants ouvriers de VINGT COUPS DE BATON TOUS LES JOURS. On peut se reporter également aux déclarations qui ont été faites sur ce sujet à la tribune par les députés du Nord, — tous socialistes, — emmenés en captivité par les Allemands : séance

Le « Rapport » de la Commission française auquel nous empruntons ces détails spécifie qu'avec les médecins et les pharmaciens, les prêtres avaient été, comme toujours, des premiers désignés pour ces proscriptions. C'est ainsi que le 18 mars 1917, en se retirant de Noyon, les troupes allemandes emmenèrent le chanoine Lagneau, curé-archiprêtre de la cathédrale, et sept autres prêtres avec lui. Elles firent de même pour Mgr Lesur, chanoine de Carthage, qni était maire de Mortiers, dans l'Aisne. Et, en juillet 1918, lorsque après s'être brisées contre le mur d'airain de nos armées, elles commencèrent à être invinciblement refoulées par nos poilus bleu casqués et à procéder, la rage au cœur, à la série de replis sanglants qui la devaient définitivement bouter hors de France, elles emmenèrent avec elles de nouveaux troupeaux d'otages, parmi lesquels se trouvaient neuf fois sur dix des curés.

La consécration la plus magnifique que pût recevoir l'héroïque vaillance du clergé français, c'était la haine des hordes allemandes. Elle ne lui fit pas défaut. Cette haine se déchaîna même contre eux avec une violence toute significative, une violence qui en dit beaucoup pour peu qu'on veuille y réfléchir.

Lorsque, dans la première quinzaine d'août, les Allemands arrivèrent à Grivegnée, en Belgique, le major Dieckmann, commandant de la garnison, fit

du 22 octobre 1918, discours de M. Delory ; séance du 19 novembre même année, discours de M. Inghels ; séance du 3 décembre 1918, discours de M. Coutant, député d'Ivry. Voir aussi : Sénat, séance du 27 mars 1919. Rapport de M. Reynald, au nom de la « Commission chargée d'étudier les questions intéressant particulièrement les départements libérés de l'invasion et relevant les crimes et les actes de sauvageries commis en grand nombre par les Allemands. »

afficher sur les murailles un « Avis à la population ».

Le premier des 17 articles de cette proclamation de Peau Rouge était ainsi conçu :

« Comme otages, sont placés en première ligne les prêtres, les bourgmestres et les autres membres de l'administration. »

Les prêtres tout d'abord. C'était une sorte de déclaration de principes. On s'y conforma strictement en Belgique. On s'y tint en France avec non moins de ponctuelle rigueur. Et à Saint-Dié comme à Grivegnée, on lut un jour, le 27 août 1914, sur un placard allemand signé par le général commandant en chef, Knœrzer :

« Seront tous responsables :

« M. le Curé, le Maire, l'Adjoint du maire et les Instituteurs pour (*sic*) des actes d'hostilité de la population...

« M. le curé, le maire, l'adjoint et les instituteurs auront à se présenter immédiatement après l'entrée de nos troupes à la Commandature de la place, qui me réserve (*sic*) le droit de les retenir comme otages pour l'exécution de ce qui est dit ci-dessous à leur égard. »

Cette proclamation, qui était une sorte de proclamation-type *préparée d'avance*, fut affichée dans un certain nombre de localités lorraines. Le *fac-similé* en a été donné dans les *Proclamations allemandes en Belgique et en France*, que j'ai déjà eu l'occasion de citer [1].

1. Fascicule in-folio, p. 17. Typ. Bentelli A.-G., Bümpliz-Bern, 1917.

On trouvera dans ce même fascicule les fac-simile de plusieurs autres documents particulièrement odieux. Je me borne à en signaler deux :

1° L'*Ordre à la population liégeoise* qu'après l'abominable massacre

Les termes en pouvaient différer un peu quelquefois, mais le fond en restait invariable, et toujours le curé était désigné comme devant figurer en tête de la future liste des ôtages, le curé même avant le bourgmestre ou le maire, le curé le premier de tous.

La principale raison de ce classement privilégié, en dehors des calomnies dont on avait sursaturé l'esprit des soldats luthériens en ce qui concerne le clergé catholique, fut la persuasion que partout où la résistance se rencontrait, elle était sûrement due aux prêtres. « Vous serez fusillé parce que vous avez

de la population civile d'Andrenne, le général von Bulow fit afficher à Liège et où sont imprimées ces lignes qui le déshonorent à jamais :

« La population d'Andenne, après avoir témoigné des intentions pacifiques à l'égard de nos troupes, les a attaquées de la façon la plus traîtresse. (Ce fait était absolument faux.) Avec mon autorisation, le Général qui commandait ces troupes a mis la ville en cendres et à fait fusiller 110 personnes.

« Je porte ce fait à la connaissance de la ville de Liège pour que ses habitants sachent à quel sort ils peuvent s'attendre, s'ils prennent une attitude semblable ».

2° La *Proclamation* qu'à la suite d'un coup de main heureux de quelques soldats belges, qui avaient réussi à détruire la voie et le télégraphe sur la ligne de Lovenjul-Verbryck, le maréchal von der Goltz, Gouverneur général de la Belgique, n'eut pas honte de faire apposer sur les murs de Bruxelles, le 5 octobre 1914. On y pouvait lire :

« A l'avenir, les localités où a (*aura ?*) eu lieu la destruction des chemins de fer ou ligne télégraphique seront punies sans pitié (*il n'importe qu'elles soient coupables ou non de ces actes*).

« Dans ce but des otages ont été pris... ils seront immédiatement fusillés ».

Qui dira jamais si la balle sous laquelle von der Goltz tomba en Turquie ne fut par le châtiment permis par la Providence pour le punir d'un si révoltant cynisme ?

Dans tous les cas, on n'a qu'à mettre en regard de ces proclamations sauvages la Proclamation, en date du 1er décembre 1918, par laquelle le Maréchal Foch notifiait aux habitants de la rive gauche du Rhin que l'autorité militaire alliée prenait le commandement du pays occupé. Ce simple rapprochement montrera éloquemment la différence des deux manières, la manière française et la manière allemande.

été l'âme de la résistance », voilà une parole qui fut adressée, explicitement ou équivalemment, à bien des prêtres durant la guerre. L'imputation était fausse, mais elle n'en constituait pas moins un certificat glorieux de patriotisme, et, ce qui en rehaussait singulièrement la valeur, ce certificat était signé par l'ennemi lui-même [1].

Partout où ils le purent, les envahisseurs prirent tout d'abord pour otages les évêques ou ceux qui leur touchaient de plus près. C'est ainsi que Mgr Charost devint le premier otage de Cambrai, Mgr Chollet le premier de Lille, et Mgr Foucault le premier de Saint-Dié [2]. A Reims, en l'absence du cardinal Luçon, les Allemands donnèrent une place de choix à Mgr Neveu, évêque d'Arsinoé, vicaire général, et au chanoine Camu, son collaborateur à l'archevêché.

Le chanoine Parmentier, vicaire général, et l'archipêtre de la cathédrale eurent le même honneur à Soissons. Cet honneur fut partagé à Douai par les curés des trois paroisses de la ville, en même temps que par le maire et par le procureur général, et à Châlons-sur-Marne par le doyen du Chapitre, M. le chanoine Rémy [3].

1. « Se venger sur le curé, l'arracher à son ministère pastoral, tel est le but que paraissent avoir visé nos ennemis. Pour eux, le curé catholique est trop bon français : il leur est naturellement suspect et ils ne s'en cachent pas. Ils redoutent son influence morale, ils voient en sa personne un foyer ardent de patriotisme et « *l'âme de la résistance* ». Aussi cherchent-ils à mettre la main sur lui et à paralyser son action en le tenant à distance de ses paroissiens. » Mgr Péchenard, évêque de Soissons. *Le Martyre de Soissons*, p. 203. Paris, Beauchesne.

2. Lorsque les Allemands évacuèrent Cambrai sous l'irrésistible poussée anglaise, ils emmenèrent Mgr Charost. Ce fut M. l'abbé Thuliez, curé de Saint-Druon, qui, faisant fonction de maire, félicita nos Alliés à leur arrivée.

3. Il était dit dans l' « Avis à la population » signé du général commandant en chef et placardé le 12 septembre sur les murs de Reims : « Ces otages seront fusillés au moindre *désordre* ». Ce dernier mot est souligné dans la proclamation (V. *Proclamations alle-*

Lorsque les armées occupantes ne trouvaient pas à leur portée des membres de la Prélature, on se rabattait sur les curés. C'est ainsi qu'à Roubaix on arrêta d'un seul coup comme otages, — avec bien d'autres habitants du reste, — l'abbé Bataille, curé doyen de Notre-Dame, l'abbé Comeriaux, doyen de Sainte-Elisabeth, l'abbé Colpin-Benoni, curé du Saint-Rédempteur, l'abbé Marais, curé de Saint-Antoine, et l'abbé Bayart, curé de Saint-Joseph.

Un très grand nombre d'autres prêtres furent arrêtés de même un peu partout. Plusieurs furent relâchés, mais beaucoup furent, contre tout droit et toute justice, envoyés en captivité dans les camps de concentration par delà le Rhin. Les Allemands avaient du reste procédé de la même facon en Belgique. Dans le diocèse de Namur ils avaient arrêté 89 prêtres, qu'ils conduisirent presque tous en Allemagne. Les diocèses de Malines et de Liège ne furent pas mieux traités par eux. Ils agirent de même en France. Si bien qu'au commencement de 1915, Mgr Turinaz comptait une vingtaine de prêtres prisonniers en Allemagne pour le seul diocèse de Nancy, et Mgr Ginisty près de quarante pour Verdun. Quant à Mgr Péchenard, il a donné une liste de plus de cent de ses prêtres, qui furent emmenés en Allemagne, soit comme déportés civils, soit comme prisonniers militaires [1].

mandes en Belgique et en France, p. 25). Et ce n'était point là une vaine menace. Car, ainsi que l'écrit justement M. Gaston Deschamps, « La vie des otages était toujours à la merci d'un caprice ou d'un hasard. Une parole téméraire, le geste imprudent d'un de leurs compatriotes, une rixe entre soldats et habitants, cela suffisait pour les mener devant le peloton d'exécution. Les fusils étaient toujours prêts à partir ». (« Aux régions dévastées. » *Rev. des Deux Mondes,* 15 juillet 1917, p. 408.)

1. *Le Martyre de Soissons,* pp. 204-209. Lire ce que M. Rayé, curé de Guny, eut à souffrir dans les camps de Halle et de Zebst. (pp. 210-214.)

Condamnés d'abord à coucher chaque nuit au poste sur une poignée de paille, pendant deux mois, c'est un genre de traitement que les Allemands aimaient beaucoup à infliger aux otages, l'abbé Prévost, curé de Curlu, et le curé de Longueval, furent finalement emmenés, le premier à Péronne et le second à Saint-Quentin. L'abbé Neveu, curé de Champieu, et l'abbé Aug. Aubry, curé de Dreslincourt, furent déportés en Allemagne, comme tant d'autres, avec une partie de leurs paroissiens[1]. Le chanoine Couvreur, curé de Nesles, traîné d'abord à Ham, fut ensuite successivement interné à Cassel, à Hassenberg et à Celle. Le curé de Doyécourt, l'abbé Trimbalet, fut emprisonné dans le camp de Witenberg, de sinistre mémoire. C'est dans ce camp que, après avoir été plusieurs fois collé au mur pour être fusillé, mourut l'abbé Vilbert, curé de Lesbeufs; il tomba au chevet des typhiques, lâchement abandonnés par les médecins allemands et leurs infirmiers[2]. L'abbé Andrieux, curé de Flancourt, évacué

1. V. *Ma captivité en Allemagne*, par l'abbé Aug. Aubry. Perrin et Cie, Paris, 1916.

2. « Tous les médecins et infirmiers allemands s'étaient enfuis, depuis les premiers jours de la contagion. Mais il nous était venu, vers le 7 février, six médecins anglais, qui, de leur plein gré, s'étaient offerts pour essayer de lutter contre la maladie. Ils déploraient l'absence de tout moyen de traitement... Nous perdîmes d'abord l'un de ces médecins, puis un second la semaine d'après, et puis le major Pry, et encore deux autres. Un seul de ces officiers anglais n'a pas été malade. Le total des morts fut de 1.500 Russes, plus 300 Français et 87 Anglais » (*The Story of a Prisoner of War*, by Arth. Grenn-London, Chatto and Winders, 1916).

A ajouter à ce témoignage accablant le témoignage suivant de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, M. W. Gérard.

« Les médecins anglais protestèrent auprès du commandant du camp de Wittenberg contre la promiscuité dans laquelle les prisonniers français et anglais se trouvaient placés à l'égard des prisonniers russes, lesquels, ainsi que je l'ai dit, étaient atteints de fièvre typhoïde. Mais le commandant répondit : « Il faut que vous connaissiez vos alliés », et il continua à laisser les prisonniers ensemble, condamnant ainsi un grand nombre de prisonniers français et anglais à une mort aussi certaine que s'il les avait dirigés contre un mur et

du camp de Darmstadtt sur celui de Rastat, y succomba, lui aussi, mais d'épuisement : il était septuagénaire. Septuagénaire également, l'abbé J.-B. Sauvage, curé de Billy-Montigny, qui mourut à Magdebourg, comme l'abbé Rault, curé de Noyelles-Godault, dans le diocèse d'Arras, et l'abbé Delpiante, doyen d'Aniche, qui décéda, en rentrant d'Allemagne, absolument exténué par les privations.

Même quand ils ne furent pas traînés par delà le Rhin, les prêtres momentanément arrêtés comme otages furent souvent maltraités de la façon la plus indigne. L'abbé Wable, curé de Pierpont, fut barbarement piétiné par ceux qui se saisirent de lui. D'autres prêtres furent souffletés, bourrés de coups de crosse de fusils ou violemment frappés avec des fourreaux de baïonnettes ou de sabres. Il en est qu'on dépouilla entièrement, non seulement de leurs habits, mais même de leur linge de corps. Tels, par exemple M. Gillet, curé de Saint-Rémy, M. Thiry, curé de Bouilly, près de Reims, et encore M. Menoux, curé de Jonville, M. Aluot, curé de Mouilly, M. Persénot, curé de Vaubécourt, et plusieurs autres, au témoignage de Mgr de Verdun, leur propre évêque.

L'abbé Ledieu, curé de Catelet, raconte Mgr Péchenard, son évêque, fut brutalement souffleté jusqu'à ne plus avoir figure humaine, traîné sans pitié, les fers aux mains jusqu'à Ballicourt, cent fois menacé de mort et exposé durant de longues heures aux outrages d'une armée qui défilait devant lui... Le Chan. Oblet, de 90 ans, mort depuis, subit toutes les

placé sous un feu de peloton. Pendant cette période d'épidémie, le camp de Wittenberg se trouva dans une situation épouvantable, on peut dire que les Allemands le désertèrent ». *Mémoires de l'ambassadeur Gérard. Mes quatre années en Allemagne*, par J. W. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin avant et pendant la guerre mondiale, p. 143, Paris, Payot et Cie, 1918.

humiliations imaginables... L'abbé Vilfort, curé de Folembray, fut trois fois cravaché, pour insuffisance de l'angle d'inclination (en saluant) aux officiers allemands... L'abbé Gurx, curé de Chamouille, soumis pendant dix longs mois aux plus indignes traitements, subit un martyre indicible [1].

Je passe sous silence les prêtres si nombreux que les Allemands poussèrent avec tant d'héroïsme en avant de leurs colonnes pour leur servir de boucliers durant certaines attaques. J'en veux citer deux ou trois cependant parmi eux : le curé de Cuffies dans l'Aisne, qui avait 87 ans; le curé de Provin, dans le Nord, qui fut jeté en rideau vivant avec 73 de ses paroissiens en tête d'un bataillon; le curé d'Epli, dans la Meurthe-et-Moselle, M. Pérignon, qui s'étant offert comme otage, afin d'obtenir la libération de plusieurs femmes arrêtées sans motif, était courageusement resté à son poste, après avoir été libéré [2]; et le curé de Pillon, dans la Meuse, l'abbé Elie Baudoin : « Je sais bien que vous n'avez pas tiré, dit à ce dernier le général devant lequel on le traîna. Je vous condamne quand même, parce que vous avez été l'âme de la résistance ». A quoi l'abbé Baudoin répliqua : « Vous n'êtes que des brutes. Fusillez-moi, puisque vous avez la force, mais mon exécution ne sera qu'un assassinat ».

Malgré cette virulente apostrophe, on sursit à l'exécution. Et, en attendant, le village brûlé sous

1. *Le Martyre de Soissons*, pp. 207-209.

2. L'abbé Pérignon fut porté en ces termes à l'Ordre du Pays : « Afin d'obtenir la libération de plusieurs femmes arrêtées sans motif, s'est offert comme otage. Libéré, est resté courageusement à son poste. Quelques jours plus tard, est arrêté de nouveau ; victime des brutalités allemandes et pendant un combat conduit aux lignes et exposé au feu de nos troupes ».

ses yeux, l'énergique curé fut placé, — toujours la même vaillance ! — avec deux de ses paroissiens en tête du 5[e] chasseurs allemands. Il y resta cinq grandes heures exposé au feu des 75. Le soir arrivé, alors qu'un obus venait d'éclater dans les rangs et de tuer un officier à ses côtés, il se laissa choir par terre comme s'il venait d'être tué lui aussi. C'est du champ de bataille que, pendant la nuit, il regagna nos lignes en rampant[1].

Parfois, c'était revêtu, de leurs habits sacerdotaux que les prêtres ouvraient la marche devant les Allemands pour les garder des balles françaises.

Le 9 septembre 1914, en tête d'un convoi d'ambulance qui débouchait de Roye, on pouvait voir s'avancer sur une automobile, tête nue en plein soleil, un groupe étrange. Il était composé de deux chantres en soutane et en surplis et de deux prêtres, MM. Caron et Dégolbert, en aube, avec une étole noire et un manipule de même couleur. Ils avaient tous été arrêtés quelques instants auparavant, à l'autel, où ils célébraient les obsèques d'un conseiller municipal socialiste, au moment où ils entonnaient le *Dies iræ*. A peine leur avait-on donné le temps de quitter leur chasuble, rien de plus ; et on les avait poussés en avant du convoi d'ambulance, parce que une poignée de soldats du génie français venus et repartis en automobile, avaient tiré quelques coups de fusil sur une sentinelle allemande. On les conduisit ainsi jusqu'à Chauny. Ils y furent enfermés dans un cachot. On ne leur rendit la liberté que quarante-huit heures après, et c'est à pied qu'on les contraignit de retourner à Roye, où ils rentrèrent enfin,

1. L'abbé Baudoin mourut en avril 1917, à Toulouse, où il était mobilisé.

mais croulants de fatigue et à moitié morts d'épuisement.

Il arrivait que ces gros Teutons éprouvaient le besoin de se détendre. Alors, renouvelant le jeu des légionnaires de Pilate au prétoire, ils s'amusaient de leurs victimes.

L'abbé Hochard, curé de Thiepval, avait montré à plusieurs reprises l'homme de cœur qu'il était. Un jour que les obus français commençaient à pleuvoir sur l'église où se trouvaient un certain nombre de leurs blessés, les Allemands lui avaient demandé d'aller attacher un drapeau d'ambulance en haut de son clocher. Après en avoir improvisé un avec un vieux drap de lit et deux lambeaux rouges de soutane d'enfants de chœur, l'abbé Hochard s'était bravement exécuté. Dans une autre circonstance, toujours à la requête des envahisseurs, il s'était présenté seul, devant nos tranchées en agitant une serviette attachée à sa canne, afin d'obtenir un armistice pour enterrer les morts dont le sol était couvert. Cette vaillance méritait bien quelque respect et ces services quelque reconnaissance. Voici comment on s'en acquitta envers lui. Un matin, l'abbé Hochard se voit brusquement arrêté sans savoir pourquoi. Sur-le-champ, on le pousse contre une muraille, dix hommes l'y mettent en joue, tandis que, serrant la sainte Réserve sur sa poitrine, il attend la mort. « Feu » commande alors un sous-lieutenant d'une voix forte. Les coups partent, mais toutes les balles vont effriter les briques au-dessus et autour de la tête du prêtre. Et, comme celui-ci a un peu pâli devant ces dix canons de fusil soudainement braqués sur lui, le jeune hurluberlu qui a commandé le feu lui dit d'un ton narquois : « Nous, pas méchants; pour faire peur, pour

faire peur seulement ». Et tous les soldats de s'esclaffer de rire, tant la plaisanterie leur paraît bonne, tant elle est, dans tous les cas, à leur goût.

Pour le chanoine Dourlen, curé de Rosières, on poussa plus loin encore l'écœurante farce. Arrêté avec deux garçons boulangers, sous l'éternel prétexte qu'il avait fait des signaux aux Français, il avait été attaché, les mains liées au préalable sur la poitrine, à une longe de cheval avec ses deux co-prisonniers. Traîné à pied jusqu'au gros village de Caix, il y avait subi un premier simulacre de jugement, dont la sentence avait été soi-disant réservée. Emmené ensuite à Moreuil, où on avait fini par lui donner, après deux jours de jeûne, une bouchée de pain et quelques gouttes de café, il eut une seconde fois à comparaître devant une cour martiale, pseudo-cour martiale, mais qui se présentait à lui comme un tribunal régulier et qui, naturellement, condamna le « pastor » à être fusillé. Toutefois, le régiment s'étant remis en marche, on fit semblant de surseoir à l'exécution et, comme le malheureux condamné était à bout de forces, on le hissa sur une cuisine roulante pour l'emmener. Enfin, à l'une des étapes suivantes, on annonça à l'abbé Dourlen que sa dernière heure était venue. On désigna d'abord devant lui les hommes du peloton d'exécution. Puis, raffinement de cruauté, on fixa sous ses yeux dans le sol par la baïonnette un fusil dont la crosse, émergeant de terre, devait servir de poteau pour l'attacher. On lui laissa distribuer enfin à ses deux compagnons d'infortune, comme le fait quelqu'un qui va mourir, les petits objets qu'il avait sur lui, pour être donnés en souvenir à des amis. Et, quand il eut ainsi bien savouré toute l'amertume des préliminaires de l'exécution, mais alors seulement, au milieu d'une explo-

sion de rire épais, on lui déclara qu'il était libre, ainsi que ses compagnons, et que tout ce qui venait d'être fait, l'avait été seulement « pour s'amuser ».

III

La théorie teutonne : « A la guerre, tout est permis aux Allemands ». — « La plus grande immoralité, c'est d'être faible ». — Nombreux prêtres et religieux fusillés par les Allemands. — L'effroyable mort du vieux curé-doyen de Sompuis. — Mgr Rutten, évêque de Liège, et le maréchal von der Goltz.

Plût à Dieu, du reste, que ces « brutes » pour reprendre le mot de l'abbé Baudoin, se fussent toujours arrêtées en pareils cas à moitié route! Malheureusement, il n'en fut rien et ils ne jalonnèrent que trop souvent leur voie d'épouvante de sanglantes et tragiques exécutions ! Ne soupçonnant pas dans leur orgueil[1], qu'ils pourraient bien rencontrer un jour sur leur chemin la France, portant dans ses mains la terrible épée d'Iéna, ils accumulèrent crimes sur

1. C'est cet orgueil, — orgueil fou, — qui fit prononcer du haut de certaines chaires allemandes des paroles comme celles-ci, publiées par la *Standard* de Londres d'abord, reproduites ensuite par le *Temps*, et que l'on trouvera également dans la *Croix* du 16 décembre 1915 :

Le pasteur Lœbel, dans la plus grande église luthérienne de Leipzig : « Leurs souffrances doivent nous être agréables, leurs cris de douleur ne doivent pas émouvoir les sourdes oreilles allemandes... Point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes, et tous les peuples qui se sont donnés au diable ». Ne croirait-on pas entendre l'écho de certaines paroles de Luther, à Wittemberg ?

Le professeur Rheinold Seeberg, à la cathédrale de Berlin : « Nous faisons une œuvre d'amour, en les tuant et en les faisant souffrir, en brûlant leurs maisons, en envahissant leurs territoires. »

Et enfin cette autre affirmation digne du plus furieux des énergumènes et qui est du pasteur Fritz Philippi à Berlin : « La mission divine de l'Allemagne, mes frères, est de crucifier l'humanité. Par suite le devoir des soldats allemands est de frapper impitoyablement. Ils doivent tuer, ils doivent brûler, ils doivent détruire. Des demi-mesures seraient impies ».

crimes la conscience légère, et ils ne se rendirent même pas compte que chacun de ces forfaits ajoutait fatalement une pierre à la muraille de réprobation de haine et qui s'élevait entre eux et leurs loyaux adversaires[1].

Ne professaient-ils pas cyniquement d'ailleurs avec Treitschke, député au Reichstag et oracle des grandes Universités d'outre-Rhin, que « la plus grande immoralité, c'est d'être faible » : avec Clausewitz que « la guerre est un acte de violence, qu'il n'y a à cette violence aucune limite... qu'on ne peut introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération, sans commettre une absurdité » ; avec von Hartmann, que « la guerre est précisément la rupture entre les droits et les devoirs... que la prise d'otages, l'incendie, le massacre de la population civile, tout cela peut faire partie des nécessités d'une campagne...

1. Voici les trente chefs d'accusation relevés par la commission des Responsabilités de la Conférence de la Paix contre l'armée allemande :

1° *Massacres des civils* ; 2° *mises à mort d'otages* ; 3° *tortures de civils* ; 4° *avoir affamé des civils* ; 5° *rapts* ; 6° *détournements de filles et de femmes dans le but de renforcer la prostitution* ; 7° *déportations de civils* ; 8° *internement des civils dans des conditions sauvages* ; 9° *avoir obligé des civils à participer à des travaux en relation avec les opérations militaires* ; 10° *usurpation de pouvoir pendant l'occupation militaire* ; 11° *enrôlements obligatoires parmi les habitants des pays occupés* ; 12° *pillages* ; 13° *confiscations de propriétés* ; 14° *contributions et réquisitions illégales ou exorbitantes* ; 15° *avilissement du papier-monnaie et émission illégale de papier-monnaie* ; 16° *impositions de pénalités collectives* ; 17° *dévastations et destructions sans limites de la propriété* ; 18° *bombardement de villes ouvertes* ; 19° *destructions illimitées de monuments et bâtiments religieux, de bienfaisance, d'éducation et historiques* ; 20° *destructions de navires marchands et de navires à passagers sans examen ni avertissement* ; 21° *destructions de bâteaux de pêche et de convois de ravitaillement* ; 22° *bombardement d'hopitaux* : 23° *attaques et destructions de navires hôpitaux* ; 24° *infractions aux règlements de la Croix de Genève* ; 25° *usage de gaz délétères et asphyxiants* ; 26° *usage de balles explosibles* ; 27° *avoir ordonné de ne point faire de quartier* ; 28° *mauvais traitements à l'égard des prisonniers de guerre* ; 29° *avoir mésusé du drapeau blanc* ; 30° *empoisonnements des puits.*

que le terrorisme peut devenir nécessaire pour réduire au silence par l'intérêt et la peur le patriotisme et le sentiment du droit chez la population ennemie ? » Ne disaient-ils pas avec Maximilien Harden : « Où est le droit ? Là où est la force. Infanterie, cavalerie, artillerie, voilà les preuves de notre droit... Soyez d'abord victorieux, et nul n'osera vous demander par quels moyens vous l'avez été... Tout acte de violence est de bonne guerre, et il y faut joindre, où on le peut, la ruse et l'hypocrisie... Le parjure d'hier fait le droit d'aujourd'hui... Les gouvernements responsables ont, non seulement le droit, mais le devoir, de nier ce qui est vrai et d'affirmer ce qui est faux, à condition bien entendu, que ce qui manque de véracité ne puisse pas être prouvé... »

Avec des directives d'une férocité si haut proclamée qu'importait la déclaration solennelle de l'article 22 du Règlement de La Haye : « Les belligérants n'ont pas un droit illimité quant au choix des moyens de nuire à l'ennemi ?».

« Ce droit illimité », les belligérants ne l'avaient pas, c'est entendu : mais c'est sans hésitation néanmoins que les Allemands le prirent. Et ils l'exercèrent dans des conditions telles que le « Comité d'enquête anglaise sur la conduite des armées allemandes en Belgique et en France » a écrit dans son *Rapport* ces lignes vengeresses :

« Conscient comme il l'est de la gravité de ses conclusions, le Comité perçoit qu'il ferait moins que son devoir s'il manquait à affirmer qu'elles sont pleinement établies par les témoignages. Le meurtre, le dérèglement et le pillage prévalurent dans maintes parties de la Belgique à un degré inégalé dans aucune guerre entre des nations

civilisées au cours des trois derniers siècles »[1].

Et la « Commission d'enquête française a dit à son tour en fournissant largement la preuve de ce qu'elle avançait :

« Jamais une guerre entre nations civilisées n'a eu le caractère sauvage et féroce de celle qui est en ce moment portée sur notre sol... Le pillage, le viol, l'incendie et le meurtre sont de pratique courante chez nos ennemis... Les attentats contre les femmes et les jeunes filles ont été d'une fréquence inouïe... En ce qui concerne le vol, nos constatations ont été incessantes, et nous n'hésitons pas à dire que partout où une troupe ennemie à passé elle s'est livrée en présence de ses chefs, et souvent même avec leur participation, à un pillage méthodiquement organisé. »

Pour que le sérieux des enquêtes menées par la commission soit bien prouvé, il n'est pas inutile d'indiquer ce que ses membres ont déclaré en tête de leur premier rapport (il y en a 12 jusqu'ici de publiés) : « Nous n'avons cru devoir retenir que les faits qui, irréfutablement établis, constituent d'une

1. Cité par Henri Davignon, ancien ministre de Belgique, *Rev. Heb.*, 29 mai 1915 p. 588. L'aveu de quelques-unes de ces atrocités, par exemple des massacres de civils, se trouve consigné en maints ouvrages allemands. Cf. *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand* (1914-1916), Payot, Paris, 1918, pp, 43. 69, 106, 216. Voir aussi les saisissants documents fournis par Gust. Somville, *Vers Liége : le Chemin du Crime*, août 1914, Perrin et Cie. C'est contre ces abominations et afin de réfuter les calomnies jetées dans le public pour essayer de les excuser que les évêques belges écrivirent « à Leurs Eminences les Cardinaux et à Leurs Grandeurs les Evêques d'Allemagne, de Bavière et d'Autriche-Hongrie » leur superbe et irréfutable lettre en date du 24 novembre 1915.

On sait du reste que le cardinal Pifl, archevêque de Vienne et primat d'Autriche, ayant envoyé en Belgique pour y faire une enquête sur les prétendus attentats du clergé et du peuple belges contre les armées allemandes, un de ses prêtres d'origine hollandaise, celui-ci dit dans son rapport : « J'ai consciencieusement examiné tous les cas et, en critique loyal, je dois écrire un *non constat* après chacun d'eux ».

façon certaine des abus criminels, nettement caractérisés, négligeant ceux dont les preuves étaient insuffisantes à nos yeux ou qui, si dommageables et si cruels qu'ils fussent, pouvaient avoir été la conséquence d'actes de guerre proprement dits, plutôt que d'excès volontaire, imputables à l'ennemi. [1] »

A peine entrés en Belgique, les futurs assassins du capitaine Fryatt, commandant du *Brussel*, et de cette Miss Cadwell, au cercueil de laquelle la pitié du monde entier fit cortège, y donnèrent leur mesure. Ils y appliquèrent leurs méthodes barbares avec une inexorable rigueur. Et les prêtres commencèrent à tomber dès lors sous les balles de leurs pelotons d'exécution ! Certains d'entre eux ne furent abattus qu'après avoir subi des mauvais traitements et des outrages d'une cruauté et d'un sadisme si révoltants, — c'est encore une commission d'enquête officielle, la Commission belge, qui le déclare dans son *Rapport* — que la plume répugne à les reproduire. Tel l'abbé Dergent, curé de Gelrode, dont le cardinal Mercier ne craint pas d'écrire dans sa Lettre Pastorale : « Le curé de Gelrode est, selon toute vraisemblance, tombé en martyr ».

Sans avoir eu, heureusement pour eux, à subir ces traitements odieux, trois prêtres furent fusillés dans le diocèse de Tournai et une dizaine dans le diocèse de Liége. Au diocèse de Malines, dont Anvers dépend, vingt-six furent passés par les armes, et Mgr Heylen, évêque de Namur, a déclaré dans une de ses Lettres Pastorales, que son clergé comptait bien vingt-cinq victimes dans cette sanglante hécatombe [2].

1. *Premier rapport*, pp. 7, 8, 9.

2. Voici les noms de quelques-unes de ces victimes de la brutalité allemande, tels que les donne le cardinal-archevêque de Malines dans sa lettre pastorale : *Patriotisme et Endurance !*

Cette barbarie sans nom permettait de deviner facilement ce qui allait se produire, quand, après Charleroi, les armées allemandes firent irruption dans nos départements frontières. De fait, nos ennemis ne faillirent pas à leur sinistre réputation.

Laissons de côté les prêtres qui trouvèrent une mort enviable, en soignant des blessés ou en les relevant surs les champs de bataille; tels : l'abbé Bernot, le curé de Saulcy, l'abbé Lenain, curé de Louvreuil, l'abbé Vallières, à Arras (cité à l'Ordre du Pays, *Journ. off.*, 2 mai 1915) l'abbé Jeanpierre, à Saint-Dié, et tant d'autres comme eux ! Prenons simplement ceux qui sous les prétextes les plus divers et les plus futiles furent froidement passés par les armes.

Quelles funèbres et longues listes les noms de ces martyrs de la Patrie constituent !

Fusillé, l'abbé Delebecque, curé de Maing, au diocèse de Lille, qui récite les prières des agonisants pour lui-même, en allant au poteau d'exécution.

Diocèse de Malines : Dupierreux, de la Compagnie de Jésus; les frères Sébastien et Allard, de la Congrégation des Joséphites ; le frère Candide, de la Congrégation des Frères de la Miséricorde ; le Père Maximin, capucin, et le Père Vincent, conventuel ; Lombaerts, curé à Boven-Loo ; Goris, curé à Autgaerden ; l'abbé Carette, professeur au Collège épiscopal de Louvain ; de Clerck, curé à Bueken ; Dergent, curé à Gelrode ; Wouters Jean, curé au Pont-Brûlé.

Diocèses de Namur, de Tournai et de Liége : Schlogel, curé d'Hastière : Gille, curé de Couvin ; Pieret, vicaire à Etalle ; Alexandre, curé à Mussy-la-Ville ; Maréchal, séminariste de Maissin ; le R. P. Gillet, bénédictin de Maredsous ; le R. P. Nicolas, prémontré de l'abbaye de Leffe ; deux Frères de la même abbaye ; un Frère de la Congrégation des Oblats ; Poskin, curé de Surice ; Hotlet, curé des Alloux ; Georges, curé de Tintigny ; Blondel, curé de Latour ; Zendel, curé retraité à Latour ; l'abbé Jacques Druet, curé d'Acoz ; Pollart, curé de Roselies ; Lebeye, curé de Blegny-Trembleur ; Thielem, curé de Hacourt ; Janssen, curé d'Heure-le-Romain ; Chabot, curé de Forêt ; Dossogne, curé de Hockay ; Reusonnef, vicaire d'Olme ; Bilande, aumônier des sourds-muets à Bouge ; l'abbé Docq, etc.

Voir également Pierre Notthomb. *Les Barbares en Belgique*, pp. 59-69. Perrin, Paris, 1915 ; Christian Mallet, *Etapes et Combats*, Plon, Paris, 1916, chap. II.

Fusillé, l'abbé Hennequin, curé de Marthil.

Fusillé l'abbé Brun, curé de Saint-Etienne à Mulhouse, parce qu'il a essayé de sauver la vie à quelques petits soldats de France, en les cachant dans son église, vieil abri du Bon Dieu.

Fusillés, l'abbé Mathieu, curé d'Allarmont, et l'abbé Buechet, curé de Luvigny.

Fusillé, l'abbé Lahache, curé de la Voivre, qui, sommé d'indiquer s'il y a des soldats français dans sa paroisse et où ils se trouvent, répond : « Plutôt mourir que trahir ». Condamné à mort, il est conduit au supplice, et, lorsque les canons de fusils s'abaissent vers lui, stoïquement et d'une voix ferme, il entonne le *Libera* de l'absoute[1].

Fusillé, l'abbé Thiriet, curé de Deuxville.

Fusillé, l'abbé Barbot, curé de Rehainviller[2].

Fusillé, l'abbé Renaudin curé de Villiers-sur-Chiers.

Fusillé, l'abbé Calba, vicaire à Lunéville.

Fusillé, l'abbé Thiery, curé de Gondrecourt.

Fusillé, l'abbé Robert, curé de Cutry.

Fusillé, l'abbé Mamias, curé de Vandières.

Fusillé, l'abbé Eug. Faivre, vicaire à Nancy[3].

Fusillé, le curé d'Herbenval (Ardennes).

Fusillé, l'abbé Bogaert, curé de Pradelles.

Fusillé, l'abbé Persyn, vicaire à Longuyon.

Fusillé, l'abbé Braux, curé-doyen de Longuyon.

Fusillé, l'abbé Vouaux, agrégé de l'Université, pro-

1. *Commission d'enquête française.* V[e] rapport, p. 34, Imprim. nation. 1916.

2. MM. Thiriet et Barbot furent cités à l'Ordre du Pays en ces termes : « Arrachés de leur maison par l'ennemi, outragés, fusillés sans autre motif que leur ferme attitude. » *Journ. off.*, 27 octobre 1917.

3. Cité à l'Ordre de l'armée. L'abbé Faivre était sergent à la 23[e] section d'infirmiers. Il fut fusillé en août 1914 avec quelques-uns des blessés qu'il soignait dans un village lorrain. V. *Journ. off.*, 3 juin 1916.

fesseur à la Malgrange, qui remplaçait son frère, curé de Jarny, mobilisé.

Quand, poussé contre un mur, ce prêtre au grand cœur vit s'avancer le peloton d'exécution, il porta à ses lèvres un petit crucifix qu'il tenait à la main : « Ce geste déchaîna une explosion de fureur sauvage, raconte un témoin oculaire de la scène[1]. Le chef de peloton arracha violemment l'image du Christ et, la jetant par terre, « il la piétina », en hurlant les plus ignobles blasphèmes. L'abbé Vouaux n'ayant pas été tué sur le coup, l'officier s'acharna sur lui ; il lui creva les yeux avec la pointe de son épée et il lui écrasa le visage à coups de pommeau »[2].

Si répugnants que soient de pareils actes, il s'en trouve de plus écœurants encore. L'abominable traitement infligé au vieux curé-doyen de Sompuis (Marne), l'abbé Oudin, le prouve bien. J'en emprunte le douloureux récit au *Cinquième Rapport* de la Commission française dont j'ai donné plus haut la composition.

« Mis en arrestation M. l'abbé Oudin, vieillard asthmatique de soixante-quinze ans, fut d'abord enfermé dans sa cave jusqu'au lendemain, sans

1. Récit inséré dans la *Semaine religieuse* de Nancy.

2. Quelque invraisemblable que soit un pareil acte de la part d'un officier, il n'y a qu'à lire les *Rapports* de la Commission d'enquête française pour constater que des faits analogues, — officiers s'acharnant sur des civils, blessés ou non, — ne se produisirent que trop souvent. V. par exemple Rapp. du 17 déc. 1914, pp. 34, 37, 41, 42. Rapp. du 8 décembre 1915, pp. 27, 44, IIIe Rapport, pp. 14, 16, 17, 18, 19, 23, 24, 26 et 28. « Beaucoup de blessés ont rapporté que, quand ils étaient restés étendus sur le champ de bataille, ils avaient assisté au meurtre de camarades achevés à coups de fusil, ou de revolver, à coups de crosse ou de baïonnette, par des soldats, des sous-officiers et même *des officiers* allemands. » IIe Rapport. p. 14. — Dans son XIIe Rapport, le dernier qui ait paru au moment où j'écris ces lignes, la Commission d'enquête rapporte qu'à Fillières, Meurthe-et-Moselle, un capitaine allemand fit promener le long des rues les cadavres des époux Lay, fusillés par ses soldats, en disant : « Vous avez voulu la guerre, la voilà ».

nourriture, avec sa domestique, Mlle Côte, âgée de soixante-sept ans, et les sieurs Mougeot, Arnould, Poignet et Cuchard. Le 8, tous furent conduits à Coole où on leur fit passer la nuit, toujours sans leur donner d'aliments ; puis on les dirigea vers Châlons-sur-Marne. En route, comme le vieux prêtre, bourré de coups de crosse et complètement exténué, devenait incapable d'avancer davantage, on le fit monter avec sa servante dans une voiture de boucher que durent traîner les autres prisonniers.

« De Châlons, les otages furent transférés à Suippes et on les fit entrer dans une maison pour les interroger. L'abbé Oudin, qui tenait à peine debout, fut saisi à l'épaule et rudement secoué par un officier qui l'interpella sur un ton grossier. Il sortit de l'interrogatoire égaré, chancelant, et dut passer la nuit entière sous la pluie, dans la cour d'une école. Le 11, les captifs arrivèrent à Vouziers pour y séjourner jusqu'au 14 dans un manège où il fallut coucher sur la sciure humide. La journée du 15 fut particulièrement atroce. Des soldats et surtout des officiers, venus tout exprès en grand nombre, se firent un jeu de maltraiter le curé. Ils lui crachèrent au visage, le flagellèrent de leurs cravaches, le lancèrent en l'air pour le laisser retomber sur le sol, et lui portèrent sur les bras, sur les cuisses, sur la poitrine, des coups de talon de botte et des coups d'éperon. Après ces abominables violences, M. l'abbé Oudin se trouva réduit à un tel état de faiblesse qu'on entendait à peine ses gémissements. Le 15, il fut emmené à Sedan. Envoyé dans un hôpital de cette ville, il ne tarda pas à y succomber[1]. »

1. *Comm. d'enquête.* Ve rapport pp. 8 et 9. Le *Temps* a publié, le 26 mai 1916, quelques détails plus circonstanciés sur ce que le

Au temps où il avait la triste obligation d'héberger sous son toit von der Goltz, alors dans toute sa gloire et qui devait misérablement finir assassiné par un Turc, Mgr Rutten, évêque de Liège, lui dit un jour, en lui parlant de certains faits qui ont soulevé l'indignation universelle :

« De pareils faits, monsieur le Maréchal, constitueront une honte éternelle pour les Allemands et pour leur histoire. »

A quoi, un sourire quelque peu narquois sur les lèvres, le Maréchal répliqua, dit-on :

« N'ayez crainte, Monseigneur, car l'histoire, c'est nous qui l'écrirons, puisque c'est nous qui rempor-

malheureux abbé Oudin eut à souffrir des Allemands. Ces détails lui furent fournis par un témoin oculaire de la scène, M. Ch. Arnould, arrêté comme otage lui aussi.

« Du haut du véhicule, plusieurs Allemands prennent le vieillard par les pieds et les bras, comme on fait d'un sac ; ils le balancent et le jettent sur le sol. Ce n'est plus qu'une masse inerte d'où sortent des gémissements, des plaintes et des cris. Deux soudards l'empoignent chacun par une jambe et, de la sorte, le traînent dans le manège, où ils l'envoient ainsi qu'un paquet dans un coin. Alors se déroule le spectacle le plus affreux que nous ayons encore vu. « Par trois ou quatre, les soldats arrivent et s'approchent du curé étendu dans la sciure ; avec de gros rires de brute, ils l'entourent, l'invectivent, lui écrasent les membres à coups de talon et lui crachent au visage ; des cavaliers lui cinglent la figure avec leurs cravaches ; avec leurs éperons, ils lui labourent le corps.

« Le pauvre martyr est en sang ; sa soutane en lambeaux ne couvre plus que des parties de son corps. Avec des gestes de supplication, il étend les bras pour essayer de se protéger, les plaintes qu'il pousse sont déchirantes. Nous pleurons tous. Ses bourreaux plaisantent et raillent ; tout auprès de lui des soldats se sont emparés de la servante et l'ont complètement dévêtue, puis à quatre ils la saisissent par les membres, la lancent en l'air et la laissent retomber; ils la reprennent alors et recommencent.

« Muets d'horreur, nous regardons ces scènes atroces. Enfin quelques-uns d'entre nous osent avancer et veulent intervenir ; ils sont repoussés par des bourrades et des coups de poing. On nous ordonne d'aller nous coucher et pour empêcher que nous lui portions secours, on place entre le curé et nous des sentinelles.

« Toute la nuit, nous entendons ses lamentations ; elles vont s'affaiblissant. Au matin, le vieillard agonise, alors il est conduit dans une ambulance où il est mort. Quant à la servante, elle est devenue folle. A notre retour, pendant notre passage en Suisse, elle a été internée dans une asile d'aliénés. »

terons la victoire. Et, sur la terre, la victoire efface tout. »

Von der Goltz se trompait, dans sa présomptueuse arrogance. La victoire, Dieu merci, ni lui, ni les siens ne l'ont eue.

Mais l'eussent-ils remportée, ils n'en auraient pas moins été à jamais déshonorés aux yeux des hommes, parce qu'il y a des taches que la victoire la plus complète elle-même est impuissante à effacer. Ce sont celles dont l'infamie et le parjure impriment l'éternel stigmate au front à jamais déshonoré d'une nation.

CHAPITRE V

LE CLERGÉ SÉCULIER A L'ARMÉE
LE PRÊTRE DANS LES UNITÉS COMBATTANTES

I

Le prêtre durant la guerre de 1870. — Le prêtre dans le rang pendant la Grande Guerre. — La loi « Les curés, sac au dos ». — Effet inattendu. — « Pour le courage, on dirait qu'ils ont le diable au corps ». — Nombre impressionnant de mobilisés fournis par le clergé : dans certains diocèses, la moitié du clergé est touchée par la mobilisation.

Effets produits par le contact quotidien du prêtre et du soldat en campagne. — Les prêtres engagés volontaires.

La guerre de 1870 venait de finir. On y avait vu les prêtres sur le champ de bataille. Ces prêtres portaient le brassard blanc à croix-rouge, ceux-ci sur la pauvre soutane noire du clergé séculier, ceux-là sur l'habit religieux pour le moins aussi élimé. Du reste, les uns et les autres avaient été vaillants d'une vaillance à toute épreuve et maintes fois on les avait vus braver la mort. Aussi savions-nous bien, nous qui les avions contemplés à l'œuvre, qu'à la première alerte ces prêtres s'empresseraient de remettre leurs sacoches en bandoulière et qu'ils accourraient, tout joyeux, pour entrer en campagne avec le troupier.

Nous en étions sûrs. Et cependant, si on nous avait annoncé à cette époque, — au lendemain du

douloureux Traité de Francfort — qu'à la prochaine guerre on verrait les prêtres trois cents fois plus nombreux que jadis, ce terme trois cents fois n'étant pas simplement une formule emphatique, mais exprimant à peu de chose près la réalité ; si on avait ajouté qu'on ne les reverrait pas seulement à côté des unités combattantes en qualité d'aumôniers, mais qu'ils compteraient dans le rang ; qu'ils porteraient la capote ; qu'ils manieraient le sabre et le fusil ; qu'on les rencontrerait dans les armes savantes aussi bien que dans les autres et qu'ils y figureraient, non seulement comme hommes de troupes, mais comme gradés, comme officiers ; qu'on en verrait chevaucher en culottes rouges, — le bleu horizon et le khaki n'étaient pas prévus encore — à la tête de batteries, d'escadrons, de compagnies, de bataillons même, on nous aurait certainement plus qu'étonnés. Et je ne suis pas bien sûr que nous n'eussions pas accueilli cette prophétie déconcertante avec le sourire discret d'une courtoise incrédulité.

Et cependant, tout cela s'est réalisé.

C'est, en effet, une des caractéristiques de la Grande Guerre, qui en a présenté tant d'autres d'ailleurs, qu'on y a revu pour la première fois depuis bien des siècles, le prêtre surgir sur le champ de bataille et marcher au feu dans les rangs des combattants.

Le prêtre-soldat, « l'homme, a dit M. Maurice Barrès, en qui réside deux mystères et qui dispose d'une double puissance pour nous émouvoir », le prêtre-soldat, évêque encuirassé des chansons de geste ou moine casqué de l'épopée des croisades, le prêtre-soldat, c'est lui qu'on allait voir de nouveau passer dans la mêlée et y fixer rapidement l'atten-

tion publique, beaucoup plus, je le crains, que ne l'avaient prévu ceux qui l'y avaient envoyé.

Car c'est une loi qui avait fait du prêtre un soldat. Les prétextes de cette loi sont connus ; son véritable but ne l'est pas moins. Non seulement, l'objectif visé ne fut pas atteint, mais, de plus, les effets produits par la loi furent diamétralement opposés à ceux que ses auteurs en attendaient. Au surplus, la France n'eut qu'à s'en féliciter.

Un universitaire fort distingué, M. S. Rocheblave, professeur de première au lycée de Janson de Sailly, en a fait la remarque dans une feuille protestante, le *Journal de Genève*, et cette remarque est on ne peut plus juste assurément.

« L'historien psychologue, dit-il, qui voudra plus tard analyser les causes profondes de la résistance inattendue que la France offre à l'envahisseur en 1914, devra noter, entre autres facteurs nouveaux de première importance, une vive recrudescence du sentiment religieux. Et l'un des éléments de ce réveil est la présence si abondante et l'exemple si souvent héroïque des prêtres sous les drapeaux... Le « prêtre-soldat », tel est le nouveau type du héros qu'aura vu naître la guerre de 1914 et que consacrera plus tard, qu'immortalisera l'histoire nationale.

« Résultat bien imprévu, certes, et sans doute décevant pour les législateurs sectaires qui naguère, bien moins soucieux de procurer à la patrie un supplément de défenseurs qu'avides de vexations envers l'Eglise, avaient voté la fameuse loi des « curés, sac au dos ».

« On commence en effet à le voir aujourd'hui. Bien des préjugés de la classe populaire à l'égard des prêtres, « qui ne sont pas des hommes comme

« les autres », se sont dissipés au contact du régiment. La fraternité de la chambrée, de la corvée, de la maladie ou des manœuvres, a comblé le fossé qui souvent séparait le prêtre du paysan. Retournés l'un à sa charrue, l'autre à son autel, ces anciens soldats se sont ensuite retrouvés avec plaisir ; un lien entre eux s'est créé...

« Et il est sergent, adjudant, voire lieutenant de réserve, le curé de village en 1914 ! Plus d'instruction, plus de conduite, plus d'abnégation aussi (la vocation du sacerdoce trouve ici sa pierre de touche) ont fait du séminariste un soldat qui, peu à peu, est sorti des rangs. Et, quand il a repris sa soutane, c'est avec un grade en cas de guerre.

« Combien sont-ils ainsi ? *Plus de dix mille*[1], *tous gradés*, sans parler des volontaires, car les séminaires se sont vidés après le 2 août. Quels cadres l'Eglise catholique de France ne fournit-elle pas aux armées de la République, et quels hommes ! Rien ne les arrête, ancrés qu'ils sont sur leur double culte, celui de la patrie, celui de Dieu. Comme un blessé me le disait hier : « Pour le courage, il n'y a rien « de tel que les curés. On dirait qu'ils ont le diable « au corps ! »

« Aussi a-t-on vu de choses singulières... Dans un café très élégant, trois jeunes gens riches devisent avant la séparation. L'un d'eux..., dit à demi-voix : « Vous allez vous moquer de moi. « Vous savez que je n'abonde pas aux églises. Mais « que voulez-vous ? Je pars, et je veux du moins « mourir *proprement*. Je suis allé me confesser. « Maintenant je suis plus léger, et je mourrai gaie- « ment ». Et les deux autres, dont il attendait une

1. Beaucoup plus que cela, comme on le verra plus loin.

raillerie, de répondre simplement : « Nous aussi ».

« Certes, c'est bien là, si l'on veut, un minimum religieux, ce qu'on pourrait appeler une foi portative, simple foi de soldat en campagne, pareille à celle du marin. Mais ce geste de tradition atavique, cette attitude de décence en face du grand mystère de la mort pour du moins « bien tomber », c'est quelque chose de très profond qui renaît, qui « revient » du fond des siècles de l'action française et que la présence du prêtre-officier multiplie...

« Si l'on se rappelle enfin que la jeune génération combattante a grandi parmi toutes sortes de sectarismes dont le dégoût l'a révoltée et transformée, on ne s'étonnera pas que, dans ces monstrueuses fauchées que la mort pratique parmi les rangs d'une héroïque jeunesse, d'une part les prêtres renouvellent les gestes de l'archevêque Turpin, et d'autre part les soldats renouvellent celui de Roland, tendant au ciel son gantelet pour mourir, lui aussi, *proprement*.

« Et quand la paix permettra de planter des lys sur toutes ces tombes fraîches, — des lys entremêlés de lauriers — on sentira qu'il y a en France quelque chose de changé[1]. »

1. *Journal de Genève*, 6 octobre 1914. Rapprocher de cet article, entre beaucoup d'autres, un article paru le 2 août 1915, dans le *Journal des Débats*.

« Les curés, sac au dos ! » y était-il écrit, « après un an de guerre, ce cri de malveillance et de sottise semble venir aujourd'hui de temps très lointains. Les choses que nous avons vues et apprises depuis la guerre nous ont fait oublier, heureusement, un certain nombre de celles qui l'ont précédée. Les curés ont pris le sac et ils l'ont porté : ils y avaient mis leur bréviaire et ce livre qui était leur viatique, leur livre de chevet à la caserne et dans la tranchée, n'a pas servi qu'à eux seuls. Ces calotins, ces tonsurés, ces ensoutanés (on les appelait encore ainsi), ont été à leur manière des instructeurs admirables ; ils ont donné autour d'eux de beaux exemples et de belles leçons.

« Ces curés sont partis pour la guerre comme des braves..... Ce n'étaient pas des hommes de massacre et de rapine, mais leur âme

C'est en nombre impressionnant que, au moment de la mobilisation les membres du clergé gagnèrent la caserne ou le quartier.

Bien des presbytères se vidèrent.

Très rares furent les diocèses où il n'y eut pas plus d'un quart du personnel ecclésiastique de mobilisé.

La plupart donnèrent largement le tiers de leur clergé, par exemple : Rouen 260 mobilisés sur 702 prêtres ou séminaristes ; Grenoble 320 sur 821 ; Toulouse 268 sur 785 ; Poitiers 271 sur 744 ; Saint-Claude 157 sur 443 ; Ajaccio 160 sur 469 ; Nîmes 222 sur 522 ; Albi 350 sur 830 ; Troyes 128 sur 358 ; Laval 241 (prêtres) sur 650 ; Paris 472 (prêtres) sur 1339 environ[1].

Dans beaucoup de diocèses, la proportion fut plus élevée encore : Moulins 229 sur 528 ; Périgueux

évangélique s'est révélée tout de suite française, patriote et guerrière... Tous sans exception, prêtres, séminaristes, religieux, novices, membres du clergé séculier ou régulier, ils ont rivalisé de patriotisme et de bravoure ; ils se sont battus comme des héros...

« Ces prêtres-soldats ont été les amis de leurs camarades. Dès les premiers jours, toute prévention contre eux a disparu, toutes les méfiances anticléricales se sont dissipées. En voici une preuve, entre cent autres : rien ne vaut ces preuves anecdotiques, les meilleures de toutes, parce qu'elles sont les plus vivantes et dispensent de longues phrases. Un jeune curé arrive sur le front. Il est d'abord l'objet de quelques plaisanteries un peu grosses et de quolibets d'ailleurs faciles : il y a des loustics partout. Il ne s'émeut pas. Un des malins de l'escouade le traite sans façon de « tonsuré ». On se bat le lendemain, et ce tonsuré se bat très bien, aussi bien que les autres, peut-être mieux que quelques-uns de ceux qui l'avaient « blagué ». On revient à la tranchée. Le loustic, l'air penaud et repentant, s'approche du prêtre : « Monsieur le curé, lui dit-il, excusez-moi ; je me suis conduit avec vous comme un grossier personnage ; je vous demande pardon ». — « Mon vieux, lui dit le curé bon enfant, tu ne sais pas ce que tu dis. Il n'y a plus de tonsurés ici, il n'y a que des poilus. On est tous de la même paroisse. » Tous de la même paroisse ! Ne trouvez-vous pas que le mot est joli et profond ? Il mériterait de faire le tour des chambrées, — et même de la Chambre... »

1. Je dis « environ » seulement, parce que ce chiffre est celui de l'*ordo* diocésain de 1919, et non pas de l'*ordo* de 1914.

240 sur 545 ; Versailles 280 sur 638 ; Besançon 423 sur 1.068 ; Saint-Dié 240 sur 525 ; Bourges 290 sur 640 ; Chambéry 191 sur 420.

Ailleurs la moitié fut presque atteinte : Saint-Flour 268 sur 542 ; Belley 302 sur 630 ; Perpignan 250 sur 545 ; Evreux 210 sur 441 ; Marseille 198 sur 420 ; Rodez 648 sur 1.347.

Enfin, dans toute une série de diocèses, il y eut plus de la moitié des membres du clergé mobilisés : Aire 199 sur 395 ; Carcassonne 249 sur 498 ; La Rochelle 213 sur 404 ; Nice 191 sur 315 ; Nevers 202 sur 340 ; Bayonne 530 sur 1.005 ; Angers 583 sur 916 ; Nantes 600 sur 1.138 ; Valence 249 sur 448 ; Quimper 755 sur 1.103 ; Lyon 1.150 sur 2.249.

Il est difficile de savoir dès maintenant, avec une précision absolue, le nombre des membres du clergé qui furent appelés sous les drapeaux durant la Grande Guerre. Mais on peut s'en former une idée assez exacte néanmoins.

Les chiffres que je dois à la haute bienveillance d'un certain nombre d'évêchés me mettent en mesure d'indiquer d'une façon certaine que dans les 45 diocèses dont j'ai les listes officielles entre les mains il y eut 14.356 prêtres ou séminaristes mobilisés.

Aux membres du clergé atteint par la mobilisation dans ces 45 diocèses, il y a lieu d'ajouter les mobilisés ecclésiastiques des 46 autres diocèses français. Si, pour ces 46 diocèses, on évalue le nombre des prêtres ou séminaristes soldats à un nombre à peu près équivalent à celui de 14.356 fourni par les 45 diocèses dont je viens de parler, on peut fixer à 28.000 environ le nombre des soldats fournis à la France pendant la dernière guerre par le seul clergé séculier. Je dis par le seul clergé séculier, car d'au-

tres prêtres-soldats furent levés dans les rangs des Religieux. Et cette phalange, pour ne pas être aussi compacte que celle dont je viens de parler, fut cependant, elle aussi, très nombreuse comme je l'indiquerai plus loin.

Dès la fin du dernier siècle, une école de catholiques clairvoyants demandait que le prêtre allât davantage au peuple. Grâce à la guerre, ce vœu a été réalisé. Le prêtre est allé au peuple.

Il y est allé d'une façon inattendue sans doute, mais merveilleusement efficace. Car ce n'a pas été seulement pour s'intéresser, pour compatir à ses travaux et à ses peines ; il y est allé pour les partager.

Pendant de longs mois, il a vécu dans les tranchées comme tous ses camarades ; il a couché sur la même terre dure et sous les mêmes étoiles qu'eux. Il a subi les mêmes intempéries. Il a porté le même sac dans les mêmes longues marches. Il a essuyé les mêmes fatigues et couru les mêmes dangers avec la même endurance. Il s'est abrité, à leurs côtés, dans les mêmes trous d'obus. Il s'est élancé contre les mêmes haies de fil de fer, sous les mêmes nappes de mitraille. Il a affronté les mêmes « marmites » et traversé les mêmes rideaux de mort des tirs de barrage. Il a été blessé, comme l'ouvrier l'était à ses côtés, et il a versé son sang, il est mort pour la même cause, pour le même drapeau, pour la même Patrie.

L'action finie et les canons redevenus silencieux, on l'a vu s'enfoncer dans la nuit, sans souci de la fatigue, pour relever ceux qui étaient tombés sous l'avalanche mortelle des balles. On l'a vu porter les blessés avec d'infinies précautions sur les civières

ensanglantées. Dans les ambulances, il les a soignés avec une délicatesse presque maternelle, délicatesse inattendue de la part d'un homme, mais dont il trouvait, lui, l'inépuisable source dans son sacerdoce éternel.

Or, tout cela ne se fait point en vain.

A ce contact quotidien du prêtre et du soldat en campagne, bien des préventions sont tombées, bien des préjugés se sont heureusement évanouis. Quelques-uns pourront renaître, je le sais. Mais beaucoup ont éte fauchés dans leurs racines et par conséquent fauchés pour toujours.

Si rude que soit son âme, si fruste que soit son esprit, le peuple a du bon sens et une droiture foncière de laquelle on peut beaucoup attendre. Il a vu de ses yeux, il a touché de ses mains. Et, comme ses sens sont plus perspicaces que son intelligence, il n'oubliera pas, espérons-le, ce qu'il a ainsi vu et touché.

Voilà pourquoi ils sont nombreux dans son sein ceux qui parlent comme ce blessé, ouvrier parisien, que le correspondant de la *Gazette de Lausanne* interrogeait et qui lui répondait : « Il n'y a pas, il faut reconnaître qu'il y a quelque chose en eux qu'il n'y a pas dans les autres... Un qui était avec nous, je l'ai vu monter sur le remblai afin qu'on pût le voir de toutes les tranchées, et rester là au milieu d'une volée de balles, faire la prière pour le bataillon et donner la bénédiction... Il était sur la brèche, on peut bien le dire... Il n'a pas été touché. Et ils savent nous parler... Nous autres, quand on voit un camarade touché gravement, on ne sait que dire, on dit : « Allons, mon vieux, ça ne sera rien... » Pour eux, il y a autre chose !... J'ai vu des rouges alors, des vrais rouges, leur serrer la main et leur dire merci.

Le moral de l'armée française leur doit beaucoup; là, il n'y a pas d'erreur.[1] »

Même aveu sur les lèvres de ce « prolétaire conscient », qui disait dans une ambulance devant un journaliste :

« Quand un de nos camarades est touché à mort, nous autres, nous n'avons rien à lui dire que des bêtises : « Ne te fais pas de bile, mon vieux; ça ne sera rien. » Nous ne le croyons pas. Lui ne nous croit pas non plus. Mais si les curés arrivent, c'est une autre affaire. Ils ont de quoi causer, eux, avec leur religion, leur bon Dieu, leur je ne sais pas quoi. Et c'est vrai qu'ils vous remontent un homme. Il n'y a qu'eux pour parler comme ça.[2] »

« Il y a quelque chose en eux qu'il n'y a pas dans les autres... ». « Il n'y a qu'eux pour parler comme ça ». Les « curés », c'est-à-dire ceux que, pendant des années, une certaine presse et ses lecteurs après elle, avaient appelés « les tonsurés », « les ensoutanés », « les sacs à charbon », pouvaient-ils souhaiter sur les lèvres du peuple un plus bel éloge que celui-là[3]?

1. *Gazette de Lausanne,* 16 octobre 1914.

2. *Petit Démocrate du Centre,* 18 avril 1915.

3. A ajouter à ces témoignages le témoignage de deux hommes de science qui ont beaucoup observé pendant la guerre et qui ont écrit plusieurs volumes fort intéressants : M. le Dr Louis Huot, médecin principal divisionnaire, et M. le Dr Paul Voivenel, médecin-major de 2e classe. Ces Messieurs paraissent être, au point de vue religieux, de pensée tout à fait indépendante. Il n'est pas inutile de le noter, car leur loyale déposition n'en aura que plus de valeur à certains yeux :

« Aucune contestation n'est possible sur ce point (la conduite du clergé au feu depuis le début des hostilités) à quelque parti que l'on appartienne : il a poussé à leurs extrêmes limites la bravoure et l'esprit de sacrifice. Tous ou presque tous les prêtres-soldats que nous avons eu l'occasion de voir au feu, qu'ils fussent combattants, aumôniers ou brancardiers, ont bravé le danger avec un mépris absolu de la mort, parfois même avec une témérité folle... Soit comme médecin divisionnaire, soit comme médecin de bataillon,

C'est en soutane que les prêtres franchirent les grilles des casernes où ils étaient convoqués. Pensée excellente qui leur permit de s'affirmer dès la première heure, sans bravade aucune, mais aussi sans respect humain. Cette attitude, très simple et très franche, ne fut-elle pas pour quelque chose dans l'accueil qu'on leur fit, accueil partout sympathique, et, dans bien des endroits, empreint d'une véritable cordialité ?

Cette cordiale sympathie fut la règle générale. Mais toute règle a des exceptions. Les prêtres mobilisés s'en aperçurent bien parfois. « Vous savez, pour moi, il n'y a pas de prêtres, disait un officier à l'un d'entre eux ; il n'y a que des soldats. D'ailleurs, je vous le déclare tout de suite : je suis franc-maçon, par conséquent, vous n'avez qu'à marcher droit. »

Mais, même en de pareils cas, on voyait souvent les préventions disparaître et les dispositions se modifier du même coup. Deux mois seulement après avoir fait à son prêtre mobilisé cet accueil plutôt un peu frais, le même officier lui recommandait de ne pas s'exposer inutilement « parce que les mourants avaient besoin de lui ». Il lui avait suffi de l'observer et ce qu'il avait vu l'avait conquis et transformé.

C'est que, et l'on put s'en convaincre dès les premiers jours, les prêtres-soldats ne le cédaient à per-

nous avons été maintes fois l'un et l'autre surpris de leur insistance à réclamer les missions les plus périlleuses et nous avons été frappés de la force morale que leur donnaient leurs croyances...

« En eux couvaient d'inépuisables énergies sublimisées par les plus hautes spéculations philosophiques ou morales, alimentées à la source d'un tout puissant idéal... A coups de bravoure, — et quelle belle propagande, devant laquelle il faut s'incliner ! — ils sont parvenus à niveler le réseau barbelé des suspicions, des préventions qui, en temps de paix, séparait le clergé de la majorité du peuple. Ils se sont frayés un passage jusqu'au cœur des poilus. Ils ont acquis droit de cité chez eux. » (*La Psychologie du soldat*, par les docteurs Huot et Paul Voivenel, p. 17-19. Renaissance du Livre, Paris, 1918).

sonne en entrain patriotique et en parfaite abnégation.

On en vit s'engager à un âge où aucune obligation ne les atteignait plus depuis longtemps[1]. Mgr Oury, ancien archevêque d'Alger, avait marché des premiers. Longtemps aumônier de la Marine, officier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870, dès le milieu du mois d'août, il avait écrit au ministre de la Guerre et au ministre de la Marine, pour solliciter comme un honneur, au nom de ses seize ans de services à la mer, « d'être envoyé dans une des ambulances les plus rapprochées du feu ». A cause de l'âge, le Gouvernement ne crut pas pouvoir accepter le concours du vénérable archevêque. Mais l'exemple n'en était pas moins donné, et magnifiquement donné.

Que de fois aussi, les prêtres-soldats partirent spontanément pour le front. C'était tantôt à la place de pères de famille désignés pour aller au feu, tantôt simplement pour répondre à un appel de leurs chefs. Un ou deux exemples sur cent.

Le 9 août 1914, dans la cour de l'hôpital de Perpignan où stationnent un millier de mobilisés, on réclame des volontaires pour former une ambulance. Les mains se lèvent. On choisit 36 hommes. Sur ces 36 volontaires, il y a 18 prêtres, dont un chanoine de Carcassonne.

Le 17 octobre 1914, au dépôt d'Aubervilliers, on demande 9 brancardiers pour le front. 9 hommes sortent aussitôt des rangs : tous sont prêtres, l'un du diocèse de Bayonne et les 8 autres Landais.

1. L'abbé Le Berre, cinquante-quatre ans ; l'abbé Chambon, soixante-trois ans, ancien aumônier de l'hôpital Necker, à Paris, médaillé militaire (Moulins) ; le chanoine Morette (Montauban), chevalier de la Légion d'honneur ; l'abbé Coqueret, soixante-deux ans (Paris), chevalier de la Légion d'honneur ; le chanoine Payen, soixante-deux ans (Besançon), chevalier de la Légion d'honneur ; le chanoine Noirot, soixante-quinze ans (Dijon) ; le chanoine Malaurie, soixante-douze ans (Alger), officier de la Légion d'honneur.

Volontaires, les prêtres-soldats le sont bien plus souvent au feu, parce que les occasions de se dévouer y sont plus nombreuses que jamais, et c'est fréquemment qu'ils succombent au cours de leurs missions périlleuses, comme le sergent abbé Dauchez (Aire), qui, mortellement atteint entre les deux lignes de tranchées, y expire héroïquement, en criant à ses camarades : « Courage, au revoir mes amis, au revoir au ciel ! »

II

Le prêtre officier. — Comment il considère son grade. — Exemples qu'il donne. — Nombreuses distinctions qu'il reçoit : Légion d'honneur, citations.

Le prêtre sous-officier. — Magnifiques actes de bravoure. — Médaille militaire, citations. — Volontaires pour la relève des blessés. — Croix de guerre sur la chasuble d'un nouveau prêtre. — Liste glorieuse : les morts !

Cette tranquille vaillance, maintes fois relevée dans les citations à l'Ordre de l'armée, explique pourquoi un si grand nombre de prêtres et de séminaristes furent promus à l'épaulette devant l'ennemi.

Dès le début de la guerre, beaucoup d'entre eux avaient rejoint en qualité d'officiers. Ils étaient sous-lieutenants, lieutenants, capitaines. L'un d'eux M. le chanoine Coissac, ancien polytechnicien et vicaire général de Tulle, partit et fit la guerre d'abord à la tête d'une batterie de 75, ensuite comme commandant d'une batterie lourde. C'est en cette qualité qu'après avoir été cité à l'Ordre de l'armée pour « son sang-froid dans la période difficile du 19 avril au 10 mai 1916 devant Verdun », il reçut la croix de la Légion d'honneur au mois de décembre

suivant pour sa belle conduite sur la Somme. Deux autres polytechniciens, l'abbé Arnould (Bordeaux) et l'abbé Rodié (Fréjus) commandèrent le premier une compagnie du génie et le second une batterie. Ils furent décorés tous les deux. M. le chanoine Rémond, aumônier du lycée de Besançon, reçut lui aussi la Croix, alors qu'il commandait une compagnie de mitrailleuses et il fut plus tard promu chef de bataillon. Commandant son bataillon également, et chevalier de la Légion d'honneur avec six citations, un jeune séminariste de Lyon, l'abbé Marius Condamin, qui fut tué le 11 août 1918, à Bourmont, dans l'Oise. Il était parti au début de la guerre comme simple sergent et il avait 27 ans à peine, quand il tomba pour toujours face à l'ennemi. Beaucoup d'ecclésiastiques commandèrent des compagnies, des escadrons ou des batteries, sans porter les trois galons. Il y en eut même, tel le lieutenant Watrelle (Arras), cité à l'Ordre de l'armée pour ce fait, qui prirent au feu le commandement de leur bataillon ou de leur régiment et qui s'en tirèrent fort bien.

D'autres, le lieutenant-abbé Charrier (Angers), du 114e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, le lieutenant-abbé Doyhénart (Tarbes), le sous-lieutenant-abbé Laurent (Valence), le lieutenant-abbé Fumey (Belley), tué à l'ennemi, eurent l'honneur de se voir confier le drapeau de leur régiment, tant leurs colonels étaient sûrs d'eux.

Porte-drapeau, lui aussi, — au 290e — ce lieutenant Bouchard (Bourges), qui mourut d'une mort si enviable sous Verdun. Le poste de commandement où il se trouvait avec son colonel était utilisé comme poste de secours, tant les blessés étaient nombreux. Autour de ce poste, dans le boyau, partout, ce n'étaient que cadavres et débris humains.

Et les blessés devaient ramper au milieu de ces lamentables restes pour venir se faire panser. Bouchard se prodiguait auprès de ces malheureux. Il consolait les uns, relevait le courage des autres et administrait les derniers secours religieux à ceux qui allaient expirer. Un moment vint où, sous l'effroyable averse de fer, la place devint intenable et où le vaillant officier dut se réfugier à l'abri. Mais au dehors, les blessés restaient. Ils poussaient des cris d'angoisse. Ils appelaient au secours. Devant un tel spectacle, le cœur de prêtre de l'intrépide lieutenant ne put pas y tenir. Bien que son colonel lui conseillât d'attendre au moins un instant d'accalmie pour quitter le poste de secours, Bouchard s'élança. A peine s'était-il agenouillé auprès d'un blessé qu'une raffale le fauchant, il tomba à jamais sur la terre empourprée à côté de ceux au secours desquels il avait si héroïquement volé [1].

Pour nombreux d'ailleurs que fussent les prêtres officiers au début des hostilités, ils le devinrent bien plus encore au fur et à mesure que la guerre se prolongea douloureusement. Cette guerre faisait chaque jour tant de victimes ! Et, parmi ces victimes, la proportion des officiers était si élevée ! Pour reconstituer solidement les cadres, on ne pouvait pas se contenter de recourir à des gradés pleins de bravoure : il fallait autant que possible trouver des sous-officiers doués d'une certaine culture générale, capables d'avoir de l'ascendant sur les hommes, et surtout possédant cette fermeté d'âme qui n'est pas toujours nécessairement unie à la vaillance des champs de bataille. Ces gradés étaient nombreux parmi les prêtres-soldats. On s'en aperçut vite.

1. V. *Quand on se bat*, par François de Tressan. Plon-Nourrit, 1916, pp. 259-260.

Voilà pourquoi on recourut si souvent et si volontiers à eux.

Dans le grade d'ailleurs, la plupart d'entre eux ne voyaient qu'une raison de faire davantage, un impérieux motif de se dévouer beaucoup plus. « Cette nomination, écrivait à son supérieur un jeune prêtre lyonnais, nouvellement promu sous-lieutenant, me fait plaisir pour l'influence un peu agrandie qu'elle donnera à mon sacerdoce auprès de mes camarades, et aussi parce que je ne pense pas sans fierté que si, un jour ou l'autre, le 223e est appelé à participer à une offensive comme celle d'Arras, je serai désormais de ceux qui, presque à coup sûr, ne reviennent pas [1]. »

« Un officier doit donner l'exemple, disait à son tour, l'abbé Méchin, de Tours, nommé sous-lieutenant quelques jours auparavant. A la prochaine affaire sérieuse, je ferai partie de la première vague. Soyez certain que je serai à la tête de ma section. »

Non seulement il y fut, mais il y tomba glorieusement, à la première offensive de Champagne, le 25 septembre 1915.

Du reste, de quelque moment que datât leur promotion, avant ou pendant la guerre, les prêtres-officiers eurent au feu une conduite aussi brillante que leurs camarades de l'active ou de la réserve. Les nombreuses distinctions qui leur furent accordées, Croix de guerre ou croix de la Légion d'honneur, sont là pour le démontrer. Et le texte des citations à l'Ordre dont des milliers d'entre eux furent l'objet, ajoutent à cette première preuve un surcroît d'étincelante clarté.

D'après ces citations, le lieutenant-abbé Patella

1. Cité par Mgr Lavallée. *Rev. prat. d'Apol.*, 15 mars 1916, p. 707.

(Marseille), tué à l'ennemi, « s'est distingué depuis le commencement de la campagne par son courage et son dévouement aux blessés », — le lieutenant-abbé Panaget (Angers) promu capitaine, chevalier de la Légion d'honneur, « n'a cessé de donner les meilleurs exemples d'énergie et d'entrain ». — Quant au lieutenant-abbé Noir de Chazournes, du 46e d'artillerie, « d'une tenue exceptionnelle au feu, il a toujours fait preuve dans ses fonctions d'officier de liaison d'un zèle, d'une activité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge et s'est acquitté de toutes ses missions, en toutes circonstances, avec autant de mépris du danger que d'intelligence ». — Nommé capitaine, l'abbé de Chazournes fut de nouveau cité à l'Ordre de la division dans ces termes : « Officier remarquable, d'une bravoure et d'un sang-froid dignes d'éloges, intelligence très vive, ardent et plein d'entrain, le capitaine Noir est un tireur émérite. Il manie son faisceau avec une véritable maîtrise et obtient de son personnel un excellent rendement. Au cours des combats auxquels le groupe a pris part du 25 septembre au 26 novembre 1915 et du 28 janvier au 16 février 1916 a obtenu de très beaux résultats de tir et a ainsi donné un appui très efficace à notre infanterie ».

Son frère, l'abbé Octave Noir de Chazournes (Angoulême), lieutenant commandant la 17e compagnie du 294e, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, comme étant un « officier d'une éclatante bravoure et d'une énergie exceptionnelle ». Et la citation ajoutait : « Le 15 mars 1916, a enlevé sa compagnie à l'assaut dans un admirable élan, malgré les pertes causées par un intense bombardement. Bien que gravement blessé au cours de l'action, est resté dans la tranchée allemande au milieu

de ses hommes, les encourageant et les maintenant sur la position conquise en dépit des efforts de l'infanterie ennemie. Ne s'est laissé ramener en arrière, que lorsque ses forces l'eurent abandonné. Avait déjà été blessé et deux fois cité à l'Ordre, au cours de la campagne ». Il fut tué en 1916.

Les citations signalent aussi « l'entrain admirable » du lieutenant-abbé Féval (La Rochelle), chevalier de la Légion d'honneur, « le sang-froid et la vaillance » du lieutenant-abbé Gibas (Dijon), « le courage héroïque » du lieutenant-abbé Bissardon (Lyon), « le calme, la très grande bravoure, et le mépris du danger » du lieutenant-abbé Lévin (Laval).

Elles témoignent encore que le sous-lieutenant-abbé Hardy (Autun) est « un officier très brave et très allant », que le lieutenant-abbé Charrier (Angers) chevalier de la Légion d'honneur, est un « officier d'un dévouement absolu, d'une bravoure et d'une énergie exceptionnelle », que le sous-lieutenant-abbé Etesse (Saint-Brieuc),est un « officier d'une bravoure et d'un dévouement à toute épreuve », que le sous-lieutenant-abbé Millot est un « jeune officier animé du plus pur esprit de sacrifice » et que le sous-lieutenant-abbé Batard est un « officier d'une bravoure exceptionnelle pour qui le danger n'existe pas et qui possède sur ses hommes un ascendant considérable ».

Si grands que soient ces éloges, la conduite au feu des prêtres officiers les mérite amplement.

C'est « malgré un feu des plus violents » que le lieutenant-abbé Bissardon « saute le premier dans une tranchée ennemie », afin d'entraîner sa section.

« Blessé le 4 février, au cours d'un bombardement violent », le sous-lieutenant-abbé Etesse « se fait panser en hâte au poste de secours », et, pour ne

pas laisser ses hommes seuls sous la mitraille, « il revient immédiatement prendre le commandement de sa section ».

« Dans la journée du 24 mars 1915 » le sous-lieutenant-abbé Freyssinet (Albi) chevalier de la Légion d'honneur « reçoit l'ordre de prendre le commandement de la 2e et de la 3e compagnie de son bataillon, qui ont perdu tous leurs officiers et une partie de leurs cadres ». Il obéit et « il maintient ces unités dans une situation très difficile, grâce à l'admirable exemple qu'il donne et à la confiance qu'il rend à ses hommes ».

Le lieutenant-abbé Chiron, 64e d'infanterie, ayant perdu tous ses hommes ou à peu près, demande à être pris comme agent de liaison. On fait droit à sa demande. Mais, à la charge finale, avisant quelques soldats sans cadres, il n'y tient plus. Il les rallie, il part avec eux à l'assaut et il y tombe grièvement atteint d'une balle.

Resté lui aussi, seul officier de sa compagnie, réduite elle-même à trente hommes, le sous-lieutenant-abbé Carmellino (Dijon), chevalier de la Légion d'honneur, 42e d'infanterie, non seulement continue à combattre, mais avec cette poignée de braves, « il réussit à faire mettre bas les armes à deux cent cinquante Allemands » [1].

Le capitaine-abbé Ruffié (Pamiers), 83e d'infanterie, « cité deux fois à l'Ordre de son corps d'armée pour ses beaux exemples de dévouement et de courage héroïques, va de nouveau dans la nuit du 13 au 14 février 1915, relever devant les tranchées allemandes le corps d'un de ses camarades, officier tué le 12, et il détermine ainsi par son exemple

1. L'abbé Carmellino, blessé, fut mis à l'Ordre de l'armée. *Journ. off.*, 18 décembre 1915.

de hardis patrouilleurs à ramener dans nos lignes les corps de dix-sept soldats français ». Quand il disparut à son tour le 28 janvier 1915, âgé de vingt-six à peine, l'abbé Ruffié était officier de la Légion d'honneur. Voilà une rosette rouge que le petit séminaire de Pamiers, où il était professeur, peut garder avec une légitime fierté.

C'est un « officier d'artillerie de valeur » d'après sa citation que le capitaine-abbé Michaud, chevalier de la Légion d'honneur (Lyon). Mais il déserte ses canons pour les avions. Et les « très beaux services qu'il rend dans l'aviation, sur le front français comme en Orient » sont tels qu'ils le font signaler par ses chefs, comme un « observateur en avion remarquable, dont la bravoure et l'esprit de dévouement sont poussés jusqu'au sacrifice complet ».

Spécialiste aussi que ce jeune sous-diacre d'Aire, l'abbé Bégorry. Mais sa spécialité, c'est la grenade. Aussi, quand on lui donne le ruban rouge, le haut commandement déclare qu' « officier d'un sang-froid et d'une bravoure exemplaires, il est passé maître dans le lancement des explosifs et qu'il a réussi à inculquer sa confiance et son calme dans l'âme de ses grenadiers ». Il le prouve bien d'ailleurs, le 11 août 1915, quand, resté seul à la défense d'un barrage, tous ses hommes ayant été mis hors de combat, il parvient « grâce à son habileté et à sa présence d'esprit à empêcher l'attaque ennemie de progresser et ensuite, des renforts étant accourus, à obliger les assaillants à se retirer ». Mais le combat fini, il est grièvement blessé à la tête et il a les deux premiers doigts de la main droite emportés.

Un autre séminariste, de Bayeux, qui lui n'est pas même sous-diacre encore, ce qui ne l'empêche pas d'être déjà décoré de la Légion d'honneur, le sous-

lieutenant Viénard, du 39e d'infanterie, avec quelques hommes seulement met un beau matin 10 Allemands en fuite et fait en outre 14 prisonniers. « Il ramène son détachement au complet », dit sa citation, mais « gravement blessé lui-même au cours de l'action, il a l'énergie de laisser ignorer sa blessure à ses hommes, afin de pouvoir continuer l'opération ».

Un autre séminariste, celui-là porte les trois galons de capitaine au 98e d'infanterie, l'abbé Chezallet (Lyon), fait plus beau encore. Dans un seul coup de filet, mais après un « dur combat » cependant, il capture « 47 prisonniers, 3 officiers, 4 sous-officiers, 40 hommes et il s'empare de 6 mitrailleuses ». Blessé et titulaire de trois citations déjà, cette fois il reçoit la croix de la Légion d'honneur.

Ce n'est pas 47 prisonniers seulement, c'en est « une centaine, dont un chef de bataillon et quatre officiers » que fait le sous-lieutenant Cordier, du 39e de ligne, un simple séminariste encore (Meaux). « Blessé au cours de l'action, il refuse de se laisser évacuer ». Et, parti simple soldat à la mobilisation, il est décoré de la Légion d'honneur, à la demande écrite, — chose qui n'est peut-être pas très réglementaire, mais qui, dans tous les cas, est bien touchante, — des « poilus de la section », tous les officiers engagés avec lui étant tombés sous les coups des Allemands.

Le 28 juillet 1916, le *Journal officiel* insérait cette citation à l'Ordre de l'armée, concernant Pierre Landais, de Nantes, lieutenant au 26e chasseurs à pied :

« Prêtre devenu soldat par la guerre, officier par sa valeur et son courage. Déjà cité à l'Ordre de la division, à l'Ordre de l'armée et fait chevalier de la Légion d'honneur pour ses beaux faits d'armes. Le 27 mai 1916, est tombé glorieusement, en défendant,

avec un héroïsme qui a assuré le succès, sa tranchée envahie par l'ennemi ».

Le *Figaro* avait offert un sabre d'honneur pour être remis à l'adjudant le plus méritant des six bataillons de chasseurs qui formaient la N[e] brigade. Ce fut l'abbé François Aubin qui se le vit décerner par son général. Promu sous-lieutenant au 264[e] d'infanterie, l'abbé Aubin (Le Mans) se conduisit si brillamment à l'attaque du saillant de Quennevières que, déjà cité deux fois à l'ordre du jour, il reçut le ruban rouge.

Que dire aussi de cet abbé Julius Ruellan, (Versailles), capitaine au 93[e] d'infanterie et vicaire à Argenteuil, dont cinq frères sur neuf avaient déjà donné leur vie à la France, quand il tomba à son tour, lui sixième, le 12 octobre 1918? Adjudant au début de la guerre, il avait rapidement gagné les trois galons, la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec cinq palmes ou étoiles.

Et ce jeune prêtre savoyard, l'abbé Régat, vicaire aux Allinges (Annecy), qui arrive fin septembre 1915, au 5[e] bataillon de chasseurs en qualité de sous-lieutenant de réserve. D'apparence malingre et empruntée, tout frais éclos du cours d'E.O.R., il n'a que quelques mois de service. Il n'en reçoit pas moins le commandement d'une compagnie, dès qu'il arrive, tant le bataillon et son cadre d'officiers surtout viennent d'être durement éprouvés dans de furieuses attaques.

A peine a-t-il eu le temps de faire connaissance avec ses hommes que le 10 octobre, au Bois-en-Hache, on annonce une attaque pour le lendemain soir, et la 5[e] compagnie, celle de Régat, figure parmi les deux compagnies qui doivent marcher en tête.

Sans officier avec lui, sans adjudant même, n'ayant

que quatre sergents pour le seconder, que va faire ce pauvre vicaire de village, qui n'a pas vu le feu encore? Ce qu'il va faire? A l'heure marquée, il bondit le premier de tous ses chasseurs sur le parapet, il les entraîne et dans un élan magnifique, — car il s'y montre « épatant, vous savez, épatant » comme le déclarera son commandant, — il emporte la sape intermédiaire d'abord, puis la tranchée dont il faut s'emparer. Mais l'action terminée, on le trouve dans un entonnoir d'obus, la cuisse brisée. C'est de son sang qu'il a acheté son succès. Il lui en coûtera davantage encore. Car, amputé, il meurt quelques jours après, à l'ambulance, après y avoir reçu le ruban rouge, comme récompense de « la bravoure et de l'abnégation admirable » dont il a fait preuve [1].

Quant au lieutenant Mirabail, professeur au collège ecclésiastique de Saint-Caprais, diocèse d'Agen, c'est dans l'aviation qu'il « travaillait ». Il s'était spécialisé dans les bombardements à grande distance. Et il y accomplît de telles prouesses que, lorsqu'il fut fait prisonnier à Carlsruc, par suite d'une panne, le haut Commandement lui fit parvenir la croix de la Légion d'honneur en captivité même.

Je pourrais continuer à égrener longtemps encore la série de ces actions d'éclat. C'est pour ainsi dire, un chapelet sans fin.

Les prêtres sous-officiers, caporaux ou soldats ne

1. « Le plus bel éloge qui, à ma connaissance, ait été fait du lieutenant Régat, je l'entendis un jour à table, à la popote, alors qu'on espérait encore le sauver. J'ai encore dans l'oreille ces phrases courtes et martelées : « Monsieur l'aumônier, Régat a été épatant, vous savez, épatant... Il ne connaissait pourtant rien du métier militaire... ah ! si ! le devoir : c'était un prêtre... Les prêtres, c'est leur affaire, çà, le devoir : ils le prêchent... J'en connais deux qui ont fait leur demande pour venir au bataillon, cela n'a pas abouti : c'est dommage. » P. Guitton, S. J. *Impressions de guerre de prêtres-soldats*, 2e série, pp. 122 et suiv.

furent pas moins braves au feu que ceux de leurs confrères qui étaient officiers.

Un grand nombre d'entre eux, près de quatre cents, reçurent la médaille militaire. La simple poignée de citations qui suit, toutes empruntées à l'Ordre de l'armée, va prouver sans réplique possible que ce ne fut pas sans raison. Et voilà pourquoi à chacun de ceux qui la méritèrent, on aurait pu dire comme son divisionnaire au sergent-abbé Le Cuziat, professeur à Saint-Brieuc : « Le Cuziat, je suis heureux de vous remettre l'insigne des braves, car il fera très bien un jour sur votre soutane et, en même temps que votre croix de guerre, il vous donnera autorité pour parler de patriotisme à vos jeunes gens ».

Le dimanche, 6 septembre 1914, le sergent abbé Frédéric Lamy, du 366e, — depuis décoré de la médaille militaire, promu sous-lieutenant, cité une seconde fois à l'Ordre de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'honneur — reçoit successivement cinq blessures. « Il ne cesse pas pour cela de combattre, ni de maintenir ses hommes. Mis hors d'état de marcher, il s'oublie absolument, et, ne pensant qu'aux autres, il continue en rampant à se porter au secours de ses camarades blessés, les encourageant, leur distribuant l'eau-de-vie de son bidon et leur offrant, comme prêtre, les secours de la religion. Il soulève l'admiration unanime par ses paroles et son abnégation, pendant qu'on le transportait à l'ambulance »[1].

A Bièvre, dès les premiers coups de feu, une balle brise l'articulation du bras gauche du sergent Briand,

1. *Journ. off.*, 28 octobre 1914. Le sous-lieutenant Lamy, blessé au cours d'une reconnaissance très dangereuse, fut fait prisonnier. Docteur en théologie et licencié ès lettres, il fut nommé en mars 1918, après son rapatriement, supérieur du Grand séminaire d'Amiens, par Mgr de la Villerabel, successeur de Mgr Dizien.

135e de ligne, séminariste d'Angers. Ce vaillant sous-officier n'en reste pas moins au milieu de ses hommes. Les officiers et sous-officiers de cette section et d'une autre section voisine tombant successivement, il prend le commandement des deux. De sa main droite, il a appuyé contre un talus son bras gauche brisé, afin de s'assurer ainsi une position qui lui permette encore d'épauler son fusil. Et il continue à tirer jusqu'au moment où la retraite est ordonnée. Mais, quand il ramène tranquillement ses hommes en arrière, une autre balle lui a labouré l'omoplate et la paume de la main gauche a été brisée par un shrapnell[1].

« Durant les combats des 16 et 18 novembre 1914, un autre jeune séminariste, le sergent Brahic, du 58e d'infanterie (Nîmes), est dans les tranchées avancées avec sa section ». Le feu infernal auquel ils sont exposés commence à surexciter les hommes. Que fait ce sous-officier? « Sous une pluie de balles des plus intenses il sort, à différentes reprises de son abri, et il se promène à proximité pour donner plus de courage à ses hommes et pour calmer leur énervement ». Et, de ce fait, il reçoit la médaille militaire[2].

C'est pour quelque chose de plus important qu'à Thuin, un matin de novembre, un autre sous-officier, le sergent-abbé Durquet (Bayonne), du 49e de ligne, où il devait terminer la campagne comme lieutenant et avec la croix de la Légion d'honneur,

1. Nommé sous-lieutenant, l'abbé Briant, qui avait dans l'intervalle reçu la médaille militaire, mourut des suites des graves blessures qu'il avait reçues, lors de la première offensive de Champagne.

2. « Étant dans une tranchée, s'est porté sur le parapet, au moment de l'attaque, a exhorté ses camarades à faire leur devoir, les a absous en qualité de prêtre, et a donné le secours de la religion à tous les blessés. » Citation à l'Ordre de l'armée. *Journ. off.*, 24 novembre 1914, p. 8824.

saute sur le parapet de la tranchée. La compagnie est d'attaque et, dans quelques minutes, cette attaque va se déclancher. « Tu es fou, lui crie-t-on, tu vas te faire descendre ». Et, sans répondre à ce cri, l'abbé Durquet dit simplement : « Plusieurs de nous vont tomber pour ne plus se relever. A ceux qui le désirent, je vais donner l'absolution ». Aussitôt, toutes les têtes se découvrent. Et debout, cible vivante, tandis que les balles sifflent autour de lui, le prêtre-sergent prononce d'une voix claire et forte la formule de l'absolution. C'est seulement après l'avoir terminée qu'il saute de nouveau dans la tranchée, où plusieurs de ses camarades l'embrassent en pleurant [1].

On comprend qu'à des gradés de cette trempe les chefs ne ménagent pas les compliments.

En leur conférant la médaille militaire, ils signalent le caporal-abbé Gaymard (Grenoble), du 140e « pour son sang-froid et sa bravoure », le soldat-abbé Mouteillet (Oran), du 3e zouaves « pour son intrépidité, son dévouement sans limites », le sergent-abbé Jouy (Laval), du 150e « pour son zèle et son énergie hors de pair ». Ils signalent encore le sergent-fourrier abbé Leclère (Angoulême), du 125e, comme « un sous-officier parfait » et le sergent-abbé Batard (Nantes), du 65e, comme « un modèle de courage et d'énergie, d'un exemple communicatif sur tous ceux qui l'approchent ». Le *Journal officiel* ajoute : « En particulier, les 2 et 3 janvier 1915, sous un feu intense, il a donné à tous le réconfort de sa bravoure et de son exemple, se portant toujours aux points les plus menacés pour encourager les combattants et secourir les blessés ». Et il conclut par ce

1. *Journ. off.*, 29 décembre 1914.

magnifique témoignage : « Sergent respecté et admiré de tout le régiment pour sa bravoure et son esprit complet de sacrifice »[1].

Des médailles militaires, passons aux simples citations à l'Ordre de l'armée. La splendide moisson est encore plus abondante, et aussi belle assurément.

Laissons de côté les prêtres, sous-officiers ou soldats, cités simplement pour cause « d'entrain remarquable », de « courage », de vigueur superbe », « de calme et de fermeté », « de courage et d'anégation », « de remarquabie énergie et de bravoure éprou-

1. Il serait beaucoup trop long d'énumérer ici les noms de tous les prêtres et séminaristes, *adjudants, aspirants, sous-officiers, gradés ou simples soldats dans des unités combattantes,* qui reçurent la médaille militaire, car, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, ils sont près de quatre cents. Je n'en indiquerai donc que quelques-uns. Presque tous ceux que je vais citer ont été tués au feu ou ils ont été si grièvement blessés qu'on a dû les amputer, les uns d'un membre, les autres de deux : plusieurs ont perdu la vue :

Aix, Castillon. *Agen*, Dinet (†). *Albi*, Pujol, Vaisse. *Amiens*, Lamy. *Angers*, Bureau, Amiot, Briant(†), Bouyer (†). Chéné. *Angoulême*, Bernard (†), Leclerc. *Arras*, Bridoux. *Auch*, Maignaut. *Bayeux*, Lalan. *Bayonne*, Durquet, Verdun. *Belley*, Guyennet. *Besançon*, Magnien, (†) Menuet, Queney. Luquet, Nappey. *Bordeaux*, Massieu (†). *Cahors*, Marty. *Châlons*, Ronez (†), Lecointre. *Chambéry*, Nicolet. *Chartres*, Héno. *Clermont*. Soulier. *Coutances*, Duquesnay (†, Leroux, Avret, Lerée. *Evreux*, Lelièvre, Nuttens. *Gap*, Espitailler (†). *Grenoble*, Boge, Croizier, Gaymard, Rozier. *Langres*, Poinsel. *Laval*, Coupé, Jouy, Gapel, Guillet, Bouttier. Quinton, Trideau. *Le Mans*, Lebreton. *Le Puy*, Merle, Rivière, Valour. *Lille*, Pels. *Luçon*, Gavaud, Plessis, Bretandeau, Vrignaud. *Lyon*, Giraudet, Valois, Dumont, Boudard, Delorme, Jaricot, Labrosse, Pelletier, Roche, Joly, Odin. *Marseille*, Masse, Balanca (†). *Mende*, Galtier. *Montauban*, Belon. *Montpellier*, Mongin, Crébassa, Nozeran. *Nancy*, Mansuy, Bergeot. *Nantes*, Brunet, Batard, Guillemot. *Nevers*, Bourgouin. *Nîmes*, Quiot, Reboul, Sève, Brahic, Teulade. *Oran*, Monteillet. *Orléans*. Foucher. *Pamiers*, Tulet (†). *Paris*, Houlon, Sarrana de Père (†). *Périgueux*, Millon d'Ainval, *Quimper*, Creignou, Lunven, Palée Panoliam. *Reims*, Huon, Houlon Cabaret, Schmytz, Drappin, Husson. *Rennes*, Fortin. *Rodez*, Enjalran, Jalbert, Davy, Delaure, Privat, Puech. *Rouen*, Beauchamp, Martin, Mottat *St-Brieuc*, Bidan, Labbé, Le Cuziat, Le Maigat (†), Ollitrault, Hinault. *Saint-Claude*, Contesse (†), Jacquemin. *Saint-Flour*, Lacoste. *Séez*, Letourneur. *Sens*. Bruni, Farcy. *Tarentaise*, Charles. *Troyes*, Massey, Grillet. *Valence*, Tardy. *Vannes*, de Larminat, Madec, Guionvarch, Le Louer, Ric. *Versailles*, Deldique, Marchand.

vée », « de mépris absolu de danger ». Il faudrait aligner trop de noms.

Passons rapidement aussi sur les témoignages rendus par les chefs immédiats dans des lettres privées. Et cependant combien sont émouvants !

D'un jeune curé du Forez, qui avait été cité deux fois déjà à l'Ordre de l'armée et qui venait d'être tué, son colonel écrivait : « Ils ont été (lui et un autre prêtre tué avec lui) les hommes qu'on ne trouve qu'une fois dans un régiment au cours d'une longue guerre ».

D'un autre, blessé une première fois, revenu au front avant la fin de sa convalescence, atteint de nouveau de deux blessures et finalement tué à quelques mètres de la ligne ennemie, son chef de bataillon n'hésitait pes à déclarer dans une lettre : « L'Eglise de France perd en lui un saint prêtre; nous, nous pleurons en lui le type accompli du soldat français ! »

Et d'un troisième, prêtre-sergent, trois fois cité à l'Ordre de l'armée et tombé à deux mètres de la seconde tranchée allemande, son commandant disait à la fin de l'action, affirmant ainsi bien expressivement sa profonde estime : « Il faut l'enterrer avec les officiers »[1].

Mais à quelles magnifiques citations ont fourni matière des actions d'éclat comme celles-ci, — toutes récompensées par la médaille militaire.

Adjudant chef de section de mitrailleuses, aux chasseurs de Driant, l'abbé Bruni (Sens), subit pendant près de cent heures un effroyable bombardement. Il tient jusqu'au bout, les 21 et 22 février 1916, au bois des Caures. Mais, lorsqu'il a épuisé toutes

1. Cité par Mgr Lavallée. « Le prêtre-soldat », *Rev. prat. d'Apologétique*, 25 mars 1916, pp. 708-709.

ses munitions, encerclé par les assaillants dont quinze mètres le séparent à peine, il réussit non seulement à leur échapper, mais encore à ramener de lourdes mitrailleuses dans les lignes françaises.

Le chef de bataillon du caporal-abbé Gavaud (Lyon), lui confie le 28 août 1914, 150 blessés, avant de battre en retraite. Dans la seule journée du 29, l'abbé réussit à en évacuer 146 par des moyens de fortune et il allait se retirer avec les 4 autres, quand il est enlevé, grièvement blessé, par une reconnaissance de hulans !

Un autre caporal, l'abbé Gaymard (Grenoble), dans la nuit du 23 au 24 mai 1915, « tue de sa main un officier et un soldat et rejette de la tranchée où ils avaient réussi à s'introduire les Allemands » qui croyaient déjà s'en être emparés.

L'abbé Rozier (Grenoble), se voit décerner la médaille, avec cette belle citation : « Etant simple soldat, le 25 septembre 1914, alors que sa compagnie était assaillie par des forces supérieures, a su par son calme et son sang-froid retenir sa section, en a pris le commandement et a fait exécuter des feux qui ont protégé la retraite de la compagnie ».

La chance tourne-t-elle contre eux ? Ces jeunes séminaristes tombent-ils entre les mains des ennemis ? Rien ne leur coûte pour s'en échapper. L'abbé Charles (Tarentaise), fait prisonnier le 31 mars 1916, tue les Allemands qui l'entourent et, quoique grièvement blessé à la tête, parvient à s'évader.

L'adjudant Valour (Le Puy), du 22e chasseurs alpins, « entouré et désarmé le 31 mai 1917, par un groupe ennemi, qui avait momentanément pris pied dans la tranchée », leur fausse compagnie et « réussit à rejoindre son bataillon en traversant des zones battues par les feux violents de l'artillerie ». Quant à

l'abbé Croizier (Grenoble), c'est par deux fois qu'il s'échappe des mains des Allemands et qu'il regagne son régiment.

Souvent, il en coûte de terribles blessures à ces braves. L'abbé Bergeot (Nancy), ne sera ordonné prêtre, le 9 juin 1918, qu'après avoir été amputé de la jambe gauche. L'abbé Pujol (Albi), simple soldat au 289e de ligne, mais « soldat plein d'allant et de crânerie au feu, dit sa citation, et qui a été blessé grièvement, le 5 janvier 1918, en résistant à une attaque ennemie, dans un tout petit poste avec une indomptable énergie » a les deux jambes coupées. De plainte, il n'en fait pas entendre, et de désir « il n'en a qu'un, dit-il : pouvoir redire la messe, quand le chirurgien m'aura donné des jambes toutes neuves, des jambes de bois ».

Et ces citations encore :

Dupont (Arras), sergent au 43e d'infanterie « superbe attitude au feu depuis le début de la campagne... mort à son poste, frappé d'un éclat d'obus en pleine figure, sans avoir reculé d'un pas ».

Cruèghe, sergent, « malgré un tir continu d'infanterie, qui prenait la tranchée d'enfilade et pendant un violent bombardement, a cherché à découvrir au périscope l'emplacement de la batterie ennemie, a été grièvement blessé d'une balle à la tête. Est tombé en disant : « Je meurs pour mon Dieu et pour mon pays, je meurs content ».

Bouyer (Angers), sergent au 69e « bien qu'ayant les pieds enflés au point de ne pouvoir conserver ses chaussures et de les remplacer par des morceaux de couverture, a su entraîner à l'attaque, sous le feu des mitrailleuses, des hommes particulièrement fatigués et obtenir d'eux l'organisation rapide de la position conquise. N'a cessé depuis le début de la

campagne de donner l'exemple de l'énergie et du dévouement ».

Ce prêtre-sergent, qui, les pieds enflés à ne pas pouvoir porter de chaussures, les enveloppait à la hâte dans quelques lambeaux de couverture pour conduire sa demi-section à l'assaut, eut une mort superbe en Artois. Il avait été promu adjudant et, le 16 juin 1915, son régiment attaquait sur Neuville-Saint-Vaast. Bouyer fut frappé de deux balles aux reins, tandis qu'il entraînait courageusement sa section en avant. Aussitôt tombé, ses hommes se précipitent vers lui pour l'entourer, le panser. Il leur enjoint de poursuivre l'attaque, sans s'occuper de lui. « La bataille fait rage et quand, le soir venu, quelques-uns de ses hommes vinrent pour le ramasser, ils eurent sous les yeux cet admirable spectacle : le héros mort, étendu à terre, les bras en croix, son grand crucifix de métal sur la poitrine, la figure infiniment douce, son sourire angélique aux lèvres, les yeux clos. De lui-même, Bouyer avait préparé sa toilette funèbre. Sortant son Christ de dessous sa capote, empourprée de sang rédempteur, il l'avait posé sur son cœur, puis se conformant à l'image du Maître, il avait allongé ses bras sur la terre pour la défense de laquelle il mourait. Ainsi crucifié au champ de bataille, seul, sous la rafale, il avait rendu sa très belle âme à Dieu »[1].

Beaucoup de prêtres-soldats furent cités à l'Ordre de l'armée pour être allés, souvent au prix de leur vie, « cisailler sous le feu les fils de fer de l'ennemi » (caporal Besse, de Saint-Flour), « placer des réseaux de fil de fer français en avant d'une tranchée sous bombardement » (caporal Jaillot, Saint-Claude),

1. Paul T., prêtre-soldat au 69e d'infanterie. *Etudes,* 5 mai 1917, p. 363.

« poser un réseau de fil de fer à cent mètres des tranchées allemandes par une nuit très claire » (sergent Truchet, Chambéry), « placer une charge de cheddite contre un barrage allemand » (Sergent Jouy, Laval), ou « réparer plus de dix fois sous un bombardement extrêmement violent une ligne téléphonique, constamment coupée par les projectiles » (caporal Gavraud, Angoulême).

A d'autres prêtres-soldats la croix de guerre fut attribuée pour le courage qu'ils montraient en secourant leurs officiers blessés.

Ce genre de dévouement surtout leur paraissait tout naturel.

« Que penseriez-vous d'un prêtre, écrivait le sergent M..., curé de Sempessere, dans le Gers[1], qui, le soir, après le combat, resterait dans la tranchée, sans se porter au secours des blessés, appelant de toutes leurs forces, sans pouvoir d'eux-mêmes revenir en arrière ? Oui, j'étais à deux heures de la nuit, dans le champ et j'ai ramené huit blessés... Mon commandant de compagnie était tombé avec quatre ou cinq blessures, près des lignes ennemies ; j'ai simplement fait mon devoir en allant le chercher. »

Combien d'autres prêtres agirent comme cet intrépide curé !

Le caporal Lafosse (Coutances) « a sauvé, dit la citation à l'Ordre, un capitaine, en le transportant l'espace de trois kilomètres sous le feu de l'ennemi » ; le sergent Viallet (Besançon) « se porta sous un feu violent et bien repéré de l'ennemi au secours du commandant de sa compagnie et put le ramener dans nos lignes, où il trouva les soins qui lui sauvèrent

1. Victor Bucaille. *Lettres de prêtres aux armées*. Payot, 1916, pp. 68-69.

la vie ». Et le sergent Longuet (Meaux) « sauva sur le champ de bataille, au prix de sept blessures, son lieutenant ».

Le 20 décembre, — premier anniversaire de son ordination sacerdotale, — le soldat Teulade (Nîmes) médaillé militaire, sauve son colonel. Cet officier supérieur gisait, mortellement blessé, à petite distance des Allemands. Une escouade de volontaires part pour le rapporter dans la tranchée. Mais le feu qui l'accueille est si formidable qu'elle doit rétrograder. Le colonel du 61e mourra-t-il sous les yeux de ses hommes, faute de secours ? Non, car un soldat se présente pour aller vers lui. C'est l'abbé Teulade... Son chef de bataillon l'embrasse avec émotion, comme on embrasse quelqu'un qui va mourir. Et simplement, sous la grêle des balles, l'abbé s'élance : quatre d'entre elles trouent sa capote, deux son képi. Merveille, il n'est pas touché lui-même. Le voilà qui revient portant le colonel sur son dos. Il approche, toujours poursuivi par une pluie de balles ; quelques pas encore et il est sauvé. Mais, tout d'un coup, il s'écroule sur le sol avec son pesant fardeau. C'est une balle qui a perforé son genou. On se précipite à son aide. Quelques minutes après, le colonel et le troupier sont couchés côte à côte au poste de secours et, lorsque l'officier supérieur meurt le lendemain, c'est après avoir reçu de son sauveur de la veille l'absolution, qui l'a réconcilié avec son Dieu.

La relève des morts, après la relève des blessés. La croix de guerre fut conférée à bien des prêtres-soldats pour leur inlassable vaillance dans cet office pieux. Parmi eux, un sous-officier mérite une mention spéciale : c'est un sergent du 240e, l'abbé Creignou (Quimper) médaillé militaire, qui, aidé de deux camarades, réussit à ramener dans nos lignes, record

en l'espèce, si je ne me trompe, les corps de 21 soldats français.

Si probantes que soient ces citations, quelques chiffres établiront plus magnifiquement encore ce que furent la vaillance et l'abnégation du clergé séculier devant l'ennemi. Ces chiffres sont le résultat de mes investigations personnelles. Mais, quand ces investigations auront été complétées par les enquêtes que, seule, l'autorité compétente peut faire dans chaque diocèse et que, sans nul doute, elle y fera, ils grossiront, c'est bien certain.

Tels qu'ils se présentent, combien ne sont-ils pas éloquents déjà ?

Sur les prêtres et les séminaristes du clergé *séculier* qui prirent part à la guerre, soit dans les *unités de combat*, soit dans les *formations sanitaires* comme infirmiers, brancardiers et aumôniers, 364 reçurent le ruban ou la rosette de la Légion d'honneur : 383 furent décorés de la médaille militaire et 4.307 y obtinrent la croix de guerre avec 6.512 citations à l'Ordre de l'armée ou de leurs corps d'armée respectifs, les seules comme on le sait, que le *Journal officiel* ait enregistrées[1].

1. Voici, parmi les 450 membres environ (la liste n'en est pas encore entièrement dressée), des deux clergés, séculier et régulier, qui reçurent la croix de la Légion d'honneur pendant la guerre, soit à titre d'officiers, soit à titre d'aumôniers, les noms de quelques-uns des prêtres et séminaristes du clergé séculier qui furent nommés à titre d'*officiers :*

Agen, Mirabail, aviateur. *Aire,* Bégorrey, Cazaux, Desquibes, aviateur. *Albi,* Frayssinet, Goffre, Jammes. *Amiens,* Lamy. *Angers,* Audouin, Boumier, Panaget, Charrier. *Angoulême,* Noir de Chazourne, *Annecy,* Régat. *Auch,* Maignaut. *Autun,* Lapalus. *Bayeux,* Véniard. *Bayonne,* Durquet, Laurencet. *Beauvais,* Delamotte. *Belley,* Dutang, Thévenet. *Besançon,* Rémond. *Bordeaux,* Arnould, Daviand. *Coutances,* Aumont. *Dijon,* Carmellino. *Evreux,* Tual. *Fréjus,* Rodié. *Grenoble,* Léty. *La Rochelle,* Féval. *Laval,* Trideau, Mercier. Pervis. *Lille,* Honoré. *Luçon,* Puaux. *Lyon,* Michaud, aviateur, Chazallet, Condamin, Drevard, Deux, Remillieux, Thomas, Arnaud, Rodet,

Quant à ceux qui reçurent cette croix, après citation à l'Ordre de leur division, de leur brigade ou de leur régiment, le relevé même incomplet n'en a pas pu être fait encore, en l'état du silence du *Journal officiel*, mais sûrement elles sont à peu de chose près aussi nombreuses que celles dont je viens de parler.

L'une de ces croix de guerre, obtenue après citation à l'Ordre de la 35e division, fut remise un jour à un jeune sous-lieutenant au 3e zouaves, dans des circonstances qui valent d'être signalées :

Le samedi 7 août 1916, à Bourg, Mgr Manier, évêque de Belley, ordonnait prêtre un diacre de son diocèse, en congé de convalescence chez ses parents. L'ordination terminée, l'évêque se retourna vers l'assistance et, s'adressant au nouveau prêtre, il lui dit :

« Mon cher ami, après les jours sanglants où vous avez été miraculeusement préservé de la mort, vous voilà parmi nous tout rayonnant d'une puissance infinie qui vous vient de Dieu. Tout à l'heure, à l'élévation, je pensais à vous et je me disais qu'au sang du Christ, qui s'immolait sur l'autel, se mêlait le sang que vous avez répandu pour la France, sur le champ de bataille : union sublime de l'amour de Dieu et de l'amour du Pays.

« Vous allez, mon cher ami, retourner au feu ; vous entraînerez encore vos camarades à la victoire, au sacrifice. Mais, désormais, vous pourrez lever les mains pour les bénir et surtout pour les absoudre.

Meaux, Cordier, Scherrer, Vayer. *Montpellier*, Journet. *Nantes*, Aubin, Landais. *Orléans*, Bouard, Poiget, Viginier, Wolf. *Pamiers*, Ruffié (officier). *Paris*, Cléry, Perruisseau, Carrier. *Périgueux*, Latour d'Ainval. *Perpignan*, Riu. *Reims*, Mennesier. *Rennes*, Guérin, Lefoul, Serrand, Léonard, Denier. *Rodez*, Sannié, Théron, Tournier. *Rouen*, Quéteil, Le Bertre. *Saint-Brieuc*, Josselin. *Saint-Dié*, Marque, Miclot. *Toulouse*, Fieuzet, Reste. *Tours*, Mauduit. *Tulle*, Coissac, vicaire général. *Valence*, Cheval. *Vannes*, Tardy. *Versailles*, Ruellan. Diocèse non identifié, Camps.

« Maintenant, mon cher ami, vous qui appartenez à l'Eglise comme prêtre, et à l'armée française comme officier, je vais avoir la grande joie, je dirai plus, la grande fierté d'épingler sur votre chasuble la récompense accordée par vos chefs militaires à votre bravoure, la croix de guerre, en attendant que la remise officielle vous en soit faite par l'autorité militaire. »

S'avançant alors, Mgr Manier, au milieu de l'émotion générale, attacha de sa main sur la poitrine du sous-lieutenant abbé Agelou, traversée de part en part sur le champ de bataille par une balle allemande, l'insigne glorieux.

La croix de guerre, épinglée par un évêque sur la chasuble d'or d'un nouveau prêtre, au pied même de l'autel où celui-ci vient de recevoir la prêtrise, voilà ce que n'avaient pas prévu les fanatiques partisans du : « Les curés, sac au dos ! »

Que si, après les distinctions, Légion d'honneur, Médaille militaire, Croix de guerre, citations à l'Ordre de l'armée, nous en arrivons aux ecclésiastiques qui tombèrent face à l'ennemi et les armes à la main, leur nombre est particulièrement impressionnant. J'en ai relevé, en effet, pour mon compte plus de 2.753 et, sûrement, dans ces listes glorieuses, il y a encore bien des oublis à réparer. Dès maintenant du reste, et avant même que ce travail de révision ait été mené à bonne fin, comment ne pas signaler la lourde part qui échut à certains diocèses dans la grande hécatombe ? Tels, Nantes qui eut 60 tués, Versailles 62, Rennes 63, Besançon 71, Rodez 78, Quimper 96, Paris plus de cent, dont 35 prêtres, et Lyon 146.

III

Le prêtre, homme de paix par vocation. Raison vraie de son héroïsme sur le champ de bataille.

Le prêtre dans le rang suppléant les aumôniers absents : il confesse, il donne l'absolution générale, au moment de l'assaut. — Il récite les dernières prières sur les restes de ceux qui ont été tués au feu. — Les tombes militaires.

En présence de tant d'héroïsme une question surgit et se présente vivement à notre esprit.

Par état, le prêtre est l'homme de la paix. Sa vocation, souvent même son éducation première, quand il sort des petits séminaires, l'écarte de toute lutte ardente, de tout conflit violent. L'appel à la force n'est pas son fait, encore moins l'appel aux armes et l'effusion du sang. Il semble même que si la vocation ecclésiastique doit être exclusive d'une vertu, c'est assurément du courage militaire. Il y a si loin du prêtre, homme de paix, aux tueries sanglantes des batailles ! — C'est en l'état que la guerre éclate à l'improviste. Elle arrache ce prêtre à son église silencieuse, à ses tranquilles offices, à ses catéchismes, à ses pauvres, à ses malades, à ses petits enfants. Brusquement il est jeté dans la fournaise. Et l'on constate que, revêtu de la capote militaire, il est aussi brave au feu que n'importe quel autre Français. Comment, changeant si soudainement et si radicalement de milieu, sa vie se trouvant retournée à fond pour ainsi dire, a-t-il pu se révéler sous les armes ce que nous l'y avons aperçu ?

Il n'a ni l'entraînement professionnel des uns, ni le goût de la lutte des autres, ni l'estime admirative de la force de beaucoup. Et cependant, non

seulement il fait son devoir sans défaillance, son devoir entier et sans réserve, mais il fait encore plus que son devoir.

« Un soldat ne fait point assez, quand il ne fait que son devoir », disait le maréchal de Villars.

Au soir d'une affaire des plus chaudes, un caporal de chasseurs se dispose à aller en rampant vers des blessés restés sur le terrain entre les tranchées allemandes et françaises. Son sergent cherche à l'arrêter, en lui montrant combien son entreprise est folle d'imprudence. Le jeune prêtre, c'en était un, persiste dans son projet, arrive jusqu'aux blessés, accomplit son ministère et, en revenant vers sa tranchée, est tué net par une balle.

Vicaire dans une petite ville du diocèse de Lyon, au commencement des hostilités, cet humble caporal avait terminé son dernier prône par ces mots : « Il faut faire plus que son devoir ». Sans le savoir, le jeune prêtre s'était rencontré avec l'illustre vainqueur de Denain et, l'heure venue, il avait héroïquement agi comme il l'avait dit.

Beaucoup l'imitèrent, parce qu'ils pensaient comme lui que l'heure avait sonné où il fallait faire « plus que son devoir ». Et s'ils le pensaient, cela ne fut-il point parce que le prêtre, le vrai prêtre j'entends, est habitué à prendre avant tout le devoir pour règle de sa conduite et à vivre d'esprit de sacrifice et dans une abnégation de tous les moments? La guerre déclarée, le prêtre n'eut donc qu'à transposer, pour ainsi dire, le leit-motive qu'il exécutait loin du monde pour agir admirablement.

« Mon devoir de sergent ne me sourit pas moins que mon devoir de prêtre, écrivait le 29 mai 1915, l'abbé L. A..., du diocèse de Nevers. Un sergent doit se rendre compte par lui-même du danger,

avant d'exposer ses hommes. Epargner la vie des hommes qui ne sont peut-être pas en amitié avec Dieu, et s'exposer pour cela soi-même, il n'y a pas de réflexion qui donne plus de courage ; et, quand je pars seul en avant, le fusil chargé, tout naturellement ma pensée monte vers Dieu. »

« Mourir jeune, mourir prêtre, en soldat, devant une attaque, en marchant de l'avant, en plein ministère sacerdotal, en donnant peut-être une absolution écrit un autre[1], verser son sang, pour l'Eglise, pour la France, pour ses amis, pour la jeunesse française, pour tous ceux qui portent au cœur le même idéal que moi, qu'anime la même foi... et pour les autres aussi, pour que leurs yeux s'ouvrent enfin à la lumière, pour qu'ils connaissent la joie de croire. Ah ! vraiment que c'est beau ! Si je tombe ne me pleurez pas surtout : vous auriez tort. Enviez-moi plutôt et priez, priez beaucoup pour moi. Je m'en irai avec un seul regret, celui d'avoir fait si peu de bien. »

Voilà le mot de l'énigme : la terre est peu de chose pour le vrai prêtre, car le ciel remplit sa pensée. Et c'est pourquoi tant de prêtres, en se maintenant simplement à la hauteur de leur sacerdoce, sacrifièrent allégrement leur vie pour la France, quand Dieu les appella à la défendre. Preuve magnifique qu'un sentiment religieux profond, l'esprit de devoir puisé à la source la plus haute, en un mot le devoir considéré comme une des manifestations de la volonté de Dieu, c'est de l'héroïsme en puissance pour l'heure du danger.

1. Sous-lieutenant abbé Joseph Guérin, du diocèse de Paris. V. *Lettres de prêtres aux armées*, recueillies par Victor Bucaille, Paris, Payot, 1916, pp. 95-96. L'abbé Guérin fut grièvement blessé à la tête et à un bras par des éclats d'obus, tandis qu'il disait la messe à Sainte-Catherine-lez-Arras. Son capitaine, qui la lui servait, fut abattu sans connaissance par la déflagration du projectile.

Mourant pour leur Dieu et pour leur patrie, les prêtres mouraient contents. Et ils le disaient parfois d'une façon aussi simple qu'émouvante.

Dans une lettre datée du 9 septembre 1914, 5 heures du soir, — trente-cinq heures après sa blessure — lettre qui fut trouvée sur son cadavre, lorsqu'on le ramassa, l'un d'eux, le sergent Guillard, écrivait :

« Mes bons chers tous, quand vous recevrez cette lettre, votre Daudou sera parti au ciel ou bien c'est que des Allemands charitables l'auront ramassé sur le champ de bataille. Hier matin, 9 septembre, vers six heures et demie, par une attention de la très sainte Providence, quand vous étiez à la messe, j'ai été atteint en plein champ de bataille par une balle qui m'a traversé la cuisse, et je suis tombé ; et à l'endroit même je suis encore, car, par une ressemblance très indigne avec mon doux Sauveur Jésus sur la croix, je suis vraiment cloué à ma croix, n'ayant pu bouger ma jambe d'un seul millimètre. Ma blessure me fait à peine souffrir, quand je ne bouge pas, mais je souffre beaucoup de la soif. Mon moral est très bon ; je n'ai aucune angoisse. Mon crucifix devant moi, je prie et j'attends la volonté du Bon Dieu. Vous savez qu'avant de partir, j'avais fait le sacrifice de ma vie ; je l'ai renouvelé bien des fois depuis hier matin, je le renouvelle encore une fois avec tout ce qui plaira au bon Dieu d'y ajouter ou d'en retrancher.

« Je ne redoute pas la mort, je l'ai vue et je la vois encore de trop près en ce moment ; elle n'a rien d'horrible, puisqu'elle apporte le bonheur.

« Vous-mêmes, je vous en prie, que votre chagrin soit silencieux, résigné et presque joyeux. Ma grande

peine est de vous quitter, mais je sais où vous retrouver bientôt[1]... »

Détail touchant et certainement bien digne d'être relevé. Une fois blessés, quand, étendus sur la terre, ils ne peuvent plus combattre en soldats, ces vaillants agissent en prêtres : ils réconfortent ceux que la mitraille a renversés comme eux, et le cas échéant, ils les absolvent.

L'adjudant Bessède (Montauban), a été blessé à la jambe. Tandis que, couché sur la terre, il attend que les brancardiers viennent le relever, il confesse et il prépare à la mort plusieurs de ses camarades plus grièvement atteints que lui.

Le caporal Tabarly (Albi), terrassé par une balle, a la poitrine traversée. La blessure est mortelle, il le sent bien. Alors, malgré le flot de sang qui lui monte aux lèvres, il se soulève douloureusement et traçant sur le champ de bataille un signe de croix, il prononce la formule de l'absolution, — la dernière qu'il donnera ici-bas — pour que ceux qui agonisent comme lui sur la terre nue obtiennent le pardon de Dieu.

C'est aussi en absolvant un blessé sous le feu que, le 27 décembre 1914, le caporal Chalvidan est atteint d'une balle qui, entrant par le côté gauche, lui traverse la poitrine et sort par l'épaule droite. Il tombe mortellement frappé sur le talus. On accourt vers lui pour l'emporter. Mais il pense alors que d'autres camarades vont être fauchés par les balles comme lui-même l'a été et, se souvenant qu'il est le seul prêtre présent sur le terrain, il refuse de se laisser enlever. « Traînez-moi dans la tranchée, dit-il, je vais don-

1. Bucaille. *Lettres de prêtres aux armées,* pp. 64-65.

ner l'absolution générale. » Et, de fait, déjà agonisant, mais plus fort que cette agonie elle-même, il lève sa main défaillante pour donner l'absolution. A peine la formule abrégée terminée : « Mon Dieu, je vous adore », s'écrie-t-il et, presque aussitôt il tombe dans le coma d'où il glisse lentement et doucement dans la mort.

Il ne faudrait point croire que les prêtres-soldats attendent d'être blessés pour exercer leur ministère ou qu'ils ne l'exercent que d'une manière exceptionnelle et lorsqu'on se bat.

A vrai dire, le recours à l'aumônier est plus facile et, par suite, plus habituel, que le recours au camarade avec lequel on vit côte à côte tout le long du jour. Néanmoins le prestige du sacerdoce est tel qu'il confère toujours au prêtre-soldat, gradé ou non, une mystérieuse autorité et qu'à certaines heures on n'hésite pas à s'adresser à lui.

Que la veille d'une fête ou simplement le samedi, au cantonnement, l'aumônier confesse rien de plus naturel en vérité. Mais pourquoi donc derrière l'autel, à l'ombre des piliers, le long des murs, ce petit infirmier, ce brigadier de hussards en dolman bleu, ce « logis » d'artillerie, en font-ils autant ? Pourquoi cet adjudant de zouaves, ce lieutenant aviateur, ce capitaine de fantassins ou de chasseurs alpins écoutent-ils eux aussi les confessions de leurs camarades ? Est-ce la scène de Bayard se confessant à son écuyer, qui se renouvelle en se multipliant ? Non, c'est que l'aumônier a compris qu'il serait impuissant à suffire seul à la besogne. Pour ne pas être débordé, il a crié à l'aide et fait appel à tous les concours. Ces soldats sont prêtres ; ils se sont présentés et leurs camarades, s'agenouillant aux pieds

de ceux avec lesquels ils plaisantaient tout à l'heure, ne font aucune difficulté de leur livrer leurs secrets les plus intimes et de se confesser à eux.

Souvent, le prêtre-troupier a tellement inspiré de confiance à ceux au milieu desquels il vit que, sans quitter la capote, il est devenu pour ainsi dire le curé de cette paroisse ambulante, qui s'appelle une compagnie ou un escadron. Une mère chrétienne demandait anxieusement à son fils s'il pouvait se confesser sans aller chercher l'aumônier trop loin. « Soyez tranquille, maman, lui répondit celui-ci : mon confesseur est toujours à ma portée. Car c'est mon maréchal des logis. Il ne me confesse pas seul, du reste ; il confesse toute la batterie avec moi. »

Mais, quand l'attaque est imminente, le temps manque pour entendre individuellement en confession tous ceux qui désirent se réconcilier avec Dieu. L'absolution générale est là pour parer à cette impossibilité. Les aumôniers la donnent, quand ils sont présents. Mais, bien plus souvent, en leur absence, c'est un prêtre-troupier, qui, pour absoudre ses camarades, sort des rangs. Le lieutenant Patella, le lieutenant Mauduit, le capitaine Ruffié, le lieutenant Marcorelles et cent autres ont raconté comment ils avaient, à plusieurs reprises, donné l'absolution générale à leurs hommes, avant de s'élancer à leur tête à l'assaut des retranchements ennemis. Et le fait a été d'ailleurs relaté dans maintes citations.

Parfois c'était à la requête des chefs que l'absolution générale était donnée. Ainsi durant la bataille de la Marne, au moment de se ruer de nouveau sur le château de Mondement perdu, puis repris par les Allemands, le commandant de Beaufort, du 77e d'infanterie, appelle un prêtre-soldat, le caporal Gallard, pour qu'il absolve ceux de ses camarades qui le

peuvent désirer. Et tous immédiatement, — c'étaient des gars de Cholet — de mettre genoux en terre et de soulever leur képi. L'absolution donnée, ils s'élancent : la position est enlevée ; mais, sur le terrain, le commandant de Beaufort et le capitaine de Montesquieu gisent dans une mare de sang mortellement frappés tous les deux [1].

Deux ans après, en novembre 1916, devant Douaumont qui vient d'être délivré, les 116e et 102e bataillons de chasseurs se trouvent sur les pentes de la Caillette qu'ils vont grimper. Ils sont tous débordants de mâle allégresse. « Au 116e bataillon, le capitaine adjudant-major Desombourg a pris le commandement. Avant le départ, le sergent-prêtre Nozeran passe dans les sections et donne l'absolution à ceux qui la demandent ; puis, debout à côté de l'aumônier qu'un obus tuera tout à l'heure, tous deux bénissent les chasseurs qui vont partir. 11 h. 40 : c'est l'heure fixée. Le capitaine Desombourg lève sa canne. La première vague s'élance, suivie de près par les deux autres [2]. » Cinquante-huit minutes après, les petits vitriers avaient atteint les deux objectifs qui leur avaient été assignés.

La plupart du temps d'ailleurs, c'étaient les hommes eux-mêmes qui demandaient l'absolution. Car la simple présence des prêtres dans les rangs y fut, je ne dis pas pour tous, hélas ! mais pour beaucoup un levain de foi dont on ne peut pas nier les effets. Cette simple présence y était même un véritable réconfort pour bien des officiers. L'abbé Joseph Guérin, du clergé de Paris, avait été désigné pour servir

1. *Les Marais de Saint-Gond*, par Ch. Le Goffic, pp. 178-179. Plon, Paris, 1917.

2. Capitaine Henry Bordeaux. *Les captifs délivrés : Douaumont-Vaux*, p. 131, Paris, Plon-Nourrit, 1917.

comme officier adjoint au colonel. Cette affectation devait le laisser moins libre dans l'exercice de son ministère au moment de l'action. Sitôt que ses camarades la connurent, ils s'empressèrent de réclamer auprès du colonel : « Laissez-nous l'abbé, mon Colonel, lui dirent-ils, il nous appartient. Nous voulons nous faire casser la figure au combat en toute sécurité, et, cette sécurité, nous l'aurons, si un prêtre est là prêt à venir vers nous au premier appel »[1].

« Revanche magnifique du bon Dieu, écrivait le 31 mars 1915 du front un religieux, le P. Durouchoux, S. J., qui portant lui-même les trois galons de capitaine, en pouvait juger de plus près et qui, quinze mois plus tard, était mortellement blessé sous Verdun. Les curés sac au dos sont par milliers les aumôniers des soldats de France. Ils les réconcilient avec le prêtre. Nous avons un rôle providentiel. Et si vous saviez comme on nous respecte, comme on nous salue... Et puis, combien ont été assistés, absous par nous ! »

Oui, absolutions très nombreuses. Et absolutions qui revêtaient parfois aussi un caractère peu banal.

« Dans une de nos tranchées, un prêtre-sergent, il est professeur au petit séminaire de Montauban, est tapi avec sa section. De la tranchée voisine sort avec mille précautions et s'avance en rampant un pauvre petit soldat qui n'a pas la chance d'avoir un curé dans sa tranchée. Il parvient sans être atteint par la mitraille jusqu'à l'ouverture du gîte souterrain de notre curé-sergent.

« Là, à plat-ventre, nez contre terre, il appelle comme dans son souffle : « Salvan, es-tu là ? — Oui.

1. Bucaille. *Lettres de prêtres aux armées,* p. 93.

Que veux-tu ? Tu vas te faire descendre, imbécile ; si les Boches te voient, ton affaire est claire. — Pas tant de discours, dis-moi, pourrais-tu me confesser ? — Oui, tout de suite. — Ah ! mais c'est que je ne peux pas me mettre à genoux, on me déquillerait. — Pas nécessaire, reste comme tu es. »

« Et là, à plat-ventre, au-dessus de la tranchée où se tient le prêtre-sergent, le petit soldat reçoit le pardon du bon Dieu. Puis, rampant comme un ver, il regagne lentement sa tranchée. »

Et le chanoine de Falguière, à qui nous devons ce récit, ajoute : « Ce trait est absolument authentique. C'est l'abbé Salvan lui-même qui me l'a raconté ».

« Revanche magnifique », le P. Durouchoux a raison, et revanche si manifeste qu'il n'y a pas que des prêtres-soldats à la signaler.

Bien d'autres en ont été frappés. Et, maintes fois dans des journaux, qui ne sont pas catalogués comme des feuilles religieuses, le fait a été relevé, et pleinement mis en lumière, comme il le méritait.

Les prêtres-soldats ne se bornaient pas à assister, à absoudre leurs camarades. Quand la mort était venue, ils ne les abandonnaient pas pour cela. Ils les conduisaient jusqu'à leur dernière demeure. Que de fois, ils bénirent ainsi l'humble fosse où l'on allait déposer quelques camarades, disant doucement, posément, les dernières prières devant la troupe qui demeurait immobile et tête nue, tandis que les balles et les obus sifflaient tout autour !

Ces pauvres tombes surmontées d'une croix, toujours rudimentaire et souvent formée simplement de deux bâtons ficelés, ces tombes où repose la fleur de la race française, brutalement fauchée par la mi-

traille, et sur lesquelles viendront un jour s'agenouiller tant de veuvages et tant de crêpes noirs se mouiller de pleurs, où ne les rencontre-t-on pas dans ces régions du sacrifice que furent pendant plus de quatre années nos départements envahis? Où ne furent-elles pas hâtivement creusées, pendant les longs mois que dura l'occupation allemande, festonnant de deuil — et de gloire —, nos lignes de l'automne 1914, de l'Alsace à la Flandre, par la Lorraine, la Champagne et l'Artois? Ici, leurs pauvres croix sont glorieusement coiffées d'un béret troué par les balles, d'un képi fané par la pluie et le soleil ou d'un casque déchiré par un éclat d'obus; là, elles gardent en sautoir le petit chapelet trouvé dans la poche du mort; ou bien elles sont surmontées d'un drapeau défraîchi, d'un de ces drapeaux minuscules, dont un journal neutre, le *Handelsblad* d'Amsterdam écrivait, à la fin d'un article sur le champ de bataille de la Marne : « Petits drapeaux de France, vous flottez sur des tombes de héros! » Plus souvent, elles sont toutes nues. Nombre d'entre elles portent un nom, une date écrite à l'encre ou au crayon. Mais beaucoup d'autres déçoivent la curiosité émue de ceux qui s'inclinent vers elles avec respect : aucune inscription ne s'y trouve : elles couvrent de leur ombre apaisante les anonymes de la mort [1].

Ces tombes sont tantôt isolées dans l'humble et mélancolique poésie de leur solitude, et tantôt elles

1. Sur ces tombes, d'ordinaire si uniformes, le regard rencontrait parfois un rien dont la vue pénétrait l'âme d'une manière aiguë et faisait passer un tressaillement dans le cœur. Tel ce détail relevé par un officier d'artillerie. « Si je parle ici de ce petit cimetière si pareil à tous les autres, si banalement sublime, si magnifiquement pauvre, c'est qu'au milieu de ces tombes silencieuses il en était une qu'une chose poignante fleurissait d'une immatérielle couronne de mélancolie; point de képi sur sa petite croix de bois, mais une baïonnette enfoncée, et, clouée par elle sur le bois blanc, pendait

hérissent le sol, rassemblées en groupe où dorment des « spécialités », sapeurs, brancardiers, mitrailleurs, ou simplement les hommes d'une même unité. A Verdun, par exemple, entourant d'une funèbre ceinture les ruines de la ville, sept cimetières se suivent dont les uns comptent cinq et six mille tombes, les autres dix mille. Et, de voir tant de croix serrées les unes contre les autres, on songe à des formations compactes se disposant coude à coude pour l'attaque et qui auraient été soudainement immobilisées dans l'éternelle rigidité de la mort. Mais, de quelque manière qu'elles se présentent, on les rencontre partout, au revers des tranchées, derrière le talus des routes, sur le bord des ruisseaux, dans le village éventré où l'on a tenu malgré les obus asphyxiants et les liquides enflammés, sur la pente des crêtes que l'on a enlevées à la baïonnette, tout contre le mur d'une église dont il ne reste que le squelette désolé, à l'ombre d'un clocher dont le sommet emporté par les obus ne se découpe plus sur le ciel que taillé en sifflet, dans le parc d'un château pris et repris quatre ou cinq fois sur l'ennemi !

En certains endroits, ces cimetières se sont tristement élargis. C'est que « lentement, jour par jour, a écrit le lieutenant Paul Dubrulle, jésuite, tué à Verdun, les tombes s'y sont alignées et ont peu à peu envahi le champ qu'elles recouvrent à présent de leur glorieuse moisson de croix. Sur les inscriptions,

une lettre toute tachée de pluie et jaunie de soleil. Et, dans cette lettre, d'une grosse écriture gauchement appliquée de paysanne, la mère du soldat lui disait : « ...Mais la Louise voudra peut-être de toi, mon petit, maintenant que tu t'es bravement conduit... » Quel poète transfiguré par la guerre en soldat, quel artiste cruellement sensible au tragique simple et profond a cloué là, d'un coup de baïonnette cette lettre, en fermant la tombe du « petit » camarade ? » Ch. Nordmann. *A coups de canon*, 4e édit., pp. 153-154. Perrin et Cie éditeurs, Paris, 1917.

nous suivons la progression inexorable de la mort. Voici tout d'abord des Anglais, qui, les premiers, ont reconquis ce coin de notre France : leurs croix s'alignent avec cette brève mention : X... *dead in the action*. Puis, voici les Français, et le défilé des régiments commence. Enfin, voici le nôtre : déjà nous avons payé notre tribut. Grand cimetière ! Et combien d'autres pareils jalonnent l'immensité du front ! »[1].

Plus tard, la ligne Hindenburg enfin rompue, cette ligne qu'avec ses lignes d'appui, — Hunding, Brumehilde, Kriemhilde, Stellung et, plus en arrière encore, Hagen Stellung, — nos ennemis croyaient plus puissamment résistante et plus infranchissable que des remparts d'acier, quand, à leur tour, les armées françaises pénétrèrent sur la rive gauche du Rhin pour l'occuper, ces tombes de soldats furent creusées le long du fleuve légendaire. Et si ceux qui y sont couchés, moins heureux que les morts des quatre premières années de la guerre, n'y reposent pas en terre française, du moins n'y sont-ils descendus qu'après la victoire définitive. Ne sont-ils pas dès lors les plus à envier ?

Partout émouvantes, qu'elles fussent fraîches encore ou que le tumulus qui les marquait commençât à s'affaisser insensiblement, ces tombes étaient tantôt des tombes individuelles, tertres anonymes bien souvent, et tantôt des tombes collectives, immenses tranchées où, après avoir combattu côte à côte dans la vie, des frères d'armes de toutes les conditions, ouvriers de nos usines, paysans de nos

1. Même note à relever sous la plume des Drs Huot et Voivenel. *Le Courage*, Alcan, Paris, p. 248 ; sous celle de Marcel Dupont. *L'attente*, Perrin, Paris, pp. 67-70 ; sous celle de F. A. Vuillermet *Avec les Alpins*, pp. 64-70. Lethielleux, 1918, et sous celle de beaucoup d'autres officiers et soldats.

champs, bourgeois de nos villes, riches et pauvres, dormaient leur dernier sommeil côte à côte dans l'inéluctable égalité de la mort.

Sur ces tombes collectives, c'était souvent un aumônier qui récitait les dernières prières, mais, parfois aussi, l'aumônier ne pouvant pas être présent partout, le triste devoir de bénir les dépouilles raidies et sanglantes qu'on y ensevelissait incombait à un prêtre-soldat.

« Lorsque tous les corps furent alignés dans leurs tombes, a écrit l'un d'eux, un prêtre sort des rangs. Aussitôt, le silence se fait, et, sans commandement ni ordre, par un geste tout spontané, officiers et soldats se découvrent et tracent sur eux-mêmes le signe de croix que le prêtre vient de faire sur les tombes.

« Celui-ci, debout sur le talus, récite à haute voix les prières de l'absoute, auxquelles répondent un grand nombre de soldats.

« Un dernier signe de croix, et l'on se remet au travail pour recouvrir de terre les cadavres...

« Mais, quand après avoir accompli son ministère, le prêtre redevenu soldat, revient occuper sa place au milieu de ses camarades et prendre une pelle pour travailler lui aussi comme eux, ceux-ci protestent : « *Non, Monsieur l'abbé, laissez-nous faire notre travail ; et vous, priez pour nous !*

« Comme ils ont bien saisi, devant la leçon des choses, le beau rôle du prêtre, ces hommes dont quelques-uns affectaient peut-être, jadis, de méconnaître l'utilité et la nécessité du sacerdoce au milieu de la société moderne. Et comme devant ces cadavres de héros inconnus, morts glorieusement pour la patrie a fui, loin de leurs cœurs, ce respect humain ridicule qui les retenait à la porte de l'église, lorsque autrefois ils suivaient le convoi d'un ami. »

Quand il s'agissait d'une inhumation individuelle, s'il n'y avait pas d'aumônier volontaire attaché au régiment, c'était généralement un prêtre-soldat aussi qui procédait à la cérémonie religieuse.

A l'endroit désigné par le commandant de la compagnie, ou par un officier supérieur, on creusait une fosse, à moins qu'on n'eût préféré utiliser le trou d'un obus, tombeau particulièrement glorieux au lendemain d'un combat. On jetait au fond un peu de paille ou quelques branches vertes. Puis, un homme s'approchait. Tunique boueuse, simple troupier en apparence, un prêtre en réalité. Au nom de tous, il priait pour le camarade tombé à son poste. Oui, au nom de tous, car il n'y avait pas d'esprit fort qui eût songé seulement à protester alors. Et quel que fût le mort, simple soldat ou officier, la terre, quand on le lui remettait pour toujours, semblait le recevoir avec la muette tendresse avec laquelle la mère reçoit l'enfant endormi qu'on dépose sur son sein.

Une balle avait-elle suffi pour accomplir la funèbre besogne? Le mort était enseveli dans sa capote ou dans son manteau militaire, de tous les suaires le plus beau assurément pour un soldat. Mais était-ce un obus qui avait renversé le brave, et surtout cet obus avait-il fait quelqu'une de ces horribles blessures, auxquelles les plus forts ne parvenaient presque jamais à s'habituer ; avait-il décapité ou déchiqueté le cadavre, c'était dans un sac, ou dans un pan de tente comme un Trappiste dans un pan de toile, qu'on inhumait la glorieuse victime.

Tandis que les pelletées de terre tombaient sur elle avec un bruit sourd, le prêtre-soldat récitait un *De Profundis* pour le repos de son âme, un *Pater* et un *Ave* pour tous ceux qui l'avaient précédé dans le tombeau ; et, parmi les soldats présents, il n'en était

pas un qui, pouvant retrouver dans sa mémoire quelques bribes de ces prières familières à son enfance, ne répondît au prêtre avec un recueillement saisissant.

D'ailleurs, cette suprême prière, on la sentait tellement nécessaire, on en éprouvait un besoin si impérieux qu'à défaut d'un aumônier ou d'un prêtre-soldat, on demandait à un homme de la laisser tomber sur la fosse entr'ouverte plutôt que de s'en passer.

Un officier supérieur a raconté d'une manière saisissante [1] l'une des nombreuses inhumations de ce genre, qui eurent si souvent lieu sur le front.

« Quelques soldats sont venus me demander à quel endroit je désirais que le sous-officier fût enterré. Je désigne l'emplacement ; ce sera ici, contre le talus de la route, au pied de ce grand sapin qui servira de point de repère si, plus tard, les parents veulent retrouver le corps de leur fils. Alors, dans le jour qui tombe, les piocheurs se mettent à l'ouvrage ; l'excavation est faite ; on y jette de la paille pour que le lit soit plus doux. On apporte le corps qu'on a retiré de la tranchée ; des soldats, précédés de leurs officiers, l'accompagnent...

« On dépose le corps à terre. Le capitaine se découvre, les soldats aussi. Le capitaine demande à un soldat de dire une prière. Tous se signent alors. Je me mets à genoux devant le corps et, pendant que le petit soldat dit le « *Notre Père qui êtes aux cieux* », la prière de son enfance, la seule qu'il ait retenue, mais qu'il récite avec une émotion qui vous remue, je demande au bon Dieu pour ce brave, mort au champ d'honneur, la paix éternelle. La prière est finie. Je

1. V. *Echo de Paris*, 23 décembre 1914.

me penche sur le cadavre et le baise au front. J'entends, autour de moi, des hommes qui sanglotent. Puis le capitaine commande à voix basse, car il ne faut pas éveiller l'attention de l'ennemi : « Présentez armes ! » Les assistants font alors le cercle ; on couche l'homme dans la tombe ; chacun, à son tour, prend un peu de terre et la jette sur le corps en se signant. On plante la croix. Je me retourne vers mes hommes, je leur serre la main et chacun part de son côté. C'est chaque fois ainsi, quand l'ennemi nous laisse le temps de procéder à cette touchante cérémonie. »

IV

Le prêtre-soldat dans les camps de concentration en Allemagne. — Camps de prisonniers militaires. — Camps d'otages civils. — Le prêtre-soldat y remplace les aumôniers. — Rôle consolateur qu'il joue au milieu des souffrances dont on abreuve nos prisonniers. — Confiance qu'on lui témoigne. — Heureux ascendant qu'il y prend.

Après les champs de bataille et les tranchées, les camps de concentration d'Allemagne furent un autre théâtre où le dévouement infatigable des prêtres-soldats s'exerça avec une exceptionnelle efficacité.

Un certain nombre d'aumôniers furent faits prisonniers durant la guerre ; mais la plupart d'entre eux se virent, après un temps plus ou moins long, rendus à la liberté.

Si donc les prêtres-soldats faisant partie des corps de troupes ne s'étaient point trouvés au milieu de leurs camarades en captivité, la presque totalité des prisonniers de guerre auraient été privés des secours religieux nécessaires et, par suite, ils auraient été

mis dans l'impossibilité de se ravitailler d'énergie morale, en puisant à l'une de ses sources les plus profondes, au moment même où ils en avaient le besoin le plus angoissant.

Or, ce fut une des singularités de la grande guerre que, tant du côté des Austro-Allemands que du côté de la Quadruple Entente, on y fit les prisonniers par centaines de milliers.

Les cent et quelques camps de concentration et dépôts (casernes, forts, écoles et lazarets), où furent internés en Allemagne les prisonniers français, n'étaient pas tous d'étendue ni de population égales. Mais quelques-uns étaient très vastes et très peuplés. Le camp d'Ingolstadt, par exemple, réunit jusqu'à 25.000 prisonniers et l'on en compta près de 20.000 dans celui de Zossen, près de Berlin.

La vie fut inégalement dure dans ces dépôts, suivant l'humeur des chefs qui y commandaient, mais cependant elle y fut dure partout et toujours, parfois même absolument affreuse. Il n'y a qu'à interroger quelques-uns de ceux qui y vécurent pour s'en assurer. Dans certains de ces camps, les prisonniers avaient pour logement des baraquements en planches couverts de carton goudronné, comme à Grafenwœhr, en Bavière, par exemple. Dans d'autres, ils vivaient sous la tente ou dans des casemates fort humides; ailleurs, ils furent simplement parqués dans des écuries aménagées d'une façon sommaire pour les recevoir.

Là, derrière une, deux, trois barrières de fils de fer barbelés, s'élevant de trois à dix mètres de hauteur[1] et dans lesquels on faisait passer, pour rendre

1. Renauld de la Frégeollière, pilote militaire. *A tire-d'ailes. Carnet de vol d'un aviateur et souvenirs d'un prisonnier.* Plon-Nourrit, Paris, 1916, p. 139. M. de la Frégeollière était prisonnier au camp de Mersebourg. — Lieutenant Niox, *Mes six évasions*, p. 17. Hachette 1919. Le lieutenant Niox était pilote aviateur, lui aussi.

toute évasion impossible, des courants électriques d'une grande intensité dont on faisait varier chaque jour le niveau, sous la garde de factionnaires flanqués de chiens de police et à la merci de feldwebels trop souvent brutaux, ils vivaient de privations multiples. Ils souffraient du froid, particulièrement ceux qui furent internés dans la Poméranie et le Brandebourg. Ils souffraient de la faim aussi, car, non seulement leur nourriture était détestable, mais en outre elle était notoirement, — implacablement, — insuffisante dix-neuf fois sur vingt.

Dans ces camps il n'y avait pas seulement des soldats : il s'y trouvait encore des otages civils, et parmi ces otages des femmes. Comme s'ils avaient tenu en effet à accumuler les infamies les unes sur les autres, — qu'on se rappelle, par exemple, le massacre d'un certain nombre de prisonniers français par leurs propres gardiens au camp de Langensalze, en décembre 1918, plus de trois semaines après la signature de l'armistice, — les Allemands arrêtèrent comme otages les femmes appartenant à toutes les classes de la société et ils les envoyèrent dans des *camps de représailles*. C'est ce qu'ils firent notamment à Lille, à Laon, et dans plusieurs autres villes, dans les premiers jours de janvier 1918, dix mois seulement avant leur défaite définitive. Les traitements qu'on fit subir, dans certains de ces camps, à Holzminden entre autres, à ces « femmes otages », sans respect je ne dis pas seulement pour la faiblesse, mais encore pour la pudeur féminine, sont véritablement écœurants et l'on se demande si ces bourreaux avaient des mères, des femmes, des filles et des sœurs [1].

1. Henriette Célarié. « Les otages féminins dans les camps de représailles. » *Rev. des Deux Mondes*, 1er décembre 1918, pp. 655-669.

Tous les prisonniers avaient donc à compter dans les camps allemands avec des privations multiples. A ces privations ajoutez pour les soldats l'inaction, une inaction relative au moins.

Ajoutez-y encore la nostalgie, provenant de la longueur exceptionnelle de la captivité et du manque de nouvelles de pays. Ajoutez-y enfin la séparation des hommes de troupes d'avec leurs officiers. N'en était-ce pas assez pour qu'à la longue la démoralisation gagnât les prisonniers ?

Heureusement, parmi eux, les prêtres-soldats se trouvaient. Dans certains camps ils étaient même assez nombreux. Il y en eut à un certain moment, huit à Minden, douze à Zossen, une vingtaine à Ingolstadt.

Ces prêtres-soldats savaient, — on les en avait avertis, — qu'en suite d'une démarche faite au nom du Pape auprès du Gouvernement Impérial, ils pouvaient être traités en officiers et avoir chambre à part, avec deux marks par jour pour leur entretien. Mais peu parmi eux acceptèrent cette concession : la plupart préférèrent demeurer soumis au régime ordinaire pour être en contact de tous les instants avec les prisonniers.

Grâce à ce dévouement, les secours religieux furent largement organisés un peu partout. Dans quelques camps on érigea des chapelles. Celle d'Ingolstadt pouvait contenir 4.000 soldats, celle de Zossen 1.200, celle de Limburg, autant. Mais à Mersebourg, on

Voir également du même auteur. « Les otages civils dans les camps de représailles. » *Revue des Deux Mondes*, 1er janvier 1919, pp 200-214. « Dans certains camps, les commandants avaient imaginé de stigmatiser les capturés civils, en coupant une raie de cheveux aux hommes sur le côté de la tête : c'est le bagne ou l'écurie Ceci dit tout. Et la comparaison pourrait être poussée beaucoup plus loin. » (Mlle L. Chaptal. « Une semaine avec les évacués. » *Rev. des Deux Mondes*, 1er juin 1915, p. 549).

n'avait qu'une demi-baraque. Malgré cette misère « beaucoup qui n'avaient jamais pratiqué, a écrit un prisonnier, M. de la Frégeolière, sont venus, rappelés soudain à Dieu par les pensées qu'éveille la souffrance ».

Toutes les fois que le temps le permettait, on célébrait la messe en plein air, sur des autels portatifs. A certains jours, ces messes étaient dites, au milieu de leurs tombes, pour les camarades qui étaient morts des suites de leurs blessures ou de maladie en captivité. L'assistance était toujours très nombreuse et dans ses rangs il y avait invariablement des places réservées pour les amputés, pauvres infirmes qui venaient sur leurs béquilles auprès de Jésus-Christ, comme autrefois en Palestine les malades y accouraient.

A ces messes, où des chorales improvisées chantaient des cantiques français entraînants, souvent les prêtres-soldats prêchaient et leur parole énergique y raffermit bien des courages chancelants. Au surplus, ils exerçaient auprès de leurs camarades tous les actes de leur ministère, faisaient des baptêmes, enseignaient le catéchisme, préparaient à la première communion, entendaient les confessions. Ils visitaient aussi les malades et leur prodiguaient leurs soins, souvent au péril de leur propre vie. C'est ainsi que, lorsque le typhus éclata parmi les 11.000 prisonniers entassées dans le camp de Gardelegen, sur les 10 prêtres français qui se trouvaient alors au camp et qui se consacrèrent tous, spontanément, nuit et jour au soin des malades, plusieurs furent terrassés par le typhus et 5 finalement jetés au cercueil par lui[1].

1. La *Commission Gouvernementale anglaise* a publié sur les horreurs dont le camp de Gardelegen fut le théâtre, un *Rapport* d'où

Ce dévouement admirable explique pourquoi les prisonniers français allaient avec une si entière confiance aux prêtres qui partageaient leur triste captivité [1]. Les malades surtout les voulaient le plus sou-

j'extrais les détails suivants : « Les prisonniers étaient parqués à Gardelegen dans des huttes des plus exiguës, sans meubles, sans les ustensiles les plus nécessaires. On leur avait seulement distribué des paillasses innommables. Dans un air fétide, mourant à moitié de faim, mal vêtus, un grand nombre d'entre eux périrent de privations. Les Anglais et les Français pouvaient encore subsister, grâce aux colis envoyés par leurs familles. Les Russes étaient moins fortunés.

« Journellement, déclare un témoin, le capitaine anglais Bronn, on pouvait voir des rassemblements de Russes agenouillés devant les boîtes à ordures, fouillant dans les débris, dans l'espoir de découvrir quelques pommes de terre oubliées, ou plus simplement des épluchures. Les conditions sanitaires étaient épouvantables. La tâche de vider les tinettes incombait plus particulièrement aux Anglais, jusqu'à ce que le nombre de ceux-ci fut absolument réduit par l'épidémie. Les prisonniers, dévorés par la vermine, étaient dans un abattement profond dû aux brutalités incessantes des sous-officiers allemands, qui, sans motif, les bourraient de coups de poing et de coups de crosse.

« Quand le typhus éclata, tous les Allemands s'enfuirent du camp, livrant les prisonniers à leur sort. Les sentinelles, placées à une distance respectable des fils barbelés, reçurent l'ordre de tirer sur quiconque essaierait de franchir la clôture. 16 médecins prisonniers, de nationalités diverses, furent amenés au camp. 12 contractèrent le typhus et 2 moururent. Ces médecins durent donner leurs soins dans des conditions absolument désastreuses ; aucun antiseptique, pas de bandages, pas de savon, très peu de médicaments.

« Il était impossible d'obtenir une alimentation spéciale pour les malades. Sur 11.000 prisonniers, il y eut 2.000 cas de typhus, et la mortalité fut de 15 p. 100. Les docteurs devaient journellement aller prendre les ordres des autorités allemandes du camp, près des barrières de fil de fer barbelés, les Allemands refusant de pénétrer dans le camp. Dix prêtres catholiques français se trouvaient au camp. Tous y firent preuve d'une abnégation, d'un dévouement admirables, prodiguant à leurs compagnons de souffrance leurs soins dévoués, jour et nuit. Plusieurs contractèrent le typhus et 5 moururent. »

1. A propos du rôle rempli par les prêtres français dans les camps de prisonniers, M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, a écrit dans ses « Mémoires » :

« Je me suis trouvé en présence d'un certain nombre de prêtres-soldats, dans les camps de prisonniers en Allemagne. Ils sont en train de faire œuvre pie et ont mérité le respect et l'affection que leur témoignent leurs compatriotes, leurs compagnons d'exil et de geôle. Un certain nombre de ces prêtres étaient internés à Dyrotz, près de Berlin. Je me rappelle les attentions dont ils étaient l'objet

vent possible à leur chevet. Ils ne pouvaient, pour ainsi dire, se passer d'eux. Et, lorsque le mal, inexorablement réfractaire à tous les soins, amenait sa victime au seuil du tombeau, lorsque venait la mort, cette lourde mort du prisonnier de guerre, incomparablement plus dure que la mort auréolée du combattant sur le champ de bataille, c'était au prêtre-soldat, plus habituellement qu'à tout autre, que le mourant faisait ses recommandations suprêmes; c'était lui qu'il chargeait de transmettre ses derniers adieux à ceux qui désormais l'attendraient en vain au

de la part de tous les soldats français sans exception. Quelle consolation devaient éprouver ces nobles lutteurs qui avaient combattu — si victorieusement — pour leur pays et pour leur foi ! »

Voir aussi Riou. *Journal d'un simple soldat, guerre et captivité.* Hachette, Paris, 1916. L'abbé Aubry. *Ma captivité en Allemagne,* Perrin et Cie, Paris.

Nulle part les souffrances qu'eurent à subir nos prisonniers, — prisonniers de guerre ou otages civils. — ne furent aussi terribles que dans les « camps de représailles » inventés par les Allemands. Ces tortures, — car c'en étaient vraiment, — étaient froidement infligées par ordre supérieur. La circulaire, *émanant de Berlin*, qui réglementait le régime des prisonniers en représailles est là pour le prouver. En voici quelques extraits :

« Aucun confort ne sera toléré, spécialement en ce qui concerne la nourriture et les soins de propreté...

« Une cuiller pour trois hommes. De même un plat à manger pour trois Les prisonniers ne doivent posséder ni bidon, ni bouteille, ni quarts, ni aucun récipient pour le liquide Il est prévu un litre d eau par homme et par jour pour tous les usages.

« Il est expressément ordonné de laisser ignorer aux prisonniers pour quelles raisons ils sont en représailles et pour quelle durée ..

« Parmi les prisonniers. les plus haut gradés seront punis de préférence. Trois sortes de punition : le conseil de guerre, le poteau, par fraction de deux heures, et la prison pour six jours. Les prisonniers seront attachés au poteau, chaque bras ramené en arrière, les mains écartées et plus haut que la tête. le corps penché en avant, les pieds ne reposant pas sur le sol. Le travail devant passer avant tout autre considération, la peine du poteau sera infligée de préférence à la prison. punition exceptionnelle.

« A moins de 39° de fièvre, pas de visite médicale et pas d'exemption... »

Cette circulaire est reproduite *in extenso* dans deux ouvrages, où l'on trouvera en outre toute une série de faits révoltants dont les « représaillés » furent les victimes. *En représailles*, par Eugène-Louis Blanchet, Payot, Paris, 1918. pp. 111, 112 et *Dans les camps de représailles*, par Jean-Jules Dufour. Hachette, 1918, pp. 160, 161.

foyer ; c'était entre ses bras amis qu'il voulait rendre le dernier soupir[1].

1. On sait la triste mortalité qui sévit parmi nos prisonniers, civils ou militaires, par delà le Rhin. — Comment en aurait-il pu être autrement, étant donné la manière dont ces malheureux furent traités dans un trop grand nombre de camps ! — Pour en avoir une idée, il suffit de lire les lignes suivantes, par lesquelles la « Commission française d'enquête » a terminé son Second Rapport, qui fut présenté par elle, après son enquête auprès des prisonniers civils qui venaient d'être rapatriés d'Allemagne, sous la date du 8 mars 1915. Qu'aurait donc écrit la Commission si elle avait enquêté sur les traitements infligés à nos prisonniers, vers les derniers temps de la guerre, c'est-à-dire trois ans plus tard !

« Il nous est impossible de taire complètement la tristesse et l'indignation que nous avons ressenties, en voyant l'état affligeant dans lequel les Allemands nous ont rendu les otages qu'ils avaient enlevés de notre territoire, au mépris du droit des gens. Pendant le cours de notre enquête, nous n'avons cessé d'entendre la toux obsédante qui déchirait les poitrines. Nous avons vu de nombreux jeunes gens dont la gaieté semblait morte et dont les visages émaciés et pâlis décelaient la tare physique, déjà peut-être irréparable. — Aussi la pensée nous venait-elle malgré nous que la scientifique Allemagne qui se targue si volontiers d'avoir toujours marché à la tête des nations dans la lutte contre la tuberculose, semble avoir appliqué son esprit de méthode à préparer dans notre pays sa propagation du fléau redoutable qu'elle a si ardemment combattu chez elle ». — IIe Rapport, p. 15. — Imprim. Nat. 1915.

CHAPITRE VI

LE CLERGÉ SÉCULIER A L'ARMÉE
LE PRÊTRE DANS LE SERVICE DE SANTÉ
BRANCARDIER, INFIRMIER, MÉDECIN

I

Le clergé réglementairement affecté au Service de santé par la loi du 13 juillet 1889. — Loi du 28 mars 1905. — Loi du 20 février 1917. — Brancardiers de corps d'armée, brancardiers divisionnaires, brancardiers régimentaires.

« Ils n'ont certes pas tous une allure très martiale, les brancardiers ! écrivait en 1916 un officier.

« Et l'ennemi n'éprouve qu'une crainte modérée en les voyant. Sur leurs épaules, la capote du fantassin a des ampleurs de péplum et le pantalon rouge, toujours trop grand, n'est pas pour augmenter leur prestance.

« Souvent, des lunettes abritent des yeux qui paraissent un peu effarés au premier abord et leurs figures rasées attestent que tout dernièrement encore, les murs du séminaire ou de la sacristie protégaient leur paisible existence ! On les a mis dans les brancardiers et dans les infirmiers. Au départ, les camarades les ont un peu blagués : il semblait que l'absence d'un fusil sur leurs épaules chétives écartait pour eux tout danger ! Quand ils reviendront au logis, ne riez pas de ces humbles ; ils auront eu leur

part de gloire en ce labeur obscur et le cœur qui bat dans leurs poitrines est aussi solidement accroché que celui d'un gros frère sous sa cuirasse d'acier... Car ils ont aussi leur Martyrologe, les brancardiers, et quand la mort les frappe, ce n'est pas dans la griserie du combat, en défendant les armes à la main le sol qu'on leur dispute; l'idée seule du devoir les soutient et la confiance en Celui qui récompensera sûrement l'abnégation de leur obscur labeur...

« Quand ils reviendront au pays, ne riez donc pas si leurs capotes sont trop larges et leurs pantalons trop longs. Saluez au contraire ces humbles, ce sont les brancardiers qui reviennent : saluez-les bien bas »[1].

C'est parmi les brancardiers et les infirmiers que la moitié environ des membres du clergé séculier mobilisé au début de la guerre fut appelé à servir. Réglementairement cette affectation était obligatoire pour tous les ecclésiastiques âgés de plus de trente ans. La loi militaire du 13 juillet 1889 (loi de trois ans) qui les régissait disposait en effet qu'en cas de mobilisation « ils devaient être affectés au Service de santé ». Un certain nombre de prêtres et de séminaristes soumis à la loi du 21 mars 1905 (loi de deux ans) leur furent adjoints, soit que leur état de santé les eût fait classer parmi les infirmiers à titre d'auxiliaires, soit qu'ils y eussent été versés par une décision libre de leurs chefs, comme les textes l'autorisaient[2].

1. Capitaine Oudanc. *Parmi les humbles : les brancardiers.* Un pasteur Wesleyen, aumônier aux armées anglaises, où il a rang de colonel, n'a pas craint d'écrire. « Dans l'armée anglaise, il n'y a vraiment pas d'hommes plus braves et plus remplis d'abnégation que les infirmiers et les brancardiers du corps médical » Owen Spencer Watkins. *Avec les Français, en France et en Flandre*, p. 42, Berger-Levrault, Paris, 1915. Ce magnifique éloge semble pouvoir s'appliquer aussi à nos infirmiers et à nos brancardiers.

2. Le 17 novembre 1915, répondant à une question écrite, qui lui avait été posée par la voie du *Journal officiel* par un membre de la Chambre, le ministre de la Guerre indiquait qu'il y avait, à cette

Leur arrivée au corps ne se fit point, sans éveiller certaines appréhensions, au moins chez quelques médecins militaires. L'un d'eux, chef d'une importante formation, avouait à un journaliste qu'au commencement il redoutait un peu les infirmiers prêtres ou ecclésiastiques.

Comment supporteraient-ils les fatigues, les dangers qui les attendaient ? Quelle attitude auraient-ils en face du spectacle horrible de l'enfer des champs de bataille ? Et puis n'allaient-ils point se grouper ensemble, former un petit clan qui ne se fondrait pas dans la camaraderie générale, camaraderie aux tutoiements un peu grossiers parfois et qui tend à tout niveler ? Rien n'eût été plus naturel du reste, car il n'était pas rare de rencontrer dans les formations sanitaires des groupes de 30, 40, 60 ecclésiastiques.

Mais le médecin-major en question ajoutait : « Mes craintes étaient vaines. Dans le service, rien ne distingue les prêtres-infirmiers de leurs compagnons, sinon qu'ils sont toujours prêts à toutes les corvées et que leur zèle reste souriant et discret... Ce sont des soldats tout pareils aux autres. Je les estime et je les admire ».

Affectés en qualité de brancardiers au Service de santé, les prêtres envoyés sur le front y devenaient brancardiers de corps d'armée, brancardiers de division ou brancardiers régimentaires, suivant les cas.

date « 12.580 ecclésiastiques classés dans les sections d'infirmiers et que leur affectation à une Section résultait des dispositions combinées des articles 23 et 24 de la loi du 15 juillet 1889 ». La loi du 20 février 1917, amendement Sixte-Quenin, donna la faculté au ministre de la Guerre de verser tous les ecclésiastiques dans les unités combattantes et, le 22 avril suivant, M. Justin Godart, sous-secrétaire au Service de santé, ordonnait de faire ce versement pour tous les infirmiers militaires ecclésiastiques du service armé.

Les brancardiers de corps d'armée formaient une sorte de réserve qui n'allait sur le champ de bataille que dans certaines circonstances, tandis que les brancardiers de division marchaient régulièrement plusieurs fois par semaine pour prendre au poste de secours, afin de les en ramener, ceux qui y avaient été transportés. Quant aux brancardiers régimentaires, placés immédiatement derrière la ligne des combattants, c'était à eux qu'incombait ordinairement le soin de recueillir les soldats restés sur le terrain ou ceux qui avaient été frappés dans la tranchée.

II

La relève des blessés, la nuit et le jour. — Humbles héros.

En somme, les diverses catégories de brancardiers avaient pour mission, quoique dans des mesures différentes, de ramasser les blessés.

Ramasser les blessés, trois petits mots, trois mots bien vite dits ou bien vite écrits. Et cependant que d'efforts, que de fatigues, que de dangers, ils supportent ! Ecoutez plutôt.

Ce soir, une relève de blessés doit avoir lieu. Les brancardiers commandés sont prêts. On part sous la conduite d'un aide-major, ou d'un médecin-auxiliaire, l'aumônier en tête assez souvent. On marche dans la nuit noire et, si c'est un inconvénient, c'est une sauvegarde aussi, car cette obscurité protège. D'ailleurs, dès qu'on a franchi les premières tranchées qu'on rencontre, les fusées éclairantes de l'ennemi, en allumant dans le ciel d'énormes étoiles filantes, se chargent de fournir de la lumière, et plus qu'on n'en voudrait souvent !

A leur lueur, le petit groupe, bien qu'il se défile en silence et par équipes de deux, est découvert : les bons Samaritains en capote bleue sont accueillis par la fusillade. On se plaque par terre pour éviter les balles dont on entend le bruit aigrelet, la chanson métallique, au-dessus des têtes. Et, comme on est repéré, on ne peut plus avancer que collé sur le sol : on rampe donc le long des haies, dans la boue gluante, à l'abri des fossés.

Enfin, après bien des péripéties, après s'être couché vingt fois sous les décharges, on finit par arriver. Si l'on est à un poste de secours, les blessés sont livrés tout de suite et il n'y a pas à les chercher. Mais si l'on est sur le terrain, dans les champs, dans un de ces bois, dont il ne reste plus que des troncs d'arbres déchiquetés semblables à d'énormes pieux fichés en terre, il faut bien aller à leur découverte et s'éparpiller au milieu des ténèbres[1]. De se servir de lumière, il n'y faut point songer : on se ferait vite abattre par une balle. Alors, on s'avance avec précaution. Lorsque le pied heurte quelque chose, on

1. Pour donner une idée de ce que représentait à certains jours certains champs de bataille, je transcris ici la description qu'a faite M. Marcel Prévost, du plateau de la Malmaison, le 24 octobre 1917, c'est-à-dire le second jour de l'offensive française sur l'Ailette :

« L'aspect du sol sur ce grand plateau ?... une terre labourée... Mais le laboureur funèbre, qui a remué ce plateau, au lieu de sillons, y a creusé des trous, des trous sans nombre, incroyablement juxtaposés, chevauchant cercle sur cercle, entonnés les uns dans les autres, les plus petits comme des baquets à lessive, les plus grands comme des cuves à vendanges. On n'aperçoit rien qui ne soit trou, bord de trou, fond de trou...

« ...En dehors de ces innombrables pustules de terre crevées, sur le champ de bataille, *il n'y a rien*. Entendez qu'après vingt-quatre heures écoulées, il peut demeurer quelques casques, quelques débris d'équipement, quelques enveloppes de sacs de terre, et même quelques cadavres ; mais tout cela est si dispersé, si petit, si rare dans un si vaste espace que réellement on ne saurait exprimer plus exactement l'aspect intégral du champ de bataille qu'en disant : « Il n'y a rien ». Marcel Prévost, de l'Académie française. *D'un poste de commandement*. Paris, Flammarion, 1918, pp. 153-155.

s'arrête; on tâte; on touche du froid, c'est un cadavre, il n'y a qu'à passer, après avoir donné peut-être une absolution sous condition. Un peu plus loin, celui qu'on a heurté remue ou pousse un gémissement, un cri plaintif. On le soulève, car il gît dans une mare de sang; on lui rafraîchit les tempes avec l'eau qu'on a dans son bidon. On tâche de le ranimer avec une gorgée de rhum ou de vin de sa gourde. S'il est mourant, on lui donne l'absolution, on reçoit et on note sa recommandation dernière. S'il n'en est point là encore, on le rapporte dans les bras ou sur les épaules quand on le peut, sinon avec l'aide d'un camarade. Et pendant ce temps balles et shrapnells continuent à déchirer l'air dans l'obscurité.

Il faut maintenant ramener les blessés en arrière. On les porte sur un brancard ou dans des brouettes, et dans les pays de montagnes à dos de mulet dans des cacolets. Que de fois sur la route défoncée par les obus, une de ces brouettes s'arrête, un de ces brancards stoppe dans la nuit. C'est un blessé qui va mourir : et l'un des infirmiers, un prêtre, se penche vers lui, l'absout, lui donne en hâte l'Extrême-Onction pour l'aider à entrer, la paix dans l'âme, dans l'éternité.

Cependant la longue file s'avance toujours dans les ténèbres. Mais au prix de quelles difficultés ! On butte dans des trous faits par les « marmites » ou contre des cadavres. On tombe blessé souvent et hélas ! avec le fardeau gémissant qu'on porte, mais on ne l'abandonne pas pour cela.

On se relève sauf à être obligé de se recoucher une seconde fois sur le sol, à cause de quelques nouvelles rafales de plomb ou d'acier. On arrive enfin. Et souvent c'est pour repartir immédiatement, c'est pour faire à nouveau le tragique voyage, avec cette

différence qu'on sera peut-être moins nombreux cette seconde fois que la première, parce que la mitraille a déjà couché quelques infirmiers tout sanglants sur le chemin.

S'agit-il d'aller bien loin? Est-on avisé que les blessés à ramener sont nombreux? L'équipe de brancardiers part dans ce cas-là avec une ou plusieurs grandes voitures d'ambulance et des brouettes-brancards. Quelquefois plusieurs équipes se groupent ensemble. Elles constituent alors un convoi véritable, un de ces convois fantômes comme les appelaient nos soldats; convois silencieux qui s'avançaient sans lanterne, dans un mutisme complet. Ne sont-ce pas des ombres dantesques, ces ombres qui cheminent ainsi dans l'obscurité profonde? Non, ce sont les brancardiers qui vont à la recherche des blessés.

Leur défilé silencieux sur la grande route est saisissant. Mais bien plus saisissant encore leur retour.

Lorsque avec des précautions quasi-maternelles, ils ont transporté dans les voitures d'ambulance les pauvres soldats qu'ils ont relevés, le douloureux cortège se met en marche. Quelques blessés moins grièvement atteints suivent les voitures, « tous saignants et boueux, comme un chapelet de misère et de gloire ». C'est toujours la nuit noire, mais ce n'est plus le silence absolu. Ce silence, comment pourrait-on l'obtenir des pauvres gens qu'on transporte et dont les blessures sont si horribles parfois? Comment empêcher qu'instinctivement ils crient ou gémissent à un cahot plus fort? Alors, les brancardiers-prêtres les encouragent : « Courage mon petit, nous allons arriver bientôt ». Ils leur disent le mot d'affection, qui, en allant au cœur, fait un moment au moins oublier la lancinante acuité de la

douleur. Mais si tout d'un coup une fusée lumineuse éclaire la scène, si le convoi est repéré, et si les shrapnells se mettent à tomber ah ! cette fois, ils ont peur, les brancardiers, vraiment peur, parce qu'ils ne sont plus seuls à être exposés et qu'en éclatant au milieu des voitures les obus peuvent mutiler à nouveau, tuer peut-être, ceux qui ont déjà donné tant de sang à la France, ceux que leurs blessures rendent si dignes de pitié !

« Si les fantassins mènent dans la tranchée une vie de taupes, écrivait un jour un prêtre-infirmier, la nôtre ressemble singulièrement à celle des hiboux ». Il ne faudrait pas croire cependant que les brancardiers fussent des noctambules par destination, car ce n'était pas toujours pendant le nuit que s'opérait le relèvement des blessés. On y procédait aussi le jour, quand il le fallait. — Un îlot de blessés est signalé dans une ferme particulièrement menacée; un poste de secours était établi dans un village et l'ennemi le bombarde d'une façon si furieuse que les malheureux qui s'y trouvent ne sont plus en sûreté. Un coup de téléphone se fait entendre. C'est l'ordre d'aller chercher ces pauvres gens. On part immédiatement. On marche debout dans les zones où la mitraille, terrible et sournoise faucheuse, abat tout et où les combattants eux-mêmes ne progressent que par bonds sous l'ouragan de fer, s'applatissant de distance en distance sur le sol. Un conducteur est-il tué? Un brancardier prend sa place à la tête de l'attelage. Chemin faisant on rencontre un des blessés au milieu de ces flaques rouges qui étoilent la terre autour d'eux, ailleurs des paquets d'hommes abattus par les mitrailleuses et où blessés et morts sont restés enchevêtrés. Et on sauve tout ce qui peut être sauvé.

Du reste il n'est pas d'endroit, si dangereux qu'on le suppose, où le brancardier ne puisse se trouver avec ses camarades des unités combattantes. Quelles effroyables luttes, par exemple, que celles à la suite desquelles nous nous emparâmes du bois d'Ailly ?

« Dans un étrange chaos, dit le *Communiqué Officiel* du ministère de la Guerre, dans le *Bulletin des Armées*, les pierres, les cadavres et les armes s'entremêlent. On aperçoit çà et là des débris de boucliers, des gabions éventrés, des morceaux d'équipement, le tout revêtu d'une uniforme couleur grise par la poussière d'un sol pierreux.

« Dans cet enfer, sous une tempête de fer et de feu, nos hommes se sont maintenus. Il n'y avait plus d'abris ; notre artillerie les avait détruits. Certaines tranchées avaient été comblées ; les parapets s'éboulaient ; les boyaux de communication étaient coupés. »

Et le communiqué ajoute : « Et cependant les agents de liaison passaient à travers la mitraille. Les brancardiers passaient et transportaient les blessés. »

Et Verdun ? Durant les interminables et sanglantes semaines où la France, frémissante et fière, brisait les assauts des Allemands, les brancardiers étaient là aussi, à Damloup, à Douaumont, à Vaux, au Mort-Homme, à Thiaumont...

De même, en Picardie, pendant l'offensive anglo-française de juillet 1916, qui acheta au prix de tant de sang le succès incomplet hélas ! de la glorieuse trouée.

De même, durant l'offensive de 1917 sur l'Aisne, le long de ce Chemin des Dames, si paisible jadis que, seules, les carrioles des bons fermiers allant à la foire en rompaient le silence et qui fut pendant de si longs mois éventré de tant d'obus, couvert de

tant de cadavres et jonché de tant de débris humains !

De même en mars 1918 et les mois suivants, au cours de ce faisceau de gigantesques batailles qui inondèrent de sang les rives de l'Ancre, de la Somme, de la Luce, de l'Avre et de l'Oise, pendant l'offensive allemande pompeusement appelée par nos ennemis « la bataille du Kaiser ».

De même, du 18 juillet à l'armistice du 11 novembre, pendant « la bataille de France », cette titanesque suite de victoires épiques sous la poussée desquelles l'ennemi fut triomphalement ramené vers la frontière pour toujours.

Mais, du reste, pourquoi cette longue énumération, quand il est si simple de tout dire d'un seul mot : de même partout ?

Et c'est la raison pour laquelle le grand commandement cita si souvent à l'Ordre de l'armée les actes de vaillance et d'incessante abnégation de tant de prêtres-brancardiers.

Ici encore, il est absolument impossible de les citer tous. Quelques noms seulement par conséquent.

L'abbé Masson (Grenoble), médaillé militaire, « n'a cessé de choisir parmi les blessés tombés sur la ligne de feu ceux qui étaient exposés au feu le plus nourri pour se porter à leur secours et, sous une canonnade d'artillerie lourde, a coopéré au transport du commandant d'artillerie mortellement blessé »[1].

Médaillé militaire aussi, l'abbé Fauvin (Orléans), « après avoir relevé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits les blessés sur le champ de bataille, sous le feu de l'ennemi, rapporte dans nos lignes le corps de son chef de bataillon, qui venait d'être tué ».

1. Les parties du texte que je cite entre guillemets sont empruntées mot par mot, comme dans le chapitre précédent et les chapitres suivants, à l'Ordre de l'armée ou du corps d'armée.

Tous les deux médaillés militaires également, l'abbé Bergier (Poitiers), atteint d'une blessure grave, refuse d'être enlevé, avant qu'on ne l'ait « transporté pour son ministère, auprès d'un soldat moribond qui qui venait d'être frappé en même temps que lui », et l'abbé Turpault (Poitiers), « grièvement blessé, le 6 octobre 1916, se traîne auprès de son colonel, qui vient d'être grièvement atteint pour essayer de le secourir ». Quant à l'abbé Clément (Lyon), médaillé militaire toujours, « d'un dévouement absolu et d'une haute valeur morale, il a su conquérir l'admiration de tous, autant par la bravoure simple avec laquelle il va, par tous les temps, jusque dans les réseaux ennemis rechercher les blessés, que par sa modestie et la bonne humeur avec laquelle il s'astreint aux besognes les plus rudes ».

L'abbé Lorieau (Luçon) « se portant spontanément auprès d'un chef de bataillon mortellement blessé pour le panser et lui apporter, en tant que prêtre, les secours de la religion, est lui-même grièvement blessé d'une balle au cou, laquelle détermina une paralysie partielle du larynx ».

« Grièvement blessé par un éclat d'obus en accomplissant son double devoir de prêtre et d'infirmier blessure qui lui fait perdre un œil, l'abbé Bicho (Besançon) reprend son service après un pansemen sommaire et il ne quitte la place qu'après un ordr formel. » Guéri, il « demande à revenir sur le fron et il reprend son service à l'ambulance ».

L'abbé Dupas (Angoulême) « après avoir coopéré dans la nuit du 29 au 30 mai 1915, à l'évacuatio d'un poste de secours sous une rafale d'obus » s présente immédiatement « comme volontaire pou remplir une nouvelle mission dans une zone battu par les projectiles ».

Commandé pour « relever des morts à 400 mètres de l'ennemi un simple infirmier du 98e de ligne, l'abbé Vichy (Moulins) « accomplit cette tâche pendant six jours et six nuits consécutifs, dit sa citation, sans vouloir se faire relever par ses camarades ». Un autre jour « il sauve quinze blessés qu'il transporte sur son dos au milieu des obus ». Une troisième fois il est mis à l'ordre du jour pour « être allé pendant la période du 6 au 26 octobre 1914, ramasser nuit et jour, au péril de sa vie, les nombreux blessés et morts qui se trouvaient en avant de nos tranchées jusqu'à une centaine de mètres à peine des tranchées ennemies, entraînant par son exemple les brancardiers qui lui étaient adjoints ; il put réussir pendant cette période à faire inhumer ou incinérer plus de 300 cadavres[1] ». Enfin il reçoit, après la médaille de Saint-Georges de Russie, la médaille militaire pour son admirable conduite sous Verdun.

1. « Comment pourra-t-on qualifier la mission du brancardier qui s'en va la nuit ramasser sur le champ de bataille les cadavres des combattants tombés parfois depuis plusieurs jours? Elle est héroïque. Je ne sais pas si un homme peut remporter sur lui-même une plus belle victoire. Pour soutenir son courage, il n'a pas l'excitation du combat, pas de cris, pas de clairons, pas de drapeau déployé. Il est seul, sans témoins. Il n'aura pas de merci de ceux qu'il portera sur son dos : ils sont muets à jamais. Pour vaincre l'horreur instinctive qu'il y a à toucher des cadavres en putréfaction, il faut faire appel à sa conscience ; il faut, dans le silence de cette nuit effroyable, entendre la voix de cette conscience qui parle plus haut que la nature, et qui, au nom de tous ces frères d'armes dont on ramasse dans ses mains tremblantes les restes sacrés, chante : merci.

« Il s'en va en rampant... Il tâtonne. Tout à coup sa main touche quelque chose. A ce contact l'homme le plus maître de sa sensibilité se révolte. Dès qu'on remue ces chairs en putréfaction, les odeurs horribles qui sommeillaient s'éveillent... Faisant alors un suprême effort pour vaincre une invincible répugnance on saisit dans ses bras cette masse... C'est la vie et la mort qui s'embrassent. Sans souci du danger, on court comme un fou, pour se débarrasser plus vite de ce fardeau. Et, quand on l'a déposé, on retourne là-bas, en aspirant à pleins poumons les bouffées d'air pur, chercher un autre calvaire. » F.-A. Vuillermet. *Avec les Alpins*, pp. 199-200, Lethielleux, Paris. — Le R. P. Vuillermet est dominicain.

Et cet abbé Foin (le Mans) qui, d'après l'Ordre de l'armée lui-même, « a fait preuve d'un zèle et d'une bonté jamais démentis qui l'ont fait surnommer « par ses camarades *le père des blessés !* »

Un autre prêtre-brancardier était légendaire par son dévouement et sa bravoure dans toute sa division. Soldats, officiers, officiers supérieurs même, tous le connaissaient par son nom. Cet homme, écrivait au Supérieur du collège de Sainte-Marie la Roche l'abbé Périer, son camarade au régiment, « c'est celui qui m'a donné cette carte, celui qui habille de pèlerines en caoutchouc tout notre état-major et qui, au besoin, le nourrit et paye des cigares allemands à toute une compagnie : je ne dis que la vérité. Ici il va ramasser des blessés aux pieds d'une sentinelle allemande, là il croise une ambulance allemande et essuie des coups de feu. Il s'avance à deux kilomètres des avant-postes, ramène trois bicyclettes alboches, des manteaux, des blessés ennemis prisonniers, reprend par trois fois les lettres du Nᵉ et du Nᵉ saisies dans une alerte..... Personne n'ose le suivre et chaque matin notre première pensée est pour lui : est-il rentré ? est-il mort ? Hier, il nous a permis de dire la messe ! Pas de clés ! Il en a fait une. On ouvre, pas de calice ! Un quart d'heure après, il en apporte un d'une paroisse voisine. Aussi tout le monde réclame la médaille pour Duret... le curé. »

Duret le curé, comme l'appelaient ses camarades, ne fut pas médaillé ; ou plutôt la médaille n'arriva qu'après sa mort. On ne put donc que l'agrafer sur la capote militaire dans laquelle on l'enveloppa, une étole violette au cou, lorsqu'on l'enterra. Mais, sur la croix plantée sur son humble tombe, on inscrivit, témoignage aussi précieux que la médaille militaire,

ces quelques mots dictés par le médecin-chef, son supérieur immédiat :

« Ci-gît un héros, l'abbé François Duret, prêtre-soldat brancardier au 230e d'infanterie, tombé au champ d'honneur, mort dans la paix de Dieu, au service de la patrie, le 11 septembre 1914 ».

En présence d'actions si belles, on n'est plus étonné de la façon dont le haut commandement parle dans les citations qu'il leur accorde de certains infirmiers ou brancardiers.

Pour lui, l'un, l'abbé Guiller (Laval), « est pour le régiment le vivant symbole de la charité, du dévouement, de l'abnégation et du sacrifice » ; un autre, l'abbé Poirot (Saint-Dié), « modèle de bravoure et de dévouement, fait constamment preuve d'un courage devenu légendaire dans tout le bataillon ». Un troisième, l'abbé Masson est « un modèle de courage calme et de belle humeur française ». Pour l'abbé Joly (Lyon), l'Ordre de l'armée renchérit sur les éloges précédents : « C'est, dit-il, le plus brave de tous les soldats du bataillon »... Même note pour l'abbé Léonard séminariste (Rennes), « ce brancardier est l'honneur du régiment » et, pour l'abbé Falconnet, brancardier aumônier au 42e d'infanterie (Autun), qui est « le type de l'apôtre et du héros ».

Il faut bien, du reste, que le mérite de ces deux derniers brancardiers soit exceptionnel, car ils font partie tous les deux des très rares simples soldats qui, pendant la guerre, reçurent, après la croix de guerre et la médaille militaire, la croix de la Légion d'honneur.

Lorsque le généralissime eût agrafé le ruban rouge sur la capote de l'abbé Falconnet, il mit familièrement sa main sur les épaules de celui qu'il venait de décorer et le regardant de très près : « Que faites-

vous dans le civil, lui dit-il. — Prêtre, mon général. — Ah ! c'est très bien : vous faites honneur à votre robe et je vous félicite de tout mon cœur ». Et, une seconde fois, Pétain donna l'accolade au vaillant brancardier.

Beaucoup de prêtres tombèrent en allant ramasser sur le terrain leurs camarades, territoriaux à la barbe grisonnante, jeunes « Marie-Louise » ou imberbes « Bleuets ».

L'abbé Montreau et l'abbé Bertrand furent ainsi fauchés par la mitraille, tandis qu'ils secouraient des blessés.

L'abbé Léost (Quimper) fut troué de sept balles auprès de son co-brancardier qui venait d'être grièvement atteint et qu'il confessait.

Blessé mortellement aussi, auprès du soldat qu'il pansait l'abbé Billet (Saint-Jean-de-Maurienne).

Terrassé par un éclat de 77, en transportant un de ses camarades, l'abbé Demelun (Coutances).

Eventré par une balle, son brancard sur l'épaule, l'abbé Devilliers (Amiens).

Tué d'une balle dans le crâne, tandis qu'il rapportait un blessé sur son dos, l'abbé Aprile (Lyon).

Ecrasé par un obus, au moment où sur le terrain, il donnait les derniers sacrements à un colonel, l'abbé Leprince (Bayeux).

Et des centaines et des centaines d'autres comme eux.

Si ce n'est pas en plein combat, c'est du moins dans le pur accomplissement de son ministère sacerdotal, que l'abbé Anthenès, aumônier-brancardier au 110e de ligne, fut tué par un obus. « Dans la bataille de la Somme, on le voyait partir tout seul,

après les actions, sans aucun souci des obus et des balles, avec une pioche et des croix de bois dans les bras. Il allait recueillir les cadavres et bénir la terre qui les recevait. Le régiment n'a pas laissé un seul mort à l'air, le brancardier Anthenès ne l'eût pas permis. Il avait été cité au Corps d'armée, mais il ne travaillait pas dans les citations. Donc, le matin du 15 avril, comme les artilleries écrasaient le sol, il apprit qu'un agent de liaison venait d'être tué près du poste de commandement du colonel. Il se mit aussitôt en marche avec une croix de bois, rendit les derniers devoirs au mort, et, comme il tenait la croix des deux mains pour la planter en terre, un obus éclata près de lui et le tua sans délier l'étreinte de ses doigts sur la croix.

« Or il n'y avait qu'un autre prêtre dans le régiment, un petit basque nommé Lacroutzet. A vrai dire, il fallait connaître son caractère sacerdotal, que nul n'eût soupçonné ; joueur de pelote, braconnier ou contrebandier, oui, mais curé, allons donc ! C'était le modèle des troupiers : toujours astiqué, reluisant, pimpant, et gai champion de lancement de grenades, hardi, trapu, prêt aux reconnaissances périlleuses, le premier à l'assaut, le dernier au retour. Cependant ce petit homme terrible perdait tout son aplomb dès qu'il entreprenait de dire la messe. Alors, on le voyait presque tremblant, avec une figure toute illuminée.

« Le colonel l'avait nommé sergent-major, ce qui excita sa colère : « Ah ! non, mon colonel, trop de papiers, j'aime mieux une section. » En qualité de sergent-major, il devait rester au train de combat, pendant l'attaque. Le soir du 15 avril, — donc la veille de l'offensive, — il apprend la mort d'Anthenès. Aussitôt il écrit au colonel et fait dare dare por-

ter sa lettre par une corvée : « Mon colonel, disait-il à peu près, je demande à rendre mes galons de sergent-major et à redevenir simple brancardier. Mon camarade Anthenès a été tué, je suis le seul prêtre désormais dans le régiment. Ma place est au feu avec mes camarades... » Ces prières-là ne se refusent guère. Le colonel l'autorise à rejoindre. Il se met en marche la nuit même et rattrape les brancardiers. Comme son bataillon, le 16 au matin, s'engouffrait dans la tourmente, il sort de son poste : « Où vas-tu ? lui demandent les camarades. Tu vois bien qu'il y a des barrages. Attends : nous irons après. » Il se tourne vers eux, tranquillement, et il leur dit, et personne n'a plus entendu le son de sa voix : « Vous, vous devez attendre ; mais moi, on m'attend. » Il s'avança seul et il mourut[1] ».

A l'occasion, des prêtres-brancardiers s'offrirent comme volontaires pour des tâches qui ne leur incombaient pas en leur qualité d'ambulanciers. Le 15 décembre 1916, sur la côte du Poivre, près de Verdun, la division Muteau donnait à fond. « La section Palanque, raconte le *Bulletin des Armées* (janvier 1917), dépasse le but et va s'accrocher d'un seul bond à quelque trois cents mètres au delà ; si on l'avait laissé faire, elle allait enlever la côte du Talou; mais l'ordre était formel, il fallait revenir.

« Déjà un barrage effroyable s'abat sur la troupe téméraire il faut le traverser pour aller jusqu'à elle et lui intimer l'ordre d'avoir à se replier. Et cela, c'est se jeter dans le feu. Qui se dévouera ?

1. Henri Bordeaux. « La chronique d'un régiment », *Rev. Hebd.*, 27 octobre 1917, pp. 489-491.

« Jean Lacroutzet est tombé en héros, mandait son colonel à sa famille. Sa mort est digne du bon prêtre et du bon soldat qu'il était. Il emporte les regrets et l'admiration de tout le régiment ».

« Moi », fit le brancardier Gallet, et il partit ; même il revint. Comment ?

« Il y a des choses qu'on ne s'explique pas. Dix fois, ses camarades, qui le suivaient des yeux, le crurent tué, volatilisé, perdu, et il réapparaissait mystérieusement intact. Il resta le dernier dans la place intenable et trouva même le moyen de panser, dans un trou d'obus un blessé épuisé après la perte de son sang. Le brancardier Gallet est prêtre, il n'a pas mal gagné sa médaille militaire, n'est-ce pas ? »

Souvent aussi, les prêtres brancardiers firent le coup de feu avec les camarades.

L'abbé Aubert, de Vannes, s'élança à l'assaut des tranchées ennemies, le 6 juin 1915, et entraîna ainsi à sa suite les zouaves du 3e, avec lesquels il se trouvait. Son sang-froid et son courage furent si remarqués dans cette circonstance qu'ils lui valurent une belle citation à l'Ordre de l'armée.

L'abbé Brunet, de Bourges, se trouvait en première ligne occupé à panser des blessés, quand l'ennemi, déclanchant une contre-attaque violente, se rua vers nous. Le vaillant infirmier termine avec calme le pansement qu'il faisait. Puis, dégrafant son brassard, il le jette, il ramasse un fusil, des cartouches et bravement il se met à tirer. Cité à l'Ordre de l'armée, lui aussi.

Les prêtres brancardiers ne se contentaient pas d'aller ramasser les blessés au péril de leur vie. Ils les soignaient ensuite, ils veillaient sur eux, comme de véritables mères, et ils étaient assez heureux parfois pour les sauver.

Le 24 août 1914, dans une ville abandonnée par nous, après une nuit d'angoisses passée à deux pas des Allemands vainqueurs, l'abbé Lauzers (Auch) « le caporal héroïque » comme on l'appelait dans son

bataillon, réussit avec l'aide de trois infirmiers de son escouade, à ramener dans nos lignes 38 blessés, qui allaient tomber entre les mains de l'ennemi, et le surlendemain il était tout à la fois proposé pour la médaille militaire et nommé sergent.

Au Montoy, l'abbé Cortyl (Paris) sauve aussi les blessés auprès desquels il a été laissé tout seul, pendant la nuit du 8 septembre 1914, sous un feu violent d'artillerie. Et une citation à l'Ordre de l'armée récompense ce bel acte de dévouement. La même distinction est accordée aux brancardiers Bardonneau (Sens), Vernédal et Tréfon, tous deux du diocèse d'Orléans, qui « restés après le départ des troupes auprès de leurs blessés à Neuville-Saint-Waast, évacuent ces blessés, le 4 octobre 1914, par les moyens de fortune qu'ils imaginent et ne rentrent dans nos lignes que lorsque Neuville est rendu absolument intenable par les obus allemands ».

Le 20 août 1914 en Lorraine, l'abbé Robert et un de ses confrères, tous deux du diocèse de Bordeaux, se refusent, malgré l'ordre donné de battre en retraite, à laisser seul leur médecin-major, qui demeure sur le champ de bataille pour y soigner les blessés. « Ils sont restés auprès de moi, a écrit cet officier supérieur au cardinal Andrieux, sous une pluie de balles et d'obus qui a duré deux heures encore après le départ de nos troupes. Pendant ce temps, ils m'ont été du plus grand secours pour panser nos blessés, pour les transporter. Dans cette tempête de fer, ils ont exercé plusieurs fois leur ministère. Leur dévouement ne s'est pas démenti un instant ».

Deux fois cité à l'Ordre de l'armée, l'abbé Dieux (Beauvais), brancardier au 254e de ligne, reste seul avec ses blessés, le 2 novembre 1914, à Soupir, dans l'Aisne, et il devient ainsi par abnégation prisonnier

des Allemands. L'abbé Legeais (Poitiers), fait de même en Belgique plutôt que d'abandonner les turcos blessés qui lui ont été confiés. Combien d'autres n'ont-ils pas agi avec le même oubli d'eux-mêmes, sans que leur acte ait franchi les limites de la formation sanitaire à laquelle ils appartenaient !

III

Le prêtre-infirmier auprès des blessés.

Au milieu de tant de fatigues, de tant de peines, de tant de dangers, une pensée les soutient tous : c'est le bien qu'ils font au petit soldat de France, à cette belle jeunesse, fleur guerrière de la race que la mitraille a fauchée sur le terrain. « J'ai fait hier seize heures de marche, écrit un prêtre-brancardier du 17e corps d'armée. ...On part vers midi, avec une brouette-brancard que l'on traîne par équipe de quatre, et l'on rentre vers trois heures du matin, exténué de fatigue, quelquefois trempé jusqu'aux os, comme c'est le cas depuis dix jours... Mais la perspective de relever durant la nuit quelque brave troupier français qui attend qu'on le conduise à l'ambulance voisine, d'où il pourra être évacué sur un hôpital de province, fait braver toutes les fatigues et oublier tous les dangers ».

« Plus je vais, plus je suis frappé par le sens mystique de la guerre !..... mande un prêtre encore à sa famille, quelque chose comme une messe où l'autel serait l'Europe entière et les victimes les soldats qui tombent chaque jour. Dans cette image lumineuse et grandiose, les petites misères quotidiennes se fondent et la réalité brutale s'efface. Le

blessé que je transporte devient le membre visible du Christ immolé et les bruits tragiques de la lutte deviennent l'accompagnement de cet office. Je ne suis qu'un petit rouage, qu'un petit choriste dans cette messe immense, mais j'y joue mon rôle obscur ici-bas, tandis que nos chers morts y continuent le leur dans la splendeur du ciel..... Voilà comment, dans la poussière des routes, entre les brancards de ma voiturette, suant et soufflant, je trouve, mes chers parents, que, malgré tout, la vie est bonne et j'attends avec calme et patience tout ce que Dieu voudra... »[1].

« J'ai songé avec joie à la parabole du *Samaritain*, relate un autre infirmier, jésuite celui-là. Lui, avait son âne pour porter le blessé de la route de Jéricho. Nous n'avons que nos épaules. Nous sommes les bêtes de somme du champ de bataille... Nous sommes les Samaritains des âmes... Nous t'avons donc porté, pauvre Christ saignant, sur nos épaules. Nous avons étanché tout le sang de tes plaies. Nous t'avons donné de notre pain et de notre vin. Surtout, nous t'avons aimé et respecté.

« Et ils ont compris, vaguement, ce qu'ils étaient pour nous. Un prêtre les porta sanglants sur ses épaules jusque à la halte. Peut-être quelques-uns s'en souviendront-ils un jour »[2].

1. *Croix de Nantes*, 26 septembre 1915, lettre du prêtre brancardier « Arvor ».

2. Albert Bessières. S. J. « Le Chemin des Dames ». *Etudes*, 5 février 1918, pp. 372-373.

L'influence de la foi du prêtre sur sa conduite un feu a été souligné, même par des hommes totalement étrangers aux conditions religieuses. C'est ainsi que les Drs Huot et Voivenel ont écrit la page suivante dans leur livre sur *le Courage*, Alcan, 1917, pp. 192-193.

« Voyez l'infirmier V..., un prêtre. Sa figure rouge et pleine, son estomac excellent, n'en font pas un mystique. Il tient à sa peau. Un obus démolit une maison, tue et blesse des hommes ; le bom-

« Les jours et les nuits y passent, écrit un autre brancardier; à longueur de journée on a les mains teintes de sang, mais c'est de ce sang français qui trace dans notre histoire une si belle page! Et puis il y a les soins spirituels... Nos efforts sont récompensés. A quelles morts nous assistons! Nos petits soldats souffrent généralement et meurent fréquemment en héros et en saints qui s'ignorent. Je sais telles et telles morts capables de racheter un peuple et je ne puis croire à la fin d'un pays où l'on meurt ainsi ».

De combien de morts superbes en effet, les prêtres brancardiers furent les témoins émus! L'un d'eux, a raconté l'une de ces morts touchantes. Je le cite sans hésiter. Rien vaut-il en effet ces impressions glanées sur le front ou vécues dans les ambulances, en fait d'émotion et de vérite?

La scène se passe cette fois dans le petit hôpital vosgien de Gerbéviller. On vient d'y apporter sur un brancard improvisé, fait de deux fusils et d'une capote tendue, un pauvre petit blessé, criblé de balles. Le prêtre-infirmier qui l'a confessé en route, le panse de son mieux.

bardement s'exagère... V... frémit et pâlit... Son organisme, se abre, mais sa foi profonde intervient. Il fait le signe de la croix t se précipite dans la maison effondrée autour de laquelle les proectiles font rage.

« Voyez le caporal brancardier Delb...; pâle, maigre, épaules troites; grand travailleur, il lit des livres de philosophie et d'exéèse... C'est l'homme calme et dévoué... qui ne demande qu'à ester dans son coin; mais voici qu'un soldat, marié, commandé e patrouille dangereuse, se lamente; Delb... lui dit: « Tiens, mon rassard, passe-moi ton fusil..., je te remplace. » Et notre prêtre iena la patrouille... en pensant peut-être au dernier chapitre 'Ollé-Laprune qu'il venait de lire ..

« Voici l'abbé Paul..., aumônier de brigade, passionné de Bergson... ne âme qui use le fourreau... Il est la providence de deux ataillons de chasseurs auxquels il s'est attaché Il quitte notre sec-ur avec eux... le jour de l'attaque, monte à l'assaut à leur tête et mbe, le front troué d'une balle. »

« Depuis ce moment, rapporte-t-il[1] il ne voulut plus que je le quittasse. D'une main il prenait le crucifix sur sa poitrine, de l'autre il me serrait mes mains à moi. Et il me disait : « — Oh ! comme le bon Dieu est bon de m'avoir fait rencontrer un prêtre avant de mourir ! C'était mon plus grand désir ! Merci, mon père, oh ! merci ».

Puis, il reprenait : « — Pensez-vous que je puisse aller au ciel ? — Mais oui, mon petit, tu vas y aller... et tout droit. — Oh ! répétez-moi cette bonne parole. Comme cela me fait du bien !... Mais, pour aller au ciel, que faut-il faire encore ? — Rien, mon ami ! Rien ! Tu as déjà fait suffisamment. Le bon Dieu ne t'en demande pas davantage. Allons, repose-toi, dors ! »

« Mais lui ne voulait pas de ça !... Il sentait venir la mort, il voulait l'attendre les yeux ouverts, la regardant bien en face, en brave et en saint !

« Que faut-il dire au bon Dieu pour lui faire plaisir ? — Dis-lui que tu l'aimes et que tu acceptes sa volonté sainte, quelle qu'elle soit. — Mon Dieu ! je vous aime de tout mon cœur ! répétait-il. — Fais-lui le sacrifice de ta vie; pour la France, pour tes camarades, pour ta famille et tes amis, pour obtenir le pardon complet de tous les péchés de ta vie. — Oh ! oui, mon Dieu ! je vous la donne ma vie, de tout mon cœur ! »

« Il reçut avec empressement l'Extrême-Onction. Alors, épuisé, il me pressa encore les mains. Il couvrait de baisers le crucifix de plâtre que je lui avais fait passer. Il l'embrassait avec ardeur, passionnément, avec des soupirs d'amour, de langueur du ciel, comme s'il avait déjà la nostalgie du paradis...

1. *La Croix*, 9 mars 1915.

« Pendant toute cette scène les blessés de la salle restaient recueillis, hypnotisés en quelque sorte par la grandeur et la sainteté du cher mourant, qui allait quitter la terre dans toute la splendeur de sa jeunesse. Les Allemands eux-mêmes étaient remués jusqu'aux larmes. Ils s'étaient découverts et gardaient un silence recueilli.

« Puis la conversation reprit de plus en plus faible et pénible, toujours plus belle et plus céleste... Son visage s'illuminait de plus en plus aussi. Mais son souffle devenait plus faible, sa respiration plus pénible. Bientôt il suffoqua... Comme je pus, je le relevai un peu, de manière à lui placer la tête un peu plus haute sur son oreiller. Ses yeux si doux se fixèrent sur moi avec affection. Ils semblaient vouloir me remercier et surtout me faire comprendre quelque chose. Ses lèvres remuèrent enfin. Je m'approchai plus près de lui encore. Et de sa voix de mourant il me supplia : « Dites, mon Père, je vou-
« drais vous demander une faveur, mais c'est telle-
« ment vous demander que je n'ose pas... — Parle,
« mon petit, tu es mon frère, parle, n'aie pas peur...
« — Eh bien ! si vous le permettiez, je voudrais vous
« embrasser... et que vous m'embrassiez aussi vous-
« même... pour ma mère. »

« Me penchant alors sur lui, je lui donnais ce baiser maternel » qu'il réclamait si tendrement avant de s'endormir dans la paix du Seigneur. Lui me pressa sur sa poitrine meurtrie, et doucement, — j'allais dire religieusement — m'embrassa pour sa mère.

« Un instant après, en m'embrassant encore comme un frère : « Au revoir... au ciel... » me dit-il.

« Il s'endormit paisiblement en ma présence, ayant repris sa respiration régulière, quoique très faible.

A ce moment, on vint me chercher pour un blessé dont l'état très grave nécessitait mes soins...

« Lorsque je revins, mon cher petit frère venait de rendre le dernier soupir, sans que personne s'en fût aperçu. »

Les prêtres-brancardiers n'eussent-il pas fait autre chose que de consoler à leurs derniers moments nos petits soldats agonisants, qui donc oserait dire qu'ils n'auraient pas bien mérité de la France, dont ces petits soldats étaient les enfants si méritants et si aimés !

Un adjudant, retour du feu, disait un jour en pleine caserne, en rappelant tout haut ses convictions anticléricales : « Je ne suis pas le copain des curés. Mon témoignage n'est donc pas suspect. Eh bien, croyez-moi, les amis, sans les curés, bien des blessés mourraient sur le champ de bataille sans y être relevés ».

C'était la réplique de cette parole, plus laconique, mais aussi expressive, d'un blessé causant dans une ambulance avec un autre blessé : « Mon vieux, c'est égal, mais sans les curés, ni toi, ni moi, nous ne fumerions notre pipe ici en ce moment ».

Ce que furent le dévouement, l'abnégation, l'esprit de sacrifice des prêtres-brancardiers sur le champ de bataille, les 72 médailles militaires et les 1.923 Croix de guerre avec 2.426 citations qui, à ma connaissance, leur furent décernées [1] le disent haute-

1. Je cite quelques noms des prêtres séculiers, *aumôniers-brancardiers* ou simples *brancardiers* et *infirmiers*, qui ont reçu la médaille militaire et dont les uns ont été tués les autres mutilés :

Aumôniers-brancardiers : *Amiens*, Kerespert. *Autun*, Falconnet. *Carcassonne*, Alibert, Pennavayre. *Carthage*, Ousset. *Chartres*, Lhomme. *Laval*, Guiller. *Lyon*, Joly, Clément, Valette. *Montpellier*, Berger. *Poitiers*, Turpault, Bergier, Blandin, de Chalain, Froger.

ment[1]. Et si cela ne suffisait pas, le souvenir des centaines et des centaines de prêtres-brancardiers, qui tombèrent à l'ennemi, le proclamerait sans discussion possible.

Mais ce que l'on ne saura jamais, c'est la délicatesse avec laquelle les blessés, « ces christ souffrants de la Patrie » comme on les a appelés, furent soignés par eux ; c'est l'atmosphère de compatissante tendresse dont ils entourèrent leurs angoisses morales et leurs souffrances physiques, le jour et la nuit ; c'est l'ingéniosité doucement infatigable avec laquelle ils endormirent leurs craintes et réveillèrent leurs espoirs ; c'est le nombre de ceux qui, sur le champ le bataille ou à l'ambulance inclinèrent pour touours leur tête entre leurs bras en murmurant une lernière fois, dans un dernier souffle, le nom de eur mère, de leur femme ou de leurs enfants !

Cela, on ne le saura jamais, parce que c'est le secret de Dieu !

aint-Dié, Rémy. *Séez*, Savary. *Sens*, Paillot. *Diocèse non identifié*, eynave, Gallet, Tusseau.

BRANCARDIERS ET INFIRMIERS : *Angers*, Davian, Péron. *Angoulême*, adeau. *Annecy*, Bogain, Clavel. *Auch*, Lauzers. *Belley*, Souhonnax. *Besançon*, Millot (†), Bichot. *Bourges*, Raimbault. *Châons*, Merle. *Clermont*, Bœuf. *Coutances*, Leveilley. *Grenoble*, Gatier, revet, Jaillet, Masson. *Langres*. Girard. *Laval*, Quinton, Guillet. *Le ans*, Beunèche. *Le Puy*, Delolme. *Limoges*, Beaubert, Pény. *Lyon*, lanc. *Montpellier*, Marne. *Moulins*, Vichy. *Nancy*, Godefroy, Munier. *evers*, Bocquet. *Orléans*, Fauvin. *Quimper*, Tassin (†). *Paris*, Decoinck. *Rodez*, Poujol. *Saint-Brieuc*, Huet, Le Merdy. *Saint-Dié*, eivet, Poirot. *Saint-Flour*, Lescure, *Saint-Jean-de-Maurienne*, Bellet. *arentaise*, Sévessant. *Tours*, Brémond, Poncet. *Troyes*, Grillet. *annes*, Questel.

1. Plusieurs infirmiers ou brancardiers reçurent aussi la croix de iint-Georges de Russie, réservée « aux caporaux, brigadiers et ldats qui se sont signalés sur les champs de bataille par des tions d'éclat ou des actes d'héroïsme ». Je cite parmi eux les bbés Baravalle (Fréjus), Palayret (Rodez), Perraton (Viviers), Ferbay yon), Vichy (Moulins), Le Foll (Quimper).

IV

Le prêtre chirurgien ou médecin. — Les trains sanitaires. — Le prêtre-infirmier dans les hôpitaux de l'arrière. — Le prêtre dans les services de contagieux, — Les « donneurs de sang ». — Témoignage ministériel.

Parmi les prêtres mobilisés, un certain nombre n'étaient entrés dans les ordres qu'après avoir passé par les Facultés de médecine. Ils y avaient fait régulièrement leurs études et soutenu leur thèse, ils y avaient été reçus docteurs. Ces ecclésiastiques servirent naturellement dans le Corps de santé comme chirurgiens ou médecins. Pour n'en citer que quelques-uns, l'abbé Bonifay (Marseille) fut médecin-chef dans diverses ambulances, notamment à Marseille et à Antibes ; l'abbé Boismard (Angers) remplit le même emploi dans une ambulance du front et fut tué en Italie, sur le Piave ; l'abbé Lancrenon (Paris) fut cité à l'Ordre du jour en qualité d'aide-major de 1re classe au 39e d'artillerie ; l'abbé Monnier (Marseille) dirigea une des ambulances de Dinan. L'abbé Papillon (Paris) fut chirurgien-major en divers postes et l'abbé Chevreau (Evreux), médecin-chef d'un groupe du 320e d'artillerie lourde, fut deux fois cité à l'Ordre du jour.

D'autres prêtres, sans avoir fait leur médecine, s'étaient livrés à des études scientifiques : histoire naturelle, physique, chimie, biologie, radioscopie, électricité, qui les rendirent particulièrement utiles dans les hôpitaux. Plusieurs y eurent la direction de services forts délicats. Et l'un d'eux bien connu par ses travaux antérieurs sur la télégraphie sans fil, l'abbé Tauleigne (Sens), inventa même, à Menton o

il était affecté, un instrument, le radiostéréomètre, qui permet aux chirurgiens de déterminer rigoureusement la position d'un projectile quelconque chez un blessé.

Quant aux prêtres mobilisés dans les sections du Service de santé, ils ne furent pas tous employés sur le front comme brancardiers. Ils y desservirent également en qualité d'infirmiers les ambulances fixes où on ne laissait que les « intransportables », les ambulances volantes ou divisionnaires et, à l'arrière, les hôpitaux militaires avec les hôpitaux auxiliaires qui en dépendaient.

Un certain nombre d'entre eux constituèrent aussi à ce titre le personnel affecté aux trains sanitaires et aux gares d'évacuation.

Les trains sanitaires permanents furent d'abord peu nombreux. Il n'en existait que cinq au début de la mobilisation. Ils furent augmentés dans la suite et ils rendirent de très précieux services, durant toute la guerre. Cependant, malgré leur ingénieuse organisation, les hommes, surtout ceux dont les blessures étaient un peu graves, y avaient pas mal à souffrir. Comment en aurait-il été autrement lorsqu'un train partant de l'Argonne s'en allait avec son chargement de misère et de souffrance jusque sur la Côte d'Azur ? Ou quand, descendant des Flandres ou de l'Artois à travers toute la France, il transportait ses glorieux mutilés jusque dans les Pyrénées ?

Les blessés souffraient donc dans les trains sanitaires. Il y avait dès lors place auprès d'eux pour la charité. La charité fut fidèle à ce poste, si ingrat qu'il fut par certains côtés. Elle s'exerça par les mains du personnel tout entier des trains sanitaires, et par conséquent par celles des prêtres-infirmiers.

Le prêtre-infirmier des trains sanitaires, « c'est, a écrit l'un d'eux d'une plume très fine, un croquis amusant que l'on dessinerait dans toutes nos gares du Service de santé : l'infirmier ecclésiastique, l'excellent curé d'hier, dont on reconnaît encore sous la capote, en dépit de la barbe maladroite, la silhouette et la démarche professionnelles. Il est assis au seuil de son wagon, un livre de prières en mains,... ou bien il fait les cent pas le long des voies de garage, récitant son chapelet sans que nul homme d'équipe n'en soit blessé dans sa pudeur anticléricale de jadis. Chez les passants qui les regardent, jamais un sourire de plaisanterie, mais plus d'une fois un respectueux salut...

« Nos blessés n'ont pas besoin qu'on leur enseigne « de quelle opinion nous sommes ». Même là où rien d'extérieur ne nous trahit, ils ne tardent pas à nous deviner : « Vous êtes prêtre? » Ils le savent déjà et n'en sont nullement fâchés... Ils font effort pour trouver des souvenirs communs, des points d'attache d'église. « Mon oncle était curé, vous ne l'avez pas connu? — (Il faudrait les connaître tous.) — J'ai un cousin de parti au séminaire pour se faire comme vous. — Moi, j'ai fait enfant de chœur jusqu'à douze ans. — M. le vicaire, c'était le plus fort homme de la commune. Aux fêtes, il portait « le gros Saint-Sacrement » d'une seule main. C'est M. M. qui m'a marié, vous savez bien? » Et les variantes se succèdent sur le même ton amical...

« Ne me quittez pas, je souffre tant! » suppliait un de mes compagnons de voyage dont une balle avait cruellement percé le pied. « Restez près de moi pendant qu'on refera mon pansement. » Et peu après, alors qu'on déchirait les linges et qu'on touchait la plaie, deux cris : « Monsieur le major, que

vous me faites mal... Monsieur l'abbé, donnez-moi la main... »[1].

« Nous sommes dans un train sanitaire, raconte un autre prêtre-infirmier, la soirée se prolonge assez gaiement sans que personne ne songe à dormir. Les blessés, copieusement ravitaillés de bonnes boissons, bavardent, blaguent, chantent... Ces joyeux compagnons parlent du curé de la paroisse, de l'aumônier de la division. « Je n'allais plus à la « messe, il y a déjà longtemps, du temps que le « Gouvernement a retiré la paye. Mais la femme et « les enfants n'y auraient jamais manqué. Depuis « la guerre, c'est différent. Quand on était au can- « tonnement le dimanche, l'église était « foulée », « tant il y avait de soldats. Notre aumônier nous « faisait des sermons comme on n'en fait pas de « pareils... On chantait tous ensemble. Je vivrai « cent ans, je ne l'oublierai jamais. Vous pouvez « être tranquille maintenant, je ferai ma messe tous « les dimanches, si je retourne au pays, et personne « ne m'en empêchera. Je ne serai pas seul : il y en « aura beaucoup de changés comme moi. »

« La chambrée entière l'écoute : elle semble partager son sentiment. Au milieu de ces indifférents d'hier, le prêtre se trouve en pays ami. »

Le travail des infirmiers des trains sanitaires n'était pas absolument continu. Le point terminus atteint, lorsque les blessés avaient été remis au Service de santé des villes sur lesquelles ils avaient été évacués, le train retournait à vide. Parfois aussi on se garait non loin du front et il y demeurait un

1. *Revue pratique d'apologétique*, 15 juillet 1915. *L'atmosphère religieuse*, par T. de P., pp. 435-436. L'abbé Thellier de Poncheville, devenu plus tard aumônier, fut cité à l'Ordre de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

temps plus ou moins considérable « sans rouler ». C'étaient tout autant de périodes où les infirmiers qui les desservaient pouvaient se reposer.

La tâche des infirmiers affectés aux ambulances fixes, aux hôpitaux militaires, était au contraire sans relâche. Tous les matins, elle reprenait fastidieusement identique, coupée de deux nuits de garde par semaine, tâche qui impliquait l'accomplissement de devoirs bien humbles, de devoirs répugnants à la nature parfois. Les prêtres-infirmiers y mirent tout leur cœur.

Comme sur le front l'aumônier devenait rapidement l'ami, le confident de ses hommes, à l'hôpital le prêtre-infirmier devenait souvent l'ami, le confident de ses blessés. Dès qu'on s'était dit entre camarades : « Mon vieux, c'est un curé », on savait qu'on pouvait lui demander bien des petits services, lettres à écrire, démarches à faire, nouvelles à donner. Il ne savait presque jamais refuser. C'est que, dans ces hôpitaux qui furent pendant de si longs mois le douloureux abri de la France meurtrie, la plupart des prêtres gardaient sous la rude capote de l'infirmier une âme exquise et soignaient leurs blessés, non seulement avec délicatesse, mais avec un véritable amour[1].

1. Les prêtres-infirmiers furent parfois maintenus des mois entiers dans des besognes infimes et auxquelles on ne se serait pas attendu à les voir affectés, je ne dis pas seulement à cause de leur caractère sacerdotal, mais encore et tout simplement pour le capital d'intelligence et d'instruction qu'ils représentaient. Je sais des hôpitaux, hôpitaux militaires ou hôpitaux auxiliaires de Croix-Rouge, — je ne récrimine pas, je constate simplement —, où des prêtres remarquables de pensée et d'une distinction de manières parfaite, furent laissés des semaines durant à la cuisine pour laver la vaisselle ou employés à laver les vitres ou les parquets.

N'ayant pas, comme les brancardiers du front la joie de relever les blessés sous la mitraille et de les sauver ; ne goûtant pas davantage, comme les infirmiers de salle en contact avec les malades la consolation de soutenir leur courage, de diminuer leurs tris

Voilà pourquoi ils étaient heureux d'être employés aux postes les plus périlleux. Exempt du service militaire et n'ayant pas pu se faire agréer comme aumônier, un prêtre du diocèse de Toulouse, l'abbé St..., vicaire à Villefranche-de-Lauraguais, s'était engagé comme infirmier volontaire. Dès les premiers jours, il est envoyé chez les typhiques. Il n'en sort plus, ni jour, ni nuit. On le fait remarquer au médecin-chef : « Il est à un poste d'honneur, répond celui-ci ; c'est une preuve de la confiance qu'on a en lui ».

Et, en effet, les postes dangereux sont des postes d'honneur aux yeux des prêtres-infirmiers. Aussi, non seulement y vont-ils avec joie, mais ils les sollicitent. Et ils s'y conduisent si bien qu'ils méritent d'y être cités à l'Ordre de l'armée, — tels l'abbé Lauret (Rodez) « pour avoir soigné trente typhiques », l'abbé Michon (Coutances) « pour s'être particulièrement dévoué pendant de longs mois dans le service des typhiques, avec une paternelle sollicitude et une charité vraiment sacerdotale, passant ses nuits bénévolement au chevet des malades », l'abbé Martocq (Paris) « pour le dévouement qu'il n'a cessé de prodiguer aux malades atteints de méningite cérébro-spinale » et l'abbé Champdavoine (Orléans) « pour avoir donner ses soins sans compter depuis plusieurs mois à un malade atteint de méningite cérébro-spinale, affection éminemment contagieuse et nécessitant une attention de tous les moments, et en demandant comme une faveur de continuer à soigner deux autres malades contagieux »[1].

esses, ils se pliaient à ces tâches et ils y persévéraient sans se plaindre, ni murmurer.

Ce stoïque esprit de dévouement n'est-il pas aussi à remarquer, comme révélateur d'une âme forte que le courage du champ de bataille et la vaillance devant l'ennemi ?

1. Un grand nombre d'infirmiers ecclésiastiques, reçurent la

A ces postes on ne gagne pas seulement d'être cité à l'Ordre, on y contracte aussi la contagion, fièvre typhoïde, angine, méningite cérébro-spinale, et ce fut le cas d'un bon nombre d'infirmiers ecclésiastiques[1]. On y meurt aussi parfois, et d'une mort qui est peut-être plus méritoire que celle qu'on affronte sur le champ de bataille, parce qu'on s'y expose plus solitairement et plus froidement que dans l'exaltation du combat.

Ainsi tombèrent, pour n'en citer encore que quelques-uns seulement, — c'est toujours ce que je suis obligé de répéter, on le comprendra facilement, dans l'impossibilité où je suis de grossir démesurément ce livre de listes quasi-interminables — l'abbé Abel (Saint-Dié), l'abbé Michot (Nevers), cité à l'Ordre de l'armée, l'abbé Tardivel (Saint-Brieuc), l'abbé Barat (Versailles), l'abbé Marcelin (Bourges) et l'abbé Quéneau (Tours).

Infirmier militaire à Troyes, ce prêtre vaillant contracta auprès de ses typhiques la terrible maladie. Bientôt son état empira et il le comprit si clairement qu'il demanda lui-même les derniers Sacrements. Un soir, l'aumônier, en quittant l'hôpital, lui confia son voisin de lit dont la fin approchait à grands pas. Il le pria de renouveler l'absolution à son camarade au dernier moment. Pendant la nuit, l'abbé Quéneau sent son propre mal s'aggraver. Mais une mission lui a été donnée : il la remplira fidèlement. Et on le voit avec admiration rassembler ses forces défaillantes,

médaille des épidémies qui se confère, comme on le sait, pour dévouement aux malades contagieux. J'en ai relevé, en ce qui me concerne, 160 déjà.

1. Je cite parmi eux les infirmiers Goutaret (Lyon), Cassaing (Montauban), Barthélemy (Grenoble), Turlote (Arras), Verhille (Arras), Béchet (Rennes), Fontaine (Tours), Colleret (Troyes), Dufourd (Lyon), Poyet-Pourlet (Clermont).

se lever et donner une dernière absolution à celui qu'il va lui-même suivre au cercueil. Il ne regagna, en effet, son lit que pour y mourir, ayant fait acte de prêtre jusqu'à son dernier souffle, s'étant oublié pour les autres jusqu'au bout.

Et les « donneurs du sang » ! c'est le mot très heureux dont on s'est servi dans une citation à l'Ordre et il a fait fortune. Quel magnifique exemple ne nous ont-ils pas fourni, eux aussi ?

Le 23 février 1915, on apporte à l'hôpital de Creil, un grand blessé, le soldat Beau. Père de famille, c'est un de ces héros obscurs qui, sur l'Yser, ont fait de leurs poitrines françaises une muraille vivante, contre laquelle sont venues se briser les ruées allemandes. Il a eu la jambe emportée par un obus. Cette horrible blessure a amené une hémorragie effroyable. Exsangue, le malheureux blessé est livide déjà des lividités dernières. Pour essayer de le sauver, il n'y a plus qu'un dernier moyen à tenter : la transfusion du sang. Mais ce sang, où le prendre ? à qui le demander ? « A moi », dit alors très simplement un infirmier qui a entendu les réflexions que les chirurgiens échangent entre eux. « Votre offre est fort belle, réplique un des majors, mais l'opération est dangereuse, le savez-vous ? Elle peut même dans certains cas entraîner la mort ; vous l'a-t-on dit ? » — « Qu'importe ? Je m'abandonne à la Providence ? Vous pouvez aller. »

Et on va en effet.

Sur deux tables d'opération on étend les deux patients côte à côte, Beau et le prêtre infirmier, l'abbé Bourdoncle, du diocèse de Rodez. Les incisions sont faites ; un tube d'argent réunit les deux artères. La transfusion commence. L'héroïque prêtre sent

les battements de son cœur se ralentir lentement dans sa poitrine et la vie sur le point peut-être de l'abandonner. Mais sa calme intrépidité ne se dément pas pour cela. Vingt minutes — interminables — ont passé. Un grand litre de sang est donné. L'opération a réussi : Beau est désormais hors des atteintes de la mort[1].

Sept semaines après, le 14 avril 1915, dans ce même hôpital de Creil, la même scène héroïquement belle se renouvelle. Le soldat Briand qu'on y apporte a perdu tant de sang par ses multiples blessures qu'il est, hélas ! complètement épuisé. Une chance de salut subsiste peut-être encore néanmoins, mais une seule : c'est qu'on procède à la transfusion du sang.

Aussitôt l'infirmier de la salle, l'abbé Marme (Montpellier), s'offre ; non seulement il s'offre, mais il demande avec insistance d'être choisi comme « donneur de sang ». On accepte son offre. On procède à l'opération. Mais, hélas ! cette fois la faiblesse du blessé est trop grande et Briand meurt le lendemain[2].

1. « Citation : Bourdoncle Joseph. Ambulancier. Consciencieux et zélé en tout temps s'est spontanément offert, le 25 février 1915 pour fournir le sang nécessaire à une transfusion effectuée sur un blessé arrivé à l'hôpital d'évacuation, exsangue et dans un tel état de faiblesse générale que la survie obtenue est manifestement due à son généreux dévouement ». *Journ. off.*, 28 mars 1915. La nuit qui suivit l'opération, des complications se produisirent qui faillirent un moment mettre la vie de l'abbé Bourdoncle en danger. Heureusement le péril fut conjuré et, quinze jours après, le prêtre infirmier était rétabli.

2. Citation à l'Ordre de l'armée : « Marme Léopold, ambulancier. Fait preuve depuis le début de la guerre de la plus intelligente initiative et du plus absolu dévouement. A demandé avec instance d'être choisi comme « donneur de sang » au cours d'une transfusion qui, seule, pouvait sauver un blessé de la salle dont il avait la garde. » *Journ. off.*, 20 mai 1915. L'abbé Marme était au commencement de la guerre préfet des Etudes au collège catholique de Montpellier. Il reçut la médaille militaire.

A Saint-Lô. c'est l'abbé Ballouard, aumônier des Sœurs de la Croix de Tréguier, qui donne son sang à un blessé. Il contracte de ce fait une maladie grave et il est porté à l'Ordre du jour par le général Vautier, commandant la 10e région.

Cité également pour le même acte d'héroïque dévouement accompli à l'hôpital n° 9 de Fontenay-le-Comte, l'abbé Perrochain, missionnaire diocésain de Luçon.

A l'hôpital mixte de Caen, pour conserver à ses sept enfants, un père de famille, qui venait d'être amputé d'une cuisse et qu'il fallait en outre trépaner, le prêtre-infirmier Godart (Caen) s'étend à son tour avec joie sur la table d'opération et offre son artère radiale à la périlleuse incision.

L'abbé Pujol, vicaire à Saint-Sernin de Toulouse, fait de même dans l'ambulance où il est infirmier. L'abbé Julien, curé de Jambles, près de Chalon-sur-Saône, l'imite sans hésiter, à l'hôpital mixte du Creusot pour sauver le soldat Dubois, qui déjà presque agonisait. L'abbé Trousselle, curé dans l'Oise, contribue par un acte de dévouement du même genre à ramener à la vie un aide-major très grièvement blessé. Et, le 13 juillet 1918, l'abbé Le Troadec, de Saint-Brieuc, devient grâce au même héroïsme le sauveur d'un jeune bleuet de la classe 1916, le soldat Mespoulet.

Brancardiers sur le front ou infirmiers à l'arrière, les prêtres qui furent affectés au Service de santé eurent à accomplir des tâches moins brillantes que d'autres; mais ces tâches n'en furent souvent pas moins belles pourtant. Et quand dans une prise d'armes, devant les troupes rassemblées, le chef attachait sur leur humble tunique la Médaille militaire ou la Croix de guerre, la récompense ne sur-

payait certainement pas le dévouement qu'ils avaient déployé.

Ce dévouement n'échappa cependant point aux attaques. Eclatant il était : nul ne le pouvait nier. La malveillance n'en chercha pas moins à jeter sur lui la suspicion. Au mois de février 1917, un projet de loi portant renvoi des exemptés et des réformés devant un nouveau conseil de révision fut soumis au Parlement. Un député socialiste que son âge soumettait encore aux obligations militaires, mais qui pour défendre la patrie envahie se contentait valeureusement, en s'en vantant, de « bouffer du curé » dans l'*Humanité*, M. Sixte-Quenin, en profita pour déposer un amendement dont j'ai parlé plus haut et sur la signification vraie duquel personne ne se méprit. Malgré la Commission, malgré le Gouvernement, cette disposition fut votée à la Chambre. Elle le fut aussi au Sénat, mais là du moins, justice fut loyalement rendue à ceux qu'elle visait haineusement.

Après avoir déclaré que, si la Commission sénatoriale de l'Armée proposait l'acceptation de l'amendement Sixte-Quenin, c'était à la demande du ministre, à cause de l'urgence et pour que la loi ne retournât pas au Palais-Bourbon, le rapporteur, M. Chéron, ajoutait :

« La Commission n'entend d'ailleurs donner à son vote aucun caractère de suspicion contre les personnes visées dans la disposition additionnelle dont il s'agit.

« Depuis le début de la guerre, les membres du clergé, les ministres des divers cultes, comme toutes les autres catégories de citoyens, ont eu une attitude digne des plus grands éloges. Des religieux sont revenus de l'étranger pour défendre la France.

« Les ecclésiastiques qui ne relevaient point de

l'article 23 de la loi du 15 juillet 1889, et ils étaient nombreux, se sont rencontrés dans les tranchées avec nos braves instituteurs dont l'héroïsme honorera à tout jamais l'école et la nation.

« Beaucoup de prêtres ont été tués glorieusement à l'ennemi. Ceux qui étaient visés par l'article 23 ont fait leur devoir dans les ambulances ou dans les hôpitaux. Ils ne demandent ni exception, ni faveur, ni privilège.

« C'est dans cet esprit que la Commission, qui ne peut que défendre ici comme sur les autres points le principe de l'égalité des charges militaires, accepte la proposition rapportée, en laissant au ministre de la Guerre, responsable du bon fonctionnement de l'armée, le soin d'en faire une équitable application ». (Sénat, séance du 16 février 1917).

Deux jours après, à la tribune du Sénat également, le général Liautey, ministre de la Guerre, disait à son tour :

... « De même qu'en toute conscience j'ai rendu récemment hommage à nos admirables instituteurs, c'est avec la plus entière conviction que je m'associe au témoignage rendu par l'honorable Rapporteur à ces ecclésiastiques qui ont, eux aussi, si largement payé leur dette à la Patrie (*Applaudissements*).

« En service aux armées, comme brancardiers ou aumôniers, nos statistiques disent quel pourcentage ils ont donné de morts, de blessures et de citations[1] » (*Très bien, très bien*).

L'hommage était sans réserve : il faisait pleinement justice des misérables soupçons que l'on avait essayé de semer dans les esprits. Voilà pourquoi j'ai tenu à le rappeler ici.

1. *Journ. off.*, 18 février 1917, Sénat, page 203, 1re et 2e colonnes.

CHAPITRE VII

LE CLERGÉ SÉCULIER A L'ARMÉE
LE PRÊTRE AUMÔNIER

I

Les aumôniers titulaires au début des hostilités. — Démarche d'Albert de Mun. — Les aumôniers auxiliaires. — Les aumôniers volontaires. — Les prêtres-soldats faisant fonction d'aumônier. — Recrutement hétérogène des aumôniers. — Accueil empressé qu'on leur fait indistinctement partout.

Au commencement de la guerre chaque corps d'armée comprenait quatre aumôniers catholiques titulaires, deux aumôniers au groupe de brancardiers du corps d'armée lui-même et un aumônier à chacun des groupes de brancardiers de division. Lorsque le corps d'armée avait une division de cavalerie sans groupe de brancardiers, à ces quatre aumôniers se surajoutait un cinquième aumônier titulaire. Le rang et la solde de capitaine étaient attribués à chacun de ces aumôniers officiels[1].

Quatre ou cinq aumôniers par corps d'armée, c'est-à-dire pour une quarantaine de mille hommes environ, c'était tout ce qu'avait prévu le règlement. Ce chiffre était manifestement insuffisant. Les catholi-

1. Décret du 5 mai 1913. Ce décret disposait aussi qu'il y aurait à chaque groupe de brancardiers de corps d'armée un aumônier du culte protestant et un aumônier du culte israélite.

ques le virent dès les premiers jours et ils s'en alarmèrent. Confident de leurs angoisses, le Cardinal Archevêque de Paris s'en émut aussi. Albert de Mun dont les trois fils partaient pour le feu ne pouvait pas ne point partager cette émotion. Il la ressentit d'une manière profonde et, soulevé par elle, son cœur lui suggéra une démarche que le Gouvernement, heureusement inspiré, accueillit avec faveur.

Le 11 août, il se rendit chez M. Viviani, président du Conseil des ministres. Il lui exposa l'anxiété des familles catholiques. Il lui dit la consolation qu'elles éprouveraient, à la veille d'être cruellement décimées, à voir multiplier les secours religieux dans l'armée, cette armée dont tant des leurs faisaient partie. Il le conjura enfin d'obtenir du ministre de la Guerre et du Généralissime que les aumôniers titulaires fussent doublés par des aumôniers auxiliaires agréés par le haut commandement. Pour supprimer toutes les difficultés d'ordre budgétaire, il ajouta que, partis à titre volontaire, ces aumôniers s'offraient à remplir sans toucher aucune solde les fonctions qu'ils sollicitaient.

Le grand orateur, peut-être plus persuatif encore dans la conversation qu'il ne l'était à la tribune, eut l'immense joie de convaincre le président du Conseil. Un coup de téléphone avertit le ministre de la Guerre, il fut décidé que le nombre réglementaire des aumôniers militaires serait augmenté de deux aumôniers par division [1].

Dès que l'heureuse nouvelle eut été rendue publique par les journaux, et tandis que la souscrip-

1. A la demande de l'amiral Bienaimé, député de la Seine (lettre du 2 août 1914 au ministre de la Marine), l'armée navale fut dotée, elle aussi, de quelques aumôniers. Malheureusement ces aumôniers furent très peu nombreux, une douzaine environ. Le ministre de la Marine, M. Augagneur, ayant désigné ces aumôniers sous le nom

tion ouverte dans l'*Echo de Paris* produisait plus de 100.000 francs en quinze jours (14-29 août), les demandes arrivèrent des quatre coins de la France.[1] Albert de Mun s'était offert, et le Gouvernement avait accepté son offre, à servir d'intermédiaire entre les candidats et le ministre de la Guerre. Il

« d'aumôniers temporaires », Junius écrivit à ce sujet un de ses meilleurs « Billets » (*Echo de Paris*, 19 août 1914). Ce billet débutait ainsi :

« Je ne sais pas de plus éclatant hommage à la vérité religieuse que l'adjectif dont un des plus anticléricaux parmi nos Ministres a cru devoir accompagner le rétablissement des aumôniers dans la flotte. Il les a qualifiés de « temporaires ». Temporaires ? Qu'est-ce à dire, sinon que ces prêtres rappelés sur nos bateaux sont les ouvriers qui conviennent aux temps où nous sommes, temps de danger et de sacrifice, temps de souffrance et de dévouement. Comme si le Ministre leur avait crié malgré lui, puisqu'il reste incroyant, et cette restriction le prouve trop : « Nous avons besoin de gens qui supportent, qui obéissent et qui meurent. Vous avez le secret des mots qui suscitent ces vertus et qui les exaltent. Venez les prononcer à nos hommes. »

« Temporaires ? qu'est-ce à dire encore, sinon que cet appel n'enveloppe aucune promesse, qu'il demeure menaçant même, puisqu'il revendique le droit de congédier de nouveau ces pauvres prêtres, quand cette terrible crise sera finie. Mais n'est-ce pas là une preuve d'estime d'autant plus haute qu'elle est plus involontaire ? « Il y a une tâche de charité à accomplir. Elle est périlleuse. Elle ne sera pas récompensée. Nous comptons bien que vous allez l'accepter. » « Y courir, monsieur le Ministre », répondent ces prêtres ; et ils y courent.

« Le Dieu qu'ils servent veut qu'ils reprennent les postes dont ils avaient été chassés, non seulement sans récrimination, mais avec gratitude. Ah ! la noble rentrée, et qui nous venge nous autres, catholiques, de tant d'années de persécution ! Vous voyez bien que nous étions des Français utiles, des Français nécessaires. Vous avez fermé nos couvents, proscrit nos Congrégations, confisqué nos Palais épiscopaux et nos Séminaires, affligé notre Pape. Vous nous conviez dans ces heures tragiques au service des âmes. Nous ne vous avons jamais demandé que cela. Merci ».

1. C'est sur les fonds provenant de cette souscription que les premiers aumôniers touchèrent une sorte d'indemnité d'entrée en campagne. Plus tard, M. Millerand, ministre de la Guerre, témoin on ne peut plus avisé des services que rendaient à l'armée les aumôniers volontaires leur accorda une solde. C'est la même pensée de gratitude certainement qui l'amena à proclamer le droit à la Croix de guerre pour les aumôniers cités à l'Ordre, et qui pratiquement, durant les premières années de la guerre au moins, fit presque partout choisir des aumôniers volontaires pour remplacer les aumôniers titulaires évacués ou disparus.

devait procéder à une première vérification des titres qui seraient produits. Ce fut donc vers le « Bureau » improvisé par lui, rue François Ier, dans une remise de l'hôtel de la Croix-Rouge, que télégrammes, lettres et visites affluèrent d'un peu partout.

M. Geoffroy de Grandmaison, qui dans cette œuvre de l'aumônerie militaire fut le collaborateur d'abord et l'infatigable continuateur ensuite d'Albert de Mun, a raconté quelques-unes des scènes qui se passèrent dans ce petit bureau et dans la cour qui le précédait [1].

« Le défilé commença, écrit-il. Jamais gens vertueux ne furent plus impatients. Tous voulaient s'enrôler, parce qu'ils pensaient que le dévouement était la seule condition requise... Quelle rivalité dans l'ardeur du zèle !... Simple spectateur de ces instances généreuses, nous n'en pouvons parler que les larmes aux yeux et le souvenir en reste une leçon que le temps n'affaiblit pas.

« Ce fut une émulation entre les séculiers et les réguliers, Pères du Saint-Esprit, vétérans des missions étrangères, Lazaristes, enfants de Saint-Ignace et de Saint-François, Dominicains, Sulpiciens, Assomptionnistes, Missionnaires déjà formés au Maroc, au Congo, en Tunisie, en Chine, accourus les uns de Terre-Sainte, les autres du Canada ; curés de campagne, professeurs de collèges, vicaires de nos faubourgs de Paris, prêtres bretons, vendéens, angevins, lyonnais ou basques ; des Lorrains qui prétendaient bien posséder un droit particulier à voir des premiers la délivrance de la terre natale et à réserver leur bénédiction aux soldats qui tomberaient

1. *Correspondant,* 10 décembre 1914. *La dernière œuvre du comte Albert de Mun,* pp. 662-663.

sur ce sol reconquis. Il fallait saluer ces ardeurs et les calmer, redescendre aux détails matériels : interroger sur l'âge, le diocèse, la fonction, le service militaire, les aptitudes physiques de santé... C'était bien le plus étrange conseil de révision au rebours des espérances ordinaires. Et quels mauvais arguments pour de si bons désirs ! « Inscrivez-moi, « mon père a été tué en 70. » — « J'ai cinq frères « sous les drapeaux : vous voyez bien qu'il faut que « je parte à mon tour comme aumônier... »

« Aussi combien étaient joyeux les élus et quel ravissement dans leur regard, lorsqu'on spécifiait qu'ils allaient partir pour « la ligne de feu » : une ambulance à l'arrière leur eût paru une déchéance. »

Dès que les lettres de service arrivèrent du ministère, les nouveaux aumôniers s'empressèrent de quitter Paris. Les premiers, un trentaine, partirent le 27 août 1914. Le lendemain, vingt-huit autres les suivirent et quelques jours après un troisième groupe, cinquante, se dirigea à son tour vers les champs de bataille du Nord et de l'Est.

Depuis ce moment-là l'Œuvre ne chôma plus. Comme il fallait s'y attendre, bien des aumôniers furent fauchés par les balles ou par les obus ; d'autres tombèrent moins glorieusement, mais non moins méritoirement, terrassés par l'épuisement et par les maladies. Quelques-uns furent faits prisonniers par l'ennemi. Tous, ils furent aussitôt remplacés, car, toujours alimentées par le même patriotisme et le même zèle, les demandes ne firent jamais défaut rue François Ier.

Aussi, lorsque l'expédition des Dardanelles eût été décidée, fut-il aisé de fournir d'aumôniers le corps expéditionnaire. Là encore, un certain nombre d'aumôniers disparurent, tués ou évacués pour cause

d'épuisement ou de blessures. Mais leurs postes ne restèrent jamais longtemps inoccupés. Et, sur le front de la presqu'île d'abord, de Salonique ensuite, comme sur le front français, les vides furent toujours promptement et joyeusement comblés.

En marge des aumôniers titulaires et des aumôniers volontaires fournis par le Comité de Mun, l'armée compta aussi d'autres aumôniers. C'étaient des prêtres qui, libres de toute obligation militaire, se joignirent à certaines unités avec l'agrément des chefs et qui y firent campagne à leurs frais, risques et périls. Tous ces aumôniers ne suffisant pas encore et la guerre se prolongeant, bien des colonels ou des chefs de corps chargèrent un de leurs prêtres-soldats de faire fonction, avec ou sans soutane, d'aumôniers dans leur régiment ou dans leur unité[1]. Il se trouva même des corps assez favorisés pour compter un aumônier-soldat de ce genre par chaque bataillon. C'est ainsi qu'à la division d'Afrique presque tous les bataillons eurent un prêtre-aumônier. Et, chose qui n'était guère à prévoir, cette mesure fut prise à la demande instante des « Joyeux ». « C'est dégoûtant, — disaient ces braves à la tête un peu chaude, mais au cœur demeuré bien français — parce que nous sommes des « Joyeux », on ne veut pas nous donner des curés. Pourtant, on se fait tuer comme les autres. Et, quand on crève, on est bien content d'avoir un curé à côté de soi[2]. »

Albert de Mun avait donc raison de le dire, en relevant, après le sous-préfet de Châteaubriand,

1. Par suite du remplacement de ces officiers supérieurs, il arriva dans certains régiments que la situation des aumôniers régimentaires devint délicate et, tranchons le mot, vraiment pénible parfois. Mais, par affection pour les hommes, ils restèrent toujours et malgré tout fidèles à leur poste de dévouement.

2. Lettre du sous-lieutenant Jacquart S. J.

cette inepte calomnie renouvelée de la guerre de 1870 : « La guerre actuelle est la guerre des prêtres. »

« Oui, c'est vraiment la guerre des prêtres. Car les prêtres sont partout, dans le rang, au combat, à l'ambulance, dans les villes conquises, dans les forts assiégés... Les curés sac au dos sont sur toute la longueur du front, mêlés aux soldats, combattants ou brancardiers. Ceux qui ont passé l'âge ou qu'un congé de réforme dispense du service sont aumôniers...

« Et chacun peut en visitant les champs de bataille, les hôpitaux, les ambulances, savoir quel accueil y trouvent les prêtres, aumôniers, brancardiers, officiers, hommes de troupe, quels qu'ils soient...

« Voilà donc bien la guerre des prêtres. Entre eux et les soldats, entre eux et le peuple se nouent ainsi par l'épreuve et le sacrifice communs des liens que rien ne pourra rompre. Tout le monde le sait, tout le monde le voit, j'ose dire que tout le monde, tous ceux qui veulent la France forte et unie, salue avec émotion ce miracle de la guerre [1]. »

A ce rapprochement entre le troupier et le prêtre pas de doutes que l'aumônier militaire n'ait amplement contribué.

Au commencement du mois d'août 1915, c'est-à-dire au moment où l'on entrait dans la seconde année de guerre, le nombre des aumôniers — aumôniers titulaires et aumôniers volontaires du comité de Mun, — présents sur les fronts de France et d'Orient, devait approcher de 350. Sur ce nombre, il y avait, le 17 novembre suivant, d'après une statisque officielle publiée par le ministère de la Guerre, 151 aumôniers titulaires. Quant aux prêtres-soldats, qui à ce moment-là faisaient fonction d'aumôniers

1. *Echo de Paris*, 30 septembre 1914.

lans leurs unités, il est à peu près impossible d'en évaluer le chiffre un peu exactement [1].

Comme les prêtres mobilisés, ces aumôniers s'étaient recrutés dans tous les rangs du clergé sécu-ier [2], depuis les simples vicaires de village jusqu'aux

1. A la même époque, une soixantaine de pasteurs protestants et ine quinzaine de rabbins étaient aumôniers pour les soldats appar-enant à leur religion.

A titre de comparaison, j'indique ici qu'en décembre 1917, il y ,vait 618 aumôniers catholiques dans l'armée britannique métropo-itaine, exclusion faite de ceux qui étaient attachés aux armées des ndes et des Colonies. A cette même date, 105 de ces aumôniers ,vaient été tués, blessés ou réformés. Ces chiffres sont empruntés à ine lettre du cardinal Bourne, archevêque de Westminster, désigné ar Rome, en mai 1916, comme Supérieur ecclésiastique de tous les umôniers militaires catholiques et immédiatement reconnu comme el par le Gouvernement anglais. C'est en cette qualité que le car-inal Bourne fut invité par le Grand Quartier Général Britannique venir visiter les troupes catholiques et leurs chapelains. Le Car-inal répondit avec empressement à cette invitation vers la fin 'octobre 1917. Il parcourut tout le front anglais et reçut partout s honneurs militaires.

Dans l'armée américaine, un aumônier ayant rang et traitement 'officier, fut affecté à chaque régiment. Il était catholique ou pro-stant, suivant que la majorité des hommes de troupes de l'unité tait de l'une ou de l'autre religion. Mais une association libre se rma pour compléter le service de l'aumônerie, en rétribuant ans chaque régiment un prêtre catholique ou un ministre pro-stant, suivant les cas, pour assurer la liberté de culte à la mino-té. Les aumôniers catholiques étaient tenus en une particulière stime par les hommes, même par les protestants. Le fait suivant, conté par un journaliste américain le prouve bien. L'évêque otestant Brent, aumônier général de toute l'armée, désireux de partir les aumôniers de culte différent, suivant le principe que viens d'indiquer plus haut, avait ordonné un recensement nfessionnel dans tous les régiments. Or, il se trouva que ce censement donna, dans un de ces régiments, une proportion de 0 pour 100 de catholiques. Etonné de ce fait, tout à fait anormal, même impossible étant donné la formation des unités aux ats-Unis, l'aumônier général ordonna une enquête et cette en-ıête donna vite le mot de l'énigme. Le régiment en question ait un aumônier catholique que tous les hommes entouraient de plus vive affection. Aussi, plutôt que de s'exposer à le perdre, us les soldats protestants du régiment s'étaient-ils faits inscrire mme catholiques « pour la durée de la guerre ». Cet « engage-ent » n'était guère canonique, mais outre qu'il fleurait tout à fait « américain », ne prouvait-il pas la haute estime que l'aumônier tholique avait su inspirer à tout le régiment ?

2. Je parlerai plus loin des religieux qui servirent durant la erre en qualité d'aumôniers.

chanoines, aux vicaires généraux et aux évêques, car, abstraction faite de Mgr de Beaumont, qui ne fut nommé coadjuteur de la Réunion qu'en 1917 alors qu'il était au front, et de Mgr Durand, décoré de la croix de guerre, qui fut appelé à l'Episcopat, comme auxiliaire de l'évêque de Marseille, en janvier 1919, avant néanmoins d'avoir été démobilisé, le corps des aumôniers militaires en France compta deux évêques dans ses rangs, Mgr Ruch, d'abord coadjuteur, puis évêque de Nancy[1], et Mgr de Llobet, évêque de Gap, qui termina sa première « Lettre pastorale pour le Carême » de cette façon peu banale assurément, *Donné au front des Armées, le* 15 *avril* 1915, *veille du dimanche des Rameaux*[2]. Ces deux prélats finirent l'un et l'autre la guerre portant sur leur soutane violette, à côté de la Croix de guerre, la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Il y eut parmi ces aumôniers des prédicateurs de renom, des théologiens et des directeurs de grands séminaires. Il s'y trouva des professeurs, des censeurs des études, des supérieurs de collèges ; on y

1. Mgr Ruch a été nommé, en avril 1919, évêque de Strasbourg, le même jour où Mgr Pelt était nommé évêque de Metz. Ces nominations furent faites par le Gouvernement français après entente avec Rome. Les négociations furent conduites par S. E. le cardinal Amette. Lorsque le vénérable archevêque de Paris fut reçu, à cette occasion, par M. Clemenceau, président du Conseil des ministres, celui-ci l'accueillit par les paroles suivantes : « Ah ! je suis bien content de vous voir. Le clergé a été tout à fait chic durant la guerre... Tellement chic que moi, vieil anticlérical, j'en ai été tout retourné ». Ce propos, publié par *Excelsior*, a été reproduit par presque toute la presse. Il n'a jamais été démenti. Il constitue donc un nouveau témoignage à l'honneur du clergé qu'on peut citer.

2. Un décret de la Consistoriale, en date du 10 novembre 1917, nomma Mgr Ruch et Mgr de Llobet, inspecteurs canoniques, avec pouvoir ordinaire, de tous les prêtres et séminaristes français, qui se trouvaient dans l'armée française, à quelque titre que ce fût. Mgr Guilibert, évêque de Fréjus, reçut le même titre et les mêmes pouvoirs pour les ecclésiastiques mobilisés dans la marine.

vit également des aumôniers de lycées, des directeurs d'œuvres militaires, parfaitement à leur place au milieu des soldats, et des aumôniers de religieuses qui semblaient au premier abord devoir y être moins à leur aise, rien ne ressemblant moins à une nonne qu'un poilu, mais qui somme toute ne s'y trouvèrent pas du tout dépaysés.

Les uns appartenaient à d'humbles familles et sortaient de milieux ouvriers. D'autres venaient de la bourgeoisie ; plusieurs étaient de grandes familles industrielles et un certain nombre de la noblesse. Ceux-ci dans toute la force de l'âge, ceux-là des vétérans déjà. Tels le chanoine Morette de Montauban et le chanoine Malaurie d'Alger. Engagé volontaire en 1870, le premier avait terminé la campagne comme lieutenant de hussards et il fut décoré en 1915. Le second, le doyen des aumôniers, partit pour le front, malgré ses soixante et onze ans, et il s'y conduisit si bien qu'il y reçut, avec la Croix de guerre, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Pour l'extérieur, pour les aptitudes physiques, pour les habitudes, même variété que pour la naissance, l'âge, l'éducation première ou la formation intellectuelle.

Il y avait l'aumônier bon écuyer, qui, ayant fait son volontariat d'un an, comme cavalier ou comme artilleur, s'en souvenait et qui, au dire des officiers de légère, montait d'une façon épatante pour un curé. Et celui-là avait souvent de fort belles bêtes sous lui.

Il y avait l'aumônier encore novice en équitation, qui avait trouvé bien dur tout de même de commencer à monter en selle entre quarante-cinq et cinquante ans, mais qui s'y était décidé pourtant, puisqu'il le fallait. Et à ce cavalier peu expert la

délicate prévoyance des chefs octroyait souvent une bête tranquille ayant bien le pas ecclésiastique, une sorte de « mûle de pape », absolument de tout repos.

Il y avait enfin l'aumônier qui se défiait sagement de tous les chevaux, même des plus doux. Et celui-là allait philosophiquement à pied ou en bicyclette. La longueur de la route le lui interdisait-elle? Il utilisait sans respect humain la voiture quelconque que lui concédait la bienveillance amicale du chef de la formation sanitaire à laquelle il appartenait.

Mais qu'il fût haut placé ou non dans la hiérarchie ecclésiastique; de noble, de bourgeoise ou de plébéienne extraction; jeune ou vieux; qu'il montât une bête fringante ou une placide monture ou qu'il se fît prosaïquement véhiculer sur quatre roues ou sur deux; qu'il portât crânement le calot à trois galons ou son vieux chapeau de prêtre; qu'il fumât comme un grognard une bouffarde savamment culottée ou une simple cigarette, l'aumônier militaire était presque toujours l'homme de devoir absolu, l'homme de complet oubli de soi-même, l'homme dont la bravoure pouvait prendre des formes diverses plus ou moins saisissantes, mais l'homme dont la conduite, avant, pendant et après l'action, était telle que sur sa soutane l'étoile des braves, ou tout au moins la Croix de guerre, venait fréquemment s'épingler à la grande joie de tous.

C'est de toutes sortes de manières que ces hautes qualités sont signalées dans les 149 nominations au grade de chevalier ou d'officier de la Légion d'honneur[1] et les 1.042 citations à l'Ordre de l'armée obte-

1. Voici, classés par diocèses, les prêtres du clergé séculier, dont j'ai pu retrouver la promotion dans l'Ordre de la Légion d'honneur à titre d'*aumôniers :*

Aire, Borde. *Albi,* Birot, vicaire général, Canquil, Hue. *Alger,* Malaurie (officier), Périer. *Amiens,* Quenet, Hénocque. *Angers,*

nues par les aumôniers du clergé séculier, que j'ai pu relever, en attendant une statistique plus complète et qui viendra plus tard.

Nous y lisons, par exemple : « A fait preuve de courage, de dévouement et d'un esprit d'abnégation remarquable » « a donné à tous l'exemple de la plus complète abnégation et de la plus grande bravoure », « dévouement sans égal... insouciant du danger », « dévouement inlassable auprès des blessés », « dévouement héroïque », « inlassable dévouement et mépris absolu du danger », « prodigue sa vie avec un dévouement au-dessus de tout éloge », « zèle et dévouement dignes des plus grands éloges », « a fait l'admiration de tous par sa belle conduite sur le champ de bataille », « abnégation au-dessus de tout éloge, crânerie exceptionnelle, com-

Pallu, Pineau. *Arras,* Vitel, Lefebvre. *Auch,* Ducurron. *Autun,* de Saiserey, Falconnet. *Bayonne,* Narfs, Bordedarrère, Etcheber. *Beauvais,* Trousselle (†). *Besançon,* Verchot, Payen, Raison, Jay, Clère, Gogney, Dubourg, Lagardère (officier) (†). *Bordeaux*, Léonard, Gas, Burbaud, Bergey, Bacheré. *Bourges,* Rager, Pirot, Pavillard, Leblanc, Klein. *Cambrai*, Thellier de Poncheville, Thibault (†). *Carcassonne,* Saglio, vicaire général (†). *Châlons,* Prieur. *Chambéry*, Revel, Voiron. *Clermont*, de Chabrol (†), Rochias, Lestrade, Montalban. *Evreux,* Louis Rigot. *Gap*, Mgr de Llobet. *Langres,* Camus, Henry. *Le Mans,* Grandin, Hubert, Tessier. *Lille,* Régent, Vendevoghel. *Luçon,* Lesaffre. *Lyon,* Devert. *Meaux*. Formé. *Montauban,* Morette. *Montpellier,* Cabanel, Sahut, Barrandon. *Moulins,* Limagne. *Nancy,* Mgr Ruch, Umbricht (officier), Martin, Gérardin, Deramond. *Nantes,* Ragueneau. *Nîmes,* Delattre. *Oran*, Loustau. *Pamiers,* Vidal, Fougeray. *Paris,* Berthaud, Filleux, Périer, Revel, Coqueret, Davoust, d'Orgeval, Guiard, Martin, Mercier, Nicolas, Viollet, Delepouve. Rudynski, Souris, Massot, Amann, Turgis, Flynn. *Quimper,* Bellu, Le Gall, Madec. *Reims,* le cardinal Luçon, Andrieux, Boizard. *Rennes,* Serrand, Beauregard, Couasnon, Le Helleco, Pouchard, Léonard (simple soldat). *Rouen*, Pasquet, Carrel. *Saint-Brieuc,* Le Douarrec. *Saint-Dié,* Friesenhauser, Henry, Rémy. *Sens*, Bornot. *Toulouse*, Castaing, V. Guérin, Lassalle. *Tours,* Bruley des Varennes, vicaire général (officier), *Troyes*, Boulard, Saillard. *Tulle,* Bourdoux. *Vannes,* Moisan. *Verdun*, Wéber. *Versailles,* Brousse. *Diocèse non identifié.* Arnal, Blanc, Bouchery, Constant, de Dartein, Dépret, Desprez, Dumas, Gouin, Lainard, Falconnet (simple soldat), Hertz, Lelièvre, Liénard, Mercher, Momneja, Nick, Pelletier, Tenant de la Tour, Crevat, Jezequel, Lestrade, Georges Roux, Subtil, Belleney, Béal, Corvisy.

plet mépris du danger, bel exemple pour tout le bataillon »[1].

Nous y lisons souvent aussi ces quelques mots fort courts, mais qui expliquent cependant bien des choses : « Ne quitte pas les soldats... vit continuellement avec eux..... passe sa vie avec la troupe... »

Beaucoup d'aumôniers, en effet, ne perdaient pour ainsi dire jamais le contact d'avec les hommes, ils étaient sans cesse au milieu d'eux.

Les soldats les voyaient partout : dans les cantonnements, quand ils venaient s'y reposer; dans les postes de secours, et dans les ambulances, lorsqu'ils étaient blessés; dans les tranchées, où l'aumônier allait les visiter, quand il ne s'y installait pas avec eux; sur le champ de bataille enfin, où bien souvent il les accompagnait.

II

La vie de l'aumônier en campagne. — Au cantonnement. — Aux postes de secours. — Dans les tranchées. — L'aumônier, ami et confident des soldats.

Au cantonnement, la messe dite de fort bonne heure, afin d'être prêt à tout événement, l'aumônier commençait à circuler. Il engageait un bout de conversation avec ceux qu'il connaissait. Il se mêlait aux groupes et causait familièrement avec les

1. Ces témoignages flatteurs sont empruntés aux citations obtenues par MM. les aumôniers militaires Bergey (Bordeaux), Birot (Albi), Grandin (Le Mans), Laffitte (La Rochelle), Le Helloco (Rennes), Martin (Paris), Tribault, Morette (Montauban), Ballu (Angers), Billard de Boissières (Arras), Hénoque (Amiens), Kerespert (Amiens), Lagardère (Besançon), Lestrade (Clermont), Salinié (Cahors).

troupiers; à leur tour ceux-ci répondaient volontiers sur le même ton.

« Monsieur l'aumônier, disait à l'un d'eux un pilote d'aéroplane, vous devriez venir avec nous. Vous monteriez soir et matin en aéro, et vous pourriez donner une absolution générale à tous ceux qui restent en bas ». L'invitation était parfois acceptée et l'abbé Vidal raconte qu'il eut ainsi la consolation de bénir toutes les tombes et tous les combattants de son secteur du haut d'un avion, à 1.600 mètres d'altitude.

L'aumônier apportait aussi des nouvelles : on n'en avait pas tellement au front. Il expliquait, quand c'était nécessaire, les communiqués officiels et répondait aux questions que ces communiqués provoquaient. Au cours de ces randonnées quotidiennes, la Providence lui réservait quelquefois aussi de douces surprises. Un jour que l'abbé Thellier de Poncheville visitait une compagnie du génie qui n'avait pas vu de prêtre depuis plusieurs mois, il communia plusieurs soldats dans des conditions bien touchantes.

« ..... Les sapeurs rient à pleine gorge au seuil d'un logis qui s'intitule « Les Increvables », raconte-t-il. J'entre dans une ancienne écurie de mulets transformée en salle à manger : l'âne de Bethléem se retrouverait ici dans son étable. Mes pénitents groupés à l'extérieur s'approchent de moi, l'un après l'autre. « Où c'est que ça se tient », me crie l'un d'eux en entrant. Je les guide par la main jusqu'au milieu de la pièce où nous pouvons nous redresser, tant bien que mal, sous les chemises qui sèchent pendues au fil de fer du plafond. La séance du confessionnal est terminée. La porte s'ouvre toute grande cette fois, une douzaine de sol-

dats s'avancent. Nous retrouvons l'émotion des premiers chrétiens, lorsqu'ils se retiraient dans leurs cachettes souterraines pour la fraction du pain. La porte est close. Dehors les camarades jouent aux cartes dans leurs cagnas. Sur la table encore graisseuse où ils ont mangé tantôt, une toile de tente se déplie propre comme une nappe. Le souvenir d'Emmaüs s'évoque de lui-même à notre pensée. « Entrez dans notre pauvre abri, Seigneur, et restez avec nous, car il fait sombre sur la route où sont engagés nos pas ». La terre est trop humide pour que nos genoux s'inclinent. Le Maître acceptera que ses disciples le reçoivent debout. Sur mon petit corporal, je dépose la custode. En silence, nous adorons. J'invite les communiants à s'asseoir sur les bancs de bois plantés de chaque côté. Immobiles, la figure toute grave, les bras croisés, le regard tendu vers le trésor divin, ils m'écoutent. Je leur parle de Notre-Seigneur, je parle d'eux à Notre-Seigneur. Ils redisent lentement mes invocations. Un nouveau silence, chacun prie à sa manière, Puis, je leur distribue mes hosties, allant de l'un à l'autre, autour de la table ainsi que Jésus dut le faire à la Cène. Emu autant qu'eux-même, je respecte le recueillement profond des visages et des hommes. Peu après, des mots me reviennent aux lèvres, une prière à haute voix qui exprime les pensées de tous. Nous confions à Dieu nos vies, nos familles, nos camarades, la France. Au dehors de jolies étoiles semblent briller d'allégresse ».

Chemin faisant, l'aumônier visitait les ambulances où les derniers blessés attendaient d'être évacués. Trop souvent, hélas ! dans ces visites, il avait à assister des mourants. C'était lui alors, qui, après avoir reçu les derniers adieux, avait la charge de les

transmettre, l'âme endeuillée, avec d'infinies précautions. Que de malheureuses femmes qu'une balle allemande avaient condamnées à se trouver seules en face du vide, que de pauvres mères qu'un silence plus long que d'habitude commençait à tourmenter furent doucement, délicatement prévenues de l'irréparable perte faite par elles sur le front! Parfois, un souvenir du disparu accompagnait la lettre... humble objet, pauvres petits riens, mais qui n'en étaient pas moins reçus avec reconnaissance et mouillés de larmes, parce qu'ils rappelaient celui qu'on ne reverrait pas, mais qu'on n'avait point cessé, qu'on ne devait jamais cesser d'aimer[1].

Après les blessés l'aumônier voyait les éclopés, s'il y en avait dans le cantonnement. Une parole ici, quelques mots d'encouragement plus loin, un service rendu en passant, une lettre qu'il se chargeait d'écrire et aussi la distribution de quelques gâteries très opportunément arrivées par colis postal, pastilles de menthe, chocolat, dragées, cigares ou cigarettes, suivant le cas, le faisaient uniformément bien voir partout et par tous.

L'après-midi, l'aumônier montait souvent aux tranchées.

« Quand il a plu et surtout quand il pleut, écrivait du front de Champagne, le P. Soury-Lavergne, jésuite, à un de ses amis qui l'avait interrogé amicalement sur l'emploi de ses journées, c'est laborieux, héroïque même parfois, la montée aux tran-

1. De la lettre d'un aumônier : « J'ai là, dans mon sac d'aumônier, des lambeaux de lettres, des médailles, des couteaux, des pipes, derniers souvenirs qui m'ont été confiés, dans un suprême effort, pour que je les fasse parvenir aux êtres aimés qui pleurent là-bas au foyer familial, dans l'attente d'une lettre qui n'arrive pas. Et que de lettres douloureuses, mouillées de mes larmes, j'ai dû écrire à de pauvres mères pour leur annoncer avec mille précautions la mort de leur enfant et leur envoyer son suprême adieu » !

chées ; les boyaux longs, étroits, tortueux, sont des couloirs, des labyrinthes de boue, de cette boue crayeuse, lourde, froide, qui a un « cran » formidable. Au bout des boyaux, au débouché dans la tranchée occupée, habitée et soignée, on respire. Sans compter qu'alors souvent on risque un peu moins les obus, on est plus au sec et on est en compagnie.

« Et je commence à parcourir le front des tranchées de première ligne, causant, distribuant petites friandises et plus ou moins bonnes paroles. Je regarde aux créneaux, observe les travaux boches, juge des points de vue et des points de tir, comme un profane habitué. Et puis, la Providence me conduisant, je tombe au détour d'une tranchée sur un blessé, « qui vient d'être touché à la minute », me dit-on parfois ; on le panse comme on peut et, s'il est gravement atteint, je l'administre ; on fait prévenir les brancardiers du bataillon ; je peste contre eux, car c'est l'habitude : quelque héroïques et dégourdis qu'ils soient, ces braves brancardiers, le blessé et ceux qui l'assistent trouvent toujours qu'ils sont trop lents à venir et trop portés à attendre la nuit. Souvent, je partais d'un endroit très dangereux, très pris en enfilade, quand, une ou deux minutes après on me rappelait : « Monsieur l'aumônier, un tel à qui vous causiez vient d'être touché d'un éclat ou d'une balle ; il va mourir ». J'accourais et administrais. « En voilà un qui a de la chance », me dis-je, avec une souffrance cruelle au cœur. Parfois, j'arrive cinq minutes trop tard. Providence aussi, mais pourquoi ? En cas qu'il ne soit pas alors trop tard absolument ; j'administre sous condition bien des victimes après la mort « apparente », avant sans doute la mort « réelle ».

« Entre temps, je fais escale ou étape aux postes

de commandement, guittounes un peu moins inconfortables ou un peu plus abritées, gourbis d'un lieutenant, d'un capitaine, d'un commandant. « Vous voilà encore, me dit-on? Toujours avec nos hommes! Et quoi de nouveau? Que dit-on en bas chez le Colonel? » Je suis reçu comme le bon Dieu, si j'apporte, ce qui est rare, le journal de la veille. « Quand pensez-vous que finira cette guerre? Enfin, voyons, le Bon Dieu qui est juste devrait donner le coup de balai. » Et l'on cause. Je demande s'il y a des blessés et lesquels, etc... Et je repars. Au hasard des rencontres, je m'arrête à l'un plutôt qu'à l'autre; je cause, questionne, et parfois confesse et communie. Je reçois au passage des réflexions exquises de gentils troupiers ou de vieux réservistes; parfois au contraire, c'est un peureux, ou un affolé, ou un demi-fou à rassurer, à stimuler, à calmer...

« Et, enfin vers 6 heures et demie, je redescends. Dans les jours de presse, parfois je suis descendu chargé d'un blessé ou d'un mort « précieux ». Mais quel labeur que celui de charrier ou de traîner de ces malheureux par les boyaux boueux et mitraillés!

« Vient le souper ou dîner. Et puis c'est la visite aux postes de secours, la visite officielle de l'aumônier à 5, 6, 8 postes de secours échelonnés le long du versant, parfois dans des abris misérables, où on entre en rampant et couvert de boue; je fais mon apparition dans la nuit noire jusqu'à 10 heures, 11 heures, 11 heures et demie du soir : « Vous avez des blessés? » et j'ajoute à voix très basse : « Graves » — « Oui, Monsieur l'aumônier, ici, là....., tenez, là au ventre, aux reins, à la tête », etc... et je fais des prodiges d'équilibre et d'acrobatie pour me glisser sur la paille, entre les brancards et les corps, pour dire un mot, entendre une confession, donner absolution,

extrême-onction. C'est fort pénible et ardu. Chemin faisant, chapelet et prière.

« Puis, je rentre. Parfois un bout de bréviaire et je me couche, fermant les yeux sur les visions très crues et troublantes, énigmatiques ou consolantes, de ces journées de guerre.

« A l'époque des attaques, les émotions sont plus drues et plus terribles ; mais le sommeil recouvre et appesantit tout : on a vu, mais on oublie. Et voilà ma vie de tous les jours depuis le 4 mars ».

Entre temps, le soir, avant ou après le dîner, l'aumônier retrouvait ses poilus à l'église pour la prière. Programme presque toujours le même sur tout le front ; prière pas trop longue et très simple ; le chapelet le plus souvent, avec indication soigneuse de l'intention à chaque dizaine : « La France, nos familles qui prient pour nous, les morts du régiments », etc..., etc... Courte allocution, puis la bénédiction du Saint-Sacrement, pendant laquelle beaucoup plus d'hommes qu'on n'aurait pu s'y attendre, comme on l'a vu déjà, soutenaient le chant des prêtres-brancardiers. Enfin le cantique final, un cantique bien populaire où le tonnerre des voix se déchaînait sans contrainte et, chacun y allant de tout son cœur et de tout son souffle, roulait sous les voûtes de la vieille église avec un joyeux fracas.

Assez souvent dans ces églises privées de pasteurs, ceux-ci étant eux-mêmes mobilisés ou peut-être otages en Allemagne, hélas ! les aumôniers faisaient fonction de curés. Ils y conféraient les sacrements aux populations de ces paroisses dépourvues par la force des choses de tout secours religieux. Plus d'un y célébra, par procuration, des mariages de soldats. Un jour même, il se déroula dans l'une d'elles une cérémonie à laquelle on se serait bien peu attendu : six

diacres, tous brancardiers, y furent ordonnés prêtres par Mgr Ruch, aumônier au 20e corps, aujourd'hui évêque de Strasbourg. Si le sacerdoce est l'immolation de l'homme ajoutée à l'immolation de Dieu, comme l'Evêque le rappela aux ordinands, quel lieu plus magnifique pour y être ordonné prêtre que cette église en tenue de guerre, avec des panneaux de bois en guise de vitraux, et que l'ennemi tenait sous son feu ?

Grâce au contact si fréquent qu'il avait avec eux l'aumônier devenait rapidement l'ami des hommes, l'ami respecté, auquel on réservait ses confidences les plus délicates, auquel on confiait ses peines et ses soucis, mais auquel on venait aussi demander naturellement ce dont on avait besoin. L'aumônier était si largement fourni d'ordinaire, et puis il avait tant de plaisir à donner !

Cette confiance s'établissait vite; généralement elle durait. Mais jamais elle ne s'affirmait avec plus de vivacité qu'en cours ou à la fin d'une action. « Marmites » et shrapnells s'abattaient-elles comme une trombe, la mort pleuvait-elle rageusement sur les tranchées? Si l'aumônier était là, s'il recevait avec la troupe la mortelle douche de feu et de fer, il devenait le consolateur par excellence, celui dont on écoutait la parole avec le plus d'avidité et à qui, sans respect humain, on faisait de préférence ses dernières recommandations.

III

L'aumônier à la relève des blessés. — En pleins villages bombardés. — Sur le champ de bataille, la nuit. — Morts attendrissantes.

L'aumônier était très souvent de la relève des blessés. Généralement c'était la nuit que cette relève

se faisait, je l'ai dit déjà. On partait du cantonnement, plus ou moins tôt dans l'après-midi, suivant qu'on allait plus ou moins loin et qu'on devait visiter plus ou moins de postes de secours. Un convoi d'ambulance est une si belle cible pour le canon. Pourquoi l'offrir sans nécessité absolue à l'artillerie allemande ? C'est la même raison qui faisait qu'on s'avançait dans l'ombre, toutes lanternes éteintes. Du reste trop souvent une grange qui brûlait près de la route ou la torche, furieuse ici, mourante là, de fermes qui flambaient à travers les champs éclairaient dangereusement les ténèbres au milieu desquelles on marchait.

En route, on croisait de temps en temps des hommes, le front bandé, le bras en écharpe, s'appuyant péniblement sur leur fusil comme sur un bâton pour soutenir leur marche, ou à moitié portés par des camarades moins abîmés ; c'étaient des blessés qui, pouvant encore marcher, profitaient du peu de forces qui leur restait pour se traîner péniblement jusqu'à l'ambulance.

Dans la nuit, le convoi continuait à s'avancer. Les postes de secours n'étaient pas toujours faciles à trouver et les atteindre était encore bien plus malaisé : dès qu'on en approchait, on avait en effet à compter avec les obus. D'ailleurs souvent le poste était établi dans quelqu'un de ces villages flamands, artésiens, champenois ou lorrains, qui autrefois, poules picorant, chiens jappant au passage d'une automobile, s'étalaient paresseusement au soleil et qui maintenant n'étaient plus que des amas de décombres, d'où émergeaient lamentablement quelques pans noircis de murailles. Vrais cadavres de villages, où parfois plus d'un brasier rougeoyait encore dans la nuit et sur lesquels les obus ennemis continuaient à s'acharner. C'est donc

sous la mitraille et au milieu des flammes qu'il fallait fréquemment aller chercher les blessés, dans l'église, dans l'école, dans l'écurie, dans les granges où les brancardiers régimentaires les avaient momentanément déposés.

Il se passait alors des scènes parfois bien tragiques. « Quand j'entre dans le village, écrivait le 25 octobre 1914 à l'archevêque de Besançon, le chanoine Lagardère, aumônier de la 8e division de cavalerie, qui, après avoir été successsivement nommé chevalier, puis officier de la Légion d'honneur, devait être tué à l'ennemi en novembre 1918, je constate qu'on le bombarde. Je laisse la voiture derrière la première maison du pays et je gagne l'église à cinq cents mètres. Les obus tombent autour de moi.

« Arrivé à l'église, je me trouve en présence d'un spectacle navrant : vingt blessés viennent d'y être apportés à l'instant même des tranchées, cinq morts sont couchés dans l'allée de la nef du milieu et les soldats qui les ont apportés sont terrifiés, car les bombes tombent toutes les trois minutes sur l'église. Je panse de mon mieux chacun de ces pauvres êtres ; je les couche sous le clocher, en les consolant.

« Cette besogne achevée, comme les vitraux volent en éclats, comme la croix du clocher tombe sur la nef de droite, comme la toiture est enlevée, je propose à tous ces pauvres enfants de faire un acte de contrition et de se préparer à la mort. Tous se découvrent avec respect, s'agenouillent. Les blessés pleurent, les autres prient ; je leur donne l'absolution et, tous, nous récitons le chapelet devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, placée au milieu même du sanctuaire. Tout à coup, la nef de gauche s'effondre et nous sommes couverts de plâtras et de

poussière, mais sans autre accident. Puis, c'est le milieu de la grande nef et enfin le mur auquel est adossé l'autel de la Sainte Vierge. Il est d'ailleurs inutile de chercher une cave ou un abri dans le village. Il m'a paru qu'il valait mieux se fier au bon Dieu. A 5 heures, les obus cessaient de tomber. »

C'est une scène du même genre qu'un jeune officier a décrite dans la *Liberté*.

« A peine le groupe auquel j'appartenais s'était-il installé dans une maison du village de X..., située sur la place, que celle-ci, toute petite qu'elle fut, recevait une pluie d'obus. Evidemment les Allemands avaient repéré la maison où nous nous trouvions et s'efforçaient de la détruire pour nous supprimer. Peu à peu tout le centre de ce village groupé autour de sa vieille église fut inondé d'obus. L'église au clocher de laquelle flottait le pavillon de la Croix-Rouge ne fut pas épargnée, tout au contraire elle fut particulièrement visée. Sans doute encore, les Allemands pensaient-ils que les blessés qui y étaient soignés étaient des soldats français. Or, c'étaient des soldats allemands. Ils étaient près de 400.

« Quand les premiers obus tombèrent sur l'église, crevant le toit, incendiant la paille sur laquelle les blessés étaient étendus, en tuant même quelques-uns, un vieil aumônier militaire et un jeune prêtre, aidés de brancardiers et d'infirmiers, entreprirent de sauver ces malheureux, en les transportant hors de la zone du bombardement : mais les obus de nouveau furent lancés sur la place et plusieurs des blessés que ces braves gens évacuaient avec un admirable héroïsme furent tués par les projectiles que lançait sur X..., leur propre artillerie.

« Nous eûmes alors sous les yeux un spectacle effroyable. Nous vîmes les blessés essayer de quitter

leur couche pour gagner la porte. Si gravement qu'ils fussent atteints, des hommes qui n'avaient plus qu'une jambe faisaient de vains efforts pour se soulever. Toute l'église sur laquelle les obus continuaient à pleuvoir était pleine de cris horribles, de hurlements de douleur et d'effroi. Le jeune prêtre cependant ne perdit pas courage. Malgré le danger, impassible sous la mitraille, il dirigea les secours. toujours aidé avec un magnifique dévouement par les infirmiers et brancardiers.

« Quant au vieil aumônier, après avoir, lui aussi, prêté la main autant qu'il le pouvait à l'évacuation des blessés, il rentra dans l'église, lorsqu'il vit que la pluie des obus ne permettait plus de poursuivre ce sauvetage en raison de l'incendie qui faisait rage à l'intérieur de l'édifice. Là, montant en chaire, il exhorta les blessés à se préparer à la mort et, calme au milieu des flammes et des balles des shrapnells, il donna à tous ces malheureux une dernière absolution ».

C'est en secourant les blessés dans des villages bombardés que furent tués entre beaucoup d'autres, l'abbé Marchal, ancien directeur des Œuvres Militaires à Epinal, et l'abbé Voisin, aumônier du Lycée de Saint-Etienne, aumôniers divisionnaires, tous les deux[1].

La relève des blessés ne se faisait pas seulement dans les postes de secours. Ele avait lieu aussi directement sur le terrain. Comme les brancardiers, l'aumônier parcourait alors dans les ténèbres le champ de bataille, qui était parfois très étendu. Il

1. Pour des faits du même genre furent cités à l'Ordre de l'armée plusieurs autres aumôniers militaires, l'abbé Prieur, nommé chevalier de la Légion d'honneur, l'abbé Barlier de Saint-Dié. Le chanoine ...banel, aumônier du petit lycée de Montpellier, fut promu chevalier de la Légion d'honneur pour la même raison.

lui arrivait d'être guidé par des gémissements, par des cris plaintifs : « Maman, maman,... ma pauvre femme... mes chers petits... »

S'il n'entendait rien et si l'ennemi n'était pas trop à proximité, il appelait lui-même pour signaler sa présence : « Blessés..... blessés..... y a-t-il des blessés?... »

Mais, si l'ennemi était proche, si par exemple les blessés étaient tombés entre les lignes de tranchées, la relève devenait plus périlleuse. Il fallait y procéder avec des précautions plus grandes, sans quoi les balles sifflaient bientôt de tous côtés. D'autre part, la lugubre besogne était bien trop délicate pour être faite avec rapidité. Il s'agissait de reconnaître les blessés au milieu des morts parmi lesquels ils gisaient livides et parfois bien tristement entremêlés. Des tranchées, quand ils le pouvaient au moins, les hommes les guidaient à mi-voix : « Non, pas celui-là, il est mort depuis deux jours..., pas celui-là non plus, il a été tué ce matin... Celui du milieu... oui... prenez garde... abritez-vous »[1].

Trop souvent le blessé sur lequel on se penchait agonisait déjà. L'aumônier lui donnait alors les derniers sacrements en toute hâte et il oubliait toutes ses fatigues dans la joie qu'il éprouvait d'avoir soutenu un petit gars de France à cet instant suprême et, en lui parlant de ceux qu'il aimait, de l'avoir aidé à mourir.

Certaines de ces morts en plein champ de bataille étaient si belles ! « Es-tu bien malade, mon enfant ? dit à un jeune zouave couché sur le terrain la tête cachée entre ses mains, le Chanoine Grandin, aumônier au 4e corps, chevalier de la légion d'honneur.

1. Lettre d'un aumônier *Sem. relig. de Blois.*

— Je vais mourir. — As-tu vu l'aumônier ? — Non, et je voudrais tant le voir ! — Je suis aumônier, moi, et je viens à toi ». Il essaye alors de relever la tête pour me regarder. « Confessez-moi bien vite, préparez-moi à mourir ; c'est bientôt fini ». Après l'avoir confessé et lui avoir donné l'extrême-onction, je lui dis : « As-tu encore ta famille ? — Oui, j'ai papa, maman, sept frères et deux sœurs. — Serais-tu content que je leur envoie de tes nouvelles. — Oh oui, écrivez-leur bien vite. — Et que veux-tu que je leur dise. — Eh bien, vous leur direz que je leur demande pardon du fond du cœur des peines que j'ai pu leur faire ». Il s'arrête un moment et ajoute : « Dites-leur aussi que je suis content de mourir, puisque je meurs pour mon pays ».

Quelle mort magnifique aussi que celle du jeune enseigne Rolin, de la compagnie de mitrailleurs des fusiliers marins ! L'aumônier du 1er régiment, l'abbé Fouchard, chevalier de la Légion d'honneur, en rapporta le surlendemain, 13 mai 1915, les détails émouvants au père de ce vaillant officier [1]. J'emprunte à sa lettre quelques lignes seulement :

« Quand le pansement fut terminé, lui tenant toujours la main, je lui dis : « Rolin. — Oui. — Il y a un prêtre, à côté de vous (outre trois blessures en pleine poitrine, le jeune enseigne avait été aveuglé par un obus). — Ah, dit-il, c'est l'aumônier du 1er régiment, bien sûr. C'est vous, monsieur Fouchard ? Que je suis content ! Rien ne m'aura manqué ».....

« Il se confessa dans les sentiments les plus touchants de foi, de piété et d'attendrissement. Il me dit : « Ce ne sera plus long ; j'ai beaucoup de peine

1. Cité par Georges le Bail, *La Brigade des Jean le Gouin*, Perrin et Cie, Paris, 1917, pp. 87 et suiv.

« à respirer. J'étouffe, mais ne craignez rien, j'offre « cela ; c'est pour la France et pour Dieu. »

« Un peu plus tard, à l'ambulance, comme il était tranquille, je lui dis : « Vous souffrez beaucoup, mon petit. — Oui, assez, monsieur l'aumônier, mais n'ayez pas peur, je suis chrétien et il est bon que je souffre, je le sais. » Je lui donnais à boire un peu d'eau qu'il avala sans trop de difficultés. « Vous n'avez rien à dire à vos parents ? — Oh si, vous leur direz que je les aimais bien, mais que je ne leur ai pas assez montré, je les aime beaucoup. »

« Voulez-vous que je vous embrasse pour votre maman ? — Oh oui, tout de suite. » Il me passa son bras autour du cou et comme tout le haut du visage était enveloppé je l'embrassai longuement, pieusement, sur ses lèvres décolorées, comme on baise le crucifix ou les reliques des Saints. Il était dans une paix, une sérénité, une douceur infinies...

...« Vingt minutes après sans effort, sans spasmes, il mourait. Le commandant Cayrol et moi ne pouvions déjà plus nous contenir ; nous avons alors éclaté en sanglots. Puis, tous les deux, nous avons fait sa toilette comme celle de notre enfant, lavant ses mains et son menton plein de sang, pendant qu'un infirmier recousait la manche de sa tunique. Nous lui avons mis une petite croix sur le cœur et, à côté, j'ai placé un petit brin de muguet trouvé dans sa poche avec un mot de sa mère.

« Aux obsèques tous ses hommes, qui rendaient les honneurs, pleuraient et beaucoup d'autres aussi...

« Je ne sais, Madame, Monsieur, si je dois vous plaindre ou vous féliciter. Je partage votre douleur. Je puis vous dire que j'ai eu le cœur brisé. Soyez fiers cependant de votre enfant et dignes de lui pour le courage et l'esprit de sacrifice. La seule

parole que je ne vous ai pas citée est celle-ci : Vous direz à papa et à maman que leur fils a su souffrir et mourir. — C'est fait. »

Le chargement des blessés effectué, et il était souvent alors 3 ou 4 heures du matin, l'aumônier distribuait parmi eux chocolat et cigarettes, si toutefois les majors n'y voyaient point de difficulté. Puis le convoi s'ébranlait. Triste défilé où l'on transportait avec des blessés moins graves, de glorieuses mais véritables loques humaines. Quelquefois le cahot des voitures sur les routes défoncées s'ajoutant aux cuisantes lancinations de la blessure, un délire furieux saisissait un de ces blessés. Et alors, obligation particulièrement lamentable, il fallait pour son propre bien attacher l'infortuné patient à son brancard. Quand un pareil fait se produisait, l'aumônier était là, redoublant d'affection, de délicatesse, tâchant de calmer le pauvre malade comme sa mère elle-même l'aurait fait.

Le retour était-il mouvementé ? L'aumônier tâchait de donner l'exemple du calme et réconfortait ainsi les blessés. « J'ai déjà rencontré pas mal de prêtres, aumôniers ou infirmiers, écrivait un chasseur d'Afrique. J'en ai vu à pied, à cheval, en auto et en vélo. Mais il y en a un surtout dont j'ai admiré le sang-froid... Il conduisait une ambulance et il est passé au milieu d'un affolement général au pas, sous une grêle effroyable d'obus, en disant son chapelet ».

Parfois l'aumônier s'adjoignait spontanément à des expéditions nocturnes où il semblait n'avoir que faire et où il trouvait providentiellement à exercer son ministère à point nommé.

Lorsque le fort de Vaux eut été récupéré, un coup de téléphone donna l'ordre au médecin-chef de la

division Andlauer d'y organiser immédiatement un poste de secours. Il était neuf heures du soir. Le Dr Antoine désigna aussitôt un de ses médecins auxiliaires, le Dr Agostini, et quatre infirmiers. « Poste de secours, dit alors l'abbé Rochias, aumônier divisionnaire, chevalier de la légion d'honneur, c'est mon affaire, j'y vais aussi. — Tenez-vous tranquille », lui répond le médecin chef. Peine inutile. Quand sous la conduite d'un guide le petit groupe se mit en route, l'abbé Rochias marchait avec lui.

On n'arriva au fort qu'à 3 heures et demie du matin. C'est qu'il pleuvait à torrents. L'obscurité était complète, les trous nombreux et profonds, les obus tombaient et, pour comble de malheur, le guide se perdit.

« Sans s'en douter, a raconté le commandant Henry Bordeaux, ce guide a contourné le fort et il conduit son monde aux nouvelles tranchées esquissées en première ligne à deux cents mètres en avant sur les glacis, face à la Woëvre. On n'y attend pas de visite et l'on est fort surpris de cette arrivée. Le chef de section qui reçoit la petite troupe s'informe à voix basse, car l'ennemi n'est pas loin, de ce qu'elle vient faire en ces lieux. « Nous allons au fort. — Vous l'avez dépassé. Il faut retourner en arrière. Un peu plus, vous tombiez chez les Boches. On va vous montrer le chemin. Combien êtes-vous ? — Un médecin, quatre infirmiers, le guide et l'aumônier. — Ah, vous avez un aumônier. Passez-moi votre aumônier. » — Dans un trou d'obus, l'abbé Rochias entend la confession de l'officier. Celui-ci le passe à un sergent, qui le passe à un soldat. De trou en trou, le prêtre fait la première ligne. Cependant les infirmiers attendent et leur attente se prolonge. Malgré notre impatience, me dit l'un d'eux, nous ne pouvions qu'admirer cet homme qui, sans

ordre, par simple devoir sacerdotal, était parti avec nous et trouvait le moyen sous un feu sévère, sans compter une pluie diluvienne, de donner à de pauvres poilus trempés et en danger permanent quelques paroles de paix et de consolation qui ne devaient pas leur faire du mal. Enfin la caravane prend le vrai chemin du fort. Mauvais chemin terriblement battu. Un obus tombe presque sur eux. C'est la fin. Il n'éclate pas. « Çà n'est pas étonnant, déclare un des pèlerins à l'arrivée. Cet homme-là est un magicien ». — Et il montre le pauvre abbé Rochias tout transi et réduit qui voudrait bien se sécher »[1].

Le champ de bataille vit encore tomber, et mourir parfois sur le terrain lui-même, toute une phalange d'aumôniers titulaires ou volontaires, MM. Passeron (Nevers), Thinot (Reims), Bounemayre, 33e Artillerie, Coulbois (Sens), 4e Chasseurs à pied, Gayraud (Rodez), Evrard (Arras), 3e Zouaves, Lestienne (Lille), 51e division, Henry (Nancy), 11e division[2].

Ainsi furent sérieusement blessés aussi MM. Tessier (Le Mans), Bergey (Bordeaux), tous deux décorés de la Légion d'honneur, et Quénet. Ce dernier « grièvement atteint par des éclats d'obus, dit sa

1. Henry Bordeaux. *Les captifs délivrés, Douaumont, Vaux*. Plon-Nourrit, Paris, 1917, pp. 307-309. L'abbé Rochias était avant la guerre aumônier au lycée de Clermont.

2. Tous ces aumôniers furent cités à l'Ordre du jour, beaucoup d'autres le furent aussi, sans être tués heureusement, pour le courage qu'ils montrèrent, en secourant les blessés sous les obus et sous les balles. Je cite quelques-uns de ceux dont j'ai relevé les noms : MM. Humbricht, officier de la Légion d'honneur, Chan. Malaurie (Alger), officier de la Légion d'honneur, Dauger (Blois), Dubourg (Besançon), d'Orgeval (Paris), Pavillard (Bourges), Feivet (Saint-Dié), Lorrain (Alger), Le Masson (Saint-Brieuc), Le Douarec, le Gall (Quimper), Le Blanc (Bourges), Fessler, Fontaine (Le Mans), Fourneau, Grosjean (Saint-Dié), Pouchard (Rennes), Rottureau (Angers), Rudinscki, Weber (Verdun), Vitel, Zalm, Léon Durand évêque auxiliaire de Marseille, Sahut (Montpellier), de Saiserey (Autun), Tessier (Le Mans). Presque tous ces aumôniers reçurent durant la campagne la croix de la légion d'honneur.

citation à l'Ordre de l'armée ne voulut pas se laisser panser avant d'avoir donné les derniers secours de la religion à un homme mortellement blessé à ses côtés ».

C'est que, blessés eux-mêmes, les aumôniers continuaient à secourir aussi religieusement les autres blessés autour d'eux aussi longtemps qu'ils le pouvaient.

Dans la nuit du 25 octobre 1914, une surprise eut lieu à Dixmude occupée par nos héroïques mathurins. L'abbé Le Helloco, aumônier du 2e régiment de la brigade des marins, depuis chevalier de la Légion d'honneur, et le Dr Duguet, médecin principal, sont touchés.

Le Dr Duguet avait été frappé d'une balle au ventre, l'abbé le Helloco était atteint à la tête, au bras et au rein droit. Les deux corps se touchaient. « Monsieur l'abbé, murmura le Dr Duguet, nous sommes perdus. Donnez-moi l'absolution... Je regrette... ». L'abbé trouva la force de lever son bras alourdi et de tracer sur le mourant le signe du pardon. Puis il s'évanouit et ce fut son salut [1].

Malgré ses affreuses blessures l'abbé le Helloco eut le bonheur d'en réchapper. Mais combien de ses confrères tombèrent glorieusement à l'ennemi !

Les petits soldats de France n'étaient pas seuls en effet à mourir dans la nuit noire. Parfois une contre-attaque se déclanchait, quand aumônier et brancardiers étaient sur le terrain. Il n'était pas besoin du reste, d'une contre-attaque pour que les balles et les obus vinssent à pleuvoir autour d'eux. Et les aumôniers tombaient, ajoutant leur sang au sang de ceux qu'ils venaient secourir et relever [2].

1. Ch. le Goffic. Dixmude. *Rev. des Deux Mondes,* 15 mars 1915, p. 384.

2. « A un croisement de sentiers, une lente caravane de blessés se rencontre avec une colonne de porteurs de matériaux... Les civières en profitent pour se reposer sur le sol. Je m'agenouille près de

C'est en plein champ de bataille que tomba le chanoine Saglio, vicaire général de Carcassonne. Mobilisé au mois d'août 1914 en qualité d'infirmier, il avait sollicité comme un honneur d'être envoyé sur le front. On fit droit à sa demande et on le nomma aumônier. Le feu révéla en lui un brave. Aucun bombardement ne l'arrêtait, dès qu'il s'agissait de secourir ou d'administrer un blessé. C'est auprès de l'un d'eux qu'il fut grièvement frappé en Champagne, en octobre 1918. Amputé d'une jambe, il reçut la croix de la Légion d'honneur sur son lit d'ambulance, à Epernay, et simplement, comme simplement il avait toujours passé dans la vie, il mourut quelques jours après.

L'abbé de Chabrol était parti comme aumônier, dès le début de la guerre. « Il vit les boucheries de Lorraine, et celles de la Somme, et celles de Belgique. Il fut cinq mois sans coucher dans un lit, plus d'un mois à coucher dans l'herbe, mais cette vie-là lui paraissait « bien attachante », car « on assiste, écrivait-il, à des choses admirables ». Il n'était pas encore content de lui pourtant. « Je voudrais rendre « plus de services à mes hommes ; je voudrais sur- « tout faire aimer le bon Dieu davantage, mais, pour

l'une d'elles, pour faire boire un inconnu qui ne cesse de gémir... Ah ! l'horrible explosion ! Avec une violence infernale, un 150 éclate dans cet attroupement qu'il met hideusement en pièces.

« Dieu a mis sa main entre la mort et moi. La commotion n'a fait que m'allonger sur mon blessé, qui veut s'enfuir, fou d'épouvante. Ma canne, suspendue à mon poignet, a été brisée en trois morceaux. A droite, à gauche, des corps sont étendus déjà tout raides. L'un d'eux exhale un dernier râle. Plusieurs hurlent de douleur et de terreur... Me redressant au milieu de ces moribonds et de ces cadavres, dans l'aveuglement de la fumée, je crie de toute ma voix : « Il y a ici un prêtre. Demandez à Dieu pardon de vos péchés. Je vous donne l'absolution. » Et, à tâtons, trébuchant dans ce tas de chairs sanguinolentes, je marque plusieurs fronts de l'onction suprême. Il est déjà trop tard pour quelques-uns, qui sont morts sans agonie, sans prière ! ». Abbé Thellier de Poncheville. *Dix mois à Verdun*, pp. 140-141, de Gigord, Paris, 1919.

« une œuvre pareille, il faudrait être un saint et « je suis loin de l'être. » C'est le propre de la sainteté de s'ignorer; elle n'existe qu'en s'accusant de ce qui la limite et ne peut se complaire qu'en Dieu vers qui la mort la fait monter... Trois citations et la décoration de la Légion d'honneur furent pour l'abbé de Chabrol des étapes de gloire pour lui trop humaine et, finalement, il trouva la mort qu'il ne cherchait ni ne fuyait [1]. »

L'abbé Delahaie (Angers), aumônier au 68e de ligne, fut tué au moment où il recueillait les dernières volontés d'un mourant qu'il venait d'administrer.

Fils du Sénégal, l'abbé Gabriel Sané avait spontanément quitté le sol natal pour venir en France au milieu des combats soutenir et réconforter ses frères noirs. Nommé aumônier du régiment des Sénégalais, où se trouvaient nombre de chrétiens, il faisait campagne dans leurs rangs depuis plus de six mois, lorsque, le 8 avril 1917, il tomba, un éclat d'obus à la tête, un autre à l'aine, le poumon perforé, le bras et l'épaule droits brisés.

« Dans ma vie de soldat, j'ai peu connu d'hommes aussi impétueux et aussi résolus que notre cher aumônier. Travaillant toujours, dormant à peine, mangeant au petit bonheur, ne comptant ni avec sa santé, ni avec ses fatigues, sachant vouloir et faire, disant à tous avec une franchise et une charité sans égards la vérité... il était estimé de tous, tant il nous avait rendu à tous des services à des heures critiques et dans des circonstances douloureuses. Cela ne s'oublie pas et le souvenir de tels prêtres ne peut que survivre dans la France de demain. »

Celui dont on parlait ainsi était un prêtre du dio-

1. Georges Goyau. « L'église de France durant la guerre ». *Rev. des Deux Mondes,* 1er décembre 1916, p. 503.

cèse de Cambrai, l'abbé Thibault, aumônier au 1er régiment d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur. Petit, frêle et presque usé déjà à trente-trois ans, il conduisait un convoi de blessés, lors des affaires de la Somme, lorsqu'il fut mortellement frappé par un éclat d'obus. Un brancardier s'étant précipité à son secours, il lui dit : « Laissez-moi, vous avez de l'ouvrage là-bas ». On le hissa quand même dans une auto sanitaire, mais quand, à l'arrivée à l'ambulance, on l'en descendit, il avait rendu le dernier soupir[1].

L'offensive de mai 1915, en Artois, où le général Pétain se révéla vraiment d'une manière définitive, vit tomber d'une manière bien héroïque l'abbé Dubreuil. « Nous venons de sortir d'une fournaise dont je me souviendrai longtemps, écrivait à son père un zouave du 8e. C'est, en effet, notre division qui a, le 9 mai, fait la trouée dont il a été longuement question dans tous les journaux de ces jours derniers et c'est mon bataillon qui a lutté, les 9, 10 et 11, pour progresser jusqu'à Neuville-Saint-Vaast et s'y établir.

« C'est là que j'ai assisté à une scène qui m'a profondément touché. Nous venions de franchir les trois lignes allemandes remplies de cadavres et de prisonniers gardés et nous étions tous arrivés à une crête traversée par la route de Béthune, lorsque j'eus la surprise d'apercevoir l'aumônier de la divi-

1. Trois jours après le lieutenant-colonel, qui commandait son régiment, portait à l'Ordre l'héroïque prêtre dans ces termes émouvants :

« Le chef de corps a l'immense douleur d'annoncer au régiment la mort de notre cher et vénéré aumônier, l'abbé Thibaut, mortellement atteint, le 26 au soir, d'un projectile au côté gauche et décédé, le 27, en arrivant à l'ambulance.

« Sans trêve ni relâche, ne tenant aucun compte de l'impérieux besoin de repos qui arrête parfois les plus dévoués, il ne cessait d'aller, toujours souriant, encourager les vivants que pour prodiguer aux blessés des soins vraiment maternels et pour donner aux

sion, l'abbé Dubreuil, qui, sous une pluie de balles, courait de blessé en blessé, pansant l'un, absolvant l'autre, un crucifix en argent dans la main gauche, déjà blessé lui-même au bras et les doigts ensanglantés. Avant que j'aie eu le temps de lui faire signe de s'abriter derrière un talus, il disparaissait sur la gauche et tombait quelques instants après sous le feu des mitrailleuses allemandes. En vain avait-il agité son bras pour montrer le brassard de la Croix-Rouge, et même son mouchoir blanc ; malgré sa soutane, il reçut plusieurs balles qui le tuèrent net. »

Sans combattre directement et les armes à la main, les aumôniers prenaient parfois à la bataille une part vraiment active, avec une crânerie qui leur valait l'admiration des soldats.

« Un jour, racontait un mitrailleur, notre « moulin » fut repéré par l'artillerie allemande. Etant homme de liaison, le lieutenant m'envoie en informer le commandant et lui demander des ordres. Je pars, mais bientôt j'aperçois notre « piston » (c'est l'aumônier divisionnaire que je veux dire), un prêtre de Paris à barbe blanche, son bâton à la main. Il vient vers moi et me demande où je vais. Je lui explique ma mission. Pas de boyaux pour se cacher, on était exposé aux balles et aux marmites. Le prêtre

dépouilles de ceux qu'il avait tant aimés une sépulture aussi digne que possible. La plus grande partie des rares heures qu'il passait seul dans un abri quelconque, il la consacrait à prodiguer de touchantes consolations aux familles de nos pauvres victimes.

« Aucun danger ne l'arrêtait, et ce fut vingt fois chaque jour et vingt fois chaque nuit, qu'il affronta follement la mort. L'épopée sublime et glorieuse du régiment, il l'a vécue tout entière, et chacune de ses morts fut ressentie profondément par son cœur très affectueux.

« Il fut un saint par le mobile de ses actes, il fut un Français exemplaire et un patriote ardent, il fut un ami de chaque jour pour chacun de ses soldats ».

me dit de retourner à la mitrailleuse, tandis que lui ira voir le commandant. Je lui explique que c'est impossible, que celui-ci se trouve, à au moins trois kilomètres d'ici et qu'il sera tué avant d'y arriver, surtout ignorant qu'il est de la route à suivre. Mais rien n'y fait, voilà le « piston » parti. Une heure après, il était de retour avec des ordres. Ah ! mon vieux, quel homme ! On croirait qu'il cherche à se faire tuer. Il vient dans la tranchée de première ligne et rien ne le trouble. L'autre jour, il vient s'asseoir sur une marmite de cuisine et se met à nous raconter une histoire de Jérusalem... Je ne sais quoi... Les obus se mettent à tomber. Nous, on essaye de se protéger ; lui, il reste comme un caillou, sans bouger. Et dire qu'il vient là sans y être forcé ! Ah ! ce sont des hommes qui sont dévoués ! Je ne suis pas dévôt, mais on est forcé de se rendre, quand on voit cela... et je ne suis pas le seul. Ça leur en a bouché un coin aux types ! Celui-là, il est épatant ! mais, tiens, il ne vaut pas encore celui des fusillers-marins ; celui-là, il a tout de l'apache. » Et mon interlocuteur me parle ainsi longuement de nos aumôniers avec une admiration indescriptible, me racontant maints autres faits qui l'avaient frappé. Ce qu'il avait remarqué surtout, c'était le calme et le sang-froid de ces prêtres, qui viennent d'eux-mêmes, « sans fusil, en plein jour, sans utiliser les boyaux »[1].

« Une cinquantaine de fantassins, couchés les uns contre les autres, attendaient l'heure de l'assaut. Debout au milieu d'eux, un grand diable d'homme casqué leur adressait un discours véhément. Son bras, armé d'un lourd bâton, décrivait de terribles moulinets. Ma stupéfaction fut grande en constatant

1. Lettre du P. Lemaire, S. J., 25 juillet 1916.

que cet homme d'aspect farouche était un prêtre. Sa soutane, relevée jusqu'aux genoux, était tellement recouverte de boue qu'on la distinguait à peine des capotes qui l'entouraient. Sous son casque, on voyait une figure maigre, jaune, à la longue barbe noire et inculte. Il hurlait littéralement pour faire entendre sa voix par dessus le fracas de la canonnade. Tous les visages des soldats étaient calmes et graves. Et, comme je m'approchais de cette scène étrange, il esquissa un signe de croix, car des coups de sifflet perçaient le bruit de la bataille. On entendit des commandements qui se répétaient de proche en proche : En avant !... En avant !...

« En avant ! rugit-il... En avant, les enfants ! »

« Et, le bâton haut, il s'élança. Derrière lui, les soldats se précipitèrent[1]. »

Le 16 juin 1916, l'abbé Bacheré (Bordeaux), aumônier dans un régiment de marche de zouaves, chevalier de la Légion d'honneur, avait accompagné les hommes jusqu'à la ligne de feu la plus avancée pour y donner ses soins, en même temps que le secours de la religion, aux blessés. Survient inopinément une violente attaque de l'ennemi. Sous le choc, et si vaillants qu'ils soient, les zouaves fléchissent. C'est que tous leurs officiers ont été tués. L'abbé Bacheré s'en aperçoit et plus prompt que l'éclair, « son bonnet de police d'une main, son bâton de l'autre, dit sa citation à l'Ordre de l'armée, il s'élance. « Allons, les zouaves, s'écrie-t-il, ne ferons-nous pas aussi bien que les camarades du 9 mai ? En avant ! en avant ! » Et, brandissant son bâton, il part le premier. Electrisés par « cette attitude admirable », les zouaves bondissent sans souci

1. Marcel Dupont. *L'attente*, Plon-Nourrit, 1918, pp. 44-45.

de la herse de projectiles devant laquelle on veut les arrêter et la contre-attaque est repoussée [1].

IV

Une gerbe de citations magnifiques. — Mgr de Llobet. Mgr Turinaz. — Témoignage du Maréchal Pétain.

Que le spectacle d'une pareille bravoure fût de nature à exalter les courages et à élever le moral des hommes, c'est bien évident. Les citations à l'Ordre de l'armée obtenues par certains aumôniers le proclament hautement. Et les mentions sous lesquels y sont inscrits, par exemple, MM. Cabanel, d'Orgeval, Billard, Tenant de la Tour, le Rohellec, Pirot, Malaurie, Vidal, tous chevaliers de la Légion d'honneur, ne laissent pas de doutes à ce sujet [2].

1. Il est juste de rappeler que les aumôniers protestants et israélites firent bravement, eux aussi, leur devoir en face de l'ennemi. La conduite pleine de courage du pasteur Panier à Lunéville, au début des hostilités, remplit d'admiration tous les habitants. M. de Richemont, pasteur, dont la bravoure était proverbiale dans tout le corps d'armée colonial, où il était aumônier, se fit héroïquement tuer sur le champ de bataille. M. Bloch, aumônier israélite, attaché à la 58e division, l'y fut aussi et dans des circonstances bien touchantes. Au moment de l'évacuation de Saint-Dié, en 1914, un de nos blessés, le prenant pour un aumônier catholique, lui demanda un crucifix. L'intrépide rabbin courut lui en chercher un. Il venait de le lui faire baiser et il accompagnait un autre blessé jusqu'à la voiture d'ambulance la plus proche, quand il fut mortellement atteint par un obus. C'est par le P. Jamin, jésuite, chevalier de la Légion d'honneur, aumônier au 14e corps d'armée, que l'on apprit les détails de cette fin héroïque.

2. « *Cabanel,* aumônier... exerce l'action la plus bienfaisante et la plus entraînante par sa foi patriotique. »

« *D'Orgeval,* aumônier... toujours aux points les plus exposés ; il a contribué à maintenir au niveau le plus élevé le moral de la troupe avec laquelle il vit continuellement, en lui inspirant la plus grande admiration. »

« *Billard,* aumônier... a apporté un précieux réconfort aux blessés. »

« *Tenant de la Tour,* aumônier... remplit ses fonctions avec un

Aussi ne faut-il pas s'étonner si ces exemples multipliés de vaillance et de complète abnégation eurent raison des préventions les plus invétérées. Ils finirent par exciter dans bien des cas l'admiration, et non seulement l'admiration, mais aussi la reconnaissance, et avec la reconnaissance l'amour. C'est l'Ordre de l'armée lui-même qui nous en est le garant.

Quelles belles citations notamment que celles-ci:

Gas Jules (Bordeaux), aumônier militaire du 2e de marche au 1er étranger, chevalier de la Légion d'honneur, « s'est fait constamment remarquer par l'inlassable dévouement avec lequel il a, en toutes circonstances, prodigué le secours de son ministère aux militaires de tout grade de son régiment. Le 9 mai 1915, il s'est porté en avant en même temps que les troupes d'attaque pour réconforter les mourants, relever et panser les blessés, au mépris du danger, sous un feu violent de mousqueterie, provoquant l'admiration et la reconnaissance de tous. Pendant les jours et les nuits suivants, a constamment accompagné le Service de santé du régiment pour rechercher et soigner les blessés sur un terrain dangereusement battu et rasé par les projec-

zèle inlassable et un héroïsme de tous les jours, sous le feu et le bombardement de nos lignes, où il exalte les courages par son exemple et son mépris absolu du danger. »

« *Le Rohellec*, aumônier... se rendant constamment sur la ligne de feu et dans les villages bombardés, y a par son exemple contribué à élever et exalter le courage de tous. »

« *Pirot*, aumônier... d'une bravoure sans égale, exposant sa vie aux endroits les plus dangereux et donnant du moral à tous. »

« *Vidal*, aumônier... a par la chaleur de sa parole, le patriotisme de ses discours, contribué puissamment à relever le moral des hommes. »

« *Malaurie Jean*, du groupe des brancardiers de la ... division d'infanterie. Ancien combattant de 1870, blessé à Sedan, n'a pas hésité à affronter les fatigues de la guerre, malgré ses soixante et onze ans, et a donné à tous au cours des rudes combats de la région d'Ypres, le plus bel exemple de sang-froid et de courage en prodiguant sous un feu intense ses soins aux blessés. »

tiles et n'a songé au repos qu'après avoir ainsi visité tout le champ de bataille. »

Leblanc Jean-Paul (Bourges), aumônier de la 13e division d'infanterie chevalier de la Légion d'honneur. « Depuis le début de la campagne se prodigue avec un dévouement inlassable dans les ambulances et sur le champ de bataille, ne quitte pas les soldats, les visite chaque jour dans les tranchées et vit au milieu d'eux.

« Avant la bataille il les réconforte et excite leur patriotisme. Pendant la bataille, il ne les quitte pas et on le voit courant sous les balles et les obus pour relever et secourir les blessés. Tous les soldats aiment à voir au milieu d'eux ce jeune prêtre, si bon et si dévoué, dont la présence et les soins les réconfortent. »

Massot Paul, aumônier à la 13e division chevalier de la Légion d'honneur: « Ame d'élite imprégnée de la véritable charité, a su par son dévouement simple et naturel se faire aimer et respecter de tous. »

Henocque Georges (Amiens), aumônier titulaire à une brigade d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur : « Sous un bombardement d'une violence inouïe, mêlé d'obus asphyxiants, s'est porté avec un sublime dévouement au secours de nombreux blessés, les a relevés, mis à l'abri et pansés. Quoique blessé à la tête et au bras, s'est précipité auprès de deux officiers et de six hommes qui venaient d'être ensevelis par l'explosion d'un obus, travaillant de ses mains, entraînant les travailleurs par son admirable exemple, et arrivait après plusieurs heures à sauver un officier et quatre hommes ».

De Saiserey (Autun), aumônier au 101e, chevalier de la Légion d'honneur. Déjà titulaire de sept citations, ce prêtre vaillant s'en voyait décerner, le

17 novembre 1918, une huitième ainsi conçue : « Aumônier volontaire attaché au 101e depuis le début de la guerre. D'un courage et d'un dévouement légendaires au régiment. Toujours aux premières lignes, au petit poste ou avec les vagues d'assaut ; s'est prodigué dans les derniers combats d'Orfeuil (octobre 1918) et de Terron-Voucy (novembre 1918) assistant et secourant les blessés, avec le même esprit de sacrifice, l'ardente charité et la splendide abnégation qui lui ont valu de la part de tous l'affection et la vénération dont il est entouré au régiment ».

Umbricht Charles-Célestin-Ernest (Nancy), aumônier militaire à une division d'infanterie, officier de la Légion d'honneur ; titulaire de dix citations, avant-bras gauche amputé : « Incarnant l'admirable modestie, l'héroïque bravoure et le sublime dévouement, a pris part à toutes les attaques du régiment, toujours au premier rang, toujours au poste le plus périlleux, excitant par sa présence l'ardeur des combattants, prodiguant ses secours aux blessés et, la nuit, ensevelissant les morts.

« Le 4 septembre 1916, est parti avec la première vague d'assaut, près du drapeau du régiment qu'il a accompagné jusqu'à l'objectif final, symbolisant avec lui aux yeux de tous : Dieu et la France. »

Trop magnifiques aussi pour que nous ne les citions pas en leur entier les témoignages rendus par nos généraux à Mgr Léon Durand, évêque auxiliaire de Marseille, à Mgr de Llobet, évêque de Gap, et à Mgr Ruch, coadjuteur de Mgr de Nancy, àujourd'hui évêque de Strasgourg :

L'abbé Léon Durand, « Aumônier catholiqne volontaire du G. B. C. du 6e corps d'armée, s'est particulièrement distingué en assurant jusque dans les premières lignes son service spécial et en coopérant à

la relève des blessés en Champagne, à Verdun et sur la Somme. »

De Llobet Gabriel, évêque de Gap : « Aumônier d'une activité et d'un zèle inlassables, s'est rapidement imposé par ses hautes vertus et son dévouement sans bornes, parcourant constamment sans souci de la fatigue ni du danger les tranchées de première ligne, pour apporter aux soldats, avec le secours de son ministère, le réconfort de sa parole ardente. S'est tout particulièrement dépensé de février à juin 1917, dans le secteur des Eparges. »

Une quinzaine de mois plus tard, en septembre 1918, Mgr de Llobet, qui comptait alors comme aumônier à la division Monroë (69e division), fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, après s'être particulièrement distingué à l'affaire de Vauxrot. Et voici en quels termes superbes était libellée la citation qui accompagna cette nomination :

« Aumônier d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Pendant les récentes batailles s'est dépensé sans compter chaque jour pour assister en première ligne les combattants.

« Le 28 août 1918, a pris part au passage d'une rivière, avec les compagnies de tête sous le feu des mitrailleuses.

« Le 30 août, a pénétré le premier dans une localité que venaient d'évacuer les Allemands, a réalisé une première liaison entre deux bataillons isolés et a fait seul des prisonniers.

« Vivant modèle d'héroïsme, enthousiasme les troupes par son splendide exemple. Avait déjà fait preuve des mêmes qualités d'énergie et de dévouement au cours des journées des 9, 10 et 11 juin devant Compiègne. »

Quant à Mgr Ruch, coadjuteur de Mgr Turinaz et

aujourd'hui évêque de Strasbourg, sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur fut motivée de la façon suivante :

« Mgr Ruch, aumônier, s'effaçant malgré son éminente dignité dans une situation modeste, fait preuve d'une activité et d'un dévouement inlassables.

« Depuis le commencement de la guerre et, notamment dans les derniers combats, la visite des tranchées, la recherche des blessés sur la ligne de feu, les veilles dans les ambulances, son calme courage, lui ont acquis l'affection respectueuse de tous. Prêtre-soldat et prêtre nancéen, il incarne parmi les troupes du corps d'armée la vivante représentation de la foi des apôtres et de la foi patriotique lorraine. [1] »

C'était en Champagne, quelque temps après l'offensive de septembre 1915. Le président de la République, accompagné du ministre de la Guerre, était venu sur le front pour féliciter les troupes et pour apporter au général de Castelnau la Grand croix de la Légion d'honneur. La revue de l'armée terminée, il avait groupé à sa table les officiers généraux. Vers la fin du diner, alors que les conversations roulaient leur train, une voix mâle s'éleva qui, très simplement, mais en trois ou quatre phrases militairement martelées, rendit un splendide hommage aux aumôniers, hommage non seulement pour le magnifique dévouement avec lequel ils remplissaient leur haute mission auprès des hommes, mais encore pour les exemples superbes de bravoure, de calme et de sang-froid, qu'ils leur donnaient sous les balles et sous les obus.

Celui qui parlait ainsi avait qualité pour le faire. Il était bon juge en la matière : c'était le général Pétain.

1. *Journ. off.*, 8 août 1915, p. 5487.

CHAPITRE VIII

LE CLERGÉ RÉGULIER A L'ARMÉE

I

La France, pourvoyeuse des Missions Étrangères. — L'exode des religieux après la loi sur la Liberté des Associations. — Les « Revenants ». — Incidents émouvants. — Rapport de M. Bompard, ambassadeur de France à Constantinople. — Retour par les frontières de terre.

La France, et c'est une de ses gloires, est la grande pourvoyeuse des Missions. Aucun peuple ne fournit plus de missionnaires à l'Eglise, aucun n'envoie plus d'apôtres aux pays lointains. Au lendemain de la loi du 1er juillet 1901, « sur la Liberté des Associations », — quelle ironie! — le nombre de ces missionnaires augmenta beaucoup. En ce qui concerne les hommes, cette loi ne frappait pas seulement les associations religieuses d'hommes *non-autorisées* qu'elle dispersait brutalement. Elle atteignait encore, on ne l'a pas toujours assez signalé, les associations religieuses d'hommes *légalement autorisées pour l'enseignement*, dont elle chassait les membres de toutes les écoles et de tous les collèges, en leur enlevant radicalement, tout comme aux autres religieux, le droit d'enseigner à l'avenir.

A combien s'éleva le nombre de ces victimes?

Si l'on prend pour base le dernier « Etat des Con-

grégations, Communautés et Associations religieuses, autorisées ou non, » dressé officiellement par l'Administration, on peut l'évaluer environ à 30.000 religieux [1].

Dépouillés, les uns de la capacité d'enseigner, c'est-à-dire de leur unique gagne-pain, les autres, non seulement de ce droit, mais encore de leurs maisons, saisies d'abord, vendues ensuite aux enchères, ces religieux, reconnus ou non, étaient pratiquement acculés à l'exil. C'est par milliers que, de fait, ils en prirent la route amère.

Il y avait parmi eux des vieillards, des infirmes : ils partirent comme les autres, destinés à fermer tristement les yeux hors de leur pays. Et si, la frontière franchie, quelques centaines de ces religieux purent s'arrêter dans des contrées limitrophes plus hospitalières, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Espagne ou en Angleterre et en Hollande, beaucoup d'entre eux quittèrent l'Europe et allèrent renforcer au loin l'inlassable armée, toujours trop insuffisante, hélas ! des Missions.

Bannis pour la plupart dans la force de l'âge, ces hommes, pionniers indiscutables de l'influence française à l'étranger [2], autant qu'infatigables semeurs de l'Evangile parmi les païens, étaient encore astreints, pour un bon nombre du moins, aux obligations militaires, qui pèsent sur tous les Français. Dès que la mobilisation générale eut été décrétée, ils

1. D'après « *L'État des Congrégations, Communautés et Associations religieuses, autorisées ou non autorisées, dressé en exécution de l'article* 12 *de la loi du* 28 *décembre* 1876 » (Paris, Imprim. nationale, 1878, pp. VII et VIII), il y avait en France au moment de l'impression de ce document 7.444 religieux non reconnus, et 20.341 religieux reconnus, voués à l'enseignement, soit 27.785 religieux en tout. Ce chiffre avait été certainement dépassé en 1901.

2. V. Fréd. Rouvier. « Loin du pays. » *Les religieux Français et l'influence française dans les Missions*, Paris, V. Retaux, 1895.

se levèrent pour partir. La France n'aurait-elle pas pu se montrer plus maternelle vis-à-vis d'eux, treize ans auparavant? Ils ne se le demandèrent même pas. Elle était attaquée, elle avait besoin de leurs bras, de leur sang, de leur vie peut-être pour se défendre : au nombre de près de 6.000, ils s'empressèrent d'accourir [1].

Et on les vit débarquer en foule dans tous nos grands ports : au Havre, venant de l'Amérique septentrionale, Etats-Unis, Canada, Alaska; à Saint-Nazaire, arrivant du Mexique, de l'Equateur, de la Colombie; à Bordeaux, rentrant de toute l'Amérique du sud, Guyane, Brésil, Uruguay, Argentine. Mais nulle part leur troupe ne fut plus nombreuse, ni plus bigarrée qu'à Marseille. C'est de notre grand port méditerranéen, en effet, que partent tous les missionnaires qui évangélisent l'Afrique, du Maroc à Madagascar et du Sénégal à l'Egypte; ceux qui défrichent au point de vue religieux l'Asie, des Échelles du Levant jusqu'au Japon, en passant par l'Inde, la presqu'île indo-chinoise et la Chine aux 400 millions d'habitants; ceux enfin qui prêchent la loi de Jésus-Christ dans l'Australie et dans l'Océanie, poussière

1. Sur les 43 missionnaires que la Société des Missions africaines de Lyon avait en Egypte, 23 réendossèrent la capote militaire ; et, sur les 22 qui formaient le personnel de la mission de la Côte-d'Ivoire, 16, l'Evêque en tête, Mgr Moury, furent mobilisés.

Dans la mission de l'Ouganda, au centre de l'Afrique, 32 Pères Blancs du cardinal Lavigerie furent mobilisés et partirent pour la France.

Les Rédemptoristes de la seule province du Midi fournirent 71 hommes à l'armée, au début des hostilités. Sur ces 71 combattants. 63 étaient des proscrits et rentraient de l'étranger.

Dans les missions étrangères ressortissant des autres Ordres ou des autres Congrégations, le nombre de religieux qui rejoignirent atteignit en moyenne la même proportion.

Un certain nombre de ces missionnaires, d'abord mobilisés sur place, — par exemple, à Tien-tsin, à Madagascar, à la Nouvelle-Calédonie. en Guyanne, — furent ensuite rapatriés pour être incorporés dans les formations métropolitaines.

d'îles de toutes grandeurs, semée à travers l'immensité bleue du Pacifique par la main du Créateur.

Spectacle pittoresque et réconfortant tout à la fois que celui de ces « revenants » au teint hâlé par le soleil et les rudes travaux apostoliques, à la barbe drue et longue où aucune taille habile ne se laissait même deviner. Intrépides missionnaires dans les rangs desquels se remarquaient tous les frocs et toutes les robes, la soutane noire du Jésuite et la robe blanche du Dominicain, la bure du Capucin et le froc noisette du Franciscain, l'ample manteau du Carme et le large capuchon du religieux de l'Assomption, la soutane sans pli du Frère des Ecoles chrétiennes et le rabat bleu du Frère de Saint-Gabriel.

Et lorsqu'on rencontrait dans les rues ces religieux, dont beaucoup étaient casqués sur des habits si différents du même casque colonial, — moelle de sureau et toile blanche, — c'était partout des sourires de symphatique bienvenue. Les Pères Blancs du cardinal Lavigerie, dont quelques-uns accouraient du Nyanza, c'est-à-dire du cœur de l'Afrique, avec leur chéchia crânement posée sur la tête et leur grand burnous blanc flottant au vent attiraient particulièrement l'attention. Mais, sans s'arrêter au chapelet noir à gros grains passé autour de leur cou, le peuple, qui est simpliste, les prenait pour des cheiks arabes qui, du fond du désert, venaient pour nous secourir.

Un jour, on vit descendre d'un paquebot venant de l'Extrême-Orient, et parmi d'autres mobilisés, un prêtre à la figure bronzée, qui portait la croix de vermeil sur la poitrine et dont le chapeau usé se distinguait par un flot vert et or bien fané. C'était le Vicaire Apostolique de Siam, M[gr] Perroz, des Missions Etrangères. Evêque missionnaire, il avait

quitté Bangkok, dès que l'ordre de mobilisation y avait été connu, et il arrivait en France, pour rejoindre, lui aussi, son régiment.

Presqu'au même moment, Mgr Moury, des Missions Africaines, Vicaire Apostolique de la Côte-d'Ivoire, était mobilisé et il devenait le soldat de 2e classe Moury à Dakar.

Atteint, lui aussi, par la mobilisation, Mgr Hermel, Vicaire Apostolique de Tahiti, fut nommé sur place aumônier militaire. Il fit preuve en cette qualité, lors du bombardement de Papaëte par deux croiseurs allemands, d'un courage si magnifique et de tant de sang-froid que le lieutenant de vaisseau Destrémeau, commandant supérieur des troupes, le porta à l'ordre du jour.

Le départ des missionnaires mobilisés donna lieu plusieurs fois à des incidents émouvants.

M. Bompard, ambassadeur de France à Constantinople, a signalé dans son rapport officiel au ministre des Affaires étrangères le caractère saisissant qu'emprunta aux circonstances l'embarquement des Français et des innombrables missionnaires disséminés dans tout l'empire ottoman.

« Le départ des mobilisés français, dit-il, fut un événement à Constantinople... Ce fut du délire. Tous les bateaux en rade qui étaient français, alliés, ou amis, c'est-à-dire à peu près tous, car il ne s'y trouvait que quelques bâtiments allemands réfugiés dans la Corne d'Or, avaient hissé le grand pavois et, au moment du départ, ils saluèrent nos mobilisés de coups de sifflets stridents et prolongés, pendant que nos compatriotes restés sur le rivage faisaient entendre de chaleureuses acclamations. A peine avaient-ils tourné la pointe du Sérail que les bateaux

allemands jusque-là silencieux prenaient la parole à leur tour et par leurs antennes de T.S.F. annonçaient tous ces départs au *Gœben*.

Malgré la traditionnelle gravité de ton qui préside à la rédaction de ces sortes de pièces, M. Bompard, continuant son rapport, ne put pas résister à la tentation de crayonner pittoresquement au passage deux ou trois jolies silhouettes parmi les partants.

« Une des particularités de la mobilisation en Turquie, écrit-il, a été le grand nombre de religieux mobilisés. Il y en avait de toutes robes et de tous styles : Capucins, Dominicains, Jésuites, Assomptionnistes, Franciscains, Lazaristes, Frères de la Doctrine chrétienne, Frères Maristes, et certes j'en oublie, car quelle est le congrégation religieuse qui n'ait des représentants en Turquie? Sur certains bateaux, les religieux formaient le quart du contingent des mobilisés. Ils y arrivaient sous la conduite de leurs supérieurs. J'ai encore présent devant les yeux ce Frère de la Doctrine chrétienne sonnant au clairon toutes les sonneries de la caserne et les marches du régiment, pendant qu'un Lazariste mobilisé chantait la *Marseillaise* à pleine voix. Notez que ce Lazariste n'était rien moins que le Supérieur d'un collège de Constantinople, réputé pour sa tenue que d'aucuns même trouvaient trop compassée.

« On vit donc à Constantinople d'étranges processions; à Jérusalem, ce fut bien autre chose. Là, les moines formaient la majorité des mobilisés. Il en est arrivé un si grand nombre au Consulat général, venant de tous les coins de la Palestine, que notre agent demanda au chemin de fer un train spécial pour les conduire à Jaffa. On vit, ce jour-là, un retour de pèlerinage d'un genre tout nouveau, dont on parle encore sur la ligne de Jérusalem :

un train de moines chantant en chœur l'hymne de Rouget de Lisle. »

Quelques lignes plus loin, l'ambassadeur de France ajoute :

« La mobilisation était finie depuis une quinzaine de jours, je reçus un télégramme de notre agent de Mossoul, qui me signalait l'arrivée d'un mobilisé : un missionnaire dominicain qui avait appris la guerre au fond du Kurdistan, Dieu sait comment! et qui avait immédiatement enfourché sa monture pour rejoindre son poste de combat. Mais, de Mossoul à Beyrouth, quel voyage à faire encore ! Le Consul me demandait aide et assistance pour son mobilisé qui, c'est le cas de le dire, lui tombait du ciel. J'interviens auprès du Gouvernement ottoman, qui à ma demande envoie des instructions aux gouverneurs des régions à traverser. Je le télégraphie à Mossoul. Ces démarches avaient pris quelques jours. Notre dominicain avait perdu patience : après un arrêt de vingt-quatre heures, il n'avait plus voulu entendre raison et il était reparti à ses risques et périls. Il a rejoint son régiment »[1].

L'un des religieux qui avait embarqué sur le paquebot *Saghalien*, courrier de France, — le Supérieur du collège français de Philippopoli, — a raconté que sur les 300 mobilisés du bord, il y avait 70 religieux de diverses congrégations venant de Constantinople, d'Andrinople et de la Bulgarie; que la veille la *Phrygie*, en avait emmené autant et que beaucoup d'autres, n'ayant pas pu trouver de place même sur le pont, attendaient le départ suivant.

1. Le R. P. Joseph Rabaux, dont parle ici M. Bompard, servit comme sergent dans un régiment d'infanterie, fut grièvement blessé, le 22 juin 1916, et cité pour sa belle conduite au feu à l'Ordre du jour de l'armée.

« Dans le groupe du *Saghalien*, poursuit-il, on voyait beaucoup de vénérables quadragénaires aux longues barbes grises, un Supérieur provincial et huit Directeurs de collèges ou d'importantes missions. Pour quelques-uns, c'était la première fois qu'ils retournaient vers la Patrie. Plusieurs étaient volontaires : dispensés légalement, ils tenaient quand même à servir. L'un d'eux, dans la guerre balkanique, avait reçu pour sa belle conduite une décoration du Gouvernement français. Il vint me supplier de le laisser partir, malgré ses quarante-neuf ans. Quand j'eus dit : « Oui », il pleura de joie et m'embrassa ».

« La religion du Christ fait du patriotisme une loi », a écrit le cardinal Mercier, archevêque de Malines, dans sa belle lettre pastorale sur « Le patriotisme et l'endurance », qui lui valut d'être si durement molesté par les Allemands. Et il ajoute : « Il n'y a point de parfait chrétien qui ne soit un parfait patriote ».

Le religieux, dont la vocation consiste essentiellement dans une tendance plus appliquée vers la perfection chrétienne par la voie des conseils évangéliques, tend aussi par le fait même vers le patriotisme parfait. De là, bien certainement, l'ardeur joyeuse avec laquelle les missionnaires accoururent de tous les coins du monde au secours de la patrie en danger[1].

Non moins empressés d'accourir furent les reli-

1. Pour ne citer qu'un exemple ou deux, les Pères du Saint-Esprit, qui eurent dès la première année de la guerre 250 mobilisés, durent revenir pour rejoindre leurs régiments du Canada, des Etats-Unis, de Haïti, de la Trinité, de l'Amazonie, de la Nigérie, de Sierra-Léone, de l'Angola, du Congo belge et du Zanzibar.

Les Jésuites rentrèrent en France de la Turquie d'Europe, de l'Arménie, de la Cappadoce, de la Syrie, de la Judée, de l'Egypte, de Madagascar, des Indes, de Ceylan, de la Chine, du Canada, du Mexique, des Etats-Unis, du Brésil, etc., et les Pères Blancs du car-

gieux, qui bannis de France après la loi du 1er juillet 1901 avaient trouvé un asile dans les pays circonvoisins. Certains monastères s'y vidèrent de moitié en un seul jour.

Les Bénédictins de Ligugé s'étaient transportés à Chevetogne, en Belgique. 22 d'entre eux rentrèrent en France, le 2 août, pour se faire incorporer. A Besalu, en Espagne, sur 32 moines, 16 étaient mobilisables. Ils passèrent immédiatement la frontière. Et la foule les ovationna en gare de Cerbère, quand ils descendirent du train d'Espagne sous la conduite du P. Dom Augustin, ancien capitaine de cavalerie, qui venait de quitter la robe de bure noire de Saint-Benoit pour reprendre le dolman azur soutaché de blanc des petits hussards de France.

Tandis que 11 novices Assomptionnistes arrivaient du Luxembourg, 44 Dominicains quittaient leur maison du Saulchoir, près Kaïn en Belgique, dans l'espace de trois jours. Tous se rendaient à la caserne, jaloux d'y répondre au premier appel. Ils devaient s'y rencontrer avec le P. Vincent, le savant archéologue, qui, laissant inachevé son grand ouvrage sur Jérusalem ancienne, s'était embarqué à ses propres frais sur le *Calédonien* plutôt que de perdre quelques jours à attendre le paquebot suivant à Jaffa.

A la Trappe d'Aiguebelle, la mobilisation prit 12 moines, à celle des Dombes 16, et à Notre-Dame des Neiges 22, parmi lesquels le Père Abbé, heureux

dinal Lavigerie de tout le centre de l'Afrique. Ce fut l'un d'eux, Mgr Lemaître, vicaire apostolique du Soudan, qui fut envoyé en mission officielle par M. Clemenceau, ministre de la Guerre, dans tous les camps et cantonnements de soldats nègres en France et en Afrique pour y entendre les doléances et les desiderata de ces braves gens. Et l'on vit, en ce temps de séparation de l'Église et de l'État, « l'Évêque blanc », comme l'appelaient les troupiers, à cause de sa robe de laine blanche, reçu officiellement sur la Côte d'Azur et sur le front.

de partir à la tête de ses religieux et fier de partager les dangers qu'ils allaient courir.

Exilés du Dauphiné, les Chartreux s'étaient réfugiés à Farneta (Italie), à Tarragone (Espagne) et à Valsainte (canton de Fribourg). Dès que la guerre eût été déclarée, plus de 20 parmi eux quittèrent leurs silencieuses cellules. Mais ils ne quittèrent point leur habit. C'est dans leur ample robe de laine, blanche comme les glaciers des Alpes Dauphinoises, leurs éblouissants voisins pendant plusieurs siècles, qu'ils se présentèrent dans les diverses casernes où ils étaient appelés. Et, en plus d'une, ils furent accueillis, non seulement aux cris de « Vivent les Chartreux », mais encore à celui de « Vive Dieu ».

Le froc de saint François n'eut pas moins de succès dans certains quartiers militaires que la robe neigeuse des Chartreux.

« Jamais, écrivait un Père Franciscain à la *Liberté de Fribourg*, le 9 septembre 1914, je n'oublierai mon entrée dans la cour de la caserne. Les officiers sont tous venus vers moi, me tendant la main. Quant aux soldats ils m'ont proclamé « le curé du régiment ». « Un lieutenant s'approche et me demande : Pourrez-vous entendre les confessions, mon Père, même quand vous aurez revêtu l'uniforme de soldat. — Certainement. — Eh bien, je m'inscris. » Au départ pour la ligne de feu, un officier me demande à se confesser, là, dans la salle d'attente de la gare. »

« On n'a rien exagéré, écrit un autre, en décrivant les sympathies dont nous sommes entourés. Quelques jeunes Capucins sont entrés à la caserne en froc et en sandales, et on les a acclamés avec transport »[1]

1. L'amusante anecdote qui suit est rapportée dans le *Bulletin de l'Archidiocèse de Rouen*, de septembre 1914 :

« En présence des soldats, on revêt de la capote un jeun

II

« Les deux Frances » de Jules Ferry. — Le « Nuisibles souvent, inutiles toujours » de Waldeck-Rousseau. — La réponse des faits.

Quand, en 1879, Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, inventa le trop fameux article 7 contre l'enseignement libre religieux et quand il inaugura ainsi la longue série d'attaques qui pendant trente-cinq ans fomentèrent la guerre religieuse dans le pays, l'un de ses arguments favoris fut l'argument des « Deux Frances ».

L'enseignement congréganiste constituait à lui seul un danger national, affirmait-il, parce que, en face de la France universitaire il élevait une autre France, parce qu'il scindait ainsi criminellement la patrie en deux et parce que, par l'antagonisme qu'il créait entre les deux jeunesses, il mettait l'existence même de la patrie en danger, toutes ses forces étant nécessaires pour la défendre et pour la sauver.

Plus tard, en 1901, lorsque Waldeck-Rousseau résolut de supprimer les religieux, après son retentissant et fallacieux discours de Toulouse sur le « Milliard des Congrégations », il reprit cette accusation. Mais, avec son grand talent, il lui donna une forme nouvelle, grâce à un raisonnement spécieux. Il disait : les Congrégations ont leurs chefs à l'étran-

Capucin, nouvellement arrivé à la caserne. Tout à coup l'un d'eux l'interpelle : — Dites donc... — Que voulez-vous ! — Est-ce que cela ne vous ferait rien ? — Quoi donc ? — Votre barbe... — Ma barbe ? — Oui... est-ce que cela ne vous ferait rien de la couper ? — Et pourquoi ? — Ah ! voilà. C'est qu'ainsi, quand on se battra, on vous reconnaîtra mieux, et si on a besoin de votre ministère... — Compris ! Et la barbe fut coupée ».

ger. C'est de l'étranger que les ordres leur arrivent. Elles ne sont donc pas françaises ; romaines oui, françaises non. En outre, par leur vœu de chasteté, elles se soustraient à leurs obligations de citoyens français. Nuisibles souvent, inutiles toujours, pourquoi hésiterait-on à les frapper ?

Et on les frappa, — avec quel acharnement impitoyable ! — dans leurs biens, dans leurs personnes, dans leur liberté, jusque dans leur honneur même quelquefois.

A ces misérables accusations quelle superbe, quelle irréfutable réponse les religieux n'ont-ils pas faite pendant la grande guerre ! Ils n'ont point parlé : ils ont agi, agi en plein soleil, agi sous les balles, agi sous les obus.

Et maintenant que reste-t-il du sophisme essoufflé de Jules Ferry ? Les deux Frances, où les a-t-on rencontrées ? Qui donc les a vues ? Où se sont-elles fraticidement dressées l'une contre l'autre, sous les yeux de l'Allemand rugissant d'allégresse ?

Bien plus : ironie cruelle des événements, ce fut précisément parmi les élèves de ces religieux, et notamment de ces jésuites visés d'une façon si particulière, que beaucoup de chefs furent choisis, et quels chefs, Foch, Castelnau, Fayolle, Franchet d'Esperey, pour ne nommer que ceux-là.

Quant à l'astucieux, quant au perfide argument de Waldeck-Rousseau, qu'en demeure-t-il ? Ces religieux dans lesquels le ministre, un moment oublieux de son flegme hautain, dénonçait avec une vertueuse indignation des étrangers ; ces religieux dont le patriotisme anémié était tenu en laisse, affirmait-il, par leurs supérieurs généraux, ces religieux soi-disant « nuisibles souvent, inutiles toujours », où donc ont-ils été nuisibles pendant la grande tourmente ?

Où donc ont-ils été simplement inutiles? Ne se sont-ils pas empressés d'accourir en France à l'heure du danger? Ne se sont-ils pas assez dévoués, assez battus? Ne se sont-ils pas fait tuer assez noblement et en assez grand nombre pour leur pays?

Le nécrologe des religieux tombés à l'ennemi n'a pas été encore complètement dressé, mais quelques-uns des chiffres qui y seront portés sont connus déjà et ils nous laissent entrevoir ce qu'il sera, lorsqu'il aura été rédigé.

Au feu les Eudistes eurent 25 tués, les Bénédictins 10, les Pères des Missions africaines 21, les Dominicains 29, les Pères des Missions Etrangères 45, les Rédemptoristes 38, les Pères Blancs du cardinal Lavigerie 48, les Pères du Saint-Esprit 52, les Capucins 39, les Franciscains 18, les Assomptionnistes au moins une vingtaine, les Lazaristes 15, les Oblats de Marie 18, les Salésiens 16, les Jésuites 162, les Trappistes 58. Et parmi les Congrégations de Frères, pour ne citer que les Congrégations les plus nombreuses, les Frères de Ploermel ou de la Mennais comptèrent 30 morts, les Frères du Sacré-Cœur 29, les Frères Maristes 94, et les Frères des Ecoles chrétiennes 115.

Si l'on ajoute à ces chiffres, celui des tués appartenant à des Congrégations moins nombreuses comme membres, on arrive d'après mes recherches et mes fiches, à un total qui dépasse un peu un millier.

De pareilles listes ne méritent-elles pas, quelque opinion que l'on professe, le respect à tous le moins? [1]

1. On ne s'étonnera pas, en présence des chiffres que je viens de donner, que de nombreux religieux aient reçu pendant la guerre la croix de la Légion d'honneur et beaucoup d'autres la médaille militaire. Je cite quelques noms parmi les premiers :

Assomptionnistes, lieutenant Haidt, Delatre (57 ans), Pruvost,

III

Les religieux dans les Services de santé. — Le Père aumônier.

Dans les humbles postes d'infirmiers militaires ou de brancardiers où un certain nombre d'entre eux servirent, l'abnégation des religieux se révèla douce, infatigable, sans bruit, parce que dans leurs blessés ils voyaient « non pas seulement des martyrs de la patrie, mais encore des martyrs de la plus sainte des causes », comme l'écrivait l'un d'eux [1].

Dabescat, capitaine de Causan (†). *P. P. Blancs,* lieutenant Clément, Joyeux, Muller. *Dominicains,* lieutenant Raymond, Delor, Berchon. *Capucins,* Laurent, lieutenant Piedallu, Cocard. *Eudistes,* Branquet. *Franciscains,* Kœler, Philippe, Bouchery. *Lazaristes,* Barbet, Théveny, Dagouassat (†), Lobry, Davoust. *Missions Etrangères,* lieutenant Tranier, Choquel, capitaine Audren. *Frères Maristes,* lieutenant Goutaudier. *Rédemptoristes,* Nouais, lieutenant-aviateur Cordonnier (†). *Passionnistes,* Jean. *Ploermel,* lieutenant Carnet. *Saint-Esprit,* lieutenant Le Gallois, de Saint-Léger, Richet, Brottier, vicaire général de Mgr Jalabert au Sénégal, Trilles, commandant Catlin, (officier), Le Sellier. *La Salette,* lieutenant Sougey.

Quelques noms également parmi les médaillés militaires dont les citations sont les plus remarquables.

Assomptionnistes, Lathuille, Duchêne, Montmorency, Bornand, Boudon. *Pères Blancs,* Jauréguy, Marcaut. *Bénédictins,* Girod, Moreau. *Capucins,* Yvon Lequeau, Clovis Leborgne, Boucher, Geslin (P. Exupère gardien à Lorient) (+), Richard, Souverain, Giudicelli. *Franciscains,* Bezange. *Ecoles chrétiennes,* Swynghedauw (F. Estier de Jésus). *Lazaristes,* Barbet. *Missions africaines,* Papin (†), Bounaud, Rozier (†), Le Corre. *Missions Etrangères,* Bellon, Bulliard, *Rédemptoristes,* Jay. *Sulpiciens,* Baisnée. *Ploermel,* Mathieu. Allory. *Missionnaires d'Haïti,* Dozol, Ferté. *Trappistes,* Dumoutier, Tourtellier. *Oblats de Saint François de Sales,* Firmin. *Pères de Lourdes,* Fontan.

1. Le P. Chabert, des Missions africaines de Lyon, l'héroïque infirmier des contagieux de Rethenans (Belfort). Ce religieux disait encore dans la même lettre : « J'ai un vrai culte pour mes malades. Quand je les porte dans mes bras, aux bains et aux pansements, je sens que je porte des martyrs. Lorsque je visitais, il y a quelques années, les catacombes de Rome, je collais mes lèvres sur les tombeaux des martyrs. Je ne pensai pas éprouver plus tard la même émotion, en portant dans mes bras les membres de mes frères mourants ».

Aussi est-ce bien souvent que les citations dont ils furent l'objet parlent de dévouement, d'esprit de sacrifice rare, de renoncement, de total oubli de soi-même, etc.

Je feuillette, dans l'impossibilité de les reproduire toutes, ces citations à l'Ordre de l'armée, car je ne parle que de celles-là, et je retrouve ce que nous avons trouvé déjà dans les belles citations à l'Ordre décernées aux prêtres-infirmiers et brancardiers. Les deux clergés, le clergé séculier et le clergé régulier, n'ont-ils pas en effet rivalisé de zèle, de sang-froid, de délicatesse, d'intrépidité ? De même, quelque habit que portent ces religieux, cet habit couvre toujours le même cœur chaud et dévoué et, à quelque Ordre qu'ils appartiennent, Bénédictins, Trappistes, Dominicains, Franciscains, Oblats, Assomptionnistes, Missionnaires ou Moines, ils sont toujours les serviteurs passionnés des soldats malades et blessés. Qu'on en juge d'ailleurs par les quelques extraits suivants :

« Beaucoup de zèle et de dévouement sous un bombardement violent » (P. Astoul, Missions Etrangères). — « Zèle et dévouement tout particulier, malgré la violence des bombardements (P. Roux, Capucin). — « Soldat d'un dévouement à toute épreuve, sert d'exemple à tous les hommes de sa compagnie » (P. Pruvost, Assomptionniste). — « Magnifique exemple donné malgré un bombardement d'une violence inouïe » (P. Audouard, Dominicain). — « D'une bravoure au-dessus de tout éloge » (P. Monginoux, Oblat)[1]. — « Caporal brancardier d'un dévouement héroïque » (P. Raphaël Bernard, Dominicain). — Admirable de dévouement, sans aucun

1. Les Pères Oblats de Marie-Immaculée, dont 190 furent mobilisés, perdirent 18 religieux tués à l'ennemi. Ils obtinrent 3 médailles militaires et 80 citations.

souci de danger » (P. Duval, Rédemptoriste). — « Dévouement, activité inlassable, depuis le début la guerre » (P. Nemoz-Moral, Missionnaire de la Salette). — « Sang-froid remarquable, dévouement inlassable » (P. Bringuier, des Pères Blancs). — « Dévouement et esprit de sacrifice des plus rares, opérant sous le feu par tous les temps, le jour et la nuit, sans vouloir se reposer » (P. Tourtelier, Trappiste). — « Zèle extrême, du plus grand courage dans le danger » (P. Herbelin, Trappiste). — « Revenu du Japon, s'est distingué partout » (P. Cottrel, Missions Etrangères). — « D'un dévouement surhumain, fait l'admiration de tous » (P. Duchêne, Assomptionniste). — « Actes d'héroïsme incontestables, deux fois cité à l'Ordre du jour » (P. Claverie, Dominicain). — « A fait preuve d'un dévouement sans bornes... en donnant pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs ses soins aux blessés. Epuisé par la fatigue n'a consenti à prendre un peu de repos qu'après l'évacuation de tous les blessés » (P. Mauduit, des Missionnaires de Saint-James). — « D'un dévouement à tout épreuve, méprisant le danger, est allé relever les blessés jusque dans les fils de fer ennemis » (P. Balmès, Oblat de Marie). — « D'un dévouement remarquable, s'est constamment distingué par son courage et son abnégation, et particulièrement pendant le bombardement et l'attaque des 22, 23, 24, 25 septembre 1915, allant chercher les blessés et les morts jusque dans les lignes ennemies » (P. Bertrand, Dominicain).

Je lis encore ces autres belles citations : de Commines (novice Bénédictin) : « Est connu de tout le régiment pour son dévouement. Depuis le début de la campagne, ne cesse d'accomplir son devoir avec autant de modestie que de bravoure ». Yvon

le Quéau (Capucin) : « Infirmier modèle admirable de dévouement, a transporté plus de douze cents blessés de divers régiments, homme de grand dévouement et de toute confiance ». — Douze cents blessés recueillis et transportés, si ce chiffre n'était pas fourni par la citation elle-même, qui le croirait ?

Ce dévouement, ce mépris du danger, ce n'est pas seulement quand leur tour de marche arrive, quand ils sont en service commandé, que les religieux en font preuve. Beaucoup d'entre eux s'offrent spontanément pour les expéditions les plus risquées. Ils quittent au besoin pour cela un poste tranquille, comme le F. Mariste Coudert quitta aux Dardanelles le bureau où il était secrétaire de son colonel, « afin d'aller impassible sous la mitraille turque secourir nos blessés ». — C'est ainsi que le P. Bonnet (Missions Etrangères) est porté à l'Ordre, comme « s'offrant toujours pour les missions les plus périlleuses dans tous les combats où la division est engagée », le P. Martin (Capucin), « pour avoir fait preuve en toutes circonstances depuis le commencement de la guerre d'un dévouement sans limite en sollicitant les tâches les plus difficiles et en les accomplissant avec le plus grand courage » et le P. Legrand (Missions africaines), pour « s'être spontanément porté au secours des blessés d'une compagnie voisine très éprouvée sous le feu le plus violent ».

Et la citation se termine par ces lignes : « Par son dévouement, son humilité et l'élévation de son caractère, est l'objet de l'admiration de tous. »

En présence des restes sanglants de leurs camarades fauchés par la mitraille les religieux éprouvent autant de pitié respectueuse qu'ils éprouvent de compassion en face des blessés.

L'un, le F. Mariste Guyot, ne peut pas se résigner

à laisser sur le terrain, où il est tombé, le 14 février 1916, son capitaine mortellement blessé. Cet officier gît à quelques mètres seulement de l'ennemi. Essayer de ramper jusqu'à lui, c'est se vouer à une mort à peu près certaine. N'importe, le F. Guyot va sans hésiter le relever et il réussit à le ramener au prix des plus grandes difficultés. L'autre, le F. Desmurger, Mariste comme Guyot, malgré un feu intense ramène, le 4 novembre 1915, dans nos lignes sept cadavres pour les inhumer, après les avoir identifiés[1]. Celui-ci, le P. Ménard, des Missions Etrangères, qui, d'après sa citation, est « toujours dévoué, toujours prêt, au premier signal, à aller de jour et de nuit chercher les blessés dans la tranchée » se distingue en outre par le zèle qu'il déploie « en recherchant, malgré le danger, nos soldats sans sépulture, ou en enterrant les cadavres allemands dont la présence à proximité des tranchées pourrait être un danger pour la santé de nos hommes. Et il inhume ainsi en quelques jours 13 Français et 17 Allemands »[2]. Celui-là, c'est un Oblat de Marie cette fois, le P. Prioux « bien qu'ayant été relevé de son service va, sous un violent bombardement en première ligne, le 6 mai 1915, au bois de Chauffour pour y rechercher trois camarades tués par des obus allemands. Il les rapporte, attachés sur son dos, par les tranchées inondées, sur une distance de 2 kilomètres en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ». Et, de nouveau, comme un refrain émouvant revient le

1. Frères Maristes : 680 mobilisés, 94 tués, 1 croix de la Légion d'honneur, 7 médailles militaires, 81 croix de guerre et 103 citations à l'Ordre.

2. Sur 325 mobilisés, qui étaient accourus de tous les points du monde pour ainsi dire, les Pères des Missions étrangères eurent 45 de leurs membres tués au feu. Trois furent décorés de la Légion d'honneur, 4 médaillés militaires, 82 obtinrent la croix de guerre, avec 135 citations.

magnifique témoignage : « N'a cessé depuis le début de la campagne de donner l'exemple de l'abnégation et du dévouement avec la plus grande simplicité ».

Tant de dévouement se devait payer par bien du sang. Et en effet les religieux infirmiers ou brancardiers tombèrent souvent à côté de ceux qu'ils allaient secourir et relever. C'est en plein champ de bataille, comme le témoignent leurs citations que furent blessés, quelques-uns mortellement, le P. Roudant (Oblat), le P. Clément (Rédemptoriste), « brancardier d'une vertu rare », le P. Boucher (Capucin), « deux fois atteint à la tête, le 7 juillet 1915, en pansant sous les rafales des blessés non transportables », le P. Bouchard (des Pères du Saint-Esprit), « blessé au moment où il administrait un blessé mourant, sous un feu violent », le F. Arcone Vialle (Assomptionniste) « tombé mortellement frappé en cherchant à dégager au cours d'un bombardement violent un camarade pris par un éboulement ».

Ainsi frappés eux-mêmes bien des religieux s'oublient et, tout sanglants, ils continuent leur office d'infirmiers auprès des blessés.

Le P. Zoé d'Albert, des Frères de Saint-Vincent de Paul, que sa citation à l'Ordre de l'armée qualifie « d'infirmier d'une haute tenue morale prêchant de parole et d'exemple... » pansait à 50 mètres de l'ennemi, le 25 juin 1915, des camarades blessés. Survient un projectile qui lui fait une large blessure à la poitrine. Loin de se retirer du champ de bataille, il y reste, il continue sa mission et il demande comme une faveur de ne pas quitter le bataillon.

Après avoir « donné dans les tranchées le plus bel exemple d'intrépidité, de courage, et de dévouement, en secourant les blessés sur un terrain battu par un feu violent d'artillerie », le P. Bezauge, Franciscain,

ancien Maître des novices, tombe « atteint de trois blessures. Ses vêtements couvert de poussière et de sang, il se relève et il prodigue ses soins aux blessés pendant plusieurs heures encore ; il assure leur évacuation sur le poste de secours et il ne rejoint ce poste lui-même qu'au moment où sa mission est terminée ».

Quelques semaines après, sur le lit d'hôpital où, à jamais écrasé par la fatigue, il gisait le cœur exsangue et le visage livide des lividités dont on ne revient pas, l'ancien Père Maître des novices, proscrit par la loi Waldeck-Rousseau était décoré. Et, aux applaudissements des blessés de son hôpital sympathiquement massés autour de lui, les officiers saluaient du sabre l'humble caporal-infirmier moribond, sur la poitrine haletante duquel on venait d'épingler, avec la Croix de guerre, la Médaille militaire, preuve de son dévouement sur le champ de bataille et de sa vaillance au feu.

Sur le champ de bataille et au moment où il secourait les blessés, tomba aussi pour toujours, après tant d'autres infirmiers comme lui, le P. Cobigo, Eudiste. Simple caporal-infirmier au 170e d'infanterie, il fut cité trois fois à l'Ordre de l'armée. On l'y dépeint « restant toujours en première ligne, se tenant aux postes les plus dangereux et réclamant comme lui étant dues les missions les plus périlleuses. D'un dévouement et d'un courage faisant l'admiration de tous... et d'un admirable mépris de la mort, qui enthousiasmait les combattants »[1].

C'est, à peu près dans les mêmes termes, l'éloge touchant que nous trouvons dans la citation d'un

1. 128 mobilisés, 22 morts, 1 croix de la Légion d'honneur, 2 médailles militaires, 37 croix de guerre et 69 citations, telle fut la part des Pères Eudistes dans la grande guerre.

autre brancardier, le P. Guilloux, des Prêtres de Betharan frappé mortellement lui aussi, le 27 septembre 1915, sur la ligne de feu, où il portait secours aux blessés : « Prêtre-brancardier d'une modestie qui n'avait d'égale que son sang-froid et son courage admirable. Toujours en toute première ligne, aux tranchées comme au combat, il avait fait l'admiration de tous ».

Parmi ces religieux infirmiers ou brancardiers, beaucoup n'avaient pas reçu le sacerdoce, soit qu'ils fussent encore étudiants, soit qu'ils fussent de simples convers, d'humbles frères lais.

Les religieux aumôniers au contraire, — aumôniers titulaires ou aumôniers volontaires — étaient tous prêtres naturellement, et dans leurs rang tous les Ordres, toutes les Congrégations se trouvaient représentés.

De quelque habit du reste qu'il fût revêtu, froc ou soutane, le Père aumônier, on l'apercevait partout. On le rencontrait, coiffé de la bourguignotte d'acier bleuté, crotté jusqu'aux genoux, soutane boueuse relevée, dans les bois les plus marmités, dans ces cadavres de villages dont il ne restait plus debout, au milieu d'innombrables monceaux de décombres, que quelques pans de murs calcinés, aux postes de secours les plus exposés. On l'avait suivi, la nuit, conduisant au cimetière les restes des camarades tués dans la journée, blessé parfois lui-même et ne pouvant marcher qu'appuyé sur un baton. On avait assisté à sa messe dans des églises aux trois quarts détruites et visitées encore par des obus, ou dans les tranchées, à 100 mètres, à 50 mètres seulement peut-être des Allemands.

Que de fois, dans le crépuscule blafard du matin,

en plein midi, ou dans les reflets rougeoyants du jour tombant, ne l'avait-on pas vu donner la communion, administrer l'extrême-onction, sous le sifflement des éclats d'acier, dans des granges incendiées, dans les fossés de la route, au pied de quelque arbre du chemin, dans des trous d'obus, où il fallait se courber pour échapper aux balles, tant elles en rasaient de près les rebords ! On l'avait aperçu dans les tranchées, confessant derrière un gabion, derrière un pare-éclat, baptisant à la hâte un soldat avec la « pauvre eau de son bidon », à défaut, avec celle dont la tranchée était pleine, ou encore avec l'eau qui filtrait du plafond de l'abri où l'on se trouvait [1]. On l'y avait croisé plus d'une fois, rapportant quelque blessé sur ses épaules. Qui ne l'y avait retrouvé, dans ces tranchées, alors que, immobiles, sachant qu'à chaque instant une balle sournoise pouvait vous livrer à la mort, on restait des heures entières sous la pluie des obus et des grenades à main, qui éclataient dans l'étroite et longue fosse? « Moments d'attente pleins d'angoisse », où l'on pouvait vérifier avec certitude si l'on avait ou non le cœur bien accroché, « attente du signal qui allait précipiter des flots d'hommes vers la victoire ou vers la mort » [2].

1. De quelques lettres : « Je confessai derrière un gabion qui nous abritait des balles » (P. Goudareau). « Je baptisai ce petit gars dans la tranchée avec la pauvre eau de son bidon » (P. Soury-Lavergne, S. J. tué à l'ennemi). « Je le baptisai dans le réduit blindé, au moyen de quelques gouttes d'eau, filtrant du plafond de l'abri et recueillies dans un quart » (P. Yves Gauthier, S. J. tué à l'ennemi). « Je le baptisai, en plein bombardement et, tout confiant, il se remit à sa mitrailleuse. Le lendemain, deux baptêmes encore dont un officier et cinq premières communions, toujours à la tranchée » (P. Lenoir S. J., tué à l'ennemi). « A minuit, au moment de la contre-attaque, un jeune et beau garçon me demande le baptême. Pas moyen de trouver une goutte d'eau, alors que dans d'autres tranchées, on en a jusqu'aux genoux » (P. Lenoir).

2. Maurice d'Hartroy. *Au front*, p. 185. Perrin, Paris, 1916.

« Pendant que l'artillerie arrosait les tranchées adverses, je passai, moi, dans nos tranchées à nous, causant, interpellant, et surtout

Enfin, l'heure de l'attaque venue, on l'avait vu bondir sur le parapet et s'élancer des premiers « sur la ligne des officiers »; ou, debout sous la mortelle volée de plomb, attendre pour partir à son tour d'avoir donné au passage l'absolution générale à chacune des vagues bleues qui déferlaient successivement vers l'ennemi ; mais, dans l'un et l'autre cas, on l'avait vu remplir son ministère de consolation, secourir, administrer les blessés, sous l'éventail meurtrier des balles de mitrailleuses ou sous l'avalanche homicide des obus.

Aussi, généralement, le Père Aumônier était-il très bien vu des hommes et leur affectueuse reconnaissance ne se manifestait pas seulement par des paroles, elle se manifestait parfois aussi par de petits cadeaux, cadeaux dont quelques-uns n'avaient certainement rien de banal. Tel, par exemple, ce beau fusil boche, avec sa baïonnette au canon, qu'un soldat offrit un jour au P. Goupil S, J., en souvenir de sa première communion faite un mois auparavant. Pour une image de première communion originale, n'en était-ce pas une, et bien digne d'un poilu !

La joie que les blessés éprouvaient quand l'aumônier arrivait, prouvait bien, elle aussi, l'affection qu'ils lui portaient?

« Le magnifique château de Carlepont, écrit un aumônier, domine son parc labouré d'obus. Le perron s'encombre d'arbres brisées, d'effets déchirés et

donnant des absolutions générales. Ah ! elles étaient bien reçues, je vous assure ! Tout était prêt. Les baïonnettes aux fusils bleuâtres, les petites échelles au parapet, et les hommes très graves. Oui, très graves. Il y en avait qui pleuraient. Mais on sentait dans leurs sourcils serrés une telle volonté qu'on devinait ce qui allait se passer et qui s'est passé en effet. J'étais écrasé de respect et d'émotion, devant ces cœurs qui sentaient si fort et qui allaient agir si bien. Tenez, j'aurais voulu tous les embrasser » (P. Cascua, S. J. tué à l'ennemi, lett. du 5 mai 1915).

sanglants, de pailles, de matelas souillés. Quand je parais au vestibule, c'est un cri de délivrance qui jaillit : « Monsieur l'aumônier ! oh ! quel bonheur ! » Ils sont là deux ou trois cents, dans les salons et les bureaux, dans les escaliers et les chambres, dans les corridors et les antichambres.... Ils sont soignés avec le plus grand dévouement par quatre médecins et dix infirmiers français. L'aumônier ne leur apporte ni vin, ni pain, ni lit ; et cependant tous ont senti le réconfort de sa présence... Les pauvres enfants sont radieux, comme si le salut entrait avec moi. J'écoute, je console, j'absous »[1].

Le même aumônier rapporte un autre fait qui montre également, avec quelle impatiente ardeur l'aumônier était attendu par le blessé, avec quelle joie il était reçu !

« Des officiers allemands me font dire qu'il y a dans la campagne un blessé français abandonné. En effet, dans ces betteraves où l'on s'est battu hier, je trouve un corps étendu, un caporal du 115e, il a la tête toute noire de sang, le haut de la figure est fracassé, il ne voit rien. Je m'agenouille : « Eh ! bien, mon petit, nous voilà. — Qui? — L'aumônier du 115e, mon petit, c'est nous. — Ah, monsieur l'Aumônier, quelle joie ! c'est vous ? » Il me prend les mains et, doucement, d'une voix qui coule entre des lèvres immobiles : « Oh ! que je suis heureux ! Enfin ! toute la nuit, dans les betteraves, sous la pluie, j'ai dit mon chapelet ; toute la nuit, pour que

1. Parfois le soir, quand l'aumônier était loin de toute église et n'avait pour prendre quelques heures de repos qu'un peu de paille dans une grange ou dans une maison éventrée par les obus, il arrivait qu'il déposait à côté de lui les Saintes Espèces, après les avoir respectueusement enfermées dans son sac ou dans sa musette. Et alors le Dieu de Bethléem retrouvait la même pauvre couche qu'à son premier jour.

vous veniez ! Oh ! comme je suis heureux ! » Je l'embrasse : « Eh bien ! mon petit, la sainte Vierge m'amène. Tu vois. Nous allons te rapporter ». Le plus doucement possible, on le soulève. Il a une cuisse brisée. C'est hier, à sept heures du matin qu'il est tombé, puis il est resté là tout le jour. Vers quatre heures, les Allemands sont venus sur lui, l'ont retourné ; il a montré sa cuisse brisée et, à bout portant, ils lui ont tiré deux balles dans la tête ; une lui a arraché les deux yeux. Et il est resté là toute la nuit à dire son chapelet et à m'attendre !

« Quand il est installé sur un matelas, un peu lavé du sang qui l'encroûte, je l'absous et, dès lors, il ne cesse de me redire : « Je suis au paradis ! je suis si bien ici ! » Pas une plainte, pas un mot de douleur, toujours le remerciement et la joie comme d'une extase. Il ne voit plus rien de la terre et c'est toujours la nuit pour ce pauvre petit sans yeux. Mais le ciel est là devant lui.

« Il a bu un peu, il est étendu et ne bouge pas »[1].

Mais la meilleure preuve, la preuve la plus indéniable que les hommes pussent donner de leur affectueux attachement au Père Aumônier, c'était leur docilité à recevoir ses enseignements et à suivre ses conseils. Cette preuve ne fit pas plus défaut que les autres. On va en juger. Et une seule lettre y pourra suffire, si l'on veut bien se souvenir qu'il serait facile d'en citer cent autres aussi probantes, si c'était nécessaire. Malheureusement, pour intéressant que ce fût, ce serait beaucoup trop long.

Cette lettre porte la date du 7 avril 1915. Elle est du P. Louis Lenoir, jésuite, aumônier au 4e colonial,

1. *Impressions de guerre. Etudes,* 5-20 décembre 1914, pp. 292-293.

chevalier de la Légion d'honneur, tué, comme je l'ai dit plus haut, dans l'exercice de son ministère, devant Monastir.

« Chez ces pauvres coloniaux, il y a bien des âmes abandonnées. Beaucoup n'ont pas la moindre notion d'une vie future. Parmi les jeunes recrues, façonnées par l'école sans Dieu, la plupart, devant mon crucifix, sont incapables de se dire ce qu'il représente :... « Probablement quelqu'un qui avait fait « beaucoup de mal, me répondit l'un d'eux ». En revanche, le travail de la grâce dans ces âmes, quand elles se laissent faire, est merveilleux. Plantes sauvages qui, une fois transplantées dans les jardins du bon Dieu, y croissent et y fleurissent de façon exquise.

« Hier encore, j'enterrais un de ces enfants que la Sainte Communion, reçue aussi fréquemment que le permettaient les tranchées, avait transformé et sanctifié en quelques semaines. Quand il fut frappé, mutilé dans tout le corps par un obus, il demanda aussitôt Notre-Seigneur. Mais un énorme éclat avait pénétré l'abdomen et le faisait vomir sans cesse. Impossible de lui donner la Sainte Hostie. Ce fut sa grande souffrance et il mourut peu après, en parlant du ciel.

« De même, il y a quelque temps, je n'ai pas pu donner Notre-Seigneur à un petit caporal qui avait tout le bas de la figure, depuis les yeux, emporté par un obus. Quand j'arrivai près de lui, dans le bois où il venait de tomber, il eut encore le courage de tirer son carnet et de griffonner dessus, en lettres sanglantes, ses dernières volontés. Il me chargea ainsi d'écrire à sa mère, à sa fiancée, à son curé. Je lui donnai l'absolution et l'extrême-onction : il ne pensait plus qu'au ciel. Quand les brancardiers

arrivèrent, il reprit son crayon : « Je suis perdu, « emmenez tous les autres avant moi ; mais après, s'il « vous reste du temps, souvenez-vous que je suis « ici ».

« Et ce petit Léon, tombé dans le dernier assaut : orphelin de dix-sept ans, il s'était attaché comme un frère à un autre orphelin de dix-sept ans aussi, le petit Jean. Ensemble ils avaient, en attendant le signal, récité l'acte de contrition et le chapelet. Je leur avais renouvelé l'absolution, mais je savais combien leurs deux âmes étaient pures et prêtes à partir pour le ciel.

« On donne le signal, ils sortent de la tranchée, font quelques pas, Léon tombe frappé au cœur : « Jean, embrasse-moi... Mon Dieu !... Maman !... « Jean, tâche de venir me rejoindre là-haut... » Et ce fut tout ; le bonheur commençait pour lui. Ce brave petit était une conquête de la communion quotidienne, ou du moins aussi fréquente que le permettaient les tranchées.

« Combien se sont ainsi transformés du tout au tout au contact du corps de Notre-Seigneur !

« Un engagé vient un jour tomber dans mes bras, en sanglotant : « Mon Père, c'est plus fort que moi, « j'ai peur ! » En quelques communions, il était tout autre et je le vois encore accourant, plein de gaieté : « Mon Père, devinez ce qu'a fait en moi « Notre-Seigneur ; je n'ai plus peur du tout. » Il s'est battu et est mort comme l'un des plus braves.

« A Massiges, l'un des baptêmes que j'ai faits, — car il y en a eu beaucoup à faire dans ce corps colonial — eut lieu en plein bombardement. Les marmites tombaient tout autour de nous et nous couvraient de terre. Le pauvre catéchumène tremblait de tous ses membres. Après le baptême, je lui don-

naï aussitôt la Sainte Eucharistie : changement complet, il cessa de trembler et, tranquille, gai, riant, reprit son poste de mitrailleur.

« Ici, à Beauséjour, nous venons de vivre des jours affreux (car depuis le 7, j'ai dû interrompre et reprendre cette lettre bien des fois). La tuerie s'est terminée par un splendide assaut du 4e colonial, notre régiment. Depuis le début de la campagne, je n'ai rien vu encore d'aussi beau, d'aussi bien mené, d'aussi tranquillement héroïque de la part de tous. Or, la plupart de ceux qui donnaient l'assaut avaient d'abord reçu la Sainte Communion et beaucoup m'ont dit depuis : « Jamais je n'avais donné l'assaut « avec autant de courage, parce que j'avais reçu le « bon Dieu et qu'avec Lui je me sentais plus fort « que tout ». L'un des officiers qui les conduisait, et qui y trouva la mort, me criait en s'élançant : « Monsieur l'aumônier, nous sommes à la fête ! »

« La plus merveilleuse conquête de la Sainte Eucharistie dans notre division est celle d'un petit israélite, tué à Massiges à la fin de décembre. Il s'était converti un mois avant, et depuis lors, ne cessait de réclamer la Communion. Toutes les fois que je le rencontrais aux tranchées, il me disait : « Donne-moi la petite hostie qui me donne tant de force ». Je la lui donnais, car je porte toujours le Saint-Sacrement sur moi, et, avec Notre-Seigneur, il partait intrépide en patrouille. Tous les soirs, il demandait à aller jeter des grenades dans les tranchées allemandes. Son capitaine me disait : « Depuis son baptême, il est épatant ! »

« Parmi les innombrables premières communions faites ici, j'ai eu le bonheur de compter celle d'un suicidé de dix-huit ans. Elève de l'école laïque, ce pauvre enfant n'avait pas la moindre notion de Dieu

et de la vie future, il avait tout préparé et exécuté dans le plus grand calme, sûr que tout serait fini avec la mort. Le bon Dieu permit qu'il ne mourût pas sur le coup et pût faire sa première et dernière communion sur un brancard. Il rayonnait de joie et mourut en prédestiné. De même plusieurs condamnés à mort, qui firent en prison leur première et dernière communion. Il y a quatre jours, première communion d'un acrobate qui, maintenant, derrière son créneau, apprend ses prières avec une ferveur exemplaire. Avant-hier première communion d'une nouvelle recrue, qui sort d'une maison de correction. Ce petit en se relevant de sa communion, m'embrassa en me disant : « Je ferai mon devoir tant que je pourrai ». Pour réparer le mal qu'il avait fait, il entreprit de sauver l'âme de ses camarades ; il y a travaillé ces deux jours, avec une ferveur digne des premiers chrétiens. Hier soir, triste, mais pas découragé du tout : « J'ai dit à un camarade de se confesser, il s'est foutu à rire ! » Ce matin il m'en amène un autre : « Tenez, en voilà un ». Et c'était un gros poisson. Je félicite et remercie mon petit apôtre. Il me répond : « Je vous les amènerai tous ».

« Vous voyez qu'il y a encore de la générosité dans nos pauvres marsouins. L'un d'eux (ordonnance d'un capitaine, qui fait enlever le crucifix partout où il le rencontre, parce que « les crucifix attirent les marmites »), s'échappe presque tous les matins et se glisse furtivement jusqu'à moi pour recevoir en cachette la Sainte Communion, qui est toute sa force. — J'aime mieux la croyance d'un vieux caporal, ancien déporté au bagne, une fripouille numéro un il y a six mois encore, et depuis converti par la grâce. Il me montrait l'autre jour dans sa

tranchée, un petit crucifix suspendu par lui et, devant toute l'escouade, faisait sa profession de foi : « Ce crucifix nous a déjà protégés tel et tel jour, il nous suivra partout; près de lui, je suis tranquille ». — Et la générosité de ce petit engagé de dix-sept ans, que de vieux soldats corrompus sollicitent au mal et veulent prendre de force, et qui pour leur échapper, renonce à dormir plusieurs nuits de suite et s'en va tout seul, sous la pluie, dire son chapelet. « Mon Père, me disait-il en larmes chaque « matin, donnez-moi Notre-Seigneur, avec Lui je « résisterai à n'importe qui. »

De même que tous les Ordres, toutes les Congrégations eurent des aumôniers militaires, tous les Ordres, toutes les Congrégations figurèrent par plusieurs de leurs membres à l'Ordre de l'armée.

Parmi les aumôniers qui furent portés sur ces listes glorieuses les Pères Blancs du cardinal Lavigerie eurent les PP. Muller, Burtin, Joyeux, tous trois chevaliers de la Légion d'honneur ; le P. Cadet, aumônier au 291e tué par un obus; le P. Margot-Duclot, tué en secourant un officier blessé. La balle qui le frappa en plein cœur traversa les Saintes Espèces qu'il portait sur la poitrine dans une custode, et cette custode fut transpercée elle-même de part en part. Un jeune séminariste, qui suivait le vaillant religieux, prit d'une main tremblante les parcelles sacrées, déchirées et teintes du sang de celui qui les portait, et s'en communia en plein feu.

A l'Ordre de l'armée figurèrent aussi comme aumôniers les PP. Delattre et Dabescat, Assomptionnistes, chevaliers de la Légion d'honneur l'un et l'autre ; le P. Guihéneuf, des Religieux du Bienheureux de Montfort; le P. Nouais, Rédemptoriste,

chevalier de la Légion d'honneur; le P. Moillier, des Missions africaines, tué à Verdun ; le P. de Lacroze, Sulpicien, tué le matin de Pâques 1916 ; le P. Compagnon, des Missions Etrangères, grièvement blessé, comme le P. Moreau, Bénédictin, qui reçut la médaille militaire, et les PP. Bunel, Jouanneaux, et Henri Trilles, chevaliers de la Légion d'honneur, des Pères du Saint-Esprit. Ce dernier est signalé comme étant « sorti des lignes françaises pendant sept nuits au risque de sa vie pour relever et ramener des blessés restés sur le terrain du combat ».

Les Pères Oblats, de Marie furent inscrits eux aussi à l'Ordre de l'armée en la personne du P. Majorel, du P. Vasseur, grièvement blessé, et du P. Déléglise, aumônier au 13e bataillon de chasseurs, dont la citation mérite d'être rapportée ici. « D'un dévouement absolu, exerçant ses fonctions avec un tact et une intelligence au-dessus de tout éloge, apprenant à ses hommes le plus profond mépris de la mort et montrant une indifférence complète du danger, a suivi la colonne à l'assaut du 14 juin 1915, donnant à tous le meilleur réconfort. Frappé à son tour en portant un blessé sur ses épaules, s'est relevé pour continuer sa marche avec son glorieux fardeau et a été tué presque aussitôt par une balle au front. »

Toutes ces mentions à l'Ordre sont fort courtes, mais leur laconisme couvre des actes d'une beauté magnifique, parfois même d'une tragique splendeur.

Le P. Barbet, Lazariste, est porté par exemple à l'Ordre du jour en ces termes : « A été grièvement blessé près de Compiègne ; ses deux chefs tués a, tenant son crucifix en mains, entraîné sa section sur le champ de bataille ».

Très beau, mais très simple, n'est-ce pas? Et bien,

voyons ce qu'il peut se cacher d'héroïsme sous trois lignes. C'est un témoin de la scène, qui va nous le dévoiler.

« Son nom ? Il s'appelle Paul Barbet. Pour ceux qui le connaissent, c'est le vieux caporal brancardier volontaire de la brigade du Maroc, pour d'autres, un peu mieux renseignés, c'est le curé du 4e zouaves. Les uns le nomment « Monsieur l'abbé », les officiers l'appellent « Monsieur Barbet ».

« Infatigable malgré ses quarante-deux ans, sans peur sous la mitraille, il allait ramasser les blessés et les transporter en lieu sûr. Pas un ne pouvait rivaliser en dévouement et en courage avec lui. Là où çà chauffait, on le voyait accourir aussitôt. Que de blessés lui doivent la vie ! Que de morts aussi lui doivent de reposer en terre bénite.

« Hélas ! nous ne le reverrons plus de sitôt sur la route et dans les tranchées, avec son costume moitié zouave, moitié biffin, ses insignes de brancardier au bras, sa musette de pansement au côté, son bâton à la main, les jambes protégées jusqu'aux genoux par de belles bottes toutes neuves, cadeau d'un ami, le visage encadré par un passe-montagne de laine noire que des mains dévotes avaient tricoté entre deux rosaires.

« Nous ne reverrons plus cette pâle figure d'ascète, où brillaient deux yeux vifs et francs comme sa belle âme de saint. Les balles allemandes l'ont frappé, lui aussi, et il est tombé en héros.

« C'était le jour de Noël. Il y avait une furieuse attaque au bois de X... Le P. Barbet était là, mandé par téléphone. A un moment donné, quinze hommes partent à l'assaut d'une tranchée allemande. Mais la mitraille fait rage et, sous la pluie de fer et de plomb, la demi-section est fauchée comme du blé

mûr. Une autre attend en réserve. Un lieutenant commande : « En avant à la baïonnette ! »

« Il s'élance. Mais il est seul. Les hommes se regardent. C'est la mort qui les attend. Ils voient les camarades qui les ont précédés, jonchant le sol. Déjà le lieutenant a disparu. Cependant l'ordre est formel : vaincre ou mourir. Il faut prendre la tranchée, coûte que coûte.

« Le P. Barbet, voyant l'hésitation de la troupe, s'écrie : « Allons, mes enfants, du courage ». Sa parole reste sans écho. Ces soldats français, des braves pourtant, et qui en ont vu d'autres, hésitent devant la mort qui pleut en une averse folle sur les têtes, dès qu'elles se montrent au dehors.

« Allons, mes enfants, crie de nouveau le vieux brancardier, il faut prendre la tranchée aux Allemands. Je vais avec vous : en avant, suivez-moi. »

« Saisissant son crucifix, et sans armes (il n'en voulait jamais porter), il s'élance le premier. Les hommes le suivent et chassent l'ennemi de son repaire. Mais, écrasés par le nombre, ils doivent bientôt regagner leur abri. Le Père n'était plus avec eux, il gisait tout sanglant sur le sol. Ils l'aperçoivent entre eux et les Allemands. Un vieil Alsacien de cinquante ans se dévoue pour l'aller chercher. Il lance au blessé une corde, faite de trois ceintures mises bout à bout. Le Père la saisit et se traîne péniblement jusqu'à son sauveur.

« Cependant, le médecin-chef et l'aumônier divisionnaire accourent et font transporter le blessé à l'ambulance. J'y cours aussitôt. Le bon Père est vivant, mais son état laisse peu d'espoir au major. « Il ne pas-
« sera pas la nuit, dit-il tristement. La cuisse droite
« est fracassée par un obus, la main est atteinte en
« deux endroits, une balle a traversé la poitrine. »

« Le Père me reconnaît. « Priez pour mon âme, « dit-il doucement, je suis content de vous voir. »

« Nous avons fait dire une messe pour lui hier. Nous ne le reverrons probablement plus dans les tranchées. C'était notre grand ami et notre soutien dans les épreuves. Si vous saviez combien nous l'aimions et combien il nous aimait, lui aussi ! »

Malgré ces sombres pronostics, le P. Barbet finit par se remettre. Le 2 janvier 1916, il reçut à Compiègne la médaille militaire. Il rejoignit ses zouaves, remplit à la 37e division les fonctions d'aumônier adjoint et fut de nouveau grièvement blessé en octobre 1916 sous Verdun ; mais il guérit encore et, cette fois, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le P. Py est franciscain. Il compte de plus en qualité de brancardier-aumônier au « Régiment du Diable », qui, comme tel, pensera-t-on peut-être, ne devrait pas avoir besoin d'aumônier. Et cependant, non seulement il compte un aumônier dans son effectif, mais il a de plus un aumônier d'honneur, qui, s'il vous plaît, porte la pourpre, car c'est le cardinal-archevêque de Reims en personne. Il faut dire que le 152e régiment de ligne n'est « Régiment du Diable » que pour les Allemands et, s'ils l'ont ainsi baptisé, on peut croire que la sympathie n'y est pour rien.

Dans l'armée française, le 152e, régiment du Diable ou non, est surtout connu par sa légendaire bravoure, bravoure qui lui a valu l'honneur de recevoir le premier, en même temps cependant que la Légion étrangère, la fourragère jaune et vert aux couleurs de la médaille militaire, le 14 juillet 1917, à la Fête des Drapeaux.

Au milieu de ces braves, le P. Py n'est pas du

tout déplacé. Il lui est même arrivé une aventure qui l'a singulièrement mis en relief parmi eux et qu'avec son fort accent de la Catalogne française, ce pétulant compatriote de Joffre raconte avec une joviale simplicité. C'est lui en effet, qui dans l'affaire d'Hurtebise, en juillet 1917, pendant qu'à son habitude le 152e fonçait de l'avant, descendit seul dans la caverne du Dragon. Il y allait à la recherche des blessés. Il y trouva 300 Boches, ce qui était tout de même assez différent. Le crucifix passé dans sa cordelière, le P. Py n'avait en main que sa petite lampe électrique de poche : en fait d'armes, cela n'allait pas loin. Mais au Brésil, où il était missionnaire avant la guerre, il en avait probablement vu bien d'autres, quoique pas du même genre évidemment. Aussi ne se déconcerta-t-il pas pour si peu. Et, un lieutenant parlant français s'étant avancé, il se mit à lui expliquer avec une magnifique assurance que nos troupes avaient dépassé la position, que lui et ses hommes étaient cernés par conséquent et que le plus sage était dès lors de se rendre et de se laisser diriger vers l'arrière où, du reste, on se ferait un vrai plaisir de les accueillir.

La conviction ne se fit pas tout de suite dans l'esprit de son interlocuteur, pas plus du reste que dans l'esprit de ceux qui étaient venus prendre part au colloque ; car ce colloque dura un grand quart d'heure. Mais, au bout de ce temps, le caporal-brancardier Dufour étant descendu à son tour dans la grotte, les 300 Allemands se laissèrent convaincre et, sortant docilement l'un après l'autre de leur souricière, ils se constituèrent prisonniers.

Un autre fils du Poverelo d'Assise le Père Laurent Martin, fut décoré, lors de la terrible offensive allemande du printemps 1918, dans des conditions qui

défrayèrent un moment la chronique et qui valurent au héros de l'aventure les honneurs d'un cliché en première page dans l'*Illustration*.

« C'était le 6 mai 1918, a raconté le Père Laurent, dans une lettre particulière, indiscrètement peut-être, mais dans tous les cas très opportunément publiée[1]. Je venais d'enterrer nos chers morts et je m'apprêtais à remonter au Mont-B., quand le commandant N..., du 3e bataillon, m'invite à déjeuner avec lui. J'accepte, comptant retourner aux premières lignes dans la soirée. Sur les dix heures, arrive, sans s'être fait annoncer, M. le ministre de la Guerre, escorté des généraux Mordacq, Humbert et Mareschal. Le président s'avance vers le commandant N... et les officiers du bataillon réunis pour le déjeuner. Ils causent quelques instants ; puis, son attention ayant été attirée par ma soutane (je me tenais à la gauche du groupe, un peu à l'écart) : — Tiens, dit-il au commandant, vous avez un aumônier ! — Oui, monsieur le Président, et c'est un héros ! — Ah ! qu'a-t-il donc fait ? Racontez-moi çà. »

« Alors chacun de dire son mot à l'éloge du pauvre aumônier, vraiment dans ses petits souliers... Les généraux renchérissent sur le commandant. « Mais, si c'est comme ça, je vais le décorer... Il ne faut pas attendre davantage ! »

« Et le président du Conseil s'en vient vers moi. Tout rondement il me prend la main, me regarde bien en face, et dit : — Eh bien, monsieur l'Aumônier, qu'est-ce que vous avez fait ? — Monsieur le Président, j'ai fait comme tous les poilus : mon devoir simplement. — Oh ! non, vous avez fait davantage, et je vais vous donner la Croix. — A ce

1. *Sem. relig. de la Rochelle*, 6 juillet 1918. Le 1er octobre 1915, les Pères Capucins avaient déjà 302 mobilisés.

compte-là, monsieur le Président, permettez-moi de vous dire que chez nous, officiers et soldats, je les vois à l'œuvre, méritent tous la Croix! — C'est entendu, mais comme je ne peux la donner à tous, je veux vous la donner à vous qui l'avez bien gagnée... Où étiez-vous avant la guerre? — A Carcassonne? — Que faisiez-vous? — J'étais capucin. — Ah, vous êtes capucin?... » Et il m'épingla la croix sur la poitrine, en disant : — « Monsieur l'Aumônier, je ne suis pas capucin, mais c'est bon quand même... — Oui, monsieur le Président, puisque c'est une Croix... — Et que c'est la France qui vous la donne.

« Au nom de M. le Président de la République, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. Et maintenant, monsieur l'Aumônier, permettez-moi de vous embrasser! »

Et le vieux Tigre mit sur les joues hâlées du capucin deux baisers qui y claquèrent si fort qu'on vit bien que c'était de tout cœur qu'il les donnait!

La bure de Saint-François se distingua bien d'autres fois devant l'ennemi. Si souvent elle avait paru sur les champs de bataille de la chrétienté dans les siècles précédents, et si souvent elle s'y était fait remarquer! Tandis que les Pères Franciscains Kœler et Philippe, aumôniers aux troupes marocaines, méritaient qu'on y épinglât le ruban rouge et le Père Dapzol la croix de guerre « pour l'exquise belle humeur avec laquelle il stimulait le moral de tous dans les tranchées avancées, les jours de combat », plusieurs Pères Capucins aumôniers l'empourpraient de leur sang, joyeusement versé sous le treillis des balles pour le pays.

Le premier d'entre eux qui tomba, le Père Blaise

Baraquy, s'était engagé à quarante et un ans, comme simple soldat dans un régiment de Basques et de Landais où il n'y avait pas d'aumônier, à seule fin qu'il s'y trouvât un prêtre à l'heure du danger. Dirigé à sa demande sur les tranchées, en novembre 1914, il y était frappé trois ou quatre jours après par un éclat d'obus, qui lui ouvrait la poitrine et il expirait en murmurant : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur et ma vie ».

Le second, le Père Edouard Laffitte, était un ancien missionnaire dans l'Amérique du Nord. Aumônier de zouaves à la 37e division, il fut trois fois porté à l'Ordre de l'armée, qui relate « son attitude exemplaire, son énergie et son patriotisme », « son dévouement et son abnégation au-dessus de tout éloge... son complet mépris du danger... et sa crânerie exceptionnelle ». — Comme il l'avait déjà fait, le 6 juin 1915, à l'assaut du saillant de Quennevières, il « entraînait les hommes par son ardeur », durant l'offensive de Champagne, quand, une contre-attaque s'étant produite, il fut « tué en absolvant des blessés ».

Non moins belle fut la mort du Père Albert Gaillot, sur l'Yser. Le Père Gaillot, encore un proscrit revenu du nord de l'Amérique, encore un aumônier de zouaves (47e division)! Le dernier des aumôniers volontaires recommandés au ministre par Albert de Mun, la veille même de sa mort si brusque, l'intrépide Capucin fut pourvu d'une nomination officielle dès le lendemain même par M. Millerand, noblement jaloux de rendre ainsi un dernier et délicat hommage à la mémoire de son glorieux collègue. Il partit. Aumônier titulaire au 33e corps en premier lieu, il y fut cité à l'Ordre pour sa belle conduite dans les tranchées de Roclincourt et d'Ecurie. Puis, ayant

demandé un poste plus rapproché du front, il fut dirigé sur l'Yser. Il s'y trouvait, le 22 avril 1915, en première ligne, quand un nuage d'un vert jaunâtre sale s'élève au ras de terre et roule vers nous. Ce sont les Allemands, qui pour la première fois attaquent en lançant devant eux des gaz asphyxiants. Aussitôt, le Père Gaillot court avertir le colonel Mordacq, commandant la brigade et aujourd'hui général et chef de cabinet de M. Clemenceau. Puis, ce devoir accompli, il repart sans perdre une minute ; il se précipite au plus fort du combat pour y relever, y consoler et y absoudre ceux de ses zouaves qui ont été blessés. Et c'est au milieu d'eux qu'à son tour il tombe pour rendre son dernier soupir. La journée finie, on retrouva son cadavre aux environs du pont de Bœsinghe. Il avait été tué à cent mètres seulement des lignes allemandes.

IV

Les religieux dans le rang : officiers, sous-officiers, soldats. Quelques belles figures.

Au feu, lorsqu'ils y parurent, non pas en qualité d'aumôniers ou de brancardiers, mais dans le rang et en combattants, les religieux se montrèrent dignes de l'Eglise et de leur pays.

Ils semblaient cependant encore moins faits peut-être que le clergé séculier pour la violence des batailles ; car, plus que le prêtre des paroisses, les religieux vivaient loin du monde, les uns dans une solitude absolue comme les Chartreux et les Trappistes, les autres dans une retraite relative, mais

réelle néanmoins, en leurs cloîtres ou dans leurs couvents.

Et pourtant, simples soldats, gradés ou officiers, ils se montrèrent sans peine à la hauteur du devoir militaire, même lorsque ce devoir les convia aux sacrifices les plus rudes, aux actes les plus héroïques, à la mort, — cette mort sanglante des champs de bataille, à laquelle beaucoup d'entre eux allaient, du reste, comme à une sorte de martyre, le cœur largement, sereinement épanoui.

Mais la sérénité intérieure n'empêche pas toujours la chair de frissonner. Les religieux, comme les autres soldats, en font la triste expérience et, ce frisson, ils l'éprouvent à certaines heures. Ils le confessent sans fausse honte, avec simplicité. Ils ne posent pas en effet pour une impassibilité surhumaine qui, dans l'enfer des batailles, sous le filet fatal des balles, dont l'air semble comme enrésillé, les rendrait étrangers à des impressions presque inévitables. Le courage ne consiste pas d'ailleurs à ne rien ressentir de l'horreur instinctive sous le sursaut de laquelle la vie se cabre en face de la mort. Il consiste à dominer cette horreur et à pousser de l'avant quand même, l'âme ferme et le regard droit. C'est ce que firent, comme tant d'autres du reste, les religieux.

Un tout jeune capucin, le Père Crispin, va au feu pour la première fois. Ce ne sont pas seulement les balles qui sifflent de tous les côtés ; suivant une pittoresque expression de troupiers, « les marmites tombent aussi du ciel par wagons ». Sous cette pluie de fer, les rangs se creusent, les camarades sont jetés à terre ensanglantés. Alors, le jeune religieux se sent pris d'épouvante, Il l'avoue sans respect humain dans une lettre. Mais il se ressaisit. Si bien même que, quatre semaines après, sur la Marne, il se fait bra-

vement tuer. « Mon sacrifice est fait » avait-il écrit. Ce sacrifice, il le consomme comme il l'avait fait.

Un autre capucin, le Père Evangéliste, défile avec sa compagnie par colonne sur quatre, quand un 105, tombant en plein sur sa section, y fait vingt-quatre victimes, dont dix tués. Sergent au 1er bataillon de chasseurs à pied, il n'en est pas à son coup d'essai ; car, précédemment, enterré jusqu'à la ceinture par un obus dans la tranchée, il a du attendre que le bombardement cessât pour qu'on vînt le déterrer. Et, pendant ce temps, il méditait, raconte-t-il, sur la résurrection générale, ce qui prouve, n'est-ce pas ? un joli brin de sang-froid. Mais, cette fois, il éprouve, sans la connaître peut-être, la vérité du mot de notre vieux d'Aubigné : « Dieu ne donne pas le courage, il le prête. » Et le carnage est tel, la boucherie est si effroyable que « le courage lui manquait le lendemain pour aller au feu », c'est le bon religieux qui le confesse ingénuement. Il y va pourtant; et de si grand cœur qu'il se fait crânement tuer à Ypres, en tête de sa section émerveillée de son intrépidité.

A Arras, une demi-section d'infanterie devait aller prendre un poste des plus dangereux. Le sergent qui la commandait, père de plusieurs enfants, pâlit un peu en recevant cet ordre, car il s'agissait d'aller à peu près sûrement à la mort. Alors, un autre sergent s'approche, légèrement pâle, lui aussi : « Tu es père de famille. Moi, je suis prêtre et je ne laisserai ni veuve, ni orphelins après moi. Je ne suis pas de service en ce moment. Eh bien, je vais te remplacer. Çà y est, n'est-ce pas ? Topons, tu acceptes... » Le capitaine de la compagnie consent au remplacement. Le Père Alexis Ménard, des Missions Etrangères, — c'était le nom de ce sergent volontaire, — se confesse à l'aumônier, l'abbé Umbricht, sur la poitrine duquel

brille la rosette de la Légion d'honneur. Et il part à la tête de ses hommes. Quelques heures après, on le rapportait en arrière : une balle allemande l'avait tué net en lui perçant le cœur.

« L'oubli descendra sur nos héroïsmes, comme le corbeau du soir sur les cadavres. Et jamais un poète ne dira le geste des séminaristes de France. Il n'y a pas d'épopée que de la légende. Et notre mort sera trop vraie pour être jamais chantée. Notre âme sera seule au monde à savoir le ravin où notre corps aura roulé »[1]. Lignes bien mélancoliques assurément. Ne craignez rien : cette mélancolie n'empêchera pas le jeune novice dominicain qui les a écrites de mourir avec héroïsme. Et, lui aussi, il tomba face à l'ennemi.

« Il y a des heures d'angoisse inexprimables et l'on se demande à chaque instant, si l'on ne va pas être broyé par les obus... Ah ! la guerre ! quelle chose horrible, indescriptible, qu'on ne peut pas imaginer, si on ne l'a pas vue et vécue ! » Ce cri, c'est le cri de la nature, le cri de l'instinct de la conservation que nous portons tous dans notre cœur. Celui à la plume duquel il échappait un jour, le Père Haidt, Assomptionniste, ne fut pas fauché par la mitraille, mais il se battit si bien que, mis par son colonel à la tête d'un corps franc de volontaires, chargé des missions particulièrement dangereuses, il parvint en quelques mois à l'épaulette. Puis, dans une autre circonstance, ayant enlevé une tranchée dont il tua ou fit prisonniers tous les défenseurs sans exception, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le ruban rouge, vermeil comme le sang frais don

1. Cité par le chanoine Augustin Sicard. « Nos morts, nous-mêmes » *Correspondant*, 10 novembre 1915, p. 388.

si souvent on le paye et qui signale spécialement dans le cœur sur lequel il brille la bravoure militaire, 102 religieux au moins (j'en ai les fiches) le reçurent pendant la guerre, soit comme officiers, soit comme aumôniers. Une centaine d'autres obtinrent la médaille militaire. Quant à la Croix de guerre, elle fut accordée à 1.259 d'entre eux, pour un total, car plusieurs religieux furent cités deux et trois fois à l'ordre, de 1.894 citations.

Voici, suivant le classement que j'ai pu en faire, comment se répartissent un certain nombre de ces distinctions les renseignements me manquent pour la classification du surplus.

Officiers, 40 croix de guerre pour 87 citations; sous-officiers et hommes de troupes, 214 croix et 280 citations ; aumôniers, 53 croix et 103 citations, aumôniers brancardiers, 23 croix et 43 citations, brancardiers et infirmiers, 105 croix et 243 citations.

1.259 croix de guerre, 1.894 citations, quels chiffres éloquents que de pareils chiffres ! Et cependant, si saisissants qu'ils soient en eux-mêmes, ils pâlissent en face des magnifiques actes de bravoure dont ils furent la juste récompense devant l'ennemi[1] !

1. Je cite entre mille autres, les noms de quelques religieux portés à l'Ordre du jour :

Assomptionnistes, Bouillon, Girard-Reydet, Trannoy, Lapène, Bornand. *Bénédictins,* de Commines, Laennens, Deroitte, Girot, Godu. *Pères Blancs,* Rollin, Grison, Maillard, Bringuier, Joyeux, le Doare, *Capucins,* Yvon le Quéau, Roux-Martin, Mulsant, Clovis, Daigout, Depré, Halter, Marcel, Raymond, Michel-Ange, Blaise, Baraquy, Compte, Albert Gaillot, R. de Courcerault, Bertin-Lefebvre. *Dominicains,* Claverie, Bertrand, Audouard, Auciaux, Dhorme, Rabaux. *Pères du Saint-Esprit,* Bouchaud, Le Gallois, Brice, *Eudistes,* Cobigo. *Franciscains,* Bonnet, Boucher, Bezanges, Cloarec, Elvarec, Savary. *Frères des Ecoles chrétiennes,* Arcis, Hilaire, Blanc. *Frères Maristes,* Guyot, Desmurget, Coudert, *Pères Maristes,* Gouy. *Missions Africaines,* Guillemin, Papin, Mollier, Gaudeul, Rozier, Le Corre, Vion, Vert, Cesson, Chazette, Brouze, Boursin, Bounaud, Bouti, Legrand. *Missions Etrangères,* Lury, Ménard, Cotrel, Bonnet, Anger, Astoul, Varengues, Bernat. *Oblats de Marie,* Godot, Prioux, Rou-

Dans une guerre, l'immense majorité des actes de courage, des grands sacrifices, sont accomplis, sans que personne les note et les relève sinon la conscience sur la terre et Dieu au ciel. Pour deux ou trois de ces actes qui sont récompensés ici-bas, des milliers d'autres restent non seulement sans reconnaissance officielle, mais encore complètement inconnus ou à peu près.

C'est la loi commune de toute guerre et ce qui donne à la valeur militaire tout son lustre, s'il est vrai, comme La Rochefoucauld l'a écrit, que « la parfaite valeur est de faire sans témoin ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde ». Ç'a été en particulier la loi de la grande guerre, qui se présente à nous, comme « la bataille des dévoués anonymes, par excellence, la bataille des sacrifiés qui n'ont pas eu d'histoire, mais qui ont arrêté des canons avec des poitrines d'hommes... lutte à la fois indomptable et résignée, acharnée et lente, morne jusqu'à la détresse, exaltée jusqu'au sublime, dans la fange, parmi les trous d'obus, les décombres et les cadavres, les éclatements et les incendies... »[1]

Cette loi fut aussi celle des Religieux soldats.

Cependant un certain nombre de ces faits glorieux émergèrent de l'immense nappe d'oubli, qui en engloutit tant d'autres, les uns pour s'être produits dans des circonstances particulières, les autres pour avoir été mentionnés en quelques lignes à l'Ordre de

daut. Balmès. *Récollets,* Chapdeleine. *Rédemptoristes,* Bernard, Wagenheim, Duval, Clément, Vaillant, Sarrazier, Lefebvre. *Trappistes,* Le Garrec, Forveille, Tourtelier, Herbelin, Catherineau, Berchmans, Carlier, Garnier. *Sacré Cœur d'Issoudun,* Bescout, Bourjade. Ce dernier, un de nos as — 24 victoires — reçut en novembre 1918, de l'aéro-club de Paris la grande médaille d'or pour l'aviation de chasse.

1. P. Bourget. « Raymond Jubert ». *Rev. des Deux Mondes,* 15 juin 1918, p. 737.

l'armée. Se reporter à quelques-uns d'entre eux suffit pour se faire une idée, dans une certaine mesure au moins, du fond de dévouement et de magnifique bravoure d'où ils découlèrent, le moment venu.

Quel splendide officier, par exemple, que le lieutenant Robinel, Frère des Ecoles chrétiennes, chevalier de la Légion d'honneur. On l'a chargé de s'emparer, près d'un bois, d'une position difficile à enlever. Vaillant émule du lieutenant Durand, son frère en religion, qui sera, lui aussi, tué au feu, il part et s'en empare, en faisant prisonniers tous les Allemands qui l'occupent. « Puis, sans perdre une minute, il organise sous la canonnade la lisière du bois qui flanque cette position. Mais ce succès lui a coûté presque tout son monde. Va-t-il se retirer? Non, il envoie simplement un homme rendre compte et il fait dire à son colonel : « Je n'ai plus que sept à huit hommes avec moi. Je demande des ordres. Si je dois rester, je resterai malgré tout ». — « Restez », lui répond son chef; et il reste. Mais, quand on vient à son secours, il gît par terre mortellement blessé[1].

Le capitaine Savatte, des Frères de Ploermel[2], prend la tête de sa compagnie pour la conduire vers une position que le feu de l'ennemi balaie et qu'on lui a donné l'ordre d'occuper. Il s'avance, calme, impassible. Impressionnés par son exemple, ses hommes le suivent comme s'ils étaient sur le terrain de manœuvre. La position est occupée, mais à quel

1. Citation à l'Ordre de l'armée. *Journ. off.*, 27 février 1915.

2. Les Frères de Ploermel eurent 267 religieux mobilisés, dont 30 furent tués au feu. Ils y obtinrent 1 croix de la Légion d'honneur, 6 médailles militaires et 81 citations.

Les Frères du Sacré-Cœur du Puy perdirent de leur côté à l'ennemi 29 des leurs sur 108 mobilisés et ils y recueillirent 23 citations.

prix! Beaucoup d'hommes gisent sur le sol, tués ou blessés. Nul ne récrimine cependant, car le capitaine se trouve au premier rang de ceux qui sont tombés pour ne plus se relever jamais.

Plus heureux, un de ses camarades, le capitaine Catlin, des Pères du Saint-Esprit, échappe aux balles. Cependant, durant une semaine entière, c'est cent fois qu'il a défié la mort. Le 21 juin 1915, il a chargé à la baïonnette avec un tel entrain et un si grand courage, que, d'un seul bond, ses petits chasseurs du 9°, ont enlevé deux lignes de tranchées ennemies, en y capturant hommes, armes et munitions. Alors contre-attaque furieuse, suivie d'autres contre-attaques plus furieuses encore. Pendant deux jours et deux nuits, le capitaine Catlin livre des combats acharnés dans les boyaux, soutenant ses hommes par son calme imperturbable sous le feu. Enfin, le 26, il s'élance et avec ses diables bleus, dans un effort suprême, il enlève les 150 mètres de tranchées où l'ennemi avait réussi à se maintenir[1]. On le décore pour ce beau fait d'armes. Et tous ses chasseurs, qui l'aiment comme un père, d'applaudir!

Le capitaine Catlin ne s'arrête pas en si beau chemin. Dans l'espace d'un an, il moissonne quatre citations. Et l'une d'elles, où on loue « l'intelligence de la guerre » de cet ancien Directeur au Séminaire Français de Rome, Santa-Chiara, se termine par ces mots : « Coutumier des actions d'éclat, avec des résultats heureux »[2]. Enfin, après de nouvelles prouesses, le premier des prêtres qui sont sous les armes, il est promu officier de la Légion d'honneur et bientôt après chef de bataillon pour « l'ascendant exceptionnel qu'il a sur ses chasseurs » et pour

1. *Journ. off.*, 11 août 1915.
2. *Journ. off.*, 2 juillet 1916.

« l'impétuosité avec laquelle il a mené sa compagnie à l'assaut, le 15 septembre 1916 », impétuosité « qui a électrisé toutes les unités qui y prenaient part »[1].

Le P. Messager, Oblat de Marie, n'est qu'un simple caporal. C'est sur sa demande que d'infirmier il a été versé comme combattant dans une compagnie, où, du reste, il continue d'assurer les secours religieux à ses camarades. Un jour d'attaque, il est avec son escouade au poste le plus avancé. Tout à coup des cris sauvages partent des tranchées ennemies, et ses hommes en paraissent saisis et troublés. « Pourquoi avoir peur, leur dit-il alors. Tenez, ai-je donc peur, moi ? » Et, pour les rassurer, il se dresse avec une belle témérité, de toute sa hauteur, sur la tranchée face aux Allemands. C'est là qu'une balle, trouant son front, le renverse. Il retombe dans la tranchée et il expire, en murmurant : « Pour Dieu et pour la France ! Je meurs content ! »

Ancien Saint-Cyrien, le P. Ricard, faisait partie des 51 enfants de Saint-Benoit, qui avaient été mobilisés et dont 10 devaient rester sur le terrain[2]. Il était entré en campagne en qualité de sous-lieutenant. Blessé deux fois, il ne tarde pas à recevoir le second galon. Il commandait sa compagnie, lorsqu'il reçut l'ordre d'attaquer une tranchée de seconde ligne redoutablement fortifiée par un réseau de fils de fer de plus de 30 mètres de profondeur. Il s'élance, et il est frappé d'une balle. Il se fait panser sur le terrain et il reprend la lutte. Seconde balle, second pansement sommaire, seconde marche en avant. C'est alors qu'une troisième balle achève l'œuvre des deux premières et le renverse mourant sur le sol.

Quel rude combattant encore que ce jeune Capucin,

1. *Journ. off.*, 24 octobre 1916.

2. Les P. P. Bénédictins obtinrent 25 citations.

dont M. Louis Madelin nous a si joliment campé en quelques coups de plume la sympathique silhouette :

« Une de nos patrouilles, écrit-il, avait pour chef un capucin revenu d'Orient. On avait pu voir, une journée entière dans les cours du quartier, ce singulier sous-officier promener sa robe de bure et sa corde blanche et sur la tête un képi, qui seul affirmait son nouvel état. Par surcroît de singularité, ce moine soldat portait un nom de chanteuse légère. Quelle originale et prenante physionomie ! Il avait l'air d'un jeune Christ avec sa barbe blonde et ses yeux bleus ; je ne le vis jamais se départir de cet air angélique, comme nous disions en riant, étonnant chez un homme qui, je vous assure, n'y allait pas de main morte. Un jour, je le vis arriver au fort de Douaumont chargé de dépouilles : étant allé avec sa patrouille faire audacieusement un tour aux Jumelles d'Ormes, il y avait surpris tout un peloton de hulans qui, descendus de leurs bêtes et se croyant en complète sécurité, se reposaient le dos sur l'herbe fraîche, — bucolique ! « Notre patrouille les avait cernés, abattus ou capturés; l'officier avait été tué. Le Révérend Père T..... posa sur la table de notre colonel le portefeuille, les pattes d'épaule, le casque noir à aigle doré de l'officier abattu ; il y avait sur la coiffe du casque du sang et de la cervelle ; je verrai toujours de quel air et combien digne le moine nous remit le trophée ; il devait avoir prié pour l'homme, car il était également vigoureux soldat et bon prêtre. On m'a dit que, devenu sous-lieutenant, il avait été tué plus tard dans la mêlée de Verdun »[1].

M. Madelin était fort bien renseigné. Le P. Marcel Théresette, après avoir été trois fois cité à l'ordre du

1. Louis Madelin. « Devant Verdun ». *Revue Hebdomadaire,* 13 octobre 1917, pp. 155-156.

jour, avait reçu l'épaulette. Le 27 février 1916, dans une attaque il s'était porté en tête de sa section sur l'objectif assigné. Blessé aux entrailles par une balle de shrapnell, il n'en continua pas moins, malgré une perte de sang considérable, à conserver le commandement de son unité ; mais une demi-heure plus tard, une seconde balle l'atteignait en pleine poitrine. Comprenant que sa blessure était mortelle, il ne voulut pas permettre que ses hommes s'attardassent autour de lui, au risque d'être faits prisonniers par l'ennemi. « Je vais mourir : laissez-moi. Adieu à tous et dites à ma mère que je meurs en religieux et en vrai Français. »

Grièvement blessé dans une action excessivement dure, le sous-lieutenant Raymond, Dominicain, était resté étendu sur le terrain. La nuit venue, non seulement il eut l'énergie de ramper douloureusement vers nos lignes, mais il y ramena un de ses soldats blessés comme lui. Il avait été magnifique durant la bataille. Menacé d'enveloppement, il se dressa tout droit sous les balles et il obtint de ses hommes qu'ils combattissent debout comme lui pour mieux refouler l'ennemi. « Le sang-froid, la bravoure, la décision, la fermeté » dont il fit preuve lui valurent, après deux citations, le ruban rouge [1].

Trop imparfaitement remis pour reprendre son service, le P. Raymond voulut encore faire quelque chose pour la France. Et, en juin 1917, la Hollande entière applaudit le vaillant officier dans la tournée de conférences qu'il fit sur « les petits soldats français et leur bravoure », en robe blanche dominicaine,

1. *Journal officiel*, 21 mai 1916. Sur 206 Dominicains mobilisés, 21 tombèrent au champ d'honneur. Trois reçurent la Légion d'honneur, 3 la médaille militaire, 74 la croix de guerre, avec 112 citations.

avec la Légion d'honneur et la Croix de guerre sur son ample manteau noir.

Chevalier de la Légion d'honneur aussi, le P. Gustave-Paul Le Gallois, de la Congrégation du Saint-Esprit, qui partit comme sergent au 70e, dès le mois d'août 1914. Evacué, six semaines après, il repart pour le front comme volontaire, à la place d'un père de famille. Il y reçoit deux blessures, s'y fait citer deux fois à l'Ordre du jour, est promu successivement sous-lieutenant et lieutenant et finit par décrocher la croix.

Vingt-deux blessures dans un seul combat, voilà qui certes n'est pas banal. « C'est mon compte », écrit à un ami le capitaine Santenac, Carme déchaussé. Le 1er septembre 1914, n'étant encore que lieutenant, il se trouvait à 150 mètres d'une forte tranchée ennemie au nord de Verdun. Feu d'enfer. Déjà son capitaine avait été tué et le plus jeune officier de la compagnie mis hors de combat. Soudain, la charge sonne. En avant ! Sous une averse de mitraille, la baïonnette haute, on part vivement. « Qui reste en arrière? Personne ». Le lieutenant Santenac, qui est en tête, reçoit une balle, deux balles, trois balles dans le bras. Il va toujours entraînant ses hommes « jusqu'au moment, dit sa citation, où, grièvement atteint, il tombe à 100 mètres des tranchées allemandes »[1]. Transporté au poste de secours, on relève sur son corps vingt-deux trous. Le lieutenant Santenac n'en meurt pas et « revenu au front à peine guéri, il ne cesse de donner l'exemple d'un sang-froid à toute épreuve et d'une rare intrépidité ».

Qui est un rude combattant aussi, c'est le sergent-fourrier Suynghedan, en religion F. Estier de Jésus,

1. *Journ. off.*, 8 mars 1916.

Frère des Ecoles chrétiennes, médaillé militaire. « Revenu sur le front à peine remis », après en avoir été évacué une première fois pour blessure, « il saute un matin dans un poste d'écoute et pénètre seul dans un boyau ». Il y est accueilli par une grenade qui le blesse grièvement. Deux Allemands se précipitent sur lui pour le faire prisonnier, il les transperce l'un et l'autre de sa baïonnette et, tout sanglant qu'il est, il se maintient dans son boyau jusqu'à ce que ses camarades, électrisés par sa vaillance, viennent lui porter secours.

Digne fils du cardinal Lavigerie et membre de cette intrépide Congrégation des Pères Blancs d'Afrique qui envoya 362 mobilisés à l'armée, qui eut 48 tués ou disparus, et qui reçut 3 croix de la Légion d'honneur, 4 médailles militaires, 87 Croix de guerre et 145 citations, le zouave Baert demeure également dans la tranchée, le 3 février 1915, jusqu'au soir. Il est pourtant dans un état lamentable, car un éclat d'obus lui a fracassé l'épaule. Mais il refuse obstinément de se laisser emporter par les brancardiers. Pourquoi? Parce qu'il a autour de lui des camarades qui sont tombés comme lui sous les balles et qu'il veut rester avec eux pour les soutenir et les encourager.

Chasseur à pied au 15e bataillon, le P. Ponsard, trappiste « s'est toujours offert spontanément pour les missions les plus périlleuses ». Atteint au cours d'un bombardement très vif, il « continue son service d'agent de liaison de compagnie, ne se fait soigner que le soir et revient à la tranchée aussitôt que possible ». Trois fois, il est cité à l'Ordre. Le jour où il obtint sa première citation, son général, le général Serret, qui s'y connaissait en bravoure, car il fut tué lui-même au feu, lui dit : « Ce que vous avez fait aujourd'hui est trop beau pour ne pas être récom-

pensé tout de suite ». Et sur le champ de bataille même, il lui décerna la croix de guerre devant tout le bataillon.

Dans les premiers jours de juin 1915, un Père Rédemptoriste était étendu à plat ventre, avec tous ses hommes, au fond d'une tranchée transformée en ruisseau boueux. L'artillerie faisait rage et son feu était si intense qu'à la fin de l'affaire le cheval de cet officier avait reçu plus de vingt blessures. « J'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée, écrivait le Religieux quelques jours après... » Alors, au milieu du sifflement et de l'éclatement des obus et de la terre qui sautait de tout côté, j'ai dit à ceux qui m'entouraient : « Mes enfants, n'ayez pas peur. Nous en réchapperons. Cependant, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, préparons-nous à paraître proprement devant le Bon Dieu, s'il nous appelle. Faites un acte de contrition, regrettez ce qu'il y a eu de mal dans votre vie. Je vais vous donner l'absolution et le Bon Dieu nous pardonnera à tous ». — Et, après avoir récité un *Pater* et un *Ave*, j'ai donné l'absolution.

« Par une sorte de miracle, lorsque, deux heures après, le bombardement s'arrêta, pas un soldat n'avait été touché. Il fallait voir mes hommes, comme ils étaient contents d'être vivants, et aussi d'avoir pu recevoir l'absolution ! Ils sautaient en l'air de joie, et, me serrant la main, ils disaient : « Ah ! merci, merci, mon lieutenant ! Jamais on n'oubliera cela, jamais ! »

Le sous-lieutenant Gallard, Rédemptoriste, 17e de ligne, chevalier de la Légion d'honneur, n'en réchappa point, comme celui de ses confrères dont je viens de parler. Il compta parmi les 38 victimes que la guerre prit sur les 177 mobilisés de sa Congrégation et tué un soir d'octobre 1915, à la tombée de la nuit, il fut cité à l'Ordre de l'armée pour la

bravoure remarquable avec laquelle, au sortir de la tranchée, il avait enlevé ses soldats en les entraînant à l'assaut[1].

Le Père Gallard était parti pour le front comme caporal. C'est aussi avec les sardines de laine sur la manche que le Père Guillermin, des Missions africaines, avait rejoint le 3e zouaves, au début des hostilités. Trois fois cité à l'Ordre du jour, il avait été rapidement promu officier. Et, ce qui lui était autrement plus cher que l'épaulette, il avait profité d'un congé consécutif à une blessure grave pour se faire ordonner prêtre à Lyon, le 29 juin 1915. Le lendemain, il disait sa première messe et, en descendant de l'autel, il repartait pour le front. Il s'y dépensa avec sa crânerie habituelle et, le 9 mai 1916, il tombait foudroyé par un éclat d'obus, au bois d'Avocourt.

« Guillemin était le type du héros, écrivait son colonel, en annonçant cette mort au Supérieur du Grand Séminaire de Dijon. C'était l'officier modèle, l'entraîneur d'hommes. Je savais que je pouvais compter sur lui pour toutes les missions difficiles. En dehors de ses citations j'avais voulu le récompenser en le faisant nommer lieutenant et il était nommé, le jour de sa mort.

« En dehors de l'officier tout à fait remarquable qu'était Guillermin, c'était encore un apôtre. Vous ne sauriez croire le bien qu'il faisait à mon régiment, quelle heureuse influence il avait sur tous ses hommes. Aussi j'espère qu'il a reçu aujourd'hui la

1, *Journ. off.*, 10 février 1916. Les Pères Rédemptoristes eurent trois de leurs religieux décorés de la Légion d'honneur, dont un aumônier militaire, le P. Nouais et un aviateur, le lieutenant Cordonnier, qui fut tué dans un combat aérien. Trois autres religieux reçurent la médaille militaire, 38 la croix de guerre et 60 furent cités à l'Ordre du jour.

récompense qu'il a méritée et qu'il protège mon cher 3e zouaves »[1].

V

Un témoin : M. Vandervelde, socialiste, ministre d'État de Belgique. — Les Trappistes et les Pères restés à l'intérieur. — Comment ceux qui le peuvent coopèrent au bien commun. — Les religieux au loin. — Le camp et l'hôpital de Zeitenlik. — « La France d'hier est morte : Vive la France de demain ! »

La vaillance des religieux, officiers ou soldats, ne fut pas reconnue seulement par leurs chefs militaires. D'autres personnages y rendirent hommage que leurs convictions personnelles n'inclinaient point d'une façon bien particulière vers eux.

Dans une de ses visites au front, M. Poincaré, président de la République, fut salué devant le poste de commandement du colonel du 18e de ligne par le drapeau du régiment. Ce drapeau, il le connaissait bien, car il y avait épinglé quelque temps auparavant la Croix de guerre. En souvenir de sa visite et pour reconnaître la brillante conduite au feu de l'officier qui le portait, le président lui remit un bracelet-montre : ce porte-drapeau était le lieutenant Bertrand de Bellaing, en religion le Père Gonzalve, Franciscain. Revenu de son exil du Canada, au début de la guerre, il avait été appelé à ce poste d'honneur par son colonel à cause de la bravoure dont il avait fait preuve dans les dures batailles qui marquèrent le commencement des hostilités. Le

1. Sur 205 religieux, les P. P. des Missions africaines eurent 145 mobilisés. Vingt-un d'entre eux furent tués à l'ennemi, 6 furent médaillés militaires et 40 obtinrent la Croix de guerre avec 65 citations.

choix était bon et la bravoure indéniable, car, quelques mois après, le Père Gonzalve était tué en pleine bataille, portant haut et ferme le drapeau du 18e dans sa main[1].

Un autre hommage encore à signaler. Et celui-là est particulièrement caractéristique, car il émane de M. Emile Vandervelde, leader du parti socialiste en Belgique, devenu ministre d'Etat dans le cabinet de concentration qui présida pendant si longtemps au sort de son pays.

« Pendant que j'étais à P..., écrivait donc M. Vandervelde dans le *Journal*, du 7 avril 1915, des officiers me proposèrent de visiter l'un des avant-postes à l'extrême pointe des lignes belges.

« Vous y rencontrerez, me dit-on, un homme peu ordinaire. Hier, c'était un moine, aujourd'hui c'est un officier. Après de brillants débuts dans l'armée, il entra un beau jour dans un couvent de franciscains. La guerre l'y surprit et l'en fit sortir. Son froc jeté, il reprit l'uniforme et le voici maintenant lieutenant, décoré pour faits de guerre, réclamant comme une faveur d'être envoyé à des postes pénibles et périlleux.

« Nous partîmes donc pour aller voir ce moine guerrier dans son ermitage.

« Après avoir marché pendant une heure, le bâton à la main pour ne pas trébucher, nous atteignîmes le village d'O... ou plutôt ce qui reste du village d'O..., quelques pans de murs, un clocher écroulé, une ferme éventrée par les projectiles. C'est là que se trouve la grande garde commandée par le lieutenant.

« Le chef est là-haut dans une sorte de pigeon-

1. Plusieurs autres religieux furent nommés porte-drapeaux dans leurs régiments, par exemple les capitaines (alors lieutenants) Janot, Védrines, Decroix (tué à l'ennemi) jésuites.

nier qui lui sert d'observatoire. Nous montons et il nous fait les honneurs de sa cellule : 5 mètres de long sur 4 de large ; pour meubles, une paillasse, une chaise trouée, une table boiteuse ; pas d'autre luminaire qu'une lanterne sourde, invisible du dehors. Notre ermite vit dans ce taudis depuis plus d'un mois. On relève ses hommes toutes les vingt-quatre heures; lui, refuse d'être relevé.

« Observateur pour l'artillerie, il ne bouge pas de son poste, sans autre lien avec le monde extérieur que le fil de téléphone qui le relie au Quartier Général.

« On le ravitaille comme on peut les nuits de calme ; mais parfois les communications sous le feu des mitrailleuses deviennent impossibles. Il y a quelques semaines pendant trois jours, on n'a pu envoyer d'eau potable. L..., pour étancher sa soif, prit de l'eau des inondations, de l'eau salée où macèrent des cadavres, la fit bouillir dans une marmite et lécha les gouttelettes qui se déposaient sur le couvercle.

« L'autre soir, un obus est entré chez lui. Il éclata, mais par un hasard extraordinaire, peut-être, dit-il, miraculeux, L... n'eut d'autre mal qu'une écorchure.

« A qui lui demande si la vie dans ces conditions n'est pas insupportable, s'il ne meurt pas d'ennui et de solitude, notre hôte répond : « Le temps passe vite. Je fais mon petit ménage, je surveille mes hommes, je communique mes observations, j'ai conscience d'être utile à mon pays. » Et comme pour compléter sa pensée, il nous montre sur la muraille ces mots gravés au canif : « Vive le roi ! »

« Quelle distance entre cet homme, ce religieux, ce conservateur, ce royaliste et le républicain, le socialiste, l'incroyant, auquel il fait accueil ! Et

cependant, lorsque je lui serre la main en toute sympathie, cette distance s'efface, nous sommes fort près l'un de l'autre ; nous voulons, nous sentons, nous espérons les mêmes choses. Si les modes d'expression diffèrent, les sentiments sont identiques. Il est sorti de son couvent, j'ai quitté ma Maison du Peuple. Nous nous défendons coude à coude contre l'agression brutale et injuste. La Belgique d'hier est morte, vive la Belgique de demain ! »

Donnant sans compter à la France leur sang et leur vie, les religieux voulurent aller plus loin encore et à cette offrande, la plus belle de toutes, ajouter une offrande de plus.

Pour les Congrégations non reconnues, la spoliation qui avait suivi la Loi des Associations avait été complète. « Nous n'aurons rien fait contre les religieux, si après la dispersion des personnes nous ne procédons pas à la dispersion des biens », avait dit avec une froideur implacable Waldeck-Rousseau. Et tous ceux qui étaient ce jour-là à la Chambre, — je m'y trouvais, — n'oublieront jamais de quelle manière sinistre cette parole tomba du haut de la tribune ; ainsi le couperet tombe sur la nuque du condamné à mort. Afin d'assurer « la dispersion des biens », savoureux euphémisme pour dire « le vol des biens », on avait donc dépouillé les religieux. On avait vendu à vil prix leurs monastères et leurs couvents, afin que les acquéreurs, nouvelle bande noire, pussent ensuite les éventrer, les dépecer et les revendre à prix d'or. Ce fut une belle curée. Il n'y eut pas seulement que les spéculateurs et la bande noire à s'enrichir. Il y eut aussi d'autres personnages louches. Il se trouva même tel ou tel liquidateur pour prendre part au pillage et pour

puiser sans vergogne dans la caisse de la liquidation. L'un d'entre eux n'offrait-il pas un collier de diamants de 100.000 francs à l'amie avec laquelle il villégiaturait dans une station thermale, à seule fin de lui prouver sa bonne amitié? Le fait fut signalé en cour d'assises et les débats ne remontent pas si loin en arrière que les vieillards seuls puissent s'en souvenir. Bref, le scandale alla si loin que la justice, dont les liquidateurs étaient les mandataires, ne l'oublions pas, fut obligée d'intervenir. Obligée d'intervenir : pour qui sait comprendre, ces trois petits mots en disent long!

Cependant trois ou quatre Congrégations d'hommes n'avaient pas été immédiatement exécutées. Le sort de certaines Trappes était resté en suspens et les Frères des Écoles chrétiennes qui devaient avoir 115 religieux tués sur 1.230 mobilisés et moissonner sur le champ de bataille 2 croix de la Légion d'honneur, 9 médailles militaires, 123 croix de guerre avec 220 citations avaient pu sauver quelques rares immeubles du naufrage; en particulier ceux où leurs vieux religieux étaient hospitalisés et attendaient, en égrenant leur chapelet d'une main tremblante, que à la vieillesse la mort succédât pour eux.

Dès le mois d'août 1914, le P. Justinus, Secrétaire général de l'Institut, écrivit au ministre de la Guerre pour mettre à sa disposition l'une de ces maisons de retraite située en Seine-et-Oise, celle d'Athis-Mons. L'offre ayant été immédiatement acceptée, on y installa 200 blessés ou convalescents. Après Athis, les Frères donnèrent le vaste noviciat de Caluire, près de Lyon, puis, en totalité ou en partie, leurs maisons de Valence et d'Avignon, leur pensionnat de Froyennes, leur maison de Lembecq-le-Hal, près de la frontière belge, et plusieurs autres établissements

Dans la plupart de ces établissements et dans quelques autres ambulances, dont l'Institut n'avait pas la charge complète, un certain nombre de Frères servaient en qualité d'infirmiers auxiliaires. Plusieurs d'entre eux, qui portaient la médaille de 1870, connaissaient le métier de longue date, car ils avaient fonctionné comme brancardiers durant le siège de Paris. Ils reprenaient volontairement du service, comme en reprenait volontairement aussi à la même heure le vieux Frère qui, après la prise de Thann par nos troupes, y rouvrit une école et le premier refit en Alsace la classe en français.

Trois cent seize Trappistes avaient été mobilisés au début de la guerre, sur lesquels près de 50 devaient être cités à l'Ordre et une soixantaine glorieusement rester sur le terrain. Ceux qui, après leur départ étaient demeurés dans le monastère s'ingénièrent à servir, eux aussi, la cause commune, en adaptant aux besoins les plus divers leur dévouement silencieux.

On en vit sortir de leurs cloîtres, la faucille à la main, pour faire la moisson dans les fermes de cantons entiers. Tels les religieux de Cîteaux. M[gr] Monèstès, évêque de Dijon, en félicitait Dom Robert, leur Abbé, qui n'avait pas hésité à aller à leur tête, en pleins champs, le capuce sur son crâne rasé et la croix pastorale sur sa robe de laine blanche, pour lier les gerbes et aider à les engranger. Après avoir rappelé la parole de Philippe-Auguste à ses hommes de guerre, au moment où à Bouvines il allait foncer sur les Anglais : « C'est l'heure où les moines de Cîteaux vont chanter l'office ; nous, nous allons remporter la victoire », l'évêque ajoutait délicatement : « Mais vous ne chantez pas seulement Ma-

tines, mon Révérendissime Père, vous associez encore l'action charitable et fraternelle à la prière. Que votre modestie ne s'offusque pas si je le dis tout haut et si je vous remercie, au nom de tous d'un cœur bien affectueux et très reconnaissant.

« On vous a vu, dans tout le pays environnant l'Abbaye, à la tête de vos moines, donnant l'exemple du courage et du plus absolu dévouement. Sous les feux du soleil ardent de la semaine dernière, les Pères et les Frères, sortis du cloître, faisaient les moissons. Les familles désemparées se demandaient, dans les fermes, comment elles suppléeraient les membres absents appelés sous les drapeaux. Elles avaient compté sans les fils de Saint-Bernard dont quelques-uns attendaient aussi de rejoindre l'armée. De telle sorte que, grâce à l'activité de vos saints religieux, malgré l'accident qui vous est survenu, tant vous vous êtes porté vous-même avec ardeur au travail, tous les blés furent logés la veille de l'Assomption. »

A l'étranger l'accueil fait aux soldats par les religieuses leur alla particulièrement au cœur. Cet accueil était-il plus chaleureux ? Ou le sentit-on davantage parce que, loin du pays, tout ce qui rappelait la France devenait plus pénétrant et plus doux ? Je ne sais. Mais ce qui est incontestable, c'est que ce fraternel accueil remua jusqu'au fond de l'âme nos troupiers bleu casqués. La reconnaissance déborde de leurs lettres et les mots semblant leur manquer pour l'exprimer dignement, ils se répètent, ils redisent les mêmes choses et ils les redisent encore, crainte de ne pas être assez compris.

« Quand le *Natal*, qui nous ramenait de Moudros,

écrit l'un d'eux, d'une fort jolie plume[1], entra le 7 octobre dans la rade de Salonique et que, des flancs d'un cuirassé français, une musique nous salua d'une marche guerrière, un frisson d'enthousiasme me secoua : c'était la France, à Salonique depuis deux jours, qui accueillait ses enfants. Et lorsque mes yeux aperçurent sur le quai grec les blanches cornettes des sœurs de Saint-Vincent de Paul, ces filles de France, une nouvelle émotion me saisit : c'était encore la France qui venait au-devant de nous...

« Sac au dos, nous sortons de la ville... Après quatre kilomètres, un majestueux bouquet d'arbres verts, abritant deux édifices immenses, aiguillonne notre désir d'arriver : « C'est là ! » indique notre guide.

« C'est là ! »... C'est Zeitenlik ! A l'entrée des établissements, nous sommes chaudement accueillis par un Père Lazariste et par une Sœur de Saint-Vincent de Paul : un Père français et une Sœur française. Nous avons aussitôt l'impression que nous sommes en France : ce qui est vrai, c'est que nous sommes chez des Français, dans une immense propriété appartenant à des Français. Nous sommes reçus « à la française » avec visages souriants, à cœurs ouverts et avec une expression inoubliable de bonté, de joie et comme de reconnaissance. Et là, sur cette motte de terre française, nous prenons un réconfortant repas.

« Le lendemain, nous apprenons le reste.

« A la première nouvelle d'un débarquement français, à Salonique, les Lazaristes et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul avaient ouvert à leurs compatriotes

1. M. Jean Domin, dans *la Croix*.

leurs maisons, leurs modestes ressources et surtout leurs cœurs. Les régiments des Dardanelles arrivaient à Salonique épuisés par les fatigues et le climat. Aussi plus de six cents malades, après huit jours, étaient-ils pressés dans le local devenu subitement trop restreint et, le 18 octobre, l'hôpital improvisé en comptait plus de sept cents.

« Pendant ces jours difficiles, aidées de quelques soldats d'une ambulance, les religieuses de Saint-Vincent de Paul multiplièrent leur présence et leur dévouement sur tous les points de l'hôpital...

« Ah ! comme les Français furent heureux, en arrivant sur le sol incertain de la Grèce, d'y rencontrer cette oasis française : « A Zeitenlik, chez les Pères français ! » C'était le mot de ralliement : les malades venaient à Zeitenlik, les états-majors des divisions de campagne se réfugiaient à Zeitenlik... Dans la nuit grecque, rendue plus opaque par la chute de Venizelos, une petite étoile scintillait aux couleurs de la France : c'était Zeitenlik,... et le bon Supérieur, autrefois aumônier militaire sur la terre africaine, ne pouvait ni cacher son émotion, ni retenir ses larmes, quand il nous disait, en des accents que je n'oublierai jamais : « Ah ! les Français, nous les aimons ici ! Nous sommes Français, nous aussi ! »

« Qu'il me soit permis de m'incliner devant ces Français et ces Françaises de Zeitenlik qui ont donné à la France en ces circonstances, les témoignages les plus éclatants, les plus sincères et les plus touchants qu'un homme puisse donner à sa patrie : ils ont d'abord, au milieu des Grecs dont on ignorait l'attitude future, hissé fièrement le drapeau français ; ils ont offert ce qu'ils avaient : leurs locaux, leurs mobiliers ; ils se sont donnés eux-mêmes, par un dévouement de tous les instants... Et si des Français

n'avaient pas possédé ces maisons et ces campagnes, nos pauvres soldats, par centaines, n'auraient pas trouvé une cabane pour abriter leurs corps exténués et malades. Mais ils étaient là, comme ils étaient à Beyrouth, à Constantinople, semant la langue de notre France et faisant aimer notre chère patrie.

« Et voilà pourquoi, quand j'évoque ces souvenirs, quand je redis ce nom « Zeitenlik » un seul mot fait écho, mais qui dit tout : « France ! »[1]

En descendant l'escalier en ruine de l'observatoire ou, comme il l'a appelé lui-même, du « pigeonnier » de son moine-guerrier à P..., M. Emile Verdervelde s'écriait : « La Belgique d'hier est morte. Vive la Belgique de demain ». Ne pouvons-nous pas nous écrier à notre tour et pour des raisons analogues à celles du leader socialiste belge : « La France d'hier est morte, espérons-le du moins ! Et vive la France de demain ! »

1. Le R. P. Lobry, Supérieur de Zeitenlik, reçut à la fin de la guerre la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

CHAPITRE IX

LE CLERGÉ RÉGULIER (*Suite*).

I

Un officier blessé fondateur de la Compagnie de Jésus. — Cri d'alarme. — La mobilisation et de nouveau les « Revenants ». — Soldats dans toutes les armes et dans toutes les « Spécialités ».

Les Jésuites eurent un soldat pour Fondateur. Et ce soldat aurait pu porter le ruban multicolore de nos blessés de la Grande Guerre, si de semblables distinctions avaient été en usage dans les armées de son temps. Car il était tombé, la cuisse brisée par un biscayen, sur les remparts de la citadelle de Pampelune qu'il défendait stoïquement contre les Français.

Noblesse a toujours obligé. Les Jésuites, — qui, en outre, comptaient bon nombre d'anciens officiers de carrière dans leurs rangs [1] — ne devaient-ils pas à leurs origines de ne le céder à personne en vaillance, lorsqu'ils seraient appelés au feu ? Ils n'y faillirent pas. Leurs ennemis eux-mêmes l'ont reconnu. Ce loyal aveu était méritoire, mais ne

1. Dans l'armée de terre, Mgr de Saune, vicaire apostolique de Madagascar, les PP. de Belinay, Rivet, de Mérignargues, Jousse, Potron, de Lavalette, Delamarre, Curicque, de Fraguier, etc.
Dans l'armée de mer, les lieutenants de vaisseau et enseignes Fournier, Brochen, Vigny, Poisson, de Blic, de la Villemarqué, etc.

pouvait-il pas devenir périlleux? Certains d'entre eux le pensèrent. Aussi lui donnèrent-ils bientôt son correctif.

Observateurs avisés et d'une clairvoyance particulièrement aiguë, ils ne tardèrent pas en effet à découvrir la ténébreuse perfidie de la conduite des Jésuites, ainsi que le but véritable de leur astucieuse intrépidité ; et, sans ménagements, ils les dénoncèrent. L'un d'eux, membre de la Loge *la Démocratie Verdunoise*, dès la seconde année de la guerre, en révélait ainsi à ses FF.·. le redoutable danger :

« Le F.·. Barbin donne à nos FF.·. un conseil de prudence. 504 Jésuites sont sur le front[1], et parmi eux il y en a de bons, et même de très bons, qui ne reculent devant rien et ont fait preuve de courage en maintes circonstances. Ce sont les plus dangereux, car les cléricaux les porteront au pinacle et glorifieront leurs exploits par tous les moyens dont ils savent disposer[2]. »

Le cri d'alarme était poussé. Et avec quel à-propos, à Verdun! Si les Jésuites se dévouaient sans réserve à la France, leur patrie, s'ils se faisaient tuer en la défendant, c'était manifestement dans un but égoïste et par intérêt personnel. Il n'y avait pas à s'y tromper : il suffisait d'ouvrir les yeux pour le reconnaître. Dès lors, ce dévouement était sans mérites : il ne fallait pas s'y laisser prendre. Il était même dangereux : il fallait soigneusement le déjouer.

L'ordre de mobilisation lancé, les Jésuites étaient accourus, comme de partout du reste tous les Fran-

1. Le F.·. Barbin se trompait : il y eut beaucoup plus de 504 Jésuites aux armées pendant la Grande Guerre, comme nous le verrons plus loin.

2. Compte rendu de la tenue du 5 septembre 1915, V. *Croix*, 8 juin 1916.

çais pour combattre sous la soie aimée du drapeau tricolore. Beaucoup d'entre eux revenaient de l'exil. Ils y avaient été brutalement jetés par une loi dont, grâce au recul d'une vingtaine d'années, l'opinion publique a nettement saisi l'injustice et qu'à la lueur des événements de la Grande Guerre elle condamne heureusement de plus en plus. Ils rentrèrent en France, non seulement sans amertume, mais encore tout prêts, — ils le prouvèrent, — à défendre, fût-ce au prix de leur vie, le sol de la patrie menacé.

Dans certaines Missions, on mobilisa d'abord sur place. En Chine, par exemple, tous les Jésuites sujets au service militaire durent rallier le 16e colonial, à Tien-Tsin [1]. A Madagascar, le rendez-vous fixé fut Tananarive. Aussi, pendant toute la première quinzaine d'août, y vit-on affluer des parties les plus reculées de l'île, à pied, à cheval, en pousse-pousse, ou même en automobiles réquisitionnées « toutes les barbes de la brousse », suivant la pittoresque expression d'un missionnaire.

Dans d'autres Missions, ordre fut donné de s'embarquer immédiatement. C'est ainsi qu'à des intervalles très rapprochés et par les seuls courriers de Syrie et d'Egypte arrivèrent à Marseille, en route pour leurs régiments, un grand nombre de Jésuites. A leur tête se trouvaient plusieurs supérieurs mobilisés comme eux : le P. Hains, recteur du Collège

1. Parlant de la propagande faite depuis le commencement de la guerre pour combattre et contrecarrer la propagande depuis si longtemps organisée à l'étranger par les Allemands, Mgr Baudrillart disait dans une conférence prononcée le 24 mars 1916, à la Société des Conférences : « En plusieurs pays, notamment en Chine, nos missionnaires ont été les zélés instruments de cette propagande ; au Sen-Tchouan, par exemple, notre consul à Tchen-Sou put, grâce à eux, faire pénétrer jusque dans les régions les plus reculées les excellents tracts qu'il édita en caractères chinois. » *Rev. Hebd.*, 8 avril 1916, p. 147.

d'Alexandrie, le P. Dallery, recteur du Collège du Caire et le P. de Castelnau, son préfet des Etudes, le P. de Martimprey, chevalier de la Légion d'honneur, chancelier de la Faculté de médecine de Beyrouth, à qui écherrait un jour, au bois des Caures de tragique mémoire, la mission de recevoir la dernière confession du lieutenant-colonel Driant, sous les ordres duquel il servait ; le P. Buffat, supérieur de Damas et le P. de Contagnet, supérieur de Marșivan, qui, aumônier aux Dardanelles, devait y avoir la tête emportée par un obus.

Des maisons de formation, noviciats ou scolasticats, en bordure de la côte anglaise de la Manche ou situés dans l'île de Jersey, les Jésuites s'embarquèrent en plus grand nombre encore pour la France. 38 d'entre eux partirent de la maison de Hastings ; 51 de la maison de Saint-Hélier ; 55 de celle de Cantorbéry (en août 1916, cette dernière maison avait, à elle seule, donné 138 mobilisés)[1]. Il en fut de même aux scolasticats de Ghemert et d'Enghien, situés en Hollande et en Belgique.

Détail touchant : quelques-uns de ces partants avaient été ordonnés prêtres la veille de leur départ seulement. Ils avaient dit leur première messe le matin même de leur embarquement. Huit d'entre eux, les PP. de Gironde, Mennesson, Soury-Lavergne, Vitrant, Caillaud, Legrand, Crépieux, Dubrulle, étaient marqués pour la mort. Ils ne devaient faire de ministère qu'auprès des frères d'armes dont ils allaient partager la vie et au milieu desquels ils étaient destinés, leur jeune sacerdoce fauché dans sa première fleur, à tomber glorieusement face à l'ennemi.

1. L'agent consulaire de France à Folkestone, M. Finez, qualifia « d'admirable » la conduite des Jésuites dans cette occasion et il la signala à notre ambassadeur à Londres, M. Cambon.

Dès la fin d'août 1914, 498 Jésuites étaient dans les rangs. Ce nombre augmenta d'une façon considérable pendant la durée de la guerre, soit par suite des récupérations opérées par les conseils de révision parmi les anciens réformés et exemptés, soit à cause de l'appel des nouvelles classes. A la fin des hostilités, 841 Pères ou Frères avaient passé sous les drapeaux.

Ils y avaient figuré, comme officiers, sous-officiers ou soldats, dans toutes les armes, infanterie, cavalerie, artillerie de campagne ou artillerie lourde, génie. Ils y avaient servi dans toutes les spécialités, comme mitrailleurs, grenadiers, « crapouilleurs », téléphonistes, télégraphistes sans fil... Ils y avaient commandé des unités de tout genre : bataillons, compagnies, escadrons, batteries, convois de munitions, ambulances, tanks même. Ils y avaient été aumôniers, ingénieurs dans les poudreries, dans les fonderies de canon, dans les ports, interprètes dans les troupes anglaises, américaines, russes et dans les groupes de travailleurs chinois ou indiens. Et bien que la 5e arme fut toute jeune encore, ils y avaient compté comme aérostiers ou comme aviateurs, pilotes ou observateurs, accomplissant audacieusement comme leurs camarades d'escadrilles de fantastiques envolées sur les grands oiseaux de guerre, à travers le ciel strié d'obus[1].

1. « J'occupe la chambre d'un officier observateur d'une autre escadrille qui vient de partir en Serbie, écrivait le capitaine Le Cour de Grandmaison, commandant l'escadrille C 46, qui fut tué en combat aérien, le 10 mai 1917. Cet officier est le P. de Lavalette, un tout jeune Jésuite. Un Jésuite aviateur, c'est assez rare ! »

Pas aussi rare que le pensait M. le Cour de Grandmaison, car, outre le P. de Lavalette, qui finit la guerre comme capitaine d'infanterie, plusieurs autre Jésuites firent partie de l'aviation, le lieutenant Olphe-Galliard, chevalier de la Légion d'honneur, les sous-lieutenants Rullier (†), Vimal du Monteil (†), Bourgeois, et les sous-officiers ou caporaux Ranson, du Cleuziou, Lemarié, Court, de David, C. de la Chapelle, E. de la Chevasnerie.

II

Parmi les morts : les supérieurs, les professeurs de Facultés ou de Scolasticats, les missionnaires, les étudiants, les novices. — Le « Devoir ». — « Pour la France et pour Dieu ! ». — « Je meurs en chantant ! »

Les corps d'élite dans une armée sont particulièrement éprouvés. Ils payent d'ordinaire leurs gloires de pertes fort lourdes. La mort traita les Jésuites mobilisés en corps d'élite et la sanglante fauchée sous laquelle ils se virent décimer par elle fut d'une bien lugubre opulence.

A la fin de la guerre 162 d'entre eux étaient morts au champ d'honneur.

Sur ces listes funèbres, pages sacrées entre toutes du Livre d'or de la Compagnie de Jésus durant la Grande Guerre, des supérieurs aux simples novices, tous les âges, tous les degrés, toutes les charges, tous les emplois sont représentés !

Le P. Albert Fournier, qui devait recevoir la croix de la Légion d'honneur après sa mort héroïque, était supérieur à Valence au début des hostilités. Son âge le dispensait de toute obligation militaire. Il sollicita cependant l'honneur d'être enrôlé, en qualité d'aumônier. Grâce au Comité de Mun, il obtint rapidement une lettre de service et il partit, le cœur rempli de joie, pour le front. Excellent cavalier et « ayant retrouvé en selle, comme il l'écrivait lui-même, sa souplesse de trente ans », il se dévoua, dès le premier jour, sans réserve aucune, à ses chers troupiers. Pendant plus de vingt mois, il vécut au milieu d'eux, avec l'ardente espérance d'y mourir aussi : le 10 juin 1915, il fut exaucé.

Deux régiments de la 51e division, la sienne, avaient reçu l'ordre d'attaquer à Hébuterne, ce matin-là. Le P. Fournier s'adjoignit à l'un d'eux, le 327e ; avec lui, il se rendit en première ligne et il se tint prêt à marcher, l'heure venue, à l'assaut des retranchements ennemis. Mais un brouillard épais ouatait de gris la plaine artésienne. Force fut donc de retarder l'attaque, malgré l'impatience des soldats. Les Allemands en profitèrent. Ils ouvrirent un feu d'enfer sur nos tranchées, depuis longtemps repérées : « Mon Père, dit alors le commandant d'Ivry, il commence à faire terriblement chaud par ici. Pourquoi ne vous mettriez-vous pas un peu à l'abri ? — Point du tout, lui répondit le vaillant aumônier. Je suis où je dois être : je n'ai donc qu'à y rester ». — Quelques instants après, survint un obus qui, blessant grièvement le commandant, un officier et plusieurs hommes, tua net le P. Fournier.

Lorsqu'on le releva, on constata que sa tête, ses bras, ses jambes et ses pieds étaient couverts de terre. Mais sur sa poitrine, où pas un grain de sable ne se trouvait, la custode reposait intacte. Un prêtre, brancardier au 327e, l'y prit. Et les hosties qu'elle contenait servirent à communier immédiatement, dans un jardin encore fleuri de roses au milieu de ruines lamentables, quelques brancardiers [1].

Coïncidence singulière : la veille même du jour où le P. Fournier tombait en France, un de ses anciens élèves du collège Saint-Michel, à Saint-Etienne, le P. Franck de Contagnet, avait été tué aux

1. Citation à l'Ordre de la 2e Armée : « Fournier Albert (Père aumônier volontaire, groupe branc. 51e division. Mort glorieusement le 10 juin 1915, alors que, dans les tranchées, il remplissait les devoirs de son ministère et enflammait le courage de la division, qui se disposait à s'élancer à l'assaut des retranchements ennemis. » Signé : de Castelnau.

Dardanelles, dans des conditions presque identiques à celles où il avait lui-même trouvé la mort : aumônier, dans les tranchées de première ligne, tandis qu'il encourageait les hommes, la tête à moitié enlevée par un obus, décoré de la Légiou d'honneur dans son cercueil.

« Au moment de la formation du corps expéditionnaire d'Orient, avait été préparé, sélectionné, désigné un petit groupe d'aumôniers... Tous étaient d'anciens missionnaires, la plupart chassés de leurs missions par les événements; hommes de haute valeur, ayant occupé en Turquie, à Constantinople, à Smyrne, à Jérusalem, etc..., des charges de supérieurs, de professeurs, connaissant le pays, la langue, les mœurs, et pouvant auprès des habitants apporter l'influence de leurs relations antérieures, de leurs mérites personnels reconnus »[1].

Le P. de Contagnet faisait partie de ce groupe. Ancien supérieur de la Mission de Marsivan, en Arménie, il avait dû à sa connaissance du turc et de l'arménien, d'être nommé aumônier de la 2e division du corps expéditionnaire d'Orient. « Plein d'entrain, d'un tranquille et souriant courage, dit sa citation, n'hésitant pas à aller au milieu des troupes de 1re ligne », il avait vite gagné la confiance des soldats. Il se trouvait, sous un soleil brûlant, dans une position avancée, le 9 juin 1915, encourageant les marsouins, quand un obus lui enleva, avec le crâne, tout le haut du visage. Le général Gouraud, alors commandant en chef, voulut en témoignage de sa haute sympathie, assister à la messe qui fut célébrée sous une tente par un officier de son Quartier Général,

1. Geoffr. de Grandmaison. « L'aumônerie militaire. » *Rev. Hebd.*, 5 mai 1915, p. 203.

le P. de Jerphanion, Jésuite lui aussi, devant les restes sanglants de l'intrépide aumônier. Puis, la nuit venue, à la faveur des ténèbres, car par delà les eaux de saphir moiré des Dardanelles, sur la côte asiatique les canonniers turcs veillaient, on inuhma dans la terre jaune de la presqu'île l'humble bière où le P. de Contagnet reposait [1].

Supérieur à Paris, le P. Durouchoux était simple sergent de territoriale, quand la mobilisation fut ordonnée. Bientôt promu sous-lieutenant, puis lieutenant, il ne resta qu'un mois et demi dans ce dernier grade, tant sa belle conduite avait appelé sur lui l'attention de ses chefs. Il était capitaine au 274e de ligne, quand il fut mortellement blessé sous Verdun. Le 11 avril 1916, une grenade l'atteignit très grièvement aux jambes, alors qu'un fusil à la main il s'élançait pour repousser un assaut des Allemands. Transporté à Paris, il y dut supporter une amputation douloureuse et, quelques jours après, il y mourait. Sur sa bière, les passants purent saluer à côté de l'étole violette du prêtre, le casque bleuté et la tunique à trois galons, étoilée de la croix de guerre, de l'officier français [2].

1. Citation à l'Ordre du corps expéditionnaire d'Orient :
« De Contagnet Franck (Père) » aumônier militaire plein d'entrain, d'un tranquille et souriant courage, n'hésitant pas à aller au milieu des troupes de première ligne pour enhardir les combattants, consoler les blessés, réconforter les mourants. A été tué le 9 juin 1915 par un éclat d'obus, dans une position avancée des lignes françaises. »

2. Durouchoux Pierre, prêtre, capitaine au 274e d'infanterie.
Première citation. « Malgré l'intensité du bombardement, n'a pas hésité à se porter au secours d'un caporal enseveli dans une tranchée effondrée par un obus. » *Deuxième citation.* « A brillamment commandé sa compagnie par l'ascendant moral qu'il a toujours su exercer sur sa troupe, l'a dirigée et maintenue dans des circonstances difficiles. Est tombé le 11 avril 1916 à... alors que, s'armant d'un fusil, il se portait sur un point du front de sa compagnie fortement menacée par une violente attaque allemande. »

Tout comme les supérieurs, les Jésuites que la déclaration de la guerre avait trouvés dans les hautes chaires payèrent largement leur tribut à la France, en le payant à la mort. Plusieurs étaient des savants véritables et faisaient autorité dans leur partie, sciences, philosophie, théologie, droit canon.

Savant, ne l'était-il pas sans conteste, le P. Frédéric Bouvier, professeur au théologat d'Ore-Hastings? Parlant sept langues, il avait été l'initiateur à Louvain des *Semaines d'ethnologie religieuse* et il avait écrit des articles très remarqués, le dernier au front même, sous ce titre suggestif : « Saint-Paul aux tranchées »[1].

Mobilisé à quarante-quatre ans, il n'avait fait que passer par l'hôpital de l'arrière, auquel il avait été d'abord affecté, et il était parti pour le front à titre volontaire comme brancardier. Le teint basané, de chétive apparence, maigre et fluet dans sa large capote d'ordonnance, il semblait incapable de résister plus de quelques semaines aux rudes fatigues de la campagne. Il y tint deux grandes années, remplissant au 86e de ligne les fonctions d'aumônier. Dieu sait pourtant s'il s'y épargna! Il vivait constamment avec la troupe et de la vie du soldat, dans les cantonnements, aux tranchées, sur le champ de bataille, partout où il y avait un blessé à relever, un homme à soutenir, un cœur endolori à consoler. Il semblait « ne pas connaître le danger, ignorer la fatigue », dit sa première citation après les terribles lutte sous Verdun. Aussi croyants et incroyants, au 86e, tous les hommes aimaient le P. Bouvier. Quant à lui, il chérissait son régiment. Le mot n'est pas trop fort. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'admirable tes-

1. V. *Etudes*, t. CLIX, pp. 293 et suiv.

tament qu'il écrivit, en prévision de sa fin prochaine, la veille du jour où il tomba devant Vermandonvilliers [1].

Les pressentiments qui avaient dicté ce touchant adieu au P. Bouvier ne l'avaient pas trompé ; le 17 septembre 1916, son bataillon s'élançait à l'assaut de Vermandonvilliers. La première vague d'assaut fut prise sous le feu d'une mitrailleuse et presque entièrement fauchée. Le Père se précipita au secours des blessés. Il en avait déjà administré quelques-uns, quand il fut atteint lui-même. Il n'en continua pas moins son ministère; mais une seconde balle le blessa au ventre et, cette fois, le coup était mortel. Etendu les bras en croix sur le sol ensanglanté, il récitait son chapelet, lorsqu'un blessé qui était à ses côtés lui indiqua qu'à trois pas un autre blessé agonisait. Alors, levant péniblement son bras que la mort lentement alourdissait de plus en plus, le P. Bouvier donna une dernière absolution à son camarade et, laissant retomber sa main, épuisé par ce dernier acte de charité il expira quelques instants après [2].

1. « Je ne sais si la mort me laissera le temps de dire un dernier adieu à tous mes amis du 86e. Je prie M. l'Aumônier de leur faire savoir qu'en mourant, j'ai pensé à eux.

« J'offre bien volontiers ma vie pour eux, en même temps que pour la France. Je l'offre spécialement pour que tant d'âmes droites et bonnes, à qui ne manquait plus que de vivre en Dieu ou de vivre conformément à leur foi, se tournent vers Lui et n'hésitent plus à faire ce que leur conscience et la grâce les invitent à faire. Je les ai tous beaucoup aimés. J'aurais désiré le leur faire sentir davantage. Je n'ai cherché qu'une chose : leur apporter un peu de consolation et de courage dans leur dure vie, en leur montrant les vraies sources de la joie...

« Je les remercie de la prévenante amitié avec laquelle ils m'ont tous reçu, même ceux qui ne partageaient pas notre foi. Je me sentais en famille au milieu d'eux... Je demande à ceux qui croient de vouloir bien prier pour le repos de mon âme. »

2. Bouvier Frédéric, aumônier volontaire au 86e d'infanterie.

« Exemple parfait de l'abnégation et du dévouement, toujours prêt pour les missions les plus périlleuses. Tué glorieusement, le

Aussi modeste que le P. Bouvier était le P. Louis Rivet. Sorti 14e de Saint-Cyr (il y était entré 20e sur 420), il avait servi d'abord comme sous-lieutenant au 30e chasseurs alpins. La guerre le trouva à Rome, professeur de Droit canon à l'Université grégorienne et consulteur de la Congrégation des Réguliers. Interrompant ses travaux, (il publiait alors un Cours de Droit canonique très remarqué dont les deux premiers volumes seulement ont paru[1],) il passa les Alpes et fut affecté comme lieutenant au 1er régiment de la Légion Etrangère, cette légion héroïque dont tous les champs de bataille de la Grande Guerre ont enregistré les exploits. C'est en cette qualité qu'il fit campagne dans la division du Maroc. Que le milieu fût des plus faciles, nul n'oserait le prétendre, car si les cœurs y étaient admirablement braves, les têtes y étaient redoutablement chaudes aussi. Mais le lieutenant Rivet s'y imposa vite, doucement, sans bruit, par le seul ascendant de sa vertu souriante et de son inébranlable abnégation. « C'est un saint », disaient ses hommes, qui ne l'étaient guère. Mais, si imprécise que fût dans leurs âmes frustes la notion de la sainteté, ils ne se trompaient guère, et leur lieutenant devait leur montrer un jour comment à l'appel du devoir un saint marche avec sérénité à la mort[2].

17 septembre 1916, en partant à l'assaut avec le deuxième élément. Déjà cité à l'ordre du régiment. » Le P. Bouvier reçut la médaille militaire après sa mort.

1. *Institutiones Juris Ecclesiastici privati*, Romæ, Typogr. Pont. Le P. Rivet avait publié précédemment un autre ouvrage : *Quæstiones juris Ecclesiastici, habitæ in Universitate Gregoriana*. Romæ, 1912.

2. « Le lieutenant Rivet a laissé parmi nos troupes, cependant difficiles, la réputation d'un savant et d'un saint » (sergent d'Anselme) « Le P. Rivet est pleuré par tous comme un saint » (capitaine R). « Je ne suis guère pratiquant, et peut être guère croyant. Mais, si jamais il existe des saints, le P. Rivet en est un » (un offi-

Le 9 mai 1915, la Légion était en Artois, devant les fameux « Ouvrages blancs », entre la Targette et Carency. A 10 heures, le rideau mobile des tirs de barrage du 75 se déplaçant, le P. Rivet sortit des tranchées, en même temps que sa compagnie. L'artillerie adverse faisait rage, ponctuant de formidables arpèges le crépitement pressé des mitrailleuses. « Calme et résolu », Rivet était quelques mètres en avant de ses hommes. Il marchait, le sabre au fourreau, le revolver à l'étui, car, devenu prêtre, l'ancien officier de chasseurs alpins répugnait à tuer de sa propre main : il estimait suffisant de donner l'exemple et de mourir lui-même, s'il le fallait.

Entraînée par lui, sa section le suivait. L'avalanche mortelle des balles devenant de plus en plus redoutable, on prit le pas gymnastique et en fort peu de temps quatre kilomètres furent franchis. Parvenu en face du bois de la Folie, très solidement occupé par l'Allemand, Rivet donna l'ordre à ses hommes de se dérober autant que possible à la mitraille en se couchant sur le terrain. Mais, lui, il demeura debout. Sa canne ferrée accrochée à l'avant-bras, il promena longtemps sa jumelle sur les champs qui s'étendaient devant lui. Comme toujours, beaucoup plus soucieux de la vie de ses hommes que de la sienne propre, il étudiait avec soin les lignes à l'attaque desquelles il allait repartir, afin d'y faire tuer le moins de monde possible. Tout d'un coup, lâchant sa jumèlle, il s'écroula par terre, sans pousser un seul cri. « C'est sans doute ma dernière messe », avait-il dit le matin même d'un air grave à un ami, en sortant de l'église

cier de la Légion). Le P. Rivet était notamment connu par sa grande charité. On l'avait vu plusieurs fois vider le contenu de son porte-monnaie dans le porte-monnaie de ses légionnaires blessés, lorsque celui-ci lui paraissait trop dégarni.

d'Acq. Il ne s'était pas trompé : une balle en plein front venait de le tuer net et de le renverser tout d'une pièce sur le sol.

Professeur de théologie au scolasticat d'Ore-Hastings, deux fois cité à l'ordre du jour, le P. Xavier Roiron était simple soldat-aumônier au 9e d'artillerie. Il fut enseveli dans sa tranchée, en même temps que la pièce qu'il servait : c'était durant l'offensive de Champagne de 1915, le 22 septembre, en face de Saint-Hilaire-le-Grand. Erudit aussi remarquable que solide théologien, il avait été fort remarqué en Sorbonne lors de son Doctorat ès-lettres, pour y avoir présenté une thèse sur Virgile, écrite en grec, ce qui ne se rencontre pas tous les jours, même dans cette savante maison.

Docteur ès-lettres comme lui, et professeur de théologie aussi, mais à la Faculté catholique de Paris, son ami, le sergent Pierre Rousselot n'eut pas la joie de mourir au bruit de la canonnade, en pleine action. Il fut ramassé sur le terrain par les Allemands, après la sanglante attaque des Eparges, en avril 1915, avec l'épaule fracassée, la poitrine trois fois perforée et deux balles dans la région du cœur. C'était trop de sang versé pour y survivre. Le P. Rousselot mourut, le soir même, à Calonne, sur la paille sanglante d'un poste de secours ennemi.

L'existence studieuse du professeur, — professeur de Faculté, professeur de scolasticat, — n'a rien de commun avec la vie du soldat en campagne.

Sereine, à l'abri de l'imprévu et soustraite à tous les à-coups, elle ignore les grandes fatigues, et les seuls combats qu'elle connaisse sont les joutes philosophiques ou théologiques, où on lutte sans doute, mais uniquement à coups d'arguments. Or, pour

redoutables qu'on les suppose et qu'ils soient parfois en réalité, les arguments, Dieu merci, n'ont jamais fait de mal aux personnes : les idées et les systèmes sont seuls exposés à en pâtir.

Bien autre est la vie du missionnaire. Autant l'existence du professeur est calme et paisible, autant celle du missionnaire est mouvementée. De plus, quel que soit le champ où s'exerce son apostolat, sables brûlants de l'Afrique centrale ou steppes neigeux de l'Alaska, montagnes libanaises ou brousses malgaches, Chine aux villages innombrables ou Amérique méridionale aux interminables et solitaires pampas, il n'est pas de fatigue que le missionnaire, au cours de ses expéditions apostoliques, ne doive affronter ; pas de souffrance, faim, soif, froid, insomnie, qui ne le guette ; pas de privations avec lesquelles, dans sa vie errante, il ne lui faille compter.

Or, si les hommes d'étude, parmi les Jésuites, si peu que leur vie antérieure les y eût préparés, s'étaient si simplement trouvés à la hauteur des devoirs militaires et des sacrifices qu'ils imposent, lorsqu'ils avaient été appelés aux armées, à plus forte raison les Missionnaires, inlassables vagabonds de l'apostolat parmi les païens, devaient-ils s'y élever à leur tour.

Ils s'y élevèrent, en effet, simplement et sans bruit.

La Mission d'Arménie avait donné à la France le P. de Contagnet, tué aux Dardanelles, comme je l'ai raconté plus haut. La Mission chinoise du Tchi-Li lui donna le P. Albert Perrot, chevalier de la Légion d'honneur qui tomba dans une charge, au milieu du 2e zouaves, durant l'offensive de septembre 1915, en Champagne. C'est en plein réseau des fils de fer allemands jusqu'où il s'était

avancé que deux balles l'abattirent, au moment où il venait d'administrer le commandant Chassaigne et quelques autres blessés [1].

En Champagne aussi et à Tahure, trois jours après le P. Perrot, le P. Soury-Lavergne fut renversé par un obus. En apprenant sa mort, le colonel du 81e de ligne, son régiment, écrivait : « Il s'est conduit en héros. Il est mort en héros ». Et pour appuyer un témoignage si magnifique, cet officier supérieur ajoutait : « Dans cette guerre qui a suscité une si abondante floraison de dévouement et de bravoure, je n'ai jamais rencontré de plus belle figure que celle de notre cher aumônier.

« ... Cité à la division, au corps d'armée, à l'armée [2], ses actes de dévouement et de courage ne se comptaient plus, et l'exemple de ses vertus, comme l'exemple de sa bravoure, l'avaient rendu populaire parmi les soldats qui l'admiraient et qui l'aimaient ».

Le religieux, auquel son chef immédiat rendait un si splendide hommage, avait été réformé pour hypertrophie du cœur. C'est donc comme volontaire qu'il avait fait campagne. D'abord aumônier de la division de cavalerie Beaudemoulin, passé ensuite au 16e corps et affecté au 81e de ligne, il avait vu

1. Le P. Perrot fut cité à l'Ordre du jour de la 4e armée, général de Langle de Carry.

2. Voici le texte de cette dernière citation.
« 4e armée. Abbé Soury-Lavergne, aumônier. Depuis le mois de janvier, n'a cessé de donner dans les tranchées des preuves d'un froid courage, d'un dévouement à toute épreuve et du patriotisme le plus éclairé. En dernier lieu, au cours des affaires des 9, 10 et 14 juin, est resté sur la ligne de feu pour encourager les combattants de ses bonnes paroles et pour secourir les moribonds, a transporté sur son dos les blessés jusqu'au poste de secours le plus voisin. Est devenu populaire dans la 61e brigade, où il fait l'admiration de tous. Le général commandant la 4e armée, de Langle de Carry. »

le feu en Belgique, en Artois et en Champagne. A Beauséjour, le tympan perforé, il avait été, en outre, blessé à la tête et à la hanche, mais il était resté en ligne cependant. Un mois après, le 28 août 1915, emporté évanoui et à moitié asphyxié d'une galerie de mines, d'où il retirait des sapeurs du génie, il avait dès le surlendemain repris son service. Maintes fois, on l'avait vu rapporter morts et blessés sur son dos, à travers le dédale fangeux des tranchées. « Pendant tout le temps que je l'ai connu, écrivait son colonel à son père, je n'ai jamais vu une mine sauter, une attaque se produire, sans trouver immédiatement au premier rang l'aumônier Soury-Lavergne. Combien de soldats n'a-t-il pas secourus ? Combien n'en a-t-il pas déterrés que des explosions avaient ensevelis ! »

Le danger semblait fasciner le P. Soury-Lavergne. Il y courait comme d'instinct. Le 28 septembre 1915, devant Tahure, il y vola à son ordinaire. Blessé une première fois à la tête, il consentit à se rendre au poste de secours. Mais là, quelques instances qu'ils lui en fissent, ni le médecin, ni l'aumônier, ne purent le décider à se laisser évacuer. La tête bandée, il venait de se porter au secours d'artilleurs frappés, quand un obus de gros calibre, lui brisant la jambe gauche, la déchiqueta tellement qu'elle ne tenait plus que par quelques lambeaux sanguinolents. Malgré l'acuité de la souffrance, le P. Soury-Lavergne eut l'énergie de se poser lui-même un garrot pour arrêter le sang. Mais l'hémorragie avait été trop abondante. Il n'eut pas la force de supporter l'amputation, et, dix jours plus tard, après avoir reçu la croix de la Légion d'honneur sur son lit d'ambulance, il expira doucement à Somme-Tourbe. Son nom fut officiellement donné à un des systèmes de

défense établis devant Tahure, tant le souvenir qu'il laissa après lui était profond !

Comme le P. Soury-Lavergne, le P. de Daran appartenait à la Mission de Madagascar. Sergent au 3e colonial, il fut d'abord mobilisé sur place à Tananarive. Renvoyé en France, il y resta quelques mois seulement et il s'embarqua à destination de Salonique, avec une partie de son régiment. Le 26 février 1916, trois jours à peine après le départ de Toulon, un sous-marin allemand torpilla la *Provence II* sur laquelle il naviguait. Aussitôt les mesures nécessaires furent prises, car la mer était radieusement calme. On mit les canots à la mer ; on y jeta les radeaux préparés d'avance et les hommes passèrent leur ceinture de sauvetage. Mais, dans le désarroi qui marque toujours plus ou moins de pareilles heures, un certain nombre de soldats ne trouvaient point les leurs. Aussi simplement que s'il se fût agi d'un acte sans importance, le P. de Daran dégraffa alors sa propre ceinture et il la tendit à un petit colonial affolé. Puis, s'étant ainsi condamné à mort par charité, toujours calme, il fit le tour du pont, donnant à ceux avec lesquels il allait mourir l'absolution générale. Beaucoup de ses camarades rescapés, — le capitaine Marchal entr'autres, — l'aperçurent la renouvelant une dernière fois sur les grappes de coloniaux suspendus aux flancs du navire, quand la *Provence* se dressant presque perpendiculairement sur la vaste nappe bleue, toute scintillante au soleil, sombra tragiquement par l'arrière, tandis que des embarcations et des radeaux bondés de soldats, — adieu suprême à leurs malheureux camarades, — un immense cri d'horreur s'élevait !

Habitués aux privations les plus dures, rompus à

la fatigue, les missionnaires étaient un peu préparés à faire campagne et à braver le danger. Ils y étaient disposés aussi, dans une certaine mesure, les religieux qui, peu importe leurs charges ou leurs emplois antérieurs, vivaient sous la règle depuis des années déjà. L'exacte discipline dont ils avaient l'habitude, la fidélité à une règle qui contrarie souvent les impulsions naturelles, l'exercice de la maîtrise sur soi-même que cette fidélité implique, une vue plus haute de la véritable source du devoir et, comme conséquence, une persuasion plus profonde de l'obligation qui incombe au religieux de l'accomplir parfaitement, devaient les prédisposer à « avoir du cran » à l'heure voulue. « Avoir du cran », jolie expression mise en honneur durant la guerre, orgueil légitime de tous ceux à qui les camarades ou les chefs l'appliquaient.

Mais les jeunes religieux qui débutaient à peine dans leur nouvelle vie, ceux que la guerre avait arrachés à l'existence paisible, sans rides ni remous, du noviciat, ils n'avaient pas eu le temps encore de constituer au fond d'eux-mêmes cette latente réserve d'énergie. Leurs traits doux et modestes n'avaient rien de belliqueux, et pourtant, comme tant d'autres dont la guerre haussa les âmes et grandit les cœurs, au feu ils se révélèrent pour la plupart des hommes de vrai courage et quelques-uns même des héros ![1]

Ce qui domina leur vie sous les armes, quand on parcourt leurs lettres on ne peut pas s'y tromper, c'est la pensée du *devoir*. Le devoir, c'est-à-dire, non pas quelque chose de vague et de nébuleux, mais

1. Vingt-trois novices jésuites furent tués pendant la guerre. Parmi eux se trouvaient l'enseigne de vaisseau Phil. de Blic, le lieutenant Chabord et le sous-lieutenant Boutin, tous trois chevaliers de la Légion d'honneur.

ce que Dieu veut qu'ils fassent et ce que dès lors ils *doivent* coûte que coûte accomplir. — Aussi, après le nom de Dieu et le nom de la France, l'un des mots qui reviennent le plus souvent sous leur plume, comme du reste sous celle de leurs aînés dans la vie religieuse, c'est le *Devoir* : « Tout au devoir ». — « Le devoir avant tout ». — « C'est le devoir ». — « Je ferai mon devoir. »

Blessés grièvement, frappés à mort, la pensée du devoir accompli leur revient de nouveau à l'esprit, les citations à l'Ordre l'ont relevé plusieurs fois. Et ils meurent en disant comme le P. Rameau, aumônier, chevalier de la Légion d'honneur, qu'on ramasse, criblé d'éclats d'obus : « Je faisais mon devoir, donc tout va bien », — ou comme le P. Veuillot, petit-fils d'Eugène, dont les deux jambes viennent d'être emportées par un projectile : « J'ai fait mon devoir, je suis content. Vive la France ! »

L'accomplissement du devoir exige parfois le sacrifice de la vie. Ils le savent. Et, par avance, ils contemplent la mort sans émoi. Ils s'y préparent. Quand elle viendra, elle ne les prendra pas au dépourvu. La nuit qui précéda le matin où une balle lui troua le front, l'adjudant Deslandes, médaillé militaire, sachant qu'il devait être d'attaque le lendemain, se retira un peu à l'écart dans le bois où étaient creusées les tranchées, avec deux autres soldats, Jésuites comme lui. Et, dans le silence profond qui régnait sous les ramures, aux rayons de la lune, — vraiment, ne serait-ce pas une scène à peindre ? — tous trois renouvelèrent leurs vœux de religion devant leur Crucifix.

Quelques mois auparavant, étendu sur la terre, la poitrine perforée de part en part, le même P. Deslandes s'était fait remettre par un camarade ce même

Crucifix et il s'était préparé à mourir. « Je n'eus pas de peine à faire mon sacrifice, écrivait-il plus tard de l'ambulance, car ce qui m'arrivait, je l'avais souvent prévu, en faisant ma méditation quotidienne. Et j'étais parvenu à dégager de l'appareil brutal du champ de bataille l'appel plus doux de Notre-Seigneur. »

C'est parce qu'ils étaient parvenus, eux aussi, à « dégager de l'appareil brutal du champ de bataille, l'appel plus doux de Notre-Seigneur » que tant d'autres Jésuites firent si simplement le sacrifice suprême de leurs jours.

« Je suis prêt à donner ma vie, si le Bon Dieu le veut », dit le sergent Bern. de Vrégille. « Je mourrai content, quand le Bon Dieu voudra », note sur son carnet un humble Frère, le soldat Balbous. — « Si le Bon Dieu veut m'appeler à Lui, *Deo gratias* », dit de même le sergent Galtier. « Ce matin, à la Communion, je me suis préparé au grand passage, écrit le lieutenant André de Gaillard-Bancel. Si vous saviez la joie qui m'emplit l'âme, quand j'y songe ». A son tour, le sous-lieutenant Lansard : « D'ici peu, nous aurons encore un coup de chien à donner. Ce sera sanglant. A la garde de Dieu. Je reste pleinement et joyeusement prêt à tout. » Et le P. Martin de la Rouvière, le 15 décembre 1915, sur son lit d'ambulance : « Pour la France et pour Dieu... Je meurs content ! »

Aussi, lorsque la mort se présente ils l'accueillent sans trouble « pour Dieu, pour la France, pour l'Eglise », formule qu'ils semblent tous particulièrement affectionner. Quelques-uns vont même plus loin encore et, comme le sergent Hastey, ils disent un dernier sourire sur leurs lèvres exsangues : « Je meurs en chantant »[1].

1. Le P. Galtier fut tué le 19 août 1914, le P. Hastey, le 26 octobre 1914 ; le P. de Vrégille, le 28 novembre 1914 ; le P. de Gail-

III

Les Jésuites aumôniers. — Tombés à l'ennemi. — Confiance et affection des hommes. — « En v'là un Évêque ! ». — Le Père aumônier au feu.

C'est qu'une grande espérance, l'espérance chrétienne, soutenait les Jésuites au feu, comme elle y soutenait les religieux, les prêtres, les catholiques en compagnie desquels fraternellement ils combattaient. Et cette espérance, sur le champ de bataille, elle pouvait se traduire ainsi : « Le pire est le mieux ! car la mort, c'est la vie, et le corps étendu dans une petite flaque de sang, c'est l'âme au ciel ou à la porte du ciel au moins. »

Bien qu'il eût fait toute la campagne et qu'il y eût été blessé, le Jésuite qui écrivait ces lignes, fut épargné par la mort. Mais combien de ses frères en religion, qui portaient comme lui, le brassard blanc à croix rouge et la Croix d'aumônier, furent abattus par elle au cours de la guerre !

Le premier en date qu'elle terrassa, le P. Véron, aumônier de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, ne mourut pas sous les balles, mais il n'en tomba pas moins victime des Allemands. Aumônier au 2e corps, il fut fait prisonnier, le 3 septembre 1914, à Crépy-en-Valois. On le mit à la suite d'une colonne, en compagnie de quelques otages et d'un certain nombre d'autres prisonniers, — et son martyre commença. Traîné pendant plusieurs jours par les grands chemins, contraint de porter tantôt les

hard-Baucel, le 12 décembre 1914 ; le F. Balbous, fin septembre 1915 ; le P. Lansard le 4 décembre 1916.

sacs et tantôt les capotes de ses gardiens, ne recevant pour toute nourriture que quelques misérables pommes, il fut en outre abreuvé d'outrages et de mauvais traitements. « Pastor catholicus », lui disaient en ricanant ses bourreaux, et ils le frappaient lâchement à coups de poing, à coups de pied, à coups de crosse de fusil.

Le 7 au soir, absolument épuisé, le visage ensanglanté par la pointe d'une baïonnette, le P. Véron s'effondra sur la route : la victime était incapable d'aller plus loin. On le chargea sur un fourgon qui passait, il le fallait bien ! Mais, arrivé à l'étape, on le jeta simplement sur un des tas de pierres du chemin. On l'y aurait laissé mourir comme un chien, car déjà il agonisait, si, horrifiés, ses compagnons d'infortune n'avaient énergiquement réclamé contre tant de barbarie. Devant leurs généreuses et véhémentes protestations, on daigna faire transporter le mourant dans une maison voisine, déjà remplie de soldats avinés. C'est là, au milieu de leurs chansons bachiques, assisté par l'abbé Sueur, — heureusement délivré quelques jours plus tard par les Anglais, — que le P. Véron vit finir son calvaire et qu'il rendit le dernier soupir.

Exception faite du P. Véron et du P. Aucler, directeur de la Conférence Olivaint à Paris, qui mourut épuisé par six mois de campagne le 23 février 1915, à l'hôpital militaire de Rouen, tous les Jésuites aumôniers, qui disparurent pendant la guerre, tombèrent sur le champ de bataille et au milieu des troupiers.

Pour être fixé sur la valeur du P. Vitrant, blessé dès le mois d'août 1914, deux fois cité à l'Ordre de l'armée, et chevalier de la Légion d'honneur il suffit de lire la dernière de ses citations : « Ame de soldat sous la robe de prêtre, est parti à

l'assaut du 25 septembre 1915, au centre de la première vague, sur la ligne des officiers ; est tombé glorieusement, en atteignant les défenses accessoires de l'ennemi, à travers lesquelles, dans un geste de bénédiction, il semblait guider les assaillants. »

Le P. Burgaud, chevalier de la Légion d'honneur, fut tué à Souain « en allant spontanément et sous un bombardement très violent, vers un régiment de première ligne particulièrement éprouvé »[1]. Lorsque, trois jours après on retrouva son cadavre, on constata qu'un éclat d'obus avait tordu son crucifix et que d'autres avaient haché sur sa poitrine la formule de ses vœux écrite de sa main. Mais la Sainte Réserve n'avait pas été touchée. Comme cela était arrivé pour le P. Fournier, elle reposait intacte sur son cœur.

Quelques jours après, à Avocourt, près de Verdun, tomba le P. Cascua. Lui aussi, il s'était spontanément joint aux troupes d'assaut. Il administrait un blessé dans un trou d'obus, sous le crissement aigrelet des balles d'une mitrailleuse, quand il fut frappé à la tête. Vraie mort de prêtre-soldat : une balle au front en plein champ de bataille, en confessant un blessé[2].

C'est dans la même région, au Mort-Homme, que, le 5 mai 1916, le P. Raymond, médaillé militaire, fut écrasé par un obus. Sa citation le signale comme un « modèle de bravoure, de dévouement et d'abnégation ».

Quatre fois cité à l'Ordre — dont trois à celui de l'Armée, — le P. Yves Gauthier portait le

1. Citation à l'Ordre, signée : général Gouraud.

2. Le P. Cascua avait été cité deux fois à l'Ordre du jour. Novice encore quand il fut tué, il avait conquis, avant son entrée en religion, avec le diplôme de docteur en théologie le diplôme de Docteur ès sciences bibliques, si rare encore et si justement envié.

ruban rouge sur sa soutane. Il montra à Fleury-sous-Douaumont combien il en était digne. Un groupe de blessés était resté sur le terrain. On le lui signala. Immédiatement, il s'élança à leur secours, malgré un tir de barrage des plus violents. Il n'en put pas franchir le rideau de fer impitoyable et, au témoignage d'un homme, il fut comme « émietté » par un obus. C'était, d'après une de ses citations, un « aumônier d'un inlassable dévouement, d'une bravoure et d'une audace à donner en exemple » et, d'après une seconde, un « aumônier militaire d'un allant et d'un courage au-dessus de tout éloge, constamment en première ligne, se riant du danger et, par sa présence, communiquant à tous un réconfort des plus précieux »[1].

Toujours sous Douaumont, — tant d'hommes de toutes armes, hélas ! y tombèrent, — mais deux mois après la mort du P. Gauthier, le P. Constant, le 24 octobre 1916, est dans la parallèle de départ d'un bataillon de chasseurs. Sa division n'est pas d'attaque, mais il est venu quand même « dans l'espoir d'être utile ». De fait, lorsqu'au milieu de l'effroyable vacarme, le commandement « Baïonnette au canon » a retenti, il saute hors de la tranchée. Debout sur le parapet, il bénit les vagues qui s'élancent, dit un des officiers qui prirent part à l'action... Puis, calme, il soigne les blessés, il administre les mourants, méprisant les obus, qui le couvrent de terre à chaque instant. « Le lendemain soir, après deux jours passés

1. Dans une lettre particulière, le colonel K... du 115e d'infanterie, rendait au P. Gauthier ce bel hommage : « J'avais pour l'abbé Gauthier la plus profonde estime. Il vivait constamment avec moi... Il devait être assez frappant de voir quelle intimité de vues et de pensées existait entre l'abbé Gauthier, aumônier volontaire au 115e, et son colonel, de religion protestante. Mais, combattant et profondément chrétien, j'admirais sa grandeur d'âme et son esprit de sacrifice. Tous, au régiment, l'ont pleuré. »

sans sommeil, alors qu'il aurait pu regagner sa division et, en s'éloignant, se mettre à l'abri du danger, il reste, entre dans un abri pour y prendre quelques instants de repos et il y est enseveli par un 210 »[1].

Le soir de la Toussaint 1916, le lieutenant-colonel du 30e d'artillerie faisait porter à la décision la communication suivante : « Le lieutenant-colonel fait connaître au régiment que son aumônier, M. l'abbé Caillaud, vient d'être grièvement blessé, ce matin, de deux éclats d'obus, au moment où il se rendait au 3e groupe pour y exercer son ministère. M. l'aumônier Caillaud vient de recevoir la médaille militaire. Déjà blessé une première fois en 1914 sur la Marne, comme sergent d'infanterie, il avait été réformé et, ne pouvant plus servir dans le rang, il avait tenu à revenir sur le front comme aumônier volontaire. Il a partagé notre existence depuis le mois d'avril 1915. Il était devenu l'un des nôtres et et il avait su conquérir la sympathie, l'estime et le respect de tous. Depuis l'arrivée du régiment sur sa position actuelle, il avait fait preuve d'un inlassable dévouement aux batteries de tir qu'il n'a pas quittées depuis vingt-quatre jours. Assistant les blessés, ensevelissant les morts des combats précédents, se portant partout où son ministère l'appelait, sans se préoccuper des bombardements qui barraient sa route, il a été frappé en soldat dans l'accomplissement de son devoir. Le lieutenant-colonel est sûr d'être l'interprète du régiment en adressant à M. l'aumônier Caillaud, en même temps que ses vœux de guérison, l'expression de la sympathie de tous ses camarades du 30e d'artillerie. »

Les souhaits si touchants que le chef direct du

1. Le P. Constant fut cité à l'Ordre de sa division, — la 9e — après sa mort.

P. Caillaud lui adressait au nom de tous ne devaient pas se réaliser. Les blessures étaient trop graves — l'une d'elles avait mis complètement à nu tous les os de la région lombaire — pour qu'une guérison fut possible. Trois jours après les avoir reçues, le P. Caillaud expirait. Et, soulignant ce qu'il avait déjà dit à la décision, son colonel écrivait le surlendemain : « Le P. Caillaud avait conquis droit de cité apostolique par l'ardeur de ses convictions patriotiques et par sa piété... Au feu, surmenés de jour et de nuit, nous n'avons pas pu entourer son cercueil comme nous aurions désiré le faire. Mais son véritable deuil, nous le portons dans nos cœurs ».

Quel éloquent témoignage qu'un témoignage pareil ! Non moins beau, non moins prenant est celui que le commandant du groupe d'artillerie auquel appartenait le P. Rose lui rendit quelques jours après sa mort. Les lettres de ce genre constituent des documents qu'on ne peut pas récuser. Ecrites à la hâte, au front et parfois presque sous le vent des obus, on sent en effet que c'est la vérité elle-même qui y parle, simplement, sans apprêts, ni fioritures, mais avec quelle sincère, avec quelle poignante émotion !

« M. Rose, écrit donc l'officier supérieur dont je viens de parler, était un homme d'un dévouement à toute épreuve et d'un parfait mépris du danger... Je l'ai vu courir du matin au soir, dans la boue des tranchées par tous les temps, quoique d'une santé assez délicate. M. Rose m'était un ami personnel... C'était un saint prêtre et le vrai type de l'homme de cœur, du chevalier chrétien sans peur et sans reproche. Il est mort en secourant les blessés. Le 4 septembre 1916, atteint d'une balle au bras en soignant un blessé, il n'avait pas voulu être évacué.

Le 5, il a trouvé une mort glorieuse, en ramenant des blessés tombés sur la plaine. Il en avait ramené trois déjà et il allait en chercher un quatrième, quand il est tombé tué net d'une balle au flanc tirée d'un blockaus de mitrailleuse... Plusieurs fois, il m'avait confié qu'il serait heureux de tomber au champ d'honneur dans l'accomplissement d'une mission de charité et de bonté. Dieu a exaucé son souhait. L'abbé Rose est mort en héros, face à l'ennemi, en un jour de victoire. »

Un chasseur alpin a raconté que, lorsque le commandant du bataillon apprit la mort du P. Louis Chaine, son aumônier, médaillé militaire, emporté par la gangrène gazeuse consécutive à une blessure grave à la cuisse, il prit sa tête entre les mains et en silence il se mit à pleurer. Quelques jours après, le général Fayolle déclarait dans l'Ordre de la 6e armée, où il le portait, que le P. Chaine « n'avait pas cessé de faire l'admiration de tous par son dévouement et son mépris du danger ». Brève citation, mais dont la concision militaire soulignait l'éloquence du muet témoignage rendu à l'humble religieux par les larmes de son commandant.

C'est aussi dans une ambulance, à Saint-Etienne, que mourut le P. Rameau, chevalier de la Légion d'honneur. « Aumônier volontaire depuis le début de la campagne, prisonnier pendant dix mois en Allemagne, à peine rentré de captivité il demanda à retourner au front. » On l'y envoya comme aumônier de la 125e division. Il s'y fit « remarquer par son ardent dévouement et par son crâne esprit de sacrifice ». Tandis qu'il s'élançait au secours d'une de ses batteries très marmitée depuis la veille, il reçut cinq éclats d'obus : un à la tête, deux au bras et deux dans la région du genou. Une amputation de

la jambe gauche s'en suivit, qui, après de douloureuses souffrances, le conduisit au tombeau.

A Coegel, au milieu de la boucle de la Cerna, dans le cimetière de l'ambulance alpine, une humble croix se dresse parmi de nombreuses autres croix. En tout semblable à celles qui l'entourent, rien ne l'en distingue, si ce n'est une grande couronne qu'on y a suspendue en sautoir. Sur cette couronne se détache l'inscription suivante : « Au P. Lenoir, aumônier militaire, ses enfants du 4e colonial »[1].

Ses enfants du 4e colonial, mots bien simples, mais comme ils en disent long ! Ils indiquent dans leur simplicité l'affection, confiante et respectueuse à la fois, l'affection filiale, dont au régiment on entourait « l'aumônier héroïque », ainsi qu'on l'avait surnommé dans toute la division.

Cette affection, le P. Louis Lenoir l'avait largement méritée. Parti le premier jour de la guerre, il avait suivi les grands remous de l'armée française. Il se trouve en Belgique ; il rentre en France après Charleroi ; il est présent sur la Marne, où il reçoit sa première blessure. Il va ensuite en Alsace. Puis c'est la Somme qui le voit au feu. Après la Somme, il fait Verdun. Sur tous ces champs de bataille successifs, son inlassable bravoure est telle que trois fois il est porté à l'Ordre de l'armée, parce que partout il s'est montré « sans défaillir, de nuit comme de jour, au milieu des combats comme au repos, un modèle d'abnégation, de dévouement et d'ardeur patriotique ». — Blessé de nouveau et très gravement, il reçoit le ruban rouge des mains du général Gouraud pour la manière dont « depuis le

1. Lettre du P. de Lanversin, lieutenant d'artillerie.

début des opérations, il provoque chaque jour l'admiration des hommes et des officiers par son courage et par son abnégation »[1]. Sa blessure le retient plus longtemps qu'il ne le voudrait loin du front. — Aussi dès qu'il le peut et quoiqu'il ne marche encore qu'avec une canne, il se hâte de rejoindre « ses enfants » au régiment.

Quelque temps après, sa division était envoyée à Salonique. Il partit avec elle et n'en revint pas. C'est là en effet qu'une mort héroïque l'attendait devant Monastir.

Le 9 mai 1917, son régiment était d'attaque. A 6 heures et demie les premiers détachements s'élancèrent. Les positions ennemies étaient des plus fortes. Car elles se trouvaient au sommet d'une colline aux pentes très raides et dont les flancs rocheux étaient minutieusement organisés. Les vagues d'assaut décimées furent par suite obligées de s'arrêter et, en attendant la nuit, leurs survivants s'abritèrent

1. Louis Lenoir, aumônier titulaire. « Depuis le début des opérations, provoque chaque jour l'admiration des hommes et des officiers par son courage et son abnégation. Dans tous les combats a toujours été aux premiers rangs pour porter secours aux blessés, se prodiguant à tous indistinctement, soit qu'il s'agisse de l'accomplissement de son ministère, soit qu'il s'agisse de seconder les brancardiers. Vient d'être blessé le 5 février d'un éclat d'obus, alors qu'il transportait un blessé au poste de secours ». *Journ. off.*, 7 avril 1915, p. 1907.

A ce témoignage des chefs du P. Lenoir, ajoutons-en un autre, émané d'un de ses camarades, le capitaine C. Hearty, des Chasseurs à pied.

« Ce pauvre jésuite avait pris sur les Coloniaux une influence qu'il faut avoir vue pour la croire possible Elle faisait comprendre les grandes vagues de l'esprit passant sur les peuples dans le sillage béni de certains convertisseurs d'autrefois. Les Coloniaux sont braves... mais ils n'ont jamais prétendu être de petits saints. Or, voilà des régiments, des brigades, une division, qui, sous le rayonnement de surnaturel et de pureté du P. Lenoir, s'étaient, en masse, transformés en peu de semaines. Ces âmes frustes, et parfois dévoyées, souvent ignorantes de toute notion religieuse... ne montaient plus aux tranchées, ne sortaient plus à l'assaut, sans avoir communié » (*Etudes*, 5 mai 1918).

sur le terrain même, un peu partout. Communiquer des uns aux autres de ces groupes disséminés par petits paquets isolés était tout ce qu'il y avait de plus périlleux, à cause des mitrailleuses dont les bandes se déroulaient presque automatiquement, dès qu'une tête se montrait. Impassible, le P. Lenoir n'en circula pas moins sous les balles pour panser les blessés et administrer les moribonds. A deux heures, on lui indiqua que quelques hommes et un officier grièvement atteint gisaient à peu de distance des fils de fer de l'ennemi. Aussitôt il résolut d'aller vers eux. En vain, le sous-lieutenant G... et les hommes qui étaient-là le supplièrent-ils de n'en rien faire, car il fallait franchir un terrain absolument découvert et sans cesse battu par les Allemands. Sa charité l'emporta sur sa prudence. « Il descendit à une source voisine, a écrit le lieutenant Mounier, afin de remplir d'eau son bidon pour les blessés. Puis il remit au sous-lieutenant G... sa canne qui l'embarrassait et il partit en rampant dans un champ d'avoine. Une mitrailleuse le vit et tira sans l'atteindre. Il s'arrêta un instant et reprit sa marche. De nouveau la mitrailleuse crépita. Et, cette fois, une balle le frappa à la tête et une autre dans la région abdominale. » Lorsque, quatre jours plus tard, on put enfin aller chercher ses restes, on le trouva étendu sur le dos, son crucifix à la main, la figure souriante, les yeux au ciel. « L'aumônier héroïque » était mort de la mort dont il était digne et qu'il n'avait pas cessé de désirer[1].

Lorsque les hostilités prirent fin, sur les 132 au-

1. Après la mort du P. Lenoir, le lieutenant-colonel du 4ᵉ colonial porta à la décision la communication suivante :

« Le lieutenant-colonel communique au régiment la note ci-dessous trouvée dans les papiers du P. Lenoir, aumônier militaire, tombé au champ d'honneur le 9 mai 1917, victime de son dévoue-

mòniers jésuites — aumôniers titulaires, aumôniers volontaires ou combattants faisant fonctions d'aumôniers — qui avaient fait campagne sur le front, 23 avaient été tués à l'ennemi ; plusieurs autres avaient été blessés sur le champ de bataille, certains même trois ou quatre fois. 30 étaient chevaliers de la Légion d'honneur[1], 8 avaient reçu la médaille militaire et 98 portaient la Croix de guerre après

ment aux blessés, après avoir, durant trente mois, fait l'admiration de tous, par sa bonté, sa foi patriotique, la sainteté de sa vie.

« Il laisse parmi nous un souvenir impérissable.

« C'est avec la plus respectueuse et la plus douloureuse émotion que nous nous inclinons devant la dépouille mortelle de celui qui fut l'ami, le confident, le consolateur, le bienfaiteur de tant de braves du régiment. » Le lieutenant-colonel : Thiry.

« En cas de mort :

« Je dis « au revoir » à tous mes enfants bien-aimés du 4e colonial. Je les remercie de l'affectueuse sympathie et de la confiance qu'ils m'ont toujours témoignées, et si parfois, sans le vouloir, j'ai fait de la peine à quelques-uns, je leur demande bien sincèrement pardon. De tout mon cœur de Français, je leur demande de continuer à faire vaillamment leur devoir, à maintenir la tradition d'héroïsme du régiment, à lutter et à souffrir tant qu'il faudra, sans faillir, pour la délivrance du pays, avec une foi inconfusible dans les destinées de la France. De tout mon cœur de prêtre et d'ami, je les supplie d'assurer le salut éternel de leurs âmes, en restant fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa loi, en se purifiant de leurs fautes, en s'unissant à Lui dans la Sainte Communion aussi souvent qu'ils le pourront.

« Et je leur donne à tous rendez-vous au Ciel, où nous nous retrouverons pour toujours dans la vraie vie, la seule heureuse, pour laquelle Dieu nous a faits.

« Pour eux et à cette intention, j'offre joyeusement à notre Divin Maître Jésus-Christ le sacrifice de ma vie.

« Vive Dieu ! Vive la France ! Vive le 4e colonial !

P. Lenoir.

1. Les Pères Amblard, de Forceville, Y-M. Gauthier (†), Lenoir (†), Le Texier (†), Rameau (+), Pupey-Girard, Pelletier, Sainte-Marie, Jamin, Roullet, d'Herbigny, Dassonville, Doncœur. Dhalluin, Lefebvre, Rigot, Screpel, Ducoulombier, Soury-Lavergne (†), Décisier, Decoster, Emonet, Berlier de Vauplane, Danset, Burgaud (†), Albert Fournier (†), de Contagnet (†), Perrot (†), Joseph Vittrant (†).

Outre les 132 aumôniers du front, 60 autres jésuites ayant dépassé l'âge de la mobilisation, avaient servi en qualité d'aumôniers de la Croix-Rouge dans les hôpitaux de l'arrière, plusieurs dans les bases et ambulances anglaises, et 7 dans les camps de prisonniers allemands.

Je transcris simplement quelques-unes des citations qui accom-

159 citations à l'Ordre du jour, dont bon nombre au corps d'armée ou à l'armée.

Ce dévouement des Jésuites, comme du reste le

pagnèrent les nominations ci-dessus indiquées dans la Légion d'honneur.

Doncœur, aumônier, 28e brigade d'infanterie. « D'une énergie et d'un courage au-dessus de tout éloge. A sauvé la vie à de nombreux blessés en exposant journellement la sienne. Ne cesse de rendre les plus éminents services par l'exemple qu'il donne et la haute notion du devoir qu'il sait inculquer à tous. Déjà trois fois cité à l'Ordre. »

L'une de ces citations rapporte que « le 16 septembre 1914, aumônier d'une ambulance cernée par les Allemands, le P. Doncœur a par la fermeté de son attitude empêché le massacre des blessés ».

« *De Forceville, aumônier à la 8e division,* très gravement blessé par un éclat d'obus. « Sur le front depuis août 1914, fait l'admiration de tous par ses hautes vertus morales, son zèle et son dévouement inlassables vis-à-vis des blessés Toujours dans les endroits les plus exposés pour apporter le réconfort de sa parole aux combattants. A déjà reçu la croix de guerre ».

La citation à la suite de laquelle la croix lui fut remise est à signaler. On y lit : « Dès le début de la campagne, s'est affirmé par son affection pour le soldat, le soutenant dans les moments difficiles, non seulement par ses exhortations, mais aussi en poussant le dévouement jusqu'à porter le sac des soldats fatigués... Sa valeur morale n'a eu d'égale que sa modestie ; a su conquérir la haute estime et le respect affectueux de tous au 4e corps. »

Jamin, aumônier militaire. « Grande intelligence et grand cœur, qui depuis le début de la campagne, apporte au régiment son aide morale avec une modestie et un dévouement admirables. A toujours fait preuve d'un grand dédain du danger dans l'exercice de son ministère sous le feu. »

Lefebvre, aumônier divisionnaire. « Poursuit avec une âme héroïque sa mission d'encouragement et de consolation. Toujours aux premières lignes quand la bataille fait rage, s'est particulièrement distingué aux combats des 4 et 6 septembre, des 18, 21 et 29 octobre 1916. Le 21 a réussi, au prix des plus grands dangers, à communiquer avec des isolés à travers un terrain bouleversé par le bombardement. Le 29, malgré un commencement d'intoxication par les gaz, n'a cessé d'apporter aux combattants et aux blessés le réconfort d'une présence qui leur est devenu très chère. »

Pupey-Girard, aumônier, G. B. D... « Aumônier militaire d'un dévouement exceptionnel et d'une haute valeur morale. Toujours dans les tranchées ou en première ligne pour apporter ses secours. En juin 1915, comme en septembre, est parti avec les vagues d'assaut, donnant à tous un magnifique exemple par un mépris complet du danger. »

Roulet, aumônier militaire G. B. D... « Modèle de modestie et de bravoure. A l'attaque du 29 mars 1916, est parti avec la première vague d'assaut et a pénétré en même temps qu'elle dans la position ennemie ; n'a cessé de circuler en première ligne, le 29 et le 30 mars,

dévouement non moins incontestable et non moins éclatant de leurs camarades, les aumôniers militaires du clergé séculier et des autres ordres religieux, ne pouvait pas échapper aux hommes. Comment, au surplus, les troupiers n'en auraient-ils pas été frappés?

Ils savaient, en effet, que beaucoup de leurs aumôniers, — en particulier tous les aumôniers du Comité de Mun, — faisaient campagne à côté d'eux, non point parce qu'ils y étaient obligés, mais en qualité de volontaires et parce qu'ils s'étaient spontanément engagés. Ils n'ignoraient pas que certains de ces religieux avaient dépassé l'âge d'être soldats, comme par exemple (pour ne parler que des morts),

réconfortant les blessés et mourants, donnant à tous le plus bel encouragement, ainsi que l'exemple d'un mépris absolu du danger. »

Sainte-Marie, aumônier divisionnaire. « A volontairement accompagne un régiment en première ligne au cours des attaques du 4 au 15 juillet 1916. Toujours au poste le plus avancé et le plus périlleux, de jour et de nuit, n'a cessé d'assister les blessés et d'exalter l'enthousiasme des combattants par sa parole et son attitude.

« Très grièvement blessé, a donné à tous le plus bel exemple d'héroïsme et d'abnégation. »

Dans sa 8e citation le P. Sainte-Marie etait donné comme « l'incarnation du devoir le plus absolu. »

Decisier, Auguste-François, aumônier titulaire territorial, groupe de brancardiers de la 4e division d'infanterie.

« Aumônier réputé par sa bravoure, son dévouement et sa bonté. En toute circonstance depuis le début de la campagne a été un précieux auxiliaire pour le commandement, entretenant partout le bon esprit et la belle humeur. Constamment sur le front en première ligne, et même en avant des lignes, dès qu'il pouvait s'y rendre utile, a de superbes services de guerre dont témoignent deux blessures et six citations. »

Berlier de Vauplane, aumônier d'une division d'infanterie coloniale :

« Bien que classé dans le service auxiliaire, puis réformé au cours de la guerre, a volontairement repris du service. Grièvement blessé le 28 septembre 1915, en relevant un officier tombé sur le champ de bataille, est revenu prendre sa place au front à peine guéri. S'est dépensé sans compter avec une activité et un courage inépuisable, apportant à tous et dans les circonstances les plus critiques, le concours de son ministère. S'est particulièrement distingué au cours des opérations sur la Suippe, du 5 au 12 octobre, par sa vaillance et sa charité inlassables envers les blessés. »

les PP. Fournier, Le Texier, Rameau, Petit et que d'autres, tels que les PP. Soury-Lavergne, Caillaud (pour ne citer ici encore que des aumôniers tués à l'ennemi) régulièrement réformés par des conseils de révision, auraient pu avec un peu moins de patriotisme, vaquer légitimement à leurs occupations ordinaires, à l'abri de toute fatigue et de tout péril.

Ils voyaient enfin avec quel dévouement ces aumôniers se consacraient à leur service et combien peu ils s'épargnaient au feu. Et c'est pour cela qu'insensiblement en eux de l'estime était née la confiance et de la confiance l'affection.

Cette affection se manifestait de bien des manières différentes.

Elle éclatait dans les éloges, tout à fait « nature », qu'elle inspirait. A vrai dire, ces grands enfants ne savaient la plupart du temps que d'une façon vague ce que c'était qu'un Jésuite. « Le lieutenant est un curé, disait du P. Rivet, si bravement tombé à Carency, un de ses légionnaires. — Mais non, c'est un Jésuite, que je te dis. — Ben alors, qu'est-ce que c'est, un Jésuite? — C'est pas un curé, voyons : c'est une sorte de curé, comme qui dirait un missionnaire. Quoi ! » — Dans un autre cas, un chasseur affirmait doctoralement : « Un Jésuite, c'est une espèce de curé qui ne dit la messe qu'à trente-deux ans ! » Celui-là n'exprimait pas toute la vérité, mais il « brûlait », comme on dit dans certains jeux de société.

Du reste, fixés ou non sur la qualité de leurs Pères aumôniers, les « bonhommes » ne marchandaient pas sur l'éloge, même en public.

« En gare de Sainte-Menehould, j'ai entendu deux soldats du 24e colonial causer de leur aumônier, le P. de Vauplane. « Tu l'as bien vu, comme il mar-

chait sur le parapet pour ramener les « types ». Il est épatant. Et puis, il nous tirait par le bras pour nous aider à sortir des tranchées... Ce qu'ils sont tout de même chic, ces curés ! »

Celui qui rapportait cette conversation se doutait-il que ses coloniaux du 4e en disaient autant de lui ? « J'ai entendu avant-hier, écrivait un prêtre-soldat, le 20 juillet 1915, deux coloniaux qui parlaient du P. Lenoir, leur aumônier, leur « évêque », comme disait l'un (à cause peut-être de sa croix d'aumônier), « un type épatant, merveilleux, toujours dans les « tranchées ou les boyaux. Malheureusement, y se « fera tuer, y a pas de doute (hélas la prophétie ne « se réalisa que trop devant Monastir). Mais, celui-« là, quoiqu'il arrive, y peut être sûr qu'on le lais-« sera pas aux Boches. Y a la Légion d'honneur ! « Ben sûr, y la mérite... En v'là un évêque ! »

Cette affection se traduisait aussi par de naïves, de touchantes recommandations. « Monsieur l'Aumônier, ménagez-vous bien. N'allez pas tomber malade au moins. » Non seulement le P. Aucler, auquel cette recommandation était faite, tomba malade, mais il mourut d'épuisement. — « Ah ! mon Aumônier, je vous aime, je vous aime presque autant que maman ! » — « Je vous aime beaucoup, monsieur l'Aumônier, disait un blessé au P. Soury-Lavergne. — Et pourquoi, mon petit ? — Parce que vous êtes pour moi le bon Dieu. » Et un autre : « Quand vous passez dans nos tranchées vous, monsieur l'Aumônier, c'est comme si c'était le bon Dieu qui y passait ».

Et le petit gars n'avait pas tort ; le bon Dieu passait bien dans les tranchées avec le Père aumônier, puisque celui-ci portait toujours le Sainte Eucharistie sur lui.

IV

Les Jésuites dans les unités combattantes. — Cent quatre officiers. — Les Jésuites dans le rang. — Les victimes : de Charleroi en 1914 à la poussée triomphale de 1918, par la Marne, l'Yser, la Somme, la Marne encore, l'Aisne et la Meuse. — Cent soixante-deux tués. — Silhouettes de braves.

Comme j'ai eu déjà l'occasion de l'indiquer, les Jésuites mobilisés servirent dans toutes les armes sans exception. Au début de la guerre, quelques-uns d'entre eux seulement portaient l'épaulette. Ils l'avaient à peu près constamment refusée, quand elle leur avait été offerte, se contentant des galons plus modestes de sergent ou de caporal. Durant la campagne, la situation changeant, ils l'acceptèrent, parce que au feu l'officier est particulièrement exposé.

A la fin des hostilités, 103 Jésuites avaient passé par l'armée en qualité d'officiers. Parmi eux, on comptait 3 officiers supérieurs, — 2 chefs de bataillon et un détaché dans l'armée britannique avec le grade de « lieutenant commander », — 15 capitaines, ou lieutenants de vaisseau, 25 lieutenants, ou enseignes de vaisseau, 55 sous-lieutenants et 5 majors ou aides-majors du Service de santé.

Officiers, gradés, ou simples troupiers, les Jésuites furent pendant toute la guerre largement décimés.

Le premier qui fut tué, le sergent Guigues, tomba dès le 19 août 1914 sur cette terre d'Alsace dont la libération devait coûter à la France tant de sang. Il ouvrait des listes funèbres destinées à s'allonger démesurément, mais dont la pure gloire égalerait l'interminable longueur. Quelques jours après, devant

Nancy, dont le général de Castelnau avait fermé l'entrée d'une façon si magistrale au Kaiser[1], les P. d'Argenton (sergent), médaillé militaire, Maurice Roux et Pasteau mouraient à leur tour.

Trois semaines se passent et l'effroyable ruée qui semblait devoir tout écraser, tout niveler sous elle, est arrêtée. De Meaux jusqu'aux Vosges l'invasion est refoulée. La Marne, l'idyllique et paisible Marne, a plus fait pour le salut de la France que n'eût fait une muraille d'acier. La victoire est à nous. Mais d'innombrables cadavres l'ont payée. Et parmi eux on relève sur le front central ceux du P. Léthu, du P. Grenier et du P. Estrangin — ce dernier tué au moment où il allait passer sous-lieutenant — et un peu plus sur la droite, dans la Meuse, ceux des P. de Malmusse, Jullia, Georges Legrand et Thélier.

Cependant la bataille continue opiniâtrement, de l'Oise et de l'Aisne jusqu'aux pays lorrains. — Au commencement d'octobre 1914, quand la rouille commence à envahir le feuillage des arbres, elle s'étend vers la Somme ; elle gagne ensuite l'Artois et les Flandres, pour remonter encore plus haut, jusque sur les rives de l'Yser aux eaux pâles entre Nieuport et Dixmude, puis devant Saint-Georges et Ypres. Ce sont les phases diverses de la « course à la mer » — combats qui dureront jusqu'aux premiers jours de 1915 et pendant lesquels le général Foch, non seu-

1. C'est à l'occasion de cette mémorable victoire du Grand-Couronné que le général de Castelnau fit le vœu dont témoigne la plaque offerte par lui, après l'armistice, à Notre-Dame de Bon-Secours de Nancy. Sur cette plaque, on lit simplement ces mots :

A Notre-Dame de Bon-Secours,
Eternelle Gratitude
« *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat*
qui custodit eam. »

Général de CASTELNAU.

12 Septembre 1914.

lement barrera la route aux masses profondes commandées par le duc de Wurtemberg, mais les rejettera victorieusement sur la rive orientale de l'Yser. Et, pendant cette longue boucherie, tandis que les PP. Bugnet, Humbert sergent, médaillé militaire, et Bern. de Vrégille se feront tuer, à l'autre extrémité du front tombent pour toujours dans les Flandres, les PP. Paradis, Demoustier, sergent, médaillé militaire, Crépieux, Roger, Hastey, de la Rouvière, Philippe de Blic, enseigne de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur, et Gilbert de Gironde, sous-lieutenant au 81e de ligne, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, dont le dévouement et l'héroïsme légendaires furent consignés dans cette citation parue à l'Ordre de l'armée, sous la signature du général d'Urbal.

« Ordre du jour de l'armée, du 9 janvier 1915. De Gironde (Gilbert-Louis-Joseph), sous-lieutenant au 81e d'infanterie, prêtre dans la vie civile et arrivé au régiment comme soldat réserviste, devenait bien vite pour ses chefs un auxiliaire dévoué et, pour ses camarades, l'ami qui conseille, soutient et réconforte. A toujours été volontaire pour remplir les missions délicates et périlleuses, a réussi par son audace à rapporter des renseignements précis sur l'ennemi. Nommé caporal le 8 septembre (1914), décoré de la médaille militaire le 30 septembre, promu sergent le 16 octobre, sous-lieutenant de réserve le 26 novembre, a été frappé à mort, le 7 décembre, dans une tranchée en avant de X... au moment où il allait prier sur le corps de deux hommes de sa compagnie[1] ».

1. Il est plutôt à croire, d'après un de ses gradés, que le P. de Gironde était allé chercher la médaille d'identité — comme il le faisait souvent — des hommes auprès desquels il fut tué, car il ne lui était pas nécessaire d'être agenouillé à côté de leurs restes pour prier pour eux.

La Wœvre, Somme-Suipe, Berry-au-Bac, Croüy, le bois de la Gruerie, Perthes, les Eparges, la Boissière, Metzeral, à tous ces petits villages si souvent mentionnés dans les Communiqués officiels, de décembre 1914 au mois d'avril 1915, et dont les seuls noms chanteront dans l'histoire un éternel chant de gloire, est lié le souvenir d'une nouvelle série de braves, tous fauchés par la mitraille, les Pères Rouelle, Menesson, sous-lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, Noirot, Enault, Bru, Genu, Jean Deslandes, adjudant, médaillé militaire, Pialat, sous-lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, Lemaître, Vallier, Rousselot et André de Gailhard-Bancel, sous-lieutenant, tué le même jour que son frère

Le sous-lieutenant de Gironde était légendaire dans toute la division : « Si je ne craignais d'employer un mot païen pour parler d'un tel chrétien, disait son général, je vous avouerais que je le regardais comme le fétiche de ma division. »

Au 81e, il avait une situation absolument hors pair. « Quel homme extraordinaire ! disait de lui son ancien commandant. Jamais je n'ai vu quelqu'un d'aussi brave. J'en étais arrivé à me demander parfois s'il avait conscience du danger. C'est moi qui l'ai fait décorer : mais j'avoue que la récompense n'était pas à la hauteur des services rendus. Il méritait la médaille quatre à cinq fois la semaine. »

Et ses camarades, faisant chorus, ajoutaient : « C'était un incomparable meneur d'hommes ». — « Pas un officier n'aura autant d'autorité que lui. »

Quant aux hommes, il avait sur eux un ascendant absolument extraordinaire. « Si le colonel mourait, disait l'un d'eux, de Gironde n'aurait qu'à se mettre à la tête du régiment. Nous le suivrions partout. » — « Il se tuait pour les autres », reprenait un second. — « Pas un pour remonter comme lui. » ajoutait un troisième. Et un quatrième : « On se serait fait tuer pour lui ».

« Tu sais, disait un sergent blessé du 81e à son infirmier, je ne suis pas calotin, loin de là ; mais ce jésuite-là, ce Gironde, ça c'était un type ! Pour moi, Jésus-Christ, ce devait être un héros comme de Gironde (*sic*), oui, de Gironde était plus qu'un homme. Il était bon, bon ! Tout le monde avait recours à lui. Un jour, alors que tous étaient fourbus, il est allé à 12 kilomètres d'Ypres chercher de la bière pour un soldat. Il a sauvé plus de 400 blessés (*sic*) tombés entre les tranchées françaises et allemandes... Et il y allait en plein jour... Avec de Gironde, le plus poilu ne pouvait pas y faire. Ce sera la plus belle figure de la campagne. » (Pierre Suau. *Un Héros*, le P. Gilbert de Gironde, sous-lieutenant de réserve, p.86. Paris, G. Beauchesne, 1916.)

Pierre, qui commandait sa compagnie, et dont M. Pierre de la Gorce, de l'Académie Française, a raconté la mort en termes si simples et si touchants :

« On dit qu'avant l'assaut André invita ses hommes à faire leur acte de contrition et le récita lui-même à haute voix. Puis, armé de son fusil, it s'élança à la tête de sa section. On enfonçait profondément dans la terre glaiseuse. Il parvint pourtant à progresser. Par bonds successifs d'une vingtaine de mètres, il se rapprochait des tranchées allemandes. Un soldat, nommé Gigoudan, qui était à côté de lui, fut blessé : « Vous êtes atteint, lui dit-il. — Ce n'est rien, répondit le soldat ». A ce moment, André se leva sur le coude et épaula son fusil pour faire feu. Soudain il s'affaissa. Il n'était qu'à quelques mètres des lignes allemandes. On vit du sang couler sur son front : « Adieu, Gigoudan », murmura-t-il en s'adressant à l'homme qui était près de lui. Puis il retomba et ne bougea plus[1]. »

Lorsque, sur les arbres longtemps dénudés, les bourgeons reparurent, puis les premières feuilles, on put se demander si le Printemps et la Victoire n'allaient pas venir de conserve pour les Alliés. De fait, dans les premiers jours de mai 1915, sous le

1. Je m'en voudrais de ne pas transcrire ici la fin de la belle notice que M. Pierre de la Gorce a consacrée aux lieutenants Pierre et André de Gailhard-Bancel. Car ces lignes si émouvantes peuvent s'appliquer, pour la consolation de ceux qui les pleurent, a beaucoup d'autres victimes de la guerre, jeunes religieux ou jeunes chrétiens.

« Ils sont confondus en terre lorraine, dans la multitude de ces morts humbles et glorieux qui ne se réveilleront qu'au dernier jour. Peu importe leur corps mortel. C'est dans la grande patrie d'en haut que les cherchent aujourd'hui ceux qui les ont aimés. Qu'ajouterais-je à ce que j'ai dit ? Quelles paroles pourraient atteindre à la hauteur où ces grandes âmes sont montées ! J'achève cette notice le jour de la Toussaint et je ne veux point, pour la clore, attendre demain, Jour des trépassés. C'est que la vraie fête des chers enfants n'est pas celle des âmes souffrantes, mais celle d'aujour-

commandement du général Pétain, qui posait par ce succès les bases de sa réputation militaire, le 33e corps perce dans le secteur d'Arras. C'est le moment où les journaux sont remplis des noms de Neuville-Saint-Vaast, Souchez, la Targette, Carency, Aix-Noulette, Notre-Dame de Lorette... Succès brillant, mais sans lendemain. Et les champs ou les rues de ces villages, hier obscurs, aujourd'hui à jamais célèbres, voient mourir pour leur pays le P. Rivet, lieutenant, les FF. Cotel, Courbois, Bonnel, Grand et les PP. Renevier, Jean Baud, médaillé militaire, Garnier, Desgrands, sous-lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur et Gardès. Les semaines suivantes, sont renversés à leur tour les PP. de Contagnet et Fournier, aumôniers, l'un à Sebdul-Bahr, l'autre à Hébuterne, tous les deux chevaliers de la Légion d'honneur et les PP. Benoît à Jonchery, Vallat à Saint-Mihiel, et Vitrant, chevalier de la Légion d'honneur, dans cette Argonne, vraies Thermopyles de la France, dont les bois et les fourrés ont été arrosés de tant de sang et sont enrichis de tant de tombes que c'est à chaque pas qu'il faudrait pouvoir s'arrêter, s'agenouiller et prier...

Trois mois environ s'écoulent dans un calme relatif.

d'hui, celle des âmes bienheureuses. Ce soir du 1er novembre, je relis l'évangile de la solennité, qui est celui des *Béatitudes* et, parmi les promesses de Jésus, je n'en sais aucune qui ne s'applique, avec une vérité littérale, à ces deux morts bien-aimés... Il est arrivé parfois que des pères et des mères chargés d'années se sont agenouillés sous la bénédiction de leur fils promu au sacerdoce. Par ce geste d'humilité, ils ont cru, non amoindrir, mais rehausser la dignité paternelle, tant ils jugeaient auguste la main qui consacrait à l'autel ! Si je ne me trompe, sacrées aussi seront dans l'avenir les mains qui auront porté les armes pour le pays. L'hommage devra être double, quand la mort aura scellé le sacrifice. Or, nul n'a mérité mieux cette vénération que les deux chers enfants qui ont porté dans leur cœur le double amour de Dieu et de la patrie ; et c'est à genoux que les vieillards eux-mêmes doivent penser à eux et les prier. » (*Correspondant*, 25 janvier 1917.)

Au fort d'un été qui poursuit, malgré tout, sa tâche providentielle, en mûrissant doucement les grappes sur les coteaux marnois, on se prépare avec ardeur à de nouvelles batailles. L'artillerie lourde, qui commence à sortir de nos fonderies, est amenée en ligne ; on multiplie les dépôts de munitions ; les voies de communication sont décuplées, les buts soigneusement assignés, les réserves constituées. Quand on est est prêt, la première offensive de Champagne se déclenche, fin septembre 1915. Elle ne dure guère qu'une quinzaine de jours, mais elle suffit pour entourer d'un halo éclatant dans nos annales nationales les noms de Saint-Hilaire-le-Grand, de Mourmelon, de Souain, de Perthes, du Trou-Bricot, de Sommepy, de Ville-sur-Tourbe, de Tahure, de Massiges, de Sompuis et de vingt autres bourgs champenois. Et, pendant ces deux semaines, une quinzaine de Jésuites se feront encore tuer au feu, les aumôniers Perrot, Burgaud, Soury-Lavergne, tous trois chevaliers de la Légion d'honneur, le sous-lieutenant Bouttin, chevalier de la Légion d'honneur, lui aussi, l'aspirant Marcel Legrand, médaillé militaire et les sergents, caporaux et soldats Barrandon, Cattin, Duvoisin, Dauchez, Balbous, Veuillot, Marre, d'Ambrières, Richebé et Péry.

Que dire de la sinistre ruée allemande sur Verdun ? Journées d'inoubliables angoisses que celles qui s'écoulèrent du 21 au 25 février 1916 surtout, alors que depuis dix-neuf mois déjà, pour le compte des autres peuples la France, suivant la forte expression du président Wilson[1], « se tenait debout, en sentinelle, à la frontière de la liberté ». Le général de Castelnau accourut et le désastre fut conjuré. Malgré la présence de

1. Discours au banquet du Sénat, le 20 janvier 1919.

« l'Empereur et Roi », comme le signalaient de pompeux télégrammes, les Allemands ne s'empareraient pas de « la plus puissante forteresse du plus puissant ennemi » ; — ils ne « disloqueraient » pas l'armée française ; — ils n'inscriraient pas un « nouveau Sedan » dans leurs annales. Bien au contraire, car, lentement sans doute, mais déjà était en marche le jour où le Sedan-Tag, si pompeusement célébré pendant quarante-huit ans, comme un anniversaire triomphal, de Kœnigsberg à Carlsruhe, serait aboli. En un mot, les Allemands n'entreraient pas le 15 mars à Paris, ainsi que dans leur morgue hautaine, ils s'en étaient arrogamment vantés et ils ne hisseraient pas sur la tour Eiffel ce gigantesque drapeau de 400 mètres carrés que, suivant Von Kluck, le Kaiser ambitionnait d'y faire arborer.

Mais si Castelnau avait paré au danger de la surprise, — qui aurait pu être fatale, — la menace n'en restait pas moins ; et elle demeurait formidable, tant étaient nombreuses et abondamment munies de canons de tous calibres les armées que l'ennemi avait ramassées sur cette partie du front.

C'est cette menace que devaient faire disparaître Pétain d'abord, Nivelle ensuite. Alors commença, pour durer des mois qui semblaient interminablement se dérouler et qui aujourd'hui, considérés à bonne distance et avec le recul nécessaire, nous apparaissent dorés d'une gloire impérissable, cette bataille épique qui concentra sur elle l'attention haletante, non pas seulement de la France, mais du monde civilisé tout entier. Des noms surgirent de nouveau, désormais ineffaçables, eux aussi, de toute mémoire française, Souville, Douaumont, Vaux, Thiaumont, Damloup, Fleury, Avocourt, Cumières, le Mort-Homme..... Cette fois, la gerbe funèbre fut

plus nombreuse que dans aucune des batailles précédentes. Car 24 religieux de la Compagnie de Jésus empourprèrent successivement de leur sang les Hauts de Meuse et les diverses autres positions autour de Verdun : 5 aumôniers, les PP. Cascua, Y.-M. Gauthier, chevalier de la Légion d'honneur, Raymond, Constant et Caillaud, médaillés militaires tous les trois ; 3 officiers, le capitaine Durouchoux, les sous-lieutenants Pautrel, Ferrand et 16 aspirants, sous-officiers, caporaux ou soldats, les PP. Guyomard, Louis Mairey, Gérard, Freed, Paul de Fraguier, Jacques Poisson, Osty, Lamothe, Gary, Ch. Neyrand, Jeanvrin, de la Perraudière, Hardoin-Duparc et Deltour, — ces quatre derniers décorés de la médaille militaire.

Durant cette longue période, l'incendie s'était rallumé sur la Somme, ou pour mieux dire, afin de ne pas laisser au Kronprinz le champ libre devant Verdun, on l'y avait rallumé avec beaucoup d'opportunité. La mitraille allemande y fit de nouvelles victimes ; et, sur cette partie du front où, peu à peu, les armées britanniques prenaient la place des nôtres, sur les rives de cette Somme, dont le correspondant de guerre du *Berliner Tageblatt* écrivait, fin mars 1917 : « Aucune rivière n'est si rouge de sang, aucune si débordante de larmes », furent tués les PP. Hutin de Dillon, Josson, Rose (aumônier), Hovelaque, lieutenant Chabord, chevalier de la Légion d'honneur, L. Chaîne (aumônier), Jacques Poisson et Ant. Poisson, son frère.

Une troisième fois, serait-ce la dernière ? hélas, pas encore ! — l'hiver passa sur les malheureux départements qui constituaient depuis tant de mois la France prisonnière ; et, à la faveur de ses brumes glacées, les horreurs sublimes des effroyables bou-

cheries de la Somme et de Verdun se calmèrent quelque peu. Non pas certes qu'il ne tombât plus de victimes, — car c'est alors que furent tués les PP. Duhen, lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, Lansard, sous-lieutenant, Perrotin et Gaime, — mais du moins la mort, comme un faucheur dont le bras serait un peu las, ne procédait-elle plus par si larges fauchées...

Soudain, à la mi-mars 1917, les obus se reprennent à éclater sur ces plaines de l'Artois qui semblaient paresseusement somnoler. Vingt jours après, quand les premières fleurs d'avril s'entr'ouvrent, les canons français recommencent à leur tour à labourer les terres de Champagne et à les ensemencer d'acier ; tous les canons, les vieux canons minables qui, depuis vingt, trente mois, ont usé leurs âmes à cracher infatigablement la mitraille, et les canons flambant neufs, qui arrivent tout droit de la fonderie, qui ne savent pas encore ce que c'est que la bataille et ce que les canons deviennent au feu... Et ce déluge apocalyptique de fer et de feu qui inonde toutes ces régions si douloureusement meurtries depuis trente mois, c'est l'offensive anglo-française qui commence. Ne sera-ce pas la poussée irrésistible, on l'espère tant ! qui va lentement bouter hors des campagnes de France les Allemands ?

A quel prix fut achetée cette première victoire, on s'en souvient, et, — il faut le croire, — aucun Français ne l'oubliera jamais... Les villes et les villages méthodiquement pillés d'abord, incendiés ou dynamités ensuite « par des régiments d'assassins qui y déshonorèrent pour jamais leurs drapeaux [1] » ; les meubles, les vêtements, le linge, cyniquement embal-

1. XII. Rapport de la commission d'enquête française, à propos des crimes allemands dans le bassin de Briey et de Longwy.

lés et envoyés en Allemagne, ou quand cet envoi n'était pas possible, implacablement brûlés sur place; les puits criminellement empoisonnés ou détruits; les carrefours des routes éventrés à la mine; les arbres fruitiers systématiquement arrachés, décortiqués ou coupés à deux ou trois pieds du sol, les instruments aratoires emportés ou brisés[1].

A ces ruines inouïes depuis les Huns et les Vandales, se surajouta le prix du sang. Des milliers et des milliers de victimes le payèrent. Et parmi elles les Jésuites se trouvèrent, une fois encore, aussi nombreux que jamais : le P. Rameau, chevalier de la

1. On trouvera la preuve authentique et le détail de tous ces brigandages déshonorants, dans le 9e *Rapport* de la « Commission instituée en vue de constater les actes commis par les Allemands en violation du droit des gens ». Paris, Imprimerie Nationale, 1917.

On y verra aussi la déconcertante barbarie avec laquelle les femmes et jeunes filles emmenées comme otages furent traitées. Un fait seulement entre cent autres, emprunté à ce rapport.

« Un jour de novembre 1915, après l'évacuation d'une partie de la population, une femme affolée se présenta à l'hôtel de ville de Chauny; elle poussait des cris de désespoir et s'arrachait les cheveux, en réclamant sa fille, une enfant de quinze ans qui avait été envoyée dans une direction inconnue. Le maire la conduisit auprès de l'officier de réserve Bergschmidt, avocat à Berlin, représentant de la Kommandantur; mais celui-ci la repoussa, lui disant qu'elle l'agaçait et qu'elle troublait tout le monde. Puis, s'adressant au magistrat municipal, qui essayait de le fléchir : « Monsieur le maire, s'écria-t-il, vous le savez pourtant; je vous l'ai dit et répété plusieurs fois, et j'entends que dorénavant vous n'insistiez plus : les mots *pitié, humanité*, sont rayés du dictionnaire. C'est entendu, n'est-ce pas ? » p. 23.

Et qu'on ne croie pas que ces horreurs étaient le fait de quelques misérables indignes de porter l'habit militaire.

« Cette nouvelle enquête, déclarent en effet les membres de la Commission, n'a pu que nous confirmer dans la conviction que toutes les violations du droit des gens dont les armées allemandes se sont rendues coupables au moment de leur retraite ont été commises sur des ordres généraux donnés par le haut commandement.

« Dans toutes les communes, les mêmes mesures d'injuste rigueur et de cruauté envers les personnes, les mêmes procédés de dévastation et de brigandage ont été employés simultanément et dans des conditions identiques. » p. 22.

On peut consulter aussi Gast. Deschamps. « Aux régions dévastées. » *Rev. des Deux Mondes*, 15 juillet 1917, p. 406-431.

Légion d'honneur, aumônier, les lieutenants Dubrulle « adoré de ses hommes », dit sa citation[1], Duhen, chevalier de la Légion d'honneur, Jacques Masson, Rullier, chevalier de la Légion d'honneur, les sous-officiers, caporaux ou soldats de Lobel, Duréault, Lucien Manière, Jean Pioche, médaillé militaire, M. Gautier, H. Guillou, Pottié, Albert et Amouroux.

L'hiver 1917-1918, — le dernier des hivers rouges, — s'était passé dans l'attente, car la grande offensive allemande faisait l'objet des préoccupations de tous. Mais cette attente se prolongeant, semblait-il, outre mesure, beaucoup se demandaient si l'attaque annoncée se déclancherait jamais.

Brusquement, un matin que le jour s'était levé aussi paisible, aussi doucement lumineux que d'ordinaire, la clameur de mort des canons, — une pièce en moyenne par 12 mètres, a-t-on calculé, — éclata plus formidablement furieuse que jamais. Et, à 9 heures, 40 divisions sur les 85 qui avaient été massées en profondeur le long du front d'attaque s'élançaient à l'abordage des lignes britanniques de Gough, en vagues d'une effrayante densité.

C'était le 21 mars 1918. Date à noter, car la plus grande des batailles de la plus grande des guerres commençait : le sort du monde civilisé allait s'y jouer.

Cette bataille, la « Bataille de France », l'ultime

1. « Dubrulle, a écrit le commandant Henri Bordeaux, repose dans un cimetière militaire, près du poste Monaco. Suivant son désir, cette épitaphe composée par lui est inscrite sur sa tombe : *Hic jacet Paul Dubrulle, Sacerdos Societatis Jesu, qui libenter sanguinem suum pro libertate et Deo fudit.* (Ici repose Paul Dubrulle, prêtre de la Compagnie de Jésus, qui volontiers a versé son sang, pour Dieu et pour la liberté). Aucune mention de son grade : il ne se souvient plus que de Dieu dans la mort. Mais il a donné son sang pour la liberté du monde et le 8e régiment a perdu en lui le chroniqueur de sa douleur et de sa grandeur militaire ». Paul Dubrulle. *Mon régiment* (œuvre posthume). Préface de Henri Bordeaux, p. 55, Plon-Nourrit, Paris, 1917.

de la campagne dans la pensée de Ludendorff et celle où il avait annoncé avec sa morgue méprisante « qu'il nous y romprait les reins à tout jamais », dura plus de huit mois; jusqu'à l'armistice du 11 novembre, en effet, moralement elle ne discontinua pas. Et les offensives et les contre-offensives s'y succédèrent, pressées, sans répit, avec fureur. Les premières, — offensives allemandes contre Saint-Quentin, contre Ypres, sur le Chemin des Dames, en direction de Paris par Compiègne, enfin sur Reims, — vraies attaques de cauchemar, coude à coude, et parfois marches fanatiques à la mort. Les autres, — offensives britanniques et françaises, — déchaînement ininterrompu et puissant d'attaques d'une envergure inattendue, qui broyèrent tout devant elles, comme les tanks, arme providentielle de la dernière heure, avaient irrésistiblement tout broyé sur leur passage, dès qu'ils avaient foncé sur l'ennemi. Sous les coups de bélier formidables quotidiennement assénés par Foch, le front allemand s'écroulait par larges pans, en Belgique, dans les Flandres françaises, dans les Ardennes, en Argonne, un peu partout. Et lorsque, le mois d'octobre terminé, — « le mois des Victoires » — la Bulgarie, la Turquie, l'Autriche, ayant l'une après l'autre capitulé, la muraille si longtemps réputée inexpugnable s'abattit lourdement sur le sol à la joie de tous, on aperçut derrière ses ruines, un peuple plus effondré qu'elle, exténué de faim et de misère, qui à genoux criait grâce et se rendait à merci.

Les vaincus de 1870 pouvaient respirer à pleins poumons l'air qui leur arrivait du front. La foudroyante campagne libératrice était close et le dernier chant de la fulgurante épopée magnifiquement écrit. Ailes largement déployées, la Victoire nous

était revenue dans sa beauté immortelle. Et sur la tombe du militarisme prussien décapité, les drapeaux français, anglais, belges et américains, noirs de poudre, frissonnaient joyeusement unis dans un même hallo de gloire triomphal !

Mais que de sang avait payé cette série d'inoubliables victoires, de la mer à l'éternelle plainte aux Vosges enfin libérées sur leur versant oriental ! C'est sur cette immense ligne que tombèrent pour toujours les aumôniers Le Texier, chevalier de la Légion d'honneur et Déat, le capitaine Decroix, les lieutenants et sous-lieutenants Vimal du Monteil, chevalier de la Légion d'honneur, Jacques Lefebvre, Serin, chevalier de la Légion d'honneur [1], Lionnet,

1. Outre les 30 aumôniers jésuites, qui furent décorés de la Légion d'honneur, 31 autres parmi ces religieux reçurent le ruban rouge à titre d'officiers. En voici la liste : *Commandant :* de Belinay. *Capitaines :* Houdard, Duchamp, de Verdière, M. Potron, Védrines. *Lieutenants de vaisseaux :* de la Villemarqué et Poisson. *Lieutenants :* Chabord (†), M. Martin, Jousse, Olphe-Galliard, de Jabrun, Chamussy, Verny, Combier, de Blic (†), Duhen (†). *Sous-lieutenants:* Serin (†), Boutin (†), Duranthon, Karl Marchand, Peyralade, G. Martin, Desgrands (†), Mennesson (†), Pialat (†), Rullier (†), Vimal de Monteil (†), de Gironde (†), de Martimprey.

Je relève quelques-unes des citations, qui justifièrent ces nominations.

Duchamp, capitaine au 35e *colonial.* « Officier remarquablement brave et aimé de ses hommes, a été grièvement blessé par une explosion d'obus, tandis qu'il dirigeait les travaux d'organisation, le 9 juillet 1915, pendant la nuit. Il a exigé de n'être pansé qu'après les hommes atteints en même temps que lui, et, malgré de très vives souffrances, a soutenu leur moral par une bonne humeur et un stoïcisme exceptionnels. »

Jousse, lieutenant, 50e *d'artillerie.* « Officier d'une bravoure remarquable. Le 8 septembre 1915, les communications téléphoniques étant coupées, s'est porté en avant avec son téléphoniste pour les rétablir et déterminer l'avance de l'assaillant en vue de régler le tir de sa batterie ; s'avançant seul dans un boyau, a franchi notre barrage et suivi seulement de la sentinelle, est tombé revolver au poing sur un poste ennemi qu'il a bousculé, et ne s'est arrêté pour reconstituer un barrage que lorsqu'il n'a plus eu de cartouches. »

Houdard, lieutenant, 156e *d'infanterie.* « Officier d'une énergie peu commune et d'une haute valeur morale. Le 9 mai 1915, ayant eu le poignet droit fracassé par une balle dès le début de l'attaque, n'en continua pas moins à entraîner vigoureusement sa section jusqu'à

les aspirants, sous-officiers et soldats Walter, de Rosière, Debièvre, H. de Geuser, de Sesseval, Boissier, Woigard, Morival, Lascols, de Vialet, Carrié, Gustave Paul et Radisson, tandis que l'aumônier Louis Lenoir, chevalier de la Légion d'honneur et le sergent Gabriel Régis, médaillé militaire, étaient tués devant Monastir. Jusqu'à la dernière heure, les Jésuites, dont le premier avait été tué en 1914 quelques jours seulement après l'entrée en campagne, avaient payé le redoutable impôt du sang demandé à tous les Français!

Le soldat doit avoir du courage et du sang-froid, une calme possession de soi-même et mépriser le dan-

ce qu'une seconde balle l'atteignit au cou, le fit tomber à terre où il reçut une troisième blessure à la poitrine d'un éclat d'obus ; après plusieurs mois de traitement à l'hôpital, a refusé de se laisser réformer, et, bien qu'il ne pût se servir de son bras qu'avec les plus grandes difficultés, a rejoint immédiatement son régiment sur le front. »

Védrines, lieutenant au 108e *d'infanterie.* « Le sous-lieutenant Védrines, étant porte-drapeau, est venu la veille de l'attaque, solliciter l'honneur de conduire une section au combat. Pendant l'assaut du 26 septembre 1915, a fait preuve des plus brillantes qualités de courage et d'entrain, a été blessé à la tête de sa troupe. »

Verny, amputé d'un bras, lieutenant au 157e *de ligne.* « Officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, se portant sans cesse aux endroits les plus violemment bombardés. A su acquérir un ascendant moral considérable sur les hommes. Lors d'une explosion de mine, le 25 juillet 1915, est resté toute l'après-midi et une partie de la nuit pour mener à bien un travail destiné à relier la tranchée à l'entonnoir, travail exécuté sous le feu de la ligne allemande à 40 mètres. »

De Bélinay, capitaine au 18e *bataillon de chasseurs, (aujourd'hui chef de bataillon.)* « Ancien officier de cavalerie, passé sur sa demande dans un bataillon de chasseurs. Chef ardent et homme de devoir. Le 11 mai 1917, dans des circonstances difficiles, a porté brillamment sa compagnie à l'attaque, surprenant l'adversaire par la rapidité de son mouvement offensif. A été grièvement blessé au moment où il atteignait son objectif. Déjà cité deux fois à l'Ordre. »

Chabord, trois fois cité à l'Ordre, lieutenant au 54e *chasseurs à pied.* « Officier d'un courage et d'un entrain remarquables, d'une valeur morale et professionnelle au-dessus de tout éloge. Véritable entraîneur d'hommes, modèle de courage, de conscience et d'abnégation. Est tombé glorieusement pour la France, en observant debout sur la tranchée, le terrain où il devait mener sa section à l'attaque, quelques instants après. »

ger. Mais cela ne suffit pas. Il lui faut de plus ce qui donne l'autorité sur les hommes, — car qui manque d'autorité, n'eût-il à commander qu'une escouade, ne sera jamais un chef. Il lui faut, par conséquent, de l'entrain, du brio, de l'allant, — ce qui permet aux heures où, sous les obus, certains fléchisssements peuvent se produire, de ne pas fléchir soi-même, si l'on marche simplement dans le rang, ou d'enlever sa troupe si l'on exerce un commandement. Il lui faut de la fermeté, de la résolution, de la ténacité, pour s'agripper, malgré toutes les attaques, à la position qu'on doit défendre ou que l'on vient d'emporter. Il lui faut, pour tout dire en un mot, ce quelque chose, assez indéfinissable du reste, qui fait jaillir des qualités militaires un reflet chevaleresque, rayonnement si merveilleusement adapté à la loyauté de l'âme française et dont de tout temps notre race a resplendi.

A s'en rapporter aux nombreuses citations à l'Ordre qu'ils obtinrent, — plus de 400, — ceux des Jésuites qui servirent dans les troupes combattantes prouvèrent bien des fois que ces qualités foncières existaient dans leurs âmes de soldats.

Ici, c'est le capitaine Janot, qui « seconde d'une manière parfaite, le 4 et 5 août 1916, le lieutenant-colonel chargé de l'attaque d'un village et, après la blessure de cet officier supérieur, le chef de bataillon qui lui succède » et qui par « la grande intelligence et le mépris absolu du danger avec lesquels il transmet les ordres sous les bombardements les plus violents... contribue pour une très large part à la réussite des opérations[1] ».

Là, « officier de valeur et d'une grande bravoure, » le lieutenant de vaisseau de la Villemarqué, constate

1. Les passages rapportés entre guillemets sont empruntés aux citations dont les officiers, dont je parle, ont été l'objet.

« le 28 août 1916 sous un bombardement intense « qu'un projectile ennemi vient d'allumer un incen- « die dans l'ouvrage qu'il commande » ...Avec le plus grand sang-froid il prend les mesures nécessaires et « il sauve sa soute à munitions. »

C'est à peu près ce que fait aussi l'artilleur Laurent. « Un obus ayant mis le feu dans un dépôt de munitions », sans souci du grand danger auquel il s'expose, pour sauver ses camarades, il s'offre à titre de « volontaire », et, sous le bombardement qui fait rage, il retire les grenades qui y sont encore, au risque de les voir éclater à chaque instant entre ses mains.

Impassible sous la mitraille, le caporal Coquereau « monte sur la tranchée », et au milieu des balles qui sifflent autour de lui comme un essaim de mortelles abeilles, « il creuse une fosse et enterre un soldat du 90e, en complète décomposition ».

Le sous-lieutenant Rullier chevalier de la Légion d'honneur, est un « officier de la plus haute valeur morale. Précieux exemple de modestie, de courage et d'entrain. Recherchant toujours avec joie les missions les plus périlleuses sur avions de bombardement, il a mené à bien six bombardements de nuit, deux attaques de retranchements à la mitrailleuse, un combat de chasse contre un avion ennemi qu'il a forcé à fuir ». Mais, un matin, partant en reconnaissance « malgré des circonstances atmosphériques très mauvaises », son grand oiseau de guerre se dérobe subitement sous lui et l'intrépide officier se tue dans une chute, le 23 mars 1917.

Plus heureux que lui, son camarade, le lieutenant aviateur Olphe-Galliard, chevalier de la Légion d'honneur, qui, « observateur photographe de grande valeur, apporte dans l'accomplissement de ses mis-

sions un zèle et un dévouement au-dessus de tout éloge, fournit au commandement les renseignements les plus précieux par les nombreuses reconnaissances photographiques qu'il effectue, en dépit du tir des batteries adverses et des attaques des avions ennemis ».

Quelle belle mort que celle du sergent Thélier ! Au combat de Puysieux, le 29 septembre 1914, sa demi-section vient de recevoir l'ordre de se tenir prête à attaquer. Thélier, sous une grêle d'obus, lui adresse quelques mots pour l'exhorter au courage. Il donne ensuite, comme prêtre, les secours de la religion à ceux qui les désirent. Puis, il s'élance : quelques instants après, il ne restait de lui que des lambeaux de chair sanglante déchiquetés par un obus.

Plus stoïque encore est la fin du sergent Demoustier, médaillé militaire. Les munitions commencent à manquer dans sa tranchée. Plusieurs agents de liaison sont partis pour en réclamer, mais aucun d'eux n'est revenu. « Un volontaire », crie le capitaine. Silence de mort parmi les hommes, tant ils comprennent que le danger est grave. Seul, le P. Demoustier s'avance. Il part et, à peine sur la grand'route, il tombe, le ventre déchiré et l'intestin perforé par un éclat d'obus. Quelques instants après, un capitaine d'artillerie passe à cheval. Le Père lui fait signe d'approcher. Et, malgré ses intolérables souffrances, il trouve encore l'énergie nécessaire, ne pouvant plus parler, pour griffonner au crayon l'objet de sa mission. Une demi-heure après, les munitions arrivaient à la tranchée. Et le soir même, 4 octobre 1914, après avoir renouvelé ses vœux de religion, le P. Demoustier mourait à l'hôpital d'Arras, où il avait été transporté.

Lorsque, au milieu de la nuit du 28 décembre 1914,

sous les rayons de la lune qui venait brusquement de se démasquer, le sous-lieutenant Mennesson, chevalier de la Légion d'honneur, la joue ensanglantée et l'épaule traversée, roulait par terre sous la balle qui lui perfora le cœur, il était agenouillé, pour l'absoudre, auprès d'un de ses hommes blessés et qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Tué aussi, auprès d'un zouave qu'il pansait en première ligne sous des rafales d'obus le P. Jeanvrin, médaillé militaire, qui, parti au début de la campagne comme auxiliaire, avait obtenu sur sa demande de passer dans le service armé.

Dans la nuit du 16 au 17 mars 1917, un obus de gros calibre tombe près de l'escouade du caporal Edouard Pioche. Plusieurs hommes sont atteints. Avec sang-froid, le P. Pioche maintient le calme dans sa petite troupe, et il panse de ses mains les blessés jusqu'au moment où les brancardiers arrivent. C'est seulement alors qu'il se fait panser lui-même : il avait un œil crevé.

Déjà blessé grièvement en septembre 1914, l'adjudant Deslandes, médaillé militaire, le 19 février suivant entraîne au feu non seulement sa section, mais encore les unités voisines de la sienne. Une balle lui fracasse la cuisse. Malgré la douleur, il continue à « encourager de ses gestes et de ses paroles les soldats qui l'entourent. Puis, sentant la mort venir, il trouve la force, dit sa citation, de lever son képi au bout de son bras, en criant « Vive la France ». Et il rend le dernier soupi. C'est le bras ainsi tendu vers le ciel et le képi encore en main, qu'on trouvera son cadavre sur le terrain, quand on viendra l'y prendre pour l'ensevelir.

« Mes amis, en avant. C'est pour la France », s'écrie à son tour le lieutenant Guillon, à qui sa bravoure a

valu la médaille militaire, alors qu'il était simple adjudant. Il s'élance à la tête de sa section et il roule sur le sol très gravement blessé. — Ce qu'une balle allemande ne fait pas dans cette circonstance, l'épuisement le fera quelques mois après, en jetant Guillon au cercueil!

Trois fois, le P. Benoit est entré spontanément dans une galerie de mine où des sapeurs ont été asphyxiés. Et trois fois il en a retiré un de ses camarades. On le presse de se reposer quelques instants, mais il n'en veut rien faire. Une fois de plus, il s'engouffre héroïquement dans la galerie empoisonnée et « à cette quatrième tentative, il tombe lui-même victime de son dévouement ».

Le sous-lieutenant Lansard vient d'expirer sur le champ d'honneur. « Un chic type », dit un de ses poilus, en apprenant cette nouvelle. « Mort en héros et en saint », écrit le lendemain son colonel. En dix mots, n'est-ce pas tout un panégyrique, et des plus beaux!

Jeune religieux, le P. Gabriel Régis, médaillé militaire, faisait beaucoup moins songer aux vertus guerrières du soldat de Pampelune qu'à la timidité et au charme souriant de saint Stanislas Kotska. Fluet, pâle, d'un tempérament délicat, il avait eu à subir plusieurs opérations douloureuses. Aussi, lorsqu'il fut « récupéré », se demanda-t-on à quoi avait bien pu songer le conseil de revision qui l'avait envoyé à la caserne, Mais, sous la capote du marsouin, — où il se perdait, — Régis se révéla. Aux Dardanelles, il gagna la Croix de guerre. Rapatrié comme typhique, il repart pour le front, dès que guéri. Sur la Somme, il arrive le premier avec son escouade, à la Maisonnette, pointe extrême de l'offensive. Bien que reçu le premier de sa brigade et le deuxième de sa division à l'examen

d'aptitude comme officier, c'est avec son simple galon de sergent sur la manche que, toujours souriant, il traverse une seconde fois la Méditerranée et qu'il débarque à Salonique. Il n'en devait pas revenir : le 9 mai 1917, il tombait en effet devant Monastir. Rien ne dira mieux ce que fut cette mort magnifique que la note officielle par laquelle son chef immédiat, le capitaine Faverjon, du 8e colonial, la signalait à son colonel.

Après avoir indiqué que le sergent Régis lui avait « réclamé par lettre l'insigne honneur de commander la vague des grenadiers de groupe léger chargé de précéder les vagues de sa compagnie », le capitaine Faverjon continue ainsi :

» Satisfaction ayant été donnée à sa demande, le sergent Régis enlève d'un bond sa petite troupe et lutte comme un lion, dès son arrivée sur la position ennemie. A partir de ce moment, il évolue sous une grêle de mitraille, place ses hommes comme s'il se trouvait à l'exercice. « Ne passez pas par là, crie-t-il, il y a des mitrailleuses. » Ce qui ne l'empêche pas d'y passer lui-même pour essayer de neutraliser, à coups de grenades, les terribles engins. Il conserve l'œil clair. Il est superbe en désignant à chacun son objectif particulier. Il tombe enfin sous les rafales de la machine contre laquelle il avait mis tout son monde en garde... « Ah! je meurs, mon capitaine... Je meurs. Attention! les mitrailleuses! »...

Quel cri plus superbe que le cri de ce jeune religieux qui, se sentant déjà dans les bras de la mort : « Je meurs, je meurs », s'oublie pour ne se souvenir que de ses camarades, ramasse sa dernière pensée et ses dernières forces dans cet avertissement suprême « Attention! les mitrailleuses! » et « tournoyant

comme un pauvre oiseau blessé à mort »[1], s'écroule lourdement et sans vie sur le sol !

Quelle figure sympathique encore que l'enseigne Philippe de Blic, chevalier de la Légion d'honneur ! « C'était, a écrit M. Ch. Le Goffic[2], un marin peu banal que ce de Blic, qui achevait son noviciat chez les Jésuites au moment où la guerre éclata. Il avait repris immédiatement du service et était entré à la brigade en même temps que son ami et collègue de noviciat, le P. Poisson. Enseignes de réserve tous deux, ils avaient reçu le baptême du feu le même jour, à Melle, qui fut la préface de Dixmude ; et rien, à la vérité, sauf la retenue de leur verbe et le crucifix qu'ils tiraient parfois de leur poche pour le baiser, n'eût trahi dans ces officiers, d'un allant et d'une bravoure extraordinaires, les congréganistes qu'ils étaient devenus..... Mais, nos hommes, peu sujets à s'étonner pourtant, n'en revenaient pas de trouver chez « un curé » tant de bonne humeur, de fantaisie

1. Lettre du capitaine Faverjon au capitaine Mury, état-major de la 4e brigade coloniale. Le capitaine Mury a écrit lui-même du sergent Régis : « C'était une âme d'élite, vivant de Dieu, prête à tous les sacrifices et qui n'a pas hésité devant le sacrifice suprême de sa vie. » A ajouter à ce témoignage, ces quelques lignes d'un camarade du P. Régis, homme du peuple, car elles feront comprendre combien il était estimé et aimé dans le rang : « Mon amis Régis a été tué avant-hier, pas moins de quinze balles l'ont criblé. Il faisait son devoir presque joyeusement. Il appartenait à la Compagnie de Jésus et il estimait qu'il était de son devoir, comme fils de famille riche et comme prêtre (le P. Régis n'était pas prêtre encore) de ne pas s'embusquer. Son âme est sûrement au ciel parmi les martyrs. »
Les chefs du P. Régis n'en parlaient pas moins élogieusement que ses camarades; à preuve ce simple extrait de ses notes trimestrielles :
1er *trimestre* 1917. « Sujet hors pair... doit entrer dans le corps des officiers... 2e *trimestre* 1917 «... Régis est de ceux que l'on rencontre une fois seulement au cours d'une carrière... Héros modeste autant que brave, il vient de faire l'objet d'une citation à l'Ordre de l'armée qui mériterait de figurer au Livre d'or de l'infanterie coloniale. »

2. Ch. Le Goffic. « L'épopée des fusiliers-marins ». *Rev. des Deux Mondes*, 1er janvier 1918, pp. 92-93.

et de bravoure..... Coiffé d'un béret de marin, armé d'un fusil, il arrivait à de Blic de partir seul en patrouille, de s'offrir pour les reconnaissances les plus aventurées. Blessé dans une de ces reconnaissances, à Dixmude, le 26 octobre 1914, il était revenu à la brigade, à peine guéri. Et il avait repris sa vie..... Mais il n'était plus ici à Dixmude ; et dans ces plaines inondées les reconnaissances ne pouvaient se faire que par bateau. Justement nous avions là nos doris, échoués dans les roseaux sur les bords du marais. Leur faire passer la digue du canal de Noor-Vaast et les lancer de l'autre côté dans le *shoore* n'était pas d'une exécution bien difficile. De Blic, la veille de sa mort, était allé ainsi en doris, avec le quartier-maître Quinquis et 5 hommes, reconnaître la Ferme-aux-Canards. Le 17, il monta une autre expédition dans le Sud vers les fermes Terstyll et Violette. L'expédition, cette fois, n'était composée que de 4 hommes : de Blic et les fusiliers Prieul, Younou et Cordier. La première ferme était vide. Le doris reprit sa marche silencieuse vers la seconde (la ferme Violette). Elle put accoster la *clytte* et les hommes, après l'avoir cachée dans les roseaux, se mirent à ramper vers les bâtiments, de Blic en tête. A 100 mètres de la ferme, une rafale s'abattit sur eux : de Blic était tué sur le coup » ; Cordier agonisait ; Younou et Prieul étaient blessés.

Quant au lieutenant Chabord, — un novice encore comme de Blic, — pour savoir ce qu'il vaut, il n'est que de lire les deux pages par lesquelles un de ses camarades, le capitaine Gaston Vidal, termine le chapitre qu'il lui a consacré sous ce titre : « Jésuite et héros »[1]. Neuf fois cité à l'Ordre, blessé à plusieurs

1. Gaston Vidal. « Figures et anecdotes de la grande guerre. » *Renaissance du livre,* Paris, 1918, pp. 222-225.

reprises, le capitaine Vidal est certainement un brave. Mais, directeur du *Pays*, il était loin de partager les idées et les convictions du jeune novice de la Compagnie de Jésus. — Il le dit très ouvertement et ce qu'il écrit n'en acquiert que plus de poids.

« Quand Chabord atteint, avec sa première vague d'assaut, la tranchée ennemie fortement organisée, savez-vous ce qu'il fait? Idée magnifique : il commande en allemand à l'adversaire effaré, de se rassembler et de se rendre! Il réussit de la sorte (et je cite presque textuellement la citation dont il fut l'objet) à occuper la position avec des pertes minimes, à faire de nombreux prisonniers, à enlever des mitrailleuses...

« Ce haut fait d'armes valait bien la croix. On la lui épingla sur la poitrine au camp des Célestins. On compléta le ruban rouge par un deuxième galon d'argent. Et puis estimant, sinon qu'il avait suffisamment donné de sa personne, du moins qu'il était apte à rendre d'autres services par ses remarquables qualités d'Instructeur, on lui confia un cours de sous-officiers.

« Il pouvait donc achever son temps à l'arrière. Il apprit la mort du lieutenant Tournier, un de ses meilleurs compagnons d'armes. Déjà, il avait vu tomber à ses côtés son ami de Charpin-Feugerolles. Il n'acceptait pas que d'autres se fissent ainsi tuer pendant qu'il restait dans une sécurité même utile. Il accompagnait, le soir, les cuisines roulantes pour obtenir plus vite des nouvelles du bataillon. Il entendait nommer, « morts au champ d'honneur », celui-ci, celui-là. Quand le nom prononcé fut celui de Tournier, il sentit ses yeux se mouiller et son cœur bondir... Il supplia qu'on lui permît de remonter en ligne. Il s'y trouva enfin, à la tête de sa section, pour une période d'attaques.

« Quel était alors son état d'âme? Il semble bien qu'au sacrifice nouveau consenti de sa propre vie se mêlait on ne sait quel sombre désir de rejoindre ses frères de combat, fauchés par la mitraille. Il parlait de l'appel des âmes des morts, appel sensible à certaines âmes des vivants. Il disait attendre maintenant son tour. Tristesse désespérée, foi mystique, ou pressentiment ?

« Le 24 septembre, il sert la messe à l'aumônier divisionnaire. On remarque sur son visage une singulière clarté, une puissante ferveur. Est-ce qu'une voix de l'infini murmure des mots plus distincts à son oreille ? Le 25, son peloton en réserve va sans doute être engagé. Passera-t-on par les boyaux, étroits, encombrés de blessés? ou à découvert, plus rapidement ? Chabord saute le parapet. Il veut voir et savoir. Des rafales de fer pleuvent autour de lui. Il n'en a cure, dressé comme un dieu dans la tempête... Non, comme un homme, un pauvre homme qui soudain, touché à mort, tombe.

« On se précipite. Il voit à ce moment combien on l'aime.

« — Ne pleure pas ! dit-il à son ordonnance dont il veut consoler la grande peine devinée, ne pleure pas, ce n'est rien...

« Mot de suprême charité d'un religieux digne de sa vocation et qui eut sans nul doute honoré l'habit de soldat. A des croyants comme ceux-là, paix, sympathie et respect ! »

Je m'arrête : il le faut bien en effet, car les citations que j'ai sous les yeux sont beaucoup trop nombreuses pour pouvoir être toutes rapportées. Mais elles sont si magnifiques dans leur concision militaire qu'il suffira un jour de les aligner les unes

après les autres, sans aucun commentaire, pour en faire un livre de la plus émouvante beauté.

Qu'on me permette cependant de donner encore une poignée de chiffres. — Au moment où les hostilités prirent fin, sur 841 Jésuites mobilisés, 162 étaient tombés à l'ennemi [1]; 61 avaient été décorés de la Légion d'honneur, 39 de la Médaille militaire [2]

1. Ce chiffre se décomposait ainsi : aumôniers, 23 tués; officiers, 29 ; sous-officiers, 36 ; caporaux et brigadiers, 19 ; soldats, 55.

2. *Soldats-aumôniers :* PP. de Chalain, Teilhard de Chardin, Sautier, Charvet, Caillaud (†), Raymond (†), J. Mongin, Pfiegger, Bouvich (†).

Corps de troupes, H. Guillon (†), de Gironde (†), de Jabrun, Péry, Gérard, Walter, L. de Geuser, Miel, de Gevigney, Margot, Descotes, Cardaillac, Ecrepont, E. Pioche, H. Wattel, Boulestreau, F. Galtier, Goudareau, Hameau, d'Argentan (†), Jean Baud (†), Deltour (†), Deslande (†), Demoustier (†), Hardoin-Duparc (†), Humbert (†), de la Perraudière (†), Legrand (†), Gabriel Régis (†).

Voici quelques-unes des citations qui accompagnèrent ces nominations.

Jean Mongin, aumônier volontaire à la 44e division. « A toujours payé courageusement de sa personne pour porter près des blessés les secours de son ministère; modeste autant que brave, a su s'attirer l'estime et l'admiration de tous; s'était déjà signalé à l'Hartmanswillerkopf; vient d'être blessé grièvement à son poste de combat. »

C. Margot. « Modèle de dévouement et d'énergie. Deux fois cité à l'Ordre du jour pour sa belle conduite au feu. Grièvement blessé à son poste, le 4 août 1916. Mutilation à la face. A fait l'admiration de ses camarades par son attitude calme et courageuse. »

Goudareau, aumônier-brancardier au 58e de ligne. « Après le combat du 21 février 1915, a recueilli les blessés et quelques morts et prolongé son service après avoir été blessé. A reconnu tous les corps restés entre les deux lignes ennemies distantes de 100 mètres. Blessé lui-même, ne s'est retiré qu'après s'être assuré que sa tâche était complètement achevée. »

Charvet, aumônier-brancardier au 35e de ligne. « Soldat infirmier d'un courage superbe, constamment occupé dans les tranchées à soigner et à consoler les blessés. A toujours été un modèle et un réconfort pour tous. Dans les moments périlleux, a pris part à toutes les missions difficiles; a maintes fois exposé sa vie avec un mépris absolu du danger. »

Louis de Geuser, brigadier au 1er régiment d'artillerie à pied. « Observateur d'artillerie remplissant ses fonctions avec un zèle et une bravoure au-dessus de tout éloge ; blessé grièvement à son poste le 7 avril 1916, a fait preuve d'un courage magnifique, refusant d'être soigné le premier, réconfortant ses camarades et offrant généreusement ses souffrances au pays sans la moindre parole de tristesse ; amputé des deux jambes. »

et 309 avaient obtenu la Croix de guerre avec un total de 532 citations à l'Ordre du jour. — Ceci revient à dire que, 1 jésuite sur 3 avait été cité ; que 1 sur 21 avait reçu le ruban jaune liseré de vert ; que 1 sur 14 portait le ruban rouge et, enfin, que 1 sur 5 avait été tué.

A défaut des faits que j'ai rapportés dans ce chapitre et des citations à l'Ordre que, avec discrétion du reste, j'ai cru pouvoir y enchâsser, ces simples chiffres ne seraient-ils pas à eux seuls d'une écrasante éloquence et, comme preuve de patriotisme, que pourraient-ils bien laisser encore à désirer ?

CHAPITRE X

LES RELIGIEUSES

I

La Croix-Rouge. — Les Religieuses. — Leur action spéciale et leur influence sur les blessés. — Nombre des religieuses au début de la campagne anticléricale. — Épargnées par le cabinet Freycinet, elles sont frappées par les cabinets Waldeck-Rousseau et Combe. — Des suppléantes coûteuses. — La Croix-Rouge prend l'initiative d'appeler les religieuses dans ses ambulances. — Grand nombre de Congrégations de femmes qui à l'arrière se consacrèrent au service des blessés.

« Ce matin, en sortant de ma guitoune... j'ai fait une découverte... J'ai vu, devinez quoi? un bleuet, un bleuet qui s'ouvrait sous le gazon lustré... Et cela m'a remué le cœur, à moi vieux poilu que vingt mois de guerre ont bronzé...

« Le printemps, c'est l'ami du soldat... vive le printemps! Ses couleurs sont les nôtres. Regardez : bleuets, pàquerettes, coquelicots. Il ajoute cependant quelque chose... il vient de tordre à la hampe de son étendard triomphant une souple branche de feuillage, parce que le vert... c'est la couleur de l'espérance, c'est la couleur des lauriers »[1].

L'impression, si poétiquement notée dans cette page par un officier, n'est pas isolée. Que de fois ne

1. Jean de la Rocca. *Mes heures de guerre : l'offensive du printemps.*

l'a-t-on pas rencontrée sous la plume de nos poilus? Les petites fleurs des champs faisant une fraîche couronne aux sinistres entonnoirs, la touffe de muguet cueillie à la lisière d'un bois et pieusement envoyée dans de la mousse humide « à la maison », l'alouette s'envolant à tire d'ailes dans le ciel bleu, un rouge-gorge se posant à trois ou quatre mètres des créneaux, le rossignol commençant ses roulades à la première aube et en laissant tomber les perles cristallines sur les tranchées, tranchées françaises, tranchées allemandes, — n'est-ce pas bien souvent qu'on nous en a parlé dans des lettres venues du front? Et toujours l'on ajoutait que cela était d'un vrai réconfort pour l'âme et pénétrait avec une douceur singulière jusqu'au fond du cœur[1].

Eh bien, l'impression que le retour du printemps fit invariablement chaque année sur nos troupiers en campagne, impression de fraîcheur, d'apaisement, de renaissance à la vie pour ainsi dire, la religieuse le produisit sans cesse, et mille fois plus douce, mille fois plus profonde, sur les blessés. Quelle que fût la couleur de sa robe, quelle que fût sa coiffure,

1. « J'ai derrière moi un chaos et devant moi un charnier. Cependant une alouette chante en battant des ailes et remuant les pattes sans changer de place dans l'atmosphère rose. Je vois cette charmante petite chose vivante, qui vibre sans se déplacer, en face de moi, comme si elle becquetait la lumière. Un guetteur lève la tête pour la chercher des yeux. Il la regarde un instant avec tendresse »... Capitaine Henry Bordeaux. *Les derniers jours du fort de Vaux*, p. 65, Plon-Nourrit, Paris, 1916.

D'un autre officier : « Il y a les alouettes... Tireli... tireli... le joli cri !... Il rafraîchit après les nuits de fièvre ; il donne de l'espoir, aux instants de regret... Tireli !... Tireli ! C'est un ami fidèle ; on lui ouvre le cœur, dès qu'on l'entend. »

Du lieutenant Péricard : « Mon lieutenant, un rouge-gorge. Bientôt, nous sommes une vingtaine à contempler l'oiseau, l'œil aux ouvertures ; grâce à lui une quiétude est entrée dans nos yeux, nos visages se sont détendus, nos âmes se sont reposées. » *Face à face*, Payot, Paris, p. 275, 276.

D'un brancardier divisionnaire : « Le bon Dieu a fait le printemps

voile noir aux longs plis austères ou cornette blanche battant l'air lentement, silencieusement, comme des ailes d'anges ; Sœur de Charité, Sœur Hospitalière, ou Religieuse vouée d'ordinaire à d'autres tâches et les abandonnant toutes momentanément pour courir aux plus pressées dans les hôpitaux, la religieuse, toutes les fois qu'elle apparaissait auprès de lui, était toujours accueillie avec une joie émue par le blessé.

C'est que, avant d'arriver à l'hôpital où il avait pu voir enfin l'angélique silhouette venir vers lui en souriant, ce blessé avait passé par bien des souffrances ! Sur le terrain d'abord : il y était demeuré, pendant plusieurs heures peut-être, tout sanglant. Relevé, il avait trouvé sans doute aux postes de secours, à l'ambulance d'évacuation, dans les trains sanitaires, des chirurgiens dévoués, des infirmiers compatissants. Mais, dans la cohue dolente de loques glorieuses qu'à chaque instant les brancards rapportaient des tranchées ou des champs de bataille, obligé qu'on était de faire vite, comment les blessés auraient-ils pu trouver les soins délicats qu'exigeaient leur chair

pour tous, et je crois que nous, poilus, nous avons été favorisés. Les fleurs poussent au milieu des ruines et jamais nous ne les avons autant aimées et admirées. Et puis il y a les petits oiseaux. Ils sont braves, allez, ces petits ! Ils chantent même au plus fort de la canonnade... nous les écoutons religieusement. »

D'un simple soldat : « Les alouettes sont restées... Il n'y a rien qu'elles qui ne nous aient pas abandonnés. C'est de braves petites bêtes. »

« L'entendez-vous, le loriot ? reprend Cordier, qui ne se tient pas d'aise. Et des muguets ! Ah ! s'il va y en avoir du muguet ! Jusque dans les trous des marmites... Je me sens tout alerte et joyeux. » Lieutenant E. R. (capitaine Tuffrau). *Carnet d'un combattant*, p. 165, 166. Payot, Paris, 1917. « Ce matin, le printemps nous sourit. Sa jolie lumière se joue parmi les premières teintes verdoyantes sous les hautes futaies. Elle ranime aux visages fatigués les couleurs de l'allégresse. La joie chante sur toutes les lèvres et dans tous les nids. » Abbé Thellier de Poncheville. *Dix mois à Verdun*, p. 37. de Gigord, Paris, 1919.

trouée, leurs os brisés, leurs pauvres membres pantelants ou broyés ? Enfin, après tant de misères, les voilà arrivés. « Et ils voient de nouveau se pencher sur eux des femmes aux traits maternels, qui leur parlent tout près, tout bas, qui savent écouter, deviner, comprendre et se taire. Ils sentent se poser sur leur front, sur leurs cheveux des mains accoutumées, qui n'ont pourtant pas l'air d'être des mains humaines, dont le contact est un langage. A travers le voile de leurs paupières, jusque sous le bandeau qui les isole, ils perçoivent la surveillance des regards et l'inquiétude des pensées. On prévient leurs moindres désirs et on trouve le moyen de ne pas les contrarier, même quand il est impossible de les satisfaire [1]. »

Ce sont les ambulancières des diverses Sociétés de secours aux blessés. Admirables femmes, qui, pendant cinquante mois, « une croix rouge au front, comme une étoile, une croix rouge au sein, comme une fleur [2] », montèrent la pénible garde du dévouement au chevet de nos soldats, dont plusieurs tombèrent tuées par les projectiles ou terrassées par l'épuisement sur ce champ de bataille obscur de la charité et dont d'autres, dans leurs ambulances bombardées, firent si virile figure sous les obus ennemis que les chefs épinglèrent sans hésiter la Croix de guerre sur maints de leurs corsages blancs. Infir-

1. Henri Lavedan. Les Blessés. *Illustration,* 31 octobre 1914, p. 318.

« J'avais une fièvre étrange, elle ramenait dans mon esprit un défilé fantastique de toutes les scènes que j'avais vécues pendant la guerre. Le premier éveil de ma conscience a été la vue des infirmières... Des femmes en blanc ! O douceur ! C'était comme si une apparition lumineuse caressait mon front de fiévreux. » Jean des Vignes Rouges. *L'âme des chefs,* p. 212, Perrin, Paris, 1917.

2. Maurice Donnay. Discours sur le prix de Vertu, 17 décembre 1914.

mières d'une abnégation telle qu'à son tour l'Académie française crut de son devoir de leur rendre un public hommage, en les signalant à l'admiration du pays [1].

Mais, si infatigable que fût son dévouement, l'ambulancière de la Croix-Rouge n'en restait pas moins une femme du monde. Elle avait sa famille : son mari, ses enfants, conservaient leurs droits sur elle. Dès lors, sauf quelques cas exceptionnels, il lui était impossible, — elle ne le devait pas d'ailleurs, — de déserter nuit et jour son foyer. Et, quand elle y rentrait, elle y retrouvait des affections trop chaudes pour ne pas s'y abandonner.

La religieuse infirmière, elle, n'avait plus d'intérieur familial ici-bas. Pas de devoir, par conséquent, pour l'y rappeler nécessairement à certaines heures. Elle restait au service de ses malades sans cesse, tout le long du jour et aussi la nuit, quand, à la lueur de la petite veilleuse, elle allait d'un pas feutré du lit où une plainte l'avait attirée au lit d'où venait de s'élever un gémissement. Son temps était tout entier consacré aux blessés, et aux blessés aussi appartenaient exclusivement, sans réserve ni partage, ses préoccupations, sa tendresse maternelle et ses soins. Les blessés l'avaient senti tout de suite. On sent si promptement, quand on souffre, ce qui soulage et console ! Voilà pourquoi si pleins de reconnaissance qu'ils fussent pour l'ambulancière de la Croix-Rouge, et ils l'étaient assurément, ils gardaient le meilleur de leur vénération et de leur docilité pour ces admirables Sœurs qui, sortant de tous les rangs de la société, peuple, bourgeoisie, noblesse, les entou-

1. Gabriel Hanotaux. Discours sur les prix de Vertu, 25 novembre 1915.

raient d'un dévouement infatigable dans leur souriante activité[1].

De ces âmes « humbles et augustes » suivant le mot de Victor Hugo, Sœurs de charité par vocation, ou Religieuses aptes à prendre la tenue de guerre et à se transformer à l'heure voulue en infirmières incomparables, la France en abondait tellement que, depuis plusieurs siècles, elle en fournissait, dans le monde entier, les contrées les plus lointaines.

Au moment de l'enquête officielle de 1878, on en comptait tant à Paris qu'en province 127.753[2]. C'était comme un réservoir de dévouement à peu près inépuisable, puisqu'il se réalimentait lui-même quand on y puisait, que la France avait ainsi sous la main. Et cette richesse morale était d'une valeur incalculable.

1. « Les Dames de la Croix-Rouge de Châlons, comme celles qui sont venues du reste de la France, ont fait preuve d'un dévouement inlassable et méritent les plus grands éloges. Quelques-unes ont même payé de leur vie la mission qu'elles ont voulu remplir. Cependant, on ne peut pas demander à toutes ces dames de faire pendant un an abstraction de toutes leurs affaires, de négliger leur famille... d'assurer tout le service avec une parfaite continuité, sans absences, sans congés, sans vacances.

« Cette complète régularité dans un service où les changements de personnel sont toujours, surtout s'ils sont fréquents, nuisibles aux malades, ne peut donc s'obtenir qu'avec un personnel dont l'unique souci est les soins à donner aux malades ; il faut dans ce cas recourir aux Hospitalières de carrière et les Sœurs nous ont apporté un concours des plus précieux, qui a surtout été grandement apprécié par les blessés et par les malades.

« La Sœur... possède une main légère et experte. Elle est toujours là, sans connaître ni jours de fête, ni réunions de famille, ni vacances. C'est une femme, mais sa robe de bure et sa cornette, qui ne connaissent pas les variations de la mode, en ont fait un personnage traditionnel dont le sexe s'oublie.

« Aussi combien de fois arrive-t-il, dans nos hôpitaux, que le soldat rougit de demander à « la Dame » certains services, alors qu'il les réclame volontiers de la Sœur hospitalière. C'est tout à l'honneur des blessés et de la Sœur. » Dr Lemière, professeur à la Faculté de Médecine de l'Institut catholique de Lille. *La guerre au diocèse de Châlons*, pp. 357-358. Téqui, Paris, 1916.

2. *Etat des Congrégations, Communautés et Associations religieuses, autorisées ou non*, dressé en exécution de l'article 12 de la loi du 28 décembre 1878. Paris, Imprim. nationale, 1878, pp. 6 et 7.

Le cabinet de Freycinet, qui fit signer par le président Grévy les décrets du 29 mars 1880, le comprit. Il enfonça bien à coups de hache les portes de 261 couvents de religieux. Mais, les religieuses, il n'osa jamais y toucher.

Vingt ans après, le cabinet Waldeck-Rousseau d'abord, le cabinet Combes ensuite, furent moins timides. La loi du 1er juillet 1901 votée, ils semèrent à tous les vents l'un des plus précieux trésors moraux dont un peuple se puisse enorgueillir. Ils épargnèrent bien momentanément quelques Congrégations de femmes, les Hospitalières surtout, mais ils furent sans pitié pour les autres, et, de ce fait, un trop grand nombre de religieuses durent quitter la France, passer la frontière et planter leur tente sur la terre d'exil.

Ce n'était pas seulement une injustice, doublée d'un acte d'ingratitude : c'était une faute, et des plus lourdes. Quand l'orage creva soudainement sur la France, au mois d'août 1914, on le vit bien.

A peine le premier coup de canon tiré, la Croix-Rouge française, — Société de secours aux blessés militaires, Dames Françaises et Union des Femmes de France, — ceignit le voile et le bandeau blancs. Le personnel féminin, environ 240.000 infirmières, qu'elle mit à la disposition du ministre de la Guerre, constituait une armée véritable. Mais, si imposante et si dévouée qu'elle fût, pour desservir, avec ses 1.570 hôpitaux (130.000 lits), les formations sanitaires où l'autorité militaire l'appelait, cette armée était, hélas ! insuffisante. Et on ne tarda pas à le constater.

En présence de cette pénurie, on aurait pu faire appel dès la première heure aux exilées de la loi Waldeck-Rousseau. Si on en avait eu le courage, pas de doute que ces nobles femmes ne fussent

accourues, oublieuses des persécutions de la veille et joyeusement avides de se dévouer. Car, si le besoin de se dévouer est inné chez la femme, chez la religieuse il est si profond qu'il en est impossible à sonder. On ne l'osa pas. Plutôt que de laisser les religieuses franchir le seuil des hôpitaux militaires ordinaires, on s'avisa qu'il y avait de l'autre côté de la Manche des *Nurses* anglaises et c'est à elles que le Gouvernement s'adressa.

Le jour où, du haut de la tribune, un député de la Gauche, M. Peyroux, indiqua le fait à ses collègues, ceux-ci en parurent littéralement abasourdis. Ils s'en doutaient si peu ! D'autant plus que l'orateur détailla avec une cruelle complaisance la dépense annuelle que cette mesure avait entraînée. Elle était exactement pour 300 nurses de 892.500 francs [1].

1. « *M. Amédée Peyroux.* Comment y avez-vous remédié ? Par un moyen qui a eu pour résultat de coûter fort cher et qui a produit des effets peu appréciables. Vous avez fait appel au corps des Nurses anglaises ; oui, le ministère de la Guerre a appelé à son secours les infirmières anglaises. (*Mouvements divers.*) Oh ! je suis l'un des premiers à le reconnaître. il convient de rendre hommage à leur science et à leur dévouement ; je les ai vues à l'œuvre, et elles méritent les éloges qui leur sont adressés ; mais si je déplore cette mesure, c'est parce que nous les payons plus cher que les infirmières militaires. Les 300 nurses qui sont venues en France constituent un effectif qui coûtera à l'État une somme annuelle de un million.

« Vous paraissez étonné, monsieur le Sous-Secrétaire d'État ?... Voici la décomposition de ce chiffre pour chaque personne :

« Traitement annuel	1.035 francs.
« Traitement d'habillement	150 —
« Logement	350 —
	1.533 francs.

« En plus, le voyage du point de départ en Angleterre au point d'arrivée en France. Nourriture par assimilation au rang d'officier, environ 120 francs par mois ; pour 300, 36.000 francs par mois, pour une année, 432.000 francs de nourriture. Total : 1.535 × 300 = 460.500 francs d'appointements, plus 432.000 francs de nourriture. Total général, 892 000 francs.

« J'ai d'ailleurs eu à faire régler moi-même ces honoraires. Donc je suis sûr, tout à fait sûr. » *Jour. off.* du 13 août 1915, Compte-rendu de la Chambre, p. 1355.

Un petit million pour 300 nurses, c'est-à-dire environ 3.000 francs pour chacune d'elles, c'était beaucoup en effet. Et, d'autre part, si expertes et si dévouées qu'elles fussent, — et les Nurses anglaises le sont certainement, je les ai vues d'assez près à leur tâche pendant quatre ans sous leur camail vermillon dans les ambulances anglaises pour l'affirmer, — comment quelques centaines de nurses auraient-elles pu parer au vide douloureux qu'il s'agissait de combler ?

La Croix-Rouge s'en rendit compte sans peine. Elle était plus libre que le Gouvernement, ou, pour mieux dire, elle était libre et le Gouvernement ne l'était pas. Car certaines feuilles anticléricales veillaient, et, en dépit de l'Union sacrée, elles se livraient rageusement chaque matin à des « tirs de barrage » destinés à défendre l'accès des hôpitaux militaires à « l'invasion noire », suivant leur courtoise expression.

La Croix-Rouge fit donc ce que, du reste, plusieurs municipalités avaient fait déjà. Et elle ouvrit ses ambulances aux religieuses pour qu'elles vinssent l'aider à y secourir ses malades et ses blessés.

C'est ainsi que dès le mois d'août 1914, la Société de Secours aux blessés fit partir 15 sœurs de Saint-Vincent de Paul pour Charleville et 5 pour Epernay. Elle en envoya ensuite à Lille, à Dunkerque et dans plusieurs autres villes, si bien que, un mois à peine après la déclaration de la guerre, 18 équipes de religieuses se trouvaient déjà dans ses hôpitaux. A la fin de la première année de guerre, en juillet 1915, il y avait plus de 3.000 Filles de la Charité occupées auprès des soldats malades et blessés. Beaucoup d'autres Congrégations offrirent également leurs services. Ils furent acceptés. Et jusqu'à

la fin des hostilités le nombre des religieuses employées dans les ambulances ne fit qu'augmenter. Doucement, les Sœurs s'installèrent donc au chevet des blessés. Peu nombreuses relativement dans beaucoup d'hôpitaux au moins, elles suppléèrent à ce petit nombre, en revendiquant souvent les travaux les plus pénibles, les tâches les plus astreignantes surtout. « Petit nombre et grand travail », disait un administrateur d'hôpital en parlant d'elles. A ce jugement, tous les administrateurs qui virent les Sœurs à l'œuvre dans leurs formations sanitaires souscriraient volontiers, j'en suis bien sûr.

Les religieuses ne se bornèrent pas à servir comme ambulancières dans les formations de la Croix-Rouge ou dans certains hospices municipaux. Parmi les Congrégations, qui, échappant à l'ostracisme de la loi Waldeck-Rousseau, avaient pu rester en France, beaucoup s'empressèrent de convertir en totalité ou en partie leurs maisons en hôpitaux.

Combien de monastères de la Visitation se transformèrent ainsi en ambulances ?

Les Franciscaines Missionnaires de Marie reçurent des blessés dans leurs couvents de Paris, de Lyon, de Marseille et de Saint-Brieuc.

Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille transformèrent en hôpital annexe une partie de leur Maison-Mère, à la Capelette. Et elles servirent à titre d'infirmières bénévoles, non seulement en France, à Lyon, à Gaillac, à Millau, à Cannes, à Hyères, à Quintin, mais encore hors de France à la Goulette et à Tunis.

Les Religieuses de Saint-Maur eurent des blessés dans leurs maisons de Marseille et de Toulon.

Les Auxiliatrices du Purgatoire organisèrent une

ambulance dans leur Maison-Mère de la rue de la Barouillière, à Paris. A Reims, elles firent de même dans leur maison de la rue Buirette, circulant bravement sous la pluie des obus, jusqu'au moment où la férocité du bombardement les contraignit, comme tant d'autres, à s'éloigner de la Cité martyre. Plus heureuses à Versailles, elles purent demeurer auprès des malades jusqu'à la fin de la guerre dans leur noviciat de l'Ermitage, mis par elles à la disposition de la Société de secours aux blessés. A Orléans, à Lourdes, à Cannes, à Lyon, à Nantes, elles firent partie du personnel de divers hôpitaux militaires et de certaines ambulances. Elles y furent chargées, toujours de la manière la plus gratuite, des services les plus variés, chirurgie, médecine, maladies contagieuses.

A Lille et à Tourcoing, pendant toute l'occupation allemande, elles restèrent à leur poste, sans que leur dévouement fléchît une seule minute. Et pourtant les avanies de tout genre ne leur y firent pas défaut.

Parmi les Congrégations qui ouvrirent ou qui desservirent des ambulances pendant la guerre, on compta des religieuses appartenant notamment aux divers Instituts suivants :

Sœurs de Saint-Vincent de Paul,
Sœurs de l'Espérance,
Sœurs de Bon Secours de Troyes,
Sœurs de Saint-Joseph de Cluny,
Sœurs de Bon Secours de Lyon,
Petites Sœurs des Pauvres,
Sœurs Servantes des Pauvres,
Sœurs Bleues,
Dames du Calvaire,

Petites Sœurs de l'Assomption,
Sœurs de Saint-Joseph de l'Assomption,
Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition,
Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve,
Franciscaines Missionnaires de Marie,
Sœurs de la Visitation,
Religieuses de Marie Réparatrice,
Dames Augustines,
Dames du Cénacle,
Dames du Sacré-Cœur,
Sœurs de la Sainte Famille,
Dames de la Compassion,
Sœurs Hospitalières de Lyon,
Sœurs Dominicaines,
Auxiliatrices du Purgatoire,
Sœurs Trinitaires de Valence,
Sœurs Augustines de Marseille,
Sœurs de Saint-Joseph de Vans,
Sœurs de Saint-Joseph de Bourg,
Sœurs de Saint-Joseph de Lyon,
Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy,
Sœurs de Saint-Charles de Nancy,
Sœurs du Saint Enfant Jésus de Reims, etc., etc.

Comme on le voit, dans cette phalange charitable, nombreuses étaient les Hospitalières de profession. Les religieuses appartenant à des Instituts voués d'ordinaire à d'autres tâches s'y trouvèrent aussi en grand nombre. Mais, de même que nos « Bleuets » dans les tranchées firent bien vite leur devoir aussi crânement que les vieux Poilus, ces « recrues de l'ambulance » se mirent bien vite au pas de leurs « anciennes » et elles ne tardèrent pas à les égaler en dévouement sagace et en infatigable dextérité.

II

Les Religieuses au moment de l'invasion allemande. A Gerbéviller. — A Clermont-en-Argonne. — A Saint-Dié. — A Senlis. — A Harbonnières. — A Mézières-en-Santerre. — A Glonville, etc., etc...

A l'arrière, c'est presque toujours obscurément que les religieuses infirmières se dévouèrent, dans l'abnégation quotidienne de tâches monotones et grisâtres, invinciblement reprises chaque matin.

Mais, dans les départements un moment recouverts par la marée déferlante venue d'Outre-Rhin, et à bien plus forte raison dans les régions occupées pendant plus ou moins longtemps par les Allemands, ce fut en plein jour, comme en 1870, que les actes de dévouement se multiplièrent. Actes nombreux et dont beaucoup atteignirent à l'héroïsme. Parmi ces nobles femmes, dont la plupart ignoraient la veille ce dont elles étaient capables en fait de courage et d'abnégation, se détachèrent à leur tour certaines figures qui bientôt fixèrent l'attention de tous. Ainsi, dans un musée, la haute et fière allure de quelque personnage peint par un Maître, capte les regards des visiteurs au passage et les retient.

De ces héroïnes, dont au fil des événements le portrait fut vivement ébauché — parfois au couteau plutôt qu'au pinceau, — on pourrait constituer une galerie d'un intérêt peu commun certainement. Elles y revivraient avec leur caractère propre, et suivant le faire de chacun des maîtres qui brossèrent ces toiles de circonstance, mais toutes singulièrement prenantes dans leur genre, malgré leurs multiples disparités. Le Jules II ou le Léon X de Raphaël res-

semblent-ils à l'Innocent X de Velasquez? La Joconde de Léonard de Vinci, avec son énigmatique sourire, est-elle de la même famille que la plantureuse Hélène Fourment de Rubens? Et y a-t-il aucun rapprochement à tenter entre le profil fouinard de l'Erasme d'Holbein et la large face satisfaite du Bertin d'Ingres? Et, cependant, c'est avec une satisfaction artistique profonde que nous nous arrêtons devant chacun de ces chefs-d'œuvre.

De même en est-il pour toutes ces religieuses de types si divers.

Voici du Rembrandt d'abord. C'est la plus populaire des femmes, qui, sous le voile, se révélèrent d'une fermeté si mâlement imperturbable en face de l'envahisseur, Sœur Julie, Supérieure du tout petit hospice de Gerbéviller. Vrai cœur de soldat sous la robe noire des religieuses de Saint-Charles. Soldat, en effet, Sœur Julie prétend bien l'être : « Je suis soldat du régiment des Sœurs de Saint-Charles, disait-elle à un journaliste à la fin de septembre 1914. Ma Mère Supérieure m'avait mise ici. J'y suis restée. Voilà tout. Est-ce qu'un soldat peut abandonner son poste? »

La rondeur militaire, unie à la simplicité absolument sans fard de la bonne campagnarde, c'est ce qui caractérise celle qu'on a appelée « l'âme des ruines ». M. Maurice Barrès l'a finement noté dans le crayon qui révéla au grand public l'intrépide et vive Lorraine.

« Je distingue mal ses traits, écrit-il, dans la faible lueur que donne la petite lampe à pétrole de la suspension. Je vois seulement que c'est une personne un peu forte, débrouillarde, parlant vite, avec beaucoup d'accent, pareille à toutes les religieuses

et à beaucoup de dames de nos petites villes, mais demeurée plus rustique et rayonnante de bonté.

« — Mais, qu'est-ce que j'ai donc fait pour qu'on s'occupe de moi comme çà ! Les Sœurs de Saint-Charles sont hospitalières, je ne devais pas agir autrement...

« — Soit ! Ma Sœur, vous n'avez rien fait qui soit extraordinaire pour une Sœur de Saint-Charles. Mais des choses extraordinaires, vous en avez vu.

« — Ah ! j'en ai vu ! La grande fusillade et le bombardement, ce fut le 24 août, de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Dans la nuit du 23 au 24, on nous avait envoyé des petits alpins pour défendre le passage. Une cinquantaine, et si jeunes, des enfants. Ils se battaient. Nous recevions des bombes, des balles. Le maire leur dit : « Mes enfants, vous ne pouvez rien, ils sont trop nombreux. Et vous allez exposer le village. » Ils répondirent doucement : « Le général nous a donné l'ordre de tenir jusqu'au bout ». Et ils tinrent jusqu'au soir où l'infanterie allemande arriva dans le centre de la ville. A ce moment, ils réussirent à se glisser à ras de terre et puis par-dessus les murs du cimetière, sans que les Allemands les vissent. Alors ceux-ci s'en prirent aux gens de la ville. Ils entraient dans chaque maison, en frappant et chassant tout le monde. Un officier arriva chez moi avec des soldats. Il monta chez mes blessés. Les pauvres petits tremblaient. Et moi, je me suis mise entre eux et lui et je disais : « N'y touchez pas, ils sont blessés. » Alors il allait à chaque lit et jetait lui-même la couverture à terre, pour voir les pansements. Il avait un revolver dans une main et un poignard dans l'autre. Je le suivais, je le précédais. Ah ! j'étais effrontée. J'en suis encore étonnée. Comment ai-je osé ? Je ne savais pas alors

qu'ils étaient en train de tuer et de martyriser des femmes, des enfants dans le village. »

« Elle me donne des détails sur les crimes des Allemands contre les personnes, et, soudain, épouvantée par les images qu'elle réveille :

« — Croyez-vous qu'ils reviendront? me dit-elle. Oh! j'ai peur.

« Cette interruption est belle; elle laisse voir la nature sous l'excellence de la religieuse...

« M. le curé, ajoute la Sœur Julie, avait été emmené par les Allemands. L'église brûlait. Alors l'idée m'est venue soudain que le ciboire était en danger. J'ai couru le prendre dans le tabernacle et je l'ai apporté ici ».

L'expédition dont parle la Sœur Julie se fit à 11 heures du soir et au milieu des plus grands dangers, car le clocher de l'église achevait de brûler, des morceaux de poutres enflammées tombaient de côté et d'autre et des blocs de pierre se détachaient à tout instant de la voûte.

« Les Bavarois du général Clauss, a raconté le prêtre mobilisé qui accompagnait la Sœur Julie, avaient tiré dix-huit coups de fusil, à bout portant, sur le tabernacle, autour de la serrure, espérant forcer la porte pour voler les vases sacrés. Mais la porte n'avait pas cédé. Elle gardait seulement la marque des balles qui l'avaient transpercée de part en part. Nous n'avions point de clé pour ouvrir la porte. Il fallut donc, dans la nuit, au milieu du concert des obus et des balles, agir en véritables crocheteurs !.. Comme c'était lugubre ! Pendant que mon camarade et moi, avec nos ciseaux à froid, nous essayions de forcer la porte, Sœur Julie priait, agenouillée sur un des degrés de l'autel...

« Après 2 heures et demie de travail, la seconde

porte en acier céda enfin. Le pauvre ciboire nous apparut alors avec ses horribles blessures, et les hosties saintes gisaient, brisées, dans le tabernacle, projetées hors du ciboire renversé »[1].

Déjà citée, avec ses cinq religieuses à l'Ordre de la 2e Armée par le général de Castelnau pour avoir « depuis le 24 août, sous un feu incessant et meurtrier, donné dans leur établissement de Gerbéviller asile à environ mille blessés en leur assurant la subsistance et les soins les plus dévoués, alors que la population civile avait complètement abandonné la ville, » la Sœur Julie fut décorée deux mois après, jour pour jour. Le 29 novembre 1914, elle reçut en effet la Croix de la Légion d'honneur des mains du président de la République en tournée sur le front lorrain, où il était accompagné du président du Sénat, du président de la Chambre des députés et du président du Conseil des ministres. Jamais petite Sœur de Saint-Charles n'avait vu autour d'elle tant de monde officiel !

Après Rembrandt, du Rubens.

Sœur Gabrielle porte la robe bleue et la cornette blanche des Sœurs de Saint-Vincent de Paul. Au début de la guerre, elle régnait depuis cinq ans sur un royaume bien exigu, l'hospice de Clermont-en-Argonne, petite ville de 1.200 habitants à peine. Mais, les hostilités commencées, aux 40 vieillards qui achevaient de mourir doucement sous les yeux

1. Ce récit se trouve confirmé par le *Premier Rapport officiel* de la Commission française d'enquête sur les atrocités allemandes, p. 29. in 4°. Imprimerie Nationale. 1915. — « Sur 475 maisons, indique ce rapport, (p. 31), 20 au plus sont encore habitables. » A Baccarat, le feu fut mis à l'aide de torches et de pastilles et dévora 120 maisons ; Cette fois, ce n'étaient pas les Bavarois qui opéraient mais les Badois du général Fabius.

maternels de Sœur Gabrielle et de ses trois compagnes, de nombreux soldats français, blessés ou malades, vinrent s'ajouter. Il y en avait une centaine environ à l'hospice, le 3 septembre quand, dans la nuit, on les évacua précipitamment vers l'arrière : les Allemands approchaient. L'embarquement achevé : « Partez pour Bar-le-Duc, dit-on à Sœur Gabrielle. — Pouvez-vous emmener avec moi mes vieillards ? — Impossible. — Eh ! bien, alors, partez ; moi, je reste. » Et, avec ses trois religieuses, elle resta.

« Sœur Gabrielle, raconte Mme Edith Wharton[1], qui lui a rendu visite dans la cuisine de l'hospice, car cette cuisine sert en même temps de cuisine, de bureau et de réfectoire, est petite, plutôt forte, et pleine d'activité. Sa figure rappelle ces visages vermeils et malins, qui se détachent sur les fonds sombres de certains vieux tableaux flamands. Ses yeux sont pétillants, et il y a dans ses récits autant de gaieté que de colère. Ah ! elle n'épargne pas les épithètes, quand elle parle de ces « satanés Allemands ». C'est que les religieuses et les infirmières du front ont vu trop de choses pour ménager leurs expressions ! » Et, pourrait-on ajouter en guise de circonstances atténuantes s'il en était besoin, ces expressions un peu vives, elles ne s'en servent pas seulement maintenant que l'Allemand a le dos tourné ; elles s'en sont servi aussi, quand il était en face d'elles, sans trembler devant ses menaces brutales. A preuve, Sœur Gabrielle : « Général, vos officiers m'avaient donné leur parole que mon hospice serait épargné. Et il va brûler. Jamais officier français n'aurait agi de la sorte. La parole donnée à une femme comptet-elle donc pour si peu chez les Allemands ? »

1. « Visites au front. » *Rev. des Deux Mondes,* 15 mars 1916, p. 291.

Sous cette cinglante apostrophe, le général blémit de colère. Et, elle l'avoua plus tard, Sœur Gabrielle crut bien qu'elle allait payer de sa vie son cri indigné. Mais son courage en imposa au vieux reître. La veille, ce courage en avait imposé de même aux trois officiers, qui avaient pénétré dans son hospice, revolver au poing, après en avoir fait défoncer la porte à coups de crosses. Ils s'étaient arrêtés, quand ils l'avaient vue se planter résolument en travers du passage, en leur défendant d'aller plus loin. Le général s'arrêta respectueusement, lui aussi, devant elle. Il donna des ordres. L'hôpital fut préservé, mais il le fut seul ; et tout le reste de la ville fut brûlé [1].

Le lendemain, 6 septembre, faillit voir une tragédie plus sombre encore, le massacre après l'incendie. Une sentinelle avait été légèrement blessée au doigt pendant la nuit. En guise de représailles, et l'on sait si pendant les premiers mois de la guerre ces représailles furent impitoyables, ordre avait été donné de passer par les armes tout ce qui restait de vivant à Clermont. A vrai dire, épouvantée par le lamentable défilé des réfugiés des Ardennes, presque toute la population avait déjà pris la fuite. Mais, avec les Sœurs et les vieillards de l'hospice, il restait encore quelques habitants. Une seconde fois alors, Sœur Gabrielle intervint en libératrice : « Si vous tenez à faire un exemple, me voici, dit-elle à la Comman-

1. « Les Allemands incendièrent Clermont-en-Argone, en se servant de bâtons au bout desquels des torches étaient fixées. Tandis que les maisons flambaient, des soldats envahissaient l'église, qui est isolée sur la hauteur, y dansaient au son de l'orgue, puis y mettaient le feu à l'aide de grenades ainsi que de récipients garnis de mèches et remplis d'un liquide inflammable... La ville était alors occupée par le XIII[e] corps Wurtemburgeois sous les ordres du général Von Urach et par une troupe de uhlans que commandait le prince de Wittgenstein ». *Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens.* Vol. I, in-4°, pp. 19-20. Imprimerie Nationale, 1915.

dature. Fusillez-moi, mais ne massacrez pas tous ces innocents. »

Cette fois, l'adjuration parut devoir rester inutile. Et toute la journée se passa dans l'attente du peloton d'exécution. Heureusement, la Providence permit qu'un blessé allemand fut pris de délire furieux la nuit suivante. Il n'y avait aucun chirurgien à Clermont. On appela auprès du malade Sœur Gabrielle, qui, excellente infirmière, avec quelques piqûres le calma. Comment la fusiller après cela ?

La condamnation fut donc rapportée. Quelques jours après, ceux qui l'avaient prononcée battirent en retraite et Clermont-en-Argonne était libérée. Mais il n'en restait plus que quelques murailles noircies et d'innommables débris, dénonciateurs implacables de la sauvagerie allemande.

Pendant deux ans la vie fut relativement calme à Clermont ; mais, en février 1916, au moment de la terrible offensive sur Verdun, les obus se remirent à pleuvoir sur le village. Il fallut l'évacuer ; en quelques heures, l'hospice fut vide. Sœur Gabrielle et ses trois compagnes y demeurèrent cependant pour donner les tout premiers soins aux blessés de la tragique et longue bataille. Blessés nombreux, hélas ! car, à certains jours il en fut porté jusqu'à six cents à Clermont.

Les sinistres volées d'obus de tout calibre continuant à tomber, l'autorité militaire donna l'ordre à l'héroïque quatuor d'aller poursuivre sa rude besogne à Froidos. Les Sœurs obéirent, en laissant toutefois à Clermont un poste de secours où, à tour de rôle, chacune d'elles était de garde tous les jours.

Froidos, ce n'était pas la sécurité complète, car on s'y trouvait à sept kilomètres seulement à l'arrière et

les obus s'y abattaient bien souvent. Mais ils y arrivaient en moins grand nombre et l'on y courait par suite des dangers moins continus. C'est là, pendant que les bonnes religieuses s'épuisaient à donner leurs soins aux victimes de la rouge hécatombe qu'un matin d'avril 1916, le médecin-chef vint annoncer à Sœur Gabrielle que la Croix de guerre lui serait remise le lendemain.

« Qu'auriez-vous fait à ma place? écrivait-elle à sa Supérieure générale. Vous vous seriez inclinée en disant : « Merci, Monsieur le médecin-chef ». C'est ce que j'ai fait, la tête de mon blessé endormi dans les mains; et, tandis que le pauvre petit restituait copieusement le chloroforme aspiré, nos majors m'adressaient les félicitations d'usage et je continuais mon pansement ».

La Croix de guerre fut remise en grande pompe, précédant le ruban rouge qui fut décerné à Sœur Gabrielle, à titre civil d'abord, à titre militaire ensuite[1] quelques mois plus tard.

« La Sœur Gabrielle, disait un jour à un religieux infirmier, une vieille femme de Clermont-en-Argonne, ah ! elle n'a pas peur, celle-là !... C'est une Sœur de Charité qui vaut un général ! » Après ce que l'on vient de lire, qui donc pensera que cette pauvre vieille exagérait ?

1. Georges Goyau. « L'Eglise de France durant la Guerre. » *Rev. des Deux Mondes*, 1er décembre 1916, pp. 505-507. Citation à l'Ordre de l'armée : « Mme Rosnet, en religion Sœur Gabrielle, Supérieure des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, hospice de Clermont-en-Argonne (Meuse). Par son sang-froid et son courage a su, au moment de l'occupation allemande, secourir malgré l'ennemi de nombreux blessés restés prisonniers, puis a réussi à sauver de l'incendie l'hôpital dont elle avait continué à assurer le fonctionnement. Depuis lors, avec un esprit d'abnégation et de charité égal pour tous, n'a cessé de prodiguer, sous les bombardements, ses soins éclairés à nos malades et à nos blessés, que réconfortent sa bravoure et son admirable confiance ».

Et maintenant du Van Dyck.

En Sœur Rose, c'est en effet la diplomatie unie au dévouement qu'il nous faut saluer, une diplomatie souriante et douce, mais irrésistiblement enveloppante sans en avoir l'air.

La diplomatie ? Et où donc cette Fille de la Charité l'avait-elle apprise ? A l'école paroissiale de la Madeleine, où elle était maîtresse, au début des hostilités ? Non, pas plus d'ailleurs qu'elle ne s'y était formée, j'imagine, aux soins à donner aux grands blessés. Mais, la guerre éclatant, il a fallu lever des bataillons d'infirmières. On a fait appel à tous les bras disponibles, à tous les cœurs dévoués. Et, comme Sœur Rose a un cœur large, ses supérieures l'ont envoyée « passer ses vacances » à Saint-Dié pour y soigner les blessés.

Ce fut un rude noviciat que celui de l'hôpital temporaire du Grand-Séminaire de la rue Haute. « Nous ressemblions parfois à des bouchères, disait un jour Sœur Rose, tant les blessés y affluaient. Et quels blessés ! »

Au surplus, aussi longtemps que l'ambulance avait été entre les mains des Français, on ne regardait pas à la peine, si écrasante qu'elle fût parfois. Mais, le 1er septembre, l'ordre de se replier était arrivé. Et la formation sanitaire s'était retirée à Bruyère, en emmenant tous les blessés.

Puis, les Allemands étaient entrés à Saint-Dié. Mais, dans l'intervalle, d'autres blessés, et bien nombreux, s'étaient douloureusement traînés jusqu'à la ville. Pauvres petits gars du 14e corps, presque tous des Savoyards, plus ou moins gravement atteints par les balles ou par les obus. Aidée de quatre autres cornettes blanches, Sœur Rose les avait accueillis avec une bonté maternelle et elle avait mis tout ce qu'elle avait de dévouement au cœur pour les soigner.

Mais que faire maintenant? Les Allemands étaient là, avec leur rudesse habituelle. Et, de cette rudesse, la première mesure qu'ils venaient de prendre portait la marque indiscutable : défense de renouveler aucun pansement sous aucun prétexte pendant huit jours [1]. Défense ensuite, quand on les renouvellerait, de se servir d'antiseptique, quelque fût l'état de la plaie. De l'eau bouillie devait suffire. On ne permettait rien de plus.

S'assujettir à cette défense sauvage, c'était sûrement vouer à la mort bon nombre de blessés. Sœur Rose jugea que, quoiqu'il lui en pût coûter, elle ne devait pas s'y soumettre. Et elle ne s'y soumit pas en effet.

Lorsque le 14 septembre 1914, les troupes françaises réoccupèrent Saint-Dié, les blessés abandonnés à l'hôpital du Grand-Séminaire, baignaient dans leur pus, mais les blessés de Sœur Rose, soignés suivant les règles, étaient en bon état de guérison. — « Eh, comment vous y êtes-vous prise ? lui demanda un major, qui connaissait les ordres donnés par les Allemands.

« — Doucement. Une demande doucement présentée est si souvent accordée ! »

Oui, la douceur est très puissante, Sœur Rose, surtout lorsqu'elle se teinte d'un peu de diplomatie, n'est-ce pas? lorsqu'elle choisit bien son heure et qu'ayant recours à certaines faiblesses de l'adversaire, des faiblesses, qui n'en a pas? elle en profite adroitement. Agir ainsi, n'est-ce pas de bonne guerre d'ailleurs ?

1. Les Allemands portèrent la même défense dans un autre hôpital de St-Dié. « Du 6 au 10 septembre, jour du départ des Allemands, Mlle Ferry, infirmière surveillante, s'est vu interdire sous peine d'expulsion, de faire des pansements aux Français. » *Commission française d'enquête.* Ve Rapport, p. 37. Paris, 1916. Imprimerie Nationale.

Lorsque donc, ayant demandé quelque chose, on rencontrait un major qui se montrait bourru, revêche, récalcitrant : « A propos, monsieur le Major, j'ai une bouteille de vieux bourgogne, vous plairait-il d'en goûter un peu ? — Bourgogne authentique ? demandait l'Allemand, qui dressait l'oreille. — Tout ce qu'il y a de plus authentique, je crois. Mais j'en serai bien plus sûre encore, quand vous m'en aurez dit votre avis. — Eh bien, soit, je vous dirai ce que j'en pense ».

Et, pendant que le major dégustait le vieux bourgogne, la figure épanouie et en faisant claquer sa langue, Sœur Rose lui réitérait sa demande : « Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? vous ne pouvez pas me refuser cela », lui disait-elle. Et, avant que le buveur galonné eût répondu oui ou non, Sœur Rose avait disparu prestement, le laissant en tête à tête avec sa bouteille et retournant en toute hâte vers ses chers blessés.

C'est qu'une bouteille est, paraît-il, très puissante vis-à-vis de certaines gens, quand, bien entendu, elle est adroitement sortie à son heure et qu'elle arrive juste à point. Un jour, certain Sauterne poussiéreux ne fut pas inutile pour adoucir un soudard wurtembergeois, nommé Buler, qui ne parlait de rien moins que de faire fusiller des blessés français rencontrés par lui à l'ambulance en vêtements civils. Dès le premier verre la colère commençait à s'apaiser, et, aux derniers, Buler avait tout oublié[1].

1. M. Raoul Allier raconte ainsi cette scène. « Le 2 septembre quelques-uns des hôtes de l'ambulance étaient en état de se lever Il importait de les y aider pour installer dans leurs lits d'autres arrivants. Les Sœurs, n'ayant pas d'uniformes militaires à leur disposition, durent leur passer des vêtements civils... Immédiatement elles furent accusées d'avoir agi de la sorte pour faciliter la fuite de ces Français. La scène fut violente. Plusieurs majors allemands étaient là, avec un de leurs chefs qui menait grand tapage, frap

Mais, son plus grand triomphe, c'est le jour où les Allemands évacuèrent définitivement Saint-Dié que Sœur Rose eut la joie de le remporter.

Ordre avait été donné d'emmener comme prisonniers de guerre tous les blessés transportables. « Mais c'est impossible, s'écria Sœur Rose, en apprenant cela. D'ailleurs ne m'avez-vous pas promis que vous me laisseriez mes blessés ?

« — Le Quartier Général ordonne : J'obéis.

« — Le Quartier Général ! mais peut-il vous contraindre à charger vos fourgons de moribonds ? »

Et l'intrépide religieuse plaida si chaudement sa cause que le major consentit enfin à passer une dernière visite. Il verrait qui l'on devrait laisser et qui l'on pourrait emmener.

Alors commença une lutte émouvante sous les yeux des malades pleins d'anxiété; et on l'aurait été à moins, en vérité ! Ne s'agissait-il pas pour eux d'aller ou non en captivité ? Accrochée en quelque sorte au chevet de chacun de ses blessés, comprenant bien les

pait le sol du pied et menaçant de faire fusiller les hommes ainsi habillés... Sœur Rose, avec une énergie maternelle prit la défense de ces soldats sur qui pouvaient se reproduire les crimes commis aux Tiges et ailleurs sur des prisonniers désarmés. Que se serait-il passé, sans la présence de cette femme se dressant presque toute seule devant ceux qu'elle voulait sauver ? Et ils furent sauvés en effet ». *Les Allemands à Saint-Dié*, pp. 206-207.

En dehors de Sœur Rose, infirmière-major, et des Sœurs Augustine, Elisabeth, Jeanne et Catherine, des Filles de la Charité comme elle, le personnel de l'ambulance du Grand-Séminaire comptait encore deux Religieuses de l'Orphelinat, une Sœur de la Doctrine Chrétienne et trois Sœurs de la Providence de Portieux. Autour de ces religieuses se groupaient un certain nombre de dames et de jeunes filles de Saint-Dié.

L'hôpital municipal Saint-Charles était desservi par onze Sœurs de Saint-Charles de Nancy, sous la direction de la Sœur Mathilde, leur supérieure. Cette vaillante femme traînée entre cinq baïonnettes chez le colonel Hoffmann, commandant de place, lui tint si intrépidement tête et trembla si peu devant ses menaces qu'elle lui arracha la grâce de l'asile Saint-Joseph (130 vieillards) que les Allemands voulaient livrer aux flammes sous l'éternel prétexte : « On a tiré sur nos soldats ».

regards suppliants qu'ils lui jettent, Sœur Rose voudrait tous les garder. Elle les défend à outrance, pied à pied.

« Vous n'allez pas emmener celui-ci, Major... Et celui-là ?... Vous voyez bien que cet autre est à bout de force, son visage livide le dit assez. — Ce petit, mais il n'en peut plus : la fièvre le ronge, il a 40°. — Celui-là ? Décidément vous plaisantez ? Vous ne serez pas au pont de la Meuse qu'il aura déjà expiré ! »

Dans cette lutte où la discipline militaire d'un officier faisait face au dévouement d'une femme, ce fut le dévouement de cette femme qui l'emporta. Et lorsque les lourds fourgons allemands s'ébranlèrent, sur 45 blessés français que les majors ennemis avaient désignés comme transportables, ils n'en emmenèrent que 27 [1]. Victorieusement défendus par Sœur Rose, les 67 autres demeurèrent en France et échappèrent, grâce à elle, aux lourdes tristesses d'une captivité par delà le Rhin.

Le 25 avril 1915, en présence du Dr Maréchal, maire du VIIIe arrondissement et de Mgr Rivière, ancien curé de la Magdeleine et évêque de Périgueux, la Sœur Rose, rappelée à Paris, y recevait la Croix de guerre, à l'hôpital auxiliaire de la rue Ville-l'Evêque, tant elle avait bien « passé ses vacances » de 1914, — et quelques mois de plus, — à Saint-Dié.

Lorsque le général Delarue remit, le 17 juin 1915, la Croix de guerre à la Supérieure des salles militaires de l'hôpital de Senlis, il n'eut pas besoin de rappeler pourquoi Sœur Marguerite avait été portée à l'ordre du jour de l'armée. A Senlis, nul n'avait pu l'oublier.

1. Raoul Allier. *Les Allemands à St-Dié*. p. 273. Au moment du départ des troupes allemandes, il y avait 104 blessés à l'ambulance du Grand-Séminaire.

C'était le 2 septembre 1914. La ville flambait. Dans une salle de l'ancien évêché du Valois, vieille maison austère et calme, transformée depuis en hôpital, trois ou quatre Filles de la Charité lavaient, soignaient, pansaient indistinctement les blessés, français ou allemands, au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Les Sœurs étaient entièrement à ce devoir de compatissante charité, quand soudain se produit une scène tellement monstrueuse qu'aucun homme de cœur ne se risquerait à y croire, si l'on n'en avait pour garant l'archiprêtre de Senlis lui-même, Mgr Dourlent.

Un officier allemand, légèrement blessé, se présente à la porte de l'hôpital, a raconté ce vénérable ecclésiastique, dans sa conférence sur « le Martyre de Senlis ». Il a l'œil hagard et l'air mauvais. Il rencontre un vieillard : d'un coup de revolver, il l'étend raide mort devant lui. Puis, il monte au premier étage et pousse une porte. La salle dans laquelle il pénètre est remplie de blessés français. « Ah! hurle-t-il, voilà des Français ! » Et il braque sur eux son revolver, prêt à faire feu.

Alors la Sœur Marguerite, « une sainte et courageuse femme », dit Mgr Dourlent, se précipite, plus prompte que l'éclair, sur ce forcené. Détournant son arme, elle l'entraîne au second étage où sont les blessés allemands et, avec douceur, elle le panse, comme si rien ne s'était passé.

L'officier s'éloigne, mais c'est pour revenir bientôt. Et, cette fois, la brute, quel autre nom lui donner que celui-là, — car, si la charité a des droits, la vérité en a bien quelques-uns aussi, — la brute s'est fait accompagner d'un peloton en armes. Il le range devant la porte de la salle où sont couchés nos blessés. « En joue, » commande-t-il. Odieuse comédie, mais sim-

ple comédie probablement ? Ah ! que non. « Feu », crie-t-il en effet. Et la fusillade éclate sur ces malheureux épouvantés. La main trembla-t-elle à ceux qui tiraient? Eurent-ils honte d'accomplir le forfait qui leur était commandé ? Dans tous les cas, si les coups partirent, par une sorte de miracle, aucun de nos blessés ne fut touché. Mais les murailles sont là, encore criblées de balles, et elles disent sans erreur possible le hideux attentat dont elles eurent ce jour-là le spectacle écœurant[1].

On se rappelle l'inflexible rigueur dont les Allemands usèrent pendant tout le temps de la guerre vis-à-vis de ceux qui abritèrent des blessés français, et surtout vis-à-vis de ceux qui les aidaient à s'évader : le cadavre de Miss Cadwell n'est-il pas là, au surplus, pour nous en faire souvenir ?

La Sœur Marie de la Flagellation, de la communauté de Notre-Dame des Sept Douleurs d'Amiens, le savait aussi bien que personne. Elle n'hésita pas néanmoins à s'exposer, elle et ses religieuses, à toutes les brutalités allemandes, plutôt que de renoncer à la joie patriotique et chrétienne de soigner et de sauver nos petits troupiers.

Harbonnières est un bon gros bourg picard, près de Montdidier. Gros bourg avec un petit hospice. Et cet hospice est justement celui que Sœur Marie de la Flagellation dirigeait en qualité de Supérieure, occupée comme tant d'autres admirables religieuses sur toute la surface de la France à soigner quelques malades et quelques pauvres vieux. Mais au moment où nous sommes, 29 août 1914, le petit hospice

1. La Sœur Marguerile a été citée à l'Ordre de l'armée pour être « restée à son poste pendant l'occupation ennemie, faisant sans défaillance son devoir auprès des malades et des blessés ».

picard n'abrite pas seulement ses pensionnaires accoutumés. Il est rempli en outre de blessés. La bataille de Charleroi a été perdue. L'armée française bat en retraite et elle égrène, hélas! ses blessés tout le long des grands chemins.

Déjà de ces pauvres débris de la bataille, Sœur Marie de la Flagellation avait recueilli, au passage, tout ce qu'elle en avait pu recueillir. Ses religieuses étaient en train de les soigner, lorsque les Allemands arrivèrent à Harbonnières par la route de Proyart. Leur tête de colonne s'arrête juste devant la maison où se trouvaient les blessés. Heureusement, la porte de cette maison était fermée. On y donne quelques coups de poing, puis quelques coups de crosse, mais la porte résiste. On frappe de nouveau et elle continue de tenir.

C'est bien une Providence! car, si ses robustes vantaux par malheur avaient cédé, on aurait trouvé derrière elle une centaine de sacs et de fusils que de pauvres éclopés, n'en pouvant plus, y avaient jetés en passant, plutôt que de les abandonner en pleine campagne. On y aurait trouvé aussi, chose toujours grave, un soldat, qui, couché tout sanglant sur un brancard, avait tenu coûte que coûte à garder auprès de lui son fusil chargé. On y aurait trouvé enfin les blessés.

Les coups de crosse avaient cessé. Mais ne recommenceraient-ils pas tout à l'heure et avec plus de violence? La porte ne serait-elle pas définitivement enfoncée? Qu'allait-il alors arriver? Sœurs, malades, vieux et vieilles se le demandaient avec angoisse, et les malheureux blessés plus que tous. « Ce fut pour eux, pendant deux heures, une véritable agonie, écrivait plus tard Sœur Marie de la Flagellation à sa Supérieure générale. Nous croyions tous, du reste,

notre dernière heure arrivée. On priait, on invoquait tous les saints ».

Mais, tout en priant, Sœur Marie de la Flagellation, en bon capitaine, organisait le sauvetage. Et elle l'organisait d'une façon admirable, avec la décision et le coup d'œil d'un officier sur le terrain.

Avant tout, ce qu'il fallait cacher, c'étaient les blessés. Il y avait derrière les bâtiments de l'hospice, au fond d'un jardin, une maison retirée. Sœur Marie ordonne qu'on y transporte les blessés. Mais les bras manquent ! Qu'à cela ne tienne ! Elle réquisitionne deux vieillards, parmi les moins invalides de ses pensionnaires, et ces bons vieux, fiers d'être jugés capables encore de faire quelque chose, prêtent joyeusement main forte aux Sœurs. Ceux qui ne peuvent pas faire davantage portent dans leurs bras tremblants quelques pièces de la literie, matelas, ou simple traversin, chacun suivant ses forces.

On installe les blessés, une vingtaine à peu près, sous la véranda, dans les cellules, partout où se trouve de la place. Et, il faut bien l'avouer, dans cette petite maison, de place, il n'y en a guère. Mais on s'ingénie et on les installe tant bien que mal, dans tous les coins. « Ce fut pour eux, un soulagement inexprimable, dit la bonne Supérieure. Car dans la maison sur la rue, où ils étaient d'abord, d'où ils pouvaient voir passer l'ennemi et où à la rigueur ils auraient pu être aperçus par lui, ils n'osaient pas respirer dans leurs lits ».

« L'arrière » ainsi prudemment organisé, Sœur Marie de la Flagellation songea à le « couvrir ». Elle le fit habilement, en donnant pour « couverture » aux blessés la portion la plus impotente de ses hospitalisés. Et elle installa dans la cour les femmes les plus vieilles, afin qu'en entrant les Allemands les

vissent tout d'abord et, qui sait ? n'allassent peut-être pas plus loin. Il n'y a que la charité pour ne douter de rien dans ses inspirations naïves et pour abriter des soldats blessés derrière de pauvres vieilles cacochymes, toussant et crachant à s'époumonner ! Puis, en guise de « poste d'écoute », Sœur Marie de la Flagellation mit de jour et de nuit deux de ses religieuses en faction à la porte. Consigne : empêcher tous les intrus, les Allemands surtout, de pénétrer dans l'hospice ; ou, tout au moins, si cela devenait impossible, parlementer avec eux le plus longtemps qu'il se pourrait pour que l'on ne fût pas inopinément surpris dans la maison des blessés. Ces sentinelles de la Charité avaient aussi pour recommandation expresse de se tenir en avant de la porte, toutes les fois que des unités allemandes défileraient sur la route, et de leur distribuer à profusion du pain et de l'eau fraîche, afin de les empêcher d'envahir la maison pour s'en procurer.

Si ingénieuse qu'elle fût, cette mise en défense le l'hospice était bien frêle pour cacher et protéger les blessés. Elle les protégea cependant durant toute 'occupation allemande, trois semaines et plus. Mais i elle y réussit, ce fut grâce à l'habileté, au dévouement de Sœur Marie de la Flagellation et parce que, uivant les termes même de sa citation à l'Ordre de 'armée « pour assurer la liberté aux blessés qu'elle oignait, elle n'hésita pas à s'exposer gravement elle-nême ».

A Mézières-en-Santerre, la Supérieure de l'hos-ice, de la même Congrégation que Sœur Marie de a Flagellation, sauva elle aussi, dans les circons-ances les plus critiques, une cinquantaine de lessés.

Avis lui avait été donné à 9 heures et demie du soir par un officier français qui battait en retraite avec sa troupe, que les Allemands arriveraient le lendemain au point du jour. Une demi-heure ne s'était pas écoulée encore qu'à la porte de l'hospice un grand coup de sonnette retentit : « Mon Dieu ! sont-ce déjà les Allemands ? » Non, ce sont des blessés français. Ils arrivent, 45, entassés sur trois grosses charrettes, sans officier, sans médecin.

Faut-il dire à ces pauvres gens de se hâter, de passer outre ? Quelle pitié, dans l'état lamentable où ils se trouvent ? Faut-il les recevoir à l'hospice ? Mais l'ennemi les talonne ! Annoncés sûrement pour le lendemain matin, les Allemands peuvent surgir à chaque instant. Et s'ils trouvent ces malheureux dans la maison, que feront-ils ? Leur fureur ne s'abattra-t-elle pas sur eux et sur l'hospice en même temps ? Qu'importe ? Qu'on ouvre le grand portail Qu'ils entrent ces pauvres petits, ces martyrs de la France ! A Dieu va !

Et, mobilisées en un instant, toutes les Sœurs d l'hospice, sous la direction de leur Mère, commencen à panser de leur mieux les blessés. On coupe le vêtements collés aux plaies, on fait des pansement à l'eau oxygénée, des piqûres de morphine, de caféin de cacodylate. Bref, on travaille quatre heures durant jusqu'à 2 heures du matin.

A ce moment-là les blessés étaient pansés. Mais une bonne partie de la tâche était faite, la plus diffi cile n'en restait pas moins à accomplir. « Les Pru siens vont arriver, avait crié un adjudant blessé à Supérieure. Et s'ils nous trouvent encore ici, ils vo nous faire prisonniers. Coûte que coûte, il faut qu'ava cinq heures nous soyons évacués ».

Et tous ses camarades de reprendre : « Ma Mèr

ne nous abandonnez pas. Faites-nous partir, car les Allemands fusilleront tous ceux qu'ils trouveront ici demain. — N'ayez pas peur, mes enfants, je vous évacuerai à temps. En attendant, vous pouvez tous dormir tranquilles. »

« Et, de fait, une demi-heure après, dit la Supérieure, tous dormaient d'un profond sommeil. »

Cependant l'infatigable religieuse cherchait à travers le village, il était 2 heures du matin, des voitures pour transporter ses chers blessés. Recherches inutiles : point de voitures. Du reste, presque tous les habitants de Mézières s'étaient enfuis. La Supérieure va vers le Maire, qui était bravement resté à son poste. Celui-ci se lève et, à deux, la Sœur et le Maire au milieu des ténèbres, on se remet à chercher. A défaut de voitures, on se rabattit sur des chariots, on prit même, faute de mieux, un grand tombereau. On y entassa, à leur grande joie, les blessés, et, à 5 heures et demie, ils étaient tous évacués.

Mais d'autres blessés arrivaient, isolés et se traînant douloureusement sur la route. Au fur et à mesure qu'ils se présentaient, on les pansait à la hâte, on leur donnait un cordial pour fouetter leur restant de forces et on les acheminait vers Moreuil.

Le dernier de ces malheureux était parti depuis vingt minutes à peine, quand le 31 août les uhlans débouchèrent dans Mézières.

« Ils tombèrent sur l'hospice comme de vrais sauvages, a écrit la Supérieure, prenant pain, viande, vin, beurre, porc salé. Je demandai en grâce qu'on me laissât un peu de bouillon pour mes vieillards. Mais ce fut en vain.

« Alors, quatre officiers avec leurs revolvers qu'ils me mettent sous le menton, et deux petits soldats,

baïonnette au canon, me demandent si j'ai des soldats français. « — Non. » Ils soutiennent le contraire et me redemandent du pain et du vin. — « Du pain, je n'en ai plus. Vos hommes m'ont pris cinquante pains de 6 livres. Mais, du vin, il y en a encore un peu. » Toujours le revolver sous le menton et leur doigt sur la gâchette. « — Cuisez-vous le pain vous-même? — Non. — Les boulangers sont-ils restés? — Oui, il y en a. — Le Maire est-il là? — Oui. »

« De nouveau, ils me demandent sur mon honneur s'ils peuvent compter que je n'ai pas de Français? « — Non, messieurs, nous n'avons pas de Français. — Ce n'est donc pas une ambulance? — Non. — Qu'est-ce que c'est? — Des vieillards, des infirmes. — Bonne Française, répondent-ils. » Ils laissent enfin leur revolver, et les voilà partis »[1].

L'ambulance de la Sœur Saint-Louis, de la Doctrine Chrétienne de Nancy, n'était pas vaste. E[t] c'était heureux pour elle, car le poids en reposai[t] uniquement sur ses deux bras. Elle l'avait installé[e] sommairement dans une grange, au bout du villag[e] de Glonville, près de Baccarat. Il ne restait dans cett[e] petite agglomération, comme dans beaucoup d'autre[s] des marches lorraines, que des femmes, des vieillard[s] et des enfants. Aussi le jour où pour la premièr[e] fois les Allemands traversèrent Glonville, un affole[-]ment véritable s'empara-t-il de ces pauvres gens, ca[r] les récits qu'ils avaient entendu faire des brutalités[,] des actes sauvages auxquels se livraient si souven[t] ceux qui fifres en tête leur arrivaient, les avaien[t] déjà épouvantés. Pendant que les envahisseurs

1. Voir le récit des deux Supérieures d'Harbonnières et de Mézièr[es] dans *La guerre en Picardie*, par le chanoine Calippe, pp. 101-111 [et] 144-149. Paris, Téqui, 1916.

fidèles à leurs habitudes de pillage, enfonçaient à coups de crosse les portes des premières maisons qu'ils rencontraient, ces malheureux, refoulés à l'extrémité du village, s'engouffraient dans la grange de Sœur Saint-Louis, comme dans le refuge suprême qui leur restait. — « Couchez-vous tous, mes amis, leur dit la bonne religieuse, et laissez-moi faire. »

Quelques instants après, une poignée de soldats qui sortaient d'une petite épicerie en titubant quelque peu, se présentèrent. Leur intention n'était que trop manifeste : ils voulaient entrer dans l'ambulance, même de vive force si besoin était.

Mais Sœur Saint-Louis était là : elle veillait. Sans peur aucune : « Officier, officier, appelez-moi un officier » leur dit-elle. Et ces mots bien simples furent jetés d'un ton si impérieux qu'après quelques secondes d'hésitation, les soldats allemands se retirèrent, sans oser rien répliquer. Malheureusement à peine s'étaient-ils éloignés que d'autres arrivèrent, aussi menaçants que les premiers. Alors, résolument Sœur Saint-Louis se mit en travers de la porte. Après les avoir repoussés à deux ou trois reprises, elle allait être finalement bousculée, quand un officier qui passait à proximité s'approcha, et, en excellent français, lui demanda le pourquoi de cette scène. Sœur Saint-Louis le lui expliqua. Puis, en termes énergiques, elle le requit de faire protéger les malades qu'elle soignait.

« — Des malades, ma Sœur ? » Et, simplement curieux, ou un peu méfiant peut-être, l'officier descendit de cheval et pénétra dans la grange.

Au premier coup d'œil il se rendit compte du naïf stratagème de la religieuse. Se retournant alors vers elle : « Puisque vous soignez si efficacement les malades, dit-il, car tous mes compliments, ma Sœur,

les vôtres se portent admirablement, je vais vous envoyer quelques-uns de nos blessés. Et vous les soignerez, n'est-ce pas, de la même manière ? »

« — Très volontiers, monsieur. Mais à la double condition que je continuerai à soigner mes propres blessés et qu'aucun de ces pauvres gens n'aura à souffrir de vos soldats. »

Par bonheur, il se trouva que l'officier allemand était un homme de cœur. Il acquiesça à cette double demande. Et voilà comment, sans autre autorité que celle qu'elle tenait de son costume religieux et de la croix qui brillait sur sa poitrine, Sœur Saint-Louis épargna à Glonville les horreurs qui trop souvent marquaient dans un village l'entrée des envahisseurs.

III

Les religieuses tout le long du front. — Évacuations de vieillards. — Exodes d'aveugles. — Orphelinats sous le bombardement. — Dans les ambulances. — Grand nombre de croix de guerre accordées au religieuses. — « Sous le feu de l'ennemi ».

Mais ces figures, si nobles et si grandes dans leur simplicité, sont-elles autre chose en somme que des individualités isolées ? Des individualités isolées seulement, n'en croyez rien. Ce sont au contraire des figures-types, des figures représentatives de centaines d'autres, car des centaines de religieuses ont fait dans leurs hôpitaux respectifs ce que firent Sœur Julie, Sœur Gabrielle, Sœur Marguerite, Sœur Rose ou Sœur Saint-Louis dans les leurs [1]. Malheureusement

1. « Les Sœurs Julie de Gerbéviller et Gabrielle de Clermont-en-Argonne ont eu bien des émules dont la modestie et la simplicité cachent les noms et les mérites connus de Dieu seul. » Mgr Ginisty, évêque de Verdun. *Verdun*. Conférence. *Rev. Hebd.*, 24 février 1917, p. 272.

relater en détail leurs faits et gestes est impossible, parce que le récit en deviendrait fastidieux.

Et ce que je dis ici des religieuses, j'aurais pu le dire dans les chapitres qui précèdent, des actes de dévouement du clergé séculier et du clergé régulier.

Il n'y a pas que notre œil, en effet, qui se fatigue à voir les plus beaux spectacles. Notre esprit se lasse, lui aussi, — et ce n'est pas la moindre de ses misères, — à contempler les plus sublimes héroïsmes, quand ces héroïsmes sont trop nombreux !

Or, c'est tout le long du front que, durant de longs mois, ces actes d'héroïsme se produisirent, dans les villes plus ou moins longtemps occupées par l'ennemi et dans les cités martyres, qui, situées à peu de distance en arrière du vivant barrage formé par nos soldats, furent soumises à des bombardements que jamais aucune pensée de pitié pour les femmes et les enfants ne fit cesser.

Parmi ces dernières villes, qui ne se souvient notamment de Pont-à-Mousson des centaines de fois bombardée ; de Reims, qui après avoir été « pilonnée » durant quarante-deux mois devait être si férocement livrée aux flammes pendant la grande offensive des Flandres, en avril 1918, et partager ainsi, en quelque sorte le martyre de la Pucelle qu'au jour du Sacre elle avait vue à l'honneur, bannière à la main ; de Nancy, 593 alertée pour des raids d'avions ou de zeppelins ; de l'héroïque et indomptable Verdun ; de Châlons-sur-Marne, d'Arras dont les obus allemands abattirent le vieux beffroi, haut de 75 mètres qu'on apercevait de 20 kilomètres à la ronde ; d'Amiens, où ils firent à tant de reprises différentes de si nombreuses victimes ; de Belfort que les avions survolèrent ou bombardèrent 610 fois ; de Dunkerque, prise pour point de mire tantôt par les 420, tantôt par les

taubes, par les fokkers et par les gothas qui l'attaquèrent aériennement à 214 reprises. et qui y firent sous les projectiles qu'ils y jetèrent 1.662 victimes dont 548 tués sans réussir à entamer la mâle résolution de ses habitants [1].

Dans toutes ces villes, les religieuses furent vaillamment, et très simplement, à leur poste. Elles s'y trouvèrent aussi en des agglomérations moins importantes, presque seules souvent, dans un décor de débris noircis, de pans de murs disloqués, qui semblaient ne rester debout que par les monceaux de décombres accumulés à leur pied, mais toujours d'une si tragique beauté.

« Il y aurait, a très justement fait remarquer M. Maurice Barrès, un magnifique tableau à tracer de ces servantes des pauvres, restant les dernières sous les ruines de leurs villes à faire la lessive de leurs blessés, avec leurs orphelins, leurs sourds et muets, les vieillards déments, les infirmes, et guidant sans aucune peur la retraite de cette pauvre humanité ».

Et, en exemple, il cite le triste exode des Hospitalières d'Etain-sous-Verdun.

Brusquement forcées à évacuer l'hospice un lundi matin, — elles commençaient précisément à passer à la

1. Durant la même période de temps, 1914-1918, Paris reçut 1.049 projectiles et eût 522 tués et 1223 blessés. On trouvera le plan d'ensemble de ces bombardements effrayants, avec indication du point de chute des projectiles dans l'*Illustration* du 4 janvier 1919, p. 26.
Dunkerque fut citée en ces termes en 1917, à l'Ordre de l'armée par le ministre de la Guerre, M. Painlevé : « La ville de Dunkerque. Soumise depuis trois ans à de violents et fréquents bombardements, a su, grâce au sang-froid admirable et au courage de sa vaillante population, maintenir et développer pour la défense nationale sa vie économique et rendre ainsi à l'armée et au pays d'inappréciables services. Ville héroïque, sert d'exemple à toute la nation. »

lessive de la semaine le linge des blessés, — les Sœurs ne voulurent pas s'éloigner sans emmener avec elles leurs malheureux hospitalisés. Elles courent donc en ville. Elles y racolent, — par quel miracle vraiment? — trois mauvaises voitures ; elles y attachent trois chevaux plus minables encore que ces véhicules si minables déjà ! Puis en toute hâte et au petit bonheur, car le temps presse, elles y entassent leurs vieillards, qui deux fois tremblant, de peur et de vieillesse, se laissent faire sans rien comprendre à ce soudain et inexplicable déménagement.

A 11 heures et demie, le chargement de misère est terminé. Pour ne pas l'abandonner à quelque profanation sacrilège, la Supérieure est allée retirer du tabernacle le saint ciboire et elle le porte dans ses mains. Munie de ce fardeau sacré, à son tour elle monte dans une des carrioles. Ses cinq religieuses y grimpent comme elle. Et, s'ébranlant enfin non sans peine, le petit convoi prend lentement la route de Verdun.

On ne parvint aux portes de la ville que le soir, à 6 heures seulement. A maintes reprises, afin de soulager les pauvres haridelles essoufflées, les religieuses avaient dû descendre de voiture et faire à pied plusieurs côtes meusiennes. Aussi toute la caravane était-elle harrassée en arrivant. Mais il n'y a pas de lassitude qui tienne devant la charité. Et c'est pourquoi dès le surlendemain même les vieillards conduits à Sens par leur Supérieure, les cinq Sœurs demandaient au gouverneur de Verdun à être affectées à l'ambulance de la rue Meautroté, ce qui à leur joie très grande leur fut immédiatement accordé !

A mettre en pendant de ces deux douzaines de vieillards peureusement groupés autour d'une religieuse qui porte le Saint-Sacrement dans une

méchante carriole de campagne, une autre troupe de fugitifs, celle des pensionnaires de l'hôpital-asile de Termonde[1].

Même brutalité du côté de l'Allemand : c'est un browning braqué sur la poitrine que la Prieure s'entend notifier l'ordre d'évacuation. « Il faut partir, et tout de suite, car on va brûler l'hôpital ».

Même douceur, même dévouement du côté des religieuses : à force de supplications elles obtiennent que les impotents, qui sont cloués sur leurs lits, seront au moins mis à l'abri des flammes par les incendiaires, lesquels, déjà prêts, attendent sur la place en ricanant.

Même souvenir tendre et pieux du Très Saint-Sacrement. « Ma Mère, dit à la Prieure une de ses plus jeunes religieuses au moment où l'on va partir, nous n'avons plus d'aumônier. Ils l'ont pris comme otage. Si j'allais chercher le ciboire pour l'emporter, le bon Dieu ne me le pardonnerait-il pas ? »

Quelques instants après, une file de malades, de vieillards, d'estropiés, guidés par les bonnes Sœurs, se traînait vers Gand, sur la droite de la chaussée presque entièrement occupée par les soldats qui, en sens contraire, descendaient vers le Sud. Au milieu d'eux, les bras croisés sur la poitrine, la jeune religieuse qui portait le Saint Ciboire marchait, si angéliquement grave qu'en la croisant un officier la salua de l'épée, pendant qu'à l'horizon, Termonde flambant comme une gigantesque torche, le ciel rougeoyait lugubrement.

Nouvel exode. Et celui-là plus lamentable encore peut-être, car il s'agit cette fois de pauvres petits

1. V. René Bazin. *Echo de Paris*, 18 avril 1915.

aveugles fuyant, sous la conduite de quelques charitables Antigones en cornette, le vol mortel des obus dans la nuit.

« Nous revenions d'Arras en automobile, écrit celui qui nous l'a raconté : on alluma le phare. Plus de risque, en effet, car nous étions maintenant dans la région des 75 qui avaient l'air, chaque fois qu'ils tiraient, de rire d'un rire gouailleur.

« Soudain, dans les brouillards que notre phare cependant puissant ne pouvait réussir à dissoudre complètement, sur la gauche, nous distinguâmes des ombres grisâtres qui déambulaient à la queue-leu-leu.

« Ces ombres tâtonnantes semblaient soudées les unes aux autres, maillons blafards d'une chaîne que nous percevions, s'arrêtant quelques fois, vacillant un instant, puis repartant dans le noir opaque qui bordait funèbrement le bas-côté de la route.

« Notre voiture stoppa et s'inclina vers le cortège, projetant en plein sa lumière à gauche. Dans la circonférence de clarté, nous aperçûmes alors une Sœur de Saint-Vincent de Paul qui marchait en serre-file, puis nous reconnûmes le cœur serré, dans cette théorie falote, les aveugles des deux sexes de l'asile d'Arras que les Filles de Charité évacuaient sous les obus !

« Les yeux creux, les mains agrippées à la jupe ou au veston des êtres humains qui les précédaient, ils allaient d'une allure fatale, butant à chaque pas dans les branches des arbres fracassés par la mitraille.

« Ils n'avaient nulle plainte, pas un mot ne sortait de leur bouche serrée, et l'on sentait, à les voir dans les halos de notre phare, que leur attention, toutes les facultés qui leur restaient tendaient sans cesse à ce double but : aller vite et ne pas tomber.

« De temps en temps, le long de la file en grisaille, une voix s'élevait qui s'efforçait d'être d'un enjouement décidé. C'était une cornette détrempée de pluie qui exhortait tel ou telle de ses aveugles.

« — Allons, Charles, allons ! Encore un petit effort ! Voyons, Thérèse, ne lâchez pas la jupe de Céline, sinon vous tomberez !

« Les infirmes tournaient vers la voix leur triste visage fermé.

« — Oui, ma Sœur, » disaient-ils.

« Une fillette aveugle, plus hardie, demanda :

« — Est-ce qu'on arrivera bientôt ? »

« Notre auto maintenant, allait au pas, projetant sur le cortège son pinceau de lumière, aidant les deux religieuses, en tête, à avancer sans courir le risque de choir et à entraîner toute la suite sur un terrain à peu près sûr.

« On marcha longtemps ainsi. La pluie venait de cesser. Le ciel se nettoyait et prenait une teinte violette où les fusées lumineuses de l'ennemi mettaient, par brusques poussées, des notes fulgurantes jaunes et rouges, éclairant parfois au-dessus d'une ligne d'arbres qu'on devinait confusément à l'horizon, sur la droite, le ventre pléthorique d'un « draken-ballon ».

« Dans l'air lourd, la gorge puissante des canons jetait en cette nuit terrible de l'invisible et implacable bataille ses hoquets de mort ! Au loin brillaient quelques faibles lumières.

« — Allons, du courage ! On arrive, on y est presque ! »

« Les maisons de la route apparurent enfin, basses et trapues sous les arbres.

« Les admirables Sœurs de Charité les aperçurent.

« Une de celles qui formaient l'extrême pointe cria :

« — Voilà Aubigny ! Voilà Aubigny ! »

« C'était le port, c'était le salut, la gare libératrice, le train qui file au loin, hors des combats..... Fini, l'exode !

« Toutes se signèrent. Leurs aveugles étaient sauvés ! »[1]

Là où il n'était pas nécessaire, ou pas possible, de s'éloigner pour veiller sur les pauvres vieux ou les orphelins dont elles avaient la garde, les Sœurs demeuraient. Elles soignaient ceux qui tombaient, et parfois elles tombaient comme eux pour ne plus se relever jamais, abattues par les shrapnells ou déchiquetées par les obus. Mais, si nombreux que fussent ces obus, elles ne songeaient pas à se dérober par la fuite à la meurtrière adverse. Elles étaient à leur poste, elles y restaient parce qu' « un soldat ne peut pas déserter son poste », comme le disait Sœur Julie à Gerbéviller.

La façade de l'ancien monastère Prémontré où l'on a installé un des hôpitaux de Pont-à-Mousson est criblé comme une cible et montre de grands trous béants. Abri très précaire par conséquent. Mais il n'y en a point d'autres. Sœur Thérèse, de Saint-Charles de Nancy comme Sœur Julie, y « a donc réuni un troupeau de soldats blessés dans les tranchées, de civils dispersés par le bombardement, d'éclopés, de vieilles femmes et d'enfants, toutes les épaves humaines de ce coin du front en butte à tant d'orages. Quand les obus pleuvent sur son toit, elle ne se décourage pas. Comme le bâtiment est immense, dès qu'une aile reçoit des obus, elle rassemble ses

1. A mettre en pendant de cette nuit, la relation par M. Lavisse de l'exode des orphelins de la Sœur Champetier de Ribes, de Meaux sur Paris d'abord; sur Saint-Malo ensuite, le 31 août 1914. *Rapport sur les prix de Vertu,* novembre 1916.

protégés avec lits et bagages et en route pour une autre aile. « Je promène mes enfants », dit-elle avec calme [1]. Et c'est ainsi, « en promenant ses enfants », qu'elle a gagné la Croix de guerre, avec citation à l'Ordre de l'armée [2].

A Reims, aussi longtemps que la position fut tenable dans leur maison lézardée, les Petites Sœurs des Pauvres restèrent fidèlement à la garde de leurs « petits vieux et de leurs petites vieilles », suivant la formule consacrée chez elles. — Jusqu'au jour où elles furent évacuées, les Religieuses de la Visitation, les Sœurs de Saint-Sauveur de Niederbronn, les Petites Sœurs de l'Assomption, les Sœurs de l'Espérance ne montrèrent pas moins de vaillance qu'elles et, Anges de Charité, elles circulèrent sans sourciller sous l'infernale avalanche, dans les rues où les trous creusés par les projectiles alternaient avec les amas de décombres et de gravats.

Dans cette même agglomération rémoise, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul firent preuve d'un dévouement si magnifique que l'Académie française les couronna toutes dans la personne de leur Supérieure ; et elle décerna à la Sœur des Garets, — soixante-dix-huit ans, — la plus haute récompense que l'Académie puisse décerner.

« L'Académie des Sciences morales, écrivait à ce propos le rapporteur de 1915, M. Gabriel Hanotaux, a devancé l'Académie française en décernant un de

1. Mme Edith Warton. « Visites au front ». *Rev. des Deux Mondes*, 15 mars 1916, p. 305.

2. « Sœur Thérèse, Supérieure de l'hôpital mixte de Pont-à-Mousson. Depuis le commencement de la guerre se dépense sans compter et est constamment au chevet des malades sérieusement atteints. A dirigé avec un zèle remarquable le service des sœurs pendant les journées du 13 au 18 février 1915, malgré le bombardement de l'hôpital. »

ses prix les plus considérables au Maire de Reims, M. Langlet. Mais, s'il est conforme aux volontés exprimées par M. de Montyon que son prix aille « aux personnes éminentes par leur vertu et leur dévouement », quel autre choix pouvions-nous faire, à la fois pour répondre à ces intentions et pour saluer Reims la martyre, que de décerner notre plus haute récompense, à la Sœur des Garets, Supérieure des Filles de la Charité de Saint-Vincent de Paul, à Reims, à celle que la population, hélas! décimée de la métropole, proclame « la Mère admirable ? »[1]

Aussi intrépide que les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, les Sœurs du Saint Enfant Jésus furent plus lourdement éprouvées qu'elles. Leur Maison-Mère reçut nombre d'obus, presque tous de fort calibre. L'un d'eux, dans les premiers mois du bombardement, défonça l'humble petite pièce, où travaillait d'ordinaire leur Supérieure Générale, Mère de Boham, et, si cette vaillante religieuse ne fut pas tuée, c'est qu'à ce moment là elle se trouvait providentiellement au chevet des blessés. Un autre projectile fit malheureusement plus de victimes. Le bombardement augmentant tous les jours d'intensité, ordre avait été donné de se réfugier dans la cave. On y était descendu, quand y dégringola avec fracas un obus d'un tel calibre « qu'il traversa un mur de 1^{m},50 comme une feuille de papier », dit un infirmier qui se trouvait là. Et il ajoute : « Un amas de moellons s'écroula sur les Sœurs. L'une d'elles fut renversée contre moi. Je voulus la dégager : ses deux jambes me restèrent dans les mains. Les quatre malheureuses religieuses avaient été broyées. Leurs corps nageaient dans le vin qui s'échappait des tonneaux éventrés et

1. Académie française. *Rapport sur les prix de vertu*, par M. Gabriel Hanotaux, novembre 1915.

qui se mêlait au sang. C'était horrible. Nous étions deux infirmiers avec les Sœurs et, par miracle, aucun de nous ne fut touché ». Mais moins heureuses, deux infirmières de la Croix-Rouge, mesdames Faudier et Gosse, furent tuées du même coup.

A Arras, le même dévouement est payé de la même couronne, la couronne du martyre du patriotisme et de la charité. La première qui cueillit cette couronne fut une jeune religieuse de vingt et quelques années, Sœur Sainte-Suzanne, des Augustines du Précieux Sang. Elle était à l'hôpital Saint-Jean, au milieu des petits enfants dont elle était devenue la mère, lorsque un obus faisant explosion près d'elle, un éclat lui brisa plusieurs côtes et lui traversa les poumons. « J'offre ma vie pour mon pays », dit-elle dans un dernier sourire : deux heures après elle expirait et, suprême hommage, sur la demande expresse des officiers, elle était enterrée dans leur « carré »[1].

Durant ce même bombardement, un seul obus fit 30 morts et 17 blessés à l'Hospice des vieillards. Quand on put pénétrer au milieu des décombres, on y releva la Sœur Saint-Pierre, des Augustines elle aussi. Elle gisait, couverte de blessures à côté des pauvres vieilles qu'elle servait depuis de longues années et au sang desquelles, dans un dernier sacrifice, elle avait ainsi mêlé son propre sang.

L'évacuation de l'hôpital Saint-Jean rendue nécessaire, on avait choisi pour y abriter les blessés militaires et les malades de la ville, le grand couvent du Saint-Sacrement. Sur la flèche de ce couvent, le drapeau blanc à croix rouge de la Convention de Genève avait été arboré. Précaution bien inutile! Dans la soirée du 23 juin, Arras ayant été gratifiée d'une

1. Citée à l'Ordre de l'armée. *Journ. off.*, 13 décembre 1914.

nouvelle averse d'acier, l'ambulance du Saint-Sacrement fut spécialement visée. Et elle le fut si bien qu'un projectile de 320, après avoir traversé le premier étage et le rez-de-chaussée, défonça lourdement la voûte du sous-sol. Il y tua, en même temps que trois domestique, la Sœur Jeanne[1] et la Sœur Véronique. Le pauvre corps de celle-ci avait été à ce point déchiqueté qu'on eût bien de la peine à en retrouver les débris[2].

Huit jours après, au commencement de juillet 1915, c'était une religieuse Chariote, Sœur Saint-Honoré, qui était fauchée à son tour par un éclat d'obus. Elle fut tuée, elle aussi, à son poste, dans une salle, tandis qu'elle y donnait ses soins à un blessé.

D'autres religieuses échappèrent à la mort qui ne s'en dévouèrent pas moins auprès de leurs malades, durant les nombreux bombardements d'Arras. La Sœur Saint-Morand, de la congrégation du Saint-Sauveur, fut portée pour ce motif à l'Ordre de l'armée[3] et la Supérieure des Augustines hospitalières, Sœur Bertine, y fut citée pour la même raison[4].

Ce qu'étaient les heures que l'on passait sous ces bombardements redoutables dont le bombardement de Paris par les canons monstres ne peut donner lui-

1. Citation à l'Ordre de l'armée : « Sœur Jeanne (Mme Angèle Houriez) n'a cessé depuis huit mois de prodiguer aux blessés les soins les plus dévoués ; a trouvé la mort, au cours du bombardement du 23 juin 1915, en coopérant à l'évacuation d'une salle effondrée par des projectiles de gros calibres. » *Journ. off.*, 27 septembre 1915. La Sœur Jeanne fut aussi portée à l'Ordre du jour du pays.

2. V. Foulon. *Arras sous les obus, passim.*

3. « Vix Adèle (Sœur Saint Morand). Pendant quelques semaines n'a pas cessé, malgré le bombardement et l'incendie, de prodiguer aux blessés les soins et les encouragements. A fait preuve du zèle le plus éclairé, d'une grande fermeté d'âme et d'une rare intrépidité ». *Journ. off.*, 9 février 1915, p. 672.

4. *Journ. off.*, 13 décembre 1914.

même qu'une bien pâle idée, on ne se l'imagine pas facilement, lorsqu'on ne les a pas vécues soi-même au milieu du fracas des projectiles et de l'écroulement des maisons. On peut cependant concevoir quelque chose des angoisses qui les remplirent en parcourant les notes prises à la volée par quelques-uns de ceux qui s'y trouvèrent exposés. C'est à l'un de ces témoins — Sœur de Saint-Vincent de Paul à Arras — que j'emprunte quelques détails sur la vie qu'on mena dans son orphelinat, pendant la première quinzaine d'octobre 1914, sous les obus allemands. Si rapides que soient ces notes, elles n'en renferment pas moins des croquis aussi suggestifs qu'impressionnants.

« *Mardi* 6 *octobre*, — première journée de bombardement. — Il commence à 9 heures du matin. A midi... nous voyons une bombe éclater près de la cathédrale et allumer un incendie. Toutes tremblantes, nous continuons à servir le dîner des blessés. A 1 heure, un obus éclate tout près : un éclat vient frapper le toit de la buanderie où lavent les enfants ; elles sont couvertes de débris, aucune n'est blessée. Rester dans les étages devient dangereux. Impossible d'aller à la cave, trop petite pour nous contenir avec nos 110 enfants et nos 25 blessés. On se groupe dans les salles du rez-de-chaussée.

« Jusqu'à 5 heures, les obus volent au-dessus de nous avec un sifflement sinistre ; on les entend éclater. Ce sont des heures de mortelles angoisses, que nous passons en prières, récitant le chapelet. Le canon français ne cesse de répondre. Vers sept heures, les coups deviennent rares... On descend des matelas à l'ouvroir, les enfants s'y étendent tout habillées. Pendant trois jours ce sera leur campement, et cette pièce servira de dortoir, réfectoire, etc. Nous passons

la nuit en prières, entendant au loin le bruit des mitrailleuses. A 10 heures du soir, ordre nous est donné de préparer les blessés restant, qu'une auto va venir chercher pour les diriger sur Boulogne. On les fait lever, on les habille ; nous descendons les plus blessés sur leur matelas. Toute la nuit on attend. Les autos ne viennent pas, la route n'est plus sûre. A 4 heures, nous les recouchons.

« *Mercredi* 7, — deuxième journée de bombardement. — Dès 5 heures du matin la canonnade reprend, violente. Dans la matinée, la sœur de cuisine, intrépide, sort pour chercher du pain. Tous les boulangers sont partis, les boutiques fermées. A 3 heures le bombardement recommence : les obus sifflent de tout côté. A 5 heures, une bombe tombe sur la maison d'en face. Toutes nos vitres volent en éclats, 3 blessés couchés sont projetés hors de leur lit, mais sans mal... Le bombardement ne cesse qu'à 6 heures. Les Sœurs des enfants, par prudence, préparent les paquets de chacune ; on les habille avec doubles vêtements, elles s'étendent ainsi sur leur matelas, nuit calme. A minuit, on va chercher le pain chez le boulanger.

« *Jeudi* 8, troisième journée de bombardement. — Dès 3 heures du matin, on entend le crépitement des mitrailleuses. Le canon tonne à nouveau, de plus en plus violent. A 8 heures, le bombardement recommence. Nous voyons une bombe éclater près de la cathédrale ; une deuxième passe au-dessus de la maison et va éclater au loin ; une troisième tombe derrière le mur du jardin ; une quatrième sur le toit d'une maison derrière la chapelle ; une cinquième vient démolir une maison près de l'ouvroir. A 3 heures, cela cesse.

« *Vendredi* 9. — Jusqu'à 6 heures du matin, calme

relatif. Monsieur l'abbé arrive pour la messe. A peine à la chapelle, le canon se fait entendre, d'abord par coups espacés, puis plus nourris ; jamais il n'a paru si près, chaque coup fait sursauter. Vers huit heures, la sœur de la cuisine sort pour chercher de la viande, dont on est privé depuis deux jours. Partout, les ruines et l'incendie. Dans les rues on trouve des cadavres ; 4 chevaux avec leurs cavaliers, quelques civils, des femmes. Le spectacle des ruines de l'Hôtel de Ville, des places et des rues avoisinantes est terrifiant ; des femmes manœuvrent les pompes. Jusqu'à 7 heures, le canon ne discontinue pas ; chaque coup fait l'effet d'une explosion de pièce d'artifice. Pendant la nuit, on entend distinctement la bataille, la fusillade, les mitrailleuses.

« *Samedi* 10. — A 5 heures et demie, le canon français reprend avec la même force qu'hier. Je pars avec des enfants au ravitaillement : nous n'avons plus ni pain, ni viande. Je rapporte une moitié de mouton, un grand quartier de porc, 30 pains de munitions, un peu de café, de sel et de graisse. A 11 heures, visite du major qui décide le départ de nos blessés. A midi, des autos viennent les prendre.

« *Dimanche* 11. — A 7 heures, le canon français reprend. Pas d'offices à la cathédrale. A 11 heures, enterrement de la Sœur tuée à l'hôpital ; j'y asssiste avec ma Sœur Supérieure...

« *Lundi* 12. — A 8 heures seulement les canons reprennent leur tir. Entre 11 heures et 1 heure, des *taubes* survolent la ville, jetant des bombes. A 5 heures, les canons reprennent, à coups précipités et formidables. Toute la maison tremble. De 5 heures et quart à 6 heures et quart, nous comptons 557 coups... La nuit, silence complet...

« *Mardi* 13. — La journée se passe tout entière au

son de la canonnade... A 6 heures du soir, le canon se tait.

« Vers 8 heures, il reprend dans le lointain. Le ciel est sillonné d'éclairs, puis illuminé par de puissants réflecteurs : c'est sinistre! On se couche. A 9 heures et demie, éclate une effrayante canonnade. Il semble que les mitrailleuses sont dans la cour et on s'attend à voir les balles traverser les vitres. On se lève. Réunies à la salle de communauté, nous récitons le chapelet dans une véritable angoisse. Une heure et demie se passe ainsi.

« *Mercredi* 14. — Le canon reprend vers 8 heures, mais plus faiblement. A 1 heure, nous entendons de nouveau les obus passer au-dessus de nous et éclater aux alentours. Toujours dans la crainte d'un second bombardement, nous ne vivons plus. Après trois quarts d'heure d'angoisse tout cesse. Vers 3 heures tonnent les gros canons anglais : les coups sont si formidables qu'on a prévenu en ville d'ouvrir les fenêtres pour éviter le brisement des vitres. A 7 heures, silence complet et ainsi toute la nuit. C'est la première nuit bonne depuis dix jours ».

J'ai relevé aussi exactement que possible les citations à l'Ordre de l'armée ou à l'Ordre du jour civil accordées aux religieuses qui, pendant la guerre se consacrèrent à soigner nos blessés. J'en ai déjà rapporté quelques-unes. Mais il en reste encore beaucoup d'autres. Et il est facile, en les parcourant, de constater que, d'un bout du front à l'autre, ces femmes aux âmes aussi fortes que douces, s'épuisèrent sans relâche aux chevets auprès desquels, remplaçantes volontaires d'innombrables mères absentes, elles veillaient avec bonté.

De l'Alsace reconquise, où, dans l'ambulance

d'évacuation de Mosch qu'elle a organisée au pied de l'Hartmanswillerkopf, Sœur Ignace Rœsch tombe, la carotide tranchée par un éclat d'obus [1], à Tournai où la Révérende Mère Buhet, Supérieure des Dames du Sacré-Cœur, est mortellement blessée par une balle dont le ricochet tue ensuite une religieuse à ses côtés, l'admirable chaîne qui se déroule à travers la zone des armées rend uniformément le même son. Métal sans alliage, pureté parfaite ; partout le même dévouement, le même oubli de soi, le même sang-froid, plein de calme, au milieu des plus effroyables bombardements.

A Nancy, le Président de la République remet lui-même la Croix de guerre à Sœur Louise, Supérieure de l'hôpital civil. Et cette croix, que suivra en décembre 1918 le ruban rouge, c'est celle que le général commandant la deuxième armée vient de détacher de son propre dolman [2].

La Croix de guerre avec palme est accordée dans le même département à la Sœur Madeleine Boyé,

1. Sœur Ignace Rœsch appartenait à la Congrégation du Très Saint-Sacrement, clinique de la rue Bizet. Elle avait assisté à Mosch le général Serret, mortellement blessé. Le jour même où elle fut tuée, elle écrivait à la Mère Assistante de sa Congrégation : « Ne croyez pas que nous ayons peur, oh ! non ; mais ce sont les malades qui nous chagrinent. » Le Médecin-chef de son ambulance a écrit d'elle. « Elle était un drapeau autour duquel nous nous serrions tous à l'ambulance, officiers et soldats, quelles que fussent nos opinions ». Sœur Ignace fut citée en ces termes à l'Ordre du jour de l'armée : « Employée depuis sept mois à la salle d'opérations d'une ambulance de première ligne, souvent encadrée par les obus, y a fait preuve d'un dévouement sans bornes, d'un sang-froid imperturbable et a rallié l'admiration de tous. Tuée à son poste, le 4 janvier 1916. »

2. « Ursule Barrot, en religion Sœur Louise... Depuis le début de la campagne rend des services exceptionnels et dépense ses forces sans compter avec une énergie infatigable. A fait preuve, dans des circonstances difficiles et parfois dangereuses, d'un calme, d'un sang-froid et d'un esprit de décision remarquables. Par ses qualités de direction, son abnégation, son dévouement de tous les instants aux malades et aux blessés, son respect de leur liberté de conscience, s'est acquis la profonde reconnaissance de tous. »

Supérieure de l'hospice de Bayon, à la Sœur Hippolyte Gauthier, Supérieure de l'hopital mixte de Baccarat, et à la Sœur Constance de Badonvillier. La même distinction est également donnée à la Mère Marguerite de Barer, Supérieure des Franciscaines Missionnaires de Marie de Commercy, et à la Sœur Marie, Supérieure de l'hôpital d'Epinal.

En bien des villes de la Marne, le Service de santé avait dû se replier au moment de l'invasion. La Croix-Rouge l'avait suivi, la plupart du temps. Pour pourvoir aux soins des blessés intransportables, des orphelins et des vieillards, on ne pouvait plus compter que sur les religieuses. Elles restèrent à leur poste. Elles savaient pourtant par certains récits les dangers, — pires que la mort pour une femme, — qu'elles pourraient y courir[1]. N'importe : leur fermeté n'en fut pas ébranlée. Et, lorsque les envahisseurs arrivèrent, ils trouvèrent des Sœurs à Châlons, à Vitry-le-François, à Epernay, à Sainte-Menehould, à Sézanne, à Montmirail, à Avize, à Vienne-le-Château. Pourvoyeuses infatigables de tous les dénuements, auxiliatrices de toutes les misères, que de fois, au passage, ne prodiguèrent-elles pas leurs secours et leurs consolations aux tristes colonnes en marche vers l'Allemagne, — prisonniers militaires ou otages civils!

De même en fut-il dans les pays si longtemps occupés par les Allemands.

Lorsque le général Nivelle entra pour la première fois à Noyon, enfin abandonné en mars 1917 par l'ennemi, qui malheureusement devait le réoccuper

1. V. Mgr Baudrillart. *La guerre allemande et le Catholicisme*, p. 123. Bloud et Gay, Paris, 1915. — « Des femmes, les dents serrées, se refusaient à dire de quelles mains elles s'échappaient à demi-folles... » *Davignon,* ancien ministre de Belgique. « Les procédés de guerre des Allemands. » *Correspondant,* 25 janvier 1916, p. 258.

l'année d'après, on lui fit fête. Rangé sur la place de l'Hôtel de Ville, un bataillon du 92e l'attendait. A sa descente de l'automobile, une enfant offrit au généralissime un bouquet aux couleurs de Noyon. Puis, le maire, M. Baudin, député, lui adressa quelques mots de bienvenue. Et, lui désignant une humble religieuse la Sœur Saint-Romuald, il termina sa courte harangue : « Et maintenant, mon général, permettez-moi de vous présenter une brave, une vaillante femme, la Supérieure de notre hospice. Depuis trente-deux mois, elle n'a pas quitté son poste un seul jour ; et les services qu'elle y a rendus à la population sont si nombreux qu'ils ne se peuvent compter. »

Le général Nivelle sourit. Puis, se penchant vers son officier d'ordonnance, il lui dit un mot. Aussitôt, celui-ci dégraffa sa croix de guerre et il la passa à son chef.

Alors, tandis que, « tenu par un officier de haute taille », dit un témoin de cette scène, le drapeau du 92e frissonnait au-dessus des têtes, sali, les couleurs flétries, les franges à demi arrachées, — mais d'autant plus beau qu'il était plus dépénaillé, brûlé et troué, — le ban s'ouvrit. Le généralissime épingla la Croix de guerre sur la robe de la religieuse devenue un peu pâle de surprise et, en lui donnant l'accolade réglementaire, il lui dit : « C'est de tout cœur, ma Sœur, que je vous félicite de ce que vous avez fait. »

Pacificatrices incomparables des âmes endolories et des cœurs dans l'angoisse, que des religieuses veillent des malades, soignent des blessés jusqu'à épuisement complet de leurs forces, jusqu'à en mourir même quelquefois, nous y sommes tellement habi-

tués que cela finit par ne plus nous paraître digne d'être remarqué. Nous n'y prenons plus garde. Nous perdons de vue les actes de vertu incessants, les sacrifices quotidiens qu'une telle vie implique forcément. « Cela vaut-il vraiment bien l'honneur d'une citation à l'Ordre de l'armée ? » La réflexion a été faite, et plus souvent, hélas ! que peut-être on ne le croit.

Et bien, soit.

Mais, lorsque, le bombardement commencé, l'artillerie précipite peu à peu son rythme et donne de toute sa force ; lorsque, dans l'anxieux silence qui suit une détonation, en attendant l'autre, on se dit d'instinct et sans le vouloir : « Ce n'a pas été encore pour cet obus-ci, mais ne sera-ce pas pour celui qui va suivre ? » rester maîtresse de soi-même, — n'oublions pas qu'il s'agit de femmes et parfois de femmes bien jeunes encore, — calmer les blessés, demeurer paisiblement au milieu d'eux pour les rassurer sous les obus qui éclatent, les transporter d'une salle très exposée dans une salle qui l'est moins ; continuer à présider au lever, aux repas, au sommeil de jeunes orphelins, l'air enjoué pour vaincre leur peur, alors qu'on a soi-même le cœur débordant d'angoisse, cela ne mérite-t-il pas d'être porté à l'Ordre du jour, quoi qu'en pensent de trop moroses censeurs ? Et, quand des vainqueurs arrogants et impitoyables se présentent, qu'une femme se dresse en face d'eux ; qu'elle défende contre eux *ses* blessés, — car la religieuse ambulancière ne dit pas seulement *nos* blessés, comme nous ; elle dit *mes* blessés comme une mère dit *mes* enfants ; enfin qu'au risque du peloton d'exécution elle en fasse évader quelques-uns, cela ne vaut-il pas aussi la Croix de guerre, même palmée ?

Or, les religieuses ne furent pas seulement des

infirmières hors ligne. Elles furent aussi, bien souvent, des femmes d'un courage héroïque. J'écris sans hésiter « d'un courage héroïque », car je ne fais en cela que répéter ce qu'un de nos généraux, bon juge en la manière, a écrit à M. Maurice Barrès :

« Pourquoi ne pas mentionner le courage et l'héroïsme de certaines femmes vouées à Dieu, qui ont été pour nous des anges consolateurs? Certaines religieuses ont montré une bravoure extraordinaire qu'on ne peut méconnaître. Je citerai la Sœur Philomène de Jésus, de la Doctrine Chrétienne, que nos hommes et nous, n'oublierons jamais; Sœur Marie et Sœur Joséphine, Filles de la Charité, Sœur Anna, des religieuses de la Providence, toutes quatre habitant Paris.

« Pour leur rendre justice il faudrait les citer toutes d'ailleurs ».

C'est donc presque toujours pour des faits de courage militaire que les Sœurs ont été portées à l'Ordre de l'armée. Leur dévouement professionnel d'ambulancière est bien visé sans doute dans leurs citations. Mais on y insiste particulièrement sur leur admirable vaillance, au moment où les marmites tombaient! Je l'ai constaté sur plus de 65 citations, emportant collation de la Croix de guerre et il n'est que de parcourir le *Bulletin des armées* ou le *Journal officiel* pour le vérifier comme je l'ai fait.

La Sœur Rosalie-Marie, Supérieure des Sœurs de la Présentation de Tours, à Bagdad, fut nommée chevalier de la Légion d'honneur « pour le courage admirable dont elle avait fait preuve pendant les opérations militaires qui précédèrent la prise de Bagdad par l'armée anglaise ».

La Sœur Joseph du Saint-Rosaire et la Sœur Blanche,

toutes les deux religieuses de Saint-Joseph de Cluny à Senlis, ont reçu l'une et l'autre la Croix de guerre. Pourquoi? C'est que, la première, « infirmière-major à l'hôpital n° 11, dit sa citation, est restée à son poste pendant toute l'occupation ennemie et qu'elle n'a pas hésité à aller chercher au péril de sa vie, à travers les rues bombardées de la ville, un médecin militaire allemand pour soigner les blessés et les malades de son hôpital ». Quant à Sœur Blanche, instituée gardienne du matériel de l'hôpital temporaire n° 14, installé dans son couvent » elle a eu « devant l'envahisseur une attitude si courageuse qu'elle a sauvegardé tous les intérêts dont elle avait la garde ».

La Mère Saint-Prosper, de la Congrégation de Saint-Thomas de Villeneuve porte aussi le ruban vert et rouge. Et le *Bulletin des armées* en indique la raison. Supérieure de l'hôpital mixte de Soissons, où un jour elle veilla avec ses Sœurs sur les restes glorieux du général de Grandmaison, tué au feu, elle « a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation, en maintenant sa communauté à l'hôpital de Soissons pendant l'occupation allemande de septembre 1914 et les bombardements successifs de la ville et de l'établissement qui l'ont suivie. Son dévouement et celui de son personnel ont permis de soigner des milliers de blessés et de malades, dans des conditions exceptionnellement favorables, sous le feu de l'ennemi ».

A Compiègne, c'est pour un motif semblable que Sœur Jeanne-Marie et Sœur Etienne ont été citées à l'Ordre du jour.

Supérieure du couvent de la Compassion, Sœur Jeanne-Marie, « au moment où les Allemands allaient occuper Compiègne, a refusé de quitter son couvent,

se tenant ainsi résolue et prête à toutes les éventualités... elle en a imposé aux Allemands par son attitude digne et ferme... et s'est consacrée à l'œuvre des blessés... avec un dévouement et une intelligence au-dessus de tout éloge, et cela malgré des bombardements de grosse artillerie ».

Sœur Etienne, Supérieure des Filles de Saint-Vincent de Paul de l'hôpital de Compiègne, « a su, lors de l'occupation allemande, par son sang-froid et son attitude énergique, assurer la sauvegarde de l'établissement qu'elle dirige ». Elle a fait davantage encore et, dit la citation « son initiative courageuse a permis à plusieurs soldats français d'échapper à la captivité ».

Si la Sœur Ruffine et la Sœur Marie-Ferdinand, toutes deux Franciscaines de Calais, sont inscrites à l'Ordre de l'armée, c'est, — la citation leur est commune — « pour avoir fait preuve d'un dévouement inlassable, en prodiguant leurs soins à un grand nombre de blessés et de malades anglais et français, alors que la ville et l'hôpital étaient bombardés par des obus de gros calibres »[1]. Il en est de même de Sœur Constant, de l'ambulance 12/7 « restée inébranlable à son poste, malgré les bombardements d'août et de septembre 1914 »; de la mère Losseau, qui non seulement « a fait preuve de dévouement et de courage pendant le bombardement du 2 septembre 1914 » mais encore « par son attitude énergique a réussi à sauvegarder les blessés réunis à l'hôpital, au moment de l'entrée des Allemands dans la ville », et de la Mère Chaplain, Supérieure de l'hospice de Montmirail (Marne), dont « le dévouement aux malades et aux blessés militaires a été sans trêve, pendant l'in-

1. *Journ. off.*, 8 avril 1915.

vasion et le bombardement » de septembre 1914.

En remettant, en juin 1915, la Croix de guerre à la Sœur Saint-Prosper, religieuse de Saint-Thomas de Villeneuve, à Soissons, le général Jullien, commandant le Corps d'armée lui adressa ces paroles :

« Ce sont, ma Sœur, les vivants et les morts, qui vous disent par ma bouche leur éternelle gratitude, heureux de me voir placer sur ce cœur généreux, à côté de la Croix qui marque votre dévouement à Dieu, celle qui témoigne d'une façon éclatante de votre dévouement à la Patrie bien-aimée ».

Deux ans après, le 8 août 1917, le général Maistre, commandant la 6e Armée, conféra la Croix de guerre à sept autres religieuses de cette même congrégation de Saint-Thomas de Villeneuve, qui desservaient l'hôpital général de Soissons : la Sœur Saint-Maurice, Supérieure, et les Sœurs Saint-Nicéphore, Sainte-Mélanie, Saint-Pierre Fourier, Saint-Paul, Saint-Mathieu et Sainte-Edbert.

Et, à chaque fois, il relut d'une voix émue et forte, cette citation, qui s'appliquait à chacune des religieuses décorées :

« Restée à son poste depuis le début des hostilités, a été, en toutes circonstances, pour le service de santé, une auxiliaire incomparable, se prodiguant nuit et jour au service des blessés, supportant sans la moindre défaillance les plus violents bombardements et les plus dures fatigues, faisant preuve d'un dévouement, d'une abnégation et d'un courage exemplaires, alliés à une rare modestie »[1].

On le voit, le Grand Commandement a tenu à tou-

1. Mgr Péchenard. *Le martyre de Soissons*, p. 262, pp. 389-390. La itation à l'Ordre de l'armée de la Sœur Saint-Prosper se terminait insi : « Son dévouement et celui de son personnel ont permis de oigner des milliers de blessés et de malades dans des conditions xceptionnellement favorables, sous le feu de l'ennemi. »

jours bien préciser les motifs qui l'amenèrent à décerner la Croix de guerre, récompense tout d'abord destinée aux combattants, aux religieuses portées par lui à l'Ordre de l'armée. Et il a écrit : « Souvent encadrée par les obus, a fait preuve d'un sang-froid remarquable... », — « a soigné de nombreux blessés pendant le bombardement », — « a prodigué aux blessés ses soins, notamment au cours d'une période de bombardement », — « a donné le plus bel exemple de courage et d'abnégation, pendant les bombardements de la ville et de son établissement », — ou plus laconiquement encore : « s'est dévouée sous le feu de l'ennemi », — « s'est consacrée à l'œuvre des blessés, malgré des bombardements de grosse artillerie ».

Toutes ces formules, et autres similaires, sont extrêmement concises. Cette concision tout à fait militaire s'imposait d'ailleurs, car l'Ordre de l'armée ne souffre pas qu'on y étale longuement les plus beaux actes eux-mêmes, les héroïsmes les plus empoignants. Quelques lignes doivent suffire et on s'y borne ordinairement.

Mais ce qui est rapporté en deux lignes a duré parfois bien des jours, nous l'avons observé déjà. Et trois mots : « sous le feu », — « durant un bombardement », cachent le plus souvent de fort émouvantes actions !

Il ne faut pas l'oublier pour bien pénétrer la valeur vraie des citations que j'ai énumérées plus haut ; un exemple, pris au hasard, va d'ailleurs le mieux mettre en lumière et le faire voir clairement.

Le 3 octobre 1915, le général Joffre signait l'Ordre du jour suivant :

« *Mme Léonie de l'Eglise*, *Sœur Vincent*, des Filles de la Charité, Supérieure de l'hospice d'Albert :

« A montré sous le feu de l'ennemi un constant et

admirable dévouement. Blessée par un obus en soignant des vieillards, qui avaient refusé de quitter l'hospice. »

Ce que signifie cette simple ligne « a montré sous le feu de l'ennemi un constant et admirable dévouement », nous allons cette fois nous en faire une idée plus précise, en avoir une vue plus nette, grâce aux notes personnelles prises chaque soir par une des religieuses de Saint-Vincent de Paul, qui desservaient l'hospice de cette malheureuse petite ville d'Albert, dont il ne reste plus que des décombres informes autour de sa basilique, sauvagement démolie elle aussi.

Ces notes ont été publiées [1]. En voici quelques extraits. Extraits rapides, mais d'une éloquence combien suggestive cependant !

« 27 *septembre* (1914). — Nous avons des blessés partout, les salles sont remplies ; les corridors regorgent. Nous avons deux rangées de brancards le long des vérandas, qui conduisent de l'hospice à l'hôpital, et là, de pauvres êtres presque sans connaissance pour la plupart, mutilés, ensanglantés, broyés, mourants ; les décès sont malheureusement nombreux. Quel affreux désordre ! Des vêtements en lambeaux, de la paille, du sang partout, des armes, des cartouchières, des monceaux d'habillements, tout cela dans un affreux chaos ! Puis les gémissements qui s'échappent de ces poitrines oppressées, le canon qui gronde et fait vibrer les vitres, la fusillade qui fait frémir, tant elle est proche, les shrapnells qui pénètrent dans les salles, brisant les vitres et jetant l'épouvante. Quel affreux, quel horrible tableau ! »

« 28 *septembre*. — Nous sommes perpétuellement

1. Par M. le chanoine Callipe. *La guerre en Picardie*, Téqui, Paris, pp. 300 et suiv.

dans l'angoisse. Les Allemands sont très proches de nous : nous les apercevons au fond des champs attenant à nos jardins; c'est dire si nous jugeons du triste coup d'œil. Les canons et les mitrailleuses françaises sont braqués devant nous à cent ou cent cinquante mètres. Nous nous trouvons absolument sur le champ de bataille. Parfois, nous tremblons en entendant le canon faire entre-choquer nos vitres. Nous passons la nuit dans l'angoisse. Nous percevons parfaitement la fusillade et les coups de mitrailleuses. Que de mal, hélas ! chacun de ces coups fait à nos pauvres soldats !

« Vers le soir, j'ai dû me rendre au dépositoire et pour cela traverser le jardin de l'hôpital, car je devais faire mettre en bière six de nos pauvres soldats décédés. A ce moment, les mitrailleuses tiraient dans notre direction avec tant de rage et les projectiles tombaient si près de moi, — comme de la grêle, — que plusieurs frolèrent ma cornette, sans l'endommager cependant. Je priais et je n'avais pas peur. »

« 29 *septembre*. — Les Albertins évacuent la ville, car les Allemands ne sont plus qu'à trois ou quatre kilomètres et ils incendient tous les villages avoisinants. Les soldats blessés, qui viennent se faire panser, nous racontent leurs atrocités. C'est donc un sauve-qui-peut général... Nous faisons le sacrifice de notre vie, car notre devoir à nous est de rester, et la mort, au milieu de ce massacre, nous paraît imminente.

«... Le canon tonne sans cesser un instant : nous en sommes toutes secouées. Le sol tremble. Q'allons-nous devenir ?

« Vers quatre heures du soir, moment d'angoisse inexprimable qui doit se prolonger pour nous trois jours et trois nuits. Les Allemands bombardent Albert et l'incendient. Les bombes passent au-dessus de nos

têtes, se dirigent vers la Basilique qui est au centre de la ville, éclatent et incendient tout sur leur passage. La nuit arrive, et la ville entière semble être en feu. Ces sauvages lancent encore leurs bombes en tous sens. Nous percevons parfois des cris, des crépitements, puis silence lugubre. Que se passe-t-il en face de nous ? Quel effroyable drame se déroule ?

« La nuit se passe en prières ferventes dans les salles des malades et des blessés. Nos vitres sont brisées par des éclats. Les shrapnells tombent dans les salles : mais pas d'accidents. »

« 30 *septembre*. — Le bombardement continue. Les obus incendiaires rallument les incendies presque éteints... Que de fois par jour ne fait-on pas le sacrifice de sa vie ! La mort est si près peut-être !...

« Ma Sœur Supérieure, voyant le danger de plus en plus imminent, prend la détermination de faire évacuer l'hôpital. Nous le quitterons nous-mêmes, mais les dernières...

« Au moment où le premier convoi va s'ébranler, nous percevons un petit cri strident ; et le premier obus explosif tombe dans notre jardin, causant le plus vif émoi. Il faut partir cependant...

« Les obus continuent à tomber dans notre direction. Quelques instants plus tard, ma Sœur Supérieure et moi, nous étions penchées sur un pauvre blessé civil : un éclat d'obus arrive par la fenêtre avec un bruit effroyable, traverse la pièce, fait une ouverture dans le mur en face, nous laissant tous atterrés, étourdis, couverts de poussière : mais aucun de nous n'est frappé.

« Plusieurs autres obus tombent aussi dans le jardin...

« Durant la nuit, l'un de ces terribles engins, tombe à l'entrée même de l'hôpital, à deux mètres

des marches de pierre, qui du choc sont brisées, creuse un trou d'un mètre cinquante de diamètre dans le sol, met en miettes les vitres de la porte d'entrée, la fenêtre de la conciergerie et celles du parloir donnant aussi sur la façade...

« La nuit se passe dans des angoisses toujours nouvelles. Nos pauvres blessés militaires fortement surexcités par toutes ces émotions supplient qu'on les retire de ce danger trop évident et qu'on les mette en lieu sûr...

« 1er *octobre.* — Notre Seigneur est toujours dans son Tabernacle, et nous n'avons pas de prêtres... Cependant il ne faut à aucun prix s'exposer à faire profaner sa personne adorable.

« Ma Sœur Supérieure prend donc la décision, vu le danger où nous sommes, de nous communier nous-mêmes. Son humilité lui fait craindre de toucher aux vases sacrés ; elle s'adresse donc à ses Sœurs pour les prier de retirer Jésus du Tabernacle : toutes déclinent cet honneur qui lui incombe doublement.

« Alors, avec un respect et des précautions infinies, ma Sœur Supérieure retire le Saint-Ciboire, verse les hosties saintes dans un corporal et chacune va chercher son Jésus qui, peut-être, sera son viatique. Moment inoubliable qui fait songer au martyre, peut-être bien proche.

« Dans la matinée, nous faisons nos petits préparatifs en vue du départ. Les malades et les blessés, sur leurs brancards ou matelas, sont prêts à partir, mais personne ne vient nous chercher... La nuit arrive, cette nuit qui paraît un siècle, et nous remettons tout notre monde au lit avec des paroles d'encouragement ; c'est tout ce que nous pouvons leur prodiguer pour calmer leurs alarmes...

« Nous ne dormons plus depuis plusieurs nuits. Nous sommes à bout de forces, et, ce qui n'est pas pour nous tranquilliser, c'est que vers onze heures du soir, la nuit, la canonnade se rapproche encore ; c'est à croire qu'elle a lieu au bout du jardin... les obus brisent toutes les vitres.

« 2 *octobre.* — Il nous était impossible de demeurer là plus longtemps : nous n'avions plus ni gaz, ni pain, ni viande, ni eau, nous en étions réduits à quelques fruits et poissons conservés...

« Enfin les voitures sur lesquelles nous ne comptions plus arrivent à 8 heures du matin...

« 20 *octobre.* — Ma Sœur Supérieure et une de nos Sœurs sont retournées à Albert depuis huit jours, afin de remettre la maison en ordre... »

Qu'on rapproche maintenant des pages qui précèdent, reflet bien décoloré, pourtant de la réalité vécue, la citation de Sœur Vincent à l'Ordre de l'armée, et on comprendra ce que le Haut Commandement veut dire, quand il déclare qu'une Religieuse « a montré sous le feu de l'ennemi un constant et admirable dévouement ».

Les listes glorieuses qu'on vient de lire pourraient s'allonger encore pendant bien des pages. Que de noms, en effet, ne serait-il pas facile d'y ajouter, en les empruntant toujours et exclusivement, à l'Ordre du jour civil du ministère de l'Intérieur ou à l'Ordre de l'armée ! De ces noms, en voici une nouvelle et simple poignée, alignés au courant de la plume et sans art, pour justifier ce que je viens d'affirmer :

Sœur Auguste, de l'hôpital Saint-Charles à Saint-Dié.

Sœur Joseph, de l'hôpital temporaire de Nœux-les-Mines.

Sœur Sainte-Zoé, Sœur Saint-Pierre-Fourrier. Sœur Sainte Théotime, de l'hôpital d'Auchel.

Sœur Saint-Joachim, de l'hospice d'Anzin.

Sœur Aubin, Sœur Sainte-Emerance, Sœur Saint-Adelard, Sœur Firmin, de l'hôpital d'Hazebrouck.

Les trente-trois religieuses hospitalières d'Auchel-les-Mines, citées spécialement à l'ordre de la Xe armée par le général de Maud'huy.

La Sœur Basilide, de l'hôpital de Thann, sur la robe de serge blanc de laquelle la Croix de la Légion d'honneur voisine avec la Croix de guerre.

La Sœur Marie-Bernardin, franciscaine de Calais, tuée d'une balle à Souchez.

Les Sœurs Saint-Benoist, Bernadette et Emerentienne, des Augustines du Précieux Sang d'Arras, tuées les 4 et 5 novembre 1918 à Mont-Saint-Aubert, près de Tournai, par des éclats d'obus.

IV

Les religieuses et le roi Albert. — Les religieuses et la reine Alexandra d'Angleterre. — Au service des contagieux. — « Toi, ma mère ».

Le Grand Commandement français ne fut pas le seul à reconnaître et à récompenser le dévouement inlassable des religieuses.

Le roi Albert conféra la croix de son Ordre de la Couronne à la Sœur Marie-Anastase, Supérieure de l'hôpital de Béthune, à la Sœur Stanislas de Saint-Joseph, Supérieure des Petites Sœurs des Pauvres de Calais, à la Sœur Pauline, de l'hôpital de Poperinghe, à la Sœur Valentine, de l'hôpital de Saint-Pol-sur-Mer, et à la Sœur Euphrasie, de l'ambulance de Dix-

mude, où vinrent agoniser et mourir tant de nos héroïques petits cols bleus.

Le maréchal French porta à l'Ordre de l'armée anglaise toutes les Sœurs de Saint-Vincent de Paul de la ville d'Armentières, qui en 1918 dut être évacuée, après avoir été submergée par les gaz de 60.000 obus asphyxiants. Le jeune Prince de Galles tint à honneur de donner de sa main la Croix des Hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem, à Sœur Benoit, de l'hôpital de Béthiny, dans l'Oise. Enfin, la Reine douairière d'Angleterre, mère du roi Georges V, faisant écho à son petit-fils, écrivait au mois de janvier 1915, à la Supérieure de l'hôpital de Béthune la lettre que voici :

« Madame la Supérieure,

« J'ai appris, par le docteur Martin, votre dévouement noble et héroïque pour nos braves et infortunés soldats blesssés, et c'est avec un cœur rempli de gratitude et de reconnaissance que je vous prie d'accepter mes remerciements les plus vifs et les plus chaleureux.

« Je supplie le Bon Dieu pour qu'il vous récompense des soins angéliques que vous avez prodigués à nos malheureux soldats et je n'oublierai jamais que c'est à vous, Madame, et à vos Sœurs qu'ils doivent bien sûrement la vie et leur santé rétablie.

« Recevez, Madame, l'assurance de ma plus haute considération.

« Alexandra. »

Comme on l'a dû relever certainement déjà, croix et citations sont souvent décernées à des supérieures. Pourquoi ? Parfois, sans doute, parce qu'elles se sont particulièrement distinguées au moment du danger.

Mais c'est très souvent aussi, parce que, dans l'impossibilité où l'on est de récompenser leurs nombreuses filles, on veut en chacune d'elles couronner toute sa Communauté. — Ainsi décore-t-on le drapeau d'un régiment, parce qu'on ne peut pas décorer individuellement tous ceux qui ont combattu ou qui sont tombés pour faire triompher sa soie frisonnante à l'heure de l'assaut.

La médaille d'honneur des épidémies est une distinction moins en vue que la Croix de guerre. Mais est-elle moins honorable ? Et est-il moins méritoire d'affronter la mort dans certaines salles hideusement contaminées que sur le champ de bataille? Cette médaille fut décernée à plus de 350 religieuses sur toute la surface du pays. Car le terrain des maladies contagieuses fut un de ceux où les Sœurs revendiquèrent toujours, comme leur appartenant en propre, les premières places. « A nous ce poste dangereux plutôt qu'aux ambulancières de la Croix-Rouge, car nous n'avons plus de famille. » On fit droit à leur noble requête. On leur confia le poste d'honneur qu'elles sollicitaient. Elles y volèrent, et, bien souvent, elles y tombèrent, un angélique sourire sur les lèvres et la joie du sacrifice accompli dans le cœur.

Ainsi, succombèrent, fauchées en pleine jeunesse par un mal contagieux, à l'hôpital auxiliaire n° 15 de Nancy, la Sœur Saint-Charles, de la Doctrine Chrétienne, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans la Sœur Séjourné des Augustines, à Boulogne-sur-Mer la Sœur Marie-Bernard Philipot, Visitandine, et à l'hôpital de Saint-Malo le Sœur Cécile, des Filles de la Charité, dernière descendant de Jacques Cartier.

La Sœur Georges, infirmière à l'hôpital 35 de Bordeaux et la Sœur Thérèse, infirmière-major de l'hô-

pital Fénelon à la Rochelle, — toutes deux portées à l'Ordre par le général commandant la XVIII[e] région, furent terrassées de la même manière au chevet des soldats dont elles avaient soin.

A l'hôpital 120 *bis* de Pont-de-Beauvoisin, ce fut la tuberculose, qui emporta la Sœur Agnès de Jésus. La médaille que le ministre venait d'accorder à cette humble Sœur arriva juste pour être déposée sur sa bière. Et, pour témoigner leur reconnaissance à celle qui s'était sacrifiée pour eux, les soldats de l'ambulance se disputèrent l'honneur de porter jusqu'à sa dernière demeure son pauvre cercueil de bois blanc.

Après trente-six ans de service hospitalier, la Sœur Blandine, du Bon-Secours de Troyes, mourut à Vitry-le-François, victime elle aussi de sa charité pour nos pauvres gars, malades ou blessés : « Elle est morte à son rang de bataille, dit sur sa tombe le médecin-chef. Si elle n'est pas tombée à l'avant, dans les tranchées... c'est à l'hôpital qu'elle a été frappée... Comme ses compagnes, dont nous admirons sans cesse l'esprit d'abnégation et de dévouement, elle a agi en bonne patriote et en bonne Française ».

De qui que ce soit qu'ils émanent, du généralissime ou d'un simple médecin-chef, ces témoignages officiels ne sont qu'un écho, — assourdi, — de la pensée et de la reconnaissance des hommes.

Quand, à Château-Gonthier, un pauvre turco dit et redit naïvement à la Sœur dont les mains délicates le soignent : « Toi, ma mère », ne rend-il pas aux Sœurs, d'un seul mot de sa langue fruste, un hommage plus émouvant et plus beau que bien des ordres du jour officiels ? C'est, dans tous les cas, sa manière à lui de dire ce que les soldats répètent partout : « Personne ne sait nous soigner comme les bonnes Sœurs ».

Et ce sont pourtant ces bonnes Sœurs, infirmières de tout premier ordre, qui ont été jadis au grand détriment des malades chassées de tous nos hôpitaux[1].

Infirmières de tout premier ordre? le peuple va souvent plus loin encore, quand il parle de certaines d'entre elles. Un journaliste a rapporté que, dans une visite qu'il fit à Epernay, après l'occupation allemande, quelqu'un qui avait vu les Sœurs à l'œuvre, pendant cette triste période, lui dit l'une d'elles :

« Oh ! si vous saviez l'être admirable qu'est la Sœur Sainte-Barbe. Elle est unique ! »

« Et, après une petite pause : « Oh ! je sais bien qu'elles sont beaucoup comme ça, qui sont uniques. Mais cela ne fait rien. Sœur Sainte-Barbe est unique tout de même »[2].

« Je sais bien qu'elles sont beaucoup comme çà qui sont uniques... Mais Sœur Sainte-Barbe est unique tout de même ! » Quelle reconnaissance, quelle affection cachent ces mots si simples ! Quelle vénération ils expriment vraiment !

V

Religieuses alsaciennes condamnées par les Allemands. — Religieuses françaises frappées par eux pour des actes patriotiques.

« Être si près de la France et ne pas pouvoir y rentrer ! »

Le vrai dévouement, le dévouement simple et désintéressé, en impose toujours et partout. Non

1. Un officier, allemand et protestant, qui parlait admirablement le français, disait quelques heures avant de mourir, aux Sœurs qui le soignaient dans une clinique d'Angers : « Vous êtes les plus belles âmes que Dieu ait faites jamais ».

2. R. de Luzeau. *Figaro*.

seulement, il en impose, mais il s'impose. Il gagne, il attire, il attache, il conquiert. Ce dévouement, les malades et les blessés l'avaient deviné dans le cœur des Sœurs infirmières, — doux, profond, sans limites. Et ils ne se trompaient pas. Il s'y trouve, en effet, sans fond et sans mesure, inépuisable tout à fait. Car il y découle de deux sources qui comptent parmi les sources les plus abondantes des grands sentiments dans nos âmes, la foi chrétienne et l'amour du pays.

La foi chrétienne : regardez le petit crucifix que les Sœurs portent toutes sur la poitrine ou suspendu au bout d'un chapelet à leur ceinture.

Le patriotisme : rappelez vous ce qu'elles ont fait, ce qu'elles ont souffert pour la France, ce qu'elles seront toujours pour elle prêtes à souffrir.

Le commandant d'un fort que je ne puis nommer, racontait Albert de Mun quelques jours avant sa mort, demandait à une Fille de la Charité de venir s'enfermer avec ses soldats pour les soigner, le cas échéant. D'urgence, elle courut demander la permission à sa Supérieure : « Mais, dit celle-ci, si le commandant fait sauter le fort, plutôt que de se rendre ? — Eh bien, nous sauterons ensemble. Et le bon Dieu nous recevra, puisque ce sera pour lui et pour la France » !

« Pour Dieu et pour la France ! » telle est bien la devise des Religieuses. Elle ne leur est pas spéciale d'ailleurs. C'est aussi celle de tous les Religieux, quels que soient leur habit ou leur robe. C'est également celle des Prêtres du clergé séculier : ils l'ont surabondamment montré sur les champs de bataille. C'est celle de tous les vrais catholiques enfin.

Au surplus, et comme pour le mieux mettre en lumière, les tribunaux allemands, conseils de guerre

ou autres, ont plusieurs fois poursuivi et frappé lourdement l'amour des Sœurs pour leur pays.[1]

Deux religieuses enseignantes de Guebwiller, la Mère Loudvine, soizante-quinze ans, et la Sœur Emérentine, cinquante-six, furent condamnées au mois de mars 1916, à six mois de prison « pour avoir montré des sentiments anti-allemands et répandu des nouvelles mensongères sur la guerre »[2].

A Mulhouse, le tribunal de guerre condamne à cinq ans de réclusion une autre Alsacienne, Bertha Judlin, Sœur Valentine en religion. Son crime? L'acte d'accusation nous le révèle dans toute sa noirceur. Directrice du lazaret de Riedisheim, elle avait renvoyé un blessé allemand, sous prétexte qu'elle n'avait plus de place. Circonstance aggravante, elle avait soigné sommairement les autres, en réservant ses meilleures attentions aux Français. Enfin, comble de cynisme, lorsqu'on avait évacué brutalement les blessés français pour ne garder à l'hôpital que les Allemands, elle avait déclaré qu'elle partait, elle aussi, et que les nouveaux venus n'auraient qu'à se soigner eux-mêmes. C'est ce que le tribunal de guerre qualifia de « tentative de haute trahison » et ce que, avec sa bénignité ordinaire, il punit de cinq ans de réclusion.

Pour n'avoir pas dénoncé un officier anglais, presque guéri de ses blessures, — une balle dans chaque poumon et un éclat d'obus dans la cuisse, — et qu'à peine découvert, séance tenante, on passa par les armes, six Sœurs de Saint-Vincent de Paul de

1. Cet amour que, par contre, la France bien inspirée vient de récompenser dans la promotion Alsacienne-Lorraine, par l'octroi de la croix de la Légion d'honneur, à une de ces religieuses. Me Schœffer, en religion Sœur Marie-Aimée.

2. *Journal Scolaire* d'Alsace-Lorraine, 28 mars 1916.

l'hôpital de Roye furent traduites devant les juges militaires. Dix ans de détention à chacune. L'une d'elles, Sœur Thérèse, avait quatre-vingt-cinq ans, et sa supérieure, Sœur Dumartray, était nonagénaire. Elles n'en furent pas moins emmenées l'une et l'autre en Allemagne, avec leurs compagnes, et traînées en prison à travers les rues de Cologne sous l'escorte d'une poignée de gendarmes et de soldats.

Presque nonagénaire aussi, la Sœur Clémentine, qui fut condamnée à mort, le 4 septembre 1914, — encore une fois, toujours la même indulgence ! — pour avoir favorisé l'évasion de quelques-uns de nos troupiers. La sentence prononcée, on lui fit attendre le peloton d'exécution pendant cinq grandes journées. Alors, on se ravisa. La peine fut commuée et l'on employa la Sœur Clémentine, — à quoi donc? croyez-vous. A enterrer les morts en compagnie de quelques autres otages, sur un champ de bataille. On déporta enfin la vénérable nonagénaire en Allemagne et elle ne fut rapatriée malade et à bout de forces qu'en janvier 1917.

Après la bataille de Charleroi, une de nos ambulances volantes s'était installée dans un petit château belge, transformé en Carmel. Lorsque le médecin-chef s'était présenté lui-même, — « Dr L..., chirurgien des hôpitaux de Paris », — à la Prieure venue sur le perron au-devant de lui, celle-ci lui avait dit : « Monsieur le médecin-chef, vous êtes ici chez les Carmélites. Mes filles et moi nous avons déjà soigné tant bien que mal, quelques blessés; mais nous sommes heureuses et fières d'offrir maintenant l'hospitalité à une ambulance. Et se tournant vers tous : Soyez les bienvenus, Messieurs, et disposez de la maison. Vous êtes chez vous ».

Malheureusement, l'avance allemande continuant,

un matin il avait fallu de nouveau battre en retraite, en laissant les blessés intransportables aux soins de l'un des aides-majors, le Dr R... Cet officier s'était, du reste, spontanément offert pour cela, au double titre de plus jeune et de célibataire.

Lorsque, prêt à monter à cheval, le Dr L... exprima sa reconnaissance à la Prieure : « Oh ! monsieur, lui répondit celle-ci, que ne pouvez-vous nous emmener avec vous ! Nous ne sommes pas Belges, comme vous semblez le croire. Nous sommes Françaises. Nous sommes les Carmélites expulsées, il y a quelques années, de N... ». — Puis après une légère pause : « Être si près de la France, mon Dieu, et ne pas pouvoir y retourner ! » — Et, remontant le perron, elle referma la porte sur elle, pendant que sur la route les fourgons gris de l'ambulance prenaient le trot et s'éloignaient [1].

Celle qui, dans son émotion, n'avait pas pu retenir ce cri d'angoisse, était l'une des filles du général de Sonis.

Sans y prendre garde, elle avait parlé pour des milliers d'exilées et elle avait formulé leur angoissante souffrance à toutes : « Etre si près de la France et ne pas pouvoir y rentrer ! »

1. V. le récit de l'abbé A.-L. brancardier dans l'ambulance dont il s'agit. *Sem. relig.* de Laval, 22 mai 1915.

CHAPITRE XI

LES CATHOLIQUES AU FRONT

I

Les humbles et les petits dans le rang. -- Les « ouvriers de la guerre ». — Contigents fournis par les Écoles primaires libres les Œuvres de Jeunesse, les Patronages, les Sociétés de gymnastique et de sport.

Les prêtres et les religieux tombés à l'ennemi ne furent pas les seuls à constituer le glorieux écot de l'Eglise de France dans le sanglant et immortel holocauste qui paya notre triomphe national.

Plus nombreux encore, parce qu'ils étaient incomparablement plus nombreux aussi dans les rangs, des catholiques de tout âge et de toutes conditions achetèrent au prix de leur sang la libération du Pays.

De ces catholiques, comme du reste de tous ceux qui leur survécurent après avoir partagé aux armées leurs luttes et leurs périls, on peut affirmer sans crainte ce qu'on a écrit avec tant de vérité de la masse de nos combattants, obscurs petits troupiers qui n'auront pas d'histoire : ils « fabriquèrent de la gloire à profusion... ils firent des choses que la légende elle-même ne saurait grandir »[1]. Ils recu-

1. Dr Emm. Labat. « Notre optimisme. » *Rev. des Deux Mondes*, 1er août 1915, pp. 573-574. Le Dr Labat ajoute : « Bien que de cette

lèrent les bornes connues de l'endurance humaine, en face de la souffrance, et « ils fournirent une somme d'héroïsme et d'abnégation qui paraît incompréhensible presque invraisemblable, à ceux-là même qui en furent les témoins »[1].

Parmi eux les premiers à saluer sont les humbles, parce qu'ils furent les plus nombreux et qu'ils sont restés les plus inconnus. Légions anonymes et combien méritantes cependant ! Légions dont l'héroïsme obscur fut indiscutablement l'un des facteurs les plus importants de la victoire française, sinon le plus important de tous. Légions enfin dont les

gloire la moitié peut-être doive rester à jamais ignorée, ce qui survivra, certifié, prouvé, authentiqué, sera d'une telle richesse que la pensée de la France s'en pourra nourrir et enivrer pendant la suite des siècles ». Même note dans un journal neutre, la *Gazette de Lausanne*, 27 mai 1915 : « L'héroïsme est la menue monnaie de cette guerre ; on en dépense tant qu'il semble que le capital soit inépuisable... Du plus petit au plus grand, officiers et soldats accumulent des actes merveilleux qui seront demain l'orgueil de la Patrie ».

De fait, à lire les longues colonnes de citations, à l'*Officiel*, et cependant elles ne disent pas la cent millième partie de ce qui a été fait, on se demande avec stupeur où un peuple a pu trouver tant d'héroïsme à dépenser.

1. P. C..., aumônier. *Avec les Diables bleus*. I. — Beauchesne, Paris, 1916, p. 3. Ceci soit dit, bien entendu, sans enlever quoi que ce soit à l'admirable mérite du Généralissime et de la pléiade de généraux et d'officiers, dans lesquels il eut le bonheur de trouver des lieutenants si remarquables et de si dignes collaborateurs. Du reste, le maréchal Joffre lui-même n'a-t-il pas dit dans son discours de réception à l'Académie, 19 décembre 1918 : « Qu'eussent pu faire ces généraux et ces états-majors, en face d'un ennemi redoutable et disposant de moyens supérieurs, s'ils n'avaient commandé aux plus magnifiques soldats du monde ? »

C'est que quelle que soit la valeur militaire du chef suprême, il lui est absolument nécessaire pour que ses conceptions se réalisent de disposer d'une armée techniquement et moralement capable d'exécuter sans défaillances les plans auxquels il s'est arrêté. Telle fut notre armée, laquelle était au fond composée pour la plus grande partie d'ouvriers et bien plus encore de paysans ; car, sur 10.000 combattants présents dans les tranchées, les Drs Huot et Voivenel ont calculé qu'on comptait en moyenne 7.360 paysans, 2.160 ouvriers ou employés et 480 soldats exerçant une profession libérale (*La psychologie du soldat*, p. 70. Renaissance du livre, Paris, 1918).

exploits magnifiques ont surpassé toutes les attentes. Car que des soldats de carrière, officiers ou simples troupiers, dussent montrer, quand sonnerait l'heure inéluctable, et aussi longtemps qu'il le faudrait, l'héréditaire vaillance de la race, par avance on en était sûr. Mais que ces actes héroïques pussent être fournis quotidiennement, en gerbes épaisses, pendant cinquante et un mois par des hommes qui la veille encore étaient de simples ouvriers de la forge ou du bâtiment, de l'atelier ou de l'usine, de la voie ou des champs, en vérité qui donc aurait pu s'y attendre ? Personne vraisemblablement. Cela eut lieu néanmoins. Et si ces admirables soldats furent les triomphateurs de la guerre la plus formidable que l'histoire ait connue et les destructeurs de la puissance militaire la plus gigantesque qui ait projeté son ombre étouffante sur le monde, c'est que, si modestes que fussent leurs origines, il n'en étaient pas moins eux aussi de la France ; c'est que cette France tout entière, du premier au dernier de ses enfants, avait comme Jeanne entendu « ses voix » et que ces voix lui criaient qu'il fallait à tout prix défendre le sol de la Patrie et en effacer coûte que coûte l'insolente, la déshonorante foulée du soulier allemand[1].

Dans le contingent relevant de l'Eglise de France,

1. C'est avec raison qu'on a noté chez nos troupiers cette étonnante virtuosité de la race, grâce à laquelle de simples soldats en des moments critiques ont eu l'instinct de ce qui était nécessaire et, en l'absence de chefs tous renversés par les balles, ont entraîné leurs camarades à l'exécuter. Ils ne s'en enflent pas du reste pour cela. Au contraire : un matelot, qui avait défendu le Pé-tang en 1900 et qui avait été de nouveau blessé sur l'Yser, répondait toujours, quand on l'interrogeait sur ses exploits : « On ne se doutait pas d'avance qu'on ferait tout cela. Et il arrive parfois qu'on croit ne l'avoir pas fait. » On ne se doutait pas d'avance qu'on ferait tout cela ! Que de fois n'avons-nous pas entendu dire, équivalemment au moins, cette parole ! Mais, cela, grâces à Dieu, et la race aidant, on l'a fait !

ces « ouvriers de la guerre » furent surtout fournis par les Ecoles primaires libres et par les Œuvres de Jeunesse catholiques, Patronages, Cercles d'études, Sociétés de gymnastique, Sociétés sportives de tout genre et de tout nom.

Combien de ces humbles furent obscurément tués, revêtus de ces capotes usées qui, avec leurs plaques de nuances différentes, leurs pattes distendues, leurs boutons plus ou moins réglementaires, leurs « roussis » de liquides enflammés, drapaient à nos yeux leurs épaules fatiguées de si superbes guenilles, quand ils venaient en permission ! Combien descendirent dans la fosse hâtivement creusée après la bataille, y emportant ces capotes comme unique suaire, suaire bien glorieux du reste, trophées humbles comme eux ! Assez pour former des armées. Et c'est pourquoi il serait vain d'essayer de dénombrer ces preux inconnus ! Mais un chiffre pris au hasard permettra d'en deviner quelque chose : la Fédération gymnastique et sportive des Patronages de France, *les Jeunes*, compta à elle seule plus de 22.000 de ses membres, officiers ou soldats, tombés au champ d'honneur.

II

Les élèves de l'enseignement secondaire libre. Quelques chiffres et quelques faits.

L'Enseignement secondaire libre donna, lui aussi, à la France des phalanges de combattants et, par suite, des victimes par milliers. Mais, du moins, les noms de ces victimes-là ont en grande partie échappé à l'oubli. La plupart des collèges libres ont en effet

tenu à honneur de dresser la liste de leurs anciens élèves tués à l'ennemi. Beaucoup l'ont pieusement imprimée au frontispice de leurs palmarès, comme une muette et bien grave leçon donnée par leurs aînés à ceux qui les avaient suivis sur les bancs. Pourquoi ne réunirait-on pas quelque jour en un seul volume ces listes funèbres, où les simples soldats voisinent avec nombre d'officiers supérieurs et d'officiers généraux ? A elles seules, toutes nues, elles seraient déjà un titre de gloire pour l'enseignement libre. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, devaient revenir des jours de trop triste mémoire, ne se dresseraient-elles pas pour le défendre comme un rempart sacré bien difficile à violer ?

En attendant que ce vœu se réalise, et sans aligner ici les chiffres des morts de tous les collèges libres, ce qui serait démesurément trop long, je me borne à indiquer la contribution de quelques-uns parmi eux dans le grand holocauste. On pourra juger des autres par eux.

Saint-Joseph, Avignon, 86 tués.

Externat Sainte-Marie, Lyon, 90.

Institut des Minimes, Lyon 94.

Saint-Joseph-de-Tivoli, Bordeaux, 102.

Saint-Ignace, Marseille, 104.

Saint-Joseph, Sarlat, 108.

Saint-Michel, Saint-Etienne, 109.

Saint-Grégoire, Tours, 112 (67 Légions d'honneur, 8 médailles militaires, 179 croix de guerre).

Institut des Chartreux, Lyon, 124 (statistique du 10 juillet 1918).

Notre-Dame de Mongré, Villefranche-sur-Saône, 154.

Saint-Louis de Gonzague, rue Franklin, Paris, 158.

Saint-Joseph, Poitiers, 166.

Sainte-Croix, Le Mans, 195.

Saint-Joseph, Lyon, 201 (58 Légions d'honneur, 11 médailles militaires, 566 citations).

Saint-Ignace, rue de Madrid, Paris, 225 (24 Légions d'honneur, 96 croix de guerre).

Le Cahousou, Toulouse, 237.

Saint-François Xavier, Vannes, 310.

Stanislas, près de 1.000, avec plus d'un millier de Légions d'honneur.

Sainte-Geneviève, « la rue des Postes », qui donna à l'armée, — pour ne parler que des grands chefs — les généraux de Castelnau, Fayolle, Franchet d'Esperey, Liautey, Debenay, de Maud'huy, d'Urbal, Bailloud, etc., etc., paya lourdement sa gloire par la perte de près de 1.400 anciens élèves[1].

Si l'héroïsme avec lequel se sacrifièrent les anciens élèves de l'Enseignement secondaire libre fut égalé par celui des élèves de l'Enseignement public tués au feu, il eut ceci de particulier qu'il s'auréola de pensées de foi bien émouvantes pour le croyant.

C'est, par exemple, le colonel de Hautecloque, — 14e hussards — qui, dans une charge tombe à Ethe,

1. On sait que le maréchal Foch, condisciple du général Fayolle à Saint-Michel de Saint-Etienne, se prépara à l'Ecole Polytechnique à l'Ecole Saint-Clément de Metz, sœur jumelle de Sainte-Geneviève en Lorraine. A propos de deux des généraux que nous venons de nommer, M. Emile Boutroux, disait à l'Académie Française, le 8 mai 1919, en réponse à M. de Curel : « Comme jadis Descartes, vous ne parlez de vos maîtres Jésuites qu'avec une pieuse reconnaissance. Ils vous ont sûrement enseigné le patriotisme et la foi dans la puissance de la volonté au service du devoir. Car, parmi les élèves de ces Pères, je trouve deux hommes qui sont aujourd'hui, en ce sens, l'honneur de notre pays : l'un, exemple saisissant de ce que peut la volonté, personnification de la vaillance et de l'énergie, capable d'opposer à des forces très supérieures la résistance la plus habile et la plus opiniâtre : le général de Maud'huy ; l'autre, dont le monde compare aujourd'hui le génie militaire avec celui de Napoléon, et qui, par la noblesse et la générosité de son caractère comme par la souple puissance de son intelligence, est définitivement classé comme l'un des plus grands entre les Français, l'un des plus grands entre les hommes : le maréchal Foch. »

en Belgique, presque sur le corps de son fils et qui, se soulevant dans un dernier effort, crie : « Vive la France ! Je vous aime, ô mon Dieu ! » et, s'affaissant, rend le dernier soupir[1].

C'est le colonel d'Epenoux : mortellement blessé, il dit au brigadier qui l'accompagne : « Je suis mortellement frappé, mon ami. Une dernière prière ». Et cette prière faite : « Tu prendras mon revolver pour toi ; tu remettras mon casque à ma famille et tu leur diras que je suis mort pour Dieu et pour la France ! »

C'est le capitaine Burin des Roziers : « Je n'avance plus que mon chapelet à la main », écrivait-il. Et le lendemain même il mourait, ce chapelet roulé autour du poignet.

« Une balle, et puis c'est le ciel », avait dit à sa mère le lieutenant de Vincelles avant de partir. Et une balle le renverse de fait quelque temps après, gardant au cœur la pensée immortelle dans laquelle il avait mis le meilleur de ses espoirs.

Le 20 août 1914, sur la terre d'Alsace, où l'on vient de pénétrer le cœur joyeux, le lieutenant Guy de Cassagnac affûte silencieusement son sabre sur une meule de village au soleil levant. Quelques instants après, il s'élance le premier de sa section : blessé il n'en continue pas moins à combattre et tombe finalement, le front troué, en soldat chrétien. Le même jour, à peu de distance de lui, est terrassé par une balle son condisciple à l'Externat de la rue de Madrid, le lieutenant Xavier de Castelnau, lequel précède de dix-sept jours seulement dans le cercueil son frère Gérard, double deuil pour l'illustre soldat qui arrêta l'empereur Guillaume au Grand-Couronné.

1. Binet-Valmer. *Mémoires d'un engagé volontaire*. Flammarion. Paris, 1918, p. 26.

« Ma Sœur, quand vous verrez ma femme, — c'est la suprême recommandation d'un capitaine du 10e cuirassiers à la religieuse qui le soigne — vous lui direz pour la consoler que je meurs avec trois amours au cœur : l'amour de Dieu, l'amour de la France et son amour ! »

« Mes chers parents, ne me pleurez pas, écrit un simple brigadier de dragons, Robert Houdaille, mort le 13 août 1914 en chargeant un contre dix, mon sort est le plus beau qu'on puisse rêver : mourir pour son pays un soir de victoire... Français, j'ai tout donné à mon pays : catholique, je meurs après m'être réconcilié avec Dieu. »

« François, j'ai mon compte, dit le capitaine Senot de la Londe à son ordonnance blessé à ses côtés, mais moins grièvement que lui. Donne-moi le chapelet qui est dans ma poche. Nous allons le dire tous les deux. » Et dans le fracas de la bataille ces deux soldats étendus sur le sol que leur sang détrempe récitent le chapelet jusqu'au bout. Alors, le capitaine remet à son ordonnance son portefeuille et son alliance : « Tu les donneras à mon pauvre papa... Il aura tant de chagrin... Et maintenant François, je vais t'embrasser pour lui... Tu lui porteras mon dernier baiser... Adieu ».

Le lieutenant-aviateur Anthelme de Gibergues [1] a déjà eu six frères tués à l'ennemi. La mort ne l'épargnera pas plus qu'eux. Un jour, elle l'abat en plein azur. Et l'on retrouve dans les papiers du jeune pilote cette admirable lettre : « Si les ailes brisées, un jour, dans le ciel bleu, je retombe sur la terre en retournant à Dieu, que ces lignes apportent à ma mère, à mon père, les pensées dernières, les

1. Neveu de Mgr de Gibergues, évêque de Valence.

désirs, les rêves suprêmes de leur fils tant aimé.

« Dès que l'avion mortellement blessé refusera tout travail, dès que l'accomplissement de ma mission sera impossible et ma tâche terminée, dès que la chûte se précipitera, à quelques mètres à peine au-dessus du vacarme de la bataille, une paix infinie depuis longtemps attendue m'envahira et je chanterai de toute mon âme : *Gloria in excelsis Deo !*... Oh ! ces quelques secondes devant la souffrance et la mort, dont le monde a une telle horreur qu'il essayera de vous les cacher comme abominables, vous les bénissez avec moi : elles sont une faveur du Juge Souverain.

« A mesure que mon corps frissonnant s'approchera du sol, mon âme remontera plus légère à des hauteurs inconnues : la séparation se fera victorieuse.

« Ce sera le *Magnificat* complet ; la prière d'adoration au seul Dieu grand et miséricordieux, la prière d'action de grâces pour ce qui m'a été donné avec tant de largesse de tous côtés, la prière d'expiation plus pour ce que j'ai omis que pour ce que j'ai fait ; et puis l'appel suppliant qui ne peut pas ne pas être exaucé demandant la vie éternelle, la force et la consolation pour ceux que je laisserai, la miséricorde et la gloire pour la France bien-aimée, l'arrivée du règne de Dieu : *Adveniat regnum tuum !*

« Cette prière sera toute mêlée de vous, mes parents bien-aimés ; car je l'ai apprise de vous par vingt-huit années de parole et d'exemple.

« Elle sera douce et calme malgré les apparences : elle respirera la confiance et la paix. »

Ancien député de l'Isère, et à trente-quatre ans ayant déjà conquis une place brillante au barreau de Paris, Robert Dubarle, neveu de Mgr Marbeau, évêque de

Meaux, a vu tomber à l'ennemi son unique frère et son beau-frère, le capitaine Chanzy. On lui offre un poste dans un état-major. Et, avec une belle crânerie, il écrit à son père : « Je refuse de quitter ma compagnie : ce serait une désertion. J'ai mes deux cents chasseurs à diriger, mon devoir à accomplir ; pour aucun motif, pour aucune situation je ne m'y déroberai. J'irai jusqu'au bout, soit de mes forces, soit de la guerre. » Hélas, pour lui, la guerre finit trente-cinq jours après et, le 15 juin 1915, à Metzeral, il s'écroule sur le sol, la poitrine traversée de part en part, tandis que, à la tête de sa compagnie, la pipe à la bouche, il montrait de sa canne à ses chasseurs la direction de l'ennemi.

Faut-il m'arrêter devant le nombre des traits héroïques qui s'offrent encore à ma plume ? Non. Je continue, pensant comme M. Marcel Prévost : « Tant pis pour les lecteurs fatigués d'héroïsme, qu'ils passent ! »[1]

« Nous avons tous un devoir sacré à remplir, surtout, nous les officiers, plus que les autres », écrit le capitaine Yves de Halgouet. — « J'ai communié, je suis prêt à paraître devant Dieu, mande de son côté le chef d'escadrons Maurice de l'Escaille, passé sur sa demande dans l'infanterie. J'ai donné ma vie à la France : que Dieu ait pitié de moi ». Et ils tombent, le premier à Moronvilliers, le 30 avril 1917, le second aux Monthairons, comme leur camarade et condisciple le capitaine de Gramont-Lespare, à Neuville-Saint-Vaast, « en souriant, dit la citation à l'Ordre de ce dernier, heureux de mourir pour son pays ».

N'est-ce pas un admirable soldat encore que ce Charles d'Annoville, attaché de légation, chevalier

1. *D'un poste de commandement,* p. 191.

de la Légion d'honneur, qui, mortellement blessé devant Thiaumont, le 22 mai 1916, dit à son ordonnance : « Vas écrire à ma mère que je meurs en très bon chrétien ! » Quarante-huit heures auparavant, de la tranchée, il avait écrit lui-même, comme s'il avait eu le pressentiment de sa fin prochaine : « Ma mère bien-aimée, si cette lettre te parvient... elle te portera mon dernier baiser, mes dernières prières. Elle te dira que je suis mort en chrétien. Le sacrifice est fait. C'est dur. Je voudrais bien en revenir ! Mais que la sainte volonté de Dieu soit faite, non la nôtre. C'est à toi que je dois mon âme de chrétien, mon cœur de gentilhomme... A toi, Mère bien-aimée, tout mon amour filial. Vive la France de mes aïeux et de mon amour passionné ! »

« L'idée qu'on laisse après soi des êtres chéris, ayant peut-être devant eux de longues années de luttes, serait pénible, confessait le 5 juin 1915 à sa sœur le capitaine Eug. de Benoist, si on ne se disait que ces sacrifices sont la rançon de la France et que Dieu, en raison de leur grandeur, doit accorder toutes les grâces nécessaires à ceux qui les font. Je crois donc qu'il faut demander à Dieu, non pas de les éviter, mais d'être capable de les faire, s'il les exige de nous. »

Même note de chevaleresque et chrétienne humilité sous la plume du lieutenant Donald Monroe, chevalier de la Légion d'honneur, du 27e chasseurs alpins : « Priez non pas pour que je me tire sain et sauf de la mêlée, mais pour que je fasse au feu la figure que je dois. »

Et le dragon devenu zouave, le lieutenant alpin font si belle figure au feu, le moment voulu, qu'ils sont tués, le premier à Souchez en Artois, le second à Mohrange, fauché dans la fleur d'une jeunesse riche de mille promesses, au début même des hostilités.

Comment des officiers qui pensaient si grand et si simplement tout à la fois ne seraient-ils pas tombés en face de l'ennemi tout d'une pièce et avec la virilité des héros !

III

L'Enseignement supérieur catholique. — Les Universités. — Les Cercles et Conférences d'étudiants catholiques. — L'Association catholique de la Jeunesse française. — Albert de Mun.

Couronnement de l'Enseignement chrétien en France, les grandes Universités catholiques se devaient à elles-mêmes de se signaler d'une façon toute spéciale pendant la Grande Guerre. Elles ne faillirent pas à ce devoir. Nombreuse fut la pléiade d'officiers et de sous-officiers, qu'elles fournirent à toutes les armes. Et les rubans rouge, vert et jaune, rouge et vert, qu'elles recueillirent, autant que les morts qu'elles inscrivirent, non sans un orgueil quelque peu voilé de tristesse, sur leurs diptyques, témoignent de la vaillance que leurs étudiants ou anciens étudiants déployèrent pour défendre la mère-patrie en danger.

L'Université d'Angers eut 128 morts, 20 croix de la Légion d'honneur, 12 médailles militaires, 175 croix de guerre et 290 citations.

Toulouse reçut pendant la guerre, — où 28 des siens succombèrent, — 6 croix de la Légion d'honneur, 63 croix de guerre et environ 80 citations.

L'Université de Lyon eut pour sa part — elle avait perdu 90 étudiants ou anciens étudiants au feu, — 11 croix de la Légion d'honneur, 6 médailles mili-

taires, 106 croix de guerre avec 115 citations[1].

A Lille, l'Université catholique avait donné à l'armée 479 officiers de tous grades, — parmi lesquels figuraient 5 chefs de bataillon et 9 médecins-majors de 1re classe. Elle compta 93 morts et mérita sur le champ de bataille 54 croix de la Légion d'honneur, 24 médailles militaires, 398 croix de guerre et 654 citations, dont 127 à l'Ordre de l'armée.

Quant à l'Université catholique de Paris, la plus importante de toutes, elle eut l'honneur de recevoir 70 croix de la Légion d'honneur, 23 médailles militaires, 349 croix de guerre et le double environ de citations. Le nombre de ses morts *connus*[2], quand l'armistice fut signé, s'élevait à 310.

En marge des Facultés et des grandes Ecoles, Paris offre aux étudiants catholiques pour s'y retrouver un certain nombre de Cercles, de Conférences ou d'Associations. Quels que fussent leur nom ou leurs couleurs, Cercle du Luxembourg, Conférence Olivaint, Conférence Laennec, Conférence Montalembert, Réunion des Ingénieurs, etc., etc., tous ces groupements moissonnèrent pendant la Grande Guerre, bien des titres de gloire empourprés de sang.

Fondée en 1883, l'Association catholique de la Jeunesse française avait pris très rapidement le plus magnifique des essors. Au commencement de la guerre, ses centaines de groupes et de comités couvraient toute la surface du territoire, et on l'y rencontrait, non seulement dans presque toutes les villes,

1. Statistique datant de juin 1918.

2. On en peut dire autant des autres Universités : les nombres que nous venons d'indiquer, soit en ce qui concerne les morts, soit en ce qui concerne les distinctions militaires, sont en effet des nombres minimum et qui seront dépassés, quand tous les renseignements auront été recueillis.

grandes et petites, mais encore dans beaucoup de centres bien moins importants. Fortement organisée d'une organisation où la force se mariait avec la souplesse, sagement dirigée par ses aumôniers, débordante de vie et d'ardeur en ses jeunes membres, foyer d'apostolat dans ses groupes les plus humbles comme dans ses grands Congrès annuels, elle avait été pour beaucoup dans le renouveau d'esprit chrétien qui avait germé et fleuri sous le beau ciel de France, à la fin du siècle dernier. Elle n'eut pas de peine à se montrer sous les armes aussi noblement prodigue de son sang pour la Patrie qu'elle avait été dans la paix infatigablement prodigue de son temps et de ses travaux pour la défense de sa foi. Et lorsque, le 11 novembre 1918, l'Allemagne enfin réduite à merci, et son orgueilleux Kaiser déjà exilé, capitula humblement entre les mains victorieuses du maréchal Foch, l'A. C. J. F. put graver avec une légitime fierté aux plus belles pages de son Livre d'or les noms de plus de 853 de ses membres tués au feu. 97 croix de la Légion d'honneur, 193 médailles militaires et 4.157 citations et croix de guerre, le généreux sacrifice consenti avec joie pour le salut du pays[1].

L'Association catholique de la Jeunesse française était née d'une pensée d'Albert de Mun, et sous son patronage immédiat. Si Dieu eût réservé à ce magnifique soldat, défenseur inlassable de son drapeau et de sa foi, l'immense joie de voir ce triomphe national dont nous avions si souvent parlé ensemble et

1. Ces chiffres donnent seulement le nombre des morts et des récompenses officiellement communiquées à la date du 1er octobre 1918 au Comité général. Ils ne représentent qu'un tiers environ des morts et des citations de toute l'A. C. J. F, les pays envahis et de nombreux groupes de l'intérieur n'ayant pas encore fait connaître leurs statistiques.

qu'il appelait de tous ses vœux, sûrement il eût été à cette heure rayonnante plus fier de son œuvre que jamais.

Ame noble et fière, droite et de trempe pure comme sa grande latte de cuirassier, n'avait-il pas lui-même, d'une plume éblouissante qui charmait et réconfortait tout à la fois, écrit chaque jour « des articles retentissants qu'on ne séparera plus de l'histoire de la guerre ? »[1] N'avait-il pas galvanisé sous l'ardeur irrésistible de sa mâle éloquence des milliers de cœurs, dans lesquels à des heures bien sombres, hélas ! l'énergie semblait prête à défaillir ? N'avait-il pas « exercé jusqu'à la fin ce qu'il appelait *le ministère de la Confiance nationale*, exaltant les courages et leur versant, avec sa lave brûlante, la sainte ivresse du sacrifice et sa foi indomptable dans le génie de la France ? »[2] Il avait donc bien réellement combattu pour la patrie, « entre les colonnes de son journal, comme d'une tranchée, face à l'ennemi... et il était tombé en pleine guerre sonnant le ralliement »[3]. Aussi est-ce en soldat qu'il « s'en alla en pleine action, en pleine lumière n'ayant d'autre ennemi que ceux de la Vérité et ceux de la Patrie... mourant avec la jeunesse, pour la même cause, dans la même bataille, avec la même claire vue du sacrifice »[4]. Et voilà pourquoi

1. Alfred Capus, de l'Académie française. « La presse pendant la guerre ». *Revue hebdom.*, 5 mars 1913, p. 121.

2. Discours de M. Deschanel, Président de la Chambre des députés, aux obsèques de M. le comte A. de Mun, 19 octobre 1914.

3. Allocution de M. Marcel Prévost, directeur à l'Académie française, séance du 9 octobre 1914.

4. M. René Bazin. *Echo de Paris*, 12 octobre 1914. — M. Fortunat Strowski, professeur à la Sorbonne, a écrit de même d'Albert de Mun : « Il est mort en pleine lutte, laissant après lui l'universel regret de son pays ; et sa disparition fut un deuil et un malheur national. Il avait été dans sa jeunesse une des plus poétiques et des plus nobles personnifications de la vie sociale catholique ; il était resté le modèle de l'éloquence catholique ; mort, il est devenu une

dans l'apothéose superbe et inattendue que la reconnaissance du pays lui décerna, celui qui laissa tomber sur le cercueil du grand orateur catholique les paroles les plus émues et les plus chrétiennes en même temps, M. Jacques Piou, eut-il raison de dire : « Lorsque la France délivrée de l'invasion, élévera un monument aux héros morts pour elle, aux premiers rangs de la glorieuse phalange elle gravera ces simples mots qui diront tout : Albert de Mun »[1].

IV

Les initiateurs du mouvement catholique dans l'Université.

En dehors des Ecoles, des Collèges et des Universités catholiques, aussi bien que des grandes Réunions et Associations de jeunes gens arborant fièrement le drapeau de l'Eglise à côté du drapeau français, un grand nombre de combattants tombèrent sur le champ de bataille, qui, élevés dans l'Université, y

des images traditionnelles de la gloire française, comme ces figures de chevalier sans peur et sans reproche qu'on sculptait sur les tombeaux, le casque en tête, le lion aux pieds, et les mains jointes pour la prière » *La vie catholique dans la France contemporaine*, pp. 454-455. Bloud et Gay, Paris, 1918.

1. Le mot « apothéose » qu'employa, le premier, M. Jacques Piou, député, président de l'Action libérale, dans son télégramme de condoléances à Mme la comtesse de Mun, ne paraîtra pas exagéré, si l'on se souvient de l'affluence énorme au milieu de laquelle se déroulèrent les obsèques d'Albert de Mun. Au service célébré à Notre-Dame de Bordeaux sous la présidence du cardinal Andrieu, assistaient M. Poincaré, président de la République, les présidents de la Chambre et du Sénat, M. Viviani, président du Conseil, et tous les ministres, les ambassadeurs des Puissances alliées et neutres, des membres de l'Institut et une foule immense. Juste hommage rendu à « celui qui consolait nos mères », suivant le mot touchant d'un blessé à son camarade sur le passage du convoi, tandis que le ministre de la Guerre, M. Millerand, écrivait à Mme la comtesse de Mun que sa mort constituait « une perte irréparable faite par la défense nationale ».

avaient conservé leurs convictions religieuses par traditions de famille ou que leurs réflexions personnelles avaient doucement et victorieusement ramenés plus tard à la foi. Ils étaient revenus à ce vieil héritage de la race française de bien des côtés différents, barreau, presse, université, armée...

Toute la France lettrée connaissait les noms des principaux d'entre eux, dès avant la guerre.

Un colonel Driant, écrivain à l'imagination opulente, orateur nerveux, splendide soldat, qui tomba au bois des Caures, la tempe trouée, après s'être humblement confessé au Jésuite qui était son sergent-infirmier.

Un Ernest Psichari, petit-fils d'Ernest Renan, — l'auteur de l'*Appel des Armes* et du *Voyage du Centurion*, qui, plutôt que de se rendre, se laisse foudroyer sur ses 75, lorsque tout espoir de les sauver est perdu.

Un Charles Péguy, honneur de la jeune littérature catholique, le penseur des *Cahiers de la Quinzaine* et du *Mystère de Jeanne d'Arc*, qui, en véritable officier français, reste intrépidement debout, après avoir fait coucher ses hommes, et est fauché par la mitraille au soir de la première victoire de la Marne.

Un Joseph Lotte, l'initiateur du mouvement catholique dans le personnel universitaire, qui, sous-lieutenant au 136e d'infanterie, tombe le surlendemain de la Noël dans la région d'Arras, la boîte crânienne défoncée par un projectile, et qui, un mois auparavant, écrivait ces lignes si simples où se reflétait avec tant de charme son âme limpide : « Je n'ai jamais été plus profondément heureux que depuis que j'ai tout donné au bon Dieu. Tous les matins, je dis : *Fiat voluntas tua*. Quel mot, quand on le dit vraiment ! et c'est à la guerre qu'on le dit vraiment. »

Un Joseph Ollé-Laprune, esprit délicat, figure fine et sympathique, bras droit de M. Barrère, ambassadeur de France en Italie, dont la citation à l'Ordre, signée du général de Castelnau, laisse entrevoir la haute valeur morale et la distinction diplomatique, en exposant laconiquement ses services militaires et son héroïque oubli de lui-même [1].

Un Chatenay, agrégé préparateur à l'Ecole normale supérieure, dont la presse entière a cité la touchante lettre d'adieu à sa femme, lettre « auguste dans sa simplicité » et qui se termine par ces mots : « Promets-moi de consoler papa et maman et dis bien aux petites que, si loin que soit leur père, il ne cessera jamais de veiller sur elles et de les aimer. Nous nous retrouverons un jour réunis, je l'espère auprès de Celui qui guide nos existences et qui m'a donné auprès de toi et par toi un tel bonheur. Pauvre chérie, au revoir, au grand revoir, le vrai. Sois forte. Ton Jean ».

Ce sont encore un Augustin Cochin, l'historien, qui tombe à la tête de sa compagnie, un Guy de Revel, secrétaire d'ambassade, comme Ollé-Laprune, lieutenant au 1er tirailleurs marocains, un Camille Violand, chevalier de la Légion d'honneur, qui écrivait, lui aussi — au général Violand, son père — « Je mourrai, si Dieu veut, en bon chrétien et en bon Français » — un François Laurentie, un Robert d'Humières, et combien de centaines d'autres !

1. « Le général commandant la 2e armée cite à l'Ordre de l'armée le lieutenant de réserve Ollé-Laprune, du 140e régiment d'infanterie. Premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome, accouru à l'armée le premier jour de la guerre, ayant sollicité et obtenu son envoi sur le front, y a donné depuis son arrivée l'exemple des plus nobles vertus et de la plus religieuse fidélité à tous les devoirs. A été tué, le 16 février 1915, en cherchant, au mépris de sa propre existence, à mettre à l'abri des obus ennemis un soldat qui l'accompagnait dans les tranchées de première ligne. »

— Simple gerbe qui permet de se faire une idée de l'opulence féerique de la moisson tout entière !

Cette élite catholique qui se sacrifie avec tant de foi et de vaillance à la Patrie, qu'est-ce donc ?

Et je réponds, avec M. René Bazin terminant ainsi un de ses plus touchants articles : « c'est la Chanson de geste qui continue ; c'est la Croisade qui n'est pas finie ; c'est Dieu, qui transparaît à travers la France purifiée. Et les chercheurs de sublime ne trouveront rien de mieux [1] ».

1. Comment ne pas saluer ici d'un mot au moins l'héroïsme dont firent preuve pendant la dernière guerre, tant de chrétiennes françaises, épouses et mères, à qui la mort arracha d'une main impitoyable leurs maris ou leurs enfants ? « Va, mon petit, écrivait l'une d'entre elles, vers le devoir et le sacrifice. Tu emporteras mon sourire et ma bénédiction. Sois brave... c'est pour la France ». — « Maman pleure, mandait une autre à son frère : elle dit que tu sois fort et elle désire que tu ailles venger nos huit frères morts... Jean avait la Légion d'honneur. Toi, succède-lui... Fais ton devoir. L'on ne demande que ça. Dieu t'a donné la vie, il a le droit de te la reprendre : c'est maman qui le dit ». — « Pendant dix-sept ans, j'ai disputé mon fils à la maladie, reprenait une troisième... Je suis fière d'avoir réussi à le conserver pour lui permettre de mourir pour la Patrie ». — Et cette autre : « Mon cœur n'est plus qu'un lambeau sanglant. J'ai souffert et je souffre toutes les agonies. Mais c'est pour la France Priez pour mon pauvre petit sergent ». — Et celle-ci encore qui pleurait un fils Jésuite : « Dieu m'a repris mon fils. Il est le Maître. Je le lui avait donné une première fois. Mais ce n'était pas assez et le deuxième sacrifice qu'il me demande est autrement douloureux et cruel... Il y a trop de mères qui pleurent en France pour que je me plaigne de mon sort. Nous aimons notre patrie, nous lui avons donné tout ce que nous avions de meilleur pour la sauver. Et nous levons maintenant nos yeux vers le ciel où nos bien-aimés nous attendent. Nous savons que leur sacrifice a été accepté et que, grâce à leur héroïsme, les petits enfants de France pourront vivre heureux dans la paix près de leurs chères mamans qui n'auront pas à craindre qu'on leur prenne leurs fils, comme la guerre nous a pris les nôtres ».

CONCLUSION

L'ère des batailles est close : le territoire est libéré. Debout, rayonnante dans la pieuse allégresse de la Patrie recouvrée, la Lorraine ne frémit plus simplement d'espérance, mais de bonheur. Et, suivant l'expression du Président de la République, « l'Alsace s'est jetée, en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée »[1] tandis qu'en plein ciel les trois couleurs étaient joyeusement ré-arborées sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg,

Elle est donc glorieusement terminée, après d'inoubliables vicissitudes, la guerre qui, prélude de la reconstruction d'une vaste partie du monde, aura été le plus grand événement des temps modernes.

C'est par l'union de tous — providentiellement symbolisée, pourrait-on dire, par celle de Foch et de Clemenceau, l'homme de foi et le libre penseur — qu'humainement la Victoire a été remportée. Cette union doit lui survivre, car elle n'est pas moins nécessaire aujourd'hui à la reconstruction de la France qu'elle ne l'était hier à son triomphe sur l'ennemi[2].

1. Discours de M. Poincaré, le 9 décembre 1918, jour de son entrée officielle à Strasbourg.

2. Pour comprendre combien cette union de tous est indispensable à la France, si elle veut arriver à réparer les effroyables dommages que lui a infligés, avec une barbarie systématique et trop bien calculée, hélas ! la haine savante des Allemands, il est bon de se rappeler les ruines de toutes sortes accumulées pendant quatre longues années sur son sol.

M. Deschanel, président de la Chambre des députés, en a tracé une esquisse sommaire dans le discours prononcé par lui, le 8 mars

Cette nécessité est si manifeste pour quiconque prend la peine de réfléchir qu'on la proclame de tous les côtés. Et s'il reste malheureusement des fanatiques, qui, n'ayant rien oublié, ni rien appris durant la tourmente, s'apprêtent à reprendre leurs haineuses et si funestes campagnes d'antan, il existe d'autre part, et en bien plus grand nombre, Dieu merci, des hommes que les tragiques événements de la grande guerre ont instruits.

Différents de tournure d'esprit, de formation intellectuelle, d'opinions politiques, de convictions religieuses, appartenant aux mondes les plus divers, politique, armée, marine, finances, haut commerce,

1919, à l'occasion de la réunion tenue au Trocadéro par la Fédération des Associations départementales des sinistrés de la guerre.

« Le sol a été épuisé, dit-il, la matériel agricole et tous les reproducteurs ont été enlevés. Le cheptel n'existe plus ; 2 millions 650.000 hectares de terre cultivable environ ont été dévastés ; 100.000 sont impossibles à remettre en culture : 800.000 difficiles à réexploiter ; 1.750.000 relativement faciles ; 600.000 hectares de forêts ont été détruits. Sur 213 sucreries, 145 sont ruinées ; notre fabrication de sucre est tombée à moins du tiers de la production d'avant-guerre. Les établissements de constructions mécaniques ont été anéantis. A Denain, les ateliers de la Société française de Construction mécanique ont été entièrement pillés, outillage et matières premières. Les charpentes métalliques, les briques réfractaires. les machines-outils ont été expédiées en Allemagne. Les bâtiments ont été dynamités au départ.

« Les deux tiers du bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais ont été ravagés, 320 fosses rendues inutilisables, une production de plus de 20 millions de tonnes, soit 50 p. 100 de la production nationale, a été supprimée... Par ordre de la *Commission* (allemande) *de destruction des établissements industriels du Nord de la France,* toutes les usines de la contrée ont été mises hors de service... A Valenciennes, un autre Bureau, sous la direction du capitaine Blucking, industriel à Cologne, puis du lieutenant Kolmann, représentant d'usines métallurgiques à Dortmund, s'employait à la destruction des usines. D'autres services s'occupaient de la destruction ou de l'enlèvement des installations de force motrice et d'électricité.

« ...Un bon tiers des broches de toutes les filatures de laine de France n'existe plus : ainsi a été anéanti un des centres industriels les plus puissants créé par le génie de notre peuple... »

D'après M. L. Dubois, les pertes subies par nos houillères doivent être évaluées à 4 milliards au moins, et celles des mines et usines métallurgiques à 11 milliards (Chambre des députés, 11 mars 1919).

grande industrie, barreau, presse, lettres, sciences, arts, ils s'accordent tous pour reconnaître et déclarer que, si l'on veut sauver la France, lui rendre sa vitalité, sa puissance et sa splendeur, il faut en finir avec les luttes intestines où l'on s'épuise en pure perte et, au contraire, resserrer autant que possible l'union qui féconde et la paix intérieure qui décuple toutes les forces d'un pays.

C'est que peu à peu se manifeste et éclate la vérité de ces nobles et saines paroles que le roi Albert adressait au Parlement belge, en rentrant à Bruxelles : « Si la pratique de la religion, qui fut pour tous les croyants un grand réconfort dans les jours d'épreuves douloureuses, n'a jamais constitué un obstacle à la camaraderie dans l'armée, comment des divergences dans ce domaine pourraient-elles être une source de division dans la vie civile et politique ? Il faut que les lois concourent à faire de ces principes une réalité. »

« Est-il téméraire d'espérer, demandait le 1er mai 1916, au Conseil général de la Charente, un homme dont la politique de désunion fut jadis bien néfaste, M. Emiles Combes, est-il téméraire d'espérer qu'il restera après la guerre quelque chose de cette union, quand une victoire éclatante en aura montré et fait ressortir les splendides effets » ?

Et M. Louis Barthou, de l'Académie française, ancien président du Conseil de répondre : « Cette union étroite, il faut la perpétuer dans la paix même[1]. » Car « le droit n'est rien sans la force et la force exige l'union[2]».

1. Discours sur l'*Union nationale*, salle Prat à Marseille, 9 avril 1916.

2. Louis Barthou, Disc. de réception à l'Académie, 6 féviier 1919.

« Je suis plus que jamais convaincu, avait dit ce même M. Barthou quelques mois avant, dans ses *Lettres à une jeune Française* [1], de la nécessité de continuer l'Union nationale, si l'on ne veut pas courir les risques d'une victoire stérile. Il ne servirait de rien d'avoir triomphé des Allemands, et au prix de quels sacrifices ! si nous n'avions pas la volonté de mettre fin à des querelles et à des divisions qu'ils ont dans le passé, exploitées ou provoquées [2]. »

« Voulue, préparée, achevée par la France, la victoire doit profiter à toute la France [3]. »

« Ah ! quelle belle France, Messieurs, disait à son tour M. Marcel Sembat, alors ministre des Travaux Publics, quelle belle France, si nous réussissions à l'affermir, cette union sacrée ! Aussi belle dans la paix reconquise, qu'elle aura été grande pour la défense de notre sol et de notre droit. Une France où, sans rien abdiquer de ses espérances d'avenir, ni de ses convictions profondes, chaque Français se sentira

1. Paris, 1916. Edition Laffitte.

2. *Loc. cit.*, pp. 129-130. Qui ne se rappelle, entre autres preuves de ce qu'affirme si justement ici M. Barthou, les instructions que le prince de Bismarck donnait, le 16 novembre 1871, au comte d Arnim, ambassadeur d'Allemagne à Paris et qui, hélas ! portèrent si bien leurs tristes fruits. « Une politique catholique de la France lui donnerait une grande influence en Europe et jusque dans l'Extrême-Orient ; le moyen de contrecarrer son influence au profit de la nôtre, c'est d'abaisser le Catholicisme et la Papauté, qui en est la tête ; si nous pouvons atteindre ce but, la France est à jamais annihilée.

« J'entreprends contre l'Eglise catholique une guerre qui sera longue et terrible, Il le faut pour achever d'abaisser la France. Entretenez dans les feuilles radicales françaises la peur de l'épouvantail clérical, en faisant propager les calomnies ou les préjugés qui ont fait naître cette peur. Faites aussi souvent parler dans ces feuilles des dangers de la réaction et des empiétements du clergé ! Ces balivernes ne manquent jamais leur effet sur les races ignorantes.

« Mettez tous vos soins à entretenir cet échange de services mutuels entre les républicains et nous : c'est la France qui en paiera les frais ».

3. *Ibid.*, p. 5.

chaque jour, solidaire de tous, dans un effort continu pour le développement de la prospérité nationale, de la justice économique et du commun bonheur[1]. »

Et le général Gouraud, à la fin de son Ordre général à la 4e armée, l'armistice signé : « Vous vous rappellerez surtout la fraternelle union des enfants de la France autour du drapeau, chefs, soldats, riches, pauvres, ouvriers, paysans. Et cette union, qui nous a sauvés de l'effroyable péril, vous la ferez vivre dans le bonheur de la paix. »

Serrant de plus près la question au point de vue de nos luttes religieuses, M. Paul Deschanel, président de la Chambre, provoquait des applaudissements universels, quand au cours de la séance tenue à l'Institut par les cinq Académies, il s'écriait :

« Le même (esprit de rapprochement) doit nous conduire dans la question religieuse. Il ne suffit pas de dire : « Les Gouvernements n'ont nulle autorité en matière de dogme, les religions n'ont nulle autorité en matière de gouvernement. » L'Etat et l'Eglise, même séparés, se rencontrent en plusieurs domaines. Que partout l'esprit de sagesse écarte le fanatisme ! Ah ! chassons de notre langue ces vieux mots faits pour de vieilles idées : intolérance, tolérance.

« La pensée qui ne respecte pas la foi n'est pas une pensée vraiment libre et la croyance qui porte atteinte à la liberté, au lieu d'augmenter son pouvoir, le perd. Qui méprise les forces religieuses s'expose en politique à d'étranges mécomptes et qui veut imposer une religion en altère la source[2]. »

M. Millerand, ancien ministre de la Guerre, pré-

1. 7 mai 1916. Discours au banquet d'inauguration du tunnel maritime du Rhône à Marseille.

2. Séance du 25 octobre 1916.

cisait davantage encore. Dans un discours prononcé à Nantes, il n'hésitait pas à dire, entrevoyant certaines réparations : « Sans que la République songe à renoncer à aucun de ses principes fondamentaux, notamment à celui de la laïcité, elle n'oubliera pas, à coup sûr, l'exemple donné par des Français auxquels avaient été imposées des mesures rigoureuses, et elle saura mettre d'accord la nécessité de sauvegarder le principe de lois tutélaires et celle de retenir au foyer de la Patrie des enfants qui ont prouvé qu'ils étaient dignes de leur mère[1]. »

Et, à Marseille, dans une conférence donnée au grand théâtre de cette ville, le 13 janvier 1917, il ajoutait plus affirmativement que jamais : « La République ne peut pas ne pas pratiquer l'Union Sacrée en accordant la justice à toute une phalange de bons Français qui ont versé leur sang et dont la conduite dans les tranchées fut et est toujours admirable. »

Plus net encore a été dans son langage, et plus affirmatif dans ses revendications, M. Marcel Prévost recevant Mgr Baudrillart à l'Académie Française, le 10 avril 1919 :

« Serait-il possible, s'est-il demandé, que tant de jours de misère, tant d'endurance et d'héroïsme communs n'eussent servi qu'à se défendre contre le péril du dehors et demeurassent sans vertu contre les périls du dedans ?

« Non, n'est-ce pas ? Le lendemain de la guerre sera digne de la guerre. Les principes éternels que nos armes viennent de faire triompher, nous les traduirons dans nos mœurs, dans nos lois. Les beaux mots abstraits que les drapeaux alliés déploient sur le monde, nous en ferons, non pas l'étiquette d'une

1. *Express de l'Ouest*, 25 janvier 1916.

politique étroite et sectaire, mais notre réalité sociale.

« Liberté d'enseigner pour tous à tous les degrés.

« Liberté de s'associer pour travailler, pour étudier, pour produire, pour prier.

« Égalité de tous les citoyens devant la loi et devant l'opinion, quels que soient leur doctrine ou leur culte.

« Fraternité sincère, fraternité comme aux jours des tranchées, s'opposant aux stériles luttes de classes.

« Révisons ce qui doit être révisé, renouons les liens qui furent imprudemment dénoués, mais qu'il ne soit pas dit, Français, que nous avons fait la Société des Nations, sans parvenir à réédifier la Société des Français ! »

Enfin, quand, la victoire définitivement acquise, l'alerte vieillard à qui la Providence réservait la gloire de mener à bonne fin la Grande Guerre, montait à la tribune pour indiquer les conditions d'armistice imposées à l'Autriche et pour annoncer en même temps que l'Allemagne demandait grâce, elle aussi, comment terminait-il son discours ? Par un vibrant appel à la concorde et à l'union.

« Ah ! s'écriait-il, comme nous nous sommes bien haïs, détestés, exécrés les uns les autres, et combien nous avons été heureux de nous retrouver frères et amis dans ces jours terribles (*Applaudissements répétés.*)

« Grâce à cette consolation, nous avons tout supporté, ceux de droite, ceux de gauche, ceux du centre : il n'y avait plus que des Français (*Applaudissements*).

« Messieurs, il faut que cela demeure. (*Applaudissements.*)

« ..... Soyons unis..... »

« Je voudrais qu'au moment où l'aurore des grandes et magnifiques victoires se lève, notre pensée soit une pensée d'union. Et qui nous demande cela? la Patrie elle-même. Dans la grande croisade humanitaire où du reste, vous ne serez pas seuls, je voudrais que nous promettions d'être frères et que, modifiant un peu l'ancienne formule, si on nous demande qui nous a inspiré cette pensée, nous répondions : « La France le veut! la France le veut! »[1]

Ces paroles exprimaient si bien les sentiments de la Chambre que, les journaux le notèrent, le président du Conseil regagna le banc des ministres au milieu d'une véritable tempête de bravos indescriptibles et d'applaudissements répétés[2].

Si autorisés que soient ces appels, — et ils le sont certainement, — il y en a d'incomparablement plus graves encore et auxquels, à la fin de cette sanglante guerre, aucun homme de cœur n'a le droit de refuser son attention.

Le 23 avril 1916, les troupes serbes présentes sur le front français de Salonique célébraient dans leur camp l'anniversaire, glorieux et triste tout à la fois, de la victoire de Valandovo, gagnée trois ans plus

1. Chambre des députés : séance du 5 novembre 1918. Six jours plus tard à la séance historique du 11 novembre où fut annoncée la signature de l'armistice par l'Allemagne, un député socialiste, M. Alexandre Varenne, disait de son côté à la tribune : « Faisons le serment de servir la France de toute notre force, en maintenant notre union. »

2. Un certain nombre d'Assemblées départementales votèrent, qui des ordres du jour, qui des vœux, en faveur du maintien de l'union. Le Conseil général des Basses-Pyrénées vota ainsi à l'unanimité un ordre du jour, qui se terminait par ces mots : « Le Conseil général affirme enfin comme un devoir national la nécessité de ne porter aucune atteinte, sous aucun prétexte et pour aucun intérêt, à la trêve magnifique qui a confondu tous les partis résignés au même sacrifice et animés d'une même espérance, dans une seule âme spontanément refaite sous le péril commun, l'âme ardente de la France ».

tôt par l'armée du roi Pierre sur les Bulgares, leurs félons ennemis.

L'autel avait été dressé en plein vent, abrité sous un pauvre dais de fortune en planches et orné de quelques fleurs des champs.

Quand l'évêque grec orthodoxe qui officiait eut terminé la cérémonie religieuse, le colonel Pierre Markovitch, commandant en chef des troupes serbes, s'avança. Tête nue, encadré d'un côté par le drapeau national, par la Croix de l'autre, il lut d'une voix forte une longue liste de noms. Et, à chacun de ces noms, les soldats, serrant dans leurs mains calleuses les fusils neufs qu'ils avaient reçus de nous, répondaient comme à des litanies funèbres : « Mort pour la Patrie ! Qu'il soit béni ! »

Si, la guerre aujourd'hui terminée, on faisait l'appel, dans un immense service funèbre, de ceux qui sont tombés pour la France depuis quatre ans, ne serait-ce point par milliers et par milliers qu'on compterait les catholiques, prêtres, religieux, laïques, aux noms desquels il faudrait répondre par le touchant salut de l'armée serbe : « Mort pour la Patrie ! Qu'il soit béni ! »

Et bien ce sont ces morts, me semble-t-il, qui, du fond des innombrables fosses où on les coucha un soir pour toujours, nous crient à tous :

« L'union va-t-elle se rompre et se disjoindre le faisceau ? Les haines vont-elles renaître ? Nos pères, nos mères, nos fils, nos filles, continueront-ils dans une certaine mesure au moins, à être traités en parias dans cette France dont nous avons contribué, au prix de nos jours, à sauver la liberté !

« Pour être, la liberté doit être tout entière : tronquée, elle n'est plus la liberté. De cette liberté dans toute sa plénitude, ceux qui au point de vue religieux

pensent autrement que nous seront-ils seuls admis à jouir ? Pourront-ils seuls s'associer comme ils voudront, seuls enseigner ce qu'ils croient, seuls posséder leurs biens en sécurité ?

« Pour la sauvegarde des droits essentiels à la dignité humaine, — inviolabilité de la propriété, liberté d'enseignement, liberté d'association, — beaucoup d'entre eux n'ont pas hésité à mourir. Nous le savons. Et voilà pourquoi il serait inique de les priver de la moindre de ces libertés.

« Mais ce qu'ils ont fait, nous l'avons fait, nous aussi. Ils ont combattu pour la France : pour la France nous avons combattu comme eux. Ils sont morts pour la France : pour la France nous sommes morts comme eux. Comment dès lors ne serait-il pas inique aussi, de nous priver, dans la personne de ceux dans lesquels nous nous survivons, de ces libertés dont ils jouiraient, n'ayant rien fait de plus que nous pendant la guerre, et dont nous serions dépouillés, n'y ayant rien fait de moins qu'eux ! »

Aux jours sombres et parfois si lourds d'angoisse dont nous sortons, l'Église de France a été largement à la peine : c'est un fait reconnu par tous. Elle aurait donc le droit d'être à l'honneur. Elle ne le demande pas. Encore moins mendie-t-elle de privilèges : de privilèges, elle n'en veut point. Mais, d'autre part, appuyée sur un principe indéniable et qui vient d'être une fois de plus reconnu au seuil même de la Conférence de la Paix [1], elle est lasse de vivre

1. Dans son discours d'ouverture de la Conférence de la Paix, le 18 janvier 1919, M. Poincaré, président de la République, a proclamé *le droit sacré des minorités religieuses,* aussi bien que « des minorités *ethniques* », en face du « droit des nations grandes et petites à disposer d'elles-mêmes ». Si le droit des *minorités religieuses* est sacré ; si on ne doit pas le sacrifier au « droit des nations grandes et petites à disposer d'elles-mêmes », mais seulement le « concilier » avec ce dernier, à combien plus forte raison le droit de cette *majo-*

humiliée dans les entraves misérables d'un régime de lois d'exception. C'est pourquoi pour elle et pour les siens, — pour tous les siens, — elle se réclame fermement de la justice, comme elle s'en réclame uniquement. Et elle attend avec confiance de la droiture reconnaissante de la France, aussi bien que de son robuste bon sens, le seul bien qu'elle revendique : le bénéfice entier, sans restrictions ni réserves sur aucun terrain, du droit commun à tous les Français.

rité religieuse que constitue l'Eglise catholique en France est-il sacré, lui aussi, et ne doit-il pas être sacrifié à ce « droit de l'Etat », au nom duquel on a voté tant de textes vexatoires, mais être seulement concilié avec lui !

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Bulletin des armées.

Documents du Ministère des Affaires étrangères. *Les violations des lois de la guerre par l'Allemagne*, I. Paris, Berger-Levrault, 1915.

Etat des Congrégations, Communautés et Associations religieuses autorisées ou non. Dressé en exécution de l'art. 12 de la loi du 28 décembre 1878. Paris, Imprim. nation., 1879.

Journal Officiel.

Proclamations allemandes en Belgique et en France. In-folio, 37 p. Typ, Bentelli A.-G. Bümpliz-Bern.

Rapports et Procès-verbaux d'enquête de la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, I, in-4°, 252 p., Paris. Impr. nation., 1915; II, in-4°, 72 p., *id.*, 1916; III, IV, in-4°, 271 p., *id.*, 1916; V, in-4°, 180 p., *id.*, 1916; VI, VII, VIII, IX, in-4°, 236 p. *id.*, 1917.

Rapports de la Commission gouvernementale anglaise.

Rapports off. belges (Recueil des). *Les atrocités allemandes en Belgique.* Paris, Biblioth. des ouvrages documentaires.

Comité catholique de propagande française à l'étranger. *La guerre allemande et le catholicisme.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

Comité catholique de propagande française à l'étranger. *L'Allemagne et les Alliés devant la conscience chrétienne.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

Comité catholique de propagande française à l'étranger. *L'éveil de l'âme française devant l'appel aux armes.* Paris, Bloud et Gay. 1915.

Comité catholique de propagande française à l'étranger. *La vie catholique dans la France contemporaine.* Paris, Bloud et Gay, 1918.

Correspondant.

Etudes religieuses.
Revue des Deux Mondes.
Revue hebdomadaire.
Revue pratique d'Apologétique.
Bulletin de propagande française à l'étranger.

ALAUX (Louis-Paul). *Souvenir de guerre d'un sous-officier allemand.* Paris, Payot et C[ie], 1918.

ALLIER (Raoul), professeur honoraire de l'Université de Paris. *Les Allemands à Saint-Dié* (27 août-10 septembre 1914). Préface du général de Lacroix. Payot et C[ie], Paris, 1918.

AUBRY (abbé Augustin). *Ma captivité en Allemagne.* Paris, Perrin et C[ie], 1916.

BARTHOU (Louis). *Lettres à un jeune français.* Paris, Laffitte, 1916.

BASLY (Emile). *Le martyre de Lens.* Paris, Plon-Nourrit, 1918.

BÉDIER (Joseph). *Les crimes allemands.* Paris, Armand Colin: 1915.

BELMONT (capitaine Ferdinand). *Lettres d'un officier de chasseurs alpins.* Paris, Plon-Nourrit, 1917.

BENJAMIN (René). *Gaspard.* Paris, Arthème Fayard, 1915.

BESANÇON (Georges). *Les « Zeppelins ».* Paris, Bloud et Gay, 1915.

BINET-VALMER. *Mémoires d'un engagé volontaire.* Paris, Flammarion, 1918.

BESSIÈRES (Albert). *Le Train Rouge.* Paris, Beauchesne, 1917.

BLANCHON (G.). *Les sous-marins et la guerre actuelle.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

BLANCHET (Eugène-Louis). *En représailles.* Payot, Paris, 1919.

BORDEAUX (Henry). *Les derniers jours du fort de Vaux.* Paris, Plon-Nourrit, 1916.

BORDEAUX (Henry). *Les Captifs délivrés Douaumont-Vaux.* Paris, Plon-Nourrit, 1917.

BORDEAUX (Henry). *La jeunesse nouvelle.* Paris, Plon-Nourrit, 1917.

BUCAILLE (Victor). *Lettres de prêtres aux armées.* Paris, Payot et C[ie], 1916.

CALIPPE (abbé Charles). *La guerre en Picardie.* Paris, Téqui, 1916.

Carnet de route d'un officier d'Alpins, I. Paris, Berger-Levrault, 1915.

Carnet de route d'un officier d'Alpins, II. Paris, Berger-Levrault, 1916.

Célarié (Henriette). *En esclavage.*

Dauzet (Pierre). *De Liège à la Marne.* Paris, Charles Lavauzelle, 1915.

Davignon (Henri). *La Belgique et l'Allemagne, textes et documents.* Enquête sur les atrocités des Allemands en Belgique, publiée par ordre du gouvernement belge. Londres, Harrison, 1915, in-4°.

Delacommune (Charles), sergent aviateur. *L'Escadrille des Eperviers.* Plon, Paris, 3e édition.

Delay (Paul). *Les catholiques au service de la France,* I. Paris, Bloud et Gay, 1916.

Delay (Paul). *Les catholiques au service de la France,* II. Paris, Bloud et Gay, 1917.

Delvert (capitaine). *Histoire d'une compagnie.* Paris, Berger-Levrault, 1918.

Dubrulle (Paul). *Mon régiment.* Paris, Plon-Nourrit, 1917.

Dupont (Marcel). *En campagne.* Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Dupont (Marcel). *L'Attente.* Paris, Plon-Nourrit, 1918.

Duval-Arnould (Paul). *Crapouillots.* Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Foulon (abbé E.). *Arras sous les obus.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

Franconi (Gabriel-Tristan). *Un tel de l'armée française.* Paris, Payot et Cie, 1918.

Frégeolière (Renaud de la). *A tire d'ailes.* Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Galtier-Boissière (Jean). *En rase campagne.* Paris, Berger-Levrault, 1917.

Genevoix (Maurice). *Sous Verdun.* Paris, Hachette, 1916.

Genevoix (Maurice). *Nuits de guerre.* Paris, Flammarion, 1917.

Gérard (James-W.), *Mémoires de l'Ambassadeur Gérard.* Paris, Payot, 1918,

Grandmaison (Geoffroy de). *Les aumôniers militaires.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

Grandmaison (Léonce de). *Impressions de guerre de prêtres-soldats,* I. Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Grandmaison (Léonce de). *Impressions de guerre de prêtres-soldats,* II. Paris, Plon-Nourrit, 1917.

A. Grasset (commandant). *Préceptes et jugements du maréchal Foch.* Paris, Berger-Levrault, 1919.

Griselle (abbé Eugène). *Le martyre du clergé français.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

Grondijs (L.-H.). *Les Allemands en Belgique, Louvain et Aerschot.* Paris, Berger-Levrault.

Guiraud (Jean). *Clergé et congrégations au service de la France.* Paris, Bonne-Presse, 1917.

Hartoy (Maurice d'). *Au front.* Paris, Perrin et Cie, 1916.

Huot et Voivenel (Drs). *La psychologie du soldat.* Paris, La Renaissance du livre, 1918.

Huot et Voivenel (Drs). *Le courage.* Paris, Félix Alcan, 1917.

Johannet (René). *La conversion d'un catholique germanophile.* Paris, Biblioth. des ouvrages documentaires, 1915.

Jorgensen (Johannes). *La cloche Roland.* Paris, Bloud et Gay, 1916.

Kadoré (Pierre de). *Mon groupe d'autos-canons.* Paris, Hachette, 1917.

Kipling (Rudyard). *La France en guerre.* Paris, Berger-Levrault, 1915.

Landrieux (Mgr). *Un crime allemand : la cathédrale de Reims.* H. Laurens, Paris, 1919.

Langlois (Gabriel). *Le clergé. Les catholiques et la guerre.* Paris, Biblioth. des ouvrages documentaires, 1915.

Le Bail (Georges). *La brigade des Jean le Gouin.* Paris, Perrin et Cie, 1917.

Lechartier (G.). *La charité et la guerre.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

Le Goffic (Charles). *Les marais de Saint-Gond.* Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Leroy-Beaulieu (Paul). *La guerre de 1914, vue en son cours chaque semaine,* I. Paris, Delagrave, 1915.

Leroy-Beaulieu (Paul). *La guerre de 1914 vue en son cours chaque semaine,* II. Paris, Delagrave, 1916.

Lhande (Pierre). *Trois prêtres soldats.* Paris, Beauchesne, 1918,

Libermann (Henri). *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied.* Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Libermann (Henri). *Face aux Bulgares.* Paris, Berger-Levrault, 1917.

Limosin (Jean). *Sur le front Lorrain.* Paris, Bonne Presse. 1916.

Limosin (Jean). *De Verdun à l'Yser.* Paris, Bonne Presse, 1917.

Lieutenant E. R. *Carnet d'un combattant.* Paris, Payot et Cie, 1917.

Lobbedey (Mgr, évêque d'Arras). *La guerre en Artois.* Paris, Téqui, 1916.

Mallet (Christian). *Etapes et Combats*. Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Marre (Francis). « *Notre 75* ». Paris, Bloud et Gay, 1915.

Masson (Pierre-Maurice). *Lettres de guerre*, Paris, Hachette, 1917.

Nadaud (Marcel). *En plein vol*. Paris, Hachette, 1916.

Niox (lieutenant). *Mes six évasions*. Hachette, 1919.

Nordmann (Charles). *A coups de canon*. Paris, Perrin et Cie, 1917.

Nothomb (Pierre). *Les barbares en Belgique*. Paris, Perrin et Cie, 1915.

Ombiaux (Maurice des). *La résistance de la Belgique envahie*. Paris, Bloud et Gay, 1916.

Pavie (capitaine André). *Mes troupiers*. Tours, Mame, 1917.

P. C. *Avec les « diables bleus »*, I, II. Paris, Beauchesne, 1916.

Péchenard (Mgr, évêque de Soissons). *Le martyre de Soissons*. Paris, Beauchesne, 1918.

Péricard (lieutenant). *Face à face*. Paris, Payot, 1916.

Péricard (lieutenant). *Ceux de Verdun*. Paris, Payot et Cie, 1916.

Prévost (Marcel). *D'un poste de commandement*. Paris, Flammarion, 1918.

Reinach (Joseph). *Le mémoire Lichnowsky*. Paris, Berger-Levrault.

Rimbault (capitaine). *Journal de campagne*. Paris, Berger-Levrault, 1916.

Riou (Gaston). *Journal d'un simple soldat* Paris, Hachette, 1916.

Salmon (André). *Le chass'bi*. Paris, Perrin et Cie, 1917.

Somville (Gustave). *Vers Liège. Le chemin du crime*. Paris, Perrin et Cie, 1915.

Tardieu (Charles). *Sous la pluie de fer*. Paris, Calmann-Lévy.

Tressan (François de). *Quand on se bat*. Paris, Plon-Nourrit, 1916.

Thamin (R.). *L'Université et la guerre*. Paris, Hachette, 1916.

Thellier de Pouheville (abbé). *Dix mois à Verdun*. De Gigord, Paris, 1919.

T ssier (Mgr, évêque de Châlons). *La guerre en Champagne*. Paris, Téqui, 1916.

Toulemon (André). *Mobilisés*. Paris, Perrin et Cie, 1917.

Troimaux. *Le palais et la justice pendant la guerre*. Paris, Librairie de la Société du recueil Sirey, 1916.

VIGNES ROUGES (Jean des). *L'âme des chefs.* Paris, Perrin et Cie, 1917.

VIGNES ROUGES (Jean des). *Bourru soldat de Vauquois.* Paris, Perrin et Cie, 1917.

VINDEX. *L'armée du crime.* Paris, Bloud et Gay, 1915.

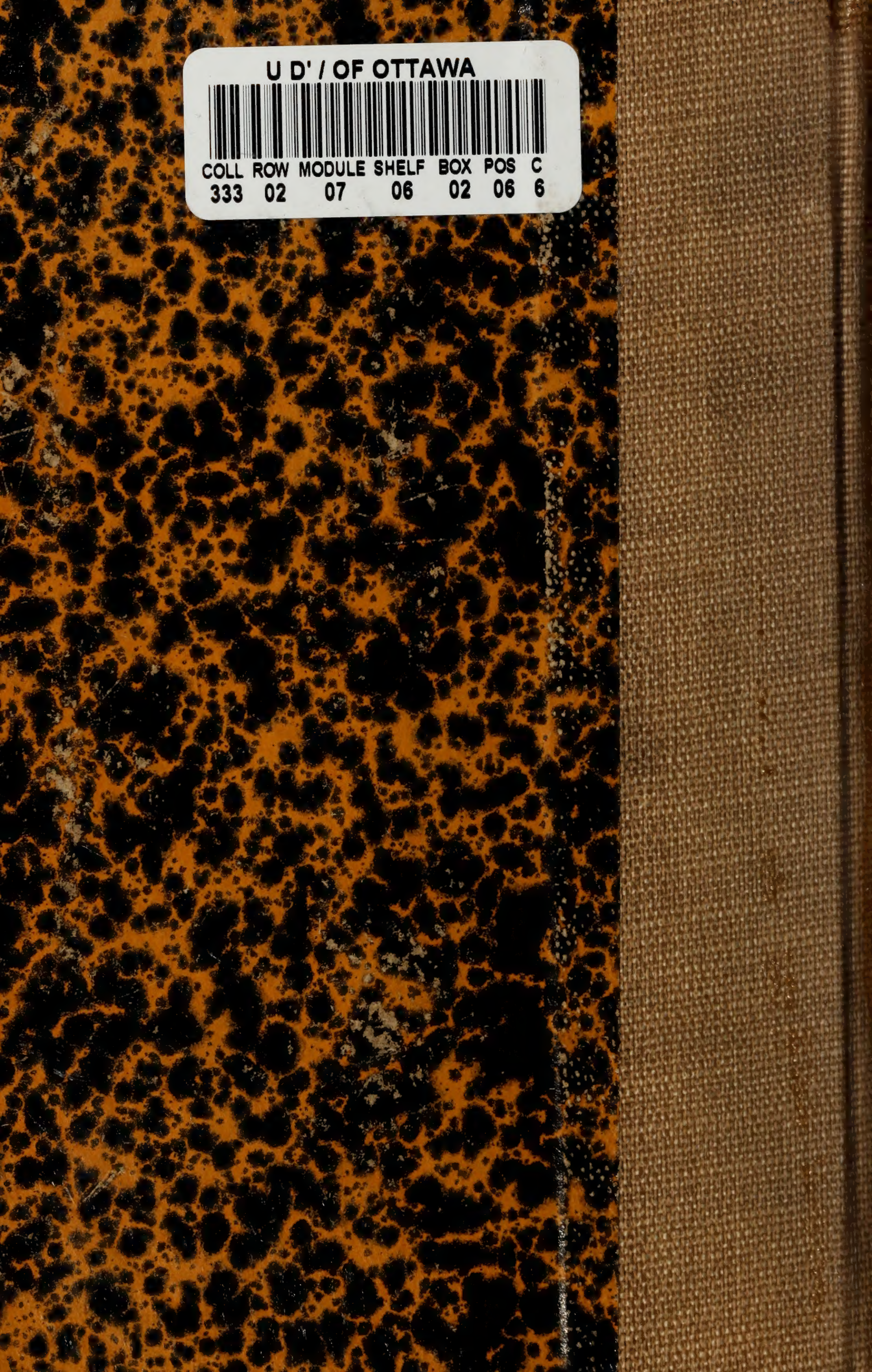
VUILLERMET (F.-A.). *Avec les Alpins.* Lethielleux, Paris.

WATKINS (Awen Spencer). *Avec les Français en France et en Flandre.* Paris, Berger-Levrault, 1915.

WELSCHINGER (Henry). *Les leçons du Livre Jaune.* Paris, Bloud et Gay, 1914.

TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 06 02 06 6